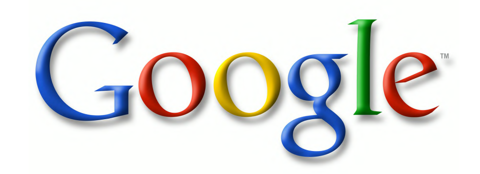
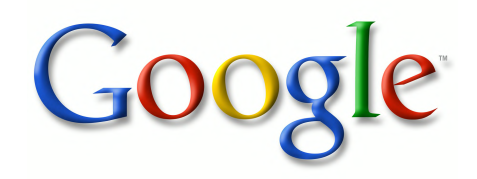





In Memory of
STEPHEN SPAULDING
1907 – 1925
CLASS of 1927
UNIVERSITY OF MICHIGAN

HISTOIRE

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
à Saint-Germain-en-Laye.

HISTOIRE

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE,

PAR

JEAN DE MULLER,

Johannes von Müller

Robert Glutz-Blozheim et J.-J. Hottinger,

TRADUITE DE L'ALLEMAND AVEC DES NOTES NOUVELLES
ET CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS

PAR MM. CHARLES MONNARD
ET LOUIS VULLIEMIN.

TOME DIXIÈME. = J.-J. Hottinger,

TRADUIT PAR M. VULLIEMIN.



PARIS,
TH. BALLIMORE, ÉDITEUR,
17, rue de Tournon.

GENÈVE,
AB. CHERBULIEZ ET CIE, LIBRAIRES,
Au haut de la Cité.

1840.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

(ÉCRIT EN 1833).

Confédérés de la Suisse française!

Bientôt les Suisses pourront lire l'histoire de leurs ancêtres retracée, jusques aux derniers temps, dans un récit simple, noble et sincère; ils le devront à la liberté. C'est la liberté qui donne à un peuple une patrie. Elle donne à tous les élans un but, à toutes les industries un essor, à tous les sentimens une voix; elle inspire une sympathie pour toutes les souffrances; elle fait vivre et mouvoir une nation tout entière et répand dans ses veines des sentimens de dignité, de moralité et de paix; elle lui rend cher le passé et la remplit d'espérance dans l'avenir; et de la sorte, elle lui crée des historiens. Il se présente de ces hommes aimant l'étude, les savantes recherches et cette sagesse que l'expérience donne. Ils s'inspirent à la vue d'actions dignes d'être gravées dans la mémoire des hommes. Ils font revivre aux yeux du peuple attentif la vie de ses pères. La liberté, s'ils la comprennent, les affranchit d'un langage servile envers le peuple ou les grands. D'une voix pleine de vérité et forte de la puissante grandeur des évènemens ils font pénétrer jusque chez les hommes les plus simples de graves, de solennelles leçons.

C'est avec la conscience de cette haute mission de l'historien que Jean de Muller a écrit son histoire des Confédérés. L'œil calme et l'âme brûlante, il s'est avancé à travers les anciens âges, sans jamais presser ni ralentir son pas, interrogeant avec un pieux respect tous les débris, témoins de la vie de nos pères, et faisant souvent jaillir de vives lumières des découvertes les plus simples. Les qualités qui constituent

le grand historien se sont rencontrées chez lui à un degré auquel elles se trouvent rarement unies : la candeur avec la pénétration ; une grande force de tête avec une extrême sensibilité ; une mémoire prodigieuse avec une imagination mobile et puissante ; une singulière abondance avec le don de savoir exprimer sa pensée d'une manière concise, forte, sentencieuse. Familier dans toutes les parties du champ de l'histoire, il a versé sur celle de sa patrie, comme un butin pris sur l'étranger, le riche trésor de connaissances et de philosophie pratique qu'il avait conquis par l'étude approfondie des Annales de l'humanité. Jeté loin de la Suisse par l'inquiète ardeur de son âme, Muller n'a point cessé, dans les cours étrangères et au milieu des préoccupations les plus graves, de travailler à l'histoire des Confédérés. Ce travail était son délassement et sa joie comme il est devenu sa gloire. Un jour qu'il y cherchait l'oubli des pensées qui l'agitaient, il reçut une lettre d'un des nombreux amis qu'il avait dans la Confédération ; ces amis voulaient demander à la Diète qu'elle fît une pension honorable à l'historien de la Suisse et qu'elle le mît dans la position de pouvoir achever son travail en paix, au sein de sa patrie. Muller répondit : « La pensée que vous avez, ô mes amis, suffirait à honorer notre Suisse aux yeux des nations ; il est glorieux qu'elle vous soit venue en des temps comme ceux-ci. Pour moi, je consentirai à tout ce qui pourra me faire atteindre le but auquel j'ai consacré ma vie. » Il écrivit ces mots dans le courant de mai, et le 8 juin suivant, la Diète reçut la nouvelle de sa mort. Il avait retracé les âges héroïques de la Suisse, et laissait son œuvre inachevée à l'époque qui suivit celle des guerres de Bourgogne et aux jours de la convention de Stantz.

Que deviendra cette œuvre si glorieusement commencée ? se trouvera-t-il un écrivain qui ose en entreprendre la continuation ? Un jeune Soleurois le tenta. Il releva le burin tombé de la main du génie. Gloutz aimait l'étude ; il aimait sa patrie, et plus encore la vérité. Mais les premières scènes qu'il eut à décrire se trouvèrent être des scènes de corrup-

tion et de désordre, dont la gloire militaire ne lavait pas le crime à ses yeux. L'obligation de retracer la dégénération des Confédérés pesa sur son cœur honnête et sensible. Il ne s'en appliqua pas moins à sa tâche avec un zèle infatigable. Il écrivit, le cœur serré, l'histoire des guerres de Souabe et des premières campagnes d'Italie. Il avait à peine achevé que la mort le saisit à son tour.

Voilà donc cette histoire des Suisses une seconde fois interrompue, et c'est à l'époque la plus mémorable peut-être des Annales de notre patrie. Les Confédérés, parvenus au plus haut point de leur gloire, venaient de prendre parmi les puissances européennes un rang qu'ils n'ont occupé que peu d'années. Suivant qu'ils inclinaient le bras, ils faisaient pencher la balance pour la France ou pour l'Empereur. On ne croyait pas alors qu'une armée pût être vaincue, quand elle avait dans ses rangs la phalange des Cantons. Tous les ans on voyait des ambassadeurs, choisis parmi les princes, se présenter en Diète pour solliciter humblement les secours *et l'alliance* de la Confédération. A l'intérieur, la Suisse était violemment agitée par ces sollicitations des princes et par leurs intrigues corruptrices. Bientôt elle le fut plus puissamment encore par la réformation de l'Église. La réforme remuait à la fois les consciences et les intérêts; aussi souleva-t-elle toutes les passions politiques en même temps que tous les sentimens religieux. Elle créa tout de nouveau. Elle mit à l'épreuve les hommes et les choses. La nation fut émue plus profondément qu'elle ne l'avait jamais été. Toutes les classes de la société se montrèrent sur la scène : le soldat avec ses chefs, le simple maître d'école avec les princes de l'Église, les Communautés aussi bien que les Conseils. Les États divers de la Confédération, après avoir vécu long-temps d'une vie commune, se divisèrent, se personnifièrent et parurent en scène chacun avec son costume et son allure individuelle. Les villes se distinguèrent des démocraties, et les peuplades régies par la coutume de celles qui se gouvernaient par des lois. Les cités se dessinèrent plus nettement les unes d'avec les

autres. Il devint de plus en plus facile de reconnaître Zurich à son amour de la sagesse et de la science ; Berne à sa marche fière, souple au besoin, toujours politique; Bâle au long souvenir qu'elle garde des bienfaits comme des injures. On retrouvait sous ces différences des traits communs : ce mélange de calme et de passion, de cordialité et de rudesse, de bon sens et de grossièreté, qui forme le caractère de la nation Suisse. Ces traits, au XVI[e] siècle, étaient encore fortement prononcés. Ils n'avaient rien perdu de l'originalité des vieux âges, quand les lettres restaurées vinrent donner le moyen de les saisir, de les graver et de les conserver à la mémoire. Jusqu'alors chaque siècle n'avait laissé en héritage aux siècles suivans que des documens peu nombreux, incomplets, alliés à beaucoup de fables, écho faible et brisé des temps dont ils rendaient témoignage; mais dès cette époque les Mémoires, les pièces officielles et tous les écrits par lesquels le souvenir d'un âge se transmet aux âges subséquens, se multiplient. Ils accroissent, il est vrai, la tâche de l'historien; mais ils lui donnent aussi les moyens d'être plus vrai, plus complet, et de mieux caractériser ses tableaux. Ainsi se présente cette époque, pleine de vie, de la Réformation : époque d'un intérêt d'autant plus grand pour nous qu'elle a créé l'ère de laquelle nous sortons, et que la révolution dont nous venons d'être les témoins, doit sous plus d'un rapport être considérée comme la continuation de celle du XVI[e] siècle. Quant au moment d'en faire le tableau, il paraissait être venu. L'acte de notre histoire, à la tête duquel la Réformation se trouve, était accompli avec le XVIII[e] siècle. Il était devenu possible d'en juger les évènemens dans leur ensemble et avec impartialité. Une secousse nouvelle, en ébranlant à nos yeux les entrailles de l'Helvétie, venait de permettre à l'historien de lire dans le cœur de la nation et de comprendre les passions de nos ancêtres en les rapprochant de celles qui nous ont agités. Il ne restait donc plus qu'à rencontrer un homme qui eût vocation d'historien ; d'une érudition qui embrassât le mou-

vement européen de l'époque et cette multitude de documens qui nous ont été conservés sur le XVIe siècle; un homme habile à faire revivre le passé, patriote et pourtant impartial, qui fût du parti du progrès, mais aussi de celui de la sagesse. Il fallait qu'il comprît les faits par le cœur autant que par l'imagination, et qu'il sût les montrer dans les rapports élevés sous lesquels la religion les fait voir. Chers Confédérés, vous jugerez si cet homme s'est rencontré dans M. Hottinger.

J'ai commencé la traduction de son ouvrage sans avoir l'intention de la publier; je m'en occupais comme d'une étude, lorsque j'ai été conduit à la pensée de vous offrir le fruit de mon travail. Il m'a paru qu'indépendamment de l'intérêt particulier que peut offrir le narré de l'époque la plus animée de l'histoire Suisse, l'ouvrage de M. Hottinger n'est pas dépourvu d'un intérêt général. Il renferme des recherches nouvelles, des faits qui jettent un nouveau jour sur la grande révolution du XVIe siècle et quelques scènes historiques qui n'ont pas encore été retracées avec autant de clarté, de précision et de relief; j'en citerai comme exemple les batailles de la Bicoque et de Pavie. Sous ces rapports, j'ai cru qu'il pourrait intéresser même des lecteurs étrangers à nos Cantons. Toutefois, en poursuivant ce travail, c'est vous surtout que j'ai eus devant les yeux, Confédérés de la Suisse française! C'est à vous que j'adressais ces pages de l'histoire de notre patrie. Avais-je à retracer des faits glorieux, je me plaisais à voir le nom Suisse élevé, par la pensée que vous, qui portez ce nom, seriez incités à vous en rendre dignes. Arrivais-je à des jours de désordre et de malheur, il y a ici, me disais-je, un avertissement que la voix de nos pères donne à la génération présente, d'éviter l'écueil contre lequel leur prudence est venue se heurter. Devais-je montrer la Confédération déchirée et près de se dissoudre, je songeais à ce dont nous sommes les témoins, et j'appelais de mes vœux le jour où, comme il arriva jadis, ces querelles entre frères viendraient s'apaiser sur le sein

d'une mère commune. Je m'unissais aussi à vous par la pensée, pour recueillir l'héritage d'instruction que nos ancêtres nous ont légué avec les souvenirs de leur vie, et j'ai retrouvé dans les récits de Hottinger les mêmes vérités qui ressortent des tableaux de Jean de Muller : c'est que la vie de notre Confédération n'est pas d'avoir les Alpes pour rempart et le Rhin pour ceinture; nous avons vu le Rhin franchi et les Alpes foulées par l'étranger. Elle ne consiste pas dans l'égale étendue des Cantons ou dans une parité de culture entr'eux; il y avait dans l'ancienne Confédération, au temps qu'elle se montra la mieux unie, des villes puissantes, parvenues à un haut degré de civilisation, et ces villes étaient les alliées de tribus peu nombreuses, étrangères aux arts, à la science, au développement qui accompagne la richesse. Ce n'est pas non plus la conformité du langage, ou celle du culte, ou celle des formes du gouvernement, qui est la condition de vie de nos alliances; on a vu, quand l'esprit Suisse venait à souffler sur les membres dissemblables des vieilles ligues, tous ces membres se mouvoir en un corps, Berne couvrir Genève de son drapeau, Schwitz servir de bouclier au prince-abbé de Saint-Gall et les Glaronnais ouvrir un même temple à l'usage des deux communions. C'est l'esprit suisse qui est la vie de notre Confédération. C'est lui qui ramène les formes à l'unité, qui fait ployer les exigences locales et qui rallie tous les intérêts au grand et commun intérêt, celui de la patrie. Il grave dans les cœurs ces vérités simples et fortes, sur lesquelles notre existence repose : c'est que notre sûreté est de vivre en frères; notre diplomatie, de savoir mériter l'estime de l'étranger; notre politique, de nous présenter toujours à lui comme un seul homme, et notre victoire de ne nous appuyer ni sur l'Autriche ni sur la France, mais sur Dieu, le vrai rocher de nos tribus. Voilà, chers Confédérés, ce que j'ai lu, gravé dans le langage des faits, sur les pages que je vous présente, et c'est ce qui m'a porté à les mettre sous vos yeux. J'écris sur les bords du Léman. Pour savoir de quel prix est pour nous le

lien qui nous unit aux Cantons, il m'a suffi de porter mes regards autour de moi. Là, sur la rive opposée, j'ai vu, sur une terre féconde, des habitations clair-semées, un peuple pauvre et courbé; ici, sur notre heureux rivage, j'ai vu le sol forcé à se montrer fertile; j'ai rencontré des villes nombreuses, la civilisation, l'abondance, les hymnes de reconnaissance et les chants de liberté. Il ne m'en a pas fallu davantage pour reconnaître ce que nous devons à notre titre de Confédérés et la sainteté des obligations qui m'attachent à ma patrie. C'est dans ce sentiment que je vous apporte mon tribut. Si, dans son imperfection, cet écrit pouvait contribuer à ce que nos Cantons se connussent mieux les uns les autres; s'il servait à accroître le trésor de leurs souvenirs communs et de leurs expériences communes; s'il avait quelque puissance pour rallier les cœurs au nom suisse, non comme à la vaine abstraction de vingt-deux chiffres isolés, mais comme au nom sacré autour duquel viennent se ranger toutes les gloires du passé et toutes les espérances de l'avenir, mon but aurait été atteint. Car le vœu de mon cœur est de voir ma patrie remplir parmi les peuples la belle destination que la Providence lui assigne : celle d'être une barrière entre les grandes nations; un asile de paix au milieu d'elles; d'offrir au monde le spectacle de peuplades armées, et néanmoins tranquilles, faibles sans connaître la crainte, cultivant les lettres, les arts, tous les nobles exercices, confondant dans le service de Dieu et dans celui de la patrie les dissemblances de leurs langages, de leurs cultes et de leurs usages divers.

Avant de finir, je dois à la vérité de dire un mot sur cette traduction. Elle est, à quelque égard, moins une traduction qu'une composition nouvelle. M'adressant à un public français, j'ai cru devoir briser les formes d'un idiôme étranger et m'abandonner aux mouvemens naturels à notre langue. Mais plus j'ai pris de liberté sous ce rapport, plus je me suis attaché à rendre consciencieusement les faits tels que l'historien allemand les rapporte et à les reproduire dans l'esprit

qui les lui a dictés. M. Hottinger, à l'amitié duquel j'ai demandé de revoir mon travail, l'a jugé lui-même fidèle à sa pensée. Il n'a pas désapprouvé quelques additions et des retranchemens assez nombreux. Les détails retranchés sont ceux qui m'ont paru ne pouvoir intéresser des lecteurs français au même degré que nos confédérés de la Suisse orientale. C'est par un motif pareil que j'ai cru devoir abréger, supprimer ou fondre dans le récit les notes fort nombreuses qui accompagnent le texte allemand.

Avril 1838.

LE TRADUCTEUR.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

(ÉCRIT EN 1825).

Il existe dans la ville de mes pères une société vouée à des recherches sur l'histoire de la Confédération Suisse. Comme, il y a huit ans, j'achevais de lire devant cette société quelques pages données à la mémoire de Gloutz, le président de l'assemblée exprima, avec la chaleur de l'âme, le vœu que cette histoire des Suisses, une seconde fois interrompue, fût reprise de nouveau. Ce vœu passa tout entier en moi. Je résolus à cette heure même de consacrer mes loisirs à l'examen des manuscrits que renferment nos bibliothèques, avec la pensée, qu'après avoir recueilli ces matériaux viendrait la question : es-tu bien celui à qui il appartient de les mettre en œuvre ?

Cependant le cercle de mes recherches s'étendit insensiblement. Je reçus de divers cantons, de la part des hommes les plus distingués, des encouragemens et des secours ; je fus ainsi conduit à regarder l'exécution de mon entreprise comme un devoir et comme une obligation d'honneur.

C'est alors que je mesurai les difficultés de ma tâche. J'avais à poursuivre le travail d'un historien qui a réuni, à une connaissance des documens que nul n'a surpassée, une connaissance aussi approfondie du cœur humain et de ce qui constitue la vie des états. Il a eu au plus haut degré ce don du génie, de faire revivre le passé dans une narration à la fois concise et entraînante. Après lui, de nombreux écrivains sont entrés dans la carrière, ils ont par des abrégés ou par des traités de détail agrandi le champ de l'histoire Suisse et accru les lumières et la sévérité du public. Mais ce qui devait surtout éveiller mes craintes, c'étaient les difficultés que présente l'époque des annales helvétiques que j'avais d'abord

à retracer. Long-temps les Confédérés avaient professé une même foi et ils avaient eu un même culte; et les voilà qui se divisent en deux camps, au sein desquels on va tout considérer sous un différent aspect. Dès-lors une tâche nouvelle est imposée à l'historien. Il ne lui est permis, ni d'être l'homme d'un parti, ni d'affecter cette impartialité, plus apparente que réelle, qui, balançant les torts et la gloire, veut bon gré mal gré en faire une part à chacun, et n'est souvent qu'un parti pris contre la vérité. Ce n'est point non plus ici le lieu d'enfler les voiles et de se laisser emporter à travers les écueils. Aussi, voulant éviter les dangers d'une légèreté présomptueuse, ai-je borné ma course. Je la renferme dans les limites qui comprennent l'époque de la Réformation. Peut-être, après avoir parcouru cet espace, essaierai-je encore de dire les évènemens écoulés durant les deux siècles et demi qui suivirent, pendant lesquels l'histoire Suisse se perd presque tout entière dans des querelles de parti et des événemens cantonnaux. Le récit de ces faits pourra sans peine être renfermé, ainsi que Muller l'a reconnu, dans un espace égal à celui que réclame le narré de la seule Réforme. Au reste, mes vœux sont soumis, avant tout, à Dieu qui donne les forces et la vie, puis à ma patrie, qui jugera mon travail.

Afin de pouvoir raconter sans interruption l'histoire du schisme religieux, j'ai dû commencer par l'exposé des événemens politiques et des relations de la Suisse avec l'étranger jusqu'à l'année de la bataille de Pavie. Pour bien comprendre la Réforme, il faut avoir étudié avec soin ces faits, qui d'ailleurs n'ont point encore été présentés sous le côté par lequel ils intéressent la Confédération.

Passant ensuite, le cœur serré, des champs de la Bicoque et de Pavie à ceux où s'opéra la séparation des Églises, j'ai éprouvé le besoin d'être éclairé d'une lumière qui ne fût pas vacillante comme celle des partis. J'ai cherché un principe qui fût élevé au-dessus de ceux qui servent de ralliement aux factions, et j'ai trouvé ce principe et cette lumière dans l'idée

du saint et du beau. C'est à elle que l'histoire ne cesse d'en appeler. C'est elle que le Christ nous donne pour guide, quand il nous dit : « Vous reconnaîtrez le bon arbre au bon fruit. » A sa clarté, l'on ne saurait placer le bonheur des peuples dans leur seul bien-être physique et dans une uniforme immobilité. L'horizon s'étend, la vie des intelligences apparaît, le Ciel révèle ses mystères, la religion s'épure, les mœurs s'améliorent, les états fleurissent, la science marche à grands pas, les mers sont parcourues d'un vol léger; l'affranchissement des esprits opère ces merveilles, et ce sont les héros du seizième siècle qui sont appelés par la Providence à assurer ce bienfait au monde. C'est à eux qu'il est donné d'ébranler jusque dans ses fondemens l'absolutisme de tous le plus à redouter, celui qui prétend régner sur la conscience humaine. Ils ont rendu pour long-temps sa renaissance impossible. Il y a donc pour l'historien de la Suisse une obligation sacrée de montrer la Réforme comme un bienfait de Dieu envers sa patrie et comme un événement d'une singulière grandeur. Il dira ce qu'ont pensé et ce qu'ont fait, non *des saints*, l'histoire n'en connaît pas, mais des hommes éclairés, forts par la foi, fidèles enfans de leur patrie. Il devra peindre les scènes d'orage qui environnèrent dès son aurore une bienfaisante clarté. Il montrera, l'âme en deuil, les forces physiques s'ingérant dans une querelle qui semblait devoir appartenir tout entière au monde des intelligences. Ses regards abattus contempleront les victimes du combat, et pourtant son cœur se relevera à la pensée de ce qu'il y eut de généreux dans les sentimens qui mirent les armes aux mains des combattans. Les uns ont donné leur vie pour défendre ce que, dans leur ignorance, ils appelaient la religion de leurs pères; les autres, pour sceller de leur sang la vérité, à la possession de laquelle ils étaient parvenus. Çà et là se répand aussi, sur cette scène agitée, une plus douce clarté et la chaleur d'une vie que n'entraînent pas les passions. Ébli, modèle de l'amour qui doit unir des confédérés, s'avance en médiateur; Vengi se dévoue à la paix ; Golder fait renaître

le calme par sa modération. Grande, intéressante époque de l'histoire de notre patrie! Années fécondes en instruction! Elles sont loin derrière nous. Les dépouilles des hommes du XVIe siècle reposent dès long-temps dans ton sein, ô terre de mon pays! Les fidèles de cet âge sont entrés dans leur repos. Ceux mêmes qui ont versé des larmes sur leurs tombes, ne sont plus. Mais la foi, mais la liberté, qu'ils ont conquises, nous sont demeurées en héritage; et une voix conciliatrice, voix forte de mille expériences, sort de cette époque pour redire de génération en génération : « Là où l'homme s'attache sans bruit comme sans crainte à faire le bien, où il vit pour sa patrie, où son cœur s'ouvre à la compassion, son âme à la lumière et son esprit à tout ce qui est beau et aimable, là se trouve la vérité. » Et c'est aussi la seule arène, arène de paix, où il soit permis à un confédéré d'appeler son confédéré à venir combattre pour l'honneur de sa foi.

Comme mes prédécesseurs, j'ai accompagné ma narration de citations et de notes. Je l'ai fait, non dans le but d'étaler de l'érudition, mais pour appuyer ce que j'avance, et m'obliger à l'exactitude par les facilités que je donne au lecteur de juger mon travail. Les documens cités sont entre autres puisés aux sources suivantes :

Archives Zuricoises (recès y renfermés). . . . . *A. Z.*

Supplément collecté par Tschoudi. . . . . *A. Z. S.*

Archives de St. Gall. . . . . *A. S. G.*

La collection de M. de Mulinen. . . . . *C. d. M.*

Les extraits recueillis à Schaffhouse et à Rheinau par Kirchhofer. *Kirch.*

Les collections de Missives, et les protocoles des gouvernemens . . *Miss.*

La collection de documens faite par Tschoudi et déposée aux archives de Zurich . . . . *Coll. Tsch.*

La collection du secrétaire-d'état Zuricois Frédéric Werdmuller. . . . . *Coll. Werdm.*

La collection de Simler, renfermant en 196 folios plus de 20,000 lettres et des documens de tout genre sur l'histoire Suisse dès 1500 à 1783. . . . . *Coll. Siml.*

La collection de Jacques et Jean Leu, déposée comme la précédente dans la bibliothèque des bourgeois de Zurich. . . . . . . *Coll. Leu.*

Celle faite par H. Hottinger, théologien et historien ecclésiastique. . . . . *Thes. Hott.*

Les chroniques. (La Bibliothèque de l'histoire Suisse de Haller les fait connaître pour la plupart).

Divers manuscrits et documens isolés.

La collection des écrits de Zwingli. Leur résumé par Usteri et Vœgelin. Les recherches faites par Wirz et publiées dans son histoire de la Réformation, etc.

HISTOIRE

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE.

LIVRE SEPTIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTAT POLITIQUE DE LA SUISSE ET SES RELATIONS AVEC L'ÉTRANGER JUSQU'A L'AN DE LA BATAILLE DE PAVIE.

CHAPITRE Ier.

Tranquillité intérieure et mesures fédérales. — Mort de Maximilien Ier. — François Ier et Chales V prétendent au trône impérial. — La peste. — Rottweil reçue dans l'alliance. — Le serment fédéral. — La guerre des Fins-Draps.

La paix perpétuelle conclue avec la France avait rapproché les cantons désunis. Les ambassadeurs de François et de Maximilien, forcés de modérer leur langage, n'agitaient plus une Diète, partagée naguère en parti Autrichien et parti Français. Le Suisse ami de son pays, retrouvait de nouveau dans mainte résolution des pères de la patrie des apparences de dignité, d'indépendance et de désintéressement. On répondait à l'empereur, qui sollicitait une plus étroite

alliance, en lui exposant que le traité héréditaire d'union [1] parlait de paix et de bonne volonté, mais non de prendre part à des guerres étrangères. Les yeux s'étaient ouverts sur la perfidie de Léon X. A sa demande d'un secours contre les Turcs, on avait fait la réponse qui sied au peuple vigoureux des Alpes : « Nous irons quand les grandes puissances nous auront tracé le chemin; si elles nous donnent l'exemple, tu peux compter sur dix mille hommes, et s'ils ne te suffisent pas, nous y joindrons deux mille prêtres [2]. » La France elle-même, dont on avait cru l'instance irrésistible, avait, au moins une fois, fait briller l'or en vain [3].

On s'attachait aussi à donner par de sages réglemens du poids et de la dignité aux délibérations nationales. Tout député était tenu de se rencontrer à l'heure précise au lieu de l'assemblée; mention était faite de sa présence ou de son absence, lors de la délibération de chacune des résolutions de la Diète, et même de chaque article de ces résolutions. On eût voulu n'admettre aucun député qui fût à la solde d'une puissance étrangère. On repoussait loin des Diètes la foule de ceux qui, sans appel, s'y rendaient sous des prétextes divers [4]. Comme on s'était aperçu que les princes étaient instruits de tout ce qui se passait dans l'assemblée nationale, et que le roi de France était toujours le premier à l'apprendre, on renvoya brusquement un secrétaire de l'ambassade française, sur qui pesait principalement le reproche des intrigues dont on s'af-

[1] Zurich, 13 janvier 1517. *A. Z.*
[2] Zurich, 12 janvier 1518. *A. Z.*
[3] Lucerne, 1 et 23 mars 1518.
[4] *A. Z.*

fligeait [5]. Jalouse de la considération des peuples voisins, la Diète ne manquait pas de poursuivre devant leurs gouvernemens toute insulte calomnieuse envers la Suisse et d'insister pour qu'elle fût punie [6].

Pendant qu'elle en agissait ainsi, Berne et Fribourg, cédant aux instances de Soleure, l'admettaient à leur bourgeoisie [7]; puis ces trois villes s'allièrent d'un commun accord avec Besançon, non sans braver le mécontentement des autres états confédérés qui jugeaient que de pareilles alliances pouvaient faire naître plus d'un différend [8]. Glaris acheta Wartau et Werdenberg [9], des seigneurs de Hewen, et les trois Ligues conclurent avec l'Autriche une alliance perpétuelle [10].

Ce traité fut un des derniers actes du règne de l'empereur Maximilien. Peu de jours après l'avoir conclu, il partit d'Inspruck pour la Haute-Autriche, s'arrêta malade à Wels; puis il ne tarda pas à passer d'une vie agitée à celle que le Christianisme lui faisait entrevoir sans crainte, et du trône qu'il avait occupé un demi-siècle, dans la bière, depuis quatre ans la compagne de tous ses pas.

La nouvelle de cet événement fut suivie de la notification officielle, qui en fut faite par la régence autrichienne d'Inspruck à la Diète assemblée à Zurich. Une députation se présenta au nom de Charles et de Ferdinand, les deux petits-fils de l'empereur défunt; s'appuyant sur le pacte héréditaire, elle pria les Suis-

[5] Lambert, secrétaire du Bâtard de Savoie. *Ochs, histoire de Bâle.*

[6] *Miss. Zur.*

[7] Le 6 décembre 1517. *Miss. Bern.*

[8] *A Z. S.*

[9] Tschudi.

[10] Le 15 décembre 1518.

ses de mettre empêchement à toute levée que pourraient faire des fauteurs de troubles ou des ennemis, et elle demanda qu'une Diète fut convoquée extraordinairement, pour entendre les vœux du roi Charles, aussitôt qu'il serait arrivé d'Espagne. Cette demande fut accordée en raison de la gravité des événemens.

La rivalité de deux princes puissans, qui l'un et l'autre aspiraient à l'empire, méritait en effet l'attention. Quand Frédéric de Saxe eut avoué aux électeurs, dont les regards s'étaient d'abord unanimement portés sur lui, que les circonstances exigeaient un bras plus puissant que le sien; quand Henri VIII d'Angleterre eut reconnu la vanité du vœu que l'ambition avait un moment fait naître dans son cœur, le roi d'Espagne et le roi de France, Charles et François, demeurèrent seuls compétiteurs de la couronne impériale, et l'Europe inquiète arrêta ses regards sur leur débat.

Dans leurs efforts ils ne négligèrent ni l'un ni l'autre de rechercher l'appui des Confédérés. Charles trouva chez eux un avocat puissant dans la personne du cardinal de Sion. Schinner était alors à Zurich. Il agit de concert avec les ambassadeurs Autrichiens. Il prodigua les promesses, les flatteries, les présens. Auprès des hommes honnêtes, il fit valoir les égards dus à la volonté du dernier empereur, la longue possession du trône impérial par la maison d'Autriche, l'éloignement de la nation allemande pour les mœurs et la langue de la France, et les dangers qu'il y aurait à accroître le pouvoir d'un prince ambitieux et avide de conquêtes [11].

D'un autre côté arrivaient en Suisse le Bâtard de

[11] *Bullinger.*

Savoie et le seigneur de Solières, portant une lettre du roi de France [12]. Le roi repoussait les bruits qui l'accusaient de se frayer le chemin à la couronne impériale par une autre voie que celle de l'honneur. Il avouait que, sachant les électeurs libres et ses propres intentions pures, il osait aspirer à la couronne de Charlemagne, et invoquer les souvenirs d'un règne glorieux, durant lequel l'Allemagne et la France avaient prospéré sous un même sceptre. « Je ne saurais comprendre, ajoutait-il, que les Confédérés pussent souhaiter de voir le roi d'Espagne parvenir à l'empire préférablement à moi. Son père ni lui ne sont Germains. Son père ni lui n'ont su un mot de langue allemande. A considérer l'origine de nos familles, je suis aussi de race germanique. Quant au bon voisinage, les Suisses y compteront, non de la part de la maison espagnole, qui n'a oublié ni ses anciennes prétentions *ni ses* défaites, mais de la part de la France, l'alliée de leur gloire et de leur prospérité. Ils ne négligeront pas de prendre en considération les progrès des Turcs : quel bras est appelé à leur opposer une barrière impénétrable, si ce n'est celui d'un roi né pour combattre les Infidèles [13] ? »

A cet écrit se joignirent les intrigues des ambassadeurs. Ils allèrent jusqu'à faire valoir d'anciennes prophéties, d'après lesquelles l'humiliation des Turcs était réservée à la France. Mais la voix des Confédérés ne s'en éleva pas moins contre les prétentions de François I[er]. Ils comprirent qu'il y allait de l'indépendance

[12] *Ochs. Bullinger.*

[13] Il le prouva en s'alliant avec Soliman, et en joignant sa flotte à celle de Barberousse.

de la Suisse, et que le roi de France, une fois en possession de la couronne impériale, n'aurait plus besoin de l'amitié de la Confédération ni de ses secours [14].

Ils résolurent donc d'écrire à tous les Électeurs [15]. Après avoir mis sous leurs yeux les menées de la France, la profusion de ses largesses corruptrices et le mensonge de ses promesses, ils leur montrèrent la honte et les périls où se jetterait la nation allemande si elle plaçait la couronne impériale sur une tête française [16]. Pour être mieux écoutés, les cantons s'étayèrent de leur fidélité à l'empire. Ils la prouvèrent en ouvrant leurs traités, dans lesquels ils réservaient constamment les droits du Pape et ceux de l'empereur, en montrant l'aigle qu'ils conservaient avec orgueil dans leurs armoiries ; ils croyaient d'ailleurs l'avoir mise au grand jour par leurs guerres d'Italie. Zurich fut chargée de la rédaction de l'adresse et de son envoi [17]. On avait besoin de l'affection que cette ville conservait à l'Allemagne, pour répandre un jour favorable sur les protestations, assez nouvelles, du dévouement des Suisses à l'empire.

Cette démarche de la Diète ne réunit pas tous les suffrages. De sincères patriotes s'accordaient avec Zwingli, qui venait d'être élu prédicateur à la cathédrale de Zurich, pour recommander chaudement un autre mode d'agir. Ils eussent voulu qu'on n'exprimât pas de vœux pour Charles, qu'on évitât d'irriter François, qu'on laissât aux Électeurs le soin de ce qui les concernait, et que les Confédérés réservassent leur zèle

[14] Lettre de Berne à la Diète. (*A. C. S.*)

[15] A l'exception de celui de Bohême, dont l'adhésion aux intérêts de la maison d'Autriche ne pouvait être mis en doute.

[16] « *Welschen Haupt.* »

[17] Le 8 avril 1519. — *Meusel*, recherches historiques.

pour leurs propres affaires. La Diète put juger de la sagesse de ce conseil, quand elle eut reçu les réponses des cours allemandes. Frédéric de Saxe disait avec ironie : qu'heureux d'apprendre la nouvelle du dévouement des Suisses au corps germanique, il en attendait bientôt des preuves, et cependant n'écouterait dans l'élection d'un empereur d'autre voix que celle de Dieu, de sa conscience et de l'honneur. Albert de Mayence faisait une réponse semblable. Les autres princes se bornaient à dire qu'ils connaissaient leurs devoirs et sauraient les remplir.

Néanmoins les Électeurs étaient agités par de vives sollicitations. Charles employait les présens, le raisonnement et la menace. Les ambassadeurs de François traversaient l'Allemagne, traînant à leur suite une longue file de mulets chargés d'or. Le Pape déployait les rets de la politique et s'y enveloppait lui-même. Plus le terme approchait, plus les difficultés paraissaient s'accroître par la diversité des vues et des intérêts. Cependant au onzième jour, Richard de Trèves ayant fait aux pressantes exhortations de Frédéric-le-Sage le sacrifice de sa prédilection pour la France, Charles fut élu. Dès ce moment l'Europe, et la Suisse avec elle, attendirent les effets du ressentiment de François ; mais avant qu'il éclatât, un autre mal répandit la terreur.

Les maladies contagieuses étaient autrefois fréquentes en Europe. En des temps où la nature était peu connue, le pouvoir des gouvernemens limité et les préjugés nombreux, on n'opposait à ces maladies aucune barrière puissante, en sorte qu'elles exerçaient librement leurs ravages. Il y avait néanmoins long-temps que ce fléau ne s'était montré aussi dévastateur qu'il le fut en 1519. Déjà deux ans aupa-

ravant, une fièvre avait enlevé une partie de la population de l'Alsace et de la Suisse occidentale; à Bâle elle avait fait mourir deux mille personnes. C'étaient d'inexprimables douleurs de tête, une sueur froide, un palais altéré. Pour enlever la blancheur de la langue, on la frottait jusqu'au sang, puis, pour calmer la douleur, on employait du miel rosat. On commençait à se livrer à la joie de voir s'éloigner cette maladie, quand la peste survint. Elle entra en Suisse par l'Orient, pénétra dans les vallées les plus reculées des montagnes et s'y montra au milieu de l'hiver plus opiniâtre et plus violente que jamais. Bien que les écrivains contemporains ne s'appliquent guère à la caractériser, les ulcères purulens, dont ils font tous mention, ne laissent pas de doute sur la nature du mal. On mourait au troisième jour, quelquefois plus tôt. Ceux qui guérissaient, conservaient long-temps encore une mémoire affaiblie, de l'abattement, la vie d'un songe. Les plaies étaient des mois à se fermer. Le peuple jugea que Dieu le visitait avec colère, et dans son trouble il recourut aux vœux et aux pélerinages. Cependant Dieu, dans sa bonté, enseignait des moyens de guérison à l'observation persévérante. Il parut un petit écrit de Vadian, dans lequel il cherchait, il est vrai, la cause de la maladie dans les astres, mais dans lequel il recommandait aussi les chambres aérées, les fréquentes fumigations, la propreté des vêtemens, l'ordre, la tempérance, les plaisirs de la société et la tranquillité de l'âme. L'écrit de Vadian fut l'objet d'une confiance égale à la considération qu'on lui portait; mais il n'arrêta pas la peste. Les gouvernemens ne crurent pas avoir de mesures à prendre. Ce fut à qui fuirait à la campagne, au village ou dans les maisonnettes du vignoble. A Saint-Gall l'émi-

gration fit passer les rênes du gouvernement dans les mains de personnes de la classe inférieure, et elles les tinrent honorablement. A Schaffhouse il mourut trois mille personnes; à Zurich deux mille cinq cents. A Einsiedeln on vit encore en décembre, et par des neiges accumulées, un traîneau porter en terre jusqu'à sept cadavres à la fois. La Suisse occidentale était épargnée; mais l'effroi se montrait partout. Les marchands italiens n'approchaient point des foires. Des ambassadeurs de France, arrivés à Payerne, n'osèrent aller plus loin, et adressèrent par un messager leurs dépêches à la Diète de Baden. Parmi tant de douleurs, on trouva de la consolation à reconnaître que la patrie avait conservé les hommes qui lui étaient nécessaires dans les orages qui la menaçaient. Zwingli, le fidèle homme de Dieu, apprit aux bains de Pfeffers l'invasion de la peste. Il vola à Zurich; infatigable auprès du lit des malades, il finit par être atteint de la contagion, et ne recouvra que lentement la santé; mais ce fut pour jurer hautement à Dieu que dorénavant plus que jamais il vivrait pour sa gloire.

Près de passer de ce théâtre de deuil à la description de jeux cruels et d'une arène ensanglantée, arrêtons-nous au spectacle de quelques scènes encore paisibles; voyons un nouveau membre entrer dans la Confédération, et associons-nous à la fête nationale du serment fédéral qui fut en ces temps prêté dans les villes et dans les montagnes [18].

Dans les contrées montueuses de la Forêt-Noire,

[18] *Rhan.* Lettres de *Grebel*, d'*Egentinus*, de *Vadian*, de *Zwingli*, de *Binder*. Journal manuscrit de Jean Stockar. (*Coll. Siml.*) *Kirchhofer*. *Wirz*, Histoire ecclésiastique. *Stettler*. *Bullinger*.

sur une élévation que baigne le Nekar, et à une lieue de sa source, s'élevait la ville de Rottweil, riche, florissante, siége honoré d'un tribunal impérial. Déjà elle s'était alliée avec plusieurs des Cantons et avait formé avec eux des traités de défense mutuelle [19]. Des arbitres nommés par ses citoyens avaient été appelés à prononcer sur maint différend entre les Confédérés. Ses bourgeois avaient combattu dans les rangs des Suisses à Marignan, à Dijon et dans les guerres de Bourgogne. Plus d'une fois ils avaient exprimé le désir d'être unis aux Cantons par un lien plus étroit, et les menaces de Maximilien les avaient seules arrêtés dans la manifestation de ce vœu. A la mort de cet empereur, durant l'interrègne et au milieu des périls auxquels la vacance de l'empire exposait les petits états de l'Allemagne, Rottweil crut le moment arrivé de parvenir à ce qu'elle désirait depuis long-temps. Elle présenta sa requête aux Cantons, et reçut une réponse conforme à ses vœux. Bâle seule, qui avait des motifs particuliers de plainte contre le siége impérial de Rottweil, se tint à l'écart. Les autres états envoyèrent leurs députés à Rottweil, et reçurent le serment de ses citoyens. La Suisse acquit une place forte, de laquelle pouvaient sortir au besoin quatre mille citoyens armés; mais cette place était encore plus éloignée de ses frontières que Mulhouse, et le lien qui l'unissait à la Confédération tomba insensiblement dans l'oubli [20].

On devait cette même année renouveler le serment fédéral. Suivant les traités et la coutume il devait être juré tous les cinq ans. Peut-être la peste fut-elle la

[19] En 1385 elle s'était unie à Zurich, Berne, Soleure et Zoug pour neuf ans; en 1463 aux huit anciens cantons pour quinze ans.

[20] *Anshelm. A. Z. Lau. Ochs. Sattler*, histoire du Würtemberg.

cause d'un retard d'une année et fit-elle renvoyer le jour de la prestation du serment au 4 juin de l'an 1520. Une difficulté faillit l'ajourner encore. Un passage du pacte, par l'obscurité de sa rédaction, semblait accorder aux quatre anciens Cantons le droit de recevoir le serment des nouveaux confédérés, sans les obliger à s'engager à leur tour. Les États nouveaux avaient précédemment réclamé une interprétation plus équitable de ce passage, et à cette heure Fribourg et Soleure se montrèrent prêtes à refuser le serment, si justice n'était pas faite. Les anciens Cantons persévérant à vouloir maintenir le vieil usage, Soleure céda la première, et les députés Fribourgeois, obéissant à la nécessité, finirent par jurer aussi, en réservant leurs droits. Ce différend terminé, la prestation du serment se fit avec bonheur. On vit dans chacun des chefs-lieux de la Suisse arriver les députés de tous les Cantons. Ils furent conduits en pompe et avec tous les honneurs, ici dans l'église de la ville, là sur la place où la landsgemeind avait coutume de s'assembler. Ils y étaient attendus par le conseil et par tout ce qui dans la population mâle avait atteint l'âge de seize ans. La musique, à leur venue, s'allia au son des cloches. Puis furent lus dans leur ordre chronologique tous les traités sur lesquels reposait la Confédération : l'acte d'alliance des trois premiers Cantons; les traités qui admettaient à cette alliance Lucerne, Zurich, Glaris, Zoug et Berne; puis, l'ordonnance relative à l'église et celle de Sempach; vinrent les traités qui admettaient Fribourg, Soleure, Bâle et Schaffhouse; l'acte d'union héréditaire avec la maison d'Autriche; les alliances faites avec Appenzell, Saint-Gall, Mulhouse et Rottweil. C'étaient plus de paroles qu'il n'eût fallu pour gens mieux faits

aux batailles qu'à écouter de longues lectures; aussi, quand à Zurich la cloche vint à sonner onze heures, qui était l'heure ordinaire du repas, l'assemblée laissa comprendre qu'elle avait fait preuve d'une assez longue patience et qu'elle allait prêter serment aux traités lus et non lus. On se mit ensuite à table. La joie vint tout animer. Qui d'entre les convives eût pressenti que le serment ne devait plus être renouvelé de trois siècles[21]!

Bientôt après cette fête les Confédérés firent une campagne en Italie. C'était aussi pour long-temps la dernière qu'ils dussent faire sous leurs bannières fraternellement unies. Ils partirent à la voix du Pape. Léon X, dans la joie de la bataille de Novarre, avait, à l'exemple de son prédécesseur, cherché à former une alliance avec les Suisses, et acheté en 1514, pour le prix de 2000 florins du Rhin, payables annuellement à chaque Canton, le droit de lever chez eux des troupes dans les cas de nécessité du Saint-Siége. Les Cantons avaient tous accédé à cette convention, mais Zurich y avait adhéré le dernier. On y vit des larmes couler des yeux de patriotes sincères, quand ils reconnurent que leurs efforts pour empêcher le traité avaient été vains. Deux ans plus tard certains articles, onéreux aux deux parties, avaient été modifiés, les pensions réduites d'un quart, et l'alliance unanimement confirmée. Dès-lors le nonce du Pape auprès de la Confédération, Ennius, évêque de Véroli, avait plus d'une fois, en s'appuyant du traité, cherché à obtenir l'autorisation de faire des enrôlemens; mais la Diète, ne voyant ni l'église ni son patrimoine attaqués, y avait mis

21 *Stettler. A. Z. S.* Journal de *Stockar,* dans la *Coll. Siml.*

opposition. Il parut alors un nouvel envoyé, Pucci, évêque de Pistoie, revêtu de pleins pouvoirs. Une traite de quarante mille ducats sur la maison Welser à Augsbourg donna subitement à ses discours une miraculeuse puissance. Il ne s'agit bientôt plus que de savoir si la Régie française de Milan accorderait passage aux levées; et sitôt qu'on en eut l'assurance, au bruit de l'or qui tombait de la main de l'Évêque, on lui accorda six mille hommes, et on lui en offrit davantage. Il se renferma dans sa demande. La paix régnait en Italie et Léon n'avait aucune intention de la troubler. Il ne voulait qu'effrayer le duc de Ferrare, prouver son crédit sur les esprits des Confédérés, et, dans l'incertitude de l'avenir, se montrer imposant aux Puissances. La petite armée qui suffisait à remplir ce but, partit vers la fin de Mars 1521 sous la conduite de Gaspard Gœldli et de Louis d'Erlach. Pucci dirigeait sa marche. Arrivée aux frontières de Lombardie, elle fut accueillie par des officiers Français qui veillèrent à la pourvoir de vivres. A Pavie on s'embarqua, on descendit le Pô, on prit terre non loin de Bologne. Dans cette ville l'armée reçut de nouveau sa solde à l'avance, puis elle fut cantonnée dans la Romagne et la Marche d'Ancône. Les Suisses furent logés chez les bourgeois, dormirent *dans de fins draps*, menèrent joyeuse vie, et ne virent point d'ennemi. Mais quand deux mois se furent écoulés, ils se lassèrent de ce repos sans gloire et demandèrent à regagner leurs foyers. Le Pape invita leurs chefs à se rendre à Rome. Léon, environné de trente cardinaux, leur permit de baiser ses pieds et même sa main. Il les encouragea dans des sentimens de fidélité au Saint-Siége, les remercia de leurs services, et leur permit le retour. Il leur demanda

seulement de laisser ceux d'entr'eux qui resteraient volontairement. Gœldli et d'Erlach reçurent chacun cinq cents ducats; on les arma chevaliers; on les chamarra d'or et de soie. Leurs capitaines reçurent aussi de riches présens. Le 11 mai ils quittèrent Rome, couverts de bénédictions apostoliques. Ils payèrent leur troupe à Bologne; puis ils rentrèrent dans leurs foyers où leurs éloges de la libéralité du Pape vinrent se perdre dans les jubilations causées par la récente conclusion d'une alliance avec François I[er] [22].

[22] *A. Z. Bullinger. Coll. Siml. Stettler. Anshelm. Guicciardini.* On lit dans la Coll. de M. Mullinen le chant de Jean Birker :

« Im Land sind wir umbzogen,
Händ gstreift die armen Lüt;
Dasselb ist nit erlogen,
Sust händ wir gschaffet nüd. »

« Nous avons parcouru le pays,
Avons pillé les pauvres gens;
Sans mentir,
Nous n'avons rien fait de mieux. »



CHAPITRE II.

Alliance avec la France. — Zurich n'y adhère pas.

François I[er] cachait avec peine son chagrin de n'avoir pu parvenir à la couronne impériale. Peu d'années auparavant son rival ne jouissait encore que de la possession précaire des Pays-Bas et mendiait timidement des relations de bon voisinage. Puis Charles était monté sur le trône d'Espagne, et dans le besoin qu'il avait pour s'y asseoir de n'être pas troublé par le roi de France, il lui avait prodigué les témoignages d'une soumission et d'une déférence presque filiales. Le moment où François ouvrit les yeux, et reconnut l'adresse et les ressources de son heureux compétiteur, fut celui où déjà il fallait songer à se défendre contre les prétentions d'une ambition démesurée. Alors s'alluma en son cœur l'ardeur du combat. Soins de la prudence, amour-propre offensé, sentiment éveillé de sa propre énergie, souvenir des trophées de Marignan, besoin d'humilier l'empereur dans son triomphe, soif des batailles enfin qu'il lisait dans les regards de sa belliqueuse noblesse, tout s'unit pour le porter à la guerre. Mais pour l'entreprendre, il fallait avoir enlevé à son ennemi l'appui des Suisses. Le roi de France s'appliqua donc à conclure avec eux un traité [1].

Déjà il pouvait compter sur les dispositions favora-

[1] *Gaillard*, histoire de François I[er].

bles de plus d'un canton. Berne et Lucerne lui étaient surtout dévouées. La présence de ses envoyés, leurs représentations et leurs largesses y avaient gagné à la France les hommes les plus influens[2]. Lucerne, depuis peu en possession du droit de convoquer les Diètes, en usait dans les intérêts français. A Berne le Bâtard de Savoie, oncle de la reine de France, exerçait, comme bourgeois, une influence considérable; mais le roi y avait dans Albert de Stein un ami plus zélé et plus puissant encore.

Stein était le rejeton d'une noble famille de Berne. Doué d'une hardiesse et d'une présence d'esprit singulière, il avait acquis une grande considération, au dedans comme magistrat, au dehors par d'honorables ambassades; mais dès les jours de la bataille de Marignan, on l'accusait d'avoir vendu à l'étranger son crédit et son influence. C'est lui qui, peu avant cette bataille, avait pris avec quelques milliers de soldats le chemin du retour. Nous ne saurions dire, à la distance où nous sommes de cet événement, s'il en agit ainsi piqué d'avoir vu ses conseils n'être pas suivis, à la suite de mauvais traitemens qu'il aurait eu à endurer de la part de l'armée, par haine du cardinal de Sion, ou gagné par l'or de la France; un seul fait est certain, c'est que son rôle fut dès ce moment celui d'un homme vendu à l'étranger. L'occasion de le faire voir ne tarda pas. Averti que l'empereur Maximilien s'avançait en Italie, et que les Suisses qui marchaient sous ses drapeaux étaient impatiens de venger la défaite de Marignan, il courut à la tête de treize mille hommes prendre place dans les rangs français.

[2] *Rosmini*, historia di Trivulzio. *Stettler*.

L'empereur effrayé, et craignant d'être trahi, n'osa se porter en avant; il revint sur ses pas à l'heure où les Français se disposaient eux-mêmes à la retraite. Dès ce jour, Stein qui, peu de temps auparavant, possédait à peine une fortune médiocre, déploya de grandes richesses. Il se montra couvert d'or et de soie. Il acquit la seigneurie de Montréal. Son fils fut envoyé avec un gouverneur et un cortége de valets à Paris, pour y faire son éducation; sa femme par l'éclat de son luxe dépassa de beaucoup ce que permettaient les mœurs bernoises. On ne tarda pas à murmurer. Les mots de trahison et d'intrigues furent prononcés si haut que les tribunaux durent intervenir. On séquestra les biens de Stein et ceux de Louis d'Erlach. Ils réussirent cependant, après avoir laissé passer le premier orage, à sauver les restes de leur fortune, et ils rentrèrent dans les charges dont on les avait dépouillés. Stein passa en France. Honoré de la confiance de François Ier, gagné, charmé, enchanté de la libéralité du roi, il n'eut bientôt d'autres vœux que ceux du monarque, et appuya de tous ses moyens les prétentions de François à la couronne impériale. De retour en Suisse, Stein reçut une mission d'un nouveau genre; on conféra au héros l'honneur de transporter de Lyon à Berne le crâne de Sainte-Anne. Il partit, reçut des mains des prêtres ce qu'il leur plut de lui confier et couvrit de ses propres largesses la relique dont il enrichit sa patrie. Il avait à peine par ce pieux office fait sa paix avec Dieu (la crédule ignorance en jugeait ainsi), qu'il n'eut plus d'autre soin que celui de mettre à exécution les plans mûris par le roi des Français. Il fit tout pour obtenir la conclusion d'une alliance. Promesses, menaces, secrets voyages, incriminations

des opposans, il ne négligea aucun des moyens par lesquels un démagogue, qui a désappris de rougir, sait travailler le peuple. Il fut compris des officiers qui avaient fait les précédentes guerres, et qui, ne pouvant s'habituer au calme de la paix, espéraient merveilles de leur réunion à une armée de braves, commandée par un prince qui avait prouvé ses titres au rang de capitaine. Une foule avide de guerre et de butin, et qui ne savait plus ce que c'était que de gagner son pain à la sueur de son front, répondit à la voix de ces officiers[3].

Cependant les efforts des amis de la France rencontrèrent d'autres efforts. Plus d'une voix s'éleva contre les intrigues corruptrices. Plus d'un généreux Confédéré protesta contre des menées qui tendaient à faire perdre à la Suisse son indépendance et sa nationalité. Leurs sentimens se reproduisirent avec force par la bouche de Zwingli qui les porta en chaire, les exprima dans la conversation, et les répandit par ses écrits. « Nos pères, dit-il[4], n'ont demandé la victoire qu'à Dieu, et ils n'ont combattu que pour la liberté. Jamais ils n'ont reçu de paye pour égorger des chrétiens. C'est de nos jours que le diable a mis au cœur des princes étrangers de nous tenir ce langage : « Nos braves, vous êtes bien simples de demeurer enfouis entre vos rochers; prenez solde, et la plus belle récompense vous attend. » Voyons donc quelle récompense nous avons reçue. Nous avons, tant à Naples qu'à Novarre et à Milan, plus souffert en une généra-

[3] *Stettler. Leu. Glutz. Jovius. Guicciardini.*

[4] Paroles de Zwingli, extraites de l'écrit : « *Eine gottliche Ermahnung an die ehrsamen, weisen, ehrenfesten, altesten Eidgenossen etc.* » Voyez les *Œuvres de Zwingli*, et l'extrait publié par *Usteri et Vægelin*, II, 487.

tion que nos péres dans le cours de plusieurs siècles. Ajoutez qu'ils n'ont cessé d'être vainqueurs, eux qui combattaient pour leurs foyers, tandis que nous ne l'avons pas toujours été. Mais j'ai plus à dire encore : n'a-t-il point à songer à son salut, celui qui se jette dans ces guerres inconsidérées? Que diriez-vous de l'étranger qui, faisant irruption dans votre pays, dévasterait vos biens, enlèverait vos bestiaux, frapperait à mort vos fils qui sont votre appui, déshonorerait vos filles, foulerait aux pieds vos femmes suppliantes, et finirait par réduire en cendre le toit avec la métairie? Vous diriez que si la terre ne s'entr'ouvre pour engloutir le barbare, et si le ciel ne se déchire pour le foudroyer, il n'est ni Dieu ni justice. Vous le jureriez ainsi, et vous, quand vous faites les mêmes choses, vous ne prétendez qu'user des droits de la guerre. Parfois vous cherchez à votre inutile vagabondage des excuses comme celle-ci : « Nous sommes un peuple indigent, nous habitons un pays pauvre, nous avons besoin de l'étranger. » Eh! comment se fait-il que ce pays ait suffi pendant des siècles à nourrir nos péres, et qu'il ne suffise plus à notre entretien? n'est-ce point que, tout en voulant une vie aisée et brillante, chacun méprise aujourd'hui le travail? L'égoïsme et l'envie se sont logés partout, et les étrangers ne l'ignorent pas. Voyez-les entretenir notre mal et fomenter nos discordes. S'il n'eût dépendu que d'eux, c'en serait fait aujourd'hui de la Confédération. Que dis-je? ils veillent; ils veillent à notre perte; et c'est pourquoi l'affection me presse d'avertir ma patrie, pendant qu'il en est temps encore, et de vous conjurer de ne pas vous laisser vaincre par l'or et la corruption, vous que le fer et les hallebardes ne sauraient dompter. »

Ce langage était appuyé par les plaintes qui parvenaient de divers lieux à la Diète. On apprenait de Thurgovie, que les métiers étaient abandonnés, que les divisions allaient croissant, et que le pays se couvrait de vagabonds, pleins de mépris pour les lois et pour l'autorité. Les gens de la seigneurie de Cerlier annonçaient à Berne que, « si ce train de guerre continuait, ils n'auraient plus à moissonner dans leurs champs que des ronces et des épines. » A Bâle on en était venu aux mains. La discorde était accrue par les intrigues que poursuivait le parti contraire à la France, à la tête duquel était toujours le cardinal de Sion. Il agissait, quoique en secret, à Berne et à Lucerne même; employant d'anciens amis, d'adroits négociateurs et des prêtres dévoués, cherchant ainsi que ses adversaires à se faire à prix d'or des amis nouveaux [5].

Les envoyés de l'empereur se conduisaient extérieurement avec plus de décence. Charles, attendant la guerre, comprenait l'importance de s'assurer des dispositions des Confédérés. Il avait donc confirmé solennellement le pacte héréditaire, et cherché à former avec les Suisses de plus étroites relations [6]. N'y ayant pas réussi, il demanda qu'au moins les Cantons ne s'alliassent pas à une autre Puissance avant qu'il fût arrivé en Allemagne [7]. Quelques-uns d'entre eux en firent la promesse; d'autres ne prirent qu'un engagement vague; Lucerne ne voulut rien promettre. Elle venait même, avec Soleure, de prendre parti pour le duc Ulrich de Wirtemberg, que l'empereur avait dé-

[5] *A. Z. Scheurer, Mausol. Bern. Tschudi. Ochs.*
[6] Baden, 17 août 1759. *A. Z. S.*
[7] A Bâle, 14 novembre. *A. Z.*

posé. Charles, alarmé d'une telle disposition des esprits, y donna une sérieuse attention. On vit arriver à Zurich une ambassade composée d'hommes de haut rang [8]; ils racontèrent la visite qu'avait faite Charles-Quint au roi Henri VIII d'Angleterre; ils dirent les relations d'amitié que ces souverains avaient contractées, et quelle nouvelle force ils puisaient dans ces relations mutuelles; ils annoncèrent ensuite la prochaine arrivée de leur maître en Allemagne, et parlèrent de son vif désir de voir alors venir à sa cour une députation de ses chers et puissans amis, les confédérés de la Haute-Germanie. Cette invitation ne fut point agréée; l'on se borna à faire espérer que des députés se rendraient à la diète de Worms. Ils s'y rendirent en effet. Bien que sans commission de la Diète Suisse, les envoyés de plusieurs Cantons, et particulièrement de Zurich, demandèrent et obtinrent la confirmation et l'extension de leurs franchises [9]. Pendant ce temps l'ambassade impériale prolongeait son séjour à Zurich, moins occupée à répandre un or que peut-être elle ne possédait pas, qu'à user de représentations, à invoquer le pacte héréditaire, et à tenir l'imposant langage qui convenait aux ambassadeurs du commun chef de l'empire [10].

Tel était l'état des affaires, quand Antoine de Lameth arriva à Lucerne, comme envoyé extraordinaire du roi de France. Il traînait après lui une pesante charge de soleils-d'or. Le chemin lui avait été frayé par ses

[8] L'évêque de Constance, Henri de Mechelbourg, Maximilien de Bergen, Wolf de Hombourg, Docteur Sturzel et Veit Acker, secrétaire. *A. Z. S.*

[9] *Thes. Hott. Ochs,* citation de Goldast.

[10] *Bullinger, Tschudi.*

prédécesseurs, La Guiche, Duplessis [11] et Savonier; et le gouvernement lucernois, en convoquant à propos des diètes, et en accompagnant ses convocations de circulaires, lui avait rendu la voie plus facile encore. Quatre Cantons résistèrent seuls : ce furent ceux de Zurich, Schwyz, Bâle et Schaffhouse. Mais Lameth déploya tant de complaisance; il sut si bien répondre à tout, ou éluder de répondre; ses raisons furent appuyées de mobiles d'un poids si déterminant [12], que Bâle, Schaffhouse et Schwyz se laissèrent entraîner, et que Zurich demeura seule dans son opiniâtre opposition. Elle n'empêcha pas les douze Cantons de conclure à Lucerne, au milieu de fêtes dont l'éclat surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, cette alliance, base de tous les traités conclus depuis lors avec la France [13].

Il y était écrit : « Entre François Ier d'une part et les Confédérés des douze Cantons de l'autre, il y a alliance durant la vie du roi, et jusqu'à trois ans après sa mort. Tous traités antérieurs, bien que réservés, sont soumis à cette obligation de mutuelle défense. Le roi, si ses peuples sont attaqués, pourra, après en avoir donné avis en Diète, lever en Suisse six mille hommes. Il nommera leurs capitaines. Ces troupes le serviront jusqu'à guerre terminée, hormis le cas où la Suisse serait elle-même attaquée et rappellerait ses soldats. Le roi pourra encore, lorsqu'il se mettra en campagne de sa personne, lever pour sa garde six mille Suisses, ni plus ni moins. Ils ne le quitteront point, formeront toujours un corps unique, et ne pourront être em-

[11] Ils avaient négocié par lettres écrites depuis Lausanne et Payerne.

[12] « L'or tombait à ami et ennemi, à l'un 10 francs, à l'autre 1200, à telle famille 3,000. » *Anshelm, Ochs, Stocker.*

[13] Dans *Dumont, corps univ. dipl. Corpus Werdm.*

ployés ni sur mer ni au-delà des mers. Au cas que les Confédérés soient attaqués à leur tour, la France leur paiera, la guerre durant, vingt-cinq mille couronnes par trimestre; elle leur fournira douze pièces d'artillerie avec les munitions nécessaires, et elle leur enverra à ses frais deux cents lances, ou, à leur défaut, un subside de deux mille couronnes par trimestre. Les soldats au service du roi recevront chaque mois quatre florins et demi du Rhin par homme, à compter du jour où ils se seront mis en marche. La pension des officiers demeurera proportionnée à leur grade. La Suisse continuera à pouvoir tirer de France, à un prix équitable, le sel dont elle a besoin. En cas de guerre, aucune des deux parties ne conclura paix ou trêve sans en avoir avisé l'autre, ni ne se refusera à la faire comprendre dans ses traités. Le roi n'accordera point sa protection à des exilés de Suisse, et les Confédérés ne protégeront point les bannis de la France. Enfin sa Majesté accorde à chacun des Cantons de la Confédération, et ce tant que durera l'alliance, mille couronnes en sus des deux mille que leur assurait le traité de *paix perpétuelle*. Elle double la paie plus modique qu'elle accordait à leurs alliés. Ainsi fait sans rien ôter aux articles convenus dans le traité de *paix perpétuelle*. » Suivaient, sur deux longues colonnes, les noms des amis et des alliés des deux parties. Inutile énumération : car l'article premier de l'alliance avait clairement réservé au roi le pouvoir d'agir en toute rencontre selon son bon plaisir.

Cependant François Ier s'affligea de savoir qu'un des Cantons était demeuré étranger à l'alliance, et la privait ainsi du caractère d'un pacte avec la Confédéra-

tion. Il résolut de faire une nouvelle tentative [14]. Le 13 mai 1521 des députés de Berne, Lucerne, Uri, Unterwalden, Zoug et Soleure se présentèrent en grand-conseil à Zurich avec le seigneur de Lameth et sa suite. Par un adroit discours l'envoyé français t moigna la douleur qu'il avait éprouvée de voir s'éloigner des réjouissances de Lucerne le premier des Cantons, celui à l'amitié duquel son maître tenait d'une façon particulière, et qu'il était prêt à acheter à tout prix. « Le traité renferme-t-il quelque piège? demanda-t-il. Tout le danger pour Zurich ne serait-il pas à s'isoler de la Confédération? Quoi! nous allons faire des enrôlemens dans toute la Suisse, et il nous faudra repousser du chemin de la fortune et de la gloire les braves d'un peuple aussi généreux qu'est le vôtre! » Les envoyés des Cantons ajoutèrent: « L'empereur et les états de l'empire sont en ce moment assemblés à Worms, et l'issue de leurs délibérations ne peut être qu'à craindre pour la Suisse. En cet état de choses, réfléchissez, chers Confédérés, si nous devons négliger un ami fidèle et éprouvé comme est le roi de France. Voyez si pour la première fois vous voulez vous isoler de nos alliances, et sacrifier et la paix intérieure et les avantages que le traité vous promet. »

La réponse du conseil de Zurich fut un engagement de prendre en prompte considération ce qu'il venait d'entendre, et la déclaration qu'il allait consulter sur ce sujet important les vœux du pays.

C'est donc en s'armant de réserve et en s'appuyant des suffrages des communes que le gouvernement zu-

[14] *Corp. Werdm., Bull., Steiner, collect. polit.*

ricois se défendit contre les instances du parti français [15]. Il expédia dans les divers districts du Canton des délégués, avec charge de faire lecture de l'alliance aux communes assemblées et de les éclairer sur le péril qu'il y aurait à la conclure. Les délégués exposèrent le danger de s'engager à défendre, aussi long-temps qu'il vivrait, les droits d'un prince jeune et ambitieux sur des états dont les limites étaient indéterminées. Ils montrèrent les risques que courrait la liberté d'un pays où ce prince étranger enrichirait ou appauvrirait à son gré les magistrats, nommerait ou déposerait les chefs militaires. Ils firent craindre l'inimitié d'autres puissances. Ils affirmèrent que dans toutes les guerres que les Confédérés avaient soutenues pour la cause juste et sainte de la liberté, ils n'avaient eu aucunement besoin du secours de la France, et n'avaient été défendus, comme tous le savaient bien, que par le seul *Dieu* Tout-Puissant. Ils montrèrent que les réserves mentionnées à la fin de l'acte d'alliance, étaient exprimées d'une manière équivoque, et qu'elles mettaient le nouveau traité en opposition avec les anciennes obligations des Confédérés. Ils ajoutèrent en terminant : « Le gouvernement a voulu mettre toutes ces considérations sous vos yeux, non qu'il n'eût su prendre par lui-même une honorable et ferme détermination, mais parce que votre loyauté exigeait de sa part cette ouverture. Pesez donc tous les motifs qu'il vous soumet ; pesez-les mûrement, vieillards et pères de familles ; et vous, hommes plus jeunes, écoutez la voix de la sa-

[15] Quelques Zuricois renoncèrent à leur bourgeoisie plutôt qu'à la solde de la France. Grebel était à la fois à la solde des deux puissances ennemies. *Wirz, Hist. eccl.*

gesse et de l'expérience ; car le cas est grave, et nous devrons compte à nos enfans et à nos petits-enfans de la résolution que nous allons prendre. Que Dieu veuille nous la dicter ! »

Après une mûre délibération, les communes exprimèrent au conseil la joie que leur avait inspirée son procédé, et elles lui donnèrent par écrit leurs réponses. Le traité fut repoussé partout ailleurs qu'à Winterthour, Elggau et Andelfingen, dont les habitans s'en remirent à la décision que prendrait le gouvernement, tout en faisant des vœux pour qu'on évitât toute rupture avec les Confédérés. Partout ailleurs on déclara « que le conseil en avait bien agi, qu'il était dans la bonne voie, qu'il y persévérât donc avec fermeté. » Quelques voix demandèrent « qu'on ne permît plus à Albert de Stein de parcourir le pays, en débauchant la jeunesse, et qu'on bannît de la ville et du Canton tout Français et tout ami de la France, afin qu'un honnête père de famille pût encore conserver sur ses fils quelque autorité. » Les tribus de la ville s'exprimèrent comme les communes de la campagne, et le conseil s'étant assemblé de nouveau, Zurich répondit aux envoyés des Cantons et de François Ier, qu'elle demeurait fidèle à l'alliance perpétuelle, fidèle à tous ses traités avec la Confédération, à laquelle elle était prête à tout sacrifier; mais que se confiant en la garde de Dieu, elle était fermement résolue à renoncer pour l'avenir aux alliances comme à l'argent des princes étrangers.

Une lettre respectueuse fut adressée au roi, pour lui faire part de cette détermination [16]. De leur côté les douze Cantons, sur le désir que leur en avait témoigné

[16] *Gaillard.* II, 35.

Lameth, firent partir pour la France des députés. Une brillante ambassade se réunit à Berne, et, nantie du traité, elle se rendit à Dijon où se trouvait la cour [17]. Des ordres avaient été donnés pour rendre le voyage des députés agréable et facile. A une journée de Dijon ils rencontrèrent le Bâtard de Savoie, qui était envoyé au-devant d'eux. Leur arrivée fut une fête. Les Français sourirent de voir leur grande déférence, et de les entendre déclarer qu'ils voulaient être à jamais alliés et confédérés de la maison de France [18]. Le roi daigna leur rendre des paroles flatteuses et leur promettre protection et fidélité. Il leur accorda, comme à ses bons et chers amis, la grâce de l'évêque de Lodi, qui était de la maison Sforze. Il assura aux invalides de la garde suisse les mêmes pensions qu'à ceux de la garde écossaise. Quant à la cession des districts de Mendris et de Balerna, déjà souvent réclamée, il renvoya de s'en occuper à un autre temps. Il finit par faire savoir qu'outre les six mille hommes qu'il avait déjà obtenus, il lui en fallait encore six mille.

[17] *Stettler*, *A. Bern.* et *Z.*

[18] Journal de Louise de Savoie dans la *Collection des Mémoires*. Londres, 1786; t. XVI, 431.

CHAPITRE III.

Enrôlemens. — Campagne en Picardie. — Situation de l'Italie. — Tentative des Français sur Reggio. — La guerre éclate. — Corps suisses à Milan. — Lautrec. — Ses premières démarches. — Le cardinal de Médicis se rend à l'armée alliée. — Marche des Suisses au service du pape. — Leur troupe se partage. — La Diète. — Les Alliés à Milan. — Les Zuricois.

La Diète avait accordé au roi six mille hommes. Déjà il était parti pour le Milanais des milliers de Suisses sous le commandement d'Albert de Stein, et sous celui de Rodolphe Rhan, Zuricois qui avait préféré la solde de la France au titre de citoyen d'une république[1]. Cependant l'orage grondait en plus d'un lieu. Le général qui commandait les Français en Espagne, fier d'un premier succès et de la conquête de la Navarre, avait voulu pénétrer jusque dans le cœur du pays et avait essuyé une défaite. Au Nord, Robert de la Marche comte de Sédan et de Bouillon, se confiant dans l'appui de la France, avait osé faire une déclaration de guerre à l'empereur, au sein même de la diète de Worms. Charles fit aussitôt marcher une armée sous les ordres de Sikingen et du comte de Nassau, et lui-même il se mit en marche à la tête de troupes dont le nombre faisait assez connaître quel était l'ennemi auquel il en voulait. François, qui se vit menacé, demanda aux Suis-

[1] *Leu, Bullinger.*

ses un second corps auxiliaire, et fit savoir que ce corps serait honoré de la garde de sa personne[2]. Le bruit ne s'en fut pas plus tôt répandu, qu'avant que les gouvernemens eussent pris aucune résolution, plus de huit mille hommes se trouvèrent réunis sous les ordres de Jean de Diesbach et de Louis d'Erlach[3]. Le fils avait abandonné son père; le valet, son maître. La moisson étalait en vain ses épis déjà mûrs. En vain le gouvernement de Berne fit partir une députation pour rappeler la troupe qui s'était mise en marche. L'illusion avait enivré toute la Suisse occidentale, et ses combattans continuèrent à marcher, guidés par de folles espérances.

Cependant les soldats de Sikingen et de Nassau s'avançaient brûlant, pillant, immolant prêtres, femmes et jusqu'aux petits enfans au berceau[4]. Ils avaient ordre de mettre tout à feu et à sang. Lognes, Fleuranges, Messancourt furent rasées jusqu'au sol. Sédan ne fut sauvée que par la force de sa garnison, la bonté de ses retranchemens, et par un armistice de six semaines que Robert obtint de l'ancienne amitié de Sikingen. L'empereur employa cette trève à préparer l'attaque des frontières françaises. Le roi, qui voulait mettre les apparences du bon droit de son côté, parla à haute voix de neutralité, de confiance, et se borna à provoquer l'aggression. Il en fut ainsi jusqu'au moment où l'armée impériale eut passé le Chier et commencé les hostilités par la prise de Mouzon; tout se mit alors en mouvement, et les Suisses ne restèrent pas en arrière.

[2] Lucerne, 14 août 1521. *A. Z. S.*

[3] Stettler, Tschudi et Anshelm disent 15,000.

[4] *Fleuranges, Du Bellay, Gaillard, Mezeray, Mémoires de Bayard, Journal de Louise de Savoie, Anshelm, Stettler.*

Ils rencontrèrent le roi entre Dijon et Troies, et dès ce moment ils le virent toujours à leur tête. Il arriva des députés de la ville de Mézières, à laquelle la bravoure et le génie de Bayard tenaient lieu de murs et de garnison; ces employés imploraient une prompte délivrance. On se hâta donc. A Rheims l'armée se trouva au complet. On apprit à Attigny que Sikingen et Nassau, abandonnant le siége de Mézières, s'étaient portés vers les Ardennes au-devant de l'empereur qui marchait par la Flandre sur la Picardie. François leur ferma le chemin en prenant une forte position entre Saint-Quentin et Guise. A la vue des ruines de la petite ville d'Aubenton, que les Allemands avaient mise en cendres et où ils avaient tout massacré, les Français frémirent de rage. Leur courage s'accrut en voyant leur roi récompenser les défenseurs de Mézières, et donner à Bayard l'ordre de Saint-Michel. Des partis pénétrèrent dans le Hainault, prirent Bapeaume, Landrecy, et rendirent au double le mal fait en Picardie. L'ennemi effrayé se retira derrière l'Oise.

Alors François résolut de chercher l'empereur. Il s'avança avec le principal corps d'armée sur Valenciennes, et se prépara à passer l'Escaut à trois lieues de cette ville. Pour s'y opposer, Charles détacha Nassau avec douze mille fantassins et quatre mille cavaliers; ils arrivèrent pour voir un pont jeté, Saint-Pol le couvrant avec six mille hommes retranchés derrière un marais, et l'armée française en pleine marche traversant le fleuve. A cet aspect, les Impériaux se retirèrent; un nuage cacha leur nombre et leurs mouvemens. Le roi de France, à pied, la lance au poing, était dans ce moment à la tête des Suisses, qui lui demandaient à l'envi le combat; ils étaient appuyés par

Latrémouille, Bayard, Chabannes, et par tout ce qui unissait l'intrépidité au coup d'œil. Le connétable de Bourbon, plus que tous, brûlait de montrer qu'on avait été injuste envers lui, en lui retirant le commandement de l'avant-garde pour le donner à d'Alençon. Mais celui-ci ne voulut pas livrer bataille. Sa lâcheté se servit des préventions du roi contre le connétable, préventions que nourrissait la haine de la reine-mère, et le soir arriva qu'on était encore en pourparlers[6]. Le moment de l'attaque était passé. Il fallut se résoudre à camper sur le rivage, tandis que quelques cavaliers inquiétèrent seuls l'ennemi dans sa marche rétrograde. Charles, apprenant l'approche des Français, donna à toute son armée l'ordre de se reporter sur les Pays-Bas. Cette retraite, assez semblable à une fuite, quelques tués, 500 prisonniers et la reddition de Bouchain donnèrent l'apparence d'une victoire à cette campagne sans péril. Des succès obtenus ailleurs rendirent cet avantage important; l'amiral Bonnivet avait pénétré en Espagne, et pris Fontarabie, place que l'on croyait inexpugnable. C'en fut assez pour que l'empereur inclinât l'oreille aux propositions de paix qu'un envoyé britannique cherchait à lui faire goûter. François, de son côté, qui voyait les pluies d'automne accroître les difficultés d'un terrain marécageux, déclara la campagne terminée. Il congédia l'armée, à l'exception de deux mille Suisses qu'il mit en garnison à Abbeville. Leurs frères d'armes revinrent avec l'hiver dans leur patrie, emportant le témoignage d'avoir bien servi le roi.

Cependant il se passait en Italie des évènemens d'une

[6] Le 24 octobre 1521.

plus haute importance pour les Confédérés. La paix après laquelle ce beau pays avait soupiré si long-temps, y régnait depuis que les Français étaient devenus les maîtres de la Lombardie. Le roi n'était troublé dans la paisible possession de Milan, ni par le pape ni par les Vénitiens; c'était grâce à la prépondérance française, que le pape avait acquis Modène, Reggio et le duché d'Urbain; c'était avec le secours des armes de la France que Venise avait reculé ses frontières jusqu'aux Alpes et jusqu'à l'Oglio. Une étroite alliance continuait à unir le roi et la république. Charles-Quint, préoccupé de ses affaires d'Espagne et d'Allemagne, paraissait oublier son royaume de Naples. Gênes subissait l'influence française, et Florence celle d'un Médicis qui était parvenu à s'asseoir sur le siége romain. Luques, Sienne savaient que l'art de se faire oublier était pour elles celui de prolonger leur existence; et Gonzague, à Mantoue, cherchait son salut dans une politique semblable. Deux princes seuls cachaient en leurs cœurs un désir de vengeance et la soif de reconquérir des biens dont ils avaient été dépossédés. Alphonse d'Est, duc de Ferrare, avait dû céder au pape Modène et Reggio. Personne plus que lui n'avait souffert de l'ambition de Jules II et de la politique astucieuse de Léon; aussi attendait-il impatiemment qu'un ennemi du Saint-Siége se montrât, et lui permît de prendre les armes. Ainsi que lui, François Sforze, le fils de ce duc de Milan que les Français avaient détrôné, attendait un revers de la fortune. Vigilant, actif, il persévérait à repousser toute offre d'abdication. De Trente où il résidait, et où des Gibelins exilés lui formaient une cour, il se faisait représenter par Moron à Rome, par Stampa auprès des

Confédérés. Telle était la situation de l'Italie en l'an 1520, quand Charles-Quint forma le projet d'y attaquer la prépondérance de son rival. Il fit faire secrètement des ouvertures à Léon, qu'il savait n'être pas sans inquiétude sur l'accroissement du pouvoir de la France, et il fut écouté. Fidèle à son système d'affaiblir l'un par l'autre les deux adversaires, Léon s'allia au plus éloigné pour se défendre contre celui dont il redoutait la plus prochaine atteinte. Ainsi fut formé le plan de replacer, par de communs efforts, le fils du malheureux Louis Sforze sur le trône de son père[6].

Le territoire que François I[er] possédait en Lombardie était couvert à l'Occident par les états indépendans de Gênes et de Savoie; Venise et l'Adda le protégeaient à l'est, et le Pô le défendait au midi. Au-delà du fleuve les états de Parme et de Plaisance, encore occupés par les armes françaises, formaient un poste avancé, avec lequel on communiquait par un pont jeté non loin de Crémone. Ce fut sur ce pont que commença la guerre. De nombreux exilés milanais s'étaient réunis à Reggio, et ils n'y attendaient pour se porter en avant que Moron, qui devait les guider. Thomas de Foix le sut. Il commandait à Milan durant une absence de Lautrec, son frère, qui en était gouverneur. Foix résolut de prévenir l'ennemi. Il se présenta devant Reggio; quatre cents lances et mille fantassins le suivaient à distance; il demanda et obtint une entrevue avec le commandant de la ville. Ce commandant était l'historien Guicciardini. Instruit de l'approche des Français, il s'était mis à l'abri d'un coup-de-main, et reçut Thomas de Foix devant la porte de

[6] *Galeazzo Capella, Guicciardini, Tschudi, Anshelm, Stettler.*

Parme, à la saillie des fortifications. Ils étaient à s'accuser mutuellement de la violation des traités existans, lorsque les cavaliers français cherchèrent à pénétrer dans la place. Ils croyaient surprendre et furent eux-mêmes surpris. Ils s'enfuirent, laissant Thomas de Foix entre les mains de Guicciardini, qui s'assura de sa personne, le traita avec égards, et, délivré de tout sujet de crainte, ne tarda pas à le renvoyer sans rançon.

Cette affaire combla les vœux de Léon. L'alliance qu'il avait conclue et les préparatifs qu'il faisait, se trouvèrent justifiés. Il parut avoir été l'objet d'une injuste aggression, et partant il se vit en droit d'invoquer le traité qui liait encore les Suisses à sa cause. Le général français avait été au-devant de tous ses vœux; mais Foix sut réparer sa faute par son activité. Son premier soin fut d'accroître le nombre des Suisses qui servaient la France. Il ne réussit pas à débaucher ceux des soldats Confédérés qui depuis la dernière campagne étaient demeurés à la solde du pape; mais George de Flue lui amena quatre mille Valaisans, et Baptiste Romano eut en peu de temps levé huit mille hommes dans la Suisse occidentale, malgré l'opposition des gouvernemens. On vit de nouveau le fils quitter la maison paternelle, journaliers et valets s'enfuir. Les pères de la patrie, réunis en diète à Lucerne, se firent de mutuels reproches et furent contraints au pénible aveu de l'impuissance où ils étaient de faire respecter leurs ordres par la jeunesse. Foix, à la nouvelle de l'arrivée d'aussi puissans renforts, écrivit fièrement au roi qu'il avait su s'entourer de plus de Suisses qu'il n'était nécessaire, et que désormais il pouvait se rire des plans de l'ennemi. En même temps

Il conjura son frère, à qui appartenait le gouvernement du Milanais, d'y venir reprendre le commandement. Lautrec ne partit qu'après avoir reçu la promesse réitérée, qu'on ne tarderait pas à lui envoyer des sommes considérables d'argent.

Sur ces entrefaites se présenta à Lucerne devant la Diète assemblée, Ennius, évêque de Véroli, légat du Saint-Siége[7]. Il raconta comment Thomas de Foix, ce fils d'iniquité, avait cherché à surprendre Reggio par trahison, dans le temps où Léon s'abandonnait à tous les rêves de paix. Il fit voir qu'après avoir accablé le traître de sa malédiction, le soin restait au pape de songer à garantir ses états contre les atteintes d'un roi perfide; il demanda à cet effet dix mille hommes, et pria les Confédérés d'empêcher tout enrôlement pour la France[8]. Cette demande fut appuyée par le cardinal de Sion. Ecrivant aux Confédérés comme revêtu des pleins pouvoirs de l'empereur, il les rendit attentifs à la puissance de Charles; il leur peignit sous les plus vives couleurs l'empire attentif aux démarches des Suisses, la France en péril, et de grands avantages attachés au parti qu'il leur proposait. Mais la haine que portaient la plupart des Cantons à ce prêtre remuant, ôtait par avance toute force aux motifs qu'il pouvait alléguer. Aussi, dès que l'ambassadeur de France eut déclaré que le patrimoine de l'Église n'était menacé en aucune manière, le légat reçut-il pour unique réponse le refus de tout enrôlement, avec l'assurance que les levées faites par le roi de France ne devaient donner aucun ombrage au Saint-Siége. Vainement En-

[7] Le 10 août 1521. *A. Z.*

[8] Lettre du 8 août. *A. Z.*

nius témoigna sa colère. Il demanda inutilement qu'il lui fût donné communication par écrit de l'arrêté que venait de prendre la Diète, et qu'à cette pièce fussent jointes les signatures des députés. Il eut beau menacer de s'adresser au peuple des paroisses, et faire entendre qu'on s'exposait à la disgrâce signalée du souverain pontife, et même à son excommunication[9]. Il finit par être forcé de reconnaître que les esprits ne se rapprochaient pas de lui, et qu'il n'avait aucun succès à attendre, si ce n'est peut-être à Zurich.

Zurich ne s'était point, par une alliance avec la France, mise en opposition avec d'anciens traités, et son canton non moins que les autres abondait en aventuriers belliqueux[10]. Il s'y trouvait aussi de ces hommes dont la scrupuleuse délicatesse lisait dans la lettre des engagemens pris avec Rome l'obligation de lui livrer des soldats. Ils étaient, il est vrai, combattus par d'autres qui ne voulaient absolument pas que les Suisses prissent part aux querelles de l'étranger : « Je ne veux, disait Zwingli, je ne veux d'autre preuve du mal que nous font les traités avec les princes, que l'obligation où nous sommes de les tenir. Pour moi, je voudrais pendre le parchemin de cette convention au dos du légat, et chasser bien loin ces hommes à cape et à manteau rouge. Je sais que, lorsque vous découvrez ce large vêtement, il en tombe des ducats; mais retournez-le, vous le verrez trempé de notre sang. » On crut néanmoins être lié par l'existence du traité, et l'on accorda deux mille hommes. Le cardinal leur adjoignait quelques centaines de guerriers qu'il leva sous le nom

[9] Le 17 août.

[10] *Bullinger.*

de ses gardes-du-corps. Peu s'en fallut toutefois que par un propos intempestif il ne fît rappeler la troupe tout entière; il lui échappa de dire que cet armement était destiné contre la France. Il se hâta de retirer ce propos, et les deux mille sept cents hommes partirent, après avoir juré qu'ils se borneraient à défendre les états pontificaux. George Berguer, chef de la petite armée, la conduisit sous sa propre bannière [11].

Tandis que les Zuricois se mettaient en marche, Lautrec arrivait en Italie. Il y trouva les Milanais irrités de la capricieuse et cruelle insolence de leurs oppresseurs, et il n'agit pas de manière à calmer leur irritation. Par son ordre des hommes estimables furent écartelés comme coupables d'avoir correspondu avec l'ennemi, et d'autres pour avoir gardé le secret de cette correspondance. Comme aucun argent n'arrivait de France, des taxes arbitraires furent imposées à tout *l'état* de Milan, et levées avec une cruelle exactitude. Le produit en était destiné aux Suisses. C'est à leur tête que le gouverneur allait marcher à la délivrance de Parme, où son frère était assailli et se trouvait vivement pressé. Quittant Milan, Lautrec s'adressa aux citoyens de la ville, qu'il laissait faiblement gardée, et monté sur son cheval, le langage haut, le regard fier et menaçant, il leur jura qu'il reviendrait pour juger la conduite qu'ils auraient tenue. Il partit. Son armée réunie se composait de huit cents lances, de quelque infanterie française, de huit mille Suisses et d'un nombre pareil de Vénitiens. Après avoir passé le Pô auprès de Crémone, il s'avança sur le Taro. A son approche l'armée pontificale, commandée par Prosper Colonne,

[11] *A. Z. Stettler, Bullinger.*

et composée d'Italiens, de Suisses et d'Espagnols[12], abandonna le siége de Parme; affaiblie par la division de ses chefs, elle se retira sur Reggio. Foix, ceint des lauriers qu'il avait acquis à la défense de Parme, se réunit à son frère; ils eussent volé à de nouveaux triomphes, si leurs premiers succès ne les eussent enflés d'orgueil. Mais ils offensèrent par une fierté croissante ces Suisses, qu'ils avaient salués comme des libérateurs à leur arrivée à Milan. Ils leur firent sentir qu'ils étaient une charge coûteuse. A l'aigreur que les Confédérés en conçurent, se joignit, chez plusieurs d'entr'eux, un autre mobile d'éloignement : leur conscience s'effrayait à la pensée d'avoir, en pleine paix, attaqué le patrimoine de l'Église. Puis ces avides aventuriers voyaient s'ouvrir avec l'hiver une campagne de marches et d'évolutions, qui ne leur promettait ni butin ni action décisive. Le mécontentement les gagna. Deux mille Bernois prirent le chemin de leurs foyers[13].

Tandis que l'armée française s'affaiblissait, celle des Alliés reprenait des forces. Léon, vivement affligé de la retraite de ses troupes, avait donné l'ordre au cardinal de Médicis de quitter Florence qu'il gouvernait, et de se rendre en personne à l'armée avec des pleins pouvoirs. On vit donc le cardinal arriver au camp, vêtu de la pourpre et dans tout l'éclat de son rang. La croix d'argent était portée devant lui. A sa suite marchaient treize mulets chargés d'un or que la chrétienté abusée avait donné pour le rachat de ses péchés. Parent de Léon[14], son ami d'enfance, son confident et son con-

[12] Mille deux cents Italiens et gens d'armes espagnols, 4,000 fantassins espagnols, 4,000 Autrichiens, 2,000 Grisons et 2,600 Suisses.

[13] Lettre de Béat de Bonstetten. *Coll. Siml.*

[14] Roscoë.

seiller, Jules de Médicis jouissait de la plus haute considération. La tache de sa naissance illégitime était cachée par des talens, par des connaissances et par l'amour des Florentins, qu'il gouvernait avec habileté. On excusait le penchant qui l'entraînait à la carrière militaire, en rappelant qu'il avait commencé par être chevalier de Saint-Jean. On ne fit que plus tard l'observation que sa politique avait trop souvent été machiavélique et cruelle, et qu'au jour où son front fut ceint de la triple couronne, il parut avoir perdu les nobles qualités qui le distinguaient. Son arrivée au camp des Alliés y répandit la jubilation. Le courage y revint avec la solde. La nouvelle de la prochaine arrivée des Suisses qu'amenait l'évêque de Véroli, porta la joie à son comble. Espagnols et Italiens, généraux et soldats, tous se rallièrent à la voix onctueuse du prélat. Colonne et Pescaire firent trêve à leur inimitié. Émus jusqu'aux larmes à la vue de ces miracles de l'éloquence, les soldats allemands entourèrent le légat, et implorèrent sa bénédiction. Il leva sa droite, et la belliqueuse horde crut avoir reçu la grâce du ciel[15]. Tout prit une activité nouvelle. On chercha à s'approcher de Milan. La fortune avait changé de drapeaux. Sortie d'une faible position, l'armée en prit une forte à la gauche de l'Oglio; Lautrec étonné, irrésolu, l'y vit dresser ses tentes. Elle attendit les Suisses qu'elle savait être en marche.

Ces auxiliaires s'étaient rassemblés à Coire au milieu de septembre. Berguer, Schinner et l'évêque de Véroli y étaient arrivés à la tête des Zuricois. Ils avaient été rejoints par des corps nombreux et bien équipés,

[15] *Jovius, vita Piscarii. Guicciardini, Bullinger, Stettler.*

accourus de toutes les parties de la Confédération. Bravant la défense des gouvernemens, ces corps prêts, peu de jours auparavant, à rejoindre les drapeaux français, se riaient aujourd'hui de l'économie de Lautrec, et de l'insolence qu'un premier succès lui avait donné. Schinner triomphait. Huit mille hommes furent passés en revue, et reçurent la plus riche paie. Cependant les gouvernemens des Cantons, qui n'ignoraient pas les intentions du cardinal, avaient envoyé à Zurich des députés porteurs de plaintes amères. Les Zuricois répondirent en ouvrant le traité, aux termes duquel leurs soldats avaient juré de se borner à la défense des Etats pontificaux et de respecter le territoire français. Pour prouver la droiture de leurs intentions, ils firent partir pour Coire une députation qui y reçut de nouveau, en termes plus précis, le serment déjà prêté. Les soldats de divers Cantons s'engagèrent, aussi bien que les Zuricois, à y être fidèles. Puis tout ce beau corps prit, en bon ordre, le chemin de l'Italie. Ils traversèrent Chiavenna et le mont de Morbegno. Parvenus au vallon que le Brembo arrose, ils y rencontrèrent six cents cavaliers, qu'à la demande du cardinal les Alliés avaient envoyés au-devant d'eux pour assurer leur marche [16].

Sur ces entrefaites, Albert de Stein arrivait à Bergame, où il y avait garnison française; il y venait pour tâcher de gagner à son propre parti ceux des Confédérés qui descendaient en Italie. Il employa auprès d'eux promesses et menaces; mais ce fut sans succès. Alors des détachemens français commencèrent à inquiéter la marche des Suisses. Les vivres étaient enlevés; les

[16] *Bullinger, Stettler, Kirchhofer, Wurstisen. A. Z. Jovius.*

ponts coupés. Il fallut forcer le passage du Sério. On n'avançait plus qu'avec peine. Des lettres, remplies d'amers reproches, arrivèrent de la part des capitaines suisses au service de la France; elles rapportaient les menaces de Lautrec, et faisaient pressentir la colère des Vénitiens dont on violait le territoire. Une députation nombreuse, que la Diète consternée envoyait pour empêcher que les soldats Confédérés n'en vinssent aux prises, demanda à Berguer avec instance de s'abstenir de tout mouvement jusqu'à ce qu'elle eût travaillé à obtenir de Lautrec un libre passage. Berguer consentit à une halte de quelques jours, sous condition de n'être point attaqué, et d'être pourvu de vivres que sa troupe paierait. Il répondit aux capitaines au service de France, en se plaignant de l'amertume de leur langage et en se justifiant de toute intention hostile. « Nous marchons, dit-il, le long des frontières françaises, mais nous les respectons. Nous traversons le territoire vénitien, parce que nous n'avons pas d'autre voie pour nous rendre dans les états du pape, qu'un saint traité nous oblige à défendre. Vous, qui portez les armes hors des terres de Milan, que seules vous avez juré de protéger; vous, qui attaquez sur le territoire de Venise le pape, auquel vous êtes liés par ce traité que nous observons fidèlement; est-ce bien à vous à nous adresser des reproches? Est-il vrai de dire que nous vous obligions à lever la lance contre nous? Non, nous saurons poursuivre notre marche, et nous abstenir de toute hostilité. A Dieu ne plaise qu'il en soit autrement[17] ! »

Quelques jours s'écoulèrent sans que Berguer reçût

[17] *Bullinger. A. Z. S.*

de nouvelles. Craignant les dangers d'un plus long retard, il se remit en marche. On suivit les bords de l'Oglio, cherchant un lieu propre à le traverser; mais les ponts étaient rompus, les bateaux avaient été enlevés, toute position forte se trouvait occupée par les Français, et les torrens avaient rendu les chemins presque impraticables. Le découragement commença à gagner des soldats inexpérimentés. Le cardinal était accablé de malédictions. On le vit alors s'arrêter, regarder fixement ceux qui le couvraient d'injures, et, laissant tomber les rênes de son cheval, lever les mains au ciel : « Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, tu sais ce que je souffre, et pour qui je souffre; les insensés ne savent ce qu'ils font. » Puis reprenant les rênes, il continua son chemin.

Cependant la confiance des Français croissait avec l'abattement des Confédérés, jusqu'à ce que la colère vint rendre à ceux-ci leur énergie. A la vue de paysans que l'ennemi avait pendus pour leur avoir amené des vivres, l'avant-garde des Suisses, commandée par Georges Gœldli, se précipita sur la cavalerie française, la culbuta, la jeta dans la petite ville de Tagliuno, l'y poursuivit, prit la ville d'assaut, et repoussa l'ennemi sur la rive gauche de l'Oglio. Ils la traversèrent si précipitamment, qu'une barque surchargée périt. Alors un Suisse, Rodolphe Schinz, traversa les flots, monté sur un frêle radeau, osa s'emparer d'une des barques les plus grandes, et à travers une grêle de coups, il l'amena sans avoir été atteint à la rive opposée. Landenberg se jeta sur le navire avec cinquante braves; ils passèrent le fleuve en présence de trois mille ennemis, s'emparèrent d'une petite maison, s'y maintinrent, reçurent des renforts, et virent enfin les

Français se retirer avec quelque perte sur Chiari. Dès-lors les Suisses, traversant à marches forcées la prairie de Brescia et Monte-Chiari, ne tardèrent pas à se trouver à Médoli, sur les terres de Mantoue.

Ils songeaient à y prendre quelque repos, quand l'évêque de Capoue vint à eux, chargé d'or, et leur demanda de se rendre au camp des Alliés, devant Ostiano. « Le cardinal de Médicis les y attendait, jaloux d'honorer leur valeur. Puis on allait marcher sur Milan, où Lautrec devait être abandonné des auxiliaires suisses et vénitiens, que l'on savait résolus à ne point combattre. Gloire, richesses, tout était à Milan. » Mais Berguer refusa d'appeler ses officiers à délibérer sur une proposition qui était évidemment contraire à son serment et aux ordres qu'il avait reçus. Les capitaines Zuricois et Bolsinger de Zoug jugèrent sa conduite conforme à la loyauté. Alors le cardinal de Sion rassembla dans son logis les autres capitaines, et l'évêque y vint renouveler ses offres en ajoutant encore à ses promesses. Au premier moment les sentimens désintéressés l'emportèrent. Grande était néanmoins la tentation. Ceux des hommes d'armes qui étaient partis malgré la défense expresse de leurs gouvernemens, n'étaient pas retenus par les mêmes scrupules que les Zuricois; long-temps ils hésitèrent; enfin, sans avoir accepté ni rejeté la proposition qui leur était faite, ils se trouvèrent suivre les pas du prêtre artificieux et sa crosse déloyale. Avec eux partit la troupe levée à Zurich sous le nom de gardes du cardinal de Sion. Médicis vint à leur rencontre. L'entrée dans le camp d'Ostiano se fit avec pompe. En tête était portée la croix, souvenir de celui qui avait donné sa vie pour la justice et pour la vérité; suivaient, sous la pourpre,

les orgueilleux princes de l'Église, fiers du succès de leurs perfides ruses; puis marchait la foule séduite des guerriers, agitée par des sentimens contraires, également tourmentée par la soif de l'or et par les remords de la conscience. Témoin de cette scène, Guicciardini ne put en la retraçant retenir sa colère, ni s'empêcher d'exprimer sa douleur d'avoir vu la religion jouée par deux prélats au sein d'une multitude de brigands et de blasphémateurs.

La joie des Alliés porta la terreur dans le camp des Français. Déjà l'inimitié des Lombards se manifestait de jour en jour davantage. Les Vénitiens transigeaient avec l'ennemi, et commençaient à suivre le système de politique timide et versatile, qui a fini par les laisser sans considération et sans amis. Aucun argent n'arrivait de France. Les capitaines suisses se plaignaient de l'irrésolution que l'on avait montrée quand il eût fallu agir vaillamment. Peu disposés à combattre leurs frères, ils annonçaient leur prochain départ. Il ne resta à Lautrec, en cette extrémité, qu'à se tourner vers la députation suisse qui se trouvait en ce moment à Milan; il la conjura de travailler à éloigner du territoire de Venise les Suisses de l'armée alliée, et à obtenir des siens qu'ils marchassent à Ostiano sous ses ordres. Les députés répondirent que des deux choses qui leur étaient demandées, ils avaient vainement cherché à obtenir la première, et qu'ils n'accorderaient jamais l'autre. Bien loin d'y obtempérer, ils firent à leurs gens la défense expresse de porter les armes au-delà de la frontière milanaise. Toute la conduite de ces envoyés des Cantons fut pleine de dignité, de fermeté et de sagesse. Ils avaient, au péril de leurs jours, suivi la troupe de Berguer jusques à Montechiari, et

déployant pour la conserver à l'honneur toute l'éloquence du patriotisme, ils n'avaient pas peu contribué à la sage conduite des Zuricois. La défense qu'ils reçurent de pénétrer dans le camp des Alliés, les avait seule empêchés de faire une tentative nouvelle pour ramener leurs compatriotes au devoir; et maintenant leurs efforts obtinrent des Suisses de Lautrec qu'ils ne combattraient point contre leurs frères. Le général français comprenant que dans de telles circonstances il ne pourrait se maintenir sur le territoire vénitien, mit garnison dans Crémone et dans Pizzighitone, et prit derrière l'Adda une plus forte position. Mais il ne tarda pas à y être abandonné par les Suisses qui, sollicités au retour par de nouveaux envoyés des Cantons, regagnèrent pour la plupart leurs foyers.

Un pareil message avait été adressé aux Suisses de l'armée alliée; mais le cardinal de Sion, pour empêcher qu'il n'y parvînt, en avait fait disparaître le porteur. Le rusé prêtre sut même, en employant ses artifices accoutumés, renforcer son armée d'une partie de ceux d'entre les Confédérés qui venaient d'abandonner l'armée française. Alors les Alliés, pleins de confiance, passèrent l'Oglio à Orcinovi, et arrivèrent après trois jours de marche devant Rivalta, à l'endroit où peu d'années auparavant l'empereur Maximilien avait passé l'Adda. L'armée prit position un peu plus haut, en face de l'armée française. Elle fut occupée à préparer un pont de bateaux, pendant que Colonne, avec une division, cherchait ailleurs un passage. Il est, vis-à-vis de la petite ville de Vaprio, un lieu où des roseaux élevés couvrent le rivage du fleuve; des pêcheurs y avaient caché une nacelle. A cet esquif on joignit deux radeaux qu'amenèrent les eaux enflées du Brembo.

Deux cents hommes traversèrent dans le plus grand silence. Ils débarquaient sur la rive opposée, quand Ugo de Pepolo, qui occupait Vaprio avec quelques cavaliers, les aperçut, envoya en hâte demander du secours, et, en l'attendant, se défendit avec intrépidité. Toutefois les nacelles passaient et repassaient le fleuve. Déjà quatorze drapeaux flottaient sur la rive droite dans les rangs des Alliés. Le courrier envoyé au général français avait eu peine à pénétrer jusqu'à lui, à travers les valets qui ne voulaient pas laisser troubler le sommeil de leur maître. Cependant, au premier mot, Lautrec comprit le danger et fit partir son frère avec quatre cents lances, un corps à pied et de l'artillerie. Foix se hâta. En suivant les bords de l'Adda, il vit à l'autre rive une division qui marchait parallèlement à la sienne : c'étaient les Grisons qui servaient dans l'armée alliée, et que leur chef, Diétegen de Salis, conduisait au secours de Colonne. Foix pressa encore plus sa marche. Arrivés à Vaprio, ses gendarmes, ne trouvant pas le lieu propre à un combat de cavalerie, mirent pied à terre, et attaquèrent intrépidement. Jamais leur chef n'avait montré un coup-d'œil plus sûr, une valeur plus brillante. Il l'emportait, quand Jean de Médicis parvint avec quelques cavaliers à fendre les flots à la nage, en même temps que Diétegen arrivait avec ses Rhétiens. Le chef Grison était facile à reconnaître à sa taille de géant, à sa barbe épaisse et à la peau de bête fauve qui recouvrait sa cuirasse. Comme il s'avançait fièrement à la tête de sa belliqueuse milice, Foix le vit, courut à lui, et, au moment où il l'assaillait, tomba blessé d'un coup de lance. Sa chute mit fin au combat. Les Français ne firent un dernier effort que pour sauver les jours de leur général; puis ils prirent

la fuite, et rejoignirent Lautrec qui les ramena à Milan. L'armée alliée passa l'Adda.

Dès ce moment la Lombardie était ouverte. Ses habitans attendaient avec impatience l'heure à laquelle ils seraient délivrés du joug des Français. Leurs prières, jointes aux bruits qui circulaient de la désorganisation de l'armée française, enhardirent les Alliés qui n'avançaient qu'à pas mesurés. Enfin, par un temps nébuleux et à l'heure de la chute du jour, ils se trouvèrent, presque sans s'en douter, dans les murs de Milan. Leur avant-garde n'éprouva d'autre résistance que celle que leur opposèrent quelques Suisses. Dans la confusion de la surprise, les Vénitiens s'enfuirent à Lodi, et leurs questeurs abandonnèrent à l'avidité des Espagnols des tables chargées de l'or qu'ils payaient à leurs soldats. Lautrec, après avoir mis une forte garnison dans la citadelle, se retira sur Côme, où les Suisses qui lui restaient l'abandonnèrent au nombre d'environ quatre mille. Trop faible dès-lors pour pouvoir tenir la campagne, il courut à Crémone, où il arriva à temps pour étouffer un soulèvement des citoyens. Côme, qu'il venait de quitter, se rendit aux Alliés par une capitulation qui fut violée aussitôt que conclue. Le pillage n'y fut arrêté qu'à la voix de Diétegen de Salis; par la noble douceur de sa conduite, ce chef montra qu'un cœur d'homme battait sous la rudesse de ses dehors.

L'arrivée de Lautrec à Crémone rapprochait le théâtre de la guerre de Parme et de Plaisance, où se trouvaient les Zuricois, que nous avions laissés à Médoli. Après avoir répondu, les uns avec fierté, d'autres d'une manière évasive, aux reproches du cardinal de Sion, ils s'étaient mis en marche pour Reg-

gio, voulant se hâter de poser enfin les pieds sur terre pontificale. Ils avaient passé le Pô. A Novalèse ils avaient rencontré l'évêque de Pistoie qui, ayant rempli plus d'une mission en Suisse, ne leur était pas étranger. Après avoir fait l'éloge de leur valeur, il en était venu à traiter des relations du Siége Romain avec le duc de Ferrare. Il leur avait dit : « La fortune souriait à peine aux armes de la France, que déjà, sous de frivoles prétextes, le duc, cet ennemi irréconciliable de l'Église (son vassal cependant), courait aux armes, et prenait Final et San Félice. Il a fallu pour reconquérir ces villes l'héroïque valeur de la troupe suisse qui, depuis la dernière campagne, était demeurée au service de sa Sainteté. Ces braves ont été récompensés par une double paye; ils ont reçu une bulle glorieuse et la bénédiction du Saint-Père. Dès-lors ils ont été chargés de tenir le duc en échec, et d'observer Parme et Plaisance; c'est le service que vous allez partager avec eux. Il est évident qu'en remplissant cette charge vous ne sortirez pas des termes de votre serment : car le Pô est, à n'en pouvoir douter, la limite naturelle des états du Saint-Siége. » Berguer n'avait voulu répondre à ce discours qu'après être parvenu à Reggio et avoir procuré à sa troupe le repos et les vêtemens, dont elle avait besoin. Les Suisses avaient trouvé dans cette ville leurs compatriotes enrichis, que leur arrivée comblait de joie; c'en avait été assez pour allumer en leurs cœurs la soif des combats. Peu soucieux dès ce moment de discuter des traités, décidés à prendre pour la vérité ce qu'on leur répétait de toutes parts, que Parme et Plaisance avaient de toute ancienneté appartenu à l'Église, ils s'étaient portés à l'attaque de ces places. Elles s'étaient rendues l'une après l'autre à la nouvelle de la chute de Milan.

Dès-lors les Zuricois restèrent en garnison à Plaisance, traités honorablement, et employés à affermir l'autorité du Saint-Siége. Il en fut ainsi jusqu'au jour où la nouvelle de la mort de Léon X surprit toute la chrétienté. Alors Zurich, inquiète des suites du peu d'accord qui se manifestait dans l'intérieur de la Confédération, saisit l'occasion qui s'offrait à elle de rappeler ses soldats. Le Collége des cardinaux leur permit, non sans peine, de rejoindre leurs foyers, et Parme et Plaisance leur furent données en hypothèque d'une somme de cinquante mille ducats, qui leur était due. Maintes fois dans la suite cette somme fut réclamée par le gouvernement zuricois, mais toujours sans succès. Adrien VI, après avoir livré un à-compte de quatre mille florins du Rhin, allégua l'épuisement de la caisse apostolique; Clément VII déclara, d'abord avec politesse, puis sèchement, que l'Église ne pouvait être liée par la parole donnée à des fils hérétiques. Quant à la singulière hypothèque, on n'a songé jusqu'à ce jour ni à l'affranchir, ni à la faire valoir. Zurich ne recouvra donc point l'or qui lui avait été promis; mais elle vit dans les premiers jours de l'an 1522 ses soldats rentrer dans leurs foyers. Ils y déposèrent les armes, que de long-temps les Zuricois ne devaient plus porter au service des princes étrangers[18].

[18] *Guicciardini. Rapport des députés suisses, et lettres des capitaines, dans la Coll. Siml. et A. Z. Jovius, Du Bellay, Bullinger, Wirz, Hist. eccl.*

CHAPITRE IV.

Dispositions des esprits en Suisse. — Démarches de la France. — Démarches des Alliés. — On se déclare. — La Lombardie. — Les Français devant Milan. — Vain effort contre Pavie. — La bataille de la Bicoque. — Retraite et retour.

La mort de Léon X, attribuée par quelques-uns au poison, par d'autres à la joie que lui donna le succès de ses armes, changea subitement la face des affaires. Les cardinaux de Médicis et de Sion se rendirent au conclave. Les Alliés retombèrent dans l'inaction. Faute d'argent, ils virent s'éloigner leurs auxiliaires, et il ne demeura d'entre les Confédérés que mille cinq cents hommes qui restèrent auprès de Colonne, et mille qui passèrent au service de Florence. Quant aux soldats Suisses rentrés dans leurs foyers, ils n'y trouvèrent pas tous les gouvernemens cantonaux disposés à l'indulgence. A Bâle, à Berne, à Schaffhouse on leur fit expier par la prison, ou par des amendes, le crime d'avoir enfreint la loi et suivi le cardinal de Sion. C'était même les punir trop peu au gré des guerriers revenus du service de France; ceux-ci, aigris par leurs revers et par les succès des Alliés, faisaient d'amers reproches aux compatriotes qu'ils accusaient d'avoir ruiné leurs espérances. On en vint fréquemment aux coups. A Zoug, il fallut qu'un prêtre, portant le Saint-Sacrement, vînt se placer entre

les adversaires pour empêcher que le sang ne coulât. Les Conseils n'étaient pas à l'abri des discordes. A Bâle, les hommes qu'on venait de punir pour avoir servi le pape obtinrent la déposition de ceux des conseillers qui recevaient une pension de la France. On ne se réunissait que pour accuser Zurich; et cependant le gouvernement de cet État, heureux de voir son alliance avec le Saint-Siége brisée par la mort de Léon, ne songeait plus qu'à éviter tout nouveau sujet de reproche. Son attitude ferme et paisible était celle qu'il appartient même à une petite république de prendre, quand elle a la conscience d'une conduite irréprochable et celle de l'attachement que lui portent ses citoyens [1].

Déjà les principes qui prévalaient à Zurich, commençaient à se répandre à Schwyz et dans d'autres Cantons, quand le roi de France, jugeant qu'il devait se hâter de ranimer le zèle des Confédérés pour sa cause, leur envoya une brillante ambassade. Elle arriva à Lucerne dans les premiers jours de l'an 1522. L'évêque de Senlis, le Sieur de la Palice, deux Visconti, de jeunes seigneurs en grand nombre et un cortége de cent chevaux marchaient à la suite du Bâtard de Savoie, chef de la députation. Thomas de Foix vint se joindre à eux, et pendant que le trésorier de l'ambassade, présent partout, parcourait les Cantons, les représentans du roi demandèrent seize mille hommes pour reconquérir Milan.

D'un autre côté, les adversaires de la France ne perdaient pas non plus les momens. L'évêque de Véroli, parvenu non sans danger à se rendre à Zurich, y avait pris le caractère d'envoyé du collége des cardi-

[1] *A. Z. Bullinger, Guicciardini, Kirchhofer, Wurstisen, Ochs.*

naux. Il joignit ses artifices aux énergiques efforts d'une ambassade impériale, qui entra dans Zurich tandis que celle de François Ier arrivait à Lucerne. L'évêque de Strasbourg demanda, au nom de l'empereur, que dix mille braves vinssent se joindre aux vainqueurs de l'Italie, et combattre l'allié des Turcs, l'ennemi de la chrétienté. François Stampa appuya cette requête. C'était un Lombard hardi et rusé, qui savait se prévaloir tour-à-tour de ses relations avec un grand nombre de Suisses, de son titre de bourgeois de Zurich, et des pouvoirs dont il était revêtu comme envoyé du duc de Milan. Il ne négligea aucune des voies qui pouvaient le conduire à ses fins[2].

Mais ces efforts réunis n'ébranlèrent point une Diète dont la majorité était acquise à la France, et qui ne prêtait qu'une oreille impatiente aux députés impériaux. Elle accorda seize mille hommes à François Ier. Schwitz s'était laissé gagner. Zurich, la Ligue-Dieu, et celle des Dix-Juridictions furent les seuls États du corps helvétique qui ne cédèrent point à l'entraînement général. La France abandonna cette fois aux gouvernemens suisses la nomination des capitaines. Elle voulait se réserver de pouvoir faire passer la troupe en revue, et d'en choisir les soldats. Les Conseils y consentirent; mais les peuples ne le permirent point. Ils se soulevèrent contre un procédé inaccoutumé, qui leur parut insupportable.

L'armée se trouva au complet à la fin de janvier. Partagée en trois corps, elle se mit en marche par le Splugen, le Saint-Gothard et le Simplon. Elle avait juré de ser-

[2] *Anshelm; Stettler, Coll. Siml. A. Z. S. Wurstisen, Stokar, Guicciardini, Galeazzo Capella. A. Z.*

vir le roi envers et contre tous, d'observer la discipline, d'honorer les lieux saints, de respecter les propriétés, d'épargner les faibles et d'avoir le Dieu du ciel devant les yeux. Le passage des monts fut lent et pénible, quoique les Français eussent, à grands frais, fait pratiquer des routes à travers les neiges accumulées. Ce ne fut qu'au milieu de février que les trois corps se trouvèrent réunis à Bellinzone. Alors seulement la Diète déclara à l'ambassade autrichienne, qu'une convention faite avec la France ne permettait pas d'autres enrôlemens; qu'au reste les Confédérés seraient fidèles au pacte héréditaire, tant qu'il serait observé par l'Autriche. La Diète invita aussi Zurich et les deux Ligues à n'accorder à l'ennemi ni passage, ni levées; elle leur demanda de se tenir prêts à défendre au besoin les frontières communes de la Suisse. La réponse fut amicale [3].

Cependant on ne savait encore qui succèderait à *Léon*, ni quel système prendrait la place du sien; cette incertitude paralysait en Lombardie l'action des Alliés. Ils n'y conservaient leurs avantages que par l'activité et la prudence de chefs habiles. Ce fut pour eux une bonne fortune que l'arrivée à Parme d'un commandant aussi vigilant et aussi ferme que Guicciardin. C'en fut une autre encore que l'art avec lequel un moine Augustin sut à Milan s'emparer des esprits et communiquer l'énergie d'un actif enthousiasme à une multitude inconstante. « Tout sacrifier plutôt que de subir de nouveau le joug abhorré de la France, » fut le cri des Milanais. Les riches apportèrent de leur richesse, les pauvres de leur pauvreté; chargé de leurs dons réunis, Jérôme Adorno se rendit en Allemagne

[3] *A. Z. Stettler. Pallas Rhætica. Anshelm. A. Z. S. Gal. Capella.*

pour y chercher du secours. Colonne, de son côté, remplit la tâche d'un chef habile et sage. Après avoir envoyé Antoine de Leyva à Pavie, avec trois mille hommes, et avoir mis des garnisons moins considérables dans Novarre et dans Alexandrie, il prit lui-même, à la tête de douze mille fantassins et de mille deux cents chevaux, une forte position sous les murs de Milan. Il se fortifia d'une part contre les attaques du dehors, et de l'autre contre celles des Français demeurés dans la citadelle. Ainsi retranché, il attendit que des secours lui vinssent d'Allemagne, et que le jeune duc de Milan, parti de Trente, fît son entrée dans la capitale.

Il n'en fallait pas moins pour s'opposer à la rapidité française. Le duc de Ferrare, sorti des marais presque inabordables qui couvrent sa capitale, dans lesquels les succès des Alliés l'avaient jeté, avait reparu avec de nouvelles forces. Il avait reconquis Bondino, Finale, San Felice, et parlait en maître jusque dans les environs de Parme. Lautrec, dans l'attente d'un puissant secours, avait osé quitter Crémone. Renforcé par un corps vénitien de six mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux, il passa l'Adda, et alla au-devant des Suisses, avec lesquels il fit sa jonction le premier mars près de Monza. Avec les Confédérés se trouvaient le Bâtard de Savoie, le maréchal de Chabannes[1], et ce Montmorency qui devait un jour, comme connétable, prendre une place illustre dans les annales de la France. Ils avaient tiré des bailliages suisses en Italie de l'artillerie de siége. Rien ne leur paraissait devoir s'opposer à ce qu'ils entrassent vainqueurs dans Milan.

[1] Sieur de la Palice.

Déjà la garnison de la citadelle saluait ses libérateurs du haut de ses tours. Pressant leur marche par des cris de joie, elle voyait leurs étendards se déployer dans les prairies et les vergers qui entourent Milan, quand un renfort pénétra dans la ville. Jérôme Adorno, porteur de l'or et du message des Milanais, avait trouvé dans le Tyrol George de Froundsberg [5], chevalier brave et expérimenté; il avait réclamé son secours. Froundsberg, sûr d'être approuvé par l'empereur, avait à l'instant réuni sous douze drapeaux des milices mercenaires [6]; n'ayant pu obtenir des Grisons le passage par la Valteline, il s'était frayé chemin à travers les neiges du Stelvio; il avait ensuite traversé le val Camonica, et il arrivait, prompt comme l'aigle, à Milan, sans avoir été attaqué par les Vénitiens, alliés peu fidèles de la France. Tranquille dès-lors, Colonne cessa de craindre l'ennemi. Il opposa à ses mines des contre-mines; à ses travaux, des ouvrages plus formidables. Les moulins ayant été détruits, on en construisit qui se mouvaient à bras. Les approvisionnemens n'arrivant plus, on s'arma contre les privations d'un enthousiasme qui les rendit douces à supporter. On répondit au feu des assiégeans avec un succès malheureux; car un boulet, pointé, si l'on dit vrai, par Prosper Colonne lui-même, vint, au sein d'un groupe d'officiers Suisses et Français, frapper à mort Antoine Colonne et Camille Trivulzi. Trivulzi, marchant sur les traces de son père, promettait un grand capitaine. Colonne unissait déjà l'expérience à la valeur. Bien qu'il ne servît pas sous les drapeaux de son oncle,

[5] *Reisner*, vie de Froundsberg.

[6] *Landsknechte*, lansquenets.

il en était aimé : le vieux général accueillit ses restes, et lui rendit en pleurant les derniers devoirs[7].

Peu de jours après, on apprit que François Sforze, que devançait sa bonne renommée, et que la Lombardie saluait de ses vœux comme son légitime souverain, était enfin parti de Trente. Une avance de neuf mille ducats, que le cardinal de Médicis lui fit sur sa propre fortune, lui donna les moyens d'exécuter une entreprise pour laquelle il avait long-temps attendu vainement les secours de l'empereur. Six mille lansquenets, qu'avait encore levés l'infatigable Adorno, marchaient avec lui. Les Vénitiens le laissèrent traverser le territoire de Crémone; il passa le Pô à Casal Maggiore, se réunit à Plaisance au marquis de Mantoue, qui commandait quatre cents chevaux, et entra dans Pavie, pour y attendre l'occasion de pénétrer dans sa capitale. Afin de tromper ses projets et de menacer à-la-fois Pavie et Milan, Lautrec retrancha sa propre armée près de Casina, et celle des Vénitiens à Binasco. Il y fut joint par Jean de Médicis, dont tous redoutaient la sauvage hardiesse. Séduit par des promesses brillantes, Médicis lui amena trois mille aventuriers qui, depuis la mort de Léon X, portaient des drapeaux noirs, signe de férocité plutôt que de deuil. Dans le même temps le général français reçut la nouvelle que son frère, et Bayard sous lui, s'avançaient par Gènes, amenant de l'argent et des soldats. Montmorency fut envoyé pour assurer la marche de ce renfort; mille Italiens et trois mille Suisses sous les ordres d'Albert de Stein, partirent avec lui. Ils imposèrent par leur bonne tenue à la garnison de Pavie,

[7] *Guicciardini, Jovius, Ripamonte, Paruta, Galeazzo Capella, Du Bellay, Gaillard. A. Z. De Muralt, Stettler.*

passèrent le Pô, prirent Novarre, chemin faisant, et rentrèrent avec Foix et Bayard au camp de Casina. Grand fut le mécontentement des Milanais. Ils se plaignirent des lenteurs de Colonne et de l'irrésolution de Sforze. Comme ils en étaient à accuser leur jeune duc de ne faire bruit que de ses marches, et jamais de ses hauts-faits, il arriva en personne dans Milan. Il avait profité de la négligence de ses ennemis après leur succès, et fit son entrée dans sa ville, aux acclamations d'un peuple qui ne songea plus qu'à témoigner son bonheur.

Durant six semaines, l'armée française fut inactive dans son camp. Le manque d'argent du général et l'irrésolution de ses mesures n'échappaient point à l'œil des soldats. Le malaise qu'ils ressentaient était d'autant plus grand que la campagne s'était ouverte sous de plus brillans auspices. Enfin Lautrec reconnut la nécessité de tenter une action d'éclat, et il marcha sur Pavie. Le départ de Sforze n'avait laissé dans cette place que le marquis de Mantoue avec une faible garnison. Aussitôt arrivé sous les murs, on fit brèche, et les Suisses, impatiens de leur nature, demandèrent unanimement l'assaut. Lautrec le refusa. Intimidé par la mauvaise issue d'une attaque faite sur un autre point, il contint l'ardeur des soldats et voulut qu'on attendît l'effet d'une mine, que Pierre de Novarre commençait à creuser. Il croyait assurer et non compromettre le succès de son entreprise; mais la nuit le détrompa. Deux mille Corses et Espagnols passant, presque sans être aperçus, ou du moins sans avoir été punis de leur hardiesse, à travers les assiégeans, se jetèrent dans la place, et y ranimèrent la confiance des citoyens et de la garnison. Colonne s'était mis en marche dès qu'il avait eu con-

naissance du mouvement de Lautrec. Après avoir occupé le camp de Binasco, que les Vénitiens venaient d'abandonner, il prit sur la route de Pavie, près de la grande chartreuse, et à trois lieues des Français, une forte position.

Par ce mouvement, la situation du général français devint fort difficile. Il se trouva placé entre l'armée de Colonne, Pavie et le Tessin, qu'il ne pouvait traverser. Néanmoins, il essaya quelque temps de se maintenir au lieu qu'il occupait. Il y eut des escarmouches et des lances rompues. Vinrent les pluies qui, en peu de temps, changèrent les ruisseaux en rivières, firent déborder le Tessin, fermèrent la voie aux approvisionnemens, et mirent le comble au découragement du soldat. Les Suisses demandèrent leur paie. Les prudens Vénitiens insistèrent pour que l'on prît une meilleure position. En ce danger, Lautrec ordonna le départ. L'ennemi ne bougea pas; et l'armée, après avoir passé à Landriano, et près des tombeaux des Suisses morts à Marignan, en combattant contre la France, vint camper à Monza.

C'est alors qu'un grand mécontentement éclata parmi les soldats confédérés. Ils étaient accoutumés, dans les campagnes précédentes, à une libre manifestation de leurs vœux, à de vives attaques et à des actions décisives. Aujourd'hui, l'on ne convoquait plus les soldats à ces assemblées dans lesquelles il appartenait au dernier d'entr'eux de donner son avis; les caresses et l'argent étaient réservés aux capitaines, le mépris tombait sur les simples guerriers. L'espérance d'un prompt et glorieux retour avait seule pu les décider à quitter leurs foyers et leurs familles; et voilà qu'on exigeait d'eux un service sans éclat, des marches, d'ennuyeux

et longs campemens. Ils étaient venus chercher des richesses, et les privations étaient leur partage. Pour qui encore enduraient-ils ces dégoûts? ce n'était pas pour leur patrie; c'était pour d'anciens ennemis qui, à travers les ménagemens et les promesses que leur dictait la nécessité, savaient mal cacher leur insolence hautaine et se riaient de l'inculte grossièreté des habitans des Alpes. Deux fois déjà la renommée avait instruit la Diète de ces murmures de l'armée[8]. Les chefs voyaient arriver l'heure où ils ne pourraient plus contenir leurs gens. Ceux-ci n'imaginaient pas qu'une campagne pût se prolonger plus de trois mois; il y en avait quatre qu'ils s'étaient mis en marche, et l'on ne prévoyait pas d'issue à la guerre. Il était vrai que le traité conclu par la Diète attachait les Suisses au service du roi aussi long-tems qu'il aurait besoin d'eux; mais le mécontentement était plus fort que les traités. Enfin Albert de Stein, pressé par ses soldats, déclara au général la résolution où ils étaient de se retirer, s'ils n'étaient payés ou menés au combat. Lautrec l'envoya examiner la position de l'ennemi, ne doutant pas qu'il ne revînt après l'avoir jugée inattaquable. En même temps, il envoya aux Suisses le Bâtard de Savoie, La Palice, Montmorency, et tous ceux qui, parmi les capitaines de France, se piquaient d'être dans les bonnes grâces des Confédérés. Ces braves les prièrent de prendre patience, d'attendre que les Impériaux fussent contraints par la famine d'abandonner leur forte position, et de considérer que les y assaillir serait agir contre toute raison de guerre. Mais Stein, après avoir à peine jeté un regard sur la position de l'ennemi, revint en

[8] Lucerne, mars et avril. *A. Z.*

déclarant qu'il était bon à battre; et les Suisses, accusant les capitaines français de lâcheté, n'eurent plus qu'une voix et qu'un cri : « Argent, congé, ou bataille! » Ils offrirent de se charger de l'affaire. Lautrec promit la bataille pour le lendemain. « Dieu ait pitié de votre folie, » leur cria le vieux La Palice, blanchi sous les armes; « pour moi, je ne veux point être accusé de lâcheté et combattrai à votre premier rang. »

Les Alliés furent instruits dès le soir de la résolution de Lautrec. Leur général s'était placé, avec une habileté singulière, entre le camp des Français et Milan. Il y avait, à trois milles de cette capitale, sur la route de Monza, près de la maison de campagne d'un noble milanais, un parc assez étendu pour qu'une armée de 20,000 hommes pût se ranger en bataille dans son enceinte. C'était le parc de Bicocca. Un fossé qui longeait la grande-route le couvrait à droite. A gauche et dans le fond, couraient deux ruisseaux, sur l'un desquels était construit un pont de pierre, servant à l'entrée. Au front, et en face de l'ennemi, était un chemin creux, de plusieurs pieds plus bas que les champs qui le bordaient. Tout autour la campagne était coupée par des ruisseaux et par de nombreux fossés, selon l'usage de la Lombardie. A tant d'avantages naturels, Colonne avait ajouté les ouvrages de l'art; il avait donné plus de profondeur aux fossés et élevé de grandes plates-formes, du haut desquelles l'artillerie avait libre jeu. Il envoya aussi à Milan prier le duc de lui amener ce qu'il avait de forces disponibles. Le tocsin convoqua tous les Milanais capables de porter les armes; dans leur nombre, le duc choisit quatre cents jeunes nobles, dont il fit un corps de cavaliers, et six mille fantassins. Il partit avec cette

élite, laissant la ville bien gardée, et arriva au camp à l'heure de la bataille. Colonne laissa l'infanterie milanaise à l'entrée du parc, et plaça les cavaliers sur la route à gauche. Il avait rangé sur le front les Espagnols et les Allemands; sur les flancs la cavalerie, de manière à ce qu'elle pût s'avancer au besoin; devant les ailes il avait caché dans des blés déjà mûrs ses tirailleurs, exhortés par Pescaire à ménager leur feu sagement et à le nourrir sans interruption. La grosse artillerie était montée sur les plates-formes et dominait tout le champ de bataille; tout autour voltigeaient de légers escadrons. Ces dispositions faites, Colonne attendit l'ennemi.

Lautrec ne combina pas moins habilement l'attaque. Foix reçut l'ordre de faire un long détour, de se porter avec trois cents lances et une division d'infanterie derrière l'ennemi, et d'attaquer le pont situé à l'entrée du parc, au moment où le combat commencerait sur le front. La charge de porter les premiers coups, de rejeter en arrière les avant-postes ennemis, et de cacher les mouvemens du gros de l'armée, fut donnée à la cavalerie légère de Jean de Médicis. Marcheraient ensuite les travailleurs de Pierre de Novarre, pour remplir les fossés et préparer le terrain à l'artillerie. Puis viendraient les Suisses, à qui, selon leur désir, la principale attaque était réservée. Ce qu'il y avait de plus brave dans la noblesse française se disposait à prendre rang parmi eux. Lautrec, avec le reste de ses Français, devait se tenir prêt à marcher où il serait besoin. Les Vénitiens choisirent d'être placés à l'arrière-garde.

Le soleil du 27 avril 1522 n'était pas levé que déjà l'impétuosité des Suisses avait mis en mouvement tout le camp français. L'impatience, l'inquiétude, l'espoir

d'une action décisive les troublaient si fort, que plusieurs ne songèrent pas à prendre de nourriture. Lautrec eut beau donner des ordres; ce fut en vain. Stein et Winkelried marchèrent en avant; leurs gens les suivirent, enivrés d'un fatal orgueil, et sans avoir aucune idée du péril qu'ils allaient braver. Les Français se virent dans la nécessité de les suivre. En un moment, Médicis et ses légers escadrons eurent franchi la plaine; Pescaire leur opposa des tirailleurs mêlés à sa cavalerie; le combat s'engagea. Un nuage de poussière et de fumée couvrit le sol. Il cacha l'approche des Suisses, qui s'avancèrent partagés en deux corps, l'un composé des gens des Cantons populaires, l'autre de ceux des Cantons gouvernés par des villes. Ils marchèrent à grands pas, cent de front, et ayant sur leurs flancs les canons qui purent les suivre. Arrivés à un vallon, près du rempart des ennemis, mais encore à couvert de leur artillerie, ils s'arrêtèrent pour serrer les rangs. Lautrec saisit ce moment, le dernier dont il put profiter, pour les conjurer encore de temporiser, de reprendre le calme, et d'attendre que le canon eût mis le désordre chez les Alliés, tandis que son frère les prendrait à dos. Montmorency joignit sa voix à celle du général en chef. Tout fut inutile. Résolus à n'en croire qu'eux-mêmes, les Suisses jetèrent sur les retranchemens ennemis un coup-d'œil inexercé, et n'en discernant pas la hauteur, ils se persuadèrent qu'ils parviendraient sans peine à les franchir. Aucune idée de la forêt de lances qu'allaient leur présenter les troupes de Froundsberg, placées à genoux, dans le chemin creux, pour laisser l'artillerie agir par-dessus leurs têtes. « C'est toujours de front que jusqu'à ce jour nous avons attaqué le canon, s'écrièrent-ils avec une

fierté barbare, et c'est ainsi que nous allons le faire encore. Où sont, ajoutèrent-ils, ces nobles, ces gens à quadruple solde, habiles à crier et à donner des ordres derrière les bataillons, mais qui ne savent se montrer à l'heure du combat? » Les entendant tenir ce langage, Montmorency et nombre de gentilshommes se pressèrent au premier rang. Tous se précipitèrent alors sous le feu de l'ennemi. Arrivé le premier, le corps composé des hommes des cantons populaires reçut la première décharge; elle tua plus de mille soldats. Le reste fut ébranlé; ils reculèrent. Mais le corps qui les suivait les rejeta en avant, et l'ennemi n'avait pas eu le temps de préparer une seconde décharge, que tous les Suisses étaient au pied des retranchemens. Là se trouvait un fossé profond à franchir; puis un rempart d'une telle hauteur que les plus hardis, dans leurs efforts pour l'assaillir, réussirent à peine à en toucher le bord de leur lance. Ce fut le moment que choisit Pescaire pour faire jouer ses arquebusiers. Placés sur les remparts, embusqués dans les fossés, cachés dans les blés, ils firent pleuvoir tout-à-coup le feu de quatre mille mousquets. Les balles se pressèrent comme la grêle; elles pénétrèrent dans des rangs serrés. Chefs, drapeaux, des compagnies entières tombèrent à la fois. Ceux d'entre les Suisses qui réussirent à se faire jour à travers les cadavres amoncelés, rencontrèrent les phalanges serrées et les armes des lansquenets, objets de leur rivalité et de leur haine. Arnold de Winkelried, voyant à leur tête Froundsberg, qui lui était bien connu, lui porta, en le maudissant, un coup de sa lance, et tomba lui-même à l'instant, percé de plusieurs coups; il mourut d'une mort que l'on ne saurait

comparer à celle de son glorieux aïeul[9]. La mêlée ne fut pas longue. Les Suisses, regardant en arrière, virent leurs derniers rangs qui se repliaient; ils revinrent

[9] Winkelried et Stein tombèrent frappés par les balles et non par les lances. C'est ce que maintient Nicolas Manuel dans une chanson, qui répondait à un chant ironique des lansquenets :

« Du nennst uns allzyt Heyni
In dynem Lugenlied
Und sprichst Albrecht vom Steine
Und der von Winkelried
Und ander frumm Eidgnossen
Hättend vyl Wunden ghan.
Sie sind vom Gschütz erschossen,
Gott wöll' ir Seelen ha'n. »

« Dank habt ir grossen Törpell,
Wo man das sagt im Land,
Dass ir die todten Körpel
So tapfer gwandet hand.
Ich weiss vyl armer Wybern
Sie dürftends auch bestan.
Mad solls in d'Chronik schryben
Und euch zu Rittern schlan. »

« Hättend ir sy bym Leben
Und iren Kräften gha'n
Ir hättend inen nit geben
Der Stich die halbe Zahl.
Ich hab sy oft gesechen
Die Helden unverzagt.
S'hätt einer euer sechen
Mit nassen Lumpen gjagt. »
(*Bullinger.*)

Il y avait cependant dans le chant des lansquenets des vérités auxquelles les Suisses eussent bien fait de prêter l'oreille, entr'autres la réflexion que renferme cette strophe :

« Bruder Claus in synem leben
Hett euch den Rath nit geben.
Gfolget hettend ir ihm eben,
Ir wärend nit so wyt
Gezogen in frambden stryt. »
(*Tschoudi*, t. VIII.)

« Le frère Nicolas vous eût donné un conseil que vous eussiez bien fait de suivre; c'est celui de ne point aller si loin vous faire battre. »

sur leurs pas. L'artillerie seule inquiéta leur retraite. Parvenus au vallon où ils s'étaient formés pour l'attaque, ils rallièrent leurs débris.

Cependant que faisait Thomas de Foix? Après un long détour, il était parvenu à l'entrée du parc, l'avait trouvée gardée avec négligence et, après avoir renversé les Milanais, il commençait à jeter l'épouvante chez les soldats et les généraux des Alliés. La bataille eût pu être gagnée, si l'attaque des Suisses eût eu lieu à ce moment; mais c'était celui de leur retraite. Elle laissait toutes les forces des Alliés se retourner contre Foix, qui, aux cris de victoire de l'ennemi, reconnut la nécessité du retour pour sa petite troupe. Après quelque perte, il rejoignit son frère, et le trouva à la tête de son armée rangée en bataille.

Dans le camp des Alliés, Pescaire s'indignait de voir qu'on laissât les Suisses se reformer, et qu'on ne recueillît pas les fruits de la victoire. Il conjurait Frounsberg de se porter en avant; mais les lansquenets mercenaires, peu sensibles à l'honneur, ne songeaient déjà plus qu'à demander d'une voix bruyante une triple solde à titre de récompense. Il fallut se contenter des secours de la cavalerie. Elle se jeta partout où elle trouva un côté faible; mais partout aussi elle rencontra les escadrons de Pontd'ormy et de Médicis, qui ne lui permirent de remporter aucun nouvel avantage. Lautrec voulut alors renouveler le combat, et il offrit à cet effet aux Suisses de faire descendre de cheval ses gens-d'armes, qui recommenceraient l'attaque à leur tête. Mais les Suisses avaient perdu leurs capitaines et leur orgueil; montrant les cadavres accumulés de leurs compagnons d'armes, ils demandèrent ce qu'étaient devenus les Vénitiens, spectateurs inactifs

de la bataille, et qui déjà avaient pris la route de Brescia. Puis, traînant après eux leurs pièces d'artillerie, l'œil fixe, le cœur plein d'une sombre colère, ils marchèrent d'un pas ferme et lent jusqu'à Monza, laissant les cavaliers français protéger leur retraite.

Il ne s'est guère livré de combat où la perte ait été plus inégale. Les Alliés, qui jusqu'au dernier moment avaient conservé avec tant de soin tous les avantages de leur position, n'avaient que peu de morts, tandis que plus de trois mille Suisses couvraient le champ de bataille. De ce nombre étaient dix-sept de leurs officiers les plus distingués. Nous avons vu tomber Winkelried. Stein aussi mourut en brave, et par sa mort il apaisa la juste colère des sages amis de la patrie. Sa femme, qui se retira à Zurich, chercha ses consolations dans les soins de la parure et dans les souvenirs d'un éclat qui avait peu duré. Personne ne la plaignit. Leur fils unique vécut de la vie inquiète de son père, fut moins fortuné que lui, et mourut au service du roi d'une fin prématurée. A l'attaque de la Bicoque périrent encore plusieurs nobles Bernois : Jean Ougspourguer, conseiller de guerre, et son fils qui succomba sous le nombre et la douleur de ses blessures ; Rodolphe de Mulinen et Antoine de Diessbach, que leur jeunesse ne sauva pas de la mort. Guillaume de Bonstetten avait résisté à la voix de son vieux père, et avait quitté secrètement le manoir d'Uster et ses foyers ; gendre de l'avoyer de Watteville, bourgeois à la fois de Berne et de Zurich, ce fut pour son malheur qu'il choisit entre ses deux patries celle dont le service le conduisit au trépas. Les Glaronais ne sauvèrent que les restes de leur valeureux chef, Jean Tschoudi. Le bourgmestre Meltinger, de Bâle, pleura la perte d'un fils, et Pfyffer à Lucerne,

malgré ses quatre-vingts ans, fut condamné à survivre vingt années à l'un des siens. Dans la tombe de Zur-Gilguen [10] furent ensevelies de belles espérances. Deux frères Zurlauben [11], de Zoug, ne furent pas séparés à leur dernière heure. Le sort de ces Suisses fut partagé par la plupart des courageux Français qui avaient pris rang avec eux. Miolans, Graville, Launay, chambellan du roi, et Montfort, fils aîné du comte de Laval, étaient gisans au nombre des morts. Montmorency, jeté blessé par terre, n'avait été sauvé que par le dévouement de quelques amis. Trop tard les Confédérés reconnurent que leur folle témérité et leur indiscipline avaient été les causes du désastre [12]. La campagne était perdue. Il ne restait à Lautrec qu'à repasser l'Adda, et à congédier les Suisses qu'il ne pouvait payer. Leur ardeur guerrière fut alors éteinte pour long-temps. Ils se demandèrent comment, non moins braves à Marignan et à la Bicoque qu'ils ne s'étaient montrés partout ailleurs, ils avaient pu perdre ces deux batailles; et ils furent réduits à reconnaître qu'il se formait un nouvel art de la guerre, qui contrariait leur vieille tactique, et auquel le caractère de la nation aurait peine à se plier. C'est ce que les plus intelligens comprirent; pour la foule, une fois jetée hors des ornières de l'habitude, il lui faut bien du temps pour se façonner à un nouvel ordre de choses.

[10] Nommé Jacques de Lys dans la correspondance de Zwingli. *Coll. Siml.*

[11] *Zurlauben*, hist. militaire de la Suisse.

[12] *Stettler. Missive dans les Arch. Bernoises.*

CHAPITRE V.

Mouvemens dans l'intérieur de la Confédération. — Politique de Berne. — Neutralité de Zurich. — Les autres Cantons. — Irruption des Français en Italie. — Premiers revers. — Arrivée d'un corps suisse. — Combat de la Sésia.

Les Suisses échappés au désastre de la Bicoque arrivèrent dans leur patrie pour y voir le commencement de vives agitations. Des doctrines nouvelles, des affirmations hardies avaient échauffé les esprits. La dispute s'était assise au foyer domestique. Elle siégeait dans les conseils. Au sein des Diètes, des dispositions hostiles s'étaient manifestées[1]. Déjà même la question de la réforme de l'Église étouffait si bien toute autre question, que l'historien de la Suisse chercherait vainement dans les chroniques de son pays des détails sur la bataille de Pavie, ou quelque récit des faits militaires qui se succédèrent en Italie avec une singulière rapidité. Le génie sait embrasser à la fois des sujets divers et d'une inégale importance; mais c'est ce que ne surent pas faire, dans leurs réunions agitées et nombreuses, les hommes qui présidaient aux affaires de la Confédération. Dès-lors plus d'exploits éclatans, plus de belliqueuses aventures. Pour moi, voyant la gloire militaire

[1] Il fut pour la première fois question en Diète des affaires religieuses le 4 juillet 1522. Dès-lors on y revint fréquemment. *Chron. man. de Werner Steiner.*

des Suisses s'obscurcir ainsi tout-à-coup, j'aime mieux en trouver la cause dans le peu de soin que les gouvernemens apportèrent dès cette époque à l'enrôlement et à l'armement des mercenaires, que de croire que la réputation guerrière des Confédérés ait été s'ensevelir en un jour sur le champ de bataille de Pavie. Il est vrai de dire aussi que les Conseils tombèrent alors au dernier degré de faiblesse et de mésintelligence, mûs qu'ils étaient par les menées artificieuses des étrangers, par l'ambitieux égoïsme de plus d'un citoyen, et par la soif de butin répandue chez tout le peuple [2]. Dans la plupart des Cantons on ne prenait, relativement à la guerre où la France était engagée, que des mesures vacillantes ou contradictoires. Deux villes seulement, Berne et Zurich, avaient un système arrêté, et persévéraient dans des voies opposées l'une à l'autre.

A Berne, le gouvernement tenait sous le frein un clergé riche, mais peu instruit et peu estimé; et après l'avoir soustrait à l'influence de l'évêque de Lausanne [3], il cherchait à le soustraire aux doctrines nouvelles. Ces doctrines avaient, au reste, un médiocre attrait pour le peuple Bernois, que le commerce liait peu à d'autres peuples, que l'activité intellectuelle ne caractérisait pas, et qui se mouvait lentement dans les habitudes de la vie agricole et pastorale. Ce peuple trouvait dans la possession d'une large indépendance, dans les jouissances sociales, et dans des expéditions guerrières sans cesse renouvelées, tout le mouvement que réclamait sa grossière sensualité. Accoutumé d'ailleurs par ses chefs à considérer toutes choses sous leur côté politique, il

[2] On enrôlait, contre la défense des gouvernemens, même pour le Danemark. Diète de Lucerne du 30 sept. 1523. *A. Z.*

[3] Voyez part. II, chapitre I.

n'était que faiblement porté à se mettre en peine de dogmes, qui demandent l'étude et se résolvent en préceptes d'une austère moralité. Berne continua donc à porter sur les affaires du dehors un regard plus ferme et moins préoccupé que ne le firent les autres états. Elle devint ainsi le point d'appui de l'ambassade française[1], qui la choisit pour étàler ses promesses, pour faire ressouvenir les Suisses de la défaite de la Bicoque et les appeler à la vengeance. Peut-être aussi se trouvait-il à Berne des hommes capables de saisir les vues d'une politique plus haute, et de comprendre la nécessité d'appuyer la résistance de la France pour maintenir l'équilibre européen. Une noblesse avide, belliqueuse, inoccupée, s'y trouvait prête à servir les desseins du roi.

Zurich, d'une autre part, ne gardait pas avec moins de persévérance son système de neutralité. Plus Zwingli y acquérait de pouvoir, plus sa doctrine y faisait de progrès, mieux on y comprenait l'étroit rapport de la dégénération de l'Église avec le vagabondage des troupes mercenaires. Ces richesses promptement acquises, ce luxe, cette vénalité des capitaines, cette rapacité du commun des soldats, ces vices importés de l'étranger, la révélation des moyens que l'Église romaine mettait en œuvre pour corrompre les mœurs des nations, c'était là plus qu'il n'en fallait pour altérer la simplicité de la foi. En même temps les doctrines ultramontaines, enseignant à racheter les péchés par des actes extérieurs ou par des sacrifices pécuniaires, ouvraient la porte à tous les crimes aussi

[1] Les lettres de Stampa font foi des dispositions belliqueuses de Berne, de ses préventions pour la France, de sa haine contre l'Autriche. Ces lettres se trouvent dans la *Coll. Tschoudi* T. VIII, 52. Voyez aussi *Stettler*.

bien qu'au charlatanisme des marchands d'indulgences. Il fallait donc attaquer le service mercenaire et la corruption de l'Église, comme deux plaies qui ne pouvaient guérir qu'à la fois[5]. Le gouvernement de Zurich, qui le sentait, se garda d'adoucir la rigueur des mesures prises contre les enrôlemens et les pensions. Il ajouta même à la sévérité de ces réglemens, et les bourgmestres dans la ville, les sous-préfets à la campagne, reçurent l'ordre de veiller à leur stricte exécution. Gœldli, qui deux fois avait pris du service malgré son serment, fut averti qu'il paierait de sa tête une troisième désobéissance. Huginer fut mis à mort pour avoir agi activement en faveur de la France et avoir reçu pension pour son fils. Dix-sept capitaines suisses, qui lors de la dernière campagne en Italie avaient fait des levées en désobéissance aux lois de Zurich, furent invités à venir se justifier. Vainement les Cantons intercédèrent-ils en leur faveur; comme ces hommes ne comparurent point, ordre fut donné de les arrêter où faire se pourrait, et de mettre leurs biens en saisie. On alla jusqu'à menacer l'ambassade française de représailles, si elle ne s'abstenait de tenter des enrôlemens parmi les ressortissans de Zurich.

Une politique aussi simple trouva des adhérens à Schwitz, et le peuple, après une orageuse assemblée, y prit la résolution de renoncer à l'alliance française ainsi qu'à toute solde étrangère, durant l'espace de vingt-cinq ans. Les nombreux amis que Zwingli conservait encore dans la contrée, les pertes éprouvées à la Bicoque, et les menaces faites et bientôt mises à exécu-

[5] « La Parole de Dieu seule a tué à Zurich le service mercenaire. Que Dieu le veuille, et on le reconnaîtra toujours mieux, à mesure que l'on croîtra en foi et en tout bien. » *Zwingli* (*le vrai et le faux berger*).

tion par le duc de Milan, d'interdire l'exportation des bestiaux, ces mobiles réunis dictèrent au peuple de Schwitz le parti qu'il embrassa, et que prit aussi le peuple de Nidwalden. Les autres Cantons demeurèrent plus rapprochés du système des Bernois, bien qu'à différens degrés. Comme cependant leur zèle pour la France allait se refroidissant, le Bâtard de Savoie crut ne pouvoir tarder davantage à faire connaître à la cour cette disposition des esprits, et le besoin qu'il avait d'argent. Il se rendit donc en hâte à Lyon, auprès du roi, à qui un événement de la plus haute importance rendait le secours des Suisses plus nécessaire que jamais.

Ce grave événement avait pris naissance dans le cœur d'une femme. Louise, mère de François Ier, possédait sur l'esprit de son fils un singulier empire. Belle, instruite, réservée et entreprenante, elle avait porté ses favoris aux premières charges de l'État, et elle poursuivait d'une mortelle haine tout ce qui se refusait à reconnaître son pouvoir. Parmi ces objets de son inimitié, elle rangeait les deux frères de Foix, dont la sœur régnait sur le cœur du roi par l'adresse et par la beauté. Ne jugeant point que leur perte fût achetée trop cher au prix de l'honneur du royaume, elle avait secrètement arrêté les sommes destinées à la paie des soldats de Lautrec, et elle avait réussi à allumer la colère du roi contre ce général; puis, François ayant été détrompé, elle ne se fit pas scrupule de rejeter son crime sur le gérant des finances du royaume. Heureuse de n'avoir pas laissé découvrir les traces de sa jalouse inimitié, elle vit sans remords la corde finir les jours de l'honnête Semblançay. Mais il fallait à sa haineuse ambition un plus éclatant sacrifice. Long-temps la

vue du connétable de Bourbon avait allumé dans son cœur des passions opposées, l'amour, la crainte, l'envie; quelques paroles de raillerie n'y laissèrent qu'une inextinguible haine. Elle la souffla dans l'âme généreuse de son fils, et y fit naître une basse rivalité. Bourbon se vit dépouillé successivement de la confiance du monarque, des charges dont il était revêtu, des pensions dont il jouissait, et enfin de son patrimoine. Réduit au désespoir, il en vint à écouter moins la voix de la patrie que celle de la vengeance. Des mots d'emportement, des paroles inachevées, encouragèrent des agens de l'Angleterre et de l'Empire à lui faire de séduisantes promesses; prêter l'oreille à la voix des ennemis de la France ne lui paraissait déjà plus un crime, et bientôt il ne lui resta qu'à se jeter pour jamais dans leurs bras. Réfugié en Autriche, son irritation ne lui permit pas de se borner au rôle peu glorieux d'un oisif exilé, et il accepta le commandement des armées impériales.

La position de François Ier devint dès-lors fort critique. On ne savait lesquels d'entre les nombreux amis du connétable pouvaient être entrés dans ses desseins, et, de peur de trahison, on n'osait faire aucun mouvement. Puis, Bourbon avait porté à l'armée alliée la connaissance des personnes et des choses, des côtés forts ou faibles de la France. En ces circonstances, le roi, sans renoncer à une campagne en Italie, se détermina cependant à ne la pas faire en personne, et à employer son activité à des perquisitions, des préparatifs et des ambassades. Les Suisses furent l'objet d'instances nouvelles. Malgré l'épuisement de la caisse royale, dix cantons se levèrent. Six mille hommes partirent; six mille eurent ordre de se tenir prêts à

marcher. Les efforts du parti contraire furent paralysés par le refus qu'on fit à des ambassadeurs autrichiens de leur accorder l'escorte qu'ils demandaient. Enfin Zurich fut invitée à renvoyer le délégué milanais Stampa, dont les lettres interceptées avaient révélé les intrigues; vingt mille hommes reçurent l'invitation de se tenir prêts à défendre au besoin les frontières de la Confédération.

Cependant l'Italie, tranquille en apparence, souffrait des exactions de l'armée alliée qui ne recevait pas de paie. Ce beau pays, toujours déchiré, n'avait pas de confiance en ses maîtres. L'élévation d'un prêtre allemand au Saint-Siége avait été une humiliation nouvelle et avait profondément aigri le peuple romain. Il était facile de reconnaître sous la tiare du souverain pontife le précepteur de Charles V, et Adrien ne tarda pas à montrer son éloignement pour les mœurs italiennes, son mépris pour les arts les plus admirés, sa sévérité, et son goût pour la retraite. Le mécontentement était général, quand la peste se répandit avec la nouvelle de la prise de Rhodes par Soliman. On apprit dans le même temps que l'Italie était menacée par une nouvelle invasion des Français. Les esprits se livrèrent à de tristes pressentimens. Une alliance se forma dans l'attente d'orages nouveaux. Elle fut conclue entre le pape, Milan, les Florentins, Gènes, Lucques, Sienne, l'empereur et le roi d'Angleterre. Jean de Médicis, avec sa cavalerie, prit rang parmi les Alliés; et les Vénitiens eux-mêmes finirent par passer du rôle de froids amis de la France à celui d'ennemis tout aussi peu décidés.

Au commencement de septembre les Français passèrent les Alpes dans le voisinage de Turin, et se

renforcèrent de dix mille Suisses[6] que Montmorency leur amena à marches forcées par le Saint-Bernard. L'armée était commandée par l'amiral Bonnivet. Riche de tous les dons par lesquels on brille dans un cercle de femmes, Bonnivet possédait à un haut degré la faveur de la reine-mère, et il n'avait eu qu'à prendre Fontarabie pour être déclaré un grand capitaine. Il s'avança, comme un torrent, dans un pays où rien n'était préparé pour la défense. Novarre, Vigevano, toutes les places de la Lumelline tombèrent en son pouvoir. Le Tessin fut franchi. Colonne dut se borner à jeter garnison dans Crémone et dans Pavie; puis à s'enfermer dans Milan, dont les murs étaient en mauvais état, les magasins épuisés et le peuple dans le découragement. Il y était à peine arrivé, qu'on y apprit la mort d'Adrien VI. Cette nouvelle était plus décourageante pour les Alliés qu'elle ne parut triste au peuple romain, qui courut parer de fleurs la porte du médecin du pontife.

Mais Colonne fut secouru par la vaniteuse inexpérience du général français, qui perdit trois jours sur les bords du Tessin, et laissa aux Milanais le temps de revenir de leur premier effroi. Puisant des forces dans leur haine contre la France, les citoyens de Milan travaillèrent nuit et jour à réparer les brèches de leurs murailles. Les garnisons de toutes les places, à l'exception de celles de Pavie et de Crémone, vinrent successivement se joindre à celle de la capitale; et quand enfin Bonnivet se présenta aux portes, il y trouva l'armée et

[6] Selon Du Bellay 12000; selon les recès de la Diète 6000. Guicciardini explique cette différence; il y avait, dit-il, 6000 Suisses, 2000 Valaisans et 2000 Grisons.

la bourgeoisie prêtes à le recevoir. Il n'était plus temps de songer à prendre la ville de vive force; on se mit à la cerner inutilement. On passa les jours à tenter un vain effort sur Crémone, à courir le pays, à s'abandonner au pillage et à la débauche. Pendant ce temps, des renforts arrivaient de toutes parts à l'ennemi. Les Vénitiens eux-mêmes étaient comme portés en avant. L'avantage passa aux Alliés. Enfin, craignant pour sa retraite, Bonnivet se décida à l'effectuer, après avoir tenu la campagne durant six mois, au milieu des pluies de l'automne et sous les neiges de l'hiver. Il prit la route de Biagrassa. Impatiens de l'attaquer, les Milanais eussènt voulu se mettre à sa poursuite; mais Colonne, qui, prés d'expirer, conservait encore sa présence d'esprit, réprima leur ardeur; il ne voulut point, en cédant aux cris d'une multitude ignorante, se départir à ses derniers momens de cette prudence qui avait fait la gloire de sa vie.

Cet acte fut le dernier de sa longue carrière. Il avait cessé de vivre lorsque Charles de Lanoy, appelé à lui succéder au commandement, s'approchant de son lit, le contempla d'un œil ému. L'armée alliée ayant dans cet intervalle reçu de nouveaux renforts, Lanoy osa se mettre à la poursuite des Français. Harcelant leurs flancs, il les fatiguait par de continuelles escarmouches et reculait dès que Bonnivet lui présentait la bataille. Bientôt le général français se vit réduit à attendre son salut des auxiliaires des Cantons. Il avait imploré de la Diète de nouveaux renforts, et il attendait l'arrivée de cinq mille Grisons, qui, gagnés à la France, s'avançaient avec Diéteguen de Salis sur les derrières de l'ennemi.

Mais la marche de ce corps fut arrêtée par Jacques de Médicis [7]. Cet aventurier s'était emparé du château de Musso, sur le lac de Côme. Il s'y était mis à l'abri des coups du duc de Milan, qui, après l'avoir employé à un assassinat, voulait se défaire de lui; et dès-lors il commença la longue suite de crimes et de brigandages qui, pendant des années, ravagèrent cette contrée, et finirent par porter le trouble jusque chez les Confédérés. A cette heure, il s'empara des bateaux sur lesquels Salis et ses Grisons comptaient traverser le lac de Côme, et força la petite armée à suivre le long et pénible sentier qui traverse les monts à la gauche du lac. Les Grisons y rencontrèrent tous les obstacles que peuvent faire éprouver la nature, le manque de vivres et des combats journaliers. Tandis qu'épuisés, ils avançaient lentement, Médicis s'était donné le temps de réunir un nombre assez considérable de troupes alliées pour s'avancer au-devant d'eux avec des forces supérieures. Salis ne recula cependant pas. Il chercha à Bergame un secours de cavalerie qui lui avait été promis et qu'il n'y trouva point. Durant plusieurs jours encore, il opposa une opiniâtre résistance aux attaques répétées de nombreux essaims de troupes légères. Il ne revint sur ses pas qu'après avoir appris que Médicis ravageait la Valteline, et reçu l'ordre de venir défendre ses propres foyers.

Privé par cette retraite du secours qu'il espérait, Bonnivet laissa garnison dans Biagrassa, et se retira derrière le Tessin, à Novarre. Aussitôt Jean de Médicis, et de nombreux Milanais avec lui, se jetèrent sur

[7] C'est l'aventurier bien connu dans les chroniques suisses sous le nom du Châtelain de Muss. Sprecher Pallas (Rhætica). Quadrio, dissert. int. alla Valt. VII, 3. Eryc. Puteanus hist. Cisalp. L. 1.

Biagrassa, l'emportèrent, et au mépris de tous les liens qui unissent des cités voisines, ils livrèrent la malheureuse ville au pillage et y firent un riche butin. Ce ne fut pas sans emporter la peine de leur crime : la peste régnait à Biagrassa ; ils la portèrent à Milan, où périrent cinquante mille citoyens. Ce fléau, produit par l'épuisement, les privations et l'humidité, n'épargna pas davantage l'armée française. Tous les jours de nouvelles victimes. Le soldat perdit sa gaieté. Bonnivet finit par ne conserver d'autre espoir que celui de la prochaine arrivée d'un nouveau corps de Suisses, et il se porta vers Romagnano, pour aller au-devant d'eux.

Dès le commencement de l'année, la Diète, instruite par de fréquens rapports du déplorable état de l'armée d'Italie[8], avait donné aux soldats des Cantons l'assurance qu'ils ne seraient point oubliés. Cependant les Confédérés, qui savaient l'épuisement des finances de la France, n'étaient point unanimes sur l'obligation de faire partir un nouveau contingent. Enfin, Lucerne, Zoug, Glaris, Fribourg et Bâle, à l'instigation de Berne, s'unirent pour chercher à sauver les débris de la campagne. Le 12 avril, huit mille hommes se mirent en route. Le duc de Longueville[9] qui s'était engagé à leur amener en personne un corps de cavalerie qui protégeât leur marche, ne parut point.

[8] Les capitaines suisses n'écrivaient pas tous sous une même impression. Ulrich Harder, encore après le passage du Tessin, espérait tout, pourvu que l'on conservât la discipline et le bon accord. *Kirchhofer, A. Schaffh.* « Le pire est la mauvaise disposition des gens du pays, qui sont partout contre nous, » écrivait Schœnbrounner, capitaine zougois. *Journal manuscrit.*

[9] Alors marquis de Rothelin ; ainsi nommé par les Chroniques.

Irrités de ce manque de parole, les Suisses se promirent bien de ne faire que ce que commanderait le salut de leurs frères, et, se portant au-devant d'eux, ils atteignirent à Gattinara le rivage de la Sésia.

Dans ce moment, l'amiral arrivait à Romagnano, sur la rive opposée. Il fit jeter un pont sur la Sésia, et résolu à forcer les Alliés à livrer bataille, il invita les Suisses nouvellement arrivés à venir se joindre à ses soldats. Ils répondirent « qu'ils ne venaient que pour protéger la retraite de leurs compagnons et les ramener en Suisse; qu'ils ne passeraient donc point le fleuve. » Déjà beaucoup de leurs frères les avaient rejoints, après avoir traversé la Sésia sur des radeaux et par tous les moyens en leur pouvoir. Durant ce temps, les Alliés pressaient leur marche. Comme leurs troupes étaient supérieures en nombre, que Bourbon était arrivé dans leurs rangs, et qu'ils n'ignoraient pas le malheureux état de l'armée française, Bonnivet ne songea plus qu'à continuer sa retraite. Les Suisses s'offrirent à la couvrir. Par une nuit orageuse, on traversa l'artillerie, puis les bagages. La cavalerie passa ensuite; l'infanterie devait la suivre. L'ordre avait été donné de livrer Romagnano aux flammes; cet ordre fut exécuté avant que celui du départ parvînt aux soldats. Beaucoup de Suisses, livrés au sommeil, furent enveloppés dans les flammes. Au milieu de la confusion, l'on vit s'approcher Pescaire, le plus vigilant des généraux des Alliés. Ce fut alors à qui parviendrait le premier sur la rive droite du fleuve. Le pont étant encombré par la foule, plusieurs saisirent des bateaux et s'y jetèrent en grand nombre : inhabiles à les guider, ils se laissèrent emporter contre les appuis du pont, qui se brisèrent; une partie de l'armée périt ainsi dans les

eaux. De l'artillerie avait été placée sur la rive droite, et les Corses au service de France avaient reçu l'ordre de l'employer à couvrir la retraite; mais lorsqu'ils virent Pescaire et ses arquebusiers tenter le passage du fleuve, ils s'enfuirent, saisis d'une terreur panique; l'artillerie fut tournée contre eux. L'amiral s'efforça encore de rallier quelque cavalerie pour l'opposer à l'ennemi; il y était occupé, quand une balle le frappa. Ses gendarmes, malades, exténués, mal montés, eussent essayé en vain de résister au nombre toujours croissant des ennemis, qu'enivrait la victoire; ils ne réussirent qu'à hâter la course des fuyards. Pescaire avait pris sept pièces de campagne, plusieurs drapeaux, et fait un riche butin, quand il rentra dans le camp des Alliés, l'objet des éloges de tous et de la secrète envie de plusieurs.

Pendant que le général espagnol demandait avec instance que, dès le lendemain, l'armée alliée tout entière se mît à la poursuite des Français, ceux-ci profitaient du répit qui leur était laissé pour gagner quelque avance sur l'ennemi. Lorsqu'ils furent parvenus à Ravisingo, ils y prirent du repos; puis, ayant reformé leurs rangs, et mis les Suisses à l'arrière garde, ils recommencèrent d'un pas plus lent leur retraite. Pescaire les atteignit vers le soir avec ses troupes légères. Surpris de voir la bonne tenue de cette armée, qu'il croyait trouver dans le plus grand désordre, il n'osa tenter une attaque générale; il dut se borner à de vaines provocations, à de fréquentes décharges, et à d'inutiles efforts pour rompre des rangs bien conservés. Bayard avait pris le commandement. Les Suisses, partagés en deux corps, entouraient la cavalerie et le train. Ils se mouvaient avec tant d'ordre et de silence,

qu'aucun autre bruit n'était entendu dans leurs rangs que celui des chariots, et les sons d'une trompette et d'un grand cor, qui guidaient les mouvemens des bataillons. La nuit, ils reposèrent deux heures, à l'abri d'un vallon étroit, et recommencèrent au matin leur marche avec un ordre aussi parfait. Mais pendant ce jour, les tirailleurs espagnols inquiétèrent si fort les flancs de l'armée, que Bayard jugea nécessaire, pour les dissiper, de faire une charge à la tête de sa cavalerie. Ce fut le dernier exploit du chevalier sans peur et sans reproche. Un coup d'arquebuse l'atteignit dans les reins ; on le descendit mourant de cheval. Un Suisse, Jean de Diessbach, ayant voulu, avec quelques-uns des siens, l'emporter sur des piques, dans l'espoir de le sauver, Bayard refusa ce service comme inutile, et, le visage tourné vers l'ennemi, il remit son âme à Dieu et à Jésus-Christ[10]. Sa perte accrut les périls de l'armée. Tout-à-coup, des Suisses, des braves éprouvés placés aux derniers rangs de l'arrière-garde, firent face à l'ennemi, et se jetant avec fureur sur les tirailleurs et sur les cavaliers épars, ils les forcèrent à céder le pas. A ce moment, Pescaire, frappé par une hallebarde, ne dut la vie qu'à la bonté de sa cuirasse. Mais les Suisses, dans leur impétuosité, se laissèrent entraîner loin de leurs compagnons d'armes. Enveloppés de toutes parts, ils combattirent jusqu'à ce que le dernier eut succombé. Ils étaient quatre cents. Cette affaire fut si vive qu'elle parut avoir épuisé l'ardeur des Alliés, qui laissèrent les Français poursuivre

[10] Mémoires de Bayard.— « Né près de nos monts, Bayard avait en singulière estime Messieurs des Ligues et disait : Avec pareilles ne faut être en guerre. » Ainsi parlait le capitaine Rollin de Neufchâtel.

(*Traducteur.*)

leur marche sur Ivrée, sans presque les inquiéter davantage. A Ivrée, Suisses et Français se séparèrent. Les Français, sous la conduite du comte de Saint-Pol, prirent, par Turin et Suse, le chemin de leur patrie. Ils rencontrèrent près de Briançon le duc de Longueville et ses quatre cents lances qui, en arrivant quinze jours plus tôt, eussent pu sauver l'armée. La reine-mère avait conservé à Bonnivet l'affection du roi, qui compara sa retraite à celle des Dix-Mille. Les Suisses commencèrent dans les premiers jours de mai à gravir les Alpes, traînant à grand'peine l'artillerie que les Français leur avaient laissée. Arrivés à la vallée d'Aost, l'état des chemins ne leur permit pas d'emmener plus loin leur charge. Ils avaient perdu les deux tiers de leur monde. Ils étaient épuisés, mourans, sans argent, sans souliers, presque nus. Partout sur la route, ils laissèrent des leurs dans les hôpitaux. La pitié vint aussi partout à leur secours. Ils recevaient une sévère leçon, mais qui fut inutile. L'aveuglement du peuple lui préparait, pour l'année suivante, une défaite plus sanglante et un coup plus sensible encore [11].

[11] Sources de ce chapitre : *A. Z. S. Stettler*. Chron. man. de *Werner Steiner*. Lettres de *Stampa*, dans la *Coll. Tschoudi*, *Zwingli*, *Bullinger*. Journaux man. des Capitaines. *Gaillard*, histoire de François I[er]. *Brantôme*, *Du Bellay*, *Mézeray*, etc. *Jovius*, *Guicciardini*, *Galeazzo Capella*, *Onuphrius*, etc.

CHAPITRE VI.

Armemens pour le roi de France. — Les Français à Milan. — Siége de Pavie. — Mouvement des Alliés. — Pescaire. — La bataille.

Après l'évacuation de l'Italie par les Français, les Alliés furent invités à passer les Alpes, et à pénétrer dans la Provence, où le connétable de Bourbon avait un parti nombreux. On mit à sa disposition des sommes considérables. On lui donna Pescaire et quinze mille hommes. Bientôt, longeant la mer, il eut traversé Nice, pris Antibes, Fréjus, Grasse, Brignoles, Aix, Toulon; le 19 août 1524, il vint, plein d'espérance, mettre le siége devant Marseille. Mais son illusion dura peu. Ses attaques échouérent toutes devant la valeur expérimentée de Renzo de Ceri, le courage de la garnison, et l'enthousiasme des citoyens, que partageaient les femmes elles-mêmes. Sept semaines s'étaient écoulées en d'inutiles efforts quand les Alliés apprirent que le roi s'avançait.

Dès l'été, François avait commencé à rassembler autour de Lyon une nouvelle armée, dans laquelle nombre de Suisses étaient venus prendre rang comme volontaires. Il avait aussi donné l'ordre à son ambassade auprès des Cantons de demander que, conformément aux alliances, six mille hommes vinssent former sa garde. La Diète répondit par l'énumération des sommes que la France devait aux Confédérés; la dette s'élevait

à plus de trois cent mille francs. Le roi ne se lassa pas. Il renouvela sa demande par une lettre écrite de sa propre main. Des envoyés de Berne, Fribourg et Soleure, qui vinrent intercéder à sa cour en faveur du prince d'Orange, furent comblés de caresses. Lameth alla à Berne représenter aux Confédérés, que la Suisse ne pourrait échapper aux maux qui deviendraient le partage de la France. Il offrit, en garantie du paiement des sommes dues, des otages de qualité, ou un dépôt en bijoux, vaisselle et vêtemens précieux, de la valeur de cent quatre-vingt mille francs. Le roi ne négligea pas non plus, dans sa détresse, de faire valoir les droits du compérage[1] qui l'unissait à ses bons amis, les Cantons. La démarche royale reçut une réponse tardive. Il y eut cependant, à la fin, des Cantons qui se réunirent à celui de Berne pour armer quelques mille soldats. Ce corps se rassembla vers la fin d'août à Lausanne, y fut passé en revue, et rejoignit ceux des mercenaires confédérés qui s'étaient déjà avancés avec le roi jusqu'à Avignon[2].

Instruit de l'approche du monarque, le connétable se détermina à une prompte retraite, le long de la mer. Le roi ne mit à sa poursuite qu'un petit nombre de troupes légères, dans la pensée qu'il pourrait lui-même, avec son armée, forte de quarante mille combattans[3],

[1] A la naissance de son troisième fils, Charles, duc d'Angoulême, puis d'Orléans, le roi avait demandé les Cantons pour ses compères. L'avoyer Zukas, de Lucerne, et l'ammann Troger, d'Uri, avaient représenté la Confédération à la cérémonie du baptême, qui eut lieu en février 1522, à Saint-Germain. Le présent des Suisses consista en deux médailles de la valeur de 260 ducats, et en leur sang versé à la Bicoque.

[2] *A. Z. S. Stettler, Bullinger, Kirchhofer.* A Schaffh.

[3] Quinze cents lances, dix mille Italiens, six mille lansquenets et

devancer l'ennemi sur les rivages du Pô. Ni la saison avancée, ni les représentations de ses capitaines les plus expérimentés, ni les supplications de sa mère, ni la réunion de circonstances que la superstition du temps interprétait comme de sinistres présages [4], ne purent le retenir. Il confia la régence à la reine-mère; puis il s'avança à marches précipitées par Gap, Briançon et Turin, vers le Milanais, où son approche répandit la terreur parmi les Alliés. Leurs troupes, peu nombreuses, étaient éparses dans des places éloignées. La politique de Clément VII, qu'ils savaient être entré en négociation avec la France, était pour eux un objet d'inquiétude. Mais la rapidité avec laquelle Pescaire et le connétable traversèrent le col de Tende, et arrivèrent à Pavie avant que les Français fussent parvenus à franchir le Tessin, releva leur courage. Lanoy, qui commandait toujours en chef, mit de fortes garnisons à Alexandrie et à Pavie [5], confia le commandement de cette dernière ville à Antoine de Leyva, et se porta sur Milan avec tout ce qui lui restait de forces disponibles.

Dans la pensée qu'avaient les Alliés, d'opposer dans cette capitale une résistance pareille à celle du dernier hiver, le duc de Milan se disposait à s'y rendre. Mais les Français le jetèrent dans Pizzighetone, et Moron, qu'avait devancé le prince, parvint seul dans Milan. Il trouva la ville dans un état si misérable de dépopula-

quatorze mille Suisses. Il fut plus tard rejoint par des Valaisans et des Grisons. *Du Bellay.*

[4] « Le froid avait gelé les blés; la foudre était tombée sur le palais du roi; les astrologues prédisaient un signalé désastre en sa personne; et ce lui devait être un mauvais augure sur toutes choses, de sortir de son royaume en habits de deuil, car il le portait de la reine Claude, son épouse. » *Mézeray.*

[5] Trois cents lances et six mille fantassins. *Guicciardini.*

tion et de ruine, qu'il désespéra de la pouvoir défendre, et se borna à occuper la citadelle[6]. Il conseilla la soumission aux citoyens, et engagea les troupes qui arrivaient à changer de route. Elles sortirent par la porte de Rome à l'heure même où l'avant-garde française entrait par celle de Verceil et venait prendre possession de la ville au nom du roi. François, de son camp de Casina, adressa aux Milanais des paroles d'encouragement et de douceur, recommanda à ses troupes la discipline la plus sévère, et s'interdit à lui-même d'entrer dans la capitale du duché avant le jour où il l'aurait conquis tout entier. Restait à achever cette conquête. Le moyen d'y parvenir était-il de poursuivre l'ennemi dans sa fuite ou de lui enlever ses places fortes, et particulièrement Pavie? Les avis sur cette question étaient partagés dans le conseil du roi. Mais il était écrit dans le ciel que François préfèrerait la seconde voie, et qu'elle le conduirait à sa perte. Dès que cette détermination du monarque fut connue, les Alliés se relevèrent. Pescaire rendit le courage à ses Espagnols, qui, accablés de fatigue, avaient commencé à jeter leurs armes. Il déclara vaincus les Français, dont il vit l'ardeur près d'aller s'éteindre sous les murs de Pavie; et, sans perdre de temps, il prit avec Lanoy des mesures pour renforcer l'armée. Le connétable partit dans ce but pour l'Allemagne avec cinquante mille ducats.

Pavie, aux alentours de laquelle les Français commençaient à se déployer, est située sur la rive gauche du Tessin, qui, continuant à rouler rapidement ses eaux, va les verser dans le Pô non loin de la ville. Un peu avant que le Tessin vienne baigner les murs de la place,

[6] *Ripamonte, Hist. Mediol.*

un bras[7] s'en sépare pour le rejoindre bientôt et former ainsi l'île sur laquelle s'élevait le bourg de Saint-Antoine. Un pont liait le bourg à la ville, et ce pont était défendu par une tour. Plus loin, sur la droite du fleuve, s'étendait le fameux parc, formant un carré de seize milles d'Italie, entouré de murs, et renfermant dans son enceinte des bois, des promenades, des plantations et des prairies, riant paysage où serpentaient plusieurs ruisseaux. Au nord-est, à un demi-mille des portes, on voyait s'élancer les dômes de l'Abbaye de Saint-Lanfranc et de l'église du Sauveur, situées celle-ci sur la route de Milan, celle-là sur la rive du Tessin, à l'endroit où le bras dont nous avons parlé s'en sépare. Au sud-ouest, des collines se succédaient couvertes d'un riche vignoble. On y voyait cinq couvens[8]. Les collines dominaient la route de Lodi. C'est en ce lieu que vint camper La Palice avec l'avant-garde française; le roi prit position à Lanfranc, du côté opposé; et Montmorency, jetant un pont sur le Tessin, se retrancha dans l'île. L'impétuosité du premier choc des Français ne permit pas à la garnison de se maintenir sur la rive droite du fleuve, et Leyva se vit même forcé de détruire la partie avancée du pont qui conduisait sur ce rivage. La tour fut prise et Montmorency commença par faire pendre ceux qui l'avaient défendue « pour avoir, disait-il, osé faire résistance dans un tel poulailler, contre une armée française. » Puis on livra à la ville des assauts répétés. C'est alors que, rencontrant partout de nouvelles fortifications, de profondes tran-

[7] Le Gravalone.

[8] *Alberti, Descrizione d'Italia*, pag. 380, édit Bolon., 1550. *Bernard Saccus, Hist. Ticin.*, V, 6.

chées et des maisons bien défendues par la ferme volonté des citoyens, les assiégeans finirent par reconnaître qu'il fallait en venir aux lenteurs d'un siége régulier. Des architectes offrirent de détourner les eaux du Tessin dans le bras que forme ce fleuve. Ce plan enflamma l'imagination du roi. On employa beaucoup de temps, d'argent et d'hommes à fermer le lit par des rangées de pieux forts et serrés. On était en décembre. Une pluie soudaine survint, qui fit enfler les flots et emporta en une heure ce qui avait coûté bien des jours de travail.

Cependant le pape Clément VII, que nous avons connu sous le nom de Jules de Médicis, sacrifiait sa haine contre la France à la défiance que lui inspirait l'ambition de l'empereur. La politique qui le faisait agir, se couvrait des noms d'impartialité, de sollicitude pour la paix, et d'un langage séant au père commun des fidèles. Il proposait un armistice, afin de gagner du temps; et, poursuivant de secrètes négociations, il promettait le duché de Milan à celui des fils du roi qui était le filleul des Cantons; c'était la qualité sous laquelle il le désignait. Clément ne lui imposait de condition que celle de posséder Milan sous le titre de vassal du Saint-Siége. Les Vénitiens de leur côté, fidèles à leur système de vacillation, avaient tendu la main à la France; mais peut-être qu'en énumérant les forces des troupes allemandes qui traversaient leur territoire, ils calculaient déjà le moment où ils rompraient de nouveau les engagemens qu'ils venaient de prendre.

En effet, les chances de la guerre ne tardèrent pas à paraître favorables aux Alliés. Bien que l'armée française se fût accrue d'un corps de six mille Grisons, elle allait s'affaiblissant. Le sol humide, sur lequel elle était

campée et la rigueur de l'hiver la détruisaient peu à peu. Le feu de la garnison lui avait tué beaucoup de monde, et elle en avait perdu par la désertion. Le roi avait encore eu l'imprudence de s'engager dans une expédition contre Naples, et d'y envoyer dix mille de ses meilleurs soldats; et cela au moment même où Pescaire et Lanoy, après avoir durant l'hiver reposé leur armée, venaient d'en doubler les rangs, et où Sittich et Froundsberg venaient de leur amener du Tirol de nombreux lansquenets. Il ne manquait plus aux Alliés que de l'argent, et ce fut ce qui donna accès aux insinuations du pape et à ses tentatives de faire agréer un armistice et la paix. Lanoy et quelques conseillers prudens à l'excès prêtèrent l'oreille à l'évêque de Capoue, envoyé du Saint-Siége. Mais quand l'évêque en vint à Froundsberg et qu'il l'aborda à son tour avec de mielleuses paroles, le vieux chef de bandes saisit son épée et chassa le prélat hors du camp. Alors Pescaire et lui se présentèrent à leurs soldats, les instruisirent du véritable état des choses et leur montrèrent comme certain l'anéantissement de l'armée française. Pleines d'espérance, les troupes se mirent en marche le 24 janvier.

Le roi, à la nouvelle de l'approche de l'ennemi, changea de position. Trois mille hommes avec Médicis restèrent à Lanfranc, et l'armée se réunit au sud-ouest de la ville. Le nouveau camp se couvrit à droite par le Tessin, à gauche par les murailles du parc. Sur les derrières on le fortifia contre la garnison de Pavie, et sur le front contre l'armée des Alliés. Ici coulait, entre des rives élevées et dans un lit profond, le ruisseau la Vernacula, qui du parc allait se joindre au Tessin. Une division de cavalerie, sous le commandement du duc

d'Alençon, occupait le parc, et communiquait avec le camp par trois brèches faites à la muraille. Dans ce lieu étaient aussi les bagages. Ils environnaient le Mirabello, maison de plaisance, dont les vastes murs avaient reçu une partie de la suite du roi, et en particulier le légat du souverain pontife. Sur le vaste terrain qu'occupait le camp étaient répandus des couvens, des églises et des maisons de campagne; les tentes et les cabanes des soldats étaient rangées et parées avec goût; on eût dit une cité grande, riche, animée. L'armée, si l'on avait pu ajouter foi aux rôles des compagnies, se fût élevée à treize cents lances et trente-trois mille fantassins; mais par la négligence du roi et l'avarice des capitaines, les chiffres portés sur ces rôles s'élevaient au moins d'un tiers au-dessus du nombre effectif des soldats. L'armée alliée était forte de seize cents hommes de pesante gendarmerie, autant de cavalerie légère, et de dix-huit mille fantassins, la plupart allemands et espagnols. Le 2 février 1525, elle rencontra, près de Lardirago, les avant-postes français, et, sans s'inquiéter de leur résistance, elle vint s'asseoir à une portée de canon du camp du roi. Les airs retentirent des chants provocateurs des troupes allemandes, qui, en arrivant, résolues à vaincre ou à mourir, montrèrent leur détermination en se jetant à genoux, en ramassant de la terre et en la jetant par-dessus leurs têtes. En même temps, le tonnerre de l'artillerie impériale annonça son approche, et alla réveiller, dans Pavie et dans le camp français, les craintes, les espérances et la soif des combats.

Partout on rencontre Pescaire, vigilant, infatigable. Il ne commande pas l'armée alliée, mais il en est l'âme. Lanoy et Bourbon le savent; les troupes en ont le sen-

timent; c'est en lui qu'elles se confient. Ses arquebusiers espagnols lui doivent leur discipline, leur adresse et la perfection de leur arme; fiers de leurs services, ils disputent aux orgueilleux cavaliers l'honneur d'être le premier corps de l'armée. Pescaire, invité à un combat singulier par un monarque plus chevalier que roi, s'excuse de ne pouvoir répondre à cet honorable appel et allègue l'obéissance qu'il doit à l'empereur. Se montrer comme capitaine digne de son royal adversaire, voilà ce qui l'occupe. Il n'a plus de momens à donner à sa nourriture ou à son repos; il faut qu'il sache quelle position occupe dans le camp français chacun des corps, chacune des nations qui le composent; il attaque de jour, de nuit, sur cent points différens; il pénètre lui-même plus d'une fois seul dans le camp. Il a maintenant tout vu, tout compris; il connaît le fort et le faible de l'ennemi mieux que l'ennemi ne les sait lui-même. C'est là, suivant lui, avoir rempli le premier et l'indispensable devoir d'un général.

La situation des Français devenait de jour en jour plus périlleuse. La garnison de Pavie avait reçu des poudres et de l'argent. Elle avait, dans une sortie, blessé et mis hors de combat Jean de Médicis. Ses communications avec l'armée alliée étaient devenues faciles. Les dangers du roi s'accrurent encore par le départ des Grisons qui servaient dans son armée. Leur patrie les rappelait. Le Châtelain de Musso[9] s'était de nouveau jeté sur la Valteline à la tête de quelques mille aventuriers; et, bien que battu en trois rencontres par la landstourm, il reparaissait toujours de nouveau. Un jour, caché dans l'épaisseur des murs de

[9] *Jacques de Médicis*, V, 74.

son château, comme dans une tanière, il y rassemblait sa horde avide et cruelle, et le lendemain, inépuisable en ruses, on le rencontrait partout. Le pays, dépourvu de garnison régulière et dégarni par l'absence de ses défenseurs les plus braves, lui était livré comme une proie. Les Grisons, en ces circonstances, recherchèrent la médiation de l'archiduc Ferdinand, et ayant reçu de lui beaucoup de promesses, sous condition qu'ils retireraient leurs troupes du service de France, ils rappelèrent Salis et leurs soldats. Ceux-ci obéirent. Le roi voulut qu'ils reçussent trois mois de solde, qui leur étaient dus, et sourd à la voix de ses conseillers, qui lui demandaient de ne point laisser les auxiliaires se mettre en marche à la veille d'une action décisive, il permit le départ de Salis. Fidèle à ses sentimens chevaleresques, François se laissa affaiblir, et n'en demeura pas moins résolu à conserver la position qu'il croyait ne pouvoir abandonner qu'après la chute de Pavie. Laissant à Bonnivet les soins du commandement, il passait le temps dans les plaisirs, prêtait volontiers l'oreille aux vanteries des hommes de son âge, et se mettait peu en peine des avis du vieux La Palice, qui lui conseillait de sortir d'un camp menacé de deux côtés et trop étendu pour que ses troupes pussent le défendre. Faisant consister sa grandeur à ne se point départir d'une résolution une fois adoptée, il ne comprenait pas qu'il pût y en avoir à avouer simplement et promptement une faute, pour entrer dans la voie qui mène à la réparer.

Cependant Pescaire, le lendemain du jour où les Grisons quittèrent le roi, pénétra une fois encore dans le camp français, et y fit avec ses tirailleurs une dernière reconnaissance; puis, il forma son plan d'at-

taque. Il le développa ensuite devant les généraux alliés avec tant de clarté et d'entraînement, que Lanoy et Bourbon, assurés du succès après l'avoir entendu, oublièrent leurs prétentions rivales, et n'hésitèrent point à confier à son courage l'exécution du plan que son génie avait conçu. On convint qu'on attaquerait le soir du 24 février, jour de naissance de Charles V; que pour tromper les Français, on acheminerait une grande partie des bagages sur la route de Lodi, et que l'armée elle-même feindrait des préparatifs de retraite; qu'à la nuit on occuperait l'ennemi par de fausses attaques, tandis qu'on pénètrerait par une brèche faite au mur du parc, jusqu'au Mirabello, où l'on se réunirait à la garnison de Pavie. On devait ainsi débloquer Pavie, tourner les retranchemens de l'ennemi, l'attaquer sur son point le plus faible, et, lui coupant le principal pont sur le Tessin, les routes de Milan et du Piémont, le contraindre à une difficile retraite ou à un combat plus périlleux encore. Un envoyé se glissant dans la ville, y porta la connaissance de ce plan, et un feu, allumé à l'entrée de la nuit sur la plus haute tour, apprit aux généraux alliés que la garnison était prête à les seconder.

Arriva la nuit, veille du 24 février. Comme elle se répandait dans un ciel orageux, des bruits confus, le son des trompettes et des tambours, les feux de l'artillerie, après avoir troublé à diverses reprises le sommeil des Français, finirent par attirer toute leur attention vers le sud-ouest de leur camp. A la faveur de cette diversion et de ce fracas, l'armée alliée prit, à minuit, sa route vers le parc. Il fallut bien du temps pour renverser la muraille en la minant et en la frappant avec les plus fortes machines de siége; l'on ne

put pénétrer que deux heures avant le jour. Deux coups de canon en avisèrent la garnison de Pavie, qui répondit aussi par deux coups. Puis le premier corps s'avança dans le parc. Pescaire en avait donné le commandement à Gouast, son neveu, son espérance, et l'héritier de ses grandes qualités. Craintif, en d'autres temps, pour les jours de ce fils de son affection, il lui avait assigné dans cette journée le poste du péril et de la gloire. « Courage, lui avait-il dit, et si Dieu ordonne que nous succombions, meurs plutôt que d'en supporter la honte. » Gouast avait compris son père et son ami, et il marchait plein de joie. Pescaire le suivait avec mille de ses plus habiles tireurs et deux mille fantassins d'élite, à la tête du principal corps d'armée. Lanoy et Bourbon étaient en tête de la cavalerie. Sittich et Froundsberg commandaient les lansquenets. La grosse artillerie était traînée avec peine par des bœufs et des chevaux; dix drapeaux italiens et espagnols la couvraient et formaient l'arrière-garde. Les soldats avaient mis des chemises par-dessus leurs armes pour se reconnaître dans l'obscurité.

Le Mirabello fut surpris; Gouast n'eut qu'à y faire prisonnier tout ce qui s'y trouvait, et à y tenir ralliés, et prêts à tout nouvel événement ses soldats qui eussent voulu se jeter sur le butin. Le roi apprit sur ces entrefaites la nouvelle de l'attaque. Surpris, mais sans effroi, il se plaça sur une éminence, et reconnut, aux premières clartés du jour, la marche de l'ennemi. L'artillerie des Alliés était demeurée embarrassée dans des marécages et des débris de murailles. François le vit, et plein d'une espérance qu'il fit partager à tout ce qui l'entourait, il rassembla à l'instant ses bataillons. Montmorency reçut l'ordre de défendre le camp avec deux

mille Suisses et mille Français; l'infanterie italienne fut opposée aux efforts de la garnison de Pavie, et le reste de l'armée se porta vers le parc. Les Suisses formaient la droite, les lansquenets la gauche, et le roi s'avançait au centre avec ses gendarmes. Devant l'armée marchait Gaillot, sénéchal d'Armagnac et grand-maître de l'artillerie. Il fit avancer ses pièces, et, parvenu à l'ennemi, se plaça de manière à menacer dans toute sa longueur la route que les Alliés suivaient pour arriver au Mirabello. Il commença son feu au moment où déjà Brion et Bozzolo, avec leurs escadrons, s'étaient précipités sur l'arrière-garde, et après l'avoir mise en déroute, s'étaient emparés de l'artillerie qu'elle couvrait.[10] Les Français crurent tenir la victoire. Ils voyaient les Alliés se replier et chercher derrière les rives de la Vernacula un abri contre les feux de Gaillot, tandis que les Suisses, parvenus de leur côté à l'ennemi, repoussaient devant eux fantassins et cavaliers. Mais dès ce moment le roi ne put demeurer plus long-temps spectateur oisif de la bataille, et pressé de déployer sa valeur personnelle, il courut, à la tête de ses gendarmes, se jeter sur la cavalerie de Lanoy. Il tua de sa main Ferdinand de Castro, qui faisait descendre des rois de Macédoine son illustre origine. Il blessa Jean d'Andelot, après avoir long-temps lutté contre lui corps à corps. Hugues de Cerdone, officier qu'honorait la confiance de Pescaire, tomba parmi les morts. Deux drapeaux furent pris, et la cavalerie autrichienne commença à plier. Mais ici se borna le triomphe qu'obtint la valeur chevaleresque, et l'on vit dès lors combien

[10] A ce moment, par le mouvement opéré, les Français se trouvaient avoir à dos le mur du parc, et les Alliés Pavie.

l'art de la guerre est fait pour l'emporter sur elle. Pendant que le roi répandait ses gens dans la campagne et masquait ainsi par une imprudente démarche les feux de sa propre artillerie, Pescaire, attentif à tout, changea subitement tout son ordre de bataille. Il parcourut les rangs, monté sur un cheval léger, et couvert de l'habit d'un simple fantassin. Il jeta sur la gauche, qui lui paraissait surtout menacée, l'élite de ses arquebusiers espagnols, mêlés à de forts détachemens de cavalerie, avec lesquels il les avait accoutumés à se mouvoir et à combattre*. Les lansquenets de Sittich et de Froundsberg, réunis aux troupes que Gouast s'était hâté de ramener du Mirabello, allèrent écraser de leur nombre et de leur haine les lansquenets de l'armée française, transfuges de l'Empire, et connus sous le nom de bande noire. Froundsberg ne manqua pas avant d'attaquer, de se mettre à genoux ainsi que sa troupe et d'invoquer Dieu avec la confiance du soldat qui combat pour sa patrie. Sittich suivit son exemple. Puis ils allaient commencer la mêlée, quand du milieu de la bande noire un guerrier s'avança; c'était Georges Langmantel qui, dans les batailles, avait acquis la gloire, mais non l'estime que les citoyens d'Augsbourg réservaient à leur bourgmestre, son père. Il provoqua d'une voix forte ou Froundsberg, ou Sittich à un combat singulier. Les lansquenets ne répondirent que par le murmure du mécontentement, et continuant leur marche, ils le renversèrent, le foulèrent aux pieds, coupèrent sa main dont tous les doigts étaient parés d'anneaux, et la jetèrent dans les rangs de ses compa-

* Point de cuirasse que ne transpercent leurs balles. *Récit de Pescaire lui-même.* (*Traducteur.*)

gens d'armes. Ceux-ci opposèrent d'abord la résistance du désespoir aux rangs serrés de leurs ennemis; mais enfin pressés de toutes parts, ils ne trouvèrent plus d'issue que par les portes de la mort. Avec eux périt Richard de Suffolk, l'héritier fugitif des prétentions de la rose blanche au trône d'Angleterre, et le jeune frère du duc de Lorraine, dont le sang inonda la riche armure. Le comte d'Ortenbourg, le comte de Nassau, et Dietrich de Schomberg perdirent aussi la vie dans ce combat. Montmorency leur amena trop tard le renfort des troupes qui servaient à la garde du camp; lui-même il ne tarda pas à se trouver pressé par Gouast d'une part, et de l'autre par la garnison de Pavie, qui s'avançait après avoir dispersé les Italiens. Montmorency fut enveloppé pendant qu'il luttait corps à corps avec Gouast; il tomba de cheval et fut pris. Sa troupe fut écrasée ou jetée dans le Tessin.

Pendant que la gauche de l'armée française était ainsi anéantie, la droite éprouvait une défaite non moins entière. L'ennemi, en feignant de reculer devant elle, l'avait attirée dans un lieu où les arbres et les buissons ne permettaient aucun mouvement en masse; là, elle se vit subitement enveloppée par les agiles tirailleurs de Pescaire. Partout disséminés, ils font un carnage horrible. Vainement ils sont assaillis par les cavaliers français; ils trouvent un abri derrière leur propre cavalerie. Ils se retirent pour reparaître aussitôt après avoir rechargé leurs armes. Leurs coups s'adressent de préférence aux plus brillans officiers. Deux balles viennent frapper La Trémouille à la tête et au cœur, et mettent fin à sa glorieuse carrière. Sanseverino tombe de cheval; Du Bellay veut le relever: « Non, mon ami, lui dit le vaillant capitaine, laisse-moi mourir, et

cours sauver le roi. » Le comte de Tonnerre est enseveli sous des monceaux de cadavres. La Palice est fait prisonnier au moment où, malgré son âge, il se relevait avec une légèreté singulière de dessous son cheval, qui venait d'être tué. Comme le beau vieillard était reconnaissable à sa bonne mine et à ses nobles traits pour un homme de haut rang, dont la rançon devait être considérable, deux Espagnols se disputèrent l'avantage de l'avoir pris; l'un d'eux, plutôt que de céder, le frappa d'un coup d'arquebuse, et lui épargna par cet assassinat la douleur de survivre au malheur de son roi.

Tandis que tant d'illustres capitaines rencontraient la mort sur le champ de bataille, c'était le beau-frère du monarque et le premier prince de son sang, c'était d'Alençon qui donnait l'exemple de la lâcheté. Il fuit, entraînant une partie des gens d'armes. Ceux-ci, dans leur déroute, se jetèrent sur les Suisses, qui combattaient auprès d'eux, et qui, déjà ébranlés par la perte de leurs plus valeureux chefs*, commençaient à plier devant les lansquenets vainqueurs de la bande noire. Dans ce moment Pescaire est blessé au visage; il reçoit au pied une seconde blessure et son cheval est tué sous lui; mais ses gens se hâtent de l'enlever et l'éloignent du combat. Alors les lansquenets, formés en

* Sans cet accident, les Suisses eussent continué de combattre avec valeur, comme le témoignent le père Daniel et la *Prise du roi de France*, manuscrit espagnol, où se lit : « Les Suisses combattirent avec un grand courage et prenoient notre artillerie, criant victoire ! etc. Haffner raconte que François I, traversant le champ de bataille et voyant par terre toute la compagnie des cent-suisses de sa garde, se tourna vers les Espagnols et leur dit : « Si toutes mes troupes avaient fait leur devoir comme ces braves, je ne serais pas votre prisonnier, mais vous seriez les miens. » Raynal, *École militaire*, 1727, rapporte cette anecdote. (*Traducteur.*)

coin, s'avancent contre les Suisses avec une fureur nouvelle. En vain Fleuranges, qui avait commandé les Confédérés durant toute la campagne et qui était aimé d'eux, emploie-t-il pour les retenir les offres les plus vives. En vain Jean de Diesbach, leur chef, use-t-il d'instances et de menaces. Saisis d'une terreur pareille à celle qui, à Marignan, avait failli mettre en fuite les lansquenets, ils croient qu'on veut les sacrifier à la haine des Allemands de Sittich et de Froundsberg. Fleuranges, qui les voit infidèles à la gloire de leur nation, court rejoindre le roi. Diesbach, ne voulant pas survivre à leur honte, trouve la mort au milieu d'un bataillon allemand. Alors moururent aussi, en faisant leur devoir, Harder de Schaffhouse, Engelhart de Glaris, et les deux Landolt, qui commandaient les soldats de Næfels. Un des fils de l'avoyer d'Erlach, de Berne, succomba à ses blessures; le plus jeune se rétablit, ainsi que le fils de l'ancien avoyer de Watteville, qui remplit peu après la charge dont son père avait été revêtu. Tack et Szecco, chefs des Grisons que le butin ou l'honneur avait retenus au service de France, demeurèrent parmi les morts *.

Tout fuyait ou était écrasé, et le sol était jonché des débris de l'armée française. En un lieu seul la résistance continuait, comme, dans une inondation, on voit l'arche solide d'un pont résister long-temps aux flots victorieux. Le roi était là, avec tout ce qui lui res-

* « Les Suisses furent en partie entraînés, en partie rompus. Le roi, qui le vit, s'écria : Mon Dieu! qu'est ceci? Il y vole, espérant obtenir au moins des Suisses qu'ils tiendraient bon. Il était trop tard; lui-même fut entraîné. » *Récit de Pescaire. Celui de Froundsberg. Lettre de François I, dans Luresko, chant épique, bulletin rimé de la bataille.*

(*Traducteur.*)

tait de généreux serviteurs. Mais déjà tout le faix de la bataille était tombé sur lui. Non loin de sa personne le Bâtard de Savoie reçut une blessure dont il mourut avant l'arrivée de sa riche rançon. Le comte de Saint-Pol était tombé évanoui sous des cadavres entassés, quand un avide Espagnol, voulant le dépouiller des anneaux qu'il portait à la main, lui coupa un doigt, et par cette blessure le rappela à la vie et à la captivité. Foix, l'épaule et le bras fracassés, fut conduit à Pavie chez la comtesse Scarsafiore, qu'il avait aimée; et moins accessible à l'amour qu'à la colère, il expira en maudissant les conseils insensés qui avaient perdu le roi. Bonnivet lui-même se montrait çà et là, le désespoir sur le visage; après s'être efforcé de rallier les fuyards, il finit par tendre la gorge aux piques des lansquenets, en s'écriant : « Non, je ne puis survivre à ce désastre. » Bourbon, qui le cherchait pour assouvir sa haine et qui eût voulu le prendre vivant, arriva au moment où son ennemi venait d'expirer; sentant à ce spectacle son ressentiment se calmer, il détourna les yeux : « Ah! malheureux, dit-il, tu es cause de la perte de la France, et de la mienne! »

Le roi combattit le dernier en cette journée. Il était reconnaissable à sa haute taille, à son noble port, à l'éclat de ses armes, et à la persévérance de son courage. Sa cuirasse, artistement travaillée, portait les marques des balles nombreuses qui étaient venues la frapper. Blessé à la joue et à la cuisse, il se défendait encore, appuyé contre un petit pont, lorsque son cheval tomba sous lui, et que de toutes parts Espagnols et Allemands s'approchèrent, se disputant la gloire d'une aussi belle prise. Un Espagnol saisit le panache flottant du prince; mais à l'instant il fut frappé d'un

si vigoureux coup qu'il tomba, emportant les plumes dans sa main. François allait se faire tuer, quand Pompérant, gentilhomme français, le seul qui eût accompagné le connétable dans sa fuite, arriva et reconnut le monarque sous le sang qui couvrait ses traits. Écartant tout sur son passage, Pompérant parvint jusqu'au roi, mit un genou en terre, conjura le prince avec respect de ne point s'obstiner à sa perte, et l'invita à se rendre au duc de Bourbon. A ce nom, François frémit de colère. Il demanda Lanoy, qui vint, reçut à genou l'épée du roi, baisa sa main et lui donna une autre épée [11].

La mort cessa dès ce moment de promener ses ravages sur le champ de bataille. Les vaincus y laissaient dix mille morts. Les Suisses avaient perdu la moitié de leur monde. Parmi les prisonniers se trouvaient Henri, roi de Navarre, le Prince de Talmont, le duc de Nevers, Saluces, Fleuranges; au nombre des capitaines suisses, deux Tschoudi et Jacques de Rovéréa. Le butin fut immense. Les vainqueurs n'avaient pas perdu mille des leurs. La bonne fortune ouvrant leurs cœurs à la compassion, ils traitèrent leurs prisonniers avec égards. On donna aux simples soldats la liberté. Mais comme, en la leur accordant, on ne songea pas à les pourvoir de vivres, ils endurèrent sur leur route toutes les horreurs de la faim, et moururent en grand

[11] Brantôme dit qu'après la bataille le roi se fit conduire dans l'église des Chartreux pour y faire sa prière, et que là il fut frappé du sens de cette inscription, tirée du Psaume CXVIII : « Il m'a été bon d'avoir été humilié, pour que j'apprenne vos préceptes (*justificationes tuas*). » Il se sentit touché, et se remit à la volonté de Dieu. — C'est alors qu'après avoir été pansé, il écrivit à la reine-mère : « Madame, tout est perdu hors l'honneur. »

nombre *. Dans les derniers jours de février, les habitans de Come virent passer dans leur ville ce qui restait de Suisses, au nombre de cinq mille. Désarmés, nus, plus maltraités par les campagnards qu'ils ne l'avaient été par l'ennemi, succombant au chagrin, à la maladie et au découragement, les Confédérés laissèrent les chemins couverts des cadavres des leurs, et portèrent un nouvel et effrayant avertissement à leur patrie. Le cri des veuves et des orphelins retentit cette fois dans tout le pays. On maudit l'argent des princes, et personne n'osa plus parler en faveur des services étrangers. Lucerne, oubliant les sujets de plainte qu'elle avait coutume d'alléguer contre Zurich, lui annonça d'une voix émue les malheurs des Confédérés; Zurich répondit par le témoignage de la part sincère qu'elle y prenait. Zwingli monta dans la chaire sainte. Il rappela dans son sermon ce qu'avait été autrefois la Suisse, quand la piété, l'amour fraternel et l'intrépidité s'associaient à la pauvreté et à la simplicité des mœurs. Il dit comment alors la patrie était libre, heureuse, honorée. Les nobles, ne recherchant pas le service des princes et ne plaçant pas l'honneur dans le luxe et dans les vaines prodigalités, vivaient citoyens parmi des citoyens; ils combattaient à la tête des Confédérés dans les champs de la patrie, et donnaient à tous l'exemple des vertus civiques. La bénédiction de Dieu reposait sur les monts et sur les vallées, et le nom des Suisses n'était prononcé par l'étranger qu'avec respect et crain-

* Il arriva dans cette bataille ce qui jamais ne s'était vu encore : trois à quatre mille Suisses se rendirent prisonniers. Les Impériaux les traitèrent si bien que même ils donnèrent quelque argent à ceux qui en avaient été dépouillés. *Zellwéger*, III, 196, d'après *Reding*, IX, an 1525. (*Traducteur.*)

te. L'accord de ce langage avec les événemens, et la tournure sérieuse que prirent les affaires intérieures des Cantons, interrompirent quelque temps la participation des Suisses aux guerres des nations voisines. Mais le jour ne tarda pas à revenir où l'on se mit à excuser le service étranger par l'habitude et par la fragilité de la nature humaine; et, tôt ou tard, tous les Cantons s'y laissèrent entraîner de nouveau [12].

[12] Disons un mot sur les documens qui ont servi à décrire le siége et la bataille de Pavie. Leur imperfection est singulière. Les contradictions qui s'y rencontrent sont nombreuses, et la tâche de les concilier est difficile. — *Pierre Martyr* a vu le rapport adressé par Lanoy à l'Empereur après la bataille, et il en a usé pour écrire la lettre où il la raconte (la 812e de l'édition d'Amsterdam, 1670). Ce document est précieux, quoiqu'il soit plein d'exagération et d'enflure. — Le récit publié le 4 mars 1525, et dont *Froundsberg* est l'auteur, est plein de vérité, mais obscur. On y a puisé les chiffres, qu'il devait bien connaître. — Le journal de *Henri Schœnbrounner* de Zoug, est écrit par un témoin de l'événement. Il contient peu de choses, mais confirme ce qui a été dit des Suisses. — La lettre d'*Orelli*, qui se trouve dans la Vie de ce capitaine par Salomon d'Orelli, rapporte ce qui se passait dans Pavie. — Les lettres de *Harder* de Schaffhouse parlent de la marche des troupes et donnent des détails sur le siége. Ces documens, joints à quelques faits mentionnés dans les *Recès des Diètes* et dans la *Collection de Tschoudi*, sont tous les renseignemens contemporains qu'a pu se procurer l'auteur de cette histoire.

Parmi les écrits d'un temps postérieur, *Jove* mérite la première mention. Le roi de France lui avait lui-même raconté ingénument la bataille. Il avait aussi été partout s'enquérir de renseignemens. Mais comme il est dominé par le besoin de faire effet, il faut se défier de sa manière de colorer et de grouper les faits. — La vie *des deux Froundsberg*, du père et du fils, par Reisner, leur serviteur fidèle, est intéressante pour tout ce qui concerne les lansquenets. — *Guicciardini* parle mieux politique que batailles. — *Galeazzo Capella* dit moins encore que lui. — De *l'Ogdoade de G. du Bellay*, nous n'avons pas le livre qui probablement renfermait le récit de la bataille de Pavie, dans laquelle il fut acteur et témoin. Son frère *Martin* raconte à contre cœur cette affaire et se soucie peu de la rendre avec vérité. — *Mezeray* est plus juste, et se garde d'accuser les Suisses d'avoir donné l'exemple de la retraite. Il y a peu dans *Daniel*

et dans *Garnier*. — *Gaillard* a puisé à des sources manuscrites et dans *Brantôme*. On ne peut user des récits par trop spirituels de *Brantôme* que sobrement. *Daru* pèche dans ses chiffres et n'a point assez tenu compte des dates.

Il y avait peu à emprunter aux historiens suisses. La Confédération, jusqu'à l'heure du désastre, avait les regards tournés ailleurs. Quand le coup fut porté, on songea plus à en plaindre les victimes et à maudire le service étranger qu'à recueillir avec calme des faits que les soldats ne se plaisaient guère à raconter. Les capitaines avaient d'ailleurs succombé pour la plupart. Aussi *Bullinger* et *Stettler* empruntent-ils la plus grande partie de leurs traits aux historiens étrangers. Une idée juste du théâtre de la guerre leur manque, comme à *Rhan, Lauffer* et à *Tscharner* lui-même. *Leu* renferme des détails personnels. *May* contredit toute vérité en voulant laver les Suisses de tout reproche. — L'épisode relatif au châtelain de Musso est puisé dans *Puteanus* (Hist. cisalpina), dans *Quadrio* et dans *Sprecher* (Pallas Rhætica).

CHAPITRE VII.

Portrait d'Ulrich. — Il assassine Jean de Hutten. — Suites de ce crime. — Les mercenaires suisses. — Leur punition. — Le duc à Soleure, puis à Lucerne. — Tentatives nouvelles. — Siége de Stuttgard. — Retour.

Le puissant roi de France n'était pas seul à tourmenter les Cantons par des demandes réitérées de soldats. Au moment où les Suisses, qui étaient à sa solde, jetaient leurs armes ou versaient leur sang dans les champs de Pavie, des milliers de leurs compatriotes s'engageaient à servir un prince moins puissant dans une entreprise qui n'eut pas un meilleur succès. Il est vrai qu'Ulrich de Wurtemberg ne troubla pas la Confédération comme le fit François I. On ne saurait toutefois passer sous silence les rapports que les Suisses eurent avec lui.

A la mort d'Everard Grande-Barbe, premier duc de Wurtemberg, Éverard II lui succéda, et fut bientôt après déposé par une Diète comme incapable de régner. Le duché échut alors à Ulrich, son neveu, âgé de onze ans. L'empereur Maximilien, qui aimait cet enfant d'une affection particulière, avait résolu de l'allier à sa famille, et de lui donner pour épouse sa nièce, Sabine de Bavière. En attendant, il l'avait auprès de lui, et durant la guerre de Souabe il n'accoutuma que trop ses regards à contempler avec indifférence des scènes de carnage et de dévastation.

Sitôt que la paix fut conclue, le jeune duc, comme s'il eût pressenti que les Suisses seraient un jour sa ressource, s'empressa de lier avec eux des rapports d'amitié[1], de commerce et de mutuel appui[2]. Il conclut un nouveau traité dès qu'il fut sorti de tutelle[3]. A cette époque il avait déjà commencé à entrer en lutte avec ses sujets. Des impôts élevés, une administration oppressive, et la pauvreté insouciante des classes inférieures, avaient donné naissance à l'association des *Camarades du pauvre Conrad.* Le peuple commença par des plaisanteries et finit par l'insurrection. Cependant ces premiers troubles s'apaisèrent sans qu'il y eût de sang répandu. Tous ceux qui s'étaient compromis s'enfuirent en Suisse et ailleurs. Les fugitifs réclamèrent l'intercession de la Diète, qui travailla et réussit à calmer l'irritation du duc. Les Wurtembergeois rentrèrent dans leur pays, mais pour l'agiter et pour être bientôt contraints à fuir de nouveau. Cette fois la Confédération les fit arrêter et conduire aux frontières[4].

La tranquillité était en apparence rétablie dans le Wurtemberg; mais le caractère du duc ne permettait pas de croire qu'elle dût être de longue durée. L'éducation imparfaite d'Ulrich n'avait pas maîtrisé son cœur, et l'âge auquel il parvint à la jouissance d'un pouvoir illimité, accrut la fougue de son tempérament.

[1] Un jour, apprenant que la diète était assemblée à Zurich, il lui envoya deux sangliers qu'il avait tués de sa main, et il fit prier les députés d'en manger la chair en souvenir du duc leur ami, et en compagnie de *belles dames.* On sait le sens qu'avait alors cette dernière expression. Le jeune prince avait treize ans. (Voyez le *N. Musée suisse,* 1794.)

[2] Le 13 mai 1500, premier traité; 1508, le second; 1514, le troisième.

[3] A l'âge de seize ans, ainsi l'ordonna un décret impérial.

[4] Zurich 1er mars 1515; Lucerne, 14 mars; Berne, 26 mars; Lucerne, 12 juin. *A. Z.*

Il mit sa gloire à ne pas souffrir d'opposition, et son plaisir à des prodigalités sans mesure. Bien que la dette de son trésor s'élevât à un million, il fit pleuvoir ses faveurs sur des compagnons de chasse et de festins, qui lui furent infidèles aux jours de ses malheurs. Il perdit ainsi l'amour de son peuple. En même temps il s'aliéna, par sa conduite envers son épouse, l'empereur et les ducs de Bavière, chefs de la ligue de Souabe. Il acheva de les indisposer en se détachant de cette ligue. Enfin il indigna tous les cœurs contre lui par l'action que nous allons raconter.

Jean de Hutten, le chambellan d'Ulrich, avait reçu l'éducation fière et libre qui en ces temps était celle de la noblesse. Associé à la plupart des folies de son maître, il était accoutumé à se voir pardonner les siennes. Mais un jour, le duc crut remarquer que son épouse était, de la part de l'orgueilleux favori, l'objet d'un culte plus tendre et plus passionné que ne l'est celui du respect. Épris lui-même des charmes de la femme de Hutten, dont la beauté et l'aimable entretien le consolaient des froideurs de sa propre femme, la jalousie s'empara de lui. Comment exprimer avec quelle rapidité, chez des hommes accoutumés à tout oser, la passion devient une sanglante fureur ! Le duc entraîna Hutten à la chasse, l'isola de sa suite, l'insulta, le frappa à mort, et de sa propre main attacha le cadavre aux branches du chêne le plus voisin [5].

Crime fécond en malheurs ! Le pays dut l'expier avec son prince. La famille de Hutten était puissante ;

[5] Voy. Lettre de Louis de Hutten à la Confédération, dans *Meusel*, II ; la Lettre du duc pour se justifier, dans *Sattler*, I ; l'écrit de Hutten, en réponse. *Sattler*.

elle ne négligea rien de ce que la vengeance peut conseiller. Elle adressa ses plaintes à tout l'empire, à la Confédération suisse, et alla jusqu'à déclarer dans toutes les formes la guerre au duc de Wurtemberg. Ulrich de Hutten, le cousin et l'ami de Jean, se montra plus que tous irréconciliable dans sa haine; ses *chants élégiaques*, ses *philippiques*, son *dialogue*, plein d'amertume, et sa *lettre au roi de France*[6], parcoururent l'Europe. Sa vive imagination y représentait Jean de Hutten sous les traits d'une victime innocente et pure, et partout ses accens éveillèrent la colère avec la pitié. Sur ces entrefaites l'épouse du duc de Wurtemberg, craintive ou feignant la crainte, s'enfuit en Bavière. Alors se manifesta l'inimitié des princes de l'empire. Le peuple wurtembergeois de son côté témoigna combien lui pesait le joug de son prince. Il ne resta pour amis à celui-ci que Philippe de Hesse, trop éloigné pour qu'il pût en attendre des secours, et les Suisses, vers lesquels se tournèrent ses regards.

Ulrich s'était fait connaître aux guerriers de la Confédération lors de la campagne de Dijon, qu'il avait faite avec eux. Brillant, prodigue, franc comme un soldat, il s'était fait aimer des chefs, et il avait gagné le cœur des simples hommes d'armes par sa bonne mine, son adresse, son habileté dans les exercices militaires et son indulgence pour les fautes contre la discipline. Par son ordre, Éverard de Reischach[7], bourgeois de Zurich, se présenta comme son envoyé devant plusieurs Diètes successives. La mission déclarée de cet ambassadeur était de justifier le duc auprès des Confé-

[6] Œuvres de Hutten, publiées par Munch.

[7] *Leu, Coll.*

dérés et de requérir leur médiation; sa mission secrète, de travailler les hommes en crédit et de chercher à obtenir des enrôlemens. Il rencontra à Berne des amis et des ennemis; à Zurich, il gagna le cœur de l'abbesse, qui fut plus tard son épouse, et l'amitié du bourgmestre Schmied, qui envoya son fils achever ses études à Tubinguen aux frais du prince de Wurtemberg. En Thurgovie, Albert de Landenberg, partisan fameux, passa des rangs des amis de l'Autriche à la cause d'Ulrich [8].

Cependant la Diète recevait des manifestes et des lettres accusatrices; puis vint une députation, envoyée par l'empereur, par les ducs de Bavière et par les états de la ligue de Souabe; enfin fut remise la déclaration officielle que le duc de Wurtemberg avait été mis au ban de l'Empire [9]. Ulrich cherchait encore, il est vrai, à prévenir les effets de cet acte par une soumission et par la médiation de l'Empereur. Mais peu disposé à remplir les conditions que cette soumission lui eût imposées, il n'attendait que l'occasion de se déclarer, lorsque Maximilien mourut. Ulrich consacra un jour solennel à son trépas. Il était à table avec des prélats, qu'il avait convoqués à Stoutgart pour cette funèbre cérémonie, quand on vint lui apprendre que des bourgeois de Reutlinguen avaient assassiné son bailli d'Achalm, qui se trouvait dans leurs murs. Ulrich se lève aussitôt, bouillant de colère, et, se faisant suivre par quelques cavaliers, il vole, dans l'espoir de surprendre la ville qui l'a offensé. « Il s'élance hors du pays, » s'écria son vieux père, en le voyant partir. Le

[8] *A. Z. Missiv. Zur. Füssli*, documens pour servir à l'histoire de la Réformation, IV.

[9] *Meusel; Mém. de Tschudi*, VII.

vieillard, quoique imbécile, parlait alors en prophète. Ulrich ne réussit pas à surprendre Reutlinguen; il l'assiégea dans les formes; il ne se donna ni trève ni repos qu'il ne l'eût prise et déclarée sa conquête et sa légitime propriété. Mais ce fut le signal de la guerre. Reutlinguen était ville impériale et faisait partie de la ligue de Souabe. La ligue courut aux armes, et le duc Guillaume de Bavière prit le commandement des troupes qu'elle mit sur pied.

L'armée wurtembergeoise, forte de trois mille chevaux et de dix mille fantassins, se rassembla à Blaubeuern. Du 8 au 10 mars, elle se vit renforcée par quatorze mille Suisses, qu'amena Éverard de Reischach. On remarquait parmi leurs chefs Albert de Landenberg, Stapfer, deux Gœldli, Jean Ziegler, membre du Conseil de Zurich; et, parmi les Bernois, Louis de Diesbach, Gaspard de Mulinen, Jacques de Rovéréa et Hetzel, que n'avait pas corrigé le souvenir de la triste fin de son père [10]. Ils donnèrent aux Wurtembergeois une confiance qu'eux-mêmes ils avaient presque perdue. Déjà avant de quitter la Suisse, ils avaient pu lire sur tous les visages la douloureuse impression que causait leur départ. Plus loin, ils avaient entendu des envoyés de la ligue de Souabe accuser leur coupable entreprise; puis des lettres nombreuses étaient venues les rappeler au devoir. Ils avaient, il est vrai, répondu à tout avec orgueil et mépris, et toutefois ils étaient poursuivis de craintes. Redoutant les effets des mesures qu'allait prendre la Diète, pressés de devancer l'arrivée du messager qu'elle enverrait, ils eussent voulu sauver par un coup prompt

[10] Voy. *Gloutz*, p. 339.

et décisif la cause qu'ils étaient venus défendre. Ils n'y réussirent pas. Le duc commençait à peine à goûter la joie que lui donnait leur arrivée, qu'il fut sommé de la part de la Confédération, de les congédier à lettre vue. Vainement il sut cacher ses frayeurs et gagner quelques jours en donnant des guides trompeurs à l'envoyé des Cantons. Le messager, après avoir erré longtemps, finit par atteindre le camp des Confédérés, et son arrivée y répandit la confusion. Il y fit entendre la voix de la Diète : « Choisissez entre un prompt retour ou la perte de votre honneur, de vos biens et de votre vie. » Les soldats, à cette injonction, entourèrent leurs officiers avec des cris de fureur. Le duc, qui survint, ne réussit à les apaiser qu'en leur payant leur solde; puis, entrant en conférence avec les capitaines, il reconnut la nécessité de les congédier. « Allez, leur dit-il, et plaidez ma cause auprès des Cantons. » C'est ce qu'ils n'oublièrent pas de faire, dès qu'ils furent rentrés en Suisse. Ils se présentèrent à la Diète[11]. « En marchant au secours d'un ami de la Confédération, nous avons cru la servir, dirent-ils, et voilà que... pour des motifs qui nous sont inconnus, on nous rappelle avec menaces, au grand détriment du prince et à notre déshonneur à nous. Endurerons-nous patiemment le reproche que nous font les gens de la Ligue, d'avoir entraîné deux couronnes ducales [12] dans leur ruine,

[11] Dans *Meusel*, II, leur discours se lit en son entier; et dans la Coll. de décrets de la Diète. *Arch. St.-Gall.*, IV.

[12] Louis et Maximilien Sforze. Le fait n'est point vrai quant au dernier. Quant au premier, pourquoi Gloutz, p. 176, omet-il de dire que parmi ceux qui trahirent Sforze, il y en eut au moins un qui fut puni de mort? c'est Turmann d'Uri. (Voy. *Füssli*, Isis V, 71.)

vieillard, quoique imbécile, parlait alor

Ulrich ne réussit pas à surprendre Rei ... me ? Honte à

siégea dans les formes ; il ne se don ... enez à de plus

qu'il ne l'eût prise et déclarée sa c ... s n'abandonnerez

propriété. Mais ce fut le signa ... voir si plein de dé-

guen était ville impériale et f ... ntés, qu'il nous a con-

Souabe. La ligue courut ... a connu votre message.

laume de Bavière prit ... ; vous ne sauriez le laisser

qu'elle mit sur pied

L'armée wurtem ... ent les capitaines ; mais c'était moins

vaux et de dix r ... pour eux-mêmes qu'ils eussent dû

beuern. Du 8 ... était fort irrité contre eux. L'insolence

quatorze m ... ières réponses avait soulevé les gouverne-

chach. O ... de Zurich en particulier, qui ne cessait

Lander ... contre les services étrangers, avait vu avec

mem ... peine que la moitié de la troupe était com-

no ... de ses ressortissans. Il avait proposé de courir

sus aux fugitifs et de les poursuivre à main armée ;

déjà même il avait mis sur pied trois mille hommes,

et donné rendez-vous à Schaffhouse aux bannières des Cantons, quand le retour des mercenaires rendit vains ces préparatifs. On fit grâce aux simples soldats, et l'on punit, à différens degrés, les capitaines. Reischach, le moteur de l'entreprise, fut condamné à mort par contumace. Jean Ziegler fut privé de sa charge, jeté en prison, imposé à 200 florins d'amende, et déclaré inhabile à tout emploi, sa vie durant. D'autres, qui furent punis par des amendes, le supportèrent avec impatience ; Stapfer se retira à Soleure, et Rennward Gœldli à Lucerne. A Soleure, on frappa les coupables de semblables peines. A Berne, Hetzel fut banni ; Mulinen et Rovéréa furent sévèrement châtiés. Landenberg et les ressortissans des pays sujets se virent condamner à des

ls ne se pressèrent pas de payer; ils sa-
r laquelle ils pouvaient s'en libérer[13].
l'historien de la Confédération de
Ulrich de Wurtemberg acheva de
donné des Suisses, délaissé par
t entre autres par la noblesse,
de résister aux forces de la Li-
envahi. Il prit lui-même la fuite;
année, nous le trouvons à Soleure, plai-
ant le conseil de cette ville sa cause, comme
ut à la fois celle d'un ami de la Suisse et celle de l'innocence et du malheur. Il fut écouté. L'amitié de l'avoyer régnant, Pierre Héboldt, disposa les esprits en sa faveur. Puis, on apprit que le Wurtemberg avait été abandonné à l'Autriche; dès-lors on cessa de voir dans le prince exilé un tyran, et dans ses ennemis des hommes armés pour défendre les droits et l'indépendance d'un peuple. La conduite intéressée des chefs de la Ligue avait blessé les sentimens d'une cité républicaine. D'ailleurs Montbelliard, la seule place qui fût demeurée au pouvoir du duc, était unie à Soleure par un traité de bourgeoisie, et Ulrich se trouvait par ce fait citoyen Soleurois. Enfin des calculateurs supputèrent que le prince de Wurtemberg était débiteur envers leur ville d'une somme de dix mille couronnes, capital dont son titre d'exilé n'améliorait pas l'hypothèque. Tout considéré, Soleure embrassa avec chaleur la cause de son hôte. Elle lui fit don d'un tonneau de vin et de trente mesures d'avoine. Les capitaines qui avaient servi Ulrich furent rétablis dans leurs honneurs, et déchargés des amendes qu'ils avaient encore

[13] *Stettler; Meusel*, II. *A. Z. S. Bullinger. A. Sol. A. Z.*

à payer. On ne savait plus pourquoi, si le duc n'obtenait pas prompte justice, on s'opposerait à ce que des braves s'enrôlassent sous ses drapeaux [14]. La Diète s'étant assemblée, on défendit si bien Ulrich, qu'elle crut devoir adresser à la ligue de Souabe des plaintes énergiques contre les injustices qui se commettaient au sein de l'Empire, duquel toute justice temporelle eût dû émaner. La Diète fit pressentir en même temps, que si l'on contraignait une belliqueuse jeunesse à prendre une seconde fois les armes pour défendre le duc de Wurtemberg, cette nouvelle expédition ne se terminerait pas comme la première. Les députés conservaient toutefois l'espérance de recevoir une réponse amicale, et annonçaient qu'ils l'attendraient à la prochaine Diète, qui devait s'assembler à Lucerne. Le duc était invité à s'y trouver.

Il y vint en effet avec un cortége nombreux de ses nouveaux amis de Soleure; le discours qu'il tint devant la Diète nous a été conservé mot pour mot [15]. « Chers amis et Confédérés, dit-il, vous savez que l'héritage de mes pères a été livré par la ligue de Souabe à Sa Majesté Impériale, et que sa Majesté en a accepté la donation. Répondre aux accusations, par lesquelles on a voulu justifier à vos yeux cet acte, ne me sera pas difficile. Ma conduite envers les bourgeois de Reutlinguen s'explique par leur constante inimitié et par le meurtre de mon bailli d'Achalm. Le reproche d'avoir mis la division dans mon pays n'a pas de fondement. J'ai accru plus qu'un autre le Wurtemberg; j'ai ajouté à sa force, voilà la vérité. On ne conteste pas que j'aie

[14] Voy. les Protocoles soleurois, et *Sattler*.

[15] *Meusel*, doc. hist.

réprimé le brigandage. Les dettes, dont on me fait un crime, sont un héritage de mes pères. Si elles se sont accrues sous mon gouvernement, c'est que je ne me suis point refusé de m'imposer les sacrifices que réclamait de moi la fidélité à l'Empire et à S. M. l'Empereur. Les intérêts, vous le savez, ont été payés scrupuleusement. Sa Majesté Impériale et la Ligue vous promettent d'entretenir avec vous des relations de bon voisinage, et de vous ouvrir les marchés pour vos approvisionnemens en blés et en vin. Sages et fidèles amis, vous savez que jamais, sous ces rapports, vous n'avez eu à vous plaindre de moi. Bien que, durant la dernière disette, je fusse accablé des plaintes journalières des pauvres du pays, je n'ai pas cessé de permettre à vous et à vos ressortissans de venir librement vous pourvoir de nos denrées. Je suis celui qui naguère exposai ma vie avec vous et pour vous, et me voici prêt à vous l'offrir encore. Ce n'est pas ici le lieu de développer les suites qu'aurait la cession de mon pays à l'Autriche; ce sujet est pour vous d'une trop haute importance pour qu'il n'ait pas occupé sérieusement vos pensées. Pour tout dire, je ne pense pas que Sa Majesté Impériale, que nous considérons comme la source de toute justice et comme l'équitable arbitre de tous les différends, ait la volonté de retenir, au mépris de mes droits et de ma plainte, mon héritage en sa possession. Certains ministres de Sa Majesté ont pu se complaire dans cette pensée, comme ils ont pu se réjouir, de concert avec ma femme, de m'avoir mis hors de mon pays. C'est le sort de maint honnête homme de voir sa femme s'enfuir et devenir la cause de ses chagrins. La honte en est à elle; à eux le devoir de justifier leurs démarches. Qu'ils voilent leur con-

duite; qu'ils l'embellissent, s'ils le peuvent autrement qu'en se lavant les mains à la manière de Pilate et en faisant porter leur charge à Sa Majesté Impériale, comme plus propre qu'eux à en soutenir le faix. Quant à moi, c'est vers vous que je me tourne, vous priant d'obtenir pour moi de l'Empereur la justice qui m'est due. Je vous demande de ne pas m'abandonner dans mon adversité; ma vie sera employée à reconnaître le service que j'attends de vous. »

Ce discours, prononcé du ton de la candeur et avec une confiance que les revers n'avaient point brisée, acquit au duc plus d'un ami. La vive énergie de ses paroles l'emporta sur les lettres de ses adversaires, qui seules étaient venues plaider leur cause. Lucerne embrassa le parti d'Ulrich. La franchise de ses manières, la facilité qu'il avait eue à prendre les mœurs des républiques, la part qu'il témoignait aux peines comme aux joies du moindre citoyen, avaient fait de lui l'idole du peuple. Ce n'est pas dans les monarchies seules que la multitude cherche son bonheur dans les regards du prince; le peuple lucernois se portait au-devant d'Ulrich, l'environnait, s'attachait à ses pas. Le duc voulut gravir le mont Pilate; une joyeuse foule l'y accompagna. Il fut admis dans les abbayes et dans les sociétés. Il reçut la bourgeoisie de la ville. L'avoyer et le conseil s'attachèrent à le défendre auprès des Cantons et à la cour des princes. Ils écrivirent au roi de France: « Nous possédons dans notre cité le duc de Wurtemberg, chassé de son pays pour le seul crime d'avoir, comme ses pères, été l'ami des Suisses. Tous les jours nous le voyons parcourir nos rues en criant justice. Que Votre Majesté daigne honorer de sa grâce l'illustre exilé. Qu'il reçoive une pension convenable, et bientôt

il sera en état de se montrer reconnaissant avec nous des faveurs de Votre Majesté[16]. »

Mais les Cantons n'étaient pas tous aussi bien disposés envers le duc. Bâle comptait parmi ses bourgeois un ennemi d'Ulrich, c'était le comte de Furstenberg. Ce Canton avait épousé les intérêts de son citoyen, comme Soleure la cause de ses combourgeois de Montbelliard. La Diète eut à s'interposer comme médiatrice; et voulant prévenir le retour de semblables conflits, elle s'occupa, à différentes reprises[17], de mesures propres à régler l'admission d'étrangers au titre de bourgeois des cités confédérées. A chacune de ses séances ne manquaient pas de se présenter, d'une part Ulrich, de l'autre les ambassadeurs de l'Autriche et de la Ligue, chacun avec ses sujets de plainte. Durant ces débats, les maîtres du Wurtemberg apportaient un soin particulier à cultiver les relations de bon voisinage avec les Cantons; le commerce jouissait d'une pleine franchise; l'ordre avait même été donné de fournir aux Suisses, fût-ce avec perte, le blé et le vin qu'ils requerraient.

Ces égards de la Ligue, la gravité des questions religieuses qui avaient commencé d'occuper les Diètes, enfin la déclaration que fit l'empereur, à son arrivée d'Espagne, d'être résolu à conserver le Wurtemberg, arrêtèrent le zèle des amis d'Ulrich. La majorité des Cantons déclara qu'on n'emploierait en sa faveur d'autre moyen que celui de paisibles transactions, et que si

[16] *Bibl. Balthasar*, à Lucerne; msc. 4, n. 44. — Jean Acker à de Waat, *Coll. Siml.* — *A. Lucerne.*

[17] Zurich, 9 février : Berne, 21; Zurich, 1er avril, 10 mai 1520. *A. Z. S.*

par cette voie on ne réussissait pas à relever son trône, on chercherait au moins à assurer sa succession à son fils. Mais ce n'était pas ce que voulait le duc. Réduit à lui-même et à ce qu'il pourrait entreprendre, il calcula ce qu'il lui restait de ressources : secours promis par Soleure et Lucerne, division entre les Cantons qui ne pouvaient s'accorder contre lui, de nombreux amis dans toute la Suisse, le mécontentement du Wurtemberg, les soins qui retenaient ailleurs le chef de l'empire : il crut que c'en était assez pour qu'il pût tenter un nouvel effort ; et par une hardie déclaration, envoyée de Lucerne, il rompit l'armistice de huit mois, durant lequel on devait travailler, sous la médiation des Suisses, à sa réconciliation avec ses adversaires.

Cet acte indisposa vivement la Diète. A l'exception de Soleure et de Lucerne, qui se préparaient à soutenir efficacement le duc, les Cantons le menacèrent unanimement de l'abandonner si la paix n'était pas promptement rétablie. Pour lui, dans l'espérance que tout se bornerait à des paroles, il ne fit que hâter ses préparatifs et donner des encouragemens à ses amis, jusqu'à ce qu'il reçût à Schaffhouse la solennelle déclaration de guerre des onze Cantons. Aux mesures qui furent prises pour appuyer cette démarche, il comprit enfin la volonté des gouvernemens. Son entreprise avait échoué. Il ne lui resta qu'à congédier ses soldats et à demander la paix à la Confédération. Il se retira à Montbelliard. Les deux villes, ses alliées, reçurent ses reproches de ne l'avoir soutenu que par de vaines promesses. Mais elles lui répondirent en rejetant le tort sur leurs Confédérés, en l'assurant de nouveau de leur bon vouloir, et en le priant de ne pas perdre con-

fiance en la médiation que la Diète lui avait promise[18].

Quatre ans s'écoulèrent sans que le duc fît de tentative nouvelle pour recouvrer ses États. On le rencontrait tantôt dans les Cantons, tantôt au château d'Hohentwiel, qu'il avait acheté, si non payé[19], pour y mettre en sûreté son artillerie et ses approvisionnemens. Le plus souvent il était à Montbelliard, occupé, sans se lasser, à entretenir ses anciennes relations et à en former de nouvelles. Bâle lui conféra les droits de cité. Il s'attacha particulièrement à acquérir la faveur du roi de France. Vint l'an 1525, où la guerre entre la France et l'empereur s'alluma avec une ardeur nouvelle, et où toutes les forces de l'empire se portèrent en Italie. Le moment parut arrivé d'essayer une attaque sur le Wurtemberg. François I encourageait à la tenter. Le soulèvement des paysans y invitait; mais pour l'entreprendre, il fallait pouvoir compter sur la coopération des Cantons.

Le duc vint la réclamer en personne. Il trouva de grands changemens survenus dans les relations des Confédérés entr'eux, à la suite de la prédication de la Réforme. Instruit lui-même de la doctrine de Luther, qu'il avait appris à connaître durant son premier séjour à Soleure, il avait placé le disciple du réformateur qui la lui avait enseignée, Jean Gayling, comme prédicateur à Montbelliard. Il avait aussi, peu après, permis à Farel d'y prêcher publiquement. Le renvoi de

[18] *Meusel.*

[19] Le sieur de Klingenberg, espérant bien de la cause du duc, lui avait vendu le château. Ulrich retint l'immeuble, et mit la main sur les terres qui l'environnaient, sans s'inquiéter de la misère et des plaintes réitérées de Klingenberg, qui fatigua ses combourgeois de Schaffhouse de ses demandes d'intervention. *A. S.*

ces évangélistes fut la condition à laquelle les deux Cantons, anciens alliés du duc, lui promirent leur secours. Il s'engagea à tout, et ne se déclara pas moins toujours plus ouvertement l'ami des doctrines nouvelles. Il prit Frumentarius[20] pour son chambellan, et attacha à sa personne Rodolphe Collin[21] qui, pour pouvoir cultiver les lettres avec liberté, avait préféré le métier de cordier à la molle vie d'un chanoine. En suivant cette voie, Ulrich se fit en Suisse de nouveaux amis et des ennemis nouveaux. A sa demande de pouvoir faire des levées, les députés des douze Cantons répondirent froidement et par un simple refus, que n'accompagna aucune menace. Ils eussent voulu, tout en gardant les apparences, voir la maison d'Autriche abaissée. Aussi se borna-t-on à empêcher les enrôlemens dans l'intérieur des Cantons, et ferma-t-on les yeux sur ceux qui se firent dans les pays sujets. A cette époque Zurich n'était plus invitée à envoyer ses députés en Diète. Ulrich obtint une escorte pour se rendre dans cette ville. Il y séjourna quelque temps, fréquenta les sermons de Zwingli, visita le réformateur et les hommes influens; il finit par se présenter en Conseil pour demander du secours. On lui répondit en s'appuyant sur la loi qui défendait le vagabondage militaire, et cette loi fut à cette occasion sérieusement rappelée aux communes. En même temps on fit garder nuit et jour avec soin tous les principaux passages du Rhin. Ulrich n'en reçut pas moins de la part de quelques conseillers la promesse d'une secrète assistance. Quant à Zwingli, son amitié pour le duc ne le rendit

[20] *Körner.*

[21] *Vita Collini*, ab ipso descripta (*Misc. Tigur.* I).

pas infidèle à ses principes. Il continua de prêcher contre toute intervention dans les querelles des princes et nommément dans celle qui occupait les esprits[22]. Il ne put empêcher toutefois que plusieurs Zuricois ne se rendissent par des sentiers détournés à Schaffhouse, où le duc arriva au milieu de février, et se vit à la tête d'une nombreuse milice, accourue principalement du pays de Baden et de la Thurgovie. Ulrich était plein d'espérance et de courage. En donnant Montbelliard en hypothèque, il avait reçu de Bâle des sommes considérables et les prodiguait au soldat. Il était adoré plus que jamais. Le Wurtemberg était dans l'effroi. La régence autrichienne allait s'abaisser jusqu'à tenter de faire périr son ennemi par surprise, si l'honneur du prince Ferdinand n'eût empêché l'accomplissement de ce crime. La noblesse du pays prenait le parti de louvoyer. Quoique le peuple, dans son mécontentement, eût formé une confédération sous le nom de l'*Association du Soulier*, il hésitait encore dans ses résolutions. On demanda au duc s'il ne jugeait pas indigne de lui d'employer cette association à ses desseins. « Botte ou soulier, » répondit-il, « peu m'importe ; je veux rentrer dans mon pays. »

Sur ces entrefaites Ulrich fit porter aux états de la confédération de Souabe sa déclaration de guerre ; il publia un manifeste à l'empire et un appel à son peuple, et il quitta les frontières suisses, la veille de la Saint-Mathias, à la tête de dix mille hommes, que plusieurs milliers encore devaient suivre. Il avança, enseignes déployées. A Hilzinguen, trois cents chevaux se joignirent à lui. Il trouva à Hohentwiel son artillerie.

[22] *Bullinger*. Chron. man. de *Jean Fussli* et autres man. *A. Z.*

Arrivé à Touttlinguen, il laissa piller cette petite ville, dont les habitans étaient soupçonnés de mauvaise volonté ; c'en fut assez pour répandre l'effroi sur ses pas. Dès lors les villes fermèrent leurs portes et il fallut loger dans les villages. A Schœnberg, ce fut par-dessus les murs qu'on approvisionna l'armée de pain et de vin. Le temps était froid, pluvieux ; les chemins mauvais ; on avançait lentement. Quand, arrivé à la frontière wurtembergeoise, Ulrich voulut que les Suisses s'engageassent par serment à observer la discipline et à s'abstenir de pillage, ils répliquèrent en exigeant leur solde. Dans l'impossibilité de les satisfaire le duc leur donna des paroles. Mais ils s'irritèrent et reprirent, pour la plupart, le chemin de leurs foyers.

Ceux qui demeurèrent sous les drapeaux, marchèrent sur Herrnberg, où l'ennemi les attendait en bataille. Cachant adroitement leur petit nombre, ils s'avancèrent hardiment contre les Autrichiens, qui se retirèrent, après avoir fait quelques décharges. Tout se soumit jusqu'à Stuttgard, dont, en arrivant, on emporta les faubourgs. Restait à prendre la ville, qui était forte, bien défendue, et que le duc ne voulait point maltraiter par le jeu de l'artillerie. Il fallut donc camper devant les murs et se contenter de faire jouer les arquebuses contre tout ce qui se présenterait sur la muraille. S'il faut en croire les Suisses, ils tuèrent ainsi trois cents hommes. Tant que dura le siége, ils furent richement approvisionnés et vécurent dans l'abondance.

Mais à l'heure où ils menaient la plus joyeuse vie, des messagers de la Diète arrivèrent dans le camp, et y apportèrent, avec la nouvelle terrifiante de la bataille de Pavie, l'ordre d'un prompt retour. Tous les courages furent paralysés. Comment songer encore à défen-

dre le duc contre la toute-puissance de l'empereur ? Le tambour rassembla les guerriers. Ulrich accourut faire en suppliant de nouvelles promesses. Mais les soldats comprirent que, si leurs bras pouvaient encore le servir, il ne lui appartenait plus de pouvoir les récompenser. A ce moment, un Zuricois qui, pour rejoindre l'armée, avait quitté sa ville à la faveur de la nuit, le sac sous le bras, Onophrion Setzstab, se sentit saisi d'un respect subit pour les lois de la patrie. Il prit la parole, et dans un discours plein d'emportement, il démontra le devoir d'obéir au magistrat et de voler au secours de la Confédération menacée ; « vu surtout, ajouta-t-il, que le duc ne veut ni ne peut désormais payer nos services. » A ces mots, la troupe s'ébranla et se mit tout entière en marche. Ce fut vainement qu'Ulrich conjura les Suisses de mettre au moins son artillerie en sûreté dans Hohentwiel, et de ne la point abandonner à l'ennemi. On ne recevait plus d'ordres. On partit avec la nuit. Voici comme Jean Stockar, un des capitaines, raconte la fin de la campagne : « Les villes nous fermaient leurs portes ; le peuple, à qui nous demandions du pain, nous donnait des injures ; pour avoir de l'eau, il fallut arriver à la Fontaine-amère sur le Neker. Rottweil, notre alliée, nous accueillit, nous présenta le vin d'honneur, et fit distribuer quelque argent aux simples soldats. Les gens du château de Wurtemberg tirèrent contre nous à notre passage. Enfin nous parvînmes à la frontière suisse sans avoir trouvé sujet de nous réjouir. Arrivé chez moi, j'y ai attendu jusqu'à ce jour le remboursement de mes frais d'équipement. Ce fut mon adieu aux services étrangers. »

Le duc de Wurtemberg s'enfuit de son côté. Tandis qu'il chevauchait, l'ex-chanoine Collin, fidèle à son

infortune, courait à pied, auprès de lui, appuyé sur ses étrivières[23]. Parvenus à Röttweil, ils y trouvèrent un bon accueil; le duc obtint même de l'argent; mais les Suisses n'en furent pas plus tôt instruits, qu'ils l'assaillirent de leurs demandes d'être payés, et l'obligèrent à fuir dans les forêts voisines. Il se retira ensuite à Hohentwiel. Collin l'y suivit, et après avoir passé avec lui quelques jours, il se retira dans sa patrie, où les honneurs et la félicité l'attendaient. Il avait protégé et veillé une pauvre femme mourante pendant que la ville de Balinguen était livrée au pillage, et la bénédiction de cette femme reposait sur lui. Le duc de Wurtemberg disparaît dès ce jour pour long-temps de l'histoire suisse. Et moi, heureux de quitter les champs de carnage et les intrigues, je vais recueillir mon cœur et mes pensées pour en venir à retracer le grand drame de la réforme de l'Eglise. Ce grave événement remua la patrie tout entière. Pour en faire le récit, il ne m'est pas moins nécessaire de rencontrer des lecteurs libres de préjugés, qu'il ne m'importe à moi-même de me montrer impartial et vrai[24].

[23] « Trottait-il, je courais, et par son ordre je tenais les étrivières. » *Vie de Collin,* écrite par lui-même.

[24] Sources : *Sattler,* Histoire des ducs de Wurtemberg.— *Belli,* Sabine de Wurtemberg. — *Tschoudi,* Mém. — *Crusius,* Ann. Suev. — Chron. Wurtemberg, dans *Schannat,* Vindem. litter. Coll. II. — *Spittler,* Hist. Wurt. — *Thetinger,* Comm. de rebus Wurt., dans *Schard,* Script. rer. Germ. II. — *Stettler.* — *A. Z.* — *Meusel,* Doc. hist. — *Jean Moser,* Mém. Wurt. — *Bullinger.* — Journal de *Stockar,* et autres manuscrits.

LIVRE SEPTIÈME.

DEUXIÈME PARTIE.

LE SCHISME.

CHAPITRE Ier.

Dégénération de l'Église chrétienne. — L'Église suisse. — Influence des papes. — Les légats. — Les archevêques. — Les évêques. — Chanoines des cathédrales et colléges de chanoines. — Les autres prêtres séculiers. — Le clergé régulier. — Les bénédictins. — Les Augustins. — L'ordre de Citeaux. — Ordres mendians. — Ordres chevaleresques. — Les sectes. — Traits importans. — Aventure de Ietzer. — Le crâne de Ste.-Anne. — Les courtisans. — Vente des indulgences.

La religion de Jésus, dans sa simplicité, enseignait à adorer Dieu par l'amour, et, présentant aux regards un avenir rémunérateur, elle apprenait à vaincre par la foi les maux de la terre. Au sein de l'oppression sous laquelle les peuples gémissaient, elle fut d'abord reçue par les faibles et les délaissés, dans le sentiment du besoin qu'ils en avaient; elle fut aussi accueillie par quelques hommes instruits, qui admirèrent son excellence; et bientôt des apôtres inspirés, bravant la persécution, l'eurent prêchée au loin sur la

terre. La religion païenne, minée depuis long-temps par la raillerie, tombait de toutes parts; le christianisme s'avança sur ses ruines. Toutefois il ne fut reçu que par un petit nombre d'hommes dans le sens pur et parfait qu'il avait eu dans la bouche du Christ.

Quand la religion chrétienne eut accompli son premier triomphe, elle se laissa ériger en religion d'état de l'empire romain. Alors les ordonnances du pouvoir civil s'allièrent aux décrets des conciles pour plier à l'unité les membres de l'Église et les assujettir aux formes d'un même culte. La dispute s'assit dans le même temps au sein des assemblées ecclésiastiques. Les passions et les préjugés les déchirèrent. On se perdit en d'interminables débats sur des questions d'une métaphysique profonde; et à la suite de chacune de ces discussions, le parti vainqueur ne manqua pas d'imposer à la foule ignorante des formulaires nouveaux et des confessions de foi inintelligibles pour elle. Vinrent les Barbares du Nord; l'Église présentant à leurs chefs tantôt un frein, tantôt un appui, l'évêque de Rome tira parti des circonstances; il en profita pour affermir l'autorité de son siége et pour en élever le pouvoir au-dessus de tous les pouvoirs. Ce fut sous Grégoire VII que l'Église romaine atteignit le faîte de sa puissance. Dès lors, elle commença à en descendre. Mœurs, religion, tout alla s'altérant. La corruption fut prompte et croissante. De siècle en siècle des milliers de témoins se présentent pour l'attester. Ce sont des hommes instruits, des confidens des papes et des rois, c'est un Damien, un Bernard, un Mathieu de Paris, un Pétrarque, un Nicolas Clémangis. Ils s'accordent à reconnaître que tout essai de réforme était rendu vain par l'opposition de Rome et du clergé. Le cardinal Bel-

larmin avoue qu'à la fin du quinzième siècle, « toute salutaire surveillance, toute discipline, toute science théologique, tout respect pour les choses saintes, et presque toute religion, avaient disparu de la chrétienté[1]. »

Les faits qui vont s'offrir à nous, montreront que la Suisse n'était pas demeurée à l'abri de l'infidélité générale. On avait, il est vrai, continué plus long-temps dans les vallées des Alpes qu'ailleurs, d'être attaché à la religion du pays, et de prendre part à ses exercices et à ses solennités. Les hautes puissances ecclésiastiques demeurèrent l'objet du respect de nos ancêtres aussi long-temps qu'elles dédaignèrent de faire sentir leur joug à un pays pauvre et de peu d'importance. Ce ne fut qu'à l'époque des guerres de Lombardie que nos pères rapportèrent dans leurs foyers l'habitude de propos irrespectueux envers l'Église[2]. Les relations qu'ils soutinrent dès cette époque avec le Saint-Siége achevèrent de corrompre leur religion.

La Suisse avait acquis dans les guerres de Bourgogne l'importance politique qui la rendit pour les pontifes de Rome un objet d'attention. Sixte IV comprit l'avantage qu'il pouvait tirer d'un peuple simple, cordial, brave, que ses victoires avaient rendu avide. Il s'attacha les Suisses, et mit leur courage à contribution[3].

[1] Oper. T. VI, 296, édit. Col. 1617.

[2] « Tant plus près de Rome, tant plus mauvais chrétien. » — « Qui veut aller à Rome, laisse la piété chez soi. » — « A Rome, on peut avec le bout d'un bonnet creuser jusqu'en enfer. » Et autres propos rapportés d'Italie, cités dans le commentaire d'un mandement de l'évêque de Constance, 1522.

[3] Voyez *l'histoire pragmatique* des relations ecclésiastiques de la Suisse. Germanic, 1816. I, 113, etc.

Innocent, Alexandre, Jules et Léon, cherchèrent à tirer d'eux de pareils services durant les guerres milanaises, et souvent ils y réussirent. Ils employaient auprès des Confédérés les moyens divers dont il appartient à Rome de se servir. Tour à tour, suivant les circonstances, ils faisaient entendre la voix du plus puissant des princes d'Italie, ils parlaient comme les protecteurs de l'équilibre européen, ou bien ils ouvraient le trésor des grâces apostoliques ou faisaient gronder la foudre des excommunications. Les gouvernemens des Cantons s'inclinaient avec révérence; ils tendaient la main vers Rome et se montraient avides de ses bénédictions. Mais arrivait-il que le pontife, s'enhardissant, fît entendre la voix impérieuse d'un maître, les prétentions ultramontaines ne rencontraient plus que d'accablantes railleries et elles allaient se briser contre l'énergie du sentiment national[1]. Quand Rome en eut fait l'épreuve, elle recourut à un moyen d'agir avec plus de puissance sur des républicains fiers et inflexibles : elle leur envoya ses légats.

Nous avons bien vu par la conduite d'un Ennius, d'un Pucci, d'un Schinner, que la direction des affaires ecclésiastiques n'était, au commencement du seizième siècle, aux yeux des papes, qu'une affaire secondaire, un moyen politique, et le secret de soustraire aux mains du croyant l'argent qui devait payer les services du soldat. Instrumens de cette politique, les légats arrivèrent revêtus de surprenans pouvoirs. Leurs mains étaient pleines de toutes les grâces spirituelles

[1] Voyez *livre* I, *pag.* 1. — Alexandre VI menaçait les Suisses d'excommunication, parce qu'ils s'obstinaient à accorder des levées à la France. « Nous ne le méritons pas, dirent les Suisses; nous en appelons au pape mieux avisé. » *Balthasar,* de Helv. jurib. circa sacra, *pag.* 68.

que pouvait désirer une multitude superstitieuse et avide de criminels plaisirs. Ils étaient également nantis du pouvoir de diviser et de détruire. Ils vinrent, s'immiscèrent dans toutes les affaires de l'Église, et tranchèrent hardiment sur toutes les questions. Ils nommèrent aux bénéfices. Ils appelèrent à leur tribunal de tous les tribunaux ecclésiastiques. Ils révoquèrent les vœux, dispensèrent des jeûnes, légitimèrent les bâtards. Ils modifièrent les décisions des synodes. Ils firent monter des moines dans les chaires en dépit des prêtres ordinaires. Schinner donna sa bénédiction au mariage d'un prêtre fugitif et d'une religieuse. Ennius déclara aux Zuricois schismatiques qu'eux seuls en Suisse avaient les yeux ouverts, parce que seuls ils ne se joignaient pas au roi de France pour faire la guerre en Italie. Sacrifiant ainsi sans pudeur aux intérêts politiques, les envoyés de Rome frappèrent avec indifférence le corps de l'Église des blessures les plus sanglantes et les plus inguérissables[5].

Que faisaient cependant pour l'Église ses autres conducteurs ? Les métropolitains de Besançon et de Mayence, dont les diocèses renfermaient une grande partie de la Suisse[6], avaient vu leur gloire pâlir devant celle des légats romains. C'est à peine si les noms de ces archevêques se rencontrent encore dans l'histoire des Confédérés. Les évêques ne voulaient plus reconnaître en eux des supérieurs, et Schinner, entr'autres, sut si

[5] *Wirz*, hist. ecclés. suisse, III, 290. — *Hottinger*, method. leg. hist. Helv. 515-526, où se trouvent les pouvoirs donnés à Ennius. — *Hist. pragm.* des rel. eccl. pag. 153. — Manuscrit de *Dursteler*, dans la bibliothèque de Zurich. — Lettre d'Ennius, dans la *Coll. Siml.*

[6] Bâle et Lausanne ressortissaient de Besançon, Coire et Constance de Mayence.

bien profiter de la faveur que lui accordait Léon X, qu'il affranchit de la dépendance de l'archevêché de Tarantaise son siége de Sion, qui dès lors ne releva plus que de la cour de Rome[7].

Aux évêques était donc réservé un rôle important dans l'histoire de l'Église suisse à l'époque de la réformation : mais ce fût le rôle d'hommes plus avides des biens périssables de la terre que des trésors du royaume des cieux. Ils unissaient tous à l'humble charge de serviteurs de l'Église le titre dangereux de princes temporels, et leurs devoirs comme chrétiens se trouvèrent fréquemment opposés à leurs intérêts comme puissances de la terre. C'est ainsi qu'ils se présentèrent liés et faibles au combat qui se préparait. Le prêtre que l'on rencontre souvent dans les débats du monde a perdu ce qui faisait son autorité. Et voici que les ecclésiastiques suisses vinrent se mettre en scène l'un avec l'irritabilité de la faiblesse, l'autre avec celle de violentes passions. Nous avons vu l'évêque de Sion souffler la guerre et vivre dans une agitation perpétuelle, sans que la cour pontificale, dont il servait la politique, songeât à le blâmer de l'entier oubli du soin de son troupeau[8]. A Lausanne, Aymon de Montfaucon, perfide aussi bien qu'avare, savait persuader les Bernois de la nullité du serment qu'ils avaient fait de ne plus rece-

[7] *Wirz*, hist. eccl. III, 316.

[8] Il mourut de la peste à Rome, peu après la bataille de la Bicoque. L'ambassadeur français écrivit aux Suisses : « Tout va à merveille à Rome ; le Cardinal est mort de la peste, le 17 septembre ; le pape, les cardinaux et les Romains sont brouillés. » *Diète de Lucerne du* 8 *oct.* 1522. *A. Z.* — L'histoire, qui voit si souvent avec regret la scène du monde remplie d'hommes sans caractère, ne peut refuser à Schinner une sorte de gloire pour avoir poursuivi le but de sa vie jusqu'à son dernier soupir.

voir de pensions de la France[9]; et tout en soutenant la cause française par les artifices d'un prêtre, il avait l'adresse d'obtenir d'une autre part le titre de prince du Saint-Empire romain[10]. Il légua à son neveu Sébastien son épiscopat et son penchant à s'immiscer dans les affaires du siècle. Mais les priviléges qu'Innocent VIII accorda, à la demande des Bernois, au prévôt de la cathédrale de Saint-Vincent, diminuèrent l'influence du siége de Lausanne[11]. L'évêché de Côme, que les conquêtes faites en Italie[12] avaient lié à la Suisse, avait pour administrateur Scaramouche Trivulze. Élevé à sa charge par le crédit du roi de France, Trivulze habitait Rome afin de conserver la faveur du Saint-Siége. Léon X lui conféra le chapeau de cardinal. Aux manières d'un courtisan français il unissait le vernis de littérature dont se paraient en Italie les hommes de rang. Il aimait à prolonger à table de spirituels entretiens. S'il n'acquit pas le renom d'un vigilant conducteur des âmes, il mérita celui d'un pasteur indulgent et facile[13]. Dans la Suisse allemande, l'évêque de Coire, Paul Ziegler, ne dédaignait pas absolument de s'occuper des affaires de l'Église[14]; mais il ne leur donnait pas son premier soin. Sa politique n'était pas droite,

[9] *Gloutz*, p. 199.

[10] *Leu.*

[11] En 1485, la mitre, la crosse et l'anneau. Jules et Léon offrirent d'élever la prévôté au rang d'évêché; mais Berne, par une pudeur républicaine, n'accepta point que l'Église se montrât avec trop d'éclat auprès d'elle. *Wirz. Stettler*, 1515.

[12] A son ressort appartenaient la Valteline, Chiavenne, Bormio et les bailliages italiens, et quelques paroisses de la Ligue-Dieu. L'évêché lui-même ressortissait du patriarchat d'Aquilée.

[13] « Tel je l'ai vu » *Jovius*, hist. Novocomensis.

[14] Il s'occupa de la révision de la liturgie, etc.

et non content de se dédommager, selon les mœurs peu sévères du siècle, du célibat que lui imposaient ses vœux, il alla jusqu'à souiller de criminelles amours le cloître, dont comme prélat il eût dû protéger la pureté [15]. Hugo de Landenberg était évêque de Constance. Ami de l'empereur, et placé sur un siége antique, à la tête d'un vaste diocèse, il jouissait d'une considération particulière. Prince, il ne sut pas en tirer avantage [16]; pasteur des âmes, il reçut durant vingt-cinq ans le tribut d'éloges qu'à défaut d'exemples meilleurs on ne refusa pas à de faibles efforts. Vint la réformation qui, déchirant le voile, le montra sous les traits d'un vieillard avare, docile aux directions d'avides conseillers, et courbé sous le joug d'un sexe auquel on donne sur le prêtre un empire dangereux en lui refusant celui qu'il lui appartiendrait légitimement d'exercer [17]. L'évêque de Bâle [18], Christophe d'Utenheim, n'était pas accusé des mœurs déréglées que l'on reprochait à son clergé. Avancé en âge, il cherchait ses joies dans la piété, ses délassemens dans la conversation d'Erasme. Juge favorable aux premiers écrits de Luther,

[15] Il fut châtié, comme coupable d'une intrigue avec Agathe Mangold, nonne à Feldbach. *Journal de Grégoire Mangold.*

[16] Il fut malheureux comme négociateur auprès des Suisses, malheureux dans ses rapports avec la ville de Constance et dans la guerre de Souabe.

[17] Il accrut son revenu par une fraude misérable. Voy. *Wirz*, hist. eccl. et *Coll. Siml.*, la lettre du chanoine Vanner de Constance à Vadian.

[18] On nommait les évêchés sur le Rhin la *route des prêtres* (*die Pfaffengasse*). — Coire était la haute, Constance la grande, Bâle la joyeuse, Strasbourg la noble, Spire la dévote, Worms la pauvre, Mayence la vénérable, Trèves l'antique, Cologne la puissante. *Ochs, histoire de Bâle, V*, 219.

il n'en empêcha point d'abord la circulation et mit peu d'obstacles aux premières prédications des réformateurs [19]. Mais le moment vint où, vaincu par des souffrances corporelles journalières, et effrayé de voir le schisme enfanter de jour en jour de nouveaux orages, il crut devoir remettre le gouvernement de son diocèse à son coadjuteur, Jean de Diesbach. S'éloignant alors de la ville de Bâle, il chercha dans la vallée de Délémont une retraite paisible.

Les chapitres de chanoines attachés aux cathédrales prenaient rang après les évêques. Ces chapitres avaient une grande importance dans le système hiérarchique. Ils donnaient au culte de la magnificence; ils étaient la pépinière où l'on allait prendre les hommes destinés à de hautes dignités; ils étaient une barrière contre les innovations, l'appui des évêques dociles, les gardiens de ceux qui se rendaient suspects. Nous ne saurions ajouter qu'ils avaient acquis l'estime des Confédérés. L'esprit de caste des chanoines, leurs prétentions aristocratiques, leurs intrigues et leur vie voluptueuse contrastaient avec les principes républicains d'une nation libre et pauvre. On voyait avec déplaisir ces prêtres rechercher la gloire qui s'attache aux grands noms bien plus que celle qui suit la science et la piété. En n'accordant que rarement au mérite plébéien l'accès à leurs bancs [20], et en se laissant entraîner, à leur péril, dans des différends avec les villes où ils résidaient, ils provoquèrent l'accroissement des *Colléges de chanoines* fondés dans plusieurs des capitales des cantons. Il

[19] On voit sur quelques vitraux le portrait de l'évêque avec ces mots: « Spes mea crux Christi, gratiam non opera quæro. »

[20] Ce n'était point une règle; mais ainsi en agissait la noblesse.

s'était formé de ces colléges à Berne, à Lucerne, à Zurich, à Soleure. Les gouvernemens, qui désiraient s'affranchir d'une domination étrangère, les aidaient de tout leur pouvoir à étendre leur autorité spirituelle. Mais les nouveaux établissemens étaient aussi les objets de justes reproches. A peu d'exceptions près, les religieux qui les composaient étaient accusés de se plaire aux douceurs d'un voluptueux repos, de ne prendre aucun plaisir aux offices de leurs charges[21], et de croire que la nomination à un emploi conférait le mérite nécessaire pour le remplir. Leur tactique était celle de la médiocrité privilégiée; ils laissaient tomber sur tout ce qui voulait s'élever des paroles de mépris et des jugemens arbitraires. Tel était le caractère commun aux associations de chanoines.

Quant au reste des prêtres séculiers, ils étaient d'une ignorance et d'une grossièreté que de nos jours on a peine à comprendre. Aucune connaissance des documens de la religion chrétienne[22]. La plupart avaient les mœurs de la lie du peuple. Ils déshonoraient la chaire par leurs jongleries[23], l'Église par leur immoralité. Habiles à vendre des messes et à multiplier les reliques et les images, il leur suffisait d'accroître ainsi les ressources, alimens de leur oisiveté et

[21] Il fallut imposer des amendes à qui les négligerait, à Zurich, 1504. *Wirz. Dursteler.*

[22] « Il n'y en avait pas plus de trois à qui la bible fût familière; les autres avouaient n'avoir pas même lu le nouveau Testament en entier. » *Bullinger.* — « Ils mêlaient la théologie et Aristote et prêchaient du Thomas d'Aquin. » *Bullinger.*

[23] « Deum immortalem! ut gesticulantur, ut apte commutant vocem, ut cantillant, ut jactant sese, ut subinde alios atque alios vultus induunt, ut omnia clamoribus miscent. » *Erasmus* (*Encomion moriæ*).

de leurs criminels plaisirs. Peu d'entre eux prenaient la peine de cacher la honte de leur vie. Rien n'était plus rare que de rencontrer un prédicateur digne d'être écouté ; s'en montrait-il un, on le payait d'une stupide admiration [24].

Et cependant, le tableau qu'offrait le clergé régulier était plus triste encore. Dans son germe déjà se trouvait un principe de corruption. Ce n'est pas le christianisme qui a donné naissance aux moines et aux couvens. Les prêtres de la déesse Syrienne, les Galls en Phrygie, les Curètes sur le mont Ida, à Rome les Vierges de Vesta formaient des congrégations, liées par des vœux, qui différaient peu de ceux auxquels plusieurs ordres monastiques s'assujettirent. Long-temps avant Jésus-Christ, les Esséens vivaient, sous les palmiers de Judée, dans la contemplation, l'obéissance passive, le célibat et la pauvreté. Le voyageur qui eût traversé l'Asie en ces temps anciens, y eût peut-être rencontré partout des couvens et des anachorètes. La religion de Jésus visita les peuples opprimés. Elle releva vers le ciel les regards égarés et abattus des enfans des hommes. Il dut arriver alors que tout ce qui, par caractère, était porté à la contemplation et au silence de la retraite, s'attachât à trouver dans les paroles du Sauveur un langage favorable à ses penchans. Assurément Jésus ne leur enseignait pas à briser des liens formés par la Providence, et il n'avait pas donné l'exemple d'une vie passée loin des regards des hommes. Mais isolant certains passages des Écritures de leur liaison naturelle, ils surent les plier au gré de cette

[24] « Homme admirable que Bernard de St.-Gall ; et si savant, qu'il a prêché pendant plusieurs années. » *D'Arx, hist. de St.-Gall.*

fantastique imagination, qui caractérise les peuples de l'Orient. Ce fut l'origine du monachisme dans la chrétienté. Les anachorètes furent d'abord peu nombreux. Ensuite, et quand on vit la foule leur apporter le tribut de sa crédule admiration, la vanité multiplia leur nombre et les exagérations de leur enthousiasme. On ne regarda plus la foi, mais les cloîtres et les macérations, comme les gardiens de la vertu. Une meilleure voie s'ouvrit, lorsque les premiers fondateurs des ordres monastiques recueillirent en divers lieux des essaims d'hommes exaltés, et, les appelant hors des théâtres où ils faisaient parade de leur folie, leur persuadèrent de s'adonner à d'utiles travaux. La bénédiction du Ciel reposa sur les occupations des moines; leurs mains rendirent les déserts fertiles; leur piété adoucit les mœurs d'un siècle grossier, et quelques lueurs de science se firent jour à travers une obscurité profonde. Mais, depuis le jour où le mont Cassin vit St. Benoît donner ainsi d'utiles préceptes à son ordre, les âges avaient poursuivi leur cours; il y avait mille ans entre les premiers Bénédictins, à la discipline sévère, et ceux dont le vertueux abbé de Tritheim déplorait au commencement du seizième siècle la honteuse dégénération[25].

Depuis long-temps l'antique abbaye de St.-Gall n'était plus l'asile nourricier de la science. Ses trésors classiques, l'un sur l'autre entassés, se couvraient de

[25] « O douleur! ô mépris des saintes études! Où sont les prélats qui ne négligent les lettres pour l'avarice et les voluptés! Il en est, je l'ai vu de mes yeux, qui interdisent la lecture à leurs moines, et compriment tout développement généreux, etc. » *Ziegelbauer*, hist. litt. de l'ordre de St.-Benoît, I, 92.

poussière, relégués sous une obscure voûte[26]. C'était à multiplier les livres de messe et à les remplir de vains ornemens que l'abbé Geisberguer faisait travailler des copistes, ingénieux dessinateurs. On ciselait pour les chanoines des siéges magnifiques, mais où la piété ni l'humilité ne venaient s'asseoir[27]. Depuis des siècles la noble fondation consumait ses ressources en efforts pour étendre sa domination temporelle. A Pfeffers, deux abbés, administrateurs infidèles et spoliateurs des couvens, furent successivement déposés; les cantons propriétaires de Sargans dûrent songer à mettre le couvent sous tutelle[28]. En arrivant à Einsiedlen, on y apprenait qu'un religieux, de la maison de Monsax, y avait commis un assassinat accompagné de tout ce que la cruauté a de plus révoltant[29]. A Engelberg, ce n'était que vente de biens, désordres, plaintes, inutiles essais de réforme, révolte et violente oppression des administrés [30]. Plus d'ordre se faisait remarquer à Mouri, à Rheinau, et dans l'abbaye de Tous-les-Saints à Schaffhouse; mais on y eût vainement cherché le mérite ou le savoir[31]. Ce que les abbés de Dissentis firent pour la liberté les absoudra de n'avoir rien fait

[26] *Shelpherd,* vie du Pogge. *Ziegelbauer* loue fort l'abbé Ulrich VIII; sa gloire était d'avoir fait replacer en bon ordre les livres sur leurs tablettes.

[27] Un de ces siéges avait coûté 1,300 florins. « Eh! voyez-vous l'abbé s'y pavaner en pompe, donner ses mains à baiser, et ne faire autre chose que de s'appliquer à savoir passer le temps sans rien faire? » *Kessler,* Sabbatha, p. 50 (man.) dans la bibliothèque de St.-Gall. *Acta monasterii,* dans les archives de la ville.

[28] Lucerne, 10 février, et 4 mars 1520. *A. Z. S. Wirz.*

[29] *Docum. Arch. Einsiedlen*, 1665. *T. I*, class. VIII.

[30] *Leu. Muller,* VI, 383; VIII, 398.

[31] *Wirz,* III, 357, etc.

pour la science. Quant aux couvens de femmes appartenant à l'ordre des Bénédictins, ils avaient dégénéré plus encore que les couvens d'hommes. Ce n'eût pas été sans répandre des larmes que la pieuse fondatrice [32] des filles de Saint-Benoît eût vu, à Troub l'abbesse, à Wangen et à Bouchsée les prieures du monastère, déposées comme coupables de mauvaises mœurs, et chassées du pays [33].

L'ordre des Augustins, bien que l'époque de son origine soit moins connue que celle de l'ordre de St.-Benoît, remonte néanmoins aussi à une haute ancienneté [34]. Sa gloire, chez les Cantons, était le St.-Bernard. Là des moines hospitaliers ne cessaient d'accueillir à son passage le pèlerin fatigué, et depuis leur réforme [35], *ils* s'appliquaient à cette pieuse tâche avec un zèle nouveau. Mais partout ailleurs on ne pouvait méconnaître la décadence des Augustins. A Zurich, on en vint à nommer une commission du gouvernement, avec charge de mettre un terme à l'inconduite des moines et à leur vagabonde oisiveté [36]. Les religieux de Bâle n'avaient pas meilleur renom. Un décret de Sixte IV ayant ordonné la réforme des sœurs du Klingenthal, elles s'armèrent comme elles purent, tentèrent une ridicule défense, se firent chasser, et finirent par attirer à la ville de Bâle une sérieuse querelle [37]. Il y avait à Interlachen deux maisons d'Augustins, l'une d'hom-

[32] *Scholastica.*

[33] 1482. *Anshelm.*

[34] *Hospinien,* sur l'origine et les progrès des moines.

[35] 1484. *Leu.*

[36] *Wirz,* III.

[37] *Wurstisen,* VI, 13. *Muller,* VIII, 244. *Ochs,* IV, 374 *et* V, 442. Leur révolte eut lieu en 1482.

mes et l'autre de femmes; le gouvernement de Berne plaça dans la première des religieux étrangers pour qu'ils essayassent de la réformer; il supprima la seconde, dont les nonnes s'étaient enfuies ou avaient été expulsées pour cause d'inconduite[38]. Le couvent de Frauencapellen subit deux fois un pareil sort.

La dégénération de ces ordres antiques avait, dès le onzième siècle, conduit à l'essai d'enter sur des plantes vieillies la vie de jeunes rameaux. Sous de nouveaux noms, sous de nouvelles couleurs, surgirent les ordres de la Valombreuse, des Camaldules, de Clugny, des Citeaux. Leurs règles de discipline furent nouvelles, mais non leur esprit. L'ordre des Citeaux fut celui qui se propagea le plus en Suisse. A Saint-Urbain, à Cappel et à Wettingen il acquit de grandes richesses. Le couvent de Saint-Urbain venait d'être dévoré par un incendie, et ses religieux songeaient à réparer leurs pertes[39]. A Cappel, l'abbé Trinkler[40] ayant employé des sommes énormes à contenter son luxe et satisfaire ses mœurs déréglées, fut déposé; il s'étrangla à Zurich, et y fut traîné dans la boue des rues qu'il avait souvent traversées avec le cortége d'un prince. A Wettingen, l'abbé Jean Muller conjurait, pour l'amour de Christ, les Confédérés de venir à son aide, afin qu'il pût sauver non les biens seulement, mais les âmes de ses subordonnés. Gouverneur de nombreux couvens de femmes (il en existait seize en Suisse de l'ordre des Citeaux), le faible pasteur avouait l'impuissance où il était de les régir. « Je hais ces nonnes,

[38] *Stettler, an* 1473. *Muller. Hottinger, hist. eccl.* II, 428, 454.

[39] *Leu.*

[40] *Bullinger, Annal. cœnob. Cap. dans la Coll. Siml.* C'était en 1511.

disait-il, et je n'ose rapporter les bruits dont elles sont les objets. Que ne sont-elles chastes et honnêtes! Mais elles ne m'ont voulu pour conducteur, que parce qu'elles savent que je suis simple et facile à tromper[41]. » A Fraubroun, un délégué du cardinal de Gourk ayant voulu sérieusement entreprendre une réforme, les plus jeunes des sœurs, appuyées par leur voisin et leur ami, l'abbé de Frienisberg, résistèrent, et surent conserver le droit de rompre leurs vœux à leur gré[42]. A Gottstatt, une abbesse impudique fut déposée par le gouvernement de Berne[43].

C'est en avoir dit assez sur la corruption des ordres monastiques de la Suisse. Il faut cependant ne pas oublier l'influence qu'y exerçaient les ordres mendians. Ils étaient nés au treizième siècle, ce semble, pour porter au comble le désordre. Un écrivain spirituel[44] a comparé leur première apparition à celle des méthodistes en Angleterre. Comme eux, ils captivèrent le peuple par des discours pleins d'images, par des attaques hardies contre les souillures de l'Église et de l'État, et par une pureté de mœurs sérieuse chez les uns, de parade chez les autres. Ils en appelèrent à des signes et à des miracles. En Suisse comme ailleurs, ils s'attirèrent des applaudissemens et se firent des amis. Ils s'établirent au sein des villes, dans un temps où elles avaient fréquemment à se défendre contre les prétentions du Saint-Siége, et comme ils étaient les seuls d'entre les ecclésiastiques qui osassent braver les sentences de Rome, ils devinrent pour ces cités d'utiles auxiliaires.

41 *Wirz.*
42 1500, *Stettler.*
43 1482, *Anshelm.*
44 *Hallam*, hist. du moyen-âge.

Il en fut quelque temps ainsi ; mais quand le crédit des moines mendians se fut accru, Rome mit à les posséder au plus haut prix. Elle finit par les avoir à sa solde. A l'époque de la réformation nous les trouvons partout, comme vendeurs privilégiés de grâces spirituelles, comme chefs de pieuses congrégations, comme juges des hérétiques. Ils montent dans les chaires. Ils se font entendre sur les places publiques. Ils sont espions, ils sont supplians ; ils unissent un cynisme déhonté à un insupportable orgueil. Nous allons avoir à raconter comment ils se divisèrent, quelle inimitié animait les uns contre les autres les Franciscains et les Dominicains, et comment la haine ne leur permettant de taire aucun des torts de leurs adversaires, ils apprirent au public ce qu'ils étaient tous [45].

Les ordres chevaleresques, en qui les qualités opposées du moine et du soldat semblèrent quelque temps s'être alliées, ne purent fleurir qu'aux lieux et dans les temps qui rendaient cette union possible. Dans les riches commanderies du Midi, où l'on ne rencontrait plus de pèlerins à défendre, ni de Sarrasins à terrasser, il n'était resté à l'oisif chevalier, du moine que l'indolence, du guerrier que la rudesse. C'était à ces traits qu'en Suisse aussi l'on reconnaissait les ordres chevaleresques et particulièrement l'ordre Teutonique. Berne, frappée de cette dégénération, enleva à cet ordre, quarante ans avant la réformation, les revenus de l'église de Saint-Vincent, pour les appliquer à

[45] A Zurich, il fallut défendre aux Dominicains confesseurs l'entrée du couvent d'Oetenbach. A Winterthour, une nonne accoucha d'un enfant, s'enfuit à Rome et y trouva une telle protection, qu'elle revint bientôt avec l'ordre au prévôt de Zurich de la rétablir dans ses honneurs et dignités. *Dursteler.*

disait-il, et je n'ose rapporter les bruits d... p-
les objets. Que ne sont-elles chastes et ... ınt
elles ne m'ont voulu pour conduc... les
qu'elles savent que je suis simple ... e fu-
per[41]. » A Fraubroun, un dél... ..nitz,
Gourk ayant voulu sérieusemen... ..ns les
forme, les plus jeunes des s... dont le
voisin et leur ami, l'abbé d... te épo-
et surent conserver le dr... meil à la
leur gré[42]. A Gottstat... ..nce de leur
déposée par le gouver... ..ue, et on leur

C'est en avoir dit...
monastiques de l... ..e par l'inquiète activité
blier l'influenc... ..s et grises[48], Béguines[49],
Ils étaient né... , Lollards, leurs sombres es-
ter au com... ..oreux toutefois que dans les deux
comparé... ..ns, se reproduisaient sous des formes
tes en A... ..nouvelles. Ils fatiguaient le pays par leurs
ple p... ..ces importunes, ou l'agitaient au souffle de leurs
bar... ..tiques rêveries. Il y avait parmi eux des cœurs
e... ..nêtes, des âmes candides et sincères, des person-

[41] Delic. urbis Bernæ, pag. 189, etc.

[42] « *Kleider aus und Kleider an,*
Essen, Trinken, Schlafen gah'n,
Ist die Arbeit so die deutschen Herren ha'n. »

[48] Les *blanches* pétrissaient les hosties, les *grises* faisaient des cierges. De plus nobles soins occupent aujourd'hui les *sœurs grises*.

[49] Traités comme sorciers, leur nombre diminua. Mais il restait, au temps de la réformation, beaucoup de Béguines dans les grandes villes.

[50] (Picards.) « De cardinalibus et cæteris personis ecclesiasticis non aliud sentiunt quam de Antichristo, pontificem bestiam appellantes. Sacerdotes sibi ipsi eligunt laicos rudes et litterarum expertes; fratres et sorores invicem se salutant. » *Slechta à Erasme. Coll. Siml.* 10 oct. 1519.

...nt à la source d'un pur dévouement[51];
...s habitaient l'orgueil spirituel, l'hy-
...les dévotes pratiques et la nullité

...ce tableau, y ajouter quelques
...quand une corruption uni-
...ent inévitable, que des
... moment de la révolu-
...poque de la réforme.
... même temps, plusieurs
...pres à détromper l'aveugle-
...ule, et à mettre au plus grand
...s corrupteurs des prêtres, ainsi que la
...avarice de Rome. Ces faits furent les témoins
...voquèrent les réformateurs. Tout ce que dans l'antiquité païenne de rusés hiérophantes et d'habiles augures avaient employé de supercheries pour en imposer à une foule grossière, les Franciscains et les Dominicains le firent servir, dans le moyen-âge, à tromper l'ignorante chrétienté. Songes, images[52], reliques, maléfices, hardies ou même impies inventions[53], tout

[51] Voyez-en des exemples dans *Fusslin*, hist. de l'Église et des Sectes. *Hottinger*. *Wirz*.

[52] A Zurich, p. ex., le nombre des saints s'était élevé de 142 à 800, et celui des saintes de 27 à 200. La seule église de Saint-Michel à Einiguen, sur le lac de Thoun, comptait 77 reliques. « Comme on affirmait que chaque homme avait pour protecteur un des douze apôtres, et qu'il devait craindre de blesser par un choix les onze qu'il exclurait, un cercle était suspendu dans les églises, douze billets y étaient attachés et douze noms inscrits sur les billets. Venait la personne qui avait à choisir un patron; elle fermait les yeux, et dans cet aveuglement de corps et d'esprit, elle agitait le cercle et tirait un nom. » *Kessler*, *Sabbatha*.

[53] Comme celle qui élevait les mérites de St. François au-dessus de ceux du Christ. « Il entend ceux même que Dieu ne peut entendre. » *Hospinien*. *Scheurer*, *Maus. Bern.* I, 256.

fut mis à profit pour assurer l'empire des moines, jusqu'au jour où les forces de ces religieux furent paralysées par leurs mutuelles jalousies. Ils s'étaient divisés durant cent trente ans sur une absurde querelle, celle de l'immaculée Conception de la Vierge Marie. Enfin, les Franciscains l'emportèrent. Secourus par la subtilité de Duns Scott, et par les suffrages de grandes universités[54], ils obtinrent en faveur de la fête de la Conception immaculée la voix du pape[55] et de riches indulgences. Il fut reconnu que Marie avait été, dès le sein de sa mère, pure de toute imperfection. Des miracles l'attestèrent[56]. On crut. Les femmes applaudirent à chaque fleur qu'elles virent ajouter à la couronne dont était paré l'objet d'un culte d'imagination. Les églises des Pères séraphiques et leurs marchés d'indulgences se remplirent de pélerins et leurs couvens de dons. Ils triomphaient. Mais le Dominicain jaloux, qui se vit en péril de perdre, avec les grâces de Marie, la faveur de ses adoratrices exaltées, médita le moyen de ravir à ses adversaires leur gloire; il songea à les combattre, non par des raisonnemens, voie dangereuse et étrangère à son ordre, mais par leurs propres armes; et pour opposer à la ruse une ruse plus hardie, le plan suivant fut formé[57].

[54] Paris, Cologne, Mayence.

[55] Sixte IV, qui lui-même avait été Franciscain. Il menaça les contradicteurs de l'excommunication.

[56] Des Dominicains étaient tombés morts pour avoir prêché une doctrine contraire. Marie avait, dans une vision, confirmé à Sainte Brigitte la saine doctrine. Catherine de Sienne, dans une vision aussi, apprit le contraire. On peut consulter sur ce sujet les nombreux sermons de Bernardin de Busti.

[57] Le document auquel est emprunté le récit suivant, est essentiellement l'écrit publié en 1509, sous le titre *historia mirabilis quatuor here-*

Dans un chapitre provincial, tenu en 1506, à Wimpfen sur le Necker, on commença par déplorer unanimement l'influence croissante des Franciscains et l'appauvrissement de l'ordre de St.-Dominique. On exposa le danger où se trouvait un des plus fermes appuis de l'ordre, le père Weigand Wirth, cité à Rome pour avoir attaqué l'immaculée Conception, et l'on résolut de reconquérir par quelque action hardie l'opinion populaire, ce levier de toute œuvre éclatante. Après qu'on eut assez long-temps discouru sur la manière et le lieu de procéder à l'exécution du plan qu'on se proposait, le sous-prieur François Uelschi offrit son aide et celle de son couvent à Berne. « C'est une cité de gens simples, dit-il ; grossiers, peu instruits, mais braves, ils sauront appuyer de leur crédit et, au besoin, de leurs armes, la vérité d'un miracle qui les honorera. » Il dit, et sa proposition fut acceptée avec transport. De retour à Berne, Uelschi gagna à son projet le prieur Vater, le prédicateur Bolshorst, et le pourvoyeur Steinegger, qui étaient avec lui les hommes les plus considérés du couvent. Lui-même, que ses affidés croyaient en possession des secrets de la magie noire, se chargea de mettre en jeu l'imposture; et il choisit pour en être l'instrument un pauvre tailleur d'habits, de Zourzach, homme simple, qui se nommait Ietzer. La dévotion avec laquelle ce malheureux avait offert aux moines tout son bien pour être reçu frère lai, prouvait assez sa foi.

sierharum, etc. Haller l'attribue à Anshelm. Il est plus probable qu'un Franciscain en est l'auteur. Le choix qu'en fit le fils du conseiller Manuel pour le traduire en français porte la preuve de sa vérité. On a consulté aussi *Anshelm*, *Stettler*, *Wirz* et *Hottinger*. Voyez la littérature des documens dans la *Bibliot. d'hist. Suisse de Haller*, III.

On l'introduisit donc dans le couvent. Et d'abord on troubla ses esprits par de nocturnes terreurs. On fit ensuite apparaître à ses yeux une âme sortie du purgatoire; puis on lui fit voir Sainte Barbe. Son imagination s'échauffant par degré, et son âme se remplissant d'effroi, on lui donna pour confesseur Bolshorst, dans les bras de qui il s'empressa de se jeter. Bolshorst n'eut pas de peine à nourrir sa foi en des visions surnaturelles. Lui apparaissant un soir dans le rôle de Ste-Barbe, il lui promit que Marie elle-même le visiterait, et il lui demanda de se préparer à la recevoir en se livrant à des œuvres de pénitence et de macération. Ces actes, aux yeux du peuple, ne tardèrent pas à le faire considérer comme un saint. Une foule curieuse remplit le couvent. Ce premier succès accrut la hardiesse des Dominicains, qui songèrent à compléter leur victoire.

Les Franciscains se vantaient de posséder seuls les cinq plaies dont le corps de St.-François avait été stigmatisé, pour être exposé à l'admiration d'un siècle barbare. C'était la gloire qu'il fallait leur ôter. A cet effet Bolshorst s'approche, sous les traits de Marie, du lit de Ietzer; d'une voix imposante il lui fait comprendre la grâce qui lui est faite, et lui transperce la main d'un clou. La douleur qu'éprouva la victime empêcha qu'il ne lui fût fait à l'heure même d'autres blessures. Mais dans les nuits suivantes, après avoir fait prendre au malheureux un breuvage assoupissant, on figura par des moyens irritans des plaies en quatre autres parties de son corps. Ietzer, à son réveil, fut dans la stupeur. Les moines crièrent au miracle; ils lui persuadèrent qu'il était un élu de Marie et le Sauveur lui-même. Ils le firent passer dans une

chambre plus vaste, dont les murs étaient couverts de tableaux représentant la Passion du Christ. Le vain et malheureux Ietzer, en présence de ces images, s'attacha à reproduire les poses des figures, leurs gestes et leur expression. Il se mit à étendre les bras comme s'il eût été en Gethsémané, à pencher la tête comme pour recevoir la couronne d'épines. Par l'effet de boissons qu'on lui fit prendre, il fut quelquefois jeté hors de lui-même, il écuma, et l'on entendit murmurer autour de lui que, succombant à une excessive dévotion, il avait rendu l'âme et partagé la croix du Christ. Ce fut alors que le peuple inonda le couvent, et vint repaître ses regards de ces scènes effroyables. Alors aussi Bolshorst se mit à prêcher à haute voix sur le sujet du miracle, sur la gloire des Dominicains, sur l'évidente faveur dont le ciel les honorait, et sur l'erreur des Franciscains qu'il n'était plus permis de méconnaître. Ceux-ci furent abandonnés. Déjà des hommes estimés et doués d'instruction[68] commençaient à croire. Sans doute le tailleur de Zourzach tiendrait encore aujourd'hui un rang honorable dans la légende, si l'on eût su le faire disparaître à propos du théâtre de ses extravagances.

Mais parfois, en voulant pousser à bout des desseins hardis, on se prépare une terrible chute; ce fut le cas des Dominicains. Se confiant en l'aveuglement de Ietzer, Bolshorst, dans de nouvelles apparitions, se donna moins de peine pour contrefaire sa voix : il fut reconnu et poursuivi. Le prieur fut dé-

[68] Entr'autres le maître vénéré de Zwingli, le chanoine Lupulus (Wœlflin), qui affirma que s'il n'y avait pas là de miracle, il n'y en avait pas davantage dans la messe. *Wirz.*

masqué à son tour, puis le sous-prieur dans le rôle de Catherine de Sienne. Ils finirent par être réduits à avouer au frère lai, devenu soupçonneux, la supercherie des dernières apparitions, en insistant sur la réalité des précédentes; et ils obtinrent, bien qu'avec peine, qu'il continuerait à donner le spectacle de son exaltation. Ils travaillèrent en même temps, dans la crainte d'être découverts, à hâter le dénouement. Quelques vieilles femmes furent employées à répandre dans la ville le bruit qu'une image de la Vierge, dans l'église des Dominicains, avait versé des larmes. Les curieux accoururent en foule; ils entendirent un court et confus entretien [59] qui leur parut être celui de Christ avec sa mère, ils virent les larmes couler, et Ietzer, aux pieds de la statue, dans un état de raide immobilité.

Arrivèrent les moines qui, paraissant tout ignorer, demandèrent au frère lai la cause de l'état où il était et des larmes de Marie. Ietzer répondit qu'un esprit puissant l'avait porté au lieu où il se trouvait, et qu'il l'y retenait violemment, jusqu'à ce qu'il eût tout révélé aux hommes les plus considérés de la nation. Les Dominicains eurent alors la hardiesse de faire venir l'avoyer d'Erlach et quelques membres du conseil. En présence de ces magistrats, Ietzer déclara que la mère du Christ pleurait sur la chute imminente d'une ville qui souffrait l'enseignement des impies Franciscains et recevait les pensions de la France [60]. Le vieil et pieux

[59] Bolshorst murmurait ces paroles dans un tube, qui traversait la muraille. *Delic. Bern.*

[60] Jules II demandait des soldats à la Suisse pour combattre la France. Était-ce que les Dominicains voulaient mériter sa faveur?

avoyer demeura dans l'étonnement, et les conseillers Huber et Hubschi partagèrent sa surprise. Guillaume de Diesbach, plus pénétrant, affirma n'avoir point vu pleurer la Vierge, et, se bornant à cette observation, il se retira, renfermant ses soupçons en lui-même. Des hommes clairvoyans, et entr'autres le chanoine Laubli, et Valère Anshelm, se réunirent à lui pour chercher à approfondir le fait.

Comme ils se livraient à ce soin, Ietzer conçut le soupçon que les moines en voulaient à sa vie. Dès lors il refusa de prendre tout aliment qui n'avait pas été préparé pour la communauté. Un jour qu'il surprit les imposteurs dans une orgie nocturne, assis avec des femmes, et complotant des momeries nouvelles, ils l'obligèrent à avaler une hostie empoisonnée; mais la force de son tempérament surmonta l'effet du poison. Alors ils le chargèrent de chaînes, et le tenaillant avec un fer chaud, ils le forcèrent par la violence des tourmens à jurer qu'il garderait le secret. Cependant Ietzer réussit à s'enfuir. La nouvelle de l'imposture se répandit dans la ville. Les Dominicains, soutenus par le crédit de personnes puissantes, se défendirent en niant tout, et ils envoyèrent des députés à Rome, dans l'espoir d'obtenir une sentence favorable. Mais déjà le Sénat de Berne avait, de son côté, prévenu l'évêque de Lausanne et le pape, et remis, sans jalousie, aux tribunaux ecclésiastiques le jugement du scandaleux procès. Par l'ordre de Jules II, le légat de Grassis et les évêques de Lausanne et de Sion se réunirent à Berne. Le procès fut intenté suivant les formes terrifiantes usitées en ces temps. Le malheureux Ietzer, exposé à de nouvelles tortures, persévéra dans ses déclarations. Il résulta de ses dépositions qu'un juif

baptisé, de Bamberg, nommé Lazare, avait aidé les moines à peindre des larmes sur l'image de la Vierge, et que, se prévalant selon toute apparence de l'ignorance des imposteurs, il leur avait vendu des eaux nécromantiques, propres, les unes à jeter dans l'assoupissement de la mort, les autres à rendre le calme et la vie. Les aveux des moines, tout révoltans qu'ils furent, allèrent à Rome, après que le gouvernement de Berne eut obtenu, bien qu'à grand'peine, que huit d'entre ses membres fussent instruits du résultat de la procédure. La sentence fut motivée sur les quatre chefs, d'avoir renié Dieu, d'avoir empoisonné des hosties, d'avoir peint des larmes sur la statue de Marie, et d'avoir parodié les souffrances du Sauveur. Le mercredi avant Pentecôte, les quatre Dominicains furent publiquement dépouillés de leur caractère ecclésiastique et livrés au bras séculier pour être consumés par les flammes. L'exécution eut lieu le premier mai, en présence de plus de 30,000 personnes assemblées sur la Schwellenmatte. La maladresse du bourreau prolongea si fort les souffrances des condamnés que la fureur de la multitude finit par se tourner contre lui. Ietzer, rendu par compassion à la liberté, fut plus tard arrêté de nouveau, et subit un nouvel interrogatoire, qui jeta le plus grand jour sur le but et le plan des imposteurs. On l'élargit ensuite et il rentra dans l'obscurité. Mais l'aventure dont il avait été le triste héros, parcourut l'Europe entière, reproduite par mille et mille copies et traduite en diverses langues. Elle fit à l'ordre des Dominicains une longue et cuisante blessure. La crédulité y vit une chose inouïe. Les penseurs rapprochèrent le fait d'autres semblables que l'intérêt des prêtres ou les ruses de l'hypocrisie

avaient su déguiser[61]. La réformation y trouva un levier puissant.

Neuf ans ne s'étaient pas écoulés qu'une fourberie de moines exposa de nouveau Berne à la risée[62]. Une confrérie s'était formée dans cette ville à la gloire de Ste. Anne, mère de la Vierge. Cette confrérie avait élevé un autel; elle avait reçu des dons considérables, et comptait dans ses rangs les plus hauts personnages de la république. Mais comme, pour entretenir cette dévotion, l'histoire de la sainte, dont on ne connaissait que le nom, offrait peu d'aliment, on jugea qu'il fallait acquérir quelque reste de ses dépouilles mortelles, pour l'offrir à l'adoration des croyans. Un couvent de Lyon passait pour être en possession d'un pareil trésor. Afin d'en obtenir quelque part, on envoya Albert de Stein en ambassade auprès du roi de France, dans l'espoir que la royale intercession rendrait l'abbé favorable au vœu des Suisses. Cependant Stein, peu difficile dans le choix de ses moyens, se contenta de s'adresser au gardien du couvent. Pour prix d'une partie de la relique il lui promit un présent considérable. Le gardien, non sans faire valoir son service, remit aux mains du guerrier bernois un crâne enveloppé dans de la soie. Stein, fier de son succès, et heureux de son bon marché, porta la relique dans sa patrie; il fut à son passage à Lausanne béni par l'évêque; à Berne on le reçut en triomphe. Le clergé, les conseils, les citoyens vinrent en pompe au-devant de lui. Ils l'accompagnèrent jusqu'à l'église des Dominicains où devait être déposé

[61] Le simple Ietzer lui-même avoua à ses juges qu'il pouvait bien en avoir été des stigmates de Catherine de Sienne comme des siens.

[62] *Stettler. Delic. urbis Bernæ.*

le précieux trésor. On mit le crâne dans une châsse de grand prix; on l'environna de tableaux, d'ornemens et de cierges. L'évêque de Lausanne accorda de hautes indulgences. On était dans l'ivresse, quand arriva une lettre de l'abbé lyonâis, déclarant que la relique, objet de tant d'adorations, était un crâne obscur tiré de l'ossuaire du couvent. La confrérie fut dissoute par ce coup imprévu. Les libres penseurs s'enhardirent au point de manifester leurs doutes ironiques au-delà du cercle des hommes qui pensaient comme eux.

Des faits pareils étaient de nature à déconsidérer auprès du peuple ses conducteurs spirituels. Le pape, de son côté, ne contribuait pas à rendre aux pasteurs l'estime qu'ils avaient perdue. Il vendait à vil prix les dignités ecclésiastiques[63], ou bien il en faisait la récompense des services les plus étrangers à l'Église et souvent les plus vils. Le nombre des courtisans (on appelait ainsi les protégés de Rome), le nombre des courtisans n'avait cessé de s'accroître depuis l'époque du concile de Constance. C'étaient des prêtres étrangers et d'une complète ignorance, des vagabonds, des favoris de nobles Romains, ou des soldats de la garde pontificale[64]; ils se présentaient avec des assignations sur les revenus des canonicats ou des riches abbayes. Leurs mœurs étaient aussi méprisables que leur ignorance était profonde. Leur orgueil ne se refusait rien.

[63] « 20, 30 florins. » « Qu'il vînt seulement à la cour avec un sac d'argent, c'en était assez; on ne doutait plus de son mérite, ni de sa capacité. » *Pierre d'Ailly*, (de l'année de la réform. dans le Conc. de Const. de Van der Hardt I., 302). *Nicolas de Clémangis.*

[64] *Stettler. A. Z. S. Biographie de G. Stäheli*, écrite par lui-même, dans les *Misc. Tig.* T. II. *Muller* VIII. Il faut croire que souvent la cour de Rome était trompée, et qu'on abusait de son nom.

Parfois il en arrivait plusieurs nantis du même bénéfice; et souvent alors ils enveloppaient dans leurs querelles toute une contrée. C'est ainsi que l'abbaye de Munster, en Argovie, devint l'objet d'un long différend; il y eut des siéges, des batailles, et un procès ruineux entre Berne et l'évêque de Bâle. On avait inutilement cherché à remédier à ces désordres au moyen de concordats avec le Saint-Siége[65]. Les intrus bravaient les gouvernemens, les menaçaient de la colère du pape, et trouvaient des protecteurs chez des personnes dévouées à Rome; pour l'amour de la paix, il fallait souvent se résoudre à acheter d'eux le désistement de leurs prétentions. La Diète avait vu toutes ses plaintes échouer contre l'indifférence de la cour romaine[66]. Elle finit par décréter simplement[67] : « Qu'on mettrait à l'avenir dans un sac et qu'on jetterait à l'eau quiconque arriverait de Rome avec d'insolentes exigences. »

Mais ce qui porta au plus haut degré la défiance chez le peuple et le mécontentement parmi les grands et les ecclésiastiques eux-mêmes; ce qui manifesta au grand jour l'avarice de Rome, ce fut l'impudent trafic des indulgences. Le droit de dispenser des peines imposées par l'Église avait été anciennement exercé par les évêques des communautés chrétiennes; ils en avaient usé plus ou moins largement, mais jamais pour s'enrichir ni dans des vues politiques. Ce furent les papes qui employèrent les indulgences à ces deux buts.

[65] En 1486, p. ex., les Zuricois par le concordat de Waldmann. *Hist. pragm. de l'Église suisse.*

[66] Pucci répondait qu'il faudrait, par représailles, priver les Suisses de bénéfices hors de chez eux, etc. *Baden, 2 octobre* 1520. *A. Z.*

[67] *Stettler.* 1520.

Pour justifier la vente des grâces spirituelles, pour en rehausser le prix et pour en assurer le revenu au Saint-Siége, d'habiles théologiens [68] avaient affirmé qu'un trésor inépuisable de grâces, produit du superflu des mérites du Christ et des Saints, était au pouvoir de l'Église, et que le successeur de saint Pierre en avait la clef. Les portes de ce trésor s'ouvraient tout entières quand l'année du Jubilé arrivait, et cette année revenait à des termes toujours plus rapprochés [69]. La foule se portait alors à Rome afin d'y recueillir pour de l'or des bénédictions. Les richesses qu'elle y apportait venaient y alimenter tous les vices ; elles remplissaient le purgatoire à l'heure même où, selon les gens d'Église, le Jubilé faisait passer des milliers d'âmes du purgatoire dans le ciel. En Suisse les indulgences nouvelles se répandirent principalement au moyen des jubilés accordés aux Bernois par Sixte IV et dont Muller a déjà parlé [70].

Mais au temps de Léon X était réservée la honte de voir ce trafic porté au dernier degré d'impudence. On a beaucoup dit [71], mais on n'a pas suffisamment prouvé que Léon consacrait aux dépenses de sa sœur la plus grande part de cet exécrable revenu. Ce qui est certain, c'est qu'il avait besoin de sommes immenses pour enrichir sa famille, nourrir son faste, faire la guerre, et satis-

[68] Surtout Alexandre de Hale et Thomas d'Aquin.

[69] A une distance de 50 ans sous Clément VI, de 40, et de 10 sous Boniface; puis de nouveau à de plus grands intervalles. « O Pierre, il t'a été dit, pais mes brebis, et non pas tonds-les, » dit à ce sujet l'auteur d'une histoire slave.

[70] Plus haut, tome VIII, page 190.

[71] *Guicciardini. Sarpi.* Voyez aussi *Contelori*, et *Pallavicini*, conc. de Trente.

faire l'avidité du clergé de Rome; que, se confiant aveuglément dans la toute-puissance de la cour et dans l'ignorance de la chrétienté, mais particulièrement dans la simplicité de la nation allemande, il ouvrit un vaste marché de grâces spirituelles; qu'il en afferma le détail, et qu'il laissa les débitans employer, pour en accroître les profits, tous les artifices de la charlatanerie [72].

Ce fut chargé de cette mission et revêtu du titre de commissaire général apostolique, qu'arriva en Suisse, au mois d'août de l'an 1518, Bernardin Samson, gardien du couvent des Capucins à Milan. Il était envoyé par le général de son ordre, Christophe de Forli [73]. Son habileté consistait dans un babil entraînant. Déjà sous deux pontificats il s'était montré trafiquant expert [74]. Toutefois, plein de mépris pour une nation simple, qu'il croyait pouvoir pressurer hardiment, et dont il ne se donna pas la peine d'étudier les mœurs, il n'obtint pas en Suisse le succès qu'il s'était promis. Il traversa le Saint-Gothard. Les marchands d'indulgences engloutissaient d'ordinaire dans leurs coffres l'or du riche coupable, l'épargne du père de famille, le denier du pauvre, l'argent que la femme venait déposer à l'insu de son mari. Ils spéculaient sur les fautes commises ou à commettre, sur les pensées, sur la simple possibilité d'avoir mal fait [75]. Mais ils ne ren-

[72] *Guicciardini*, l. XIII.

[73] Léon lui avait commis la vente des indulgences dans vingt-cinq provinces.

[74] « Il pouvait se vanter d'avoir en dix-huit ans gagné à trois papes dix-huit cent mille ducats. » *Stettler*.

[75] On exigeait des princes 15 florins d'or, 10 des comtes etc., 6 du possesseur d'un revenu de 500 florins, un du simple bourgeois ou arti-

contrèrent pas chez les bergers des hautes Alpes la crainte servile des feux du purgatoire, condition nécessaire du succès. Quand Samson, agitant les flammes infernales, les montra à ces bergers comme la peine de crimes qu'ils avaient, en rougissant, appris de l'oisive et voluptueuse Rome [76], il n'attira que faiblement leur attention. La moisson fut peu considérable à Schwyz, où parvenait le retentissement des prédications de Zwingle à Einsiedeln. A Zoug, les attroupemens furent plus nombreux. Le peuple se pressa autour des tréteaux; « laissez donc, cria quelqu'un de la suite du moine, laissez s'approcher les premiers ceux qui ont de l'argent; les autres auront plus tard leur tour. » De Zoug, Samson se rendit à Lucerne, à Unterwalden, et par l'Oberland à Berne, ajoutant de jour en jour à son orgueil, à son faste et à son trésor. A Berne, il n'obtint pas d'abord d'être reçu dans la ville; mais en prodiguant l'or et les grâces spirituelles, il n'eut pas de peine à gagner des personnes influentes qui lui en procurèrent l'entrée. Les Bernois s'approchèrent alors en foule. Samson para magnifiquement l'église de Saint-Vincent afin d'y célébrer la messe avec pompe; il y distribua largement ses faveurs. Certes Jacques de Stein ne paya pas trop chèrement, au prix d'un étalon gris pommelé,

san, un demi-florin du pauvre. Voyez les directions données à Tetzel, dans le recueil de *Kappe*. «Mirum in modum amant ignem purgatorium, quod utilissimus sit illorum culinis.» *Erasme.*

[76] C'est par les gens de la suite d'Ennius que de malheureux sodomites condamnés à Zurich confessèrent d'avoir été appris au péché contre nature. Voyez les *Casus episcopales* dans les Constitutions synodales de l'Église de Constance, publiées en 1497; et les accusations portées contre le clergé de Lausanne par la bourgeoisie, dans *Ruchat, hist. de la réform.* I, XXX, etc.

l'indulgence plénière qu'il obtint d'abord pour lui, puis pour les 500 soldats avec lesquels il avait exercé le brigandage dans les guerres d'Italie, puis encore pour tous ses gens de la seigneurie de Belp. Mais Samson fit mieux encore. Considérant que les Bernois avaient singulièrement contribué par leurs dons à l'érection de l'église de Saint-Pierre à Rome, il leur fit déclarer qu'avant de les quitter il voulait rendre purs, comme au sortir des eaux du baptême, tous ceux qui se mettraient à genoux pendant la courte prière qu'il allait faire. La multitude se prosterna. Et lui, dans le ravissement où il était de la foi de ce peuple et de ses œuvres, ajouta à la promesse qu'il venait de faire, en proclamant que tous les Bernois décédés jusqu'à cette heure, où et de quelque manière qu'ils fussent morts, étaient pour jamais délivrés de l'enfer et du purgatoire [77].

Ce furent ses adieux à Berne; il se dirigea vers l'Argovie. A Lenzbourg le curé, s'appuyant sur les ordres qu'il avait reçus de l'évêque de Bâle, ne lui permit pas d'entrer dans la ville. A Baden, Samson crut pouvoir se jouer sans retenue des bourgeois d'une petite ville. Tandis qu'il suivait la procession dans le cimetière, il s'écria tout-à-coup comme s'il voyait s'élever au ciel des âmes échappées du purgatoire : « Voyez, voyez, elles volent! » Parmi ceux qui l'entendirent, était un homme qui passait pour simple d'esprit; il courut se placer sur le clocher, et secouant les plumes d'un oreiller, il se mit à dire aussi : « Elles volent, voyez, elles volent! » si bien que le farceur italien, furieux, fut réduit à quitter la ville au milieu des rires

77 *Stettler, Bullinger.*

bruyans du peuple assemblé. Il se rendit à Bremgarten. Ce fut pour y éprouver de la part du doyen Bullinger une résistance pareille à celle qu'il avait rencontrée à Lenzbourg. Samson menaça de se plaindre à la Diète, qui était assemblée à Zurich; il fit valoir bien haut la mission qu'il tenait de la personne du pape, et finit par s'emporter jusqu'à de grossières injures et jusqu'à excommunier le vieil ecclésiastique. Bullinger se rendit à Zurich pour justifier sa conduite. L'Italien l'y suivit. Alors plusieurs circonstances se réunirent pour mettre un terme à son impudente audace. A l'expression du mécontentement général auquel il avait donné lieu, se joignit la voix d'hommes éclairés. Il parvint à Zurich, de la part de l'évêque de Constance, une défense expresse de recevoir le moine étranger qui répandait les indulgences sans permission épiscopale. Nombre de religieux et de membres du haut clergé s'étaient aigris en voyant Rome attirer à elle, par un art nouveau, des trésors qui naguère venaient grossir leurs coffres [78]. Les pères de la patrie s'étaient aussi mis à calculer la valeur des sommes que ce trafic enlevait au pays. Enfin Zwingli, vivement animé par les encouragemens du vicaire épiscopal [79], prêchait à Einsiedeln, d'une voix tonnante, contre l'avarice et le charlatanisme de ces faux prophètes [80], dont Saint Pierre avait déjà averti les Chrétiens de se garder. Quand donc Bullinger vint à Zurich, on applaudit à sa fermeté, et on laissa

[78] Samson emporta de la Suisse 120,000 scudi, suivant *Sarpi, conc. Trid.* I, 10. Brenwald, bailli du Sargans, se plut à le dépouiller d'une partie de sa charge, qu'il envoya à Zurich. *Chr. man. de Werner Steiner.*

[79] *Coll. Siml.*

[80] 2 Pierre, II, 1-3.

aux portes de la ville le marchand d'indulgences. Vainement celui-ci chercha-t-il, sous le prétexte d'un message, dont il se disait chargé, à obtenir audience de la Diète. Il alla jusqu'à demander qu'on l'enfermât en attendant que l'on eût pris à Rome des informations sur son compte. Ne rencontrant que l'indifférence ou le mépris, il reconnut enfin qu'il ne lui restait d'autre parti que celui de quitter la Suisse [81]. A Rome même on déclara qu'il avait agi avec une fâcheuse précipitation et l'on chercha, mais inutilement, à adoucir la colère de la nation et les ressentimens des conseils [82]. La corruption de l'Église dans son chef et dans ses membres avait cessé d'être un mystère, même pour les dernières classes du peuple. Les uns en faisaient le sujet de leurs chansons [83]; d'autres répandaient des larmes. Il semblait que les feux du ciel, ou les flots soulevés des mers, pouvaient seuls mettre un terme aux iniquités de la terre [84]. Mais Dieu, dans sa miséricordieuse sagesse, avait déjà, en éclairant les hommes, commencé la réformation.

[81] *Bullinger. A. Z.*

[82] *Hottinger*, hist. ecclés. VII, 178.

[83] Entr'autres le « Chant des haricots, » du banneret Manuel. Déjà le Dante montrait Rome, en disant : « Là dove Cristo tutto dì si merca. »

[84] Savanarole menaçait des feux du ciel; d'autres d'un nouveau déluge.

CHAPITRE II.

Estime de l'antiquité classique. — Progrès de l'imprimerie. — Les écoles. — L'université de Bâle. — Érasme. — Études à l'étranger. — Renaissance des sciences philosophiques. — La théologie. — Le droit. — Sciences naturelles et médecine. — Arts plastiques. — Architecture. — Musique. — Direction satirique de l'art. — Nicolas Manuel. — Ulrich de Hutten.

On quitte avec joie le sol qu'a dévoré la brûlante haleine du vent du midi, pour retrouver, avec une respiration plus libre, des plaines qui donnent une espérance de moisson. Les regards se reposent en voyant le champ de la science, aride au milieu du quinzième siècle, commencer à fructifier vers sa fin. On s'appliquait, en Suisse aussi, à étudier la langue que Socrate avait employée pour enseigner une sagesse pratique, Platon pour éveiller de religieux pressentimens, Lucien pour combattre la superstition et l'hypocrisie, la langue dans laquelle sont écrits les divins documens de la religion chrétienne. Depuis que Chrysoloras avait publié son introduction à l'étude du grec[1], et qu'il était venu mourir, enseignant encore,

[1] *Erotemata :* « In manus post Chrisoloræ Isagogen quid sumendum? Ita enim Græcis studere destinavi, ut, præter Deum, qui me amoveat, nescirem. » Zwingli, lettre à Vadian 12 février 1513. *Coll. Siml.*

sur le seuil de la Suisse [2], on s'était occupé à recueillir avec un soin nouveau tout ce que l'on possédait de manuscrits de la langue grecque, et on les réservait pour qui saurait un jour les expliquer. La chute de Constantinople accrut les facilités qu'on avait d'étudier le grec. Andronic Kontoblakas l'enseigna à Bâle [3]. Érasme écouta à Bologne les leçons de Musurus; Glaréan et Hofmeister furent à Paris les auditeurs de Lascaris [4]. Aussi les enseignemens de ces maîtres pénétrèrent-ils dans les Cantons. Mais ce qui sema au loin la science, ce fut l'imprimerie. Cet art fut découvert à une époque où il put manifester promptement sa puissance; et par lui, les pensées d'un homme devinrent en peu de jours celles d'un âge entier.

Muller a déjà parlé d'essais d'imprimerie tentés en Suisse [5]. Dès que la carrière fut ouverte, des hommes d'esprit et de cœur s'attachèrent à reproduire par la presse les principaux ouvrages classiques, et ils rendirent à la science un singulier service, en donnant de ces ouvrages des éditions claires, belles, et d'un prix peu élevé. Bâle fut une des villes qui les premières accueillirent l'art nouveau du typographe; deux frères [6], espagnols de naissance, vinrent y construire des moulins à papier. Ce que cette ville fit pour les lettres, ne tarda pas à payer la faveur de son admission dans la Confédération.

[2] A Constance, où il mourut en 1415. Poggio fit l'épitaphe de sa tombe. *Spondanus ann. Baron contin.*

[3] *Räuchlin* (qui fut son disciple) *præfat., rudim. Hebr.*

[4] *Roscoe* II, 112. *Wirz* IV. *Kirchhofer ann. Schaffh.*

[5] Plus haut, tome VIII, p. 225.

[6] Antoine et Michel Gallizion; ce nom était celui de la Galice leur patrie. *Leu.*

Parmi les nombreux imprimeurs de Bâle se distinguait Amerbach [7]. Ami d'enfance de Räuchlin, il s'était voué avec ardeur à l'étude des anciens ; il avait été recevoir la maîtrise à Paris, et il employa dès lors sa vie à combattre l'ignorance de son siècle, en y répandant les connaissances des siècles passés. Comme on pensait que l'étude des Pères de l'Église devait relever la théologie de sa profonde décadence, Amerbach se procura à grands frais des manuscrits de leurs ouvrages ; il compara ces manuscrits entr'eux, les soumit à un examen critique, les divisa en livres et en chapitres, et en donna de bonnes éditions. Son Ambroise, son Augustin, son Jérôme surtout, à la publication duquel il ne survécut pas, attirèrent l'attention du monde entier. Voulant appeler ses trois fils à faire plus encore qu'il n'avait fait lui-même, il recommanda à chacun d'eux l'étude particulière d'une des langues de l'antiquité.

A Jean Froben était réservée la gloire de surpasser Amerbach, dans les ateliers duquel il se forma. Les entretiens d'Érasme développèrent son esprit. De ses presses infatigables sortirent incessamment des traductions de la Bible, les premiers foudres échappés à la bouche de Luther, de nombreux écrits grecs et latins [8], et tout ce que le siècle enfanta de hardi et d'original [9]. Ces livres étaient imprimés avec une perfection que les contemporains ne pouvaient assez admirer.

[7] *Maittaires, annal. typogr.* I, 140, etc.

[8] Tacite, Sénèque, Suétone, Velleius, Pline, Cicéron, Dion Cassius, Plutarque, Isocrate, Homère, Euripide, Aristophane.

[9] L'éloge de la folie. Les Utopies et les épigrammes de Morus. Nemo, de Hutten. Le navire des fous, de Brand. Les œuvres de Félix Hæmmerlin.

L'art typographique ne faisait aucun progrès que Froben n'en tirât à l'instant parti. D'autres imprimeurs suivaient ses traces. Ces hommes exerçaient leur profession avec le sentiment d'être appelés à une tâche importante et sainte. Des laïques nombreux, laissant à l'Église le sommeil, accueillaient les fruits de leurs travaux avec une avide curiosité.

Bientôt ce réveil se communiqua aux écoles. Accoutumés que nous sommes à voir l'ordre, la méthode et une certaine dignité se montrer dans nos établissemens d'éducation, quelque effort est nécessaire pour nous former une idée de ce qu'était une école de couvent ou un collége au quinzième siècle[10]. Nulle régularité. C'étaient des entrées et des sorties continuelles. Pêle-mêle se trouvaient confondus les divers degrés de développement, et tous les âges depuis huit à trente et à quarante ans. Il était même des écoliers qui se plaisaient à conserver cette position jusqu'à la fin de leur vie[11], et qui, s'attachant aux pas des magisters, les suivaient de lieu en lieu, se procurant des moyens d'existence en mendiant, en volant, souvent même par le brigandage. Les élèves plus jeunes[12] les servaient, et se livraient aux fonctions les plus avilissantes en échange de quelques élémens de lecture. Ici l'école se tenait au milieu d'un cloître, dans une salle obscure, remplie du bourdonnement inégal et confus de quelque

[10] *Collin, biographie écrite par lui-même* (Misc. Tig. I, 4.) *Platter, biogr.* (dans le livre publié à Zurich 1718, sous le titre « du vieux et du nouveau emprunté à l'histoire des lettres. ») Les protocoles des Diètes, où mention est souvent faite des troupes d'écoliers et de mendians.

[11] Bacchantes.

[12] ABC-Schützen.

cent écoliers, murmurant des paroles en un latin barbare; ailleurs c'était dans une taverne, ou dans l'enceinte d'un cimetière, quelquefois au milieu d'un champ ou à l'ombre d'une forêt. Le maître avait bientôt épuisé sa science, qui souvent consistait à savoir chanter et boire; alors les heures se passaient à raconter d'immorales et grossières aventures. C'est dans ce misérable état que la science renaissante trouva les écoles. Les premiers qui y apportèrent quelque ordre et des connaissances, mêlèrent à leurs efforts beaucoup de préjugés et de faiblesses; et cependant le nombre d'hommes distingués, qui se formèrent sous leurs soins, atteste qu'ils méritaient la reconnaissance que ceux-ci leur témoignèrent. C'est dans les premières années du seizième siècle que la jeunesse studieuse trouva des guides instruits et des bienfaiteurs dans Utinger à Zurich, à Berne dans Lupulus [13] et dans Binzlin à Bâle. Ces maîtres firent toutefois moins pour le grand nombre de leurs élèves, qu'ils ne travaillèrent au développement de quelques hommes distingués. Ainsi se formèrent Glaréan [14], Collin, Zwingli, Nicolas Manuel, et d'autres hommes que l'histoire cite avec honneur. Les pensées que le maître, étonné de sa propre hardiesse, déposait dans le sein de ses jeunes amis, se reproduisaient en eux avec une nouvelle chaleur, et de jour en jour s'allumait le flambeau qui devait projeter sa flamme sur les siècles à venir.

Bâle était pour la Suisse le foyer d'où rayonnaient

[13] Wœlflin. Nous leur donnons les noms grecs ou latins qu'ils prenaient pour la plupart.

[14] Glaréan (Loritz) eut pour maître Rubellus; Collin (Ambühl) reçut l'instruction de Xylotect (Zimmermann); Zwingli celle de Binzli et plus tard celle de Lupulus. *Myconius* (*dans la vie de Zwingli*).

ces clartés nouvelles. Ses presses ne composaient pas seules sa richesse; son université réunissait une élite brillante d'hommes de lettres. Vers la fin du quinzième siècle, Räuchlin[15] et Wessel[16] y avaient relevé l'étude de l'antiquité, et donné l'élan aux esprits. Au temps de la réforme, Wittembach et Capito[17] y enseignaient la théologie en hommes éclairés, Pellican[18] professait les langues orientales, Glaréan[19] la philosophie, et Cantiuncula[20] le droit. Deux amis d'Amerbach et de Froben, leurs guides et leurs collaborateurs, répandaient autant de charme dans la société par leur esprit qu'ils contribuaient par leur savoir à l'avancement des lettres; c'étaient Rhénanus[21] et Cono[22]. Érasme trouvait son bonheur dans la compagnie de ces hommes. Il écrivait : « Je me crois au milieu d'eux dans le plus délicieux musée. Combien n'ai-je pas, à Bâle, appris à connaître de savans du plus haut mérite! Tous comprennent le grec et le latin, plusieurs l'hébreu. L'un excelle dans l'histoire, un autre dans la théologie, un

[15] Il passa deux ans à Bâle, 1477-79. Meiners dit quelle puissance il y exerça.

[16] De Grœninguen en Hollande. Il avait dû quitter Paris à cause de sa théologie. Luther l'appelle le témoin envoyé de Dieu. V. *Bayle*.

[17] Köpflin, de Haguenau, estimé aussi comme prédicateur.

[18] Conrad Kürsner, de Ruffach. V. *George Muller, dans ses Confessions d'hommes illustres*, VI.

[19] Soit avant, soit après son séjour à Paris. *Ochs*, V, 387.

[20] De Metz. *Ochs*, V, 336. *Hess*, (*Erasme*, II, 590. 597.) *Meiners*, *Vies d'hommes célèbres*, I, 252. *Erasme Epit.* LXXX, 87.

[21] De Nuremberg, correcteur chez Amerbach.

[22] Béat Bild de Reinach, fils d'un bourgmestre de Schelestadt, aussi correcteur, par intérêt pour les lettres. « Quando non ridet Beatus? Cujus ingenio, dispeream, si quid adhuc vidi civilius aut argutius. » Ainsi Érasme, Ep. 38 du LXX, édit. Lond. Jean Sturm a écrit sa vie *Rer. Germ.*, *lib.* III, *Basil.*, 1571.

troisième est profond mathématicien, ou habile jurisconsulte, ou se distingue par sa connaissance de l'antiquité. Rencontre unique; au moins n'ai-je rien vu de pareil ailleurs. Mais encore, science à part, que de cordialité, que d'aménité, que d'union; on dirait un même cœur[23]! »

Ainsi parlait Érasme, peut-être sous le charme de la considération que ces hommes de lettres lui portaient[24]. Il est vrai que l'université, bien qu'il n'y eût aucun emploi, lui devait une partie de son éclat. Érasme, âgé de plus de cinquante ans[25], avait atteint le plus haut degré de sa gloire, quand il vint se fixer à Bâle. Enfant du malheur, il s'était élevé à la plus haute fortune par le génie uni à la persévérance. Né d'une union illégitime, il avait passé plusieurs années d'ennui, enfermé par son tuteur dans les murs d'un couvent; puis, jeune encore, il avait voyagé dans les pays les plus civilisés de l'Europe, et mérité en tout lieu des applaudissemens[26]. Parvenu à l'âge d'homme, il acquit les égards et la faveur des plus grands monarques[27]. Sa traduction des œuvres morales de Plutarque et ses explications des sentences des anciens ouvrirent la voie à une manière belle et approfondie d'étudier l'antiquité. Dans son *Éloge de la Folie*, saisissant la marotte, il en frappa jusqu'à la pourpre des

[23] *Ep.* I, 35.

[24] L'évêque le premier. « Obtulit pecuniam, obtulit fortunam, equum coegit ut acciperem. » Ep. VIII, 5.

[25] Né en 1465; il vint à Bâle en 1519.

[26] Voyez ses lettres; elles sont dignes d'être lues.

[27] « Nec omnibus infeliciter cessit hanc adisse Laïdem; scito enim me ab ipsa pueritia ad annum usque quinquagesimum in aulis principum militasse. » Ep. XXVII, 57. Il se plaît à compter parmi ses amis Henri VIII, Charles V, etc.

cardinaux et des rois. Son *Manuel du chrétien militant* et ses *Instructions à un Prince chrétien* enseignèrent les plus importans devoirs d'après les leçons de l'expérience et d'une religion pratique. Nous dirons ses mérites comme théologien. La profondeur s'alliait chez Érasme à la multiplicité des connaissances, et par l'union du goût à la pénétration, il surpassait de beaucoup ses contemporains. Il s'éloigna moins qu'eux du sentiment des convenances. Mais aussi, caressant et gracieux alors même qu'il frappait [28], il porta des coups moins vigoureux que les leurs. On avait peine à comprendre comment il savait à la fois captiver l'amitié des grands et conserver une dignité apparente; il y réussissait si bien que long-temps on le crut indépendant, et qu'il fut l'espoir des amis de la liberté jusqu'au jour où la réforme le mit à l'épreuve du feu. Ce fut alors qu'on se convainquit de l'immutabilité de cet adage, que l'homme ne saurait sortir vainqueur de la lutte des ténèbres avec la lumière, qu'autant que son cœur a fait avec joie le sacrifice de tout autre bien au bien seul vraiment digne d'envie, à la vérité.

En même temps que les jeunes Suisses jouissaient pour leur instruction des priviléges que possédait leur patrie, ils rencontraient à l'étranger de grandes facilités pour perfectionner leurs études. Ils en trouvaient surtout en Italie, où ils avaient coutume de fréquenter les universités; mais dans ce temps plusieurs d'entre eux étaient attirés à Paris et à Vienne par la réputation de deux illustres compatriotes. A Vienne,

[28] « C'est une mère qui bat son enfant; vient-il à pleurer, elle le caresse de plus belle : eh! ne t'aimé je pas, mon enfant, lui dit-elle d'une voix adoucie. » *Kessler, Sabbatha.*

Vadian[29] s'était fait un grand renom comme interprète habile des anciens. Venu jeune dans cette capitale, où les relations de commerce de son père lui avaient procuré un accueil bienveillant, il ne s'était livré qu'un moment aux piéges des plaisirs et il avait conservé ses forces pour les vouer à une plus noble fin. Il devint, à l'âge de vingt-trois ans, l'un des professeurs de l'université. Dans un voyage en Pologne et en Hongrie, il fit admirer sa science et son caractère. Il reçut ensuite de Maximilien la couronne du poëte, fut nommé recteur et vice-chancelier de l'université, puis conseiller impérial. De jeunes compatriotes, richement doués, se préparaient auprès de lui, et sous lui, à rendre un jour à leur patrie des services signalés[30]. Au nombre de ces compagnons d'études de Vadian avait été Glaréan, savant[31] et poëte, qui cherchait à concilier la sagesse avec l'épicuréisme. Il ressemblait à plus d'un égard à Érasme, qui se plaisait à exalter en lui le savoir uni à la grâce et à la pureté des mœurs. Glaréan fixa pendant plusieurs années son séjour à Paris; il y fut un ami et un père pour un grand nombre de Suisses. Il avait plaisamment composé, de ceux qui fréquentaient sa maison, un sénat[32] pareil à celui de Rome antique, et il les avait liés par des engagemens qui devaient servir à protéger leur innocence sans péril pour leur gaieté. La rectitude de son juge-

[29] *Fels, mémor. Musée suisse*, 1790.

[30] Glaréan, Zwingli, Valentin Tschoudi, Rösch, Collin, Bénédict Burgauer, Képorin (Wiesendanger), Conrad Grebel (qui finit mal), etc.

[31] « Il est mathématicien, philosophe, théologien, géographe, instruit en histoire, et connaît bien les langues. » *Érasme, Ep.* XVIII, 35.

[32] « Doux empire, consulat qui m'est cher. » *Lettre de Glaréan à Myconius, du 1er sept.* 1520. *Coll. Siml.*

ment les dirigeait dans leurs études et les gardait des piéges de la sophistiquerie française. Peut-être faut-il attribuer à la modération de son esprit le calme avec lequel plusieurs de ses élèves, et surtout des Glaronais[33], s'interposèrent entre les partis qui divisèrent leur patrie.

Allons plus loin. Après avoir énuméré les secours que l'ami de la science rencontrait pour suivre sa carrière, disons quel était l'état de la science elle-même. Nul doute que l'étude renouvelée des anciens ne lui eût donné l'élan que nous lui voyons prendre. Nul doute que le pape[34], qui employa des trésors à répandre la connaissance de la littérature grecque, n'ait plus qu'un autre contribué à dissiper l'obscurité, et qu'il n'ait ainsi, sans le prévoir et sans beaucoup s'en soucier, travaillé à l'abaissement de son propre siége. Ses voluptueux Italiens, contens de voltiger à la surface du jardin des lettres, n'avaient garde d'en aborder le sérieux[35]; ils pensaient avoir atteint les hauteurs d'une saine philosophie attique, quand, parvenus à ne rien croire, ils avaient laissé au peuple ses profitables illusions. Mais tandis qu'ils se livraient au charme de la poésie et des arts des Hellènes, et que même ils en empruntaient les images pour rendre de l'intérêt à la mythologie surannée de Rome, le génie profond des Allemands, et le sentiment républicain des Suisses tiraient des trésors classiques un plus utile produit.

[33] Entre autres Valentin Tschoudi, qui de Vienne se rendit à Paris.== Le premier Glaréan a entrepris l'examen critique de Tite-Live et frayé la voie aux Beaufort, aux Vico, aux Niebuhr. (*Traducteur*).

[34] *Roscoë, Vie de Léon X*, chap. XI.

[35] Il y eut des Italiens qui apportèrent à l'étude des dispositions différentes, mais ils ne furent point compris ou point écoutés de leurs compatriotes.

Ils n'avaient pas tardé à reconnaître quelle lumière on pouvait en recueillir, et particulièrement ce qu'ils renfermaient de moyens pour rendre le Christianisme à sa première pureté. Ils s'étaient donc mis à l'étude comme à un saint devoir. Heureux de le remplir, Collin avait sans regret abandonné ses dignités; Platter, un Homère en main, s'était soumis aux plus bas offices de la domesticité[36]; Pellican et son ami Scriptoris avaient voyagé au loin portant sur leurs épaules le poids d'un énorme in-folio hébreu[37]. Des vieillards apprenaient de Platter et de Képorin les langues orientales[38]. On vit plus tard les fruits de ces travaux. La philologie se débarrassa des liens d'une méthode barbare, et s'aidant de la critique, de l'histoire, de l'étude des antiquités, elle cessa d'être une science de mots, et devint une véritable école d'*humanité*[39]. La révolution qui s'opéra dans la philosophie ne fut pas moins remarquable. On vit s'écrouler, comme à la fois, tout cet édifice de la scolastique, qui, pendant des siècles, avait resserré dans d'étroites murailles le développement de l'esprit humain. Mélanchton le couvrit de mépris en montrant le peu de rapport qu'il y avait entre les écrits du grand Aristote et le vain échafaudage étayé par la subtilité des Arabes, retravaillé dans les obscures cellules des moines. Les mathématiques firent aussi des progrès. Glaréan, dans ses écrits sur l'*emploi des nombres*, sur l'*as et ses divisions*, sur les *poids et les mesures*, joignit toujours à l'exposé des

[36] Voyez leurs Vies, écrites par eux-mêmes.

[37] Vie de Pellican, dans *Muller, Confessions d'hommes illustres*, VI, 18, etc.

[38] Vie de Platter et celle de Képorin. *Misc. Tig.*, III, 266.

[39] Zwingli, dans la préface qu'il fit au Pindare de Képorin, nous dit es généreuses dispositions avec lesquelles les anciens étaient étudiés.

connaissances des anciens celui de l'état présent de la science. Il travailla, ainsi que Képorin[40] et Vadian[41], à une géographie comparée, et fit ressortir les progrès qu'on avait faits, surtout dans la géographie mathématique. Mais l'histoire, plus que toute autre branche de la littérature, prit une face nouvelle. Ses documens furent livrés à la critique. On apprit l'art d'écrire à l'école d'historiens immortels. Les services de la chronologie furent reconnus[42]. Enfin, le besoin de connaître le passé et particulièrement les annales de la patrie, se fit si vivement sentir, qu'aussitôt après la réformation, le gouvernement bernois chargea Anshelm, le libéral Anshelm, d'écrire le récit des faits qui s'étaient écoulés depuis la guerre de Bourgogne. En lui donnant cette charge, le Conseil lui fit une pension honorable[43], le déchargea de toute autre occupation, et travailla à lui faire ouvrir les archives et les collections historiques des divers États de la Confédération.

Cette amélioration des études philosophiques se fit sentir dans le champ de la science qui, par son objet, occupe le premier rang. La théologie se rapprocha de son but, se détacha de maint alliage, et représenta la Religion d'une manière moins indigne d'elle. C'était chose difficile quand tout parlait encore le vain jargon de la théologie scolastique, réunion du nom de Dieu à

[40] Scolies sur Denys d'Alexandrie.

[41] Commentaire sur Pompônius Méla. Un « Epitome trium partium terræ. » Dans l'édition de ce dernier livre, qui parut en 1528, se trouve un mot sur Colomb et sur Améric Vespuce.

[42] Érasme donne de grands éloges aux notes chronologiques de Glaréan sur Tite-Live et Denys d'Halicarnasse. Ep. XXVIII, 15.

[43] Il reçut annuellement 60 florins, 20 mesures d'épeautre, et son bois. *A. Bern.*

une philosophie creuse, confuse et bavarde. Ici se montra la supériorité d'esprit d'Érasme. Partant de ce principe, que le théologien doit avoir fait sur lui-même l'épreuve de la vérité de l'Évangile, et qu'il doit la montrer en sa vie, il ramena tout à la pratique; il laissa derrière lui la multitude de commandemens d'hommes que les siècles avaient amoncelée, et tenta de ramener la doctrine religieuse à ces simples élémens qui, pour tout homme de franche volonté, ressortent de la lecture de la Bible. Au désir d'apporter à cette lecture un cœur respectueux, il voulut qu'on joignît un esprit sans préjugé; et enseignant à distinguer l'esprit d'avec la lettre, les côtés obscurs d'avec les vérités évidentes, il ouvrit la voie au libre examen. Sans rejeter les traditions de l'Église, il les soumit à la Bible. A ses yeux, la valeur d'une doctrine religieuse se mesura suivant le degré auquel elle approchait des enseignemens du Sauveur lui-même. Les ouvrages d'Érasme étaient remplis d'expressions de respect envers le pape, d'éloges donnés à une sage réserve, et d'invitations à se défier de son propre jugement. Les amis les plus zélés du Saint-Siége crurent pouvoir les lire sans danger. Mais ils s'aperçurent tôt ou tard de l'influence de ces écrits sur leurs convictions : ils reconnurent que la théologie du spirituel écrivain, en apparence inoffensive, avait sapé jusque dans ses fondemens la puissance de la cour romaine. Érasme s'était abstenu de faire aucun appel aux masses; mais il avait tracé de larges sillons dans le champ où la semence allait être jetée[44].

[44] La preuve dans les écrits théologiques d'Érasme, particulièrement dans celui qui a pour titre : *Methodus compendio perveniendi ad veram*

La marche de la science du droit fut plus lente que celle des études philosophiques et théologiques. Il ne pouvait en être autrement dans des contrées où les habitans sont invités par la nature à des occupations et à des genres de vie divers; où les mœurs de la vie féodale s'entremêlaient à des restes d'indépendance primitive et à des vestiges plus fortement empreints de la domination de Rome; où la liberté allait tantôt gagnant, tantôt perdant du terrain. D'un côté s'élevaient des villes, dont la politique des princes encourageait l'agrandissement, au sein desquelles se développait l'esprit du commerce et se formaient des tribus et un patriciat; d'un autre côté se montraient comme de sombres nuages, les décrétales, les légions de gloses, et les lois canoniques avec leurs prétentions. Si l'on ajoute que ces élémens divers, se confondant les uns dans les autres, se nuançaient de mille manières, l'on comprendra qu'il devait en résulter une législation difficile à saisir et à embrasser dans son ensemble[45]. Les pouvoirs n'étaient point divisés. Les peuples étaient belliqueux et impatiens. Tout était confus. Dans un tel chaos, ce qui apparaissait le plus clairement, c'était la prédominance des formes et de l'esprit des lois canoniques. La plupart des chanceliers qui dirigeaient les affaires des villes étaient docteurs en droit canon. A Bâle, deux chaires étaient consacrées à l'enseigner, pendant que le droit romain n'en possédait qu'une, et qu'il n'y en avait point qui fût destinée à

theologiam. On en trouve une analyse dans l'histoire de *Schrœkh*, I, 49. — Voyez encore la Vie d'*Érasme*, par *Sal. Hess.*

[45] *Eichhorn, Hist. du droit germanique*, III, 342.

expliquer les lois de la patrie[46]. Il semblait que celles-ci fussent le droit étranger. Le bon sens du peuple s'irritait du verbiage des jurisconsultes, de leurs subtiles distinctions, de leurs présuppositions singulières; aussi demandait-on en tout lieu d'être délivré des ministres d'une justice scandaleuse[47]. Ici encore, c'était de l'étude des anciens que l'amélioration devait naître. Par leur secours le droit romain fut mieux connu. Les pages qu'écrivit Cantiuncula [48] sur « les devoirs du juge[49] » attestent des efforts faits pour expliquer, l'histoire en main, les principes de la législation. Non loin de Bâle, à Fribourg, Zasius[50] poursuivait ce but, fort de connaissances plus variées[51]; et quelques années plus tard Jean Sichard, Veit Amerbach, et Basile Hérold donnèrent leur attention à l'étude du droit germanique[52]. Mais ces faibles commencemens appartiennent, en grande partie, à un temps postérieur et à l'époque où la liberté religieuse eut été conquise; c'est alors qu'il fut permis au jurisconsulte d'ôter de devant ses yeux les verres colorés dont la cour de Rome l'obligeait naguère à faire usage.

[46] *Ochs*, IV, 73.

[47] Les plaintes auxquelles les jurisconsultes donnaient lieu se trouvent rapportées en détail dans *Spittler, Hist. de Wurtemberg*, 75 etc. La noblesse de Vétéravie déclara en 1495 n'avoir à l'avenir que faire d'eux en ses procès. Celle de Bavière se plaint aussi : « illi juris professores, nihil nostris consuetudinibus tribuere volunt. » *Eichhorn, Hist. du droit germanique.*

[48] L'ami d'Érasme. Ep. XXX, 87.

[49] Publié au tome III du *Recueil de traités d'illustres jurisconsultes.* Venise, 1684.

[50] *Érasme, Ep.* III, 39.

[51] Il adorait le droit romain. *Walther, Hist. du droit bernois*, pag. 21.

[52] Leurs ouvrages parurent tous à Bâle.

Les progrès des sciences naturelles et de la médecine ne furent pas plus rapides. Ces sciences prirent, dès l'abord, une fausse route. Le choix s'offrait entre les écrits des Romains et des Grecs, d'une tendance pratique, et ceux des Orientaux, pleins de merveilleux et de mystères. L'Orient avec son luxe, sa volupté, ses prodiges, avec ses antiquités colossales, ses âges dont les années se comptent par milliers, avec ses castes, sa culture sacerdotale et ses symboles énigmatiques, l'Orient a toujours eu pour certaines imaginations un singulier attrait. Le clair-obscur de son monde enchanté n'a cessé de séduire les esprits romantiques, avides de miracles et d'illusions, et qu'effraie l'aride bon sens, partage du prosaïque Occident. Les rigueurs exercées envers les Templiers; celles de l'inquisition d'Espagne contre les Arabes et les Juifs, et la cruauté des traitemens infligés aux sorciers, avaient, il est vrai, discrédité la magie, la doctrine secrète et la sagesse douteuse de l'Asie. Ces sciences étaient presque tombées dans l'oubli, lorsque, par un nouveau motif, on se rapprocha des Orientaux. Ce fut quand on se mit sérieusement à l'étude des livres saints de l'ancienne alliance. On se persuada de jour en jour davantage que c'était dans leur langue originelle que ces livres devaient être étudiés, et pour parvenir à la connaissance de l'hébreu, on la demanda aux Juifs. Répandus partout, les Juifs jouissaient en plus d'un lieu, comme médecins et comme possesseurs de connaissances particulières, de la protection et de la confiance des princes[53]. On leur paya chèrement ce qu'ils savaient et ce

[53] *Albert Haller, Bibl.*, *pr.* I, 384.

qu'ils dirent mystérieusement savoir[54]. Ils en imposèrent aux hommes les plus distingués. Räuchlin écrivit sur l'art cabalistique et sur le *mot* par excellence[55]. On entendit avec surprise parler de subites illuminations, de la possibilité de converser avec les Esprits et de commander à la nature. Agrippa de Nettesheim alla plus loin[56] encore dans ses écrits sur la science cachée. Il était fort jeune que déjà, grâce à des connaissances variées, bien que superficielles, à une bruyante éloquence, à une manière mystérieuse d'agir, à des relations énigmatiques et particulièrement à l'amitié de l'abbé de Trittheim, qui passait pour être en possession d'une sagesse extraordinaire, il s'était montré dans toute la gloire d'un homme initié à de profonds secrets. Fait prisonnier par les Confédérés en Italie, il avait été traité par eux avec bienveillance[57], et leur avait laissé des fragmens de ses ouvrages. Christophe Schilling, à Lucerne, en eut long-temps entre les mains[58]. Connu en Suisse par ces écrits et par un séjour qu'il avait fait naguère à Genève[59], Agrippa fut appelé comme médecin à Fribourg[60]. Il y vint, et non content d'y administrer les secours de son art, il y fit

[54] Le premier maître de Räuchlin fut Jacques Lehiel Loans, médecin de l'empereur Frédéric III et chevalier doré. En Italie, Räuchlin paya un florin d'or par heure les leçons d'Abdias. *Räuchlin, Præf. rudim. héb. Meiners, Vies d'hommes illustres*, I, 66.

[55] L'analyse de ces écrits se trouve dans l'*Histoire du moyen-âge de Meiners*, III, 11.

[56] *Meiners*,

[57] Probablement à la prise de Pavie, 1512. *Agrippa, Ep.* I, 53 et 40.

[58] *Ep.* II, 14, 15, 26.

[59] *Ep.* II, 38.

[60] En 1523. *Ep.* III, 55.

part du bienfait de ses connaissances secrètes ; au moins sa correspondance [61] et l'ignorance des Fribourgeois [62] donnent-elles lieu de le croire. C'était en un siècle où dans la ville de Bâle, demeure des lettres, le Conseil, persuadé de la possibilité de parvenir par des conjurations à découvrir des trésors, s'occupa d'en faire la recherche; tant il est vrai qu'il suffit de soulever les passions des hommes pour leur faire franchir le pont qui les conduit à toutes les folies [63].

La fausse direction des sciences naturelles égara la médecine. Aussi cet âge fut-il celui de Paracelse. Le charlatanisme de cet aventurier [64], son mépris de toute culture scientifique [65] et la grossière enflure de ses oracles ne sont que faiblement rachetés par des cures subites, opérées dans des cas désespérés, et par

[61] *Ep.* III, 42, 40.

[62] *Ep.* III, 56.

[63] « Sur la délibération des Conseils, le chef des tribus, Troutman, un conseiller et le chancelier Gerster confièrent au chanoine Fischer les objets suivans : deux pierres, un anneau ; un livre de visions couvert d'une croix blanche ; un livre de conjurations et une horloge de bois ; sous le serment qu'il n'userait de ces objets que pour la découverte d'un trésor, qui devait être caché dans la maison du défunt Michel Zchann. » *Ochs, Hist. de Bâle*, V, 378.

[64] *Adam, Vita medic.* Voyez sa lettre à Érasme, qui lui avait donné des conseils. — « Miras ubique fabellas reperio ; facere Carlinam, ut, qui ea munitus sit, possit duplo cum pondere alacriter progredi, dum reliqui lassantur, etc. » C'est le jugement de *Alb. Haller, Bibl. botan.*, I, 249.

[65] « Gens de Montpellier, de Padoue, de Paris, de Palerme, de Vienne et de Leipsick, vous n'êtes pas des professeurs de vérité, mais de mensonge ; des docteurs irréguliers et non réguliers ; un faux argent, etc. » *Œuvres de Théophraste Paracelse*, éd. 1616, I, 222 ; et la préface à ses 4 livres, « *des Colonnes de la médecine*, » où son insolent orgueil se dévoile tout entier.

l'emploi de remèdes inconnus ou long-temps oubliés[66]. Et cependant, à sa parole, des hommes graves commencèrent à croire aux panacées, aux teintures d'or, à la pierre philosophale. Dans ses longs et continuels voyages[67], disait-on, il avait séjourné en Arabie et en Égypte; il y avait connu de ces hommes aux longs jours et à la sagesse profonde, qui lui avaient enseigné à arracher aux Esprits des secrets merveilleux. Ni l'avarice bien connue de l'empirique[68], ni sa mort prématurée[69], n'empêchèrent maint insensé d'aller, aux dépens de sa raison et de sa fortune, quérir dans le chaos des écrits que Paracelse laissa, ou qui lui furent attribués, des mines d'or ou des sources inépuisables de vie. Ces funestes égaremens n'étaient que difficilement et faiblement combattus. On honorait le savoir et la clarté des vues chez des médecins tels qu'Anshelm et qu'Adelphi[70]; mais Vadian était à peu près le seul[71] qui travaillât à ramener dans les voies de la science. Ses notes sur le second livre de Pline, et son ouvrage sur les curiosités du sol helvétique furent une introduction à une meilleure étude de la

[66] Hydrargyro in acidis liquoribus soluto, stibio, helleboro, opii laudano nomine velati usu, omnium oculos in se convertit. *A. Haller, Bibl. pract.*, II, 2.

[67] Le mystère du lieu de son origine n'est point dévoilé. *Haller, Bibl. hist. suisse*, II, 215.

[68] Il quitta Bâle sur le refus qu'on lui fit de payer 3 pillules 400 florins. *Wourstisen*, 1527.

[69] A l'âge de 48 ans.

[70] A Schaffhouse. Ses plaintes, 1520. *Coll. Siml.* Ses mérites comme théologien, *Wirz*, IV, 125, 518.

[71] Kop quitta de bonne heure Bâle, sa patrie, pour vivre à Paris, et cessa d'appartenir à la Suisse. C'est pourquoi il n'est pas ici fait mention de lui.

nature, et son traité sur la manière de se préserver de la peste donna quelque idée de la vraie médecine. Toutefois Vadian lui-même se sentait plus à son aise dans le domaine de la théologie et des langues que dans celui des sciences naturelles, et il ne tardait pas à y rentrer[72]. Au sein d'une obscurité si grande, la Suisse vit naître Conrad Guessner[73]. C'est à lui qu'il devait être donné de porter sur la nature un regard pénétrant et d'acquérir par des travaux étendus une gloire solide et durable.

Nous voici arrivés aux limites d'un champ nouveau, de celui des arts, et nous y entrons à peine que déjà nous entendons s'élever la plainte portée contre les fureurs fanatiques qui accompagnèrent la Réforme. Non-seulement on accuse les briseurs d'images d'avoir fait éprouver aux arts une perte sensible; on reproche aussi aux réformateurs d'avoir, par une culture partielle de l'intelligence, arrêté l'élan des esprits vers le beau et vers l'idéal, au moment où il venait de prendre son essor. C'est un sujet que j'abandonne à traiter au philosophe et à l'ami des arts; comme historien il ne m'appartient que de recueillir les faits, en petit nombre, que mes recherches ont su découvrir jusqu'à l'époque de la Réformation. Enfans du superflu, les arts plastiques ne peuvent guère, avant le temps des guerres de Bourgogne, avoir trouvé en Suisse un sol sur lequel ils pussent fleurir. Il suffisait aux hommes de Morgarten, de Laupen et de Sempach, d'avoir sauvé

[72] Il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard sur sa bibliothèque, qu'il laissa à la ville de St.-Gall, sa patrie. Sur 449 volumes, 81 traitent des sciences naturelles, 51 de médecine; la plupart de théologie, d'histoire et des langues.

[73] Né en 1516.

la liberté, de se sentir le courage de la défendre encore et d'en pouvoir bénir le Très-Haut. Leur culte était simple; on trouvait peu d'images dans leurs églises[74]. C'est après que les Suisses eurent fait un riche butin à Grandson, après qu'ils se furent jetés dans les guerres de France et d'Italie, que la soif de posséder les produits des arts pénétra dans leurs vallées. Mais alors encore la grossièreté s'attacha plus au brillant et à la richesse qu'à la vraie beauté. En peu de temps reliques, ornemens, statues, tableaux remplirent les lieux saints et surchargèrent jusqu'aux moindres chapelles[75]. Il se forma aussi des collections particulières[76], dans lesquelles il peut s'être trouvé des objets de prix, ouvrages d'étrangers[77]. Mais nulle mention encore d'un seul homme distingué parmi les nombreux indigènes qui, dans les villes, et surtout à Bâle[78], travaillaient à peindre, à ciseler et à dorer les églises. Ajoutons qu'Érasme[79], l'homme du goût le plus délicat, et Manuel[80],

[74] Zwingli le confirme dans sa *Lettre à Valentin Compar, chancelier d'Uri.*

[75] L'église de St.-Vincent, à Berne (élevée en 1484 au rang de cathédrale), possédait entre autres la tête du saint dans un coffre d'or massif pesant 300 lots, et orné de pierres précieuses de la valeur de 2,000 ducats; deux anges d'argent doré pesant 80 livres; des parures en soie et d'autres couvertes de perles et d'or au nombre de plus de mille. *Scheurer, Mausol. bern.*, I, 265. — Il ne fallut que 18 ans à la chapelle de Ste.-Anne, à Stamheim, pour devenir fort riche. *Forrer, Man.* — A St. Gall, le 23 février 1529, on sortit de la cathédrale quarante chars de reliques pour les brûler publiquement. Celles en pierre étaient à part. *Kessler, Sabbatha.*

[76] Érasme en décrit une. *Ep.* XXIII, 6.

[77] Durer et Schorel séjournèrent quelque temps à Bâle. *Pirkheimer, Vie de Durer. Sandrart.*

[78] *Chron. man. de George-le-Chartreux*, 1524.

[79] *Ep.* XXIII, 13.

[80] Dans le chant qui a pour titre *Plaintes des pauvres reliques.* = Ce-

ami distingué des arts, ne s'expriment sur la destruction des images qu'avec une froide ironie ; que Zwingli même, qui savait distinguer les belles représentations historiques du culte superstitieux dont elles étaient les objets, ne condamnait que celui-ci, et se rangeait avec vivacité parmi les admirateurs des beaux tableaux[81] ; puis, il nous sera permis de demander si la Suisse n'a pas gagné davantage par la disparition d'un encombrement de méchans ouvrages, qu'elle n'a à gémir d'avoir perdu peut-être quelques morceaux inspirés par un talent plus heureux.

Ce que nous venons de dire ne s'applique point à l'architecture, qui avait déjà vécu son bel âge chez les Confédérés. En des temps où les premiers d'entre eux habitaient de chétives maisons de bois, la piété, riche en sacrifices, avait élevé les cathédrales de Berne[82], de Fribourg, de Lausanne, le dôme de Bâle et un grand nombre d'églises, à la construction desquelles l'or, des années de travaux, et l'habileté d'architectes appelés de l'étranger, avaient contribué de concert. On voit jus-

pendant Holbein donnait à la Suisse les prémices de ce génie qui toujours arrive à l'idéal par la vérité. S'il fleurit à la cour de Henri VIII, Bâle le vit naître, le forma et conserva de lui de belles peintures. Les artistes suisses les plus distingués du seizième siècle, Asper, Murer, Ammann, Ringlig, tous Zuricois, sont de son école. Joseph Heinz, Bernois, le peintre suisse le plus distingué du siècle après Holbein, fut imitateur du Corrège. (*Traducteur*).

81 *Lettre à Valentin Compar.*

82 L'église de St.-Vincent coûta plus de 100,000 florins. La plate-forme, érigée en 1333, en avait coûté 50,000. (*Muller.*) Heinz, fils du célèbre Strasbourgeois, fut appelé en 1421 à venir ériger l'église (*Del. arb. Bern.*), et selon *Heldmann*, la plate-forme aurait été faite par le second fils du célèbre Erwin de Steinbach.

qu'à de petites chapelles [83], érigées en ces âges, résoudre, à la surprise du nôtre, les problèmes les plus difficiles de l'art. On s'accorde à reconnaître dans ces édifices nombreux, et tous semblables, le grave et persévérant génie, l'inspiration et l'accord de la confrérie des architectes allemands du moyen-âge [84]. Un document, qui contient le renouvellement de leurs statuts en 1464, atteste que leur activité s'étendait sur la Suisse. Ils avaient alors pour chef suprême Iost Dotzinguer de Worms, architecte du chapitre de Strasbourg, et les membres qui vivaient chez les Confédérés étaient sous la direction d'Étienne Hurder, architecte attaché à l'église de St.-Vincent à Berne. Mais peu avant la Réformation, le zèle de ces hommes inspirés par la religion paraît s'être refroidi; le bruit et les intrigues avaient pris la place d'une modeste application [85]. Ordre fut donné à Rutzistorfer, de Zurich, qui était alors grand-maître, de se présenter en Diète pour y donner des explications, et sur son refus de comparaître, la confrérie des tailleurs de pierre fut, pour un certain temps, suspendue dans les limites de la Confédération [86].

[83] Par exemple, la chapelle de Greifensée, C. de Zurich, construite en 1350.

[84] L'imagination a composé leur histoire. Voyez *Wiebeking*, *Influence de l'architecture sur le bonheur des peuples*; *Grandidier*, *la Cath. de Strasbourg*; *Schœpflin*, *Als. illustr.*; *Gœthe*, *sur l'Art et l'antiquité*, etc.; *Krause*, *les trois plus anciens documens de la maçonnerie*; *Heldmann*, *sur les trois documens*. (*Le premier est ici mentionné; le troisième laisse des doutes sur son authenticité.*)

[85] Plaintes du député de Schaffhouse à la Diète de Baden, du 24 nov. 1522. *A. Z.*

[86] A Baden, 15 déc. 1522. *A. Z.* Plus tard elle rentra dans ses libertés. Voyez le second document mentionné par *Heldmann*, où il est fait mention de onze maîtres habitant la Suisse, 1563.

Des plaintes s'élevaient dans le même temps sur l'état de la musique. Glaréan eût voulu trouver dans les productions de ses contemporains le sentiment profond qui avait donné aux simples chants d'église des siècles précédens un attrait indicible. « De nos jours, écrivait-il, on méconnaît le rhythme, on rejette ce qu'on ne comprend pas, et on remplace d'anciens et bons morceaux par de si pitoyables compositions, qu'il faut désespérer de notre goût. » En effet, l'introduction d'une langue étrangère dans le culte, l'usage universel de mettre en musique des parties des écritures, même les moins faites pour être chantées, et l'ennui avec lequel les hommes d'église redisaient machinalement leurs litanies uniformément répétées, avaient ôté à la musique sacrée tout accent et toute expression. Il arrivait souvent qu'on voyait les chantres chanceler entre le chœur et la table à manger; souvent ils entremêlaient de voluptueux refrains à la gravité des hymnes solennelles [87]. Quelque pureté de chant se conservait pourtant encore chez les Dominicains. Glaréan se donna beaucoup de peine pour relever un art dont il déplorait la décadence. Pour y parvenir, ce fut encore aux anciens qu'il eut recours. Il exposa les opinions de leurs écrivains et les principes de leur musique. Il leur emprunta leurs dénominations. Il composa des mélodies sur leurs vers. Son tact exquis des convenances ne l'abandonna jamais. Lié d'amitié à ce que la Suisse possédait d'artistes distingués [88], il leur communiquait ses découvertes, les encourageait à des essais, jugeait et publiait leurs travaux

[87] *Agrippa, de Vanitate scientiæ,* cap. *de Musica. Glaréan.*
[88] Senfly, Mayer, Vannius, Dietrich.

Il atteignit surtout son but au moyen d'un écrit[89] dans lequel il exposa l'état de la musique; et il devint un libérateur pour les artistes quand, au moment de la Réformation, ils furent exposés à de vives attaques sous le prétexte des abus auxquels l'art peut se prêter.

Il nous faut encore, pour compléter ce coup-d'œil, signaler la tendance satirique que les arts prirent à cette époque. La corruption du siècle ne prêtait que trop à l'ironie. Alliée au sérieux du caractère allemand, et à l'amertume du cœur, la satire fut mordante et de nature à faire réfléchir plus qu'à provoquer le rire. C'est l'impression qu'on dut éprouver quand Vannius, appelé à célébrer à Fribourg la paix perpétuelle conclue avec la France, commença son alléluia par une *allusion* à la perfidie des grands, et que les chœurs, d'une voix haute, entonnèrent[90] : « Ne te confie pas, ô mon peuple, dans les rois et dans les fils des hommes, qui ne peuvent sauver. Ils parlent de paix à leur prochain, et méditent le mal dans leur cœur. Leurs mains sont remplies de présens. O Dieu, donne-leur selon leurs œuvres. Nous avons péché, nous et nos pères, et le trouble nous a atteints. Toutefois nous connaissons nos crimes. Ne punis pas, ô Dieu, ne nous oublie pas à jamais. Romps nos liens, et accorde une *véritable paix* à ton peuple. »

C'était aussi la réflexion qu'éveillaient les *danses des morts*, dont la peinture couvrait à Berne et à Bâle les murs des églises[91]. On y voyait le hideux squelette

[89] *Dodékachordon*, 1547. Il avait en 1516 publié son *Introd. à la musique*.

[90] *Dodékachordon*, p. 304, etc.

[91] Muller fait mention de celles de Bâle; celles de Berne sont de Manuel, et de l'an 1516-18. *Scheurer, Maus. bern.; Fiorillo, Hist. des arts*

entraîner, avec un rire amer et d'insultans sarcasmes, le chef suprême de l'Église comme le dernier des mendians, et le prêtre consacré à Dieu aussi bien que l'indiscipliné soldat. Les conseillers bâlois, en montant les degrés de leur salle de réunion, pouvaient chaque jour s'arrêter à voir des démons, sémillans de joie, précipiter à l'envi dans le large gouffre de l'enfer, moines, nonnes, évêques, cardinaux, et même un front paré de la triple couronne. Devant les yeux des chanoines d'Embrach on avait peint de voluptueux fainéans; au couvent de Ruti, c'étaient des prêtres avec leurs tiares couvertes de grelots. Principalement sur les siéges des chanoines, sur les statues, aux portes des temples et dans les vestibules des couvens, on retrouvait de burlesques saillies. Le ciseau, les pinceaux, la plume des poètes, la gaieté du carnaval, la chaire aussi [92], s'accordaient à représenter la génération des hommes de cet âge comme folle et corrompue. Parfois il arrivait à cette génération elle-même, dans un accès de joyeuse humeur, de prendre le cordon de l'ordre nombreux des fous [93]. Et cependant, chose remarqua-

plastiques, II, 298 etc.; *Ochs*, *Hist. de Bâle*, V, 275; *Étrennes de Winterthour*, 1819; *Coll. Siml.*, 1515. — *Wirz*, II, 235; *Hess*, *Hist. de l'église de St.-Pierre à Zurich*, p. 309; *Heldmann*, 295. Les hardiesses des tailleurs de pierre auraient-elles, en irritant le clergé, appelé la suppression de leur confrérie?

[92] Il n'est besoin que de connaître les 110 sermons de *Jean Geiler sur la barque des fous de Sébastien Brand.*

[93] « C'était le jeu que nous faisions (à Schaffhouse, 1527). Une femme menait pape, empereur, rois, et tout ce qui suivait à la corde des fous, chacun en son lieu, et moi, qui étais l'empereur, j'avais un bonnet de fou qui me coûtait un florin. » *Journal de Stockar.* Il ajoute : « Mes seigneurs viennent de construire une maison de fous, et voilà qu'achevée, elle se trouve trop petite. Ils eussent pris le marché qu'il n'eût pas suffi. »

ble, elle se plaisait à garder, et non sans raison, les traits les plus acérés de la plaisanterie, pour en frapper des hommes qui, par leur sacré caractère, eussent dû en être le plus à l'abri.

L'effet produit à Berne, dans toute la Confédération, et plus loin encore, par les satires de Nicolas Manuel, fut surtout prodigieux [94]. Doué de beaucoup d'esprit naturel, et familiarisé de bonne heure par Lupulus avec l'antiquité classique, Manuel s'était tourné avec un même amour vers la poésie et la peinture. Son œil clairvoyant avait promptement saisi les mœurs et la crédule superstition de son siècle; et quand la fameuse jonglerie des Dominicains eut ouvert les yeux à Berne, Manuel dirigea contre les serviteurs de l'empire des ténèbres toutes les armes que lui fournit son esprit. La danse des morts, son ouvrage, maint autre tableau, dont il décora les églises et les maisons de ses concitoyens, ses armoiries mêmes qui représentaient deux prêtres couverts de peaux de loups, reproduisirent en tout lieu les images de la vie déréglée et de l'hypocrisie du clergé. Il en dit plus encore dans ses vers, entr'autres dans deux drames, qui furent successivement représentés en pleine rue [95], et dont la vérité fit seule excuser la hardiesse. Dans le premier de ces drames, les messes dites pour l'âme d'un riche, avec tout le luxe de la vanité, donnaient occasion au haut et bas clergé, aux amis de table, à l'hôtesse, au magistrat, au bourgeois et au paysan, de dévoiler les ruses d'une avarice cachée sous le manteau de la sainteté. C'était mettre au jour l'aveuglement de la crédulité, et les mécomptes

[94] *Scheurer, Bern. Maus.* = Manuel était d'une famille originaire du Poitou. (*Trad.*)

[95] A la Kreutzgasse, en 1522.

d'une raison qui, s'éveillant, reconnaît ses erreurs. Dans le second drame, en présence du Christ, qui, couronné d'épines, humble, suivi d'apôtres dans le besoin, entouré d'aveugles et de boiteux, s'avançait sur un ânon, le pape promenait sa triple couronne et ses vêtemens couverts d'or et de pierreries. Son triomphe était celui d'un homme de guerre. Vêtus en princes, les cardinaux formaient son cortége; de nombreux serviteurs et sa garde l'accompagnaient; de malins campagnards, portant les yeux sur les deux tableaux, les rapprochaient par de naïves comparaisons. Anshelm raconte que le peuple ne manqua pas de faire aussi ces rapprochemens. Il reconnut que le choix lui était proposé entre la liberté et la servitude. Nul drame ne fut plus répandu que ceux de Manuel; nul livre ne fut plus réimprimé que son petit livre. Plusieurs années, il est vrai, s'écoulèrent encore avant que Berne se séparât de l'Église romaine; mais dire que la franchise du poète, loin de lui nuire auprès de ses concitoyens, servit à l'avancer dans la carrière des honneurs [96], c'est faire connaître l'opinion qu'avant la Réforme le peuple avait de ses conducteurs spirituels.

Nous ne saurions terminer ce chapitre sans prononcer le nom d'un intrépide chevalier allemand [97], qui, plus que tout autre, contribua à faire tomber le masque des ennemis de la vérité. Il nous est d'autant moins permis d'oublier Ulrich de Hutten, que la Suisse fournit le sujet de ses derniers travaux et qu'elle lui ouvrit

[96] Il fut nommé bailli à Cerlier, puis membre du conseil.

[97] On a sur lui de nombreuses biographies; celles de *Burkhard, Meiners, Fussli* (*Musée suisse*), *Wagenseil*, etc.

ble, elle se plaisait à garder, et non sans … lu les
traits les plus acérés de la plaisanterie, … *Plaintes*
per des hommes qui, par leur sacré ca… ux écrits [99]
dû en être le plus à l'abri. … re, le cœur

L'effet produit à Berne, dans to… sité chevale-
et plus loin encore, par les sati… ai aucun péril
fut surtout prodigieux [94]. D… s se trouvaient
naturel, et familiarisé de … on déclamatoire,
avec l'antiquité classique … uiétude aventureuse
un même amour vers l… uné. Au sortir de l'asile
clairvoyant avait pro… avait ouvert, et dans lequel
crédule superstition … sûreté, Hutten arriva à Bâle
jonglerie des Dom… 22. Érasme ne put se résoudre à
Manuel dirigea … un malheureux, rongé par la misère
ténèbres tout … nteuse maladie, l'homme qu'il avait jadis
danse des … ses éloges. Le pusillanime Érasme ne sut
dont il d… de le sacrifice de ses aises et celui de l'opinion
toyens … gards à la voix du cœur et de l'honnêteté. Et
prêtr… tant il crut devoir justifier sa conduite. En le fai-
tor… t il révéla au monde ce que jusqu'alors quelques
personnes avaient seules deviné : c'est qu'il y avait en lui une duplicité qui descendait jusqu'à la ruse, et un singulier empressement à fuir la guerre, à peine allumée, et qu'il avait attisée de sa main. Il ne pouvait être question d'une égoïste neutralité dans une lutte où de puissans intérêts allaient être compromis ; aussi les amis d'un meilleur ordre de choses assignèrent-ils dès lors à Érasme sa place hors de leurs rangs. On souffre en prêtant l'oreille aux plaintes que Hutten exhalait avec

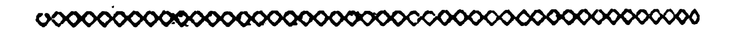
[93] On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, qu'il eut la principale part à cet ouvrage. Voyez *Meiners, Vies d'hommes ill.*, III, 73.

[99] Munch en a donné une édition complète.

on souffre bien davantage en entendant
rédicateur de l'amour de Christ, don-
n l'appui d'habiles développemens
iodes [100]. Il n'ignorait pas qu'en
ursuivait jusque dans son der-
'il nommait naguère son ami,
ait, abandonné du monde
eurs. Ce fut Zwingli qui
. Il le recommanda au pas-
u, qui l'accueillit sur ses rivages
paisible presbytère. Hutten y trouva
. En contemplant les œuvres de Dieu, sa
son amour, il sentit un baume salutaire des-
ure dans son cœur agité; et bientôt il livra sa dépouille à la mort, tandis que son esprit saluait les demeures de paix, habitées par les hommes auxquels la vie a paru d'un moindre prix que la vérité et la liberté des cieux.

[100] Stolz a donné en 1813, à Arau, une traduction allemande de ces deux écrits polémiques. « L'*Éponge* » est le titre de celui d'Érasme. Stolz s'attache à le justifier. Dans les pièces du procès il faut comprendre la lettre d'Érasme au Conseil de Zurich et la réponse de Hutten; on les trouve dans la *Vie d'Érasme* par *Hess*, II, 573.

[101] Hanz Schnegg, qui était aussi médecin.



CHAPITRE III.

La place d'Ulrich [1] Zwingli dans l'histoire. — Sa première éducation ; — Zwingli à Glaris, 1506 ; — à Einsiedeln ; — à Zurich. — Méthode de prédication. — Écrits de Zwingli. — Sa popularité. — Doctrine : 1) Religion ; 2) Église ; 3) Patrie.

L'histoire de l'humanité reproduit, dans des scènes variées, un même spectacle : celui d'esprits ardens en lutte contre l'inertie d'une foule avide et courbée vers la terre. Le dénouement de chaque scène du drame dépend, d'abord, de Dieu, dont la main dispose des circonstances ; puis, de ce qu'il est donné de pureté, de sagesse et de persévérance aux hommes appelés au combat. Dans cette guerre, les victimes de l'iniquité succombent en grand nombre ; le cœur se serre en les voyant tomber ; il renaît quand le doigt de Dieu se fait reconnaître dans l'histoire. Notre âme se relève lorsqu'il nous est montré que l'ambition personnelle, secondée par la force et le génie, ne réussit qu'à amener sa propre ruine et de longs malheurs pour les nations, tandis qu'un succès assuré et durable, bien que tardif, se trouve préparé pour toute œuvre accomplie avec abnégation de soi-même et en vue du bonheur des hommes. C'est la vérité qu'on peut lire clairement

[1] Huldreich.

écrite dans l'acte de la révolution religieuse et ecclésiastique du seizième siècle. Quelque part qu'ait eu au triomphe de la réforme le sentiment que les peuples avaient de sa nécessité; quel que soit le tribut que lui ont apporté les sciences; il n'est pas douteux que sans le dévouement d'hommes religieux, qui se trouvèrent placés à la tête des événemens, elle eût eu le sort de mainte autre tentative, et eût peut-être aggravé les misères de l'humanité. Nous devons donc mettre notre premier soin à caractériser ces hommes intrépides. Et d'abord nous allons faire connaître celui d'entre eux à qui, parmi les réformateurs suisses, appartient, sans aucun doute, le premier rôle.

Le père et la mère d'Ulrich Zwingli [2] étaient d'honnêtes paysans, domiciliés à Wildhaus [3], dans les vallées montueuses du Toggenbourg. Ulrich grandit au sein d'une famille nombreuse, prenant plaisir aux récits et aux légendes d'une pieuse grand'-mère, et respirant l'air pur et libre des hautes Alpes. Jeune, il mêla sa voix à celle d'un peuple ami des chants et de la gaieté. Il reçut sa première instruction de son oncle, le doyen de Wésen; puis, il étudia sous Binzli à Bâle, et à Berne sous Lupulus, qui lui fit connaître l'antiquité et lui enseigna les langues [4]. A l'âge de quinze ans, Zwingli se déroba aux poursuites des Dominicains, qui, ayant reconnu ses tâlens pour la musique, voulaient se

[2] Son père était ammann de la commune. Sa mère se nommait Meili. *Schouler, Vie de Zwingli*, seconde édition, ouvrage qui renferme tout et est fait avec un rare talent.

[3] *Le lieu de naissance de Zwingli*, par *Franz*, 1818. Zwingli naquit le premier jour de l'an 1484.

[4] *Myconius* (ami de Zwingli), *de Vita et obitu Zwinglii. Stäudlin* et *Tschirner, Arch. d'hist. eccl.*, I.

l'attacher[5], et il se rendit à Vienne. Une première instruction bien faite l'avait préparé à de plus fortes études. Tout ce qui entre dans le cercle des sciences philosophiques devint l'objet de son attention. Il fit aussi à Vienne la connaissance de Vadian ; c'était même gaieté, même soif de connaître, même génie[6]; ils se lièrent d'une amitié indissoluble. Quelques années s'écoulèrent, à la suite desquelles Zwingli revint à Bâle, pour suivre les leçons de Thomas Wittembach qui, l'un des premiers, osa porter dans l'obscurité des salles de théologie le flambeau du libre examen et les clartés d'une instruction variée. Sous ce maître, le jeune Ulrich apprit à se dépouiller de l'armure rouillée des décrétales et des subtilités de la scolastique. Il conçut un juste mépris pour la théologie du siècle, et l'étudia cependant assez pour pouvoir la combattre. Son indépendance, bravant les menaces des prêtres, ne reculait devant aucune recherche. Cependant des amis sincères l'avertissaient, en secouant la tête, qu'il prît garde à l'hérésie, et lui-même il sentait combien de brillantes erreurs se glissent facilement dans le cœur de l'homme sous les traits de la vérité. Il éprouva alors le besoin de trouver un rocher qui lui présentât un solide point d'appui et un moyen sûr de défense. Ayant trouvé ce point d'appui dans les Écritures-Saintes, elles furent dès lors le principal objet de ses constantes investigations[7].

Zwingli, à l'âge de vingt-deux ans, n'avait encore

[5] *Bullinger.*

[6] *Myconius, Mus. helv.*, 1790.

[7] *Esprit de Zwingli*, par *Usteri* et *Vögelin*, II, p. 229.

reçu de consécration que celle qui vient d'en haut [8], quand la paroisse de Glaris l'élut pour son conducteur spirituel [9]. Le peuple des cantons populaires, accoutumé à faire entendre librement sa voix en toute affaire publique, a plus que tout autre besoin de guides intelligens. Le pasteur est aimé; il est puissant; le magistrat recherche son appui. Honte au prêtre si la chasuble étouffe en lui le cœur du patriote! Au temps où Zwingli, plein du feu et des généreux sentimens de la jeunesse, fut appelé à exercer son ministère dans le canton démocratique de Glaris, tout lui présageait une carrière agitée. Les menées corruptrices des étrangers déchiraient la patrie. Les guerres faites à la solde des princes démoralisaient la nation. Deux fois Zwingli partit avec la bannière de Glaris [10]. Témoin des maux de son pays, et plein des hautes idées d'honneur national et de vertu républicaine qu'il avait puisées chez les anciens, il ne put s'empêcher de tonner contre la vénalité sans pudeur, qui signalait surtout le parti français [11]. Les plaintes qu'il fit entendre à ce sujet, bien plus que des attaques timides encore, et pleines d'hésitation, contre quelques-uns des abus de l'Église, lui firent de nombeux et puissans ennemis [12]. Franc, ouvert, plein d'énergie et de moyens, il était encore irréfléchi et se laissait entraîner par les désordres du temps,

[8] Il reçut la consécration de l'évêque de Constance en se rendant à son poste.

[9] La paroisse de Glaris comprenait alors près du tiers du Canton.

[10] En 1512 et 1515. Il a décrit d'une manière pittoresque la première de ces deux campagnes. *Freher*, *Script. rer. Germ.*, III, 143. *Schouler.*

[11] Surtout dans deux chants que Schouler rapporte.

[12] *Miconius*, *Wirz.*

ainsi qu'il ne tarda pas à l'avouer lui-même[13]. La musique et les plaisirs de la société le distrayaient d'autres soins[14]. Cependant il se distinguait déjà de la plupart de ses collègues dans le ministère par la richesse de ses connaissances, par l'amour du vrai, par le besoin qu'il avait de soumettre à la loi morale les penchans irréguliers de son cœur[15]. Tout ce qui était jeune et généreux s'attachait à lui et le payait d'admiration[16]. Il avait pour lui la majorité de son troupeau ; la minorité se composait des hommes dont il avait démasqué les vues intéressées ; ceux-ci l'épiaient, l'injuriaient et l'attaquaient par la calomnie. L'orage grondait autour de sa tête, lorsqu'il plut à la Providence de l'en préserver. Elle le mit à l'abri pour quelque temps, et garantit ainsi des espérances qui devaient se réaliser bientôt.

Non loin de Glaris était l'abbaye d'Einsiedeln, la Delphes de la Suisse, s'il est permis de comparer la sainte chapelle à la grotte vaporeuse d'Apollon, et l'humble posture de grossiers pélerins, avec leurs litanies monotones, à la brillante solennité des chœurs des Grecs. Conrad de Rechberg[17], plus chevalier que moine, portait alors le titre d'abbé, et abandonnait le gouvernement spirituel du couvent à l'administrateur Diebold de Géroldseck. Diebold, qui unissait un mâle génie à des mœurs douces et à l'amour de la science, prit plaisir à s'entourer d'un cercle de savans amis. Les

[13] *Miconius, Bullinger, Kessler, Fridolin Sicher.*

[14] Avant-propos d'un *sermon sur la pureté de Marie.* — *Esprit de Zwingli*, II, p. 551 et suivantes.

[15] *Lettre à Uttinger*, du 5 décembre 1518.

[16] *Schouler.*

[17] Son portrait dans *Bullinger.*

mérites du pasteur de Glaris n'avaient pas échappé à ses regards. Le voyant pressé de toutes parts par la faction française, triomphante en tout lieu[18], il lui fit offrir dans le couvent une demeure, de l'occupation et un modique revenu[19]. Ainsi Zwingli fut conduit à Einsiedeln pour y être prédicateur. Une tranquille vallée l'accueillit; le couvent lui ouvrit sa retraite; il y trouva du repos, des loisirs, une bibliothèque, et fut encouragé à sonder avec un nouveau soin les saintes Écritures. Il s'appliqua dès lors plus que jamais à l'étude du grec[20]. C'est aussi à Einsiedeln, sur le seuil d'un grand marché d'indulgences, que se révéla à lui le secret de mainte vie criminelle, et que, voyant une multitude, toujours la même, et toujours chargée des mêmes péchés, revenir d'année en année en chercher la guérison dans l'attouchement des saintes reliques[21], il apprit à connaître mieux son peuple et son siècle[22]. Mais quel abîme il découvrit entre l'Église de Christ et celle d'un Alexandre, d'un Jules, d'un Léon! La corruption des fruits, que son zèle, jeune encore, avait seule dénoncée, lui parut alors trahir la pourriture du tronc et des racines. De mûres réflexions le convainquirent que le principe de toute amélioration radicale ne pouvait se trouver que dans une religion épurée[23]; et dès ce moment

[18] La paix perpétuelle venait d'être conclue.

[19] Schouler rapporte quelles conditions lui furent faites. Il conserva le service de l'église de Glaris; c'est dire s'il est vrai qu'il en fut chassé.

[20] *Schouler.*

[21] *Wirz, Lettre à V. Compar. Esprit de Zw.*, I, 485.

[22] « En vérité, les plus grands coquins ne venaient ici que reprendre courage, et pas un n'y a été changé. » *Ibid.*, II, 181.

[23] Voyez ce qu'il dit de lui-même à ce sujet. *Esprit de Zw.*, II, 596, 600.

commença de sa part une attaque hardie et non interrompue des abus de l'Église. Il se tourna vers les hommes que leur position appelait à travailler les premiers à une réforme. Il écrivit à l'évêque de Constance, au cardinal Schinner et au légat du pape[24]. Il prêcha la parole de vie dans le lieu qui la veille avait été le théâtre d'un culte charnel. Il le fit avec tant de force, bien qu'avec mesure[25], que sa voix retentit jusque dans des contrées lointaines[26]. Enfin Géroldseck se vit secondé par lui dans toutes les améliorations que les limites de ses pouvoirs et celles de son courage lui permirent d'entreprendre[27].

Cependant la place de prédicateur de la cathédrale de Zurich vint à vaquer, et Zwingli crut de son devoir et de sa gloire[28] de rechercher une charge au sein d'une cité illustre[29]. Sa réputation, l'amitié de Myconius, et la bienveillance de quelques-uns des membres du collége des chanoines, auquel appartenait l'élection, lui donnèrent une grande majorité de suffrages[30]. Il vint à Zurich à la fin de l'an 1518. Et d'abord, se présentant devant les chanoines assemblés, il leur exprima sa reconnaissance et son désir de remplir les

[24] Écoutez-le lui-même, *Esprit de Zw.*, II, 598.

[25] «Il se mit à se ruer, mais avec tant d'art, qu'on n'eût su où le prendre sans paraître s'attaquer à la foi chrétienne.» *Salat.* Singulières hérésies qui ne se peuvent discerner de la foi.

[26] *Myconius, Narratio belli civilis*, dans *Lauffer*.

[27] Un jour il l'envoya introduire dans un couvent la lecture de la Bible en langue allemande, et accorder aux nonnes, à qui pesait leur vœu, la permission de se marier. *Hottinger, Hist. eccl.*, III, 27.

[28] *Lettre à Myconius*, 2 décembre 1518. *Coll. Siml.*

[29] Et fort corrompue. *Bullinger. Lettre de Wagner à Zw.*, du 22 avril 1528. (*Thes. Hott.*, t. III.)

[30] Il renonça seulement alors à son titre de pasteur à Glaris. *Schuler. Wirz.*

obligations de sa charge; puis, il annonça dans un discours énergique que son intention n'était pas de prêcher sur des textes isolés des Écritures, comme il était d'usage, mais d'expliquer le livre dans la liaison de ses parties, en commençant par le Nouveau-Testament. C'était, assurait-il, la seule manière de conduire à la connaissance de la pure vérité chrétienne. Il prévint le reproche d'innovation en rappelant ce que faisaient les Jérôme et les Augustin. Ses paroles réjouirent quelques-uns de ses auditeurs; elles éveillèrent chez les autres des inquiétudes et les aigrirent secrètement. Tous pressentirent que ce qu'ils venaient d'entendre n'était qu'un premier pas dans la voie des innovations, et que, cette voie prise, il ne resterait qu'à se ranger au nombre des amis ou des ennemis du réformateur.

Le premier de l'an 1519, jour où Zwingli entrait dans sa trente-sixième année, il commença les fonctions de son ministère. S'adressant à une nombreuse assemblée, il fit connaître son dessein d'expliquer dès le dimanche suivant les Évangiles par ordre, en commençant par celui de saint Matthieu. Sa prédication fut dès lors un développement simple et suivi des Écritures[31]. Chaque fois, il reprenait en peu de mots ce qu'il avait dit dans le sermon précédent. Il comparait d'ordinaire l'Évangile aux us et aux traditions de l'Église romaine, et il était de semaine en semaine mieux compris. Il ne laissait point sortir son auditoire sans l'avoir pressé d'agir selon la parole qui venait d'être exposée. Point d'abstraites dissertations; point d'images nuageuses, ni de phrases harmonieusement

[31] *Fussli, Matériaux pour l'hist. de la Réf.*, IV, 36.

cadencées [32]. Le langage de Zwingli était populaire et sans art; l'ordre et la clarté étaient son éloquence; il fixait l'attention de la classe instruite par une grande richesse d'observations, de rapprochemens, et de faits empruntés au passé comme au présent. Il attirait les savans par la profondeur des pensées, par la vérité et l'originalité des vues, et par la possession complète du sujet qu'il traitait [33]. Les jours de marché, il prêchait de bon matin, et l'on voyait les gens de la campagne et le magistrat réfléchi se presser à l'envi autour de sa chaire [34]. A vrai dire, il lui arriva, peut-être plus d'une fois, de blesser l'oreille autant que la conscience. Quand ses regards rencontraient les preuves de la vénalité de son peuple, de ses misères, ou les artifices calomnieux de ses ennemis, sa colère s'allumait et sa bouche laissait échapper des expressions peu dignes de la chaire chrétienne, bien qu'elles fussent dans les usages d'un siècle grossier. Il en trouvait l'excuse dans la vivacité de sa juste indignation [35]. Ni les personnes qui demandaient à la religion de les bercer d'impressions douces et molles, ni celles qui exigeaient des miracles de la grâce qu'ils se prêtassent à les calmer dans tous leurs égaremens, ne sortaient édifiées de ses discours. C'est qu'il parlait au cœur par la raison, qu'il

[32] « Apud Helvetios natis verbis ad vulneris sui cognitionem quemvis traxi. »

[33] Pour preuve l'écrit « de Providentia Dei Anamnema ad illustr. Cattorum principem Philippum. » Il avait appris par cœur Valère-Maxime, pour y puiser des faits au besoin.

[34] *Wirz.*

[35] « Je le sais, les grands crimes excitent ma colère; mais Christ, Pierre, Paul les attaquaient aussi violemment. Et d'ordinaire, je suis loin de me plaire à l'injure; je suis au contraire d'une douceur, d'une légèreté et d'une bonne humeur qui m'affligent. » *Réponse à Faber.*

sollicitait à l'examen de soi-même et à de constans efforts, et que, bien moins soigneux de plaire à ses auditeurs que de leur donner l'éveil, il les entraînait dans le pénible sentier de ses propres études et de ses expériences. Il animait ainsi les âmes au combat de la foi, en leur montrant en Dieu le conseil, l'appui, la force et la rédemption.

« Voyez, disait-il [36], si sur cette mer orageuse des destins, nous avons une autre ressource que de nous confier à la providence de Dieu. Cette providence a une voix, et elle parle au cœur de l'homme fait pour la comprendre. Crois-moi, lui dit-elle, rien ne se fait au hasard; tout arrive par mon ordre; il ne saurait en être autrement. Courage donc, dans l'attente du magnifique triomphe qui se prépare! Tu n'y rencontreras pas, il est vrai, une multitude prête à applaudir à toute action sanglante; c'est l'assemblée des bien-heureux. Là sont tous les justes, les sages, les héros, les hommes pieux; il n'en est oublié aucun de tous ceux qui ont habité la terre depuis qu'elle a été créée. Dans cette glorieuse société l'on n'appelle plus la jactance bravoure, l'hypocrisie religion, le babil savoir, la vaine éloquence sagesse; on n'y fait plus échange de mensonges : car il n'entre que ceux dont la vertu a été éprouvée et reconnue sincère; et le Juge qui prononce est celui que personne n'abuse, comme il ne saurait tromper personne. »

Quand Zwingli avait été mal compris dans ses prédications, qu'on avait interprété méchamment ses paroles, ou que le sujet traité lui paraissait demander de plus amples explications, il mettait ses développemens

[36] « Sur la Providence. » *Espr. de Zw.*, I, 185.

par écrit et les livrait à la presse. Bien qu'il n'ait recouru à cette manière de publier sa pensée que dans les dix dernières années de sa vie[37], il a amassé durant ce temps un nombre assez considérable d'écrits pour qu'ils soient un témoignage de son zèle, de sa piété, de la clarté de ses vues et de son savoir[38]. Tous ces écrits portent l'empreinte de la précipitation; il arrivait à Zwingli, ainsi qu'il le disait[39], de rencontrer en finissant l'idée par laquelle il eût dû commencer, et l'imprimeur impatient emportait le manuscrit quand il eût fallu le revoir. Tout était l'œuvre d'un premier jet. Il était échappé des jugemens tranchans, injustes dans leur généralité, ou des expressions trop vives, que la modération eût modifiées[40], que la politesse eût effacées[41]. Mais ces expressions hardies, cet abandon et cette liberté plaisaient fort aux hommes qui croyaient qu'à une plaie mortelle il fallait porter des remèdes cuisans et des coups qui se fissent bien sentir[42]. Au reste l'examen des écrits de Zwingli nous montre que, se modérant d'abord, il n'en vint à prendre un langage offensant que dans la chaleur de la querelle et en repoussant les calomnies de ses ennemis. C'est avec les égards dus aux faibles qu'il montra que la distinction des jours maigres reposait sur un commandement

[37] Le premier écrit qui parut sous son nom est du 16 avril 1522, « *sur le choix des viandes.* »

[38] Une bonne table de ses écrits se trouve dans la traduction allemande qu'Usteri a faite de la *Vie de Zwingli* par *Hess.*

[39] *Lettre à Vadian,* qui se trouve dans la *Vie d'Anne Reinhard* par *Sal. Hess.* 2e édit., p. 128.

[40] « Erasmus lenis et mansuetus est, qui caro timet capiti, nec minus timet amiculis. » *Hummelberg à Zw.*, du 4 nov. 1522. *Coll. Siml.*

[41] Oecolampade, par ex. *Wirz,* V, 263.

[42] *Wirz, ibid.*

émané des hommes [43]. C'est dans un langage ferme et sérieux, mais qui jamais ne s'écarte du respect, qu'il fit valoir auprès de l'évêque de Constance le droit que les Écritures donnent au prêtre de pouvoir se marier [44]. Plus tard encore il repoussa les attaques de l'évêque avec les armes d'une ironie douce, et exempte de causticité [45], supposant que de mauvais conseils avaient seuls pu tromper les généreux sentimens et la pénétration de son supérieur spirituel. Il ne changea de ton et de langage qu'après avoir remporté, dans les deux conférences religieuses tenues à Zurich, une victoire décisive. Ce triomphe une fois obtenu, il ne connut plus ni pourpre ni tiare, et traita sans ménagement tout ce qui s'opposait à la vérité telle qu'il l'avait établie [46]. Il trahit ainsi les faiblesses de l'homme à l'instant même où il venait de déployer toute l'énergie du héros.

Zwingli jouissait d'une popularité qui lui fut d'un grand secours dans l'exercice de son ministère. Fils d'un paysan, et comme tel préservé des prétentions de l'esprit de caste, il s'associait de cœur aux plaisirs du

[43] « *Du choix des viandes.* »

[44] *Wirz*, IV, 304.

[45] Dans l'Archételes. *Wirz*, IV, 288.

[46] « Non, ce n'est pas moi qui ai enlevé à l'évêque de Constance les hommes pieux de Zurich; c'est Christ qui l'a fait. Car sitôt que Christ s'est montré à eux, ils ont fui loin de l'homme qui n'en voulait qu'à leur laine, à leur lait et à leur chair, et les laissait boiter sans s'inquiéter de rien. Ne discernant pas la voix du berger, ils se sont tournés vers le gardien et le pasteur de leurs âmes.... » « On a beau dire après cela, que dès les temps de Charlemagne les Zuricois ont appartenu à l'évêque; on ne réussira qu'à prouver qu'avant ce temps ils pouvaient parvenir au salut en se passant de lui. » *Nouvelle réponse de Zwingli à Faber*, du 15 mai 1526.

pauvre comme à ceux du riche, et s'asseyait à la table de l'un et de l'autre, non en ami de la bonne chère, mais en homme qui cherchait l'occasion de converser [47]. Tout homme droit de cœur, fût-il le dernier du peuple, se trouvait à son aise avec lui. La bienfaisance de Zwingli était sans ostentation. Il fut un père pour les hommes que poursuivait un faux zèle et qu'attaquait la haine des prêtres [48]. Prompt à discerner les germes des talens, il leur prêtait un généreux appui [49]. Il vit bientôt se former autour de sa personne un cercle d'amis éclairés et résolus, qui l'aidèrent dans l'œuvre de la Réforme. Tout vint se grouper autour de lui, à l'exception des hommes qu'il avait blessés dans leur intérêts, troublés dans leur égoïsme, ou livrés à une honte méritée. Il avait un grand empire sur les gens des campagnes [50]. Son influence allait croissant dans les divers Cantons. De près, de loin, on lui faisait des communications, on lui donnait des encouragemens, on lui adressait des conseils et on lui en demandait. Il devint ainsi, sans l'avoir cherché, l'astre conducteur de ceux qui voulaient sincèrement une

[47] *Fussli*, IV, 36. *Myconius.*

[48] *Wirz*, IV, 326. Vies de Pellican, de Sébastien Wagner (par *Kirchhofer*), de Werner Steiner (par *le même*), de Jean Haller (*Scheurer*), etc.

[49] Voyez l'écrit qu'il adressa à Gérold Meyer, qui fut ensuite son gendre, « quo pacto ingenui adolescentes formandi sint. »

[50] « Ce même nommé Zwingli s'empare des paysans, les promène, les guide et les conduit chez lui; il leur parle de Dieu, et leur fourre le diable, avec ses écrits, dans la poche et dans le cœur. Il leur fait voir qu'on ne doit à grosses gens ni à gens d'église dîme, ni poule, ni oie. Il fait si bien que voilà Messieurs de Zurich obligés à rechercher la compagnie des paysans, à leur verser à boire, à les promener dans la ville. et à leur montrer tout égard, en perdant eux-mêmes tout droit au respect. » *Salat.* La suite montrera si ces reproches étaient fondés.

réforme, ainsi que de ceux qui appelaient une révolution dans des vues intéressées. L'œuvre de sa vie fut de servir de guide à cette multitude confuse, et de travailler à l'éclairer. Sa confiance en ceux qui l'approchaient se mesurait au degré auquel il discernait chez eux l'amour de la vérité. Il respectait cet amour même chez ses ennemis, et se soumit plus d'une fois à leurs leçons [51]. Son premier soin fut de faire tout servir à l'édifice de sa foi; puis, toujours semblable à lui-même, de porter cette foi dans les entretiens de la vie ordinaire aussi bien que dans la chaire et dans ses écrits. C'est ici le lieu de dire quelle était sa conviction [52].

Il croyait qu'il est un Dieu, le souverain bien, la source de toute félicité; que le renoncement à soi, la sanctification de la vie et le dévouement filial nous rapprochent de cette source de toute lumière et de toute grâce; que quelqu'élevé que Dieu soit, et bien que l'homme ne soit rien devant sa majesté, il peut néanmoins nous être donné de le connaître. Ce don, c'est Dieu qui le fait à ses élus. Et ces élus, qui sont-ils? On

[51] « Qu'il me déchire, n'importe; s'il m'éclaire, il m'appartient, il est de mes amis, il travaille à mon bonheur, il m'élève au-dessus de la terre. » *Espr. de Zw.*, II, 570.

[52] Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une exposition de foi systématique et détaillée, dont la place est dans un livre de théologie, mais simplement une clef de la conduite de Zwingli. Ses doctrines sont rangées sous trois chefs, *religion, église, patrie.* Elles sont reproduites fidèlement, et autant qu'il a pu se faire dans ses propres expressions. Voyez-en le développement dans l'écrit de Zwingli intitulé « *Uslegen und Grund der Artikeln;* » ou dans l'*Esprit de Zw.*, par *Usteri* et *Voegelin.* Il appartient au lecteur attentif d'examiner si les enseignemens de Zwingli étaient bien ceux des Écritures saintes, et s'il ne les a point à quelques égards modifiées selon son cœur. (*Trad.*)

les discerne à leur soif de tout ce qui est vérité, de tout ce qui est amour, de tout ce qui est éternel. Prêtons donc attention. Écoutons Dieu, qui ne se laisse sans témoignage auprès d'aucun homme. Il nous parle dans la merveille et dans l'harmonie de la nature; il nous parle par l'expérience de la vie; il le fait par les écrits des sages; car Platon, Pythagore et Sénèque ont, eux aussi, bu aux sources de la vérité. Mais ce sont principalement les saintes Écritures qui, de révélation en révélation, nous conduisent à la parfaite manifestation de Dieu, laquelle est en Christ. Christ, réclamant une vertu parfaite, et en donnant l'exemple, est devenu la lumière offerte à tous les yeux. Christ, le Fils de Dieu, donné au monde, est par son sacrifice devenu la vie du monde. La publication de cet inestimable bienfait est la bonne nouvelle, l'Évangile, qui amène les hommes dans le chemin de la connaissance de Dieu. Ce Dieu, tendre père, court, les bras ouverts, au-devant de son enfant; quel besoin a celui-ci d'implorer sa grâce par l'intercession des trépassés? qu'a-t-il besoin de chercher ce qu'il pourra apporter au Très-Haut? Dieu ne nous demande que la foi, qu'une foi sincère. C'est la foi qui de l'admiration conduit à la connaissance, de la connaissance à l'humilité, à l'amour et à l'espérance. Ainsi s'évanouissent, comme les ombres au lever du jour, les vigiles, les messes, les chants payés et les prières faites à la tâche; quel est leur prix, si la charité ne les inspire pas? Ainsi se révèle encore la vanité de ces litanies en langues étrangères, et de tout ce bruit dont on remplit les temples, sans que le cœur en soit réchauffé. Ainsi tombent et le culte des images de bois ou de pierre, et les commandemens d'hommes, et les prétendues œuvres méritoires, les

vœux, les jeûnes, les pélerinages, les initiations aux confréries et les mortifications des moines. Affranchi par la parole de Dieu, pourquoi l'enfant de Dieu rentrerait-il dans une condition servile? pourquoi reprendrait-il le joug d'une contrainte extérieure? Non; qu'il conserve sa liberté; qu'il se garde seulement de la faire servir à la transgression de la loi; qu'elle ne serve qu'à rendre sa piété plus filiale et plus pure; et que déjà sur la terre, il y puise dans la sincérité de sa foi les avant-goûts de la joie des cieux. Qu'enfin, libre des terreurs d'un purgatoire, imaginé par l'avarice des prêtres, il élève ses yeux vers les demeures éternelles, en s'appuyant sur la compassion de Dieu et sur les mérites du Sauveur.

Cette simple confession est celle en laquelle sont unis les membres de l'Église. Mais cette Église, il la faut caractériser. Elle est, avant tout, l'épouse sans tache de Christ, catholique, en ce qu'elle est la sainte société de tous les amis de Dieu, unis par son esprit en une même foi et une même espérance. Dieu seul la discerne. L'Église, dans un sens plus étendu, est ce peuple des paroisses qui, dès l'ancienneté des temps, s'assemble dans un but de dévotion et d'amour fraternel, qui a pour cérémonies le baptême et la cène, seuls symboles institués par le Sauveur, et qui prête l'oreille à la parole de Dieu, prêchée au troupeau par quelques-uns, tandis que tous conservent le droit de juger leur prédication. Les guides des paroisses n'en sont donc pas les seigneurs et les juges, mais les serviteurs et les employés. On doit les rejeter s'ils prêchent leur propre parole et non celle de Christ, car Christ seul est le chef de l'Église à jamais, selon sa promesse d'être avec elle

jusqu'à la fin des âges. Que personne donc n'usurpe la place du seigneur !

Et qu'on ne vienne pas dire : « Le pauvre peuple ne saurait comprendre la sainte parole ! » Il a qui la lui explique. Ce n'est ni pape, ni dignitaires, ni conciles, ni docteurs, ni pères ; c'est Dieu même ; Dieu, qui donne la sagesse à qui la lui demande avec simplicité, à qui fait sa volonté. C'est aussi pourquoi l'Évangile ne doit être fermé à aucun homme, et aucun laïque n'en doit être privé sous aucun prétexte.

Mais quoi, va-t-on dire, à vous entendre, mieux vaudrait simplicité que sagesse !—Trompeurs ou trompés ! La sagesse exige-t-elle que l'on soit nécessairement l'un ou l'autre ? Non ; elle consiste dans la vraie simplicité et dans le soin de garder son cœur du mal ; Christ a eu des disciples parmi les habiles comme parmi les ignorans, mais ceux-là ne sont devenus chrétiens qu'en prenant la croix, en renonçant à l'orgueil de la science, et en évitant de soumettre la parole de Dieu à leurs intérêts passagers. L'union du savoir à la simplicité du cœur est précieuse sans aucun doute ; car par la science on pénètre plus avant dans l'esprit de l'Évangile. Aussi, les Églises réservent-elles à des hommes instruits la tâche de l'enseignement et ne reconnaissent-elles pas comme prêtre celui qui se revêt lui-même du sacerdoce. J'ajoute que, plus ce ministère de l'Évangile demande de dons, plus il exige de soins, de dévouement et de vigilance, plus les hommes doivent se garder de le surcharger d'insoutenables fardeaux. Pourquoi la condition du célibat, tandis qu'il est si peu d'hommes à qui Dieu donne d'être chastes ? Pourquoi faire violence à la nature ? Ah ! malheur à ceux qui, par de coupables lois, propagent l'impureté,

les désordres secrets, l'hypocrisie et le scandale; ils se refusent à reconnaître que le mariage, le lit sans tache, est déclaré honorable par les Écritures, qu'il y est recommandé par l'exemple de prêtres nombreux, et que toutes les présomptions qui peuvent se tirer de la sagesse de Dieu, parlent en sa faveur. Loin donc, loin le célibat des prêtres, et ces plans de l'ambition que l'on élève en rompant les liens du sacerdoce avec la société. Loin la superstition de croire que l'ordination confère à elle seule la sainteté. Soudain, cessent à la fois la vente d'indulgences, faite par de faibles mortels, l'excommunication, par la bouche du prêtre, sans délibération de l'assemblée, et le recours à Rome et non à Jésus-Christ. Sur Christ seul repose la véritable Église; elle s'appuie sur ses paroles, elle vit de ses promesses; et bien que mise à l'étroit par des guides trompeurs et traitée avec mépris par d'orgueilleux sectaires, elle n'en sera pas moins un jour, par la grâce divine, triomphante du monde et de la mort.

Mais, dira-t-on peut-être, s'il est une Église visible, il lui faut un chef visible. — Je le crois, et je reconnais ce chef dans ce gouvernement chrétien que nous possédons, et qui est établi de Dieu pour faire régner la justice en veillant au bien commun. Je lui laisse la surveillance de l'Église. Je ne vois nulle part chez les Anciens qu'il y ait eu deux pouvoirs, un temporel et un spirituel; ils ne l'eussent pas souffert. Ne crains donc pas, instituteur chrétien, de te dessaisir d'une autorité que tu possédais injustement. Comporte-toi en frère avec tes frères, et ils te rendront affection et honneur. Donne-leur l'exemple des vertus du citoyen, de l'obéissance au magistrat. Qu'à leur tour les magistrats soient avisés de gouverner chrétiennement, de ne point dépasser la li-

mite de leurs pouvoirs, et de ne faire peser sur le peuple que les charges nécessaires. Qu'ils soient en exemple à la nation. S'ils agissaient différemment et qu'ils s'écartassent des voies de la piété et de la droiture, c'est alors que l'homme de Dieu devrait paraître, et que, grave en son discours, il frapperait, même en public, sans retenue et sans crainte. C'est ainsi que l'État et l'Église, avertis par des sentinelles vigilantes, régis par de sages gouvernans, placés sous la haute garde de Dieu et de Jésus-Christ, se prêteront un mutuel appui. Ils fleuriront en paix. Notre patrie, repoussant les pensions et les faveurs maudites des étrangers, reprendra des mœurs simples et pures. La bénédiction reposera sur elle. Elle prospérera. Et cependant nous travaillerons à nous rendre dignes d'une patrie meilleure, de la maison de Dieu, et de la glorieuse assemblée de tous les hommes pieux, fidèles et persévérans : de Socrate, d'Aristide, de Camille, des Caton et des Scipion, aussi bien que d'Abraham, de Moïse, de Jean et de Paul.

CHAPITRE IV.

Influence de Luther. — Périls de la Réforme. — Dangereux amis. — On enfreint les jeûnes et le célibat. — On brise les images. — Berne. — Lucerne. — Bâle. — Schaffhouse. — St.-Gall. — Les autres cités. — Les petits Cantons. — Les Grisons et le Valais. — Réaction sur Zurich.

Deux scènes se sont présentées successivement à nos yeux : la première nous a offert l'image de la corruption de l'Église ; et la seconde celle des progrès de l'instruction, progrès plus sensibles chez les laïques et les simples prêtres que parmi le haut-clergé. Nos regards n'ont pu s'arrêter sur ces faits sans que nous ayons vu un abîme se former entre deux existences. Cet abîme s'ouvrit bien plus largement quand une doctrine, reposant sur le fondement inattaquable de la parole de Dieu, fut prêchée avec liberté. Ce fut alors à qui, de l'homme instruit et du bourgeois au simple bon sens, de l'adroit railleur et du pesant critique, s'armerait contre le pape. Une classe entière, la moins faite pour se plaire aux nouveautés, se vit menacée dans ses dignités et dans son aisance. Elle chercha des armes pour se défendre. Sur ces entrefaites, il se présenta une circonstance dont elle sut se prévaloir. Luther, en Allemagne, avait été plus loin que Zwingli. La justification du réformateur saxon ne parvint dans les vallons reculés de la Suisse qu'après qu'il y eut été

bruit de l'indignation du pape et de l'empereur contre des projets d'une insolente audace. Cette circonstance suffit pour que les amis de la Réforme fussent baptisés du nom de sectateurs de l'hérétique étranger. Ce nom accrut leurs périls en déterminant le point d'attaque de leurs adversaires. Ceux-ci n'hésitèrent plus à répandre le bruit d'une vaste et effroyable conjuration contre l'Église et l'État. Ils racontèrent qu'à la tête du complot était le moine de Wittemberg; qu'il avait partout des émissaires; que Zwingli était son lieutenant en Suisse; que tous les rôles étaient distribués comme dans l'horrible farce jouée à Berne par les Dominicains; que les presses de Bâle se mouvaient à la voix du prêtre révolutionnaire, et que le pays se remplissait de magisters, d'écoliers, et même d'aventuriers et d'artisans qui venaient y semer, avec l'éloge de Luther, ses traités et ses doctrines[1]. Séduites par ces discours, un grand nombre de personnes trouvèrent bon que le légat du pape demandât à la diète l'extinction par le feu des écrits de l'hérétique et le bannissement de ses sectateurs[2]. Le légat n'obtint pas ce qu'il voulait; mais en plus d'un lieu le magistrat n'en fit pas moins des recherches inquisitoriales[3]. Les chaires retentirent d'injures, surtout de la part des moines. Tout penseur, tout ami de la science, tout homme qui se hasarda à discourir avec quelque liberté sur les abus de l'Église devint suspect, et fut en butte à l'animadversion populaire[4]. La langue grecque elle-même fut déclarée com-

[1] *Salat.*

[2] A Baden, octobre 1520. Myconius à Zwingli, le 2 nov. 1520. (*Coll. Siml.*)

[3] A St.-Urbain, p. ex. Voyez *Vie de Collin.*

[4] *Wirz,* IV, 435. Zwingli, en repoussant ces attaques, ne nia point

plice des crimes de Luther et combattue, la flamme à la main.

Vivement attaqués de ce côté, les réformateurs se trouvèrent d'autre part avoir à combattre de prétendus amis et des imitateurs maladroits; car le bruit qui se faisait au nom de l'Évangile n'était pas toujours de nature à en avancer la cause[5]. Ici c'était un jeune pasteur qui s'emportait en de violentes déclamations. Plus loin le prédicateur, plaidant en chaire pour ou contre la Réforme, était interrompu; des auditeurs irrités ou vaniteux [6] le prenaient à partie, et le temple se changeait en une arène, où les passions déchaînées se livraient combat. On s'attroupait dans les rues pour discuter les questions les plus délicates; et jusque dans le tumulte des cabarets on disputait encore, le coude appuyé sur la table avinée[7]. Ces scènes se passaient sous les yeux de jeunes gens qui, au sortir d'écoles améliorées, étaient avides de gloire et de nouveautés, indifférens aux convenances, et pleins de mépris pour la faiblesse dépouillée de son masque. Ces jeunes hommes écrivirent, sous le titre de « *Vautour plumé,* » une satire sanglante, qui souleva contre la Réforme de violentes inimitiés. Le vicaire général de l'évêché de Constance Faber, se prononça vivement contre une

l'influence de Luther, mais il l'appela un bien. « Au reste, ajoutait-il, ce n'est pas de Luther, c'est de l'Écriture sainte que j'ai appris à connaître Christ. Luther prêchant la doctrine chrétienne, nous sommes d'accord; mais bien qu'il ait amené à Dieu infiniment plus de personnes que moi, je ne porterai pas pour cela son nom; je n'en veux porter d'autre que celui de mon unique chef, qui est Jésus-Christ. » *Esprit de Zw.*, II, 576.

[5] *Wirz*, IV, 480, 496. « *Arx, Hist. de St.-Gall*, II, 485.

[6] *Fussli, Mémoires relatifs à la Réform.*, II, 32; IV, 38, 44. — *Journal de Bernard Weiss*, contemporain. *Stettler.*

[7] *Protoc. du Conseil zuric.*, 7 mars 1523.

doctrine qui produisait de semblables fruits, et il enveloppa dans sa haine le gouvernement de Zurich, demeuré sourd aux plaintes qui lui furent déférées. L'évêque eut à dévorer l'affront de voir ses lettres pastorales déchirées par les amères interprétations des amis de Zwingli [8]. Le triomphe fut même si facile que chacun voulut y avoir part. Artisans, agriculteurs, se mirent en campagne contre les défenseurs de l'Église romaine, et remportèrent mainte victoire. « Ce furent jadis des pêcheurs, disait Zwingli; ce sont aujourd'hui des meuniers, des vitriers, des fondeurs, des tailleurs et des cordonniers qui enseignent la vraie doctrine [9]. » Il ne méconnaissait pas néanmoins le côté faible de tels auxiliaires, et l'eût-il ignoré, les extravagances des anabaptistes fussent venues le lui apprendre. Mais ces égaremens n'empêchèrent pas que la cause de la Réformation n'eût été grandement servie par des hommes sans instruction.

L'heure devait arriver où des paroles on en viendrait aux faits. L'attaque eut d'abord lieu contre les préceptes de l'Église romaine qui, en s'éloignant de la morale de l'Écriture sainte, blessaient la nature, et irritaient les appétits d'un peuple sensuel et vigoureux. La brèche fut faite par un prêtre nommé Roubli, que les Bâlois avaient chassé de leur ville comme zélateur inquiet, et par Jean Gounthelm, qui avait été le dangereux instrument de toutes les intrigues du cardinal de Sion; ils renoncèrent les premiers à l'observation

[8] *Wirz*, V, 258; *Fussli*, IV, 158.

[9] Dans son introduction à l'écrit du fondeur Jean Fussli contre le théologien Gebwyler, Zwingli donne au fondeur le témoignage d'aimer davantage la vérité, au théologien celui d'être logicien plus habile. *Archives polit. suisses. Bâle*, 1798, 341.

des jours maigres et rompirent le joug des jeûnes commandés. Leur hardiesse déhontée eût provoqué le scandale, si Froschauer, homme plein de sens, ne se fût affranchi en même temps qu'eux, et n'eût exposé dans un langage modeste les motifs qu'il avait d'en agir ainsi [10]. Ce pas franchi, on ne tarda pas à en faire un second. Nous avons vu Zwingli supplier l'évêque de Constance de mettre un terme au célibat du clergé. Ses sollicitations ayant été vaines, un grand nombre d'ecclésiastiques n'hésitèrent plus à contracter les liens du mariage. Roubli se chargea encore de donner l'exemple [11]. C'était au printemps. Une société nombreuse se réunit dans un verger en fleurs et sous un feuillage odorant. Roubli s'avança avec son épouse, qui était belle et modeste. Un grave discours leur fut adressé. Il y avait des siècles que le mariage d'un homme d'église n'avait été célébré en Suisse; l'assemblée fut invitée à bénir Dieu d'avoir vu le jour d'une semblable union contractée selon les saintes Écritures [12]. Quelques mois plus tard, au grand scandale de bien des gens, une religieuse, sortie du couvent d'OEdenbach, épousa un prêtre de la cathédrale [13]. Puis se maria Léon Jude, l'ami et le collègue de Zwingli [14]. Enfin Zwingli lui-même s'engagea avec Anne Reinhard dans les liens d'une union qui fit la douceur des sept dernières années de sa vie [15]. Dès ce moment les ecclésiastiques

[10] *Hottinger, Hist. eccl.*, IX, 334.

[11] Le 29 avril 1523. Il était vicaire à Witikon. Deux ans auparavant Haller, pasteur à Amseldingen, dans le canton de Berne, s'était marié, mais sans éclat. Il tint son mariage secret.

[12] Journal de B. Wyss, dans *Fussli.*

[13] *Bullinger.*

[14] *Misc. Tig.*, III, *première partie*, 10-82.

[15] *Anne Reinhard*, par *Hess, deuxième édition.*

réformés, suivant l'exemple de Zwingli et de Luther, brisèrent un joug que la superstition avait long-temps fait subir aux prêtres [16]. C'était Grégoire VII qui avait définitivement soumis le clergé à la règle du célibat; et cela, nonobstant les cris et les larmes de milliers de femmes qu'il rendit veuves, d'enfans qui devinrent orphelins, de familles dont il détruisit le bonheur. En soustrayant les prêtres aux relations de la vie commune, il avait voulu qu'ils formassent une classe d'êtres élevés entre le ciel et la terre, qu'ils n'apparussent aux mortels que dans le lointain, et qu'ils ne se montrassent que comme les instrumens sanctifiés d'une clémence divine ou d'une justice vengeresse. C'est de ce rôle surhumain que les ecclésiastiques descendirent à la voix des réformateurs. Ils rentrèrent dans les rangs de leurs frères, pour ne plus se présenter à eux que comme des compagnons de travaux, comme des guides, selon la mesure de leur sagesse, comme des modèles, suivant le degré de leur vertu et de leur foi. Il est vrai de dire que ce changement du sacerdoce en ministère blessa vivement les sentimens de la multitude. Il ne fallut rien moins que la connaissance, répandue en tout lieu, de la profonde corruption du clergé, pour réconcilier le peuple avec l'édit du mariage des ecclésiastiques. Encore laissa-t-il, dans plus d'une paroisse, éclater son mécontentement. Il se porta même à des actes de violence envers lés gens d'église qui se marièrent [17]. Ce

[16] Sur ce sujet interrogez le Concile de Nicée, *Socrates*, I, 11; *Sozomène*, I, 23; *Hardouin, act. concil.*, où se lisent les efforts du pape Siricius et se montre le zèle égaré de plusieurs dans les conciles d'Ancyre, Tolède, Carthage, Arles, Épaune, Orléans. L'extrait dans *Schræck*, *Hist. eccl.*, XVI, 388.

[17] On en trouve un exemple dans *Hess*, *Vie d'Anne Reinhard*, 285.

fut plus tard seulement, qu'éclairé par une connaissance plus familière des saintes Écritures, le peuple s'accoutuma à ne pas exiger d'une classe entière d'hommes ce que Dieu n'accorde qu'à quelques-uns, comme un don particulier de sa grâce.

L'attaque se dirigea ensuite contre les reliques et les images. Lorsque la Bible s'était ouverte, on y avait lu ce commandement : « Tu ne te feras pas d'image taillée ; » et bientôt les voûtes des temples retentirent des paroles des prophètes, qui disaient : « A quoi sert l'image, faite de main d'homme? celui qui l'a faite, mettra-t-il en elle sa confiance? Malheur à celui qui dit au bois : Réveille-toi, et à la pierre muette : Lève-toi! Voici, elle a beau être d'or ou d'argent, elle n'a pas la vie[18]. » A l'ouïe de ces paroles, la foule sortit comme d'un songe. D'autant plus irritée qu'elle s'était montrée plus crédule, elle donna essor à sa colère, fut sans égard pour les angoisses des personnes qui demeuraient attachées à d'antiques croyances, et n'attendit pas que des mesures eussent été prises pour empêcher le scandale. Il ne lui suffit pas même de briser tout ce qui avait été l'objet de son idolâtrie ; elle prit plaisir à allier le cynisme à la fureur. Il y eut un temple où deux misérables se saisirent de la lampe sacrée, en répandirent l'huile sur les parvis, puis versèrent l'eau bénite avec leurs railleries sur la foule. On fit disparaître de la cathédrale tous les insignes du droit de justice qu'elle possédait. A Knonau, un curé trouva plaisant de venir dire la messe en culottes rouges et en pantoufles. Chaque année, le dimanche des Rameaux, la tribu des

[18] Habakuk, II, 18, 19. L'écrit de Hœtzer sur ce sujet eut au moins trois éditions dans le cours de l'an 1523.

bouchers avait l'usage de promener un âne portant l'image du Christ; on mit fin une belle nuit à cette burlesque procession en chargeant l'âne de pierres et en le jetant au lac. Le gouvernement, qui avait puni les désordres précédens, jugea ce dernier cas avec indulgence, par la considération que l'attaque avait été dirigée contre une profanation véritable [19]. Mais un fait plus grave allait occuper les esprits. Nous devons toutefois, avant de le raconter, faire connaître quels fruits la prédication de la Réforme portait dans les diverses contrées de la Confédération.

Deux amis de Zwingli travaillaient à Berne à l'œuvre de la Réforme. L'un des deux, Sébastien Meyer [20], était professeur en théologie et prédicateur du couvent des Franciscains. Il unissait le savoir et l'esprit de recherche à une ardeur qu'il ne savait pas modérer. L'autre, Berthold Haller [21], non moins instruit, non moins avide de vérité, était d'un caractère réservé, prudent et craintif. De maître d'école devenu chapelain et chanoine du collége de Saint-Vincent, il était, depuis l'an 1521, prédicateur de cette cathédrale. Zwingli, dans la correspondance qu'il entretenait avec eux, s'attachait à encourager l'un et à modérer l'autre. Ils avaient adopté avec un grand succès sa manière de prêcher [22]. On comptait encore parmi les amis que Zwingli avait à Berne, le prévôt de la cathédrale, Ni-

[19] *Wirz*, IV, 322. — *Fussli*, II, 41, 33, 52, — *Coll. Siml.*, IX. *Kirchhofer, Cont. de Wirz*, V, 220.

[20] *Scheurer, Bern. Maus.*, I, 119.

[21] *Ibidem*, 233. Haller était de Haldinguen, en Wurtemberg, et Meyer de Neuchâtel-sur-le-Rhin.

[22] *Wirz*, V, 280; *Ruchat*, I, 107. Lettre de Haller à Zwingli (*Coll. Siml.*). *Scheurer*. *Stettler*. Anshelm à Vadian (*Coll. Siml.*).

colas de Watteville[23], fils de l'avoyer de ce nom, digne par la noblesse de ses sentimens des dignités ecclésiastiques qui lui avaient été conférées dès son jeune âge. L'appui du gouvernement donnait presque à Watteville l'autorité d'un évêque. Soutenue par de tels défenseurs, la doctrine nouvelle eut peu à redouter de la résistance d'un clergé ignorant et soumis, aussi longtemps qu'elle se présenta sous la forme de principes généraux et qu'elle ne toucha pas aux intérêts des personnes. Elle ne parut pas non plus inquiéter le gouvernement, qui, dévoué à la France, vit avec indifférence attaquer le Saint-Siége, que cette puissance avait pour ennemi. Ajoutons que l'indignation contre les mœurs déréglées des gens d'église était universelle et qu'on souriait de les voir humiliés par les hardis prêcheurs de pénitence. Quant aux membres du Grand-Conseil, ignorans pour la plupart en matière théologique, ils ne connaissaient point l'origine du mouvement et sa portée; quelques-uns étaient attachés à la Réforme, et lui frayaient le chemin. Dans ces circonstances le Conseil donna gain de cause aux réformateurs contre l'évêque de Lausanne, un jour qu'il les somma de comparaître devant lui; l'évêque fut invité, s'il avait des plaintes à faire, à les adresser au chapitre de Berne[24]. Le curé de Hönstetten fut protégé contre les attaques du doyen de Munziguen, qui l'avait accusé d'hérésie[25]. On alla

[23] Chanoine à dix-sept ans, protonotaire apostolique, prieur de Mont-l'reveyres, abbé de Monteron, prévôt de Lausanne et, en 1521, de Berne. *Scheurer*, I, 386, etc. *Stettler*. Haller à Zwingli, 8 avril 1523. (*Coll. Siml.*).

[24] *Anshelm. Wirz*, IV, 422. C'était lorsque Haller commença à expliquer les Évangiles.

[25] *Coll. Siml.*, I, deuxième partie, 461-490.

jusqu'à écrire à la Diète, pour lui annoncer la résolution où l'on était de laisser prêcher librement l'Évangile et de ne prendre part à aucune démarche qui tendît à restreindre la liberté d'enseignement[26].

Il en fut ainsi jusqu'au moment où la Réforme commença à déployer ses conséquences. Mais l'heure vint où les assauts livrés à l'Église se dirigèrent contre les abus de l'État. La bourgeoisie manifesta un esprit inquiet, prompt à juger les personnes et les choses. Les patriciens se virent menacés de perdre des places lucratives et des établissemens avantageux. Ce fut le moment que choisit l'adroit vicaire de l'évêque de Constance, pour faire comprendre à la noblesse que, « l'Église renversée, viendrait le tour des gentilshommes [27]. » Alors se grossirent les rangs des adversaires de la Réformation. On eût pu croire, il est vrai, que les deux partis marchaient dans une commune voie, à l'ouïe d'un décret qui ordonnait la prédication exclusive de la parole de Dieu; mais le décret n'avait été rendu que parce que le Conseil, dans son ignorance de ce que renfermait la Bible, avait voulu l'opposer au Luthéranisme [28]. Peu après, les portes du couvent de Kœnigsfelden s'ouvrirent et il fut permis aux filles d'illustre naissance qui y étaient renfermées de se rendre aux vœux de leurs nobles amans; on fut contraint à cela parce qu'elles menacèrent d'user de la liberté évangélique, et de rompre leurs vœux malgré le souverain [29]. Mais cette concession fut la dernière. On ne

[26] Du 5 janvier 1525. *Anshelm.*

[27] *Kirchhofer, cont. de Wirz*, V, 278.

[28] Bullinger, dans *Scheurer*, I. 181.

[29] *Arch. bern.*, 20 nov. 1523. « De deux maux il nous a fallu choisir le moindre. » Sitôt le couvent ouvert, la trésorière, Catherine de

tarda pas à publier une ordonnance qui déclara déchu de son bénéfice tout ecclésiastique qui se marierait [30]. Anshelm, malgré vingt ans de services rendus, dut quitter Berne, où son attachement à la Réforme l'exposait à de continuelles injures [31]. Meyer fut banni, et Haller ne dut qu'à sa réserve et à sa douceur de pouvoir conserver sa place, en attendant des jours meilleurs.

A Lucerne, l'opinion publique était encore plus défavorable à la doctrine évangélique. Tout y résistait à la Réforme avec une égale opiniâtreté : les grands, qui plus que nulle part étaient liés par les pensions de l'étranger ; le peuple, de mœurs simples, mais qui n'aimait que la guerre ; enfin le clergé qui se composait d'hommes dont les uns étaient sans instruction et les autres avaient acquis en Italie ou en France des connaissances superficielles, et haïssaient la science de l'Allemagne. Il y avait bien quelques amis d'un meilleur ordre de choses. Ils s'attendaient à voir lever les germes semés par Myconius, qui depuis l'an 1520 enseignait dans sa ville natale comme premier maître d'école. Myconius lui-même eut un moment d'espoir, le jour où une voix éloquente et ferme rédui-

Bonstetten, épousa Guillaume de Diesbach, et peu après Agnès de Mulinen le gardien des capucins, Henri Sinner. Leur exemple fut suivi par l'abbesse et par deux demoiselles de Watteville. *Stettler, Anshelm. Kirchhofer*, V, 296.

[30] Le 30 avril 1523. *Fussli*, II, 271.

[31] Sa femme avait appelé la mère du Christ « une femme pareille à celle même qui devait à Jésus le salut et ne pouvait le donner. » On l'appela par ironie *Notre sœur-la-dame*. Elle dut aller chercher à Lausanne son absolution, qu'on lui fit payer 20 livres pesant d'argent. Anshelm lui-même fut privé de la moitié de sa paie. *Scheurer*, I, 190.

sit au silence ses bruyans adversaires; c'était la voix de Conrad Schmied, commandeur de l'ordre de Saint-Jean à Kussnacht; on l'avait appelé, conformément à l'usage d'inviter un illustre étranger à prêcher à Lucerne le jour de l'annonciation de Notre-Dame, et il était venu foudroyer les ennemis de la lumière, non en un latin barbare, mais en bel et bon allemand du pays; néanmoins il étonna plus qu'il ne convainquit; l'orage se releva plus violent; dès lors il n'y eut plus de repos pour les hommes qui soupiraient après la liberté de l'enseignement et la foi. Il ne fut plus possible d'élever la voix pour défendre l'étude des langues anciennes, ou celle des Saintes-Écritures, sans que le peuple criât à la nouveauté, à l'hérésie, au luthéranisme. Bien que Myconius s'attachât à ne pas même prononcer le nom de Luther, il fut cité devant le conseil et censuré vertement. Ce fut bien pis encore quand le bruit se répandit que des prêtres, et deux chanoines entre autres, s'étaient secrètement mariés [32]; qu'une religieuse du monastère d'Eschenbach avait épousé un ecclésiastique, et que la femme de Rennward Gœldli, la conscience troublée parce qu'elle avait fait à un couvent le don d'une image, avait fait enlever cette image et l'avait livrée au feu. Dorothée Gœldli fut punie d'une amende de quarante florins, et tout emploi fut ôté à Myconius, ainsi qu'à tout homme qui, comme lui, se montra peu satisfait de l'Église, telle que le temps l'avait faite. Le malheureux sort de ces hommes

[32] Kilchmeyer et Zimmermann. Ils avaient signé la requête contre le célibat adressée par Zwingli à l'évêque de Constance. Voy. leurs *Lettres*, *Coll. Siml.*

sages et bien pensans excita au-dehors la commisération, et donna lieu à un écrit anonyme [33] qui fit à Lucerne une sensation très-vive. « Pieux Confédérés de Lucerne, y était-il dit, je pleure sur vous qui persécutez les prédicateurs de l'Évangile de Christ. Vous, que j'ai entendu célébrer si souvent comme la lumière de la Confédération, vous avez laissé votre flambeau se changer en un lumignon pâle et tremblant. Vous vous êtes vous-mêmes privés d'un maître d'école que la Suisse honore comme la gloire de l'enseignement; comment pourrait-on ne pas vous plaindre! » A la lecture de cet écrit, le gouvernement lucernois fut saisi d'une violente colère, et ne négligea rien pour en connaître l'auteur. N'ayant pu y réussir, il poursuivit devant le gouvernement de Bâle, Adam Pétri, l'imprimeur de l'ouvrage; il le fit condamner à une amende de deux cents florins, et à publier une palinodie dont quatre cents exemplaires furent envoyés à Lucerne. Le peuple voulait la mort de Pétri; il eut bien de la peine à se contenter de la satisfaction obtenue [34].

A Bâle [35] des élémens divers et des intérêts contraires entretenaient une agitation difficile à décrire. La noblesse, cherchant à conserver des priviléges qui lui échappaient, donnait sa protection à tout l'ordre de

[33] Le titre est: « *Treuwe Ermahnung an die Strengen, Edlen, Festen, Frommen und Weysen Eidgenossen, dass sy nit, durch ire falschen propheten verführt, sich wider die leere Christi setzen.* » On le trouve dans la *Coll. Siml.*

[34] *Anshelm, Kirchhofer. Myconius à Zwingli,* 28 juillet 1523, etc. (*Coll. Siml.*). *Bullinger. Lettre de Schmied.* (*Coll. Siml.*). *Hottinger H. E.*, IX, 26-36. *Schazmann à Vadian* (*Coll. Siml.*). *Lettre de Zimmermann et Kilchmeyer. Salat.*

[35] *Ochs*, V. *Kirchhofer. Vie d'Œcolampade*, par *Hess. Biographie de Pellican. Hottinger H. E.*, IV. *Glaréan à Zwingli.*

choses existant. La bourgeoisie, heureuse de son alliance avec les cantons, s'attachait à étendre à l'intérieur les racines de la liberté, et elle se montrait disposée à accueillir toute nouveauté favorable à ses desseins. Le chapitre avait à sa tête des hommes à vues généreuses; mais il n'en était pas moins entraîné, par le soin de défendre ses honneurs et ses richesses, à résister à la doctrine de la simplicité évangélique. L'université avait été dépouillée du droit qu'elle possédait naguère de juger en dernier ressort en matière de science, et elle avait vu une opposition se former dans son sein [36]. L'impétueuse activité de la presse déployait une puissance bien supérieure à celle de l'enseignement universitaire. Les artifices et les crimes secrets des moines étaient mis au jour par de hardis prédicateurs, dont quelques-uns sortaient du milieu d'eux. Le peuple, travaillé de toutes parts, se montrait en général clairvoyant et ami de la réforme. Tels étaient les élémens dont se composait un tableau qui demanderait à être achevé par une main habile. Deux pasteurs avaient accoutumé les Bâlois à entendre une prédication libre et franche; c'étaient Hédion et Capiton [37], qui les avaient quittés pour aller poursuivre leur tâche, l'un à Mayence et l'autre à Strasbourg. Après eux, Roubli, jeune, violent, inconsidéré, vint déployer à Bâle son zèle contre la tyrannie de l'Église et contre ses cérémonies; l'évêque, voyant qu'on applaudissait à ses déclamations, obtint du conseil son éloignement. Rou-

[36] Capiton, Wittembach; puis, Œcolampade, Pellican, Glaréan.

[37] Capiton (Kœpflin), de Haguenau en Alsace, prêcha à Bâle de 1512 à 1520. Hédion y prêcha aussi jusqu'en l'an 1520. Il était de Ettlinguen, au pays de Baden. *Wirz*, IV, 96.

bli fut remplacé par Wissembourg, qui, plus grave, plus instruit, et environné, comme fils d'un estimable magistrat, d'une plus grande considération, fit faire de nouveaux pas à la cause de la Réforme. Sur ces entrefaites arriva à Bâle Jean OEcolampade [38]. Il avait été prédicateur dans cette ville en 1515, puis appelé à exercer son ministère dans la cathédrale d'Augsbourg; il s'était ensuite fait moine à Altenmünster, et avait fini par se retirer au château d'Ebernberg, asile ouvert par Sickinguen aux fugitifs pour la cause d'une noble liberté. Mûri par l'expérience, OEcolampade avait acquis cette sage modération qui lui gagna les cœurs des Bâlois et le rendit propre à servir de guide et de second à Zwingli. Prudent, même à l'excès, au dire de maint zélateur, habitué à n'avancer rien dont il ne pût donner la pleine démonstration, il n'eût pu être mieux placé que dans une cité où les amis de l'Évangile marchaient entourés de piéges. Geyerfalk le soutenait chez les Augustins et Luthard [39] dans la maison des Franciscains, que Pellican gouvernait alors en homme d'un noble et savant génie. En voilà assez pour que nous ne soyons pas surpris de ce qu'à Bâle on s'autorisa de bonne heure de la liberté que laissait l'Évangile pour renoncer aux vœux perpétuels et aux jeûnes commandés [40]. On le fit à peu près dans le mê-

[38] Jean Hausschein, né à Weinsberg, 1482. *Haller, Bibl. d'hist. suisse*, II, n° 1194-1201.

[39] Jean Sündly, de Lucerne, dit Luthard.

[40] Le 24 juin 1522 se maria le chanoine Brounn. Glaréan écrit à Zwingli, que le dimanche des Rameaux 1522, quelques prêtres s'étaient réunis pour manger un cochon de lait. Il observe qu'ils eussent pu donner de meilleures preuves de leur zèle pieux. *Wirz*, IV, 491.

me temps qu'à Zurich. Ce fut un fruit de l'esprit d'indépendance et de la haine qu'avait inspirée une injuste contrainte en matière de foi.

A Schaffhouse[41], ainsi qu'à Bâle, l'accession à l'alliance des Suisses avait exalté les sentimens de liberté, et accru l'influence de la bourgeoisie aux dépens de celle d'une noblesse oisive, prodigue, appauvrie[42]. La soif de s'affranchir gagna jusqu'aux gens de la campagne. L'on vit les habitans de Hallau profiter des circonstances pour se soustraire à un patronage étranger qui les exposait à être traînés devant des tribunaux ennemis des Suisses. Trop souvent aussi le besoin d'indépendance se manifesta par le mépris de l'ordre religieux et civil. On ne demandait à la religion que de flatter les sens et de tranquilliser les consciences sur les suites d'une vie dissolue. C'était le sujet des chagrins amers du prieur Eggenstorf, abbé du couvent de Tous-les-Saints[43]; il s'affligeait de voir la religion employée à mal. Il avait appris d'un moine Bénédictin à connaître les écrits de Luther et son cœur voulait ardemment le bien. A ses efforts se joignirent ceux du clairvoyant Adelphi, de Mathieu Peyer, qui avait étudié à Wittemberg, et de Louis OEchsli, qui y avait

[41] *Kirchhofer, Ann. schaffh.* — *Vie de Wagner*, par *Kirchhofer.*

[42] « Jouer gros jeu, danser, boire jusqu'à tomber sur leur nez, ce sont tous leurs passe-temps. » *Journal de Stockar.* (Lui-même fut quérir la grâce céleste à Jacques de Compostelle, à Lorette et jusqu'à Jérusalem ; il avoue qu'il n'en revint pas meilleur.)

[43] Il disait : « Il faut s'appuyer sur Dieu et non sur des actes pies ; » « pour un chrétien tous les jours sont Noël, Carême et Pâques ; » « l'ordination ne donne sainteté ni bonheur ; » « malheur à qui vient au couvent embrasser autre chose que les souffrances de Christ. » Il recueillait des livres et faisait faire à ses moines des voyages pour la science.

vu brûler les livres canoniques[44]. Le Conseil, s'enhardissant, osa réprimer par un décret les désordres du clergé, et il retrancha sur chaque année vingt-quatre jours de fête du nombre de ceux que l'usage réservait à la dissipation et à l'oisiveté. Vers la fin de l'an 1522 on vit encore se fixer à Schaffhouse un homme qui contribua singulièrement dans cette ville au succès de la Réforme. Ce fut Sébastien Wagner. Il avait acquis à Paris, sous Lascaris, la connaissance des langues, était ensuite entré comme maître de lecture dans le couvent des Franciscains à Zurich, et, persuadé par Zwingli de la nécessité d'une large réforme, il venait la prêcher dans sa ville natale. On courut l'entendre au couvent des Capucins, à celui d'Agnès et à la cathédrale, où il attaqua dans ses prédications les dogmes de l'Église romaine et particulièrement la messe. Ne voyant pas le moyen de lui résister, les amis de l'ancien ordre de choses firent venir de Bavière un illustre orateur polémique du nom d'Érasme Ritter. Il s'établit alors une lutte dont les chances serviront à nous expliquer la conduite irrésolue que tint le Conseil de Schaffhouse. Un jour nous le verrons souffrir que la bourgeoisie promène tumultueusement, en triomphe, l'âne du dimanche des Rameaux, et le lendemain il laissera mépriser les ordonnances émanées du Saint-Siége romain.

Ce qui se passait à Saint-Gall[45] s'explique par la nature des rapports subsistans entre le couvent et la ville.

[44] *Muller, Reliques*, III, 184. *Hottinger H. E.*, VI, 13. Agricola à Vadian, février 1521. (*Coll. Siml.*).

[45] *Hartmann, Hist. de S.-Gall.* — *Kessler, Sabbatha.* — *D'Arx, Hist. de St.-Gall.* — *Fels, Mém. suisses.* — Sur Vadian, V. *Haller, Bibl. hist. suisse*, II, n° 1592-1596. — *Fridolin Sicher.*

L'abbé François Geisberg avait, bien jeune encore, embrassé la vocation monacale malgré ses parens, et en avançant en âge il montrait une soumission de plus en plus scrupuleuse aux pratiques de la vie dévote. Il était sévère pour lui-même et pour ses subordonnés. La simplicité de ses mœurs lui avait fait encourir le reproche d'avarice, et pourtant il savait ne rien négliger quand il s'agissait d'ajouter à la pompe du culte. Jamais plus de magnificence, jamais plus de solennités, de processions ni de cérémonies. Trompé par l'étroit horizon des murs de son couvent, Geisberg s'inquiétait de l'industrieuse activité de la ville de St-Gall, de ses sentimens d'indépendance, et des étroites relations qu'elle avait avec Zurich. Vadian lui était suspect, bien qu'il lui fût uni par des liens de parenté, et que l'homme de lettres vînt de témoigner son respect au prince ecclésiastique par l'hommage d'un savant écrit[46]. De retour dans sa patrie après avoir quitté Vienne, Vadian y rapportait la manière libérale de penser et d'agir d'un homme du monde et d'un littérateur exempt de préjugés. Il répandait les écrits luthériens, ne cachait point son amitié pour Zwingli, et se sentait encouragé à devenir le réformateur de sa ville natale par la faveur dont il jouissait auprès de ses concitoyens. Ils s'étaient empressés de le revêtir des emplois de médecin de la ville et de membre du Conseil. Dans ses heures de loisir, il se plaisait à ouvrir à un cercle d'amis le trésor de ses connaissances. C'est dans ces entretiens qu'appliquant à l'interprétation des Écritures son savoir en histoire et en sciences naturelles, il sut

[46] Son commentaire sur Pomponius Méla. Il rétracta sa dédicace dans la seconde édition, Bâle, 1522.

prêter à l'étude des Saints-Livres un intérêt nouveau[47]. Son débit animé contrastait avec l'enseignement lourd et scolastique qui se donnait dans les sombres murs du couvent. En ces circonstances, deux pasteurs, Wetter et Bourgauer, commencèrent à prêcher le pur Évangile dans l'église de Saint-Laurent. Le clergé des campagnes se mit à étudier la Bible avec soin. Il arriva aussi que l'enseignement de la langue latine fut confié à Dominique Zyli, ardent ami de la réforme. Mais ce fut un garçon sellier, Jean Kessler, qui exerça l'action la plus puissante sur la multitude. Kessler avait dans sa jeunesse fait de bonnes études avec la pensée d'embrasser l'état ecclésiastique; puis sa conscience ne lui permettant pas d'être prêtre aux conditions imposées alors au clergé, il avait pris un métier comme moyen de pourvoir à sa subsistance, sans néanmoins cesser de s'adonner à l'étude. Habile à manier la langue du peuple, il développa dans des cours publics ce qu'il avait lui-même appris de la bouche ou des écrits de Luther et de Mélanchton, ou dans la conversation de Vadian. Il donna d'abord ses instructions dans une maison particulière, puis ce fut dans les salles où les tribus avaient coutume de s'assembler. Ces réunions, la disposition d'un peuple commerçant à adopter en religion des vues larges, et la mésintelligence existante entre la ville et le clergé du couvent, propagèrent le schisme et l'inquiétude. L'ardeur de disputer devint si vive, qu'un prêtre ne put plus se montrer en public sans être abordé par des gens qui le prenaient à partie et le querellaient sur la foi. Les foudres que

[47] C'est en expliquant les actes des Apôtres que lui vint la pensée d'une géographie sacrée. *Bullinger*.

Wendelin Oswald, prédicateur de la cathédrale, lançait contre toute nouveauté, allèrent se perdre dans la résistance que leur opposa l'opinion populaire. A la suite de plaintes portées en Diète, et d'une intervention des Confédérés, les réunions de Kessler durent cesser, il est vrai [48]; mais il s'en forma de nouvelles, et le peuple s'y rendit avec une telle affluence qu'il fallut mainte fois que l'assemblée se tînt en plein champ. Tant d'excitation dans les esprits de la classe inférieure servira plus tard à nous faire comprendre les succès qu'obtinrent à St.-Gall et dans ses alentours les scandaleuses erreurs des Anabaptistes.

La Réforme se promenait sur l'obscure Fribourg sans y laisser de pareilles traces. L'avoyer Pierre Falk [49], qui était du petit nombre d'amis que la science comptait dans cette ville, était mort en revenant de la Palestine. Le gouvernement fribourgeois, tout préoccupé de factions, de guerres et de pensions à recevoir de l'étranger [50], faisait saisir et brûler sans forme de procès tout écrit de Luther ou de Zwingli, auquel il arrivait de passer la frontière. Quelques chanoines, amis des lumières [51], faisaient entendre à voix basse une plainte timide ou se bornaient à confier leur douleur au secret de la correspondance; encore ce crime fut-il puni de l'exil dans la personne de Kuno [52] et de Hol-

48 Lucerne, 10 février 1525. *Acta monast.*, VIII, 325.

49 Lettres de Falk à Zwingli (*Coll. Siml.*) Il mourut à Rhodes. Stockar était son compagnon de voyage.

50 « Friburgum longe aliter quam nomen sonat offendi, non liberum sed discordiis et factionibus cum profanis, tum sacrilegis onustum. » *Balthasar Houbmeyer à Adelphi*, 1522.

51 Vers de J. Kotter (*Hottinger H. E.*, VI, 392.) Lettre de Vannius à Zwingli (*Coll. Siml.*).

52 Chapelain de St.-Nicolas. On avait fait brûler des livres, pour la

lard[53]. On put alors, sans crainte de se tromper, faire savoir à Zwingli que, dans toute la Confédération, il n'était pas une cité qui lui fût moins favorable que celle de Fribourg[54].

Il en était différemment à Soleure[55], soit que cette ville, par sa situation, fût plus ouverte aux impressions extérieures, soit qu'elle fût disposée à écouter les hommes de haut rang qui dans son sein penchaient pour la Réforme, soit plutôt encore qu'elle obéît à je ne sais quelle bonté naturelle qui donne toujours son suffrage au parti le dernier entendu. Melchior Makrin[56], greffier, puis maître d'école de sa ville natale, et Philippe Grotz, prédicateur, combattaient publiquement l'Église romaine, le dernier, il est vrai, par des motifs peu dignes d'éloge. Le Conseil, témoin des applaudissemens qu'ils recevaient, n'osa faire contre eux aucune démarche qu'il ne pût appuyer sur des faits. Il attendit que quelques jeunes gens eussent violé la régle des jeûnes pour congédier le prêtre qui les avait ainsi enseignés. On traita de même ceux d'entre ses collègues qui partageaient sa pensée. Puis on interdit la lecture des écrits de Luther; mais ce fut avec bien moins de succès qu'à Fribourg, et nous aurons lieu de dire combien Soleure fut près d'être gagnée à la cause de la Réformation.

Nous quittons la plaine pour gravir les Hautes-Alpes,

valeur de 13 couronnes, appartenant à un relieur, et Kuno, en l'apprenant, s'était écrié : « Dieu le leur pardonne ! » C'était là son crime.

[53] Doyen de la cathédrale, originaire d'Orbe. Il s'était trouvé en correspondance avec les réformateurs. (*Ruchat.*)

[54] Myconius à Zw., sept. 1522. (*Coll. Siml.*)

[55] Glontz, dans le *Musée suisse*, 1816, p. 757. *Kirchhofer*, V, 376.

[56] *Durr.*

et arrivés aux petits Cantons, nous devons prendre pour mesure une nouvelle échelle. Nous rencontrons des mœurs simples, des couvens en petit nombre, et un clergé pauvre, peu nombreux, réparti dans des paroisses qui ne comptent que peu d'habitans. Le besoin d'une réforme s'y fait bien moins sentir. Le peuple, élevé dans les habitudes silencieuses d'une foi contemplative, témoigne un vif éloignement pour la science des écoles. Aussi l'indignation des gens d'Uri et de Schwyz fut-elle grande quand on leur annonça que les pélerinages allaient finir, et que les murs des églises allaient être dépouillés de leurs ornemens et blanchis. Cesseraient-ils donc de se rendre chaque année sur les champs de Morgarten ou à la chapelle de Tell? Y avait-il un crime dans ces simples monumens qui les invitaient à unir l'adoration du céleste Sauveur à un souvenir reconnaissant envers les libérateurs de la patrie? Et les habitans de l'Unterwald, accoutumés qu'ils étaient à considérer l'abstinence tant prisée du frère Nicolas de Flue comme le plus haut degré de vertu sur la terre, eussent-ils pu sans colère entendre parler de l'abolition des jeûnes et du mariage des prêtres! Puis, simples bergers, ils repoussaient ces livres, ces savantes disputes, cette religion, pénible échafaudage construit sur des explications de mots et sur des démonstrations logiques. Les perfections invisibles de Dieu et sa divine bonté leur paraissaient être écrites en caractères plus faciles à lire dans l'arc-en-ciel réfléchi sur la cataracte, dans la magnificence des glaciers salués d'un dernier rayon du jour, et à la face du ciel étoilé qui, se déroulant à l'heure des bruits mourans du soir, vient envelopper la terre de silence, de paix et de repos.

Cependant des évangélistes éloquens, libres de préjugés et doués de la connaissance du cœur humain, surent se faire écouter par les hommes des montagnes. Ils réussirent à leur faire comprendre qu'un culte à cérémonies pompeuses, et particulièrement des mortifications exigées, dégénéraient avec une extrême facilité en abus; que ces abus seuls étaient attaqués, que l'Évangile, bien loin d'être ennemi de la religion du cœur, est avec elle dans le plus parfait accord, et que les Saintes-Écritures s'expliquent d'elles-mêmes à l'âme simple dont la soif est celle d'aimer Dieu et le prochain. Prêchée avec ce langage, la pure doctrine pénétra dans plus d'un vallon et dans le cœur de plus d'un habitant des Hautes-Alpes. Tant que Zwingli et, après lui, Léon Jude l'annoncèrent à Einsiedeln, leurs paroles trouvèrent dans le Canton de Schwyz un facile accès[57]. Peut-être s'ils fussent demeurés dans cette contrée, l'œuvre de la Réforme y eût-elle été accomplie. Mais à *leur* départ, Trachsel, pasteur à Art, qui se crut appelé à les remplacer, compromit tout ce qui avait été fait, par des démarches irréfléchies. L'adversaire le plus prononcé de la Réforme, Guilg Rychmouth, parvint dans le même temps à la charge de landammann, et l'œuvre de l'évangélisation fut paralysée à Schwyz. A Glaris, il en advint autrement. De sages pasteurs veillèrent avec prudence sur le grain que Zwingli y avait semé, et les attaques réitérées des ennemis de la Réforme ne réussirent pas à en arrêter le développement.

[57] Staehelin, Autobiographie, dans les *Misc. Tig.*, II, 682; *Wirz*, IV, 476, etc. = Myconius, chassé de Lucerne, reçut une place à Einsiedlen, en 1522. (*Trad.*)

A Appenzell[58], les manières de voir opposées se montraient aussi en présence. Vadian y avait une correspondance étendue. Les Appenzellois ont l'esprit ouvert: ils brûlaient pour la liberté qu'ils avaient récemment conquise; ils avaient aussi des préventions fondées contre l'autorité spirituelle qui les avait gouvernés. Ils entendirent donc avec joie la prédication de la Réforme dans la bouche d'hommes d'entre leurs compatriotes, doués de sens et d'énergie. Ils applaudirent Klarer, qui de chaud défenseur des traditions romaines en était devenu adversaire non moins ardent; Bærweguer, naguère capitaine dans la garde pontificale*; Ransperg, dont la vaste auberge devint pour les amis de la doctrine évangélique un lieu de refuge et de réunion. Ces hommes avaient pour principal adversaire le curé Houter d'Appenzell[59], qui défendait sa cause avec toute la colère d'un ambitieux menacé de perdre ses honneurs. Nous verrons plus d'un orage naître de la lutte des deux partis.

A Zoug[60], les amis des expéditions aventureuses et des pensions étrangères (qui partout étaient les adversaires irréconciliables de Zwingli) obtinrent plus de

[58] Walther Klarer, dans la *Coll. Siml.*, I, 803. — *Walser, Chronique. Kirchhofer.*

* Houter, son ami, lui avait remis un N.-Testament. Bærwegner lut, alla trouver le curé et lui dit : «Si ce livre est la vérité, Dieu te garde! convertis-toi; car tes adversaires ont raison, et le prêtre à Zurich dit bien.» *Zellwéger, Hist. de l'Appenzell*, III, I, 73. (*Note du traducteur*).

[59] *Hottinger, H. E.*, III, 97.

[60] *Stadler, Hist. de Zoug*, IV, 357. Journal de *Schœnbrounner*. Il rapporta son bonnet plein des reliques de St. Béat, qu'on allait jeter au lac de Thoun. Bolsinger, les frères Stockar et d'autres capitaines n'y allaient pas si bon jeu.

succès. Ils soulevèrent la multitude contre les partisans déjà nombreux de la Réforme et réussirent à les intimider. Werner Steiner[61], à son retour de la Palestine, eut beau enrichir les hôpitaux, les églises et le clergé de sa patrie; il suffit qu'il fût l'ami de Zwingli, qu'il eût demandé le mariage des prêtres, et qu'on le soupçonnât d'être lui-même marié, pour que le peuple le couvrît d'opprobre et assaillît sa maison. Un chat mort fut attaché à sa porte pour lui signifier le sort qui le menaçait. Ces scènes, et d'autres semblables, frappèrent de stupeur les amis et les prédicateurs de l'Évangile, et une jeunesse effrénée célébra son triomphe en remplissant la ville de ses cris injurieux.

Nulle part, dans les Alpes, les partis ne se prononcèrent plus fortement que dans les Grisons. Les haines religieuses, s'alliant aux haines politiques, devaient y allumer un feu lent à s'éteindre; mais c'est plus tard qu'éclatèrent les vengeances. A l'époque où nous en sommes, c'est à peine si la Réforme commençait à poindre dans les vallées de la Rhétie. Elle s'y alimentait de la réaction provoquée par les tentatives de l'évêque de Coire contre la liberté[62], de la connaissance qu'avait le peuple des mauvaises mœurs de plus d'un ecclésiastique, de l'indépendance des communes et de la civilisation répandue par une noblesse nombreuse. Le bailli de Mayenfeld, Martin Sæguer[63], paraît avoir été dans ces contrées un des premiers promoteurs des doc-

[61] *W. Steiner*, par *Kirchhofer*.

[62] Il était attaché à l'Autriche. Lucerne, 18 mars 1522. *A. Z.*

[63] Un écrit parut sous le titre de : « Court poëme d'un paysan de Thurgovie à l'honneur de Martin Luther. Puis un nouvel écrit. *Zwingli à Myconius*, 1520. *Bassinger à Zw.*, 1522. (*Coll. Siml.*) *A Porta, Hist. eccl. rhæt.*, I, 58. *Kirchhofer*, V, 410. *Leu*, art. Pfeffers.

trines bibliques. Ce n'était pas un homme instruit, mais il aimait la vérité et ne pouvait s'empêcher d'exprimer sa pensée sur les abus de l'Église. Lié d'amitié avec Zwingli, comme il le fut plus tard avec Bullinger, il correspondait avec lui par la voie de l'abbé de Pfeffers [64]; celui-ci, zélé partisan de la France, ne se croyait pas obligé à de grands ménagemens envers le Saint-Siége. Bientôt Biveron dans la Haute-Engadine, Conrad à Davos, Spreiter dans la sauvage vallée de Saint-Antoine, et à Coire le magister Salandronius [65], publièrent, bien qu'avec réserve, la bonne nouvelle de Christ. En même temps, si l'on peut en croire certain apocryphe, un étranger intrépide aurait, par la seule puissance de deux sermons, converti la paroisse de Flens, soumis à son éloquence celle de Malans, et renvoyé gagnés à l'Évangile des gendarmes autrichiens venus pour l'arrêter [66].

De la même source inconnue dérive ce que l'on raconte de Lucius Steguer, et de ses prédications en Valais. Il n'est pas douteux que les intrigues de Schinner, et le mécontentement qu'il excita, n'aient dû arracher aux Valaisans maint propos haineux envers l'Église; mais la condition nécessaire d'une réforme solide, l'instruction, leur manquait. Ils demeurèrent pauvres, grossiers, superstitieux, cloîtrés en quelque sorte dans l'enceinte de leurs hautes montagnes [67], et quand la

[64] Jacques Russinger.

[65] Salzmann, aussi Alexandre. *Lettres à Zw., à Vadian.* (*Coll. Siml.*) *A Porta.*

[66] *Anhorn, Régénération de l'Église des Grisons.* Il le nomme Burklin de Zurich, et le fait arriver chez un de ses ancêtres, trésorier du village de Flaesch. Voyez *A Porta. Kirchhofer*, V, 413.

[67] *Platter*, sa *Biographie* écrite par lui-même.

doctrine évangélique pénétra chez eux, elle ne tarda pas à y être étouffée sous les efforts du clergé, défenseur unanime des traditions de l'Église romaine.

Tant de divisions avaient eu pour première cause la corruption de l'Église; mais les adversaires de Zwingli se plaisaient à n'en accuser que lui. Ils avaient été troublés dans leurs aises, dans leurs habitudes de piété, dans leurs préjugés ou dans leurs intérêts, et c'était à qui d'entre eux porterait la plus mortelle haine au novateur ambitieux, funeste provocateur de tant d'orages. Les injures pleuvaient sur lui de toutes parts [68]. A Lucerne, le peuple le brûla en effigie, en présence des députés zuricois [69]. On fut réduit en Suisse, chez un peuple de loyale renommée, à prendre des mesures pour que les jours de Zwingli fussent à l'abri des coups d'un assassin [70]. A Zurich même Zwingli était vivement pressé. Les bouchers surtout s'y montraient animés envers lui d'une inimitié menaçante [71]. Des intrigans, après avoir excité le peuple, demandaient obstinément qu'on le fît voter pour ou contre la Réforme; ou bien, ils voulaient qu'on se soumît au jugement des Confédérés. Le Conseil était accusé de s'être laissé séduire et de mettre la Confédération en péril [72]. Ce dernier reproche était adressé aux députés zuricois à chaque réunion de la Diète. « Chers Confédérés, » dit un jour le sire de Mulinen en pleine

[68] *Salat.*

[69] *Fridolin Sicher.* Xylotect à Zw., mars 1523.

[70] *Wirz*, IV, 334.

[71] *Kirchhofer*, V, 175. A Berne les bouchers furent aussi ennemis de la Réforme, alléguant que leur commerce les conduisant dans les divers Cantons, ils avaient à y entendre de trop durs propos.

[72] *Fussli*, II, 31, 26, 51.

assemblée, « veillez, pendant qu'il en est temps, à ce que Luther ne prenne pas le dessus. A Zurich, les prêcheurs en sont venus au point que le gouvernement, voulût-il arrêter le mal, ne le pourrait plus. On n'y est déjà plus en sûreté chez soi; les paysans refusent le paiement des dîmes et des cens, et tout est divisé, à la ville comme à la campagne. » Une autre fois le landammann Troguer d'Uri apostropha vivement le député zuricois qui venait de déposer une lettre de son gouvernement : « Nous n'avons que faire de vos lettres, lui dit-il, c'est l'hérétique que nous voulons; envoyez-nous Zwingli. » En de si graves circonstances, les magistrats de Zurich délibérèrent s'ils devaient garder plus longtemps le silence et attendre de nouveaux affronts. Déjà Dieu leur avait donné de ne pas écouter la voix d'une complaisance timide. Maintenant il les appelait à une épreuve nouvelle. Nous avons à raconter de quelle manière il leur permit d'en sortir.

CHAPITRE V.

Composition et marche du gouvernement zuricois. — Ambassade de l'évêque de Constance. — Ordonnance d'un colloque. — La dispute : 1523, 29 janvier; Faber, Nicolas Hottinger; 1523, 20 septembre. — Seconde dispute : 1523, 27 et 28 octobre. — Conséquences. — Les Confédérés. — Le peuple zuricois.

Deux vieillards, nés la même année[1], et que nous verrons mourir presque le même jour, étaient à la tête de la république de Zurich, quand Zwingli déploya au milieu d'elle l'étendard de la Réformation. Ces deux magistrats jouissaient de la considération des Confédérés et de celle des princes. Ils avaient été l'un et l'autre du nombre des héros des guerres de Bourgogne, de Souabe et d'Italie[2]. Lorsque Maximilien Sforze fut replacé dans l'héritage de ses pères par les bras des Suisses, il reçut les clefs de sa capitale des mains de Félix Schmied; et Jean Rœust commandait les bataillons suisses à Marignan, dans cette bataille où la défaite fut plus glorieuse que bien des victoires; il en était revenu, ramenant ses drapeaux, couvert d'honorables cicatrices, et honoré de l'estime de ses fiers ennemis.

Ces deux braves présidaient un sénat qui avait rarement compté autant d'hommes distingués dans son sein.

[1] Nés en 1454.

[2] *Leu.* — *Sal. Hirzel, Disquisitio de magistratus in reformationis opere præstito officio.*

On y remarquait Thoumeisen, aussi ardent à défendre la paix dans une diète orageuse qu'il l'était à prodiguer son sang en un jour de combat; Berguer, que nous avons vu en Italie demeurer fidèle à son serment; Effinguer, qui, au grand étonnement du Cardinal de Sion, refusa de recevoir plus que la paie qui lui était due; Edlibach, l'historien de Waldmann; Schweizer, qui mourut à Cappel pour sauver sa bannière; Diethelm Rœust, qui succéda au bourgmestre son père, fut l'ami de Zwingli et son premier appui; d'autres hommes encore, dont l'histoire aimerait à pouvoir dire les titres à l'estime et à la gloire. Des lois sévères, particulièrement dirigées contre la corruption, et la peine de mort prononcée contre le magistrat qui les enfreindrait, témoignent des sentimens républicains de ces magistrats, en même temps qu'elles sont la preuve des dangers auxquels ils eussent exposé leur gouvernement s'ils eussent laissé s'endormir leur vigilance[3].

Dès les temps d'Arnaud de Bresse, il régnait à Zurich moins de contrainte que nulle part ailleurs en matière spirituelle. Ce n'était pas qu'on n'y punît de mort le blasphème et l'outrage fait aux objets du culte[4]. Mais la cour de Rome y était peu redoutée, tandis qu'elle-même se montrait pleine d'égards pour la cité qui seule ne s'était pas alliée à la France; qui, se croyant liée par les traités, avait envoyé des troupes à la défense du territoire de l'Église, et qui avait offert un refuge aux légats, lorsqu'ils étaient poursuivis dans tous les autres Cantons. Zwingli lui-même fut long-

[3] *Bullinger.*

[4] Protocoles du 24 juin, 3 juillet, 1er août. = Waldmann avait accoutumé les Zuricois à fronder l'Église. La noblesse était moins puissante à Zurich qu'ailleurs. (*Trad.*)

temps sans être attaqué par Rome ; et bien que ses actes journaliers, et le refus qu'il fit de conserver une pension qu'il recevait naguère du Saint-Siége[5], eussent fait connaître assez clairement ses pensées, il n'en continua pas moins d'être traité avec une flatteuse distinction[6]. Il avait pour lui la majorité du clergé. En de telles circonstances le gouvernement demeura le spectateur tranquille des premiers pas de la Réformation.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où la division se manifesta parmi les chanoines. Quelques-uns d'entre eux honnêtes, mais bornés, et d'autres qui frémissaient à la pensée d'être privés de leurs tavernes et de leurs chasses au faucon, firent entendre de concert des plaintes amères. Ils s'élevérent contre des innovations constantes, accusérent Zwingli de l'hérésie des Bohémiens et blamèrent fort la tendance qu'il montrait à exalter les laïques aux dépens du clergé. Ils dirent et répétèrent qu'en niant que la dîme fût de droit divin, non seulement le réformateur portait un grave dommage aux ecclésiastiques, mais qu'il indisposait le peuple contre tout impôt et finirait par entraîner la ruine de l'État[7]. Ces plaintes allaient de bouche en bouche, quand la règle des jeûnes fut authentiquement enfreinte à Zurich, et quand il y vint une députation solennelle, envoyée par l'évêque de Constance.

Les délégués de l'évêque étaient Melchior Wattli, suffragant épiscopal, le prédicateur Wanner, et le docteur Brendlin. Ils se présentèrent d'abord devant le clergé, qui s'était réuni chez les chanoines, et ils pro-

[5] Il en fait lui-même le naïf récit dans l'*Exposition des articles.*

[6] *Wirz*, V, 12. *Myconius, Vie de Zwingli.*

[7] *Coll. Siml.*; le manuscrit intitulé *Articuli frivole Dicti*, etc. Lettre à Myconius, février 1520.

clamèrent devant lui leurs griefs avec hauteur et violence[8]. Plus d'un visage commençait à pâlir et maints soupirs se faisaient entendre lorsque Zwingli se leva; il défendit ce qui s'était fait, et si bien que les députés voyant la majorité de l'assemblée se déclarer pour lui, s'éloignèrent, et allèrent porter leur plainte devant le Conseil. Le sénat ordonna qu'elle fût reproduite devant les Deux-Cents. Il accorda en outre à la demande des députés qu'ils auraient seuls accès auprès du Grand-Conseil, et que les prédicateurs ne seraient ni prévenus, ni invités à paraître. Zwingli sut toutefois ce qui se passait, et, jugeant de la gravité du moment, il supplia le sénat de permettre qu'il fût admis à répondre. On le lui refusa. Alors ses larmes confessèrent à Dieu son inquiétude. Peut-être aussi l'inspira-t-il aux membres influens du Grand-Conseil; car lorsque le 9 avril, au matin, cette assemblée ouvrit sa séance, et que les envoyés épiscopaux s'y présentèrent seuls, un murmure s'éleva, et plusieurs personnes demandèrent, avec l'accent du mécontentement, si les accusateurs seraient seuls entendus. Il fallut aller aux voix, et la majorité appuya la demande de faire comparaître les deux parties.

Entrèrent alors les trois prédicateurs, Zwingli, Engelhard et Rœschli. Wattli fit d'une voix douce, et avec un art singulier, l'énumération de ses griefs; il évita de parler des personnes; son discours terminé, il se leva pour se retirer avec ses collègues d'ambassade. « Eh, monsieur le suffragant, s'écria alors Zwingli, je vous en prie, daignez prêter l'oreille à ma justification. »

[8] Zw. à Fabricius (dans les archives de Staeudlin et Tschirner, I, p. 11, 48.)

— « Votre justification ! répondit Wattli ; je n'ai inculpé personne. Ce n'est pas d'ailleurs pour disputer que nous sommes venus ici. » — « Soit, repartit Zwingli : écoutez-nous donc, afin que vous puissiez rendre à l'évêque meilleur compte de ce qui se passe à Zurich. » Le bourgmestre Rœust se joignit à Zwingli et pria Wattli de demeurer. Celui-ci n'y consentit pas. « Vous ne voulez pas m'entendre en votre qualité de députés, dit alors Zwingli ; eh bien, au nom de notre commune foi et pour l'amour de Jésus-Christ, je vous en conjure comme chrétiens, écoutez-nous ! » A ces mots, la salle retentit d'un murmure confus, et le bourgmestre ayant fait de nouvelles instances pour retenir les députés, ils reprirent enfin leurs places.

Zwingli put parler. Il montra Zurich en paix avec ses voisins, en paix dans son intérieur, et demanda où étaient les troubles que l'on disait être les fruits de sa prédication de l'Évangile, de cet Évangile, qui ordonne de rendre à César ce qui est à César, et à tout supérieur l'obéissanee qui lui est due. Il repoussa ensuite l'accusation de fouler indifféremment aux pieds les traditions des hommes, et affirma qu'il ne demandait autre chose si ce n'est qu'elles pussent être justifiées par leur utilité, et que ceux qui les donnaient pour règle aux autres y fussent eux-mêmes assujettis. Puis il déclara qu'il s'était gardé d'inviter qui que ce fût à enfreindre les jeûnes, sachant quels sont les égards dus aux faibles ; mais qu'il reconnaissait, à la vérité, que ces pratiques étaient une sujétion pharisaïque, contraire à l'esprit et à la lettre de l'Évangile. A cette assertion, Wattli éleva la voix pour lui répondre. Mais Engelhard, faisant passer aux mains de son collègue une Bible ouverte, celui-ci y lut : « Il y aura dans les derniers temps

des hommes qui se révolteront contre la foi, et s'attacheront à des esprits séducteurs, lesquels défendront de se marier, et commanderont de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour que les Fidèles en usent avec actions de grâces; car tout ce que Dieu a créé est bon; et rien n'est à rejeter, pourvu qu'on le prenne avec actions de grâces [9]. »

Réduit au silence sur ce chapitre, le suffragant épiscopal prit un champ plus large, s'étendit en éloges des Pères et exhorta le Conseil à ne se point séparer de l'Église. « C'est bien, repartit Zwingli; mais, chers messieurs, ne vous laissez pas persuader que nous ayons commis une faute aussi grave. En tout pays est membre de l'Église quiconque aime Dieu, croit aux paroles de Jésus-Christ, et fait le bien. » Suivit un échange de paroles de plus en plus vives, jusqu'à ce que le bourgmestre congédia les parties. Les Deux-Cents prirent alors, d'une voix unanime, la résolution de prier l'évêque aussi bien que le sénat de travailler à ce que la lumière éclairât les questions débattues. Ils invitèrent l'évêque à recourir aux autorités ecclésiastiques, le Conseil à s'adresser à cet effet aux savans et aux synodes. Et en attendant d'être éclairés, les Deux-Cents exhortèrent les prédicateurs à recommander l'observation des jeûnes [10].

La réponse de l'évêque se fit attendre sept semaines; il se bornait à conseiller de mettre fin au scandale, et à déclarer qu'il regardait les usages de l'Église comme conformes à la doctrine de Paul et à la foi chrétienne. Dans l'intervalle les moines et les prédicateurs avaient

[9] I Tim. IV, 1, 3, 4.

[10] *Fassli*, II, 1; IV, 125.

débattu à l'envi la question de savoir qui l'avait emporté dans la séance du Conseil des Deux-Cents. Les moines prodiguaient en chaire l'injure et les calomnies; ils annonçaient la venue des derniers temps et suppliaient les Saints d'accourir à leur aide[11]. Les prédicateurs à leur tour tançaient rudement leurs adversaires, et les traitaient de fainéans et de menteurs. Le Conseil interposa vainement sa médiation. Les moines, s'appuyant d'hommes en crédit, se mirent peu en peine de l'ordre de ne prêcher que selon l'Évangile. D'une voix menaçante ils continuèrent à accuser leurs antagonistes d'hérésie. En cet état de choses, Zwingli brûlait du désir d'entrer avec eux en lice régulière sous les yeux du peuple entier. Il témoigna hautement ce désir en toute occasion, et finit par solliciter auprès du Conseil un colloque public.

Après mûre délibération, le Conseil répondit favorablement à sa demande. On choisit le jeudi 29 janvier. Tous les ecclésiastiques du Canton furent convoqués à cette conférence solennelle. Elle devait avoir lieu devant le Conseil assemblé, en présence de savans théologiens, priés d'y assister. Son but devait être de faire connaître clairement ce qui, dans les prédications opposées que l'on entendait, reposait sur les Saintes-Écritures[12]. Les députés des douze Cantons[13], qui se trouvaient assemblés à Baden, reçurent avis de la résolution des Zuricois, avec invitation de se rendre au colloque. Ils n'acceptérent pas. Même communication fut adressée à l'évêque, et on le pria de venir à la conférence en

[11] Bernard Wyss, dans *Fussli*. *Bullinger*.

[12] *Bullinger*. *Hegenwald*.

[13] *A. Z.*

personne ou d'y envoyer des délégués. Ce vœu ne fut pas accueilli. On savait bien à Constance qu'à moins de se couvrir du manteau très-ample de la tradition, il y avait danger à braver l'épée flamboyante de la parole divine. D'un autre côté l'on ne savait comment se refuser au combat sans donner un nouvel attrait et de nouveaux prétextes à l'innovation. L'évêque se décida à prendre une voie intermédiaire. Il fit partir pour Zurich d'Anwyl, l'intendant de sa maison, Faber, son grand-vicaire, le prédicateur Werguenhans, et le docteur Blansch de Tubingen. Il leur ordonna d'écouter, de donner des conseils et des décisions, de se borner là, et sans dépasser ces limites, d'agir suivant les circonstances. Zwingli, à l'exemple de Luther, et pour qu'on ne se laissât pas distraire des questions en litige par d'insignifians détails, publia soixante-sept articles, renfermant ses assertions les plus saillantes et les plus attaquées. C'était le champ qu'il ouvrait au combat.

Au jour fixé l'assemblée se réunit dans la maison de ville[14]. Le petit et le grand conseil, le clergé cantonal et les députés prirent place. Puis la salle se remplit d'une foule composée aussi bien de laïques que d'ecclésiastiques, et dans laquelle on voyait des étrangers accourus de fort loin. On comptait en tout plus de six cents personnes. Aucun député ne s'était présenté de la part des Cantons, si ce n'est Wagner de Schaffhouse.

[14] *Bullinger. Hegenwald* (maître d'école et homme instruit, qui écrivit, de retour dans sa maison, tout ce qu'il avait entendu, et ne négligea rien pour rendre son récit complet). *Faber* (*wahrlich underrichtung*, etc.) Il combat Hegenwald, et est corrigé à son tour dans le *Vautour plumé* (Geyerrupfen). Le récit de *Salat* est indigne de confiance. *Fussli*, II, 84 ; III, 1.

Meyer était bien venu de Berne, mais de son propre mouvement. Au milieu de la salle était une table, auprès de laquelle Zwingli s'assit. Il n'avait d'autre secours que celui de la Sainte-Écriture, placée sous sa main. Beaucoup d'entre les assistans tournaient vers lui des yeux remplis d'espoir. Rœust, le bourgmestre[15], ouvrit la séance. « Savans, nobles et dignes Messieurs! vous savez quelle division s'est élevée de nos jours en matière spirituelle. Plusieurs accusent d'hérésie notre prédicateur, Ulrich Zwingli, ici présent. A sa demande réitérée d'être mis en présence de ses adversaires, le Conseil a convoqué l'assemblée qui se trouve réunie. Que quiconque se croit en droit de reprocher à Zwingli une doctrine contraire aux Écritures, vienne donc, et l'attaque ouvertement et sans crainte. Car nous aspirons à la connaissance de la vérité, et nous sommes las de bruit. »

D'Anwyl se leva, et dit que rien n'était plus conforme aux vues de son supérieur ecclésiastique que le rétablissement de la concorde; que pour obéir à ce désir de paix l'évêque avait envoyé des délégués au colloque y porter ses avis et au besoin ses résolutions. Alors Zwingli témoigna sa douleur de ce que, suivant une pente funeste, et laissant les siècles les uns après les autres accroître l'amas des réglemens d'hommes, on se fût en tout lieu si fort éloigné de la doctrine chrétienne. Puis, protestant qu'il ne demandait qu'à voir l'Évangile rendu à sa pureté primitive, et que ses efforts pour parvenir à ce but étaient la seule cause des haines qui le poursuivaient, il se déclara responsable des propositions qu'il avait cru nécessaire de publier. « Je

[15] Il remplaçait son collègue malade.

suis appelé maintenant à les défendre, dit-il en finissant; eh bien, au nom de Dieu, me voici ! »

Il se fit un profond silence. Le bourgmestre le rompit pour inviter à s'avancer toute personne qui voudrait émettre son vœu ou sa pensée. Nouveau silence. « C'est au nom de la charité chrétienne, dit alors Zwingli, que je prie ceux qui croient ma doctrine erronée, de me présenter leurs objections. » Silence encore. Seulement une voix, partant du fond de la salle, se fit entendre : « Où sont les héros des carrefours et des tavernes? ils ont trouvé leur homme. » Cette apostrophe provoqua un rire général. Zwingli ayant renouvelé ses instances, Jacques Wagner, pasteur de Neftenbach, se présenta : « C'est au plus ignorant à parler, puisque nul autre ne veut s'y décider. Nous nous souvenons tous d'une défense publiée depuis peu par l'évêque, de rien enseigner ou faire contre la tradition. Cependant Zwingli combat aujourd'hui cette même tradition et ne rencontre personne qui lui prouve qu'il soit dans l'erreur. J'en conclus que nous devons raisonnablement être déliés du mandement épiscopal. Nous savons tous aussi que, pour avoir violé cet édit, le malheureux pasteur de Fislibach[16] a été saisi, traîné devant la Diète, livré à l'évêque, et jeté en prison. N'avons-nous pas aujourd'hui lieu de croire qu'on a été injuste envers lui? »

Pour lors, le grand-vicaire crut ne pouvoir se taire davantage, d'autant moins que le dernier trait, tout en frappant l'évêque, l'atteignait aussi personnellement. Il ne prit pas la défense du mandement, publié

[16] *Urbain Weiss. Wirz*, 314.

pendant qu'il était absent, et dont il disait n'avoir pas eu connaissance. Mais parlant du pasteur de Fislibach, que les Confédérés avaient livré à l'évêque en l'accusant d'avoir répandu le trouble par ses sermons, Faber le déclara ignorant à faire pitié. « Je lui ai, dit-il, donné par charité chrétienne quelques heures de mon temps, et je l'ai convaincu par les Écritures de ses erreurs relativement à la mère de Dieu et aux Saints, si bien qu'il ne tardera pas à confesser ses égaremens et à être mis en liberté. »

« Dieu vous a fait parler, Monsieur le grand-vicaire, s'écria tout-à-coup Zwingli, dans la joie de son cœur. Cette obligation d'adorer les Saints, je la nie, et ce n'est pas un des points les moins importans parmi ceux qui me font accuser d'hérésie. Exposez-nous donc, je vous en conjure, les raisons qui vous ont servi à triompher de l'ignorant pasteur de Fislibach. »

Faber s'aperçut, un peu tard, de l'imprudence qu'il avait commise. Cherchant à éluder la question qui lui était faite, il se jeta dans des divagations et parla beaucoup sur la nécessité de la tradition, sur les arrêts des conciles, sur l'antiquité de la messe et du célibat, et sur la témérité qu'il y aurait à lui de s'attribuer le don réservé à l'Église d'interpréter les Écritures. A tout cela Zwingli ne répondit qu'en passant, et ne perdant pas de vue la première assertion de son antagoniste, il ne cessa de lui en redemander la preuve. Ce fut en vain. Le docteur Blansch, voyant les périls de Faber, se leva pour l'y arracher; mais comme il se perdait à son tour dans des généralités, et qu'il n'en sortait pas, le député de Schaffhouse et Meyer de Berne élevèrent la voix et prièrent le gouvernement de Zurich de continuer à suivre l'honorable voie dans laquelle il était

entré; puis le bourgmestre, après avoir fait une nouvelle et inutile invitation de prendre la parole, prorogea la séance à l'après-midi. Le Conseil demeura seul assemblé, afin de prendre une résolution. « Eh bien, dit en riant le bourgmestre aux personnes qui étaient le plus près de lui, l'épée qui a perforé le pasteur de Fislibach, n'a pu aujourd'hui sortir du fourreau. »

L'après-midi on se réunit pour entendre l'arrêt du Conseil. Il commençait par rappeler les demandes faites, depuis longtemps, pour obtenir de l'évêque un examen approfondi des questions en litige, instances auxquelles l'évêque, on ignorait par quel empêchement, n'avait pu se rendre. On montrait que par ce motif les divisions s'étaient accrues, et qu'il n'était demeuré au gouvernement d'autre parti, que celui de convoquer, au nom de Dieu et dans des vues de concorde chrétienne, l'assemblée qui se trouvait réunie. Grâces étaient rendues à tous les assistans et particulièrement à la louable délégation épiscopale de leur présence. On reconnaissait ensuite que ce Zwingli, tant incriminé, n'avait pu être convaincu d'altérer les Écritures. Partant, les bourgmestres, petit et grand conseil de la ville de Zurich, après en avoir mûrement délibéré, faisaient savoir leur sérieuse volonté, de laisser, à l'avenir comme par le passé, prêcher librement Zwingli, de ne souffrir dans la ville comme à la campagne d'autre prédication que celle du pur Évangile, et de mettre dorénavant un terme aux attaques injurieuses en les punissant sévèrement. — Quand le secrétaire eut fini de parler, Zwingli, se tenant debout, éleva les mains au ciel, et dit à haute voix : « Le Tout-Puissant soit loué! sa volonté est que sa sainte parole règne dans le ciel et sur la terre. Mes Seigneurs de Zu-

rich, il vous donnera une main ferme pour maintenir l'Évangile en notre pays, et s'il vous appelle à endurer quelque dommage pour cette cause, n'en doutez nullement, il saura vous en tenir compte. Amen! ainsi soit-il! »

Parmi ceux qui assistaient à cette scène il n'en fut probablement aucun qu'elle surprit d'une manière plus pénible que le grand-vicaire Faber [17]. Originaire d'une petite ville de Souabe, et fils d'un simple forgeron [18], il s'était élevé par ses talens. A Lindau, où il commença sa carrière, il avait fait admirer sa prédication facile et le soin qu'il mettait à s'acquitter de tous les rites du culte. Les évêques de Bâle et de Constance avaient à l'envi cherché à l'attirer à leur service, et l'université de Fribourg lui avait accordé les honneurs du doctorat en droit canonique. A cette époque, la plus brillante de sa vie, il s'était fait par ses écrits [19] et par sa libéralité d'honorables amis. Glaréan, Zwingli, Vadian entretenaient avec lui un commerce de lettres [20]. Comme eux, il était ennemi de la vente des indulgences; mais c'était parce qu'à ses yeux elles exposaient au mépris des peuples l'Église, dont il prisait beaucoup la gloire, et l'état ecclésiastique, voie ouverte pour parvenir, de la condition la plus humble, aux honneurs et à la domination [21]. Il était depuis deux ans grand-

[17] *Leutkirch.* — *Kettner*, de Fabri vita et scriptis. Lipsiæ, 1737. — *Hottinger. Urbain Rhegius*, de dignitate sacerdotum Constantiæ, 1518.

[18] De là son nom de Faber.

[19] Son écrit « Declamationes de vitæ humanæ miseria » peignait avec esprit les misères du temps et entre autres le ridicule des prédications.

[20] *Coll. Siml.*, 1519-1521.

[21] C'est la pensée qui domine l'écrit qu'il publia à Rome contre Luther, sous le titre de *Malleus*. « Subdole tendis, ut Clericos laicis subjicias, sed non sinit Dominus perire Christos suos. » — Il s'effraie de voir

vicaire et premier conseiller de l'évêque de Constance quand à Wittemberg la fumée provenant de l'incendie des décrétales s'éleva dans les airs. Il avait eu le temps de sonder les bases de l'édifice hiérarchique, et jugea que c'était folie de vouloir le faire reposer tout entier sur le seul fondement des Écritures et des progrès de leur interprétation. Son titre de docteur lui eût paru manquer d'un appui solide, sans l'existence du droit canonique. Insensiblement ses amis le virent changer. Un voyage à Rome acheva sa conversion. Faber en revint, avec la faculté de ne plus rougir, pour assister au colloque dont nous venons d'être les témoins.

Déclaré vaincu par la résolution du sénat zuricois, Faber ne laissa pas de chercher à se relever de son humiliation. Feignant de n'avoir pu prendre connaissance qu'à l'instant même des articles de Zwingli, il les déclara dans leur ensemble contraires aux Écritures, prétendit le prouver, et employa dans ce but de si faibles raisons, que les améres plaisanteries par lesquelles Zwingli le réfuta parurent justifiées aux yeux de tout homme sensé. D'Anwyl lui-même en jugea ainsi [22]; c'est lui qui, à la proposition que fit son collégue de prendre deux arbitres pour décider le différend, répondit : « Communiquerons-nous donc notre foi à ces deux hommes, et nous résoudrons-nous à ne croire, en toute chose, qu'après qu'ils auront cru? » L'assemblée applaudit en riant à cette observation.

Faber quitta Zurich, après avoir déclaré qu'il y

les laïques se mêler de recherches théologiques. *Lettre à Vadian*, mai 1521. *Coll. Siml.*

[22] D'Anwyl devint ensuite un ami de la réforme, comme le témoigne la préface d'une description de la Thurgovie, qu'il publia; et l'histoire de la réformation à Constance par Vœgelin.

était tombé dans un conventicule de Béghards ; il s'éloigna, la rage dans le cœur, vouant à Zwingli un ressentiment implacable. Son premier soin fut dès lors de travailler à combattre une doctrine dont les émanations menaçaient de ternir l'éclat de la mitre qu'il était près d'atteindre. Instruit par les années, il n'eut garde de se borner aux seules armes que lui fournissait la science; il leur associa celles plus tranchantes de l'inquisiteur; et dégradé par la passion, cet homme, né pour être l'ornement de son siècle, descendit jusqu'à se repaître, le rire sur les lèvres, des larmes de ses victimes [23].

Quoique la victoire de Zwingli n'eût pas été incertaine, ses adversaires ne tardèrent pas à la contester. Ils soutinrent, entre autres inculpations, que les thèses avaient été publiées de manière à ne pas donner le temps de se préparer à les combattre [24]; c'est ce qui porta Zwingli à faire paraître son *développement des articles*. Mainte assertion s'y trouvait exposée avec une précision et une clarté nouvelle. Il s'exprimait en particulier au sujet de l'adoration des Saints et de la messe de telle sorte, que les moines s'en offensèrent vivement et que d'enthousiastes sectateurs de la Réforme crurent lire l'obligation de marcher à l'attaque des objets d'une abominable idolâtrie. Cette disposition des esprits se manifesta par un fait qui ne mit pas le gouvernement dans un léger embarras. Un cordonnier, Colas Hottinger, qui avait quelque fortune, de l'instruction, de l'éloquence et un caractère inquiet et entreprenant, avait montré du penchant à donner, par des coups d'é-

[23] *Martyre de Jean Huglin, de Lindau.*

[24] *Observations faites par Hofman,* dans *Fussli,* III, 83. *Bullinger.*

clat, à l'œuvre de la Réforme l'allure d'une affaire de parti[25]. Le moment où les passages bibliques qui condamnent les images allaient de bouche en bouche, lui parut être celui où l'exemple de détruire ces images devait être donné. Sur une route très-fréquentée s'élevait un grand et beau crucifix; il en acquit la propriété; puis il alla, secondé par quelques hommes exaltés[26], le renverser en plein jour. Le bruit s'en répandit à Zurich et dans toute la Confédération. Crime impie aux yeux des uns, le fait fut justifié par les autres jusqu'en chaire. Le gouvernement en incarcéra les auteurs; mais avant qu'on les punît, le Grand-Conseil décida, après de vifs débats, qu'un second colloque s'assemblerait, pour jeter du jour sur la question de la *Messe* et des *images* et déterminer les principes d'après lesquels l'acte de Hottinger devait être jugé.

Invitation fut faite de se rendre à cette seconde conférence[27] au clergé cantonal, à tout laïque qui croirait avoir un mot utile à dire, aux évêques de Constance, de Coire et de Bâle; invitation de s'y faire représenter fut adressée aux évêques, s'ils ne pouvaient y prendre part en personne, à l'université de Bâle, aux douze Cantons, et à la ville ainsi qu'à l'abbé de St.-Gall. Schaffhouse et la ville de St.-Gall envoyèrent seules des députés; St.-Gall se fit représenter par Vadian et par les pasteurs Bourgauer et Schappeler;

[25] Les pièces du procès se trouvent dans la *Coll. Siml.* — *Bullinger.* — *Wirz*, V. *Fussli.*

[26] Laurent Hochrutiner et le tailleur Ockenfouss. Ils devinrent tous anabaptistes.

[27] La lettre d'invitation est du 12 oct. 1523. *Bullinger.* — *Fussli*, III, 9.

Schaffhouse par Wagner, Steinlin et Irmensée. L'évêque de Constance, invoquant sa responsabilité envers le pape et l'empereur, conjura les Zuricois d'attendre d'un concile universel la décision de propositions aussi graves[28]. Le vieillard qui, malgré le poids des ans, occupait encore le siége de Bâle, fit une réponse semblable; sa lettre respirait la douceur[29]. L'abbé de St.-Gall s'excusa sur la brièveté du délai, qui ne lui permettait pas de se préparer. Berne et Soleure, à son exemple[30], alléguèrent que c'était devant la Confédération réunie que la dispute devrait avoir lieu. Lucerne ne jugeait point que des hérésies pussent être corrigées par de mesquines assemblées, contraires à tous les droits qui régissent le temporel et le spirituel. Obwalden, après avoir reconnu qu'il n'avait pas de savans à faire partir, conclut en désignant Zwingli : « Ce n'est ni à lui, ni à ses pareils, que nous enverrons personne; et si jamais il tombe entre nos mains, et que ce qu'on dit de lui soit vrai, nous le châtierons de façon à lui ôter le moyen de retomber en faute. » D'autres Cantons, au nombre desquels se trouvait Bâle, ne firent point de réponse[31].

Le colloque s'ouvrit le lundi, veille de la Saint-Jude[32]. On commença par introduire Zwingli et Léon Jude pour leur faire savoir qu'ils parleraient les premiers. Entrèrent ensuite les prélats, abbés et docteurs, puis le clergé en corps, et après lui tout ce qui put pénétrer dans la salle, si bien que l'on compta neuf cents

[28] *Fussli*, IV, 148.
[29] *Coll. Siml.*
[30] *A Berne*, 18 oct. 1523.
[31] *Ochs*, V, 437.
[32] Le 26 oct. 1523. *Bullinger. Actes du Colloque*, rédigés avec soin et dédiés au Conseil par Louis Hætzer, aidé de G. Binder.

personnes. Dès que l'on eut obtenu le silence, Rœust, le bourgmestre, pria les docteurs Vadian, Wagner et Schappeler de présider la réunion, et d'empêcher qu'on ne s'écartât du fondement posé, celui des Saintes-Écritures. Le secrétaire lut ensuite la lettre de convocation de l'assemblée; enfin, le bourgmestre ouvrit la discussion : « Chacun sait maintenant, dit-il, de quoi il s'agit. Puisse tout se faire au nom de Dieu! Maître Ulrich, c'est à vous à commencer. »

Zwingli se leva et dit : « Mes chers frères en Christ, vous savez par la parole qui ne peut mentir, que là où deux ou trois personnes sont assemblées au nom de Dieu, il se trouve au milieu d'elles. Eh bien, dans tous nos temples un peuple chrétien a, la semaine dernière, demandé la bénédiction de Dieu pour cette réunion, et puisqu'ici la place nous manque aujourd'hui pour nous mettre à genoux, nous recommanderons du cœur nos intérêts au Tout-Puissant! — Maintenant, je crois nécessaire d'entrer dès l'abord dans quelques explications sur ce qu'est l'Église chrétienne, afin de détruire le reproche d'incompétence fait à ces assemblées. » Et il déroula les notions qu'il avait sur l'Église visible, composée, s'il l'entendait bien du peuple chrétien tout entier.

L'adversaire qui se présenta pour combattre Zwingli fut Conrad Hofmann, chanoine de la cathédrale. Il parla longuement. Il exhorta avec feu l'assemblée à ne pas prendre, par une funeste illusion, l'enfer pour le ciel. Il la fit souvenir que les doctrines nouvelles étaient interdites, puisque Léon et Charles, le pape et l'empereur, les avaient condamnées. Il raconta que durant un séjour de dix, voire même de treize ans à Heidelberg, il s'était toujours trouvé parmi ce qu'il y

avait de plus savant, qu'il avait habité chez un homme aussi instruit que pieux, avait mangé et bu avec lui, et n'avait jamais entendu dire que l'on dût disputer sur choses semblables. Hofmann finit par déclarer conséquemment que, pour lui, il ne voulait pas disputer, mais obéir à l'évêque d'abord, puis au prévôt, et ce, jusqu'au jour où se réuniraient les hommes qualifiés pour prononcer en matière spirituelle. Ainsi il demeurait fidèle à son serment envers le chapitre, serment trop oublié par le prédicateur de la cathédrale.

Zwingli ne donna pas au rire le temps d'éclater : « Maître Conrad affirme que la nouvelle doctrine est perverse ; c'est ce qu'il fallait prouver. Il veut qu'on ne se permette rien, dans l'attente où il est d'un concile ; pour moi, je vous déclare que le dernier né de vos enfans ne vivra pas assez pour assister à ce concile où doit régner la parole de Dieu. Car ceux qui composent les conciles sont les papes et les évêques, gens qui ne pensent pas avoir besoin de sagesse. Ils ne prennent conseil que d'eux-mêmes. Là n'est point l'Église. Ils s'uniront peut-être à l'empereur pour nous condamner. N'importe. Néron et Domitien ont exterminé les chrétiens, mais ils n'ont pu leur faire renier la foi. »

Hofmann n'en renouvela pas moins ses protestations d'obéissance à ses supérieurs ecclésiastiques. Puis, tout en battant la campagne, il se mit à discourir à son aise sur ce qui se faisait au bon vieux temps. Un des présidens lui demanda, et le prévôt du chapitre lui commanda le silence. — Voulant alors ramener à la question, Léon Jude exposa les passages des deux Testamens qui condamnent le plus directement l'emploi des images dans le culte. « C'est bien, répondit Conrad

Schmied[33], commandeur de l'ordre de St.-Jean à Kussnacht, tout homme doit se soumettre au Saint Évangile avec joie. Cet Évangile nous montre en Jésus le seul médiateur, et c'est être idolâtre que de demander aux Saints ce que Jésus seul peut donner. Mais l'idolâtrie vient du cœur, et, selon moi, c'est dans les cœurs qu'il faut attaquer les idoles avant de songer à les renverser au dehors. Ces appuis des faibles, il ne vous est pas permis de les abattre que vous n'ayez donné à la faiblesse un appui meilleur. Craignez d'ailleurs de donner du scandale ; on n'en a déjà donné que trop en enfreignant les jeûnes et en provoquant les propos injurieux de nos Confédérés. Les Confédérés ne sont pas Dieu, me dit-on ; mais ils sont un peuple chrétien, partant dignes d'égards. Je souhaite donc que nous nous appliquions à sanctifier nos cœurs avant de vouloir tout nettoyer au dehors, et que, comme Paul à Athènes, nous élevions en nous au Dieu invisible un temple, en présence duquel les idoles tomberont d'elles-mêmes. » — « Monsieur le commandeur, dit Sébastien Wagner l'interrompant, il ne vous est pas permis de demeurer, comme vous le faites, dans les généralités. Combattez par l'Écriture les déclarations claires de l'Écriture. » Zwingli poursuivit : « Quand mon seigneur et frère le commandeur recommande comme chose qui doit aller avant tout, d'instruire toute personne dans les Écritures, ce qu'il dit ne saurait que me plaire, et Léon et moi nous avons cherché à n'être pas trouvés négligens à remplir cette tâche. Mais

[33] Une notice sur cet homme intéressant a été publiée dans les Étrennes à la jeunesse. Zurich, 1825.

quand il nomme les images les appuis des faibles, Dieu veuille le lui pardonner ! Jamais, si les évêques et les prêtres eussent été fidèles à prêcher la parole de Dieu, le pauvre laïque n'en fût venu à chercher son Christ sur la muraille ou dans quelque méchant tableau. La citation de Paul à Athènes n'est pas juste; car Athènes était païenne; et moi non plus je n'irai pas chez les Turcs renverser leurs idoles [34]. Reste à savoir si nous attendrons pour voir ces idoles abolies qu'elles puissent l'être sans scandale; mais nous n'y arriverions jamais. Jamais non plus nous ne parviendrons à ce degré de vertu, que le mal cesse de lui-même. Obéissons donc aux déclarations positives des Écritures et renonçons aux images, ne fût-ce qu'à celles d'or et d'argent, dont la valeur peut devenir le soulagement des pauvres ! »

Il y eut encore quelques explications échangées. Puis personne ne se présentant pour combattre Zwingli, Vadian appela à haute voix, et par leur nom, les hommes qu'il savait avoir calomnié le réformateur et sa doctrine. Quelques-uns étaient absens; d'autres s'excusèrent, prirent le rôle d'offensés, ou se tirèrent d'affaire par des plaisanteries. Le pasteur de Glattfelden déclara que sans le grec et le latin tout n'en irait que mieux, et que pour lui il ignorait complètement ces langues. Sur ces entrefaites le soir arriva. Wagner remercia Dieu de la victoire qu'il avait donnée à sa parole; il exhorta le gouvernement à abolir les images, et intercéda auprès de lui en faveur des prisonniers. — « Mes seigneurs feront justice, » répondit le bourgmestre; et il congédia l'assemblée.

[34] On connaissait peu les Turcs en Suisse; pardonnons à Zwingli de les ranger parmi les adorateurs des images.

Schmied[33], commandeur de l'ordr… …ujet de Kussnacht, tout homme doit se … …mied se Évangile avec joie. Cet Évangile… …ace, grâ- le seul médiateur, et c'est être … . La messe aux Saints ce que Jésus seu… …it souvenir. lâtrie vient du cœur, et, s… , on dit com- qu'il faut attaquer les id… de notre justi- verser au dehors. Ce… s'agit pas d'un pas permis de les … …une, et bien loin faiblesse un appu… …venons recevoir le par- ner du scandal… …ie éternelle. La messe ainsi freignant les … …ingulière. Aussi suis-je peiné de rieux de p… …er une œuvre du diable, comme je le Dieu, m… j'entends dire que le diable a imaginé les parta… et les ordres. N'y a-t-il donc pas de chrétiens non… le froc? Au reste, gens de campagne, nous som- … exposés à entendre maints grossiers propos qui sans doute ne viennent point dans la ville blesser les oreilles. »

« J'aurais désiré, répondit Zwingli, que mon seigneur et frère ne parlât pas des moines, dont nous n'avons point à nous occuper ici. Il m'est arrivé de me servir à leur égard d'expressions dures, que peut-être je pourrais justifier. D'autres ont été plus loin que moi. Peut-être aussi m'arrive-t-il comme à Luther, à qui beaucoup de gens n'empruntent que le mordant de certaines paroles, alliage amer échappé d'un cœur brûlant d'amour. Ceux qui me connaissent de près pourront vous dire que moi aussi je sais user de support. Eh! qu'ai-je dit aux adorateurs des Saints, si ce n'est qu'ils sont libres d'aller où bon leur semble déposer le secret de leur misère, que pour moi je vais à Dieu; eux à l'incertain, moi au certain. Restait, après cela, à me taire

le de Dieu, ni ma conviction, dût-elle pa-
nte. »

leur se déclara pleinement satisfait de
En général la délicatesse du sujet,
e qu'il y a de plus sensible dans la
ut ce débat je ne sais quel carac-
e gravité et, je dirai presque,
ier témoigna son estime à
, qui fut en ce jour son prin-
et montra beaucoup de savoir et d'a-
qu'une connaissance approfondie de la Bi-
. Le colloque finit par devenir un entretien savant, l'accent des interlocuteurs par être celui de la confiance et presque de l'intimité. Le prévôt de Zurich se mit à adresser à Zwingli des questions sur quelques passages difficiles des Écritures. Seulement dans la soirée quelques étincelles d'un feu qui faillit tout embraser, répandirent du trouble au sein de l'assemblée.

Pour expliquer la cause de cette agitation, il faut que nous fassions connaître quel était Conrad Grebel. Son père [36], magistrat honoré, voyant en lui un jeune homme de grande espérance, le destina à la carrière des études, l'envoya en pays étranger, et pourvut trop

[35] C'est la Bible en main qu'il faut lire les actes de cette dispute. Du moment que les adversaires de Zwingli se laissèrent entraîner sur le terrain des Écritures saintes, et qu'ils s'éloignèrent des traditions, il est facile de reconnaître que leur défaite était assurée. Ils furent plus habiles à Leipzig et à Baden.

[36] Il avait deux fils et deux filles. Des fils, l'un était page de l'archiduc Ferdinand, et fut renvoyé; l'autre mourut misérable et dans l'exil. Des filles, Agathe perdit le prieuré de l'Œdenbach, par suite de la réformation; l'autre, Marthe, était épouse de Vadian. Le père finit ses jours sur l'échafaud. La seule Marthe fut heureuse, et mère d'une nombreuse postérité. *Fels, Mém. Lettres de Grebel* (*Coll. Siml.*). *Wirz*, IV.

largement à son entretien. Intelligent, aimable, le jeune Grebel sut gagner à Vienne la bienveillance de Vadian et de Zwingli. Mais déjà, emporté par la fougue de ses passions, il se livrait à des désordres qui ruinèrent sa santé [37]. A Paris, il s'y abandonna si complètement, que Glaréan dut lui fermer sa maison, et que le bruit de ses mauvaises mœurs parvint aux oreilles de son père. Celui-ci, courroucé, l'abandonna longtemps au sort ordinaire des aventuriers. Ce ne fut qu'après bien des années qu'il lui accorda son pardon et le retour dans la maison paternelle. Un souffle impur avait terni la conscience du jeune homme, qui ne réfléchissait même les plus saintes images qu'en traits confus et altérés. A ses yeux obscurcis la Réforme n'apparut que comme un moyen de trouver dans un mouvement extérieur l'oubli des troubles de l'âme. Tel était Grebel quand il vint souffler au sein de la conférence religieuse le feu qui brûlait en lui. Il tenta d'entraîner l'assemblée à des démarches extrêmes, et fut appuyé par Stoumpf, pasteur à Hœngg. Ne reconnaissant pas au gouvernement le droit de prononcer en matière religieuse, ils proclamèrent avec enthousiasme « *l'action de l'Esprit de Dieu, puissant en la personne des seuls élus.* »

Le lendemain, dernier jour de la conférence, Grebel manifesta de nouveau l'agitation de son esprit. Les difficultés qu'il souleva roulèrent sur la forme que devait avoir le pain de la Cène, sur la manière de le porter à la bouche, sur l'heure de le prendre et sur de semblables questions. Vadian, qui avait épousé la

[37] Il en fait l'aveu dans ses lettres, 29 janvier 1519, 11 nov. 1521. (*Coll. Siml.*)

sœur de Grebel, et Zwingli qui l'avait aimé, considéraient avec tristesse le résultat de tant d'espérances déçues. Zwingli ne cessa de répondre avec douceur, jusqu'au moment où le commandeur Schmied, pressé de mettre fin à des débats inutiles, prit de nouveau la parole. « Voilà, dit-il, dans un discours étendu et plein de vie, voilà les erreurs régnantes, touchant la messe et les images, démontrées telles par Zwingli et par Léon. Que fera-t-on maintenant? renversera-t-on avec impétuosité d'antiques usages? Je persiste à croire qu'il vaudrait mieux s'attacher avant tout à implanter dans le cœur des chrétiens une religion plus pure. Le gouvernement, qui connaît aujourd'hui la vérité, sentira qu'il est de son devoir d'y travailler. Peut-être jugera-t-il convenable de publier des instructions qui puissent conduire à l'Évangile la partie ignorante du clergé et amener enfin à Jésus-Christ des hommes qui n'ont connu jusqu'ici que les images. Vous vouliez naguère, à prix d'or, replacer des princes sur leur trône, mes chers et gracieux seigneurs; vous mettrez désormais votre soin à rendre, pour l'amour de Dieu, à Christ, notre Maître, la gloire et le règne, qui lui appartiennent. » —

« Bénies soient les paroles sorties de ta bouche! » s'écria Sébastien Wagner. Vadian ayant offert encore la parole à qui la voudrait et personne ne s'étant levé, Zwingli s'adressa à l'assemblée : « Mes seigneurs et vous tous, mes chers frères, je vous prie de vous attacher fermement à la parole de Dieu. La prenant pour guide, nous ne serons jamais abandonnés. Qui sait ce que l'avenir nous réserve de peines, à vous et à moi? N'ai-je pas appris, le cœur navré, qu'hier au soir l'on disait en plus d'un lieu que nous songions à enter-

rer tout doucement le corps et le sang de Christ? Non, non, il n'est personne qui conçoive de telles pensées.» Les sanglots à ce mot interrompirent son discours; et d'autres avec lui laissèrent couler des larmes. Alors Léon s'écria : « Avec le secours de Dieu nous demeurerons fidèles à l'Évangile; au besoin voici ma vie que je donne avec joie, bien assuré que la mort n'atteindra pas mon âme. Évitons toutefois que les Écritures ne deviennent entre nous un sujet de dispute ou de présomption. Mais tâchons qu'elles servent à nous rendre vertueux. Si j'ai dans le cours de ce colloque offensé quelqu'un, je le supplie de me pardonner. » Zwingli fit la même prière. Puis les trois présidens se levèrent, et résignèrent leur charge. Vadian témoigna l'espérance de voir le gouvernement, maintenant bien instruit, s'employer à faire triompher la vérité. « C'est ce qu'il fera, s'écria le bourgmestre. Pour moi, je juge en matière spirituelle comme un aveugle des couleurs. La parole de Dieu m'est d'autant plus précieuse. Priez que sa grâce nous accompagne ! » Ainsi parla ce vieillard qui, pendant dix-huit ans d'une glorieuse vie, avait été le conducteur de son peuple au Conseil et sur les champs de bataille. Les regards de l'assemblée demeurèrent fixés sur lui avec l'expression de l'attachement et du respect. C'est dans ce moment d'émotion que Vadian, l'abbé de Capel, le commandeur de Kussnacht et le prévôt unirent leurs voix pour demander encore l'élargissement des prisonniers.

Cette conférence eut pour résultat de faire passer la direction des affaires ecclésiastiques dans les mains du Grand-Conseil [38]. Son premier acte fut de condamner

[38] Le 19 janvier 1524.

Hottinger à deux ans d'exil. [39] Il fit ensuite rédiger par Zwingle un écrit [40] propre à servir de guide dans la prédication de la parole divine. Cet écrit fut envoyé à tous les membres du clergé, avec invitation d'en faire leur étude [41]. On l'adressa à l'université de Bâle, aux évêques de Bâle, de Coire et de Constance, et aux douze Cantons, avec prière instante de s'en occuper et de relever les erreurs que pouvait renfermer l'ouvrage. On leur fit part en même temps de l'issue du colloque, et de la réformation du culte, qui devait en être la suite. On ajoutait toutefois : « avant que ce changement n'ait lieu, toute personne qui s'y croira appelée, pourra, durant six mois, présenter ses objections, puisées dans les Saintes-Écritures. »

Les six mois s'écoulèrent sans qu'il s'élevât à l'intérieur de nouveaux adversaires [42] et sans qu'il arrivât d'objections du dehors [43]. L'ordonnance suivante fut alors publiée [44] : « Considérant qu'il appartient à la parole de Dieu de nous régir, nous mortels, et que notre devoir, après l'avoir comprise, est de l'appliquer à notre vie, nonobstant d'antiques préjugés ; nous, le bourgmestre, le petit et le grand Conseil zuricois, nous nous

[39] *Fussli*, II, 33.

[40] *Courte et chrétienne Introduction*, adressée par l'honorable Conseil de Zurich à ses prédicateurs et ayant cure d'ames. » L'analyse dans *Kirchhofer, contin. de Wirz*, V, 189.

[41] *Bullinger*.

[42] Le clergé se réunit le 28 déc. 1523. Il n'y eut pas de débat. Hofmann eut avec les prédicateurs un entretien particulier le 20 janvier suivant ; mais au jugement des témoins, il eut le dessous. *Bullinger*. *Kirchhofer*, V, 212.

[43] *Fussli*, IV, 163. Il arriva plus tard, un mois et demi environ après la dispute, un écrit, envoyé par l'évêque, auquel le Conseil répondit par la plume de Zw. *Œuvres de Zw.*, édit. 1581, I, 205.

[44] *Bullinger*. Elle se trouve dans *Fussli*, I, 25.

sommes chargés d'une réforme nécessaire. Et d'abord, quant à la messe, qui est célébrée autrement qu'elle n'a été instituée par notre Seigneur et Sauveur, nous ordonnons que la coupe soit rendue au peuple, et que les abus qui en altèrent la célébration soient abolis. Pour n'avoir pas à spécifier ici ces abus, nous établissons qu'en tout lieu et chaque jour il sera fait de bon matin un prêche, la parole vivante de Dieu étant la nourriture la meilleure pour l'âme humaine. Quand viendront les jours de fête, le sacrement sera distribué à qui le demandera, et administré, selon les formes scripturaires, intelligiblement, en notre langue. De plus, Dieu ayant interdit de se faire des images, nous avons décidé de ne les pas laisser subsister. Mais voulant que tout se fasse avec sagesse, nous nommerons les personnes chargées de les enlever avec décence. En agissant de la sorte, nous sommes persuadés de faire une œuvre agréable à Dieu; car ce qui servait à l'entretien des images servira désormais à celui des pauvres, qui sont avec plus de vérité l'image aussi bien que la créature de Dieu. Au reste, notre volonté n'est pas d'user de contrainte en matière de foi. Nous décidons seulement que les ministres de la parole de Dieu ne doivent pas enseigner d'une manière contraire à cette parole; c'est à quoi il nous appartient de veiller. Enfin, nous ordonnons de faire trève aux injures; car nous sommes appelés à la paix. C'est à celui qui possède la vérité à en bénir Dieu, et à la prêcher à ses frères par son exemple, avec charité. La charité supporte, concilie; elle édifie. Ainsi soit donc, au nom de Dieu, et dans l'espérance que sa main n'abandonnera pas notre navire. »

Pendant que ces événemens se passaient à Zurich,

les Cantons n'en étaient pas les oisifs spectateurs. Dès le milieu de l'an 1522, on s'était plaint fréquemment en Diète de la violation d'usages consacrés et de la hardiesse manifestée par les discours et les écrits [45]. Dans les bailliages communs, des prêtres attachés aux doctrines de Zwingle avaient eu à se justifier, et même avaient été jetés en prison [46]. L'année suivante, à propos de nouvelles attaques du réformateur contre le service étranger, on témoigna un vif mécontentement de la part qu'il prenait à la politique [47]. La position des députés zuricois à la Diète devint toujours plus difficile. Enfin les douze Cantons se décidèrent à faire partir pour Zurich une délégation afin d'exposer leurs griefs.

Les députés se réunirent; mais ils ne furent pas plus tôt en présence les uns des autres qu'ils reconnurent la différence des instructions dont ils étaient nantis. Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwalden, Zoug et Fribourg, avaient à faire entendre des plaintes sévères; d'autres Cantons avaient chargé leurs envoyés d'une mission amicale; d'autres encore devaient se borner à écouter [48]. Berne agissait à contre-cœur. Schaffhouse avait astreint son représentant à l'inaction. Cette cité venait d'entendre Érasme Ritter, mandé pour combattre la Réforme dans ses murs, déclarer ouvertement qu'il avait été vaincu par ces Écritures, auxquelles il ne songeait qu'à demander des armes contre Zwingli; et sa conversion à la cause des Réformés les avait affermis. Ce fut le 21 mars 1524 que l'ambassade se présenta devant le Grand-Conseil de Zurich. L'envoyé de

[45] Baden, 4 juillet. 3 nov., 24 nov., 15 déc. *A. Z.*

[46] Urbain Weiss; Jean Brœdtlein.

[47] Lettres de Myconius et de Haller. *Coll. Siml.*

[48] *Kirchhofer, extrait des archives de Schaffhouse.*

Schaffhouse quitta les rangs des députés quand ils commencèrent à parler de leurs griefs. Ces griefs étaient résumés en treize articles [49], et portaient sur les innovations faites au culte, sur les différends auxquels elles avaient donné lieu dans les bailliages communs, et sur des faits qui furent pour la plupart reconnus erronés. Suivit une fraternelle invitation à Zurich de demeurer fidèle aux us et aux alliances, afin que d'un commun accord on pût remédier aux abus dignes de ce nom ; à la vente des indulgences, à l'introduction des *courtisans*, et à la vie déréglée des gens d'Église. Zurich exprima sa reconnaissance à ses Confédérés, et promit une réponse par écrit, qui ne se fit pas long-temps attendre. On remarqua dans cette réponse, bien que signée du secrétaire d'État, maint trait qui trahissait la plume d'un homme d'Église, et une série de déductions théologiques qui parurent appartenir au style des disputes religieuses plus qu'à celui des communications de la diplomatie [50]. Ce ne fut pas, aux yeux des Confédérés, un motif de faire bon accueil à cette pièce ; il y eut même des Cantons qui songèrent à renvoyer à Zurich le pacte qui les unissait à lui.

Instruit de ces dispositions, le gouvernement de Zurich éprouva le besoin de sonder l'opinion de son peuple. Il prit à cet effet le moment de la prestation annuelle du serment [51], mit sous les yeux de la nation l'état exact des choses, et fit voir la nécessité d'être unis pour demeurer en possession de l'Évangile. C'est ce que le peuple comprit : il l'exprima avec vivacité

[49] *Salat. A. Z.*

[50] « Ein sermon und predig vom Gotteswort, die unnoth zu melden, » est-il dit au recès du Conseil de Lucerne du 1er avril 1524. *A. Z. S.*

[51] Le jour de Jean-Baptiste.

dans ses réponses, qui témoignèrent à-la-fois son désir de conserver la paix avec les Confédérés. La plupart des communes firent aussi éclater avec énergie leur dévouement[52]. Le gouvernement et le peuple se trouvèrent unis, comme de nouveau, autour de cette charte des chartes, qui écrit au cœur des chrétiens leurs devoirs en même temps qu'elle est la garantie de leurs droits. Ainsi fut abandonné, non le temple de Christ, mais la geôle en laquelle les artifices de Rome avaient su le transformer. Ces années furent les plus belles des annales de Zurich. Au spectacle qu'elles offrirent, les deux vieillards qui étaient à la tête de l'État sentirent leurs cœurs rajeunir un moment; puis ils s'endormirent avant d'avoir vu la liberté souiller son triomphe par les fureurs de l'orgueil. Nés la même année, ils moururent la même semaine, presque le même jour[53]. A leur réveil, le soleil qui a commencé à les éclairer, se montrera à leurs yeux, non plus obscurci par des traditions et des nuages, mais éclatant de gloire, de miséricorde et de paix.

[52] *Bullinger. Fussli,* II, 228. *Corp. Werdm.*, X, 113. *A. Z.* CCCLI, 1. *Fussli,* III, 106. Il s'y trouve les réponses de toutes les communes. « Très-bien, mais point de guerre, » dirent les gens de Thalweil. — « Nous sommes prêts à tout sacrifier à la ville, » dirent ceux d'Altstetten; « mais la ville ne nous fermera-t-elle point ensuite ses portes, et ne nous abandonnera-t-elle point ? » — « Voyez, dirent ceux de Wædenschwyl, comme nous vivons en bons voisins avec Schwyz. » — « Loin, dirent ceux d'Églisau, les ennemis de la parole de Dieu, ils font tout le mal, » etc.

[53] *Fussli,* IV, 48.

LIVRE SEPTIÈME.

IIe SECTION.

IIIe ET IVe PARTIES.

AVANT-PROPOS

DE LA DEUXIÈME SECTION.

(ÉCRIT EN 1829).

Voici la seconde section de l'histoire des Confédérés au temps de la Réforme : histoire dont la ressemblance avec celle de l'époque où j'en trace le tableau me frappe plus vivement de jour en jour. C'était comme aujourd'hui la liberté qui répondait à l'élan des intelligences ; à sa suite venaient les discordes avec les bénédictions ; les peuples montraient un sens droit, les savans s'épuisaient en théories, la politique se berçait d'illusions. D'un côté l'on voyait une génération nourrie d'idées nouvelles, forte, confiante, souvent présomptueuse ; d'autre part étaient l'âge, l'expérience, et les hommes qui, devenus méfians, voyaient avec un serrement de cœur tout se mouvoir et tout mourir autour d'eux. C'était ce dont nous sommes les témoins. Toutefois, plus heureux que nos pères, nous n'irons point de l'arène des débats intellectuels nous jeter dans la carrière ensanglantée des batailles ; puissent du moins les avertissemens de l'histoire nous en préserver !

Au seizième siècle, ce furent les barrières que le sacerdoce opposait à l'émission des sentimens les plus sacrés que l'on vit crouler à la voix de Dieu ; de nos jours on rompt les chaînes qui tenaient captive l'expression des besoins du citoyen. Les peuples se refusent à être mus au gré de quelques hommes fortunés, qui se nomment, non leurs représentans, mais leurs maîtres ; non leurs guides ou leurs frères, mais leurs dominateurs. L'intelligence recouvre ses droits impres-

criptibles. La liberté, au franc langage, se montre de nouveau dans tes vallons, ô ma patrie, elle, que les fondateurs de la Confédération ont cultivée si soigneusement, et sans laquelle ils n'eussent ni vaincu dans les batailles, ni formé une nation. Elle reparaît, rendue plus puissante par tout ce que le développement de l'humanité a ajouté à la force de chaque homme. La voici avec des bienfaits nouveaux, mais d'autant plus entourée de dangers que son pouvoir est plus grand. Ses progrès seront ceux de l'éducation du peuple. Gouverneurs du pays, votre sûreté aussi bien que votre devoir sera donc de travailler à cette éducation.

Mais en quoi l'éducation d'une nation consiste-t-elle? Est-ce à dresser le peuple à tel ou tel art, à le ployer à tel ou tel système, à le former aux disputes d'une scolastique nouvelle? ou n'est-ce pas plutôt à développer religieusement ses élémens de dignité et de vie, à rendre la patrie forte par l'amour des citoyens, à y travailler surtout par l'autorité de l'exemple? Le peuple se conduit à l'imitation de ceux qui le gouvernent. Ne souffrez donc point, ô chefs de ma nation, que vos cœurs se remplissent d'une indigne méfiance envers la jeune génération, envers ses efforts et ses progrès. Mieux vaut laisser de nouveau retentir dans vos Conseils la voix de la liberté, à laquelle le Suisse ne cessera d'être rappelé par l'histoire de son pays, par son sentiment républicain et par la sublime grandeur de la nature au sein de laquelle il vit. Toute franche exposition de vos motifs de conduite, tout appel au sentiment national, tout blâme sévère versé par vous sur des traits d'égoïsme chez des Confédérés, tout acte d'une résistance à la fois ferme et modeste opposée à d'orgueilleuses instances de la part de l'étranger, tout fait semblable sera répété de ville en ville et de village en village; il sera redit jusque dans les demeures les plus reculées des bergers; il ira y réveiller le souvenir de temps glorieux, et il ralliera deux millions de Suisses autour de chefs dignes de l'amour d'un peuple libre.

Suisses des deux confessions ! il n'y a pas cinquante ans qu'on n'eût pu, dans notre patrie, écrire avec indépendance l'histoire de la séparation des Églises. Tout blâme jeté sur son propre parti, toute sincère appréciation des mérites du parti contraire, eussent été appelés du nom d'apostasie. Si des vues plus élevées sont aujourd'hui le partage, sinon du commun des hommes, au moins des classes éclairées, c'est encore à la liberté qu'on le doit. Aussi, Ministres de Christ, est-ce à vous surtout que sied un libre langage. C'est à la parole, sortie d'un cœur régénéré par l'étude fidèle des Saintes-Écritures, c'est à cette parole de vie et d'amour qu'il appartient de briser les chaînes qui lient les âmes à la terre. Elle donnera la force et la paix en donnant la foi. Plus puissante que les arrêts et que les décrets de bannissement, c'est elle qui ramènera hors des conventicules, comme elle retirera des plages arides où se traîne l'incrédulité, cette multitude laissée sans pasteur. Vous verrez le peuple se reporter vers les temples, ainsi qu'on abandonne la clarté de pâles flambeaux, quand le soleil, dans son éclat, vient se montrer sur *l'horizon*.

Confédérés de tous les Cantons, de toutes les classes et de tout âge! il faut à la patrie un renouvellement. Les événemens qui ont rempli les dernières années l'ont rendu inévitable. Aucune résistance, fût-ce celle des plus puissans de la nation, n'arrêtera le cours des esprits. L'opinion publique jugera dorénavant les faits et les discours, le peuple et les gouvernemens. Ne croyez pas pour cela que le règne de la patrie et de la liberté soit venu. Voyez le flambeau dans les mains d'enfans non moins que dans celles d'hommes mûrs; et lisant les pages qui vont suivre, considérez comment déjà naguère la liberté, conquise par d'héroïques efforts, a été souillée par les excès, l'orgueil et l'impatience. Elle a fléchi dans son élan trop inconsidéré; menacée de toutes parts, c'est à grand'peine et au prix du plus noble sang qu'elle a obtenu grâce pour son audace. Il lui a fallu attendre durant de

longs jours pour voir son étoile se lever de nouveau. Courage donc, mais pour une œuvre pleine de difficultés; car c'est peu d'avoir vu le jour de la liberté si l'on ne demeure digne d'elle. C'est l'épreuve qui vous attend, écrivains du jour, les orateurs, ou, pour dire comme vous, les avocats du peuple. Un regard jeté sur le tableau que je vais tracer, vous servira peut-être à sortir de cette épreuve avec honneur. Le peuple était au seizième siècle travaillé profondément, et en sens divers, jusque dans la chaire, au sein des assemblées publiques et par mille écrits que versait incessamment la presse infatigable. La liberté se montrait sous toutes les formes, ici sérieuse et grave, là légère et s'abandonnant jusqu'à oublier la pudeur; tantôt fière et exigeante, tantôt douce, conciliante et riche en instructions. Vacillante, elle donna naissance aux partis; aucun ne fut exclusivement celui de la vérité, car s'il l'eût été, il eût triomphé infailliblement; à de la pureté dans les intentions ils alliaient tous des vues personnelles qui prirent peu à peu le dessus. Ils allèrent vider leurs différends sur les champs de bataille, où la victoire fut incertaine, où la nation perdit le plus pur de son sang, et d'où elle ne se releva que pour languir pendant des siècles entiers.

Quel a cependant été le jugement de la postérité impartiale sur les hommes qui alors agirent, écrivirent ou parlèrent? Elle a couvert d'une sévère ignominie tout ce que l'égoïsme et la passion ont fait sous le masque de la religion et de la liberté, et tout ce que la présomption a tenté au mépris des leçons de l'histoire. Il n'est demeuré que ce qui survit aux tempêtes, que ce qui parle encore aujourd'hui aux cœurs de la nation, que ce qui d'âge en âge sera en bénédiction pour elle : des fruits d'une foi sincère, des paroles dites sans orgueil et sans faiblesse, des actions inspirées par l'amour et par un généreux dévouement. Ces œuvres survivront seules, avec les constantes consolations, gages de la vie éternelle. Songez-y, écrivains de notre âge, vous que l'affran-

chissement des esprits a rendus puissans pour faire le bien ou le mal ; songez à votre responsabilité, et jugez-vous vous-mêmes ; car le jour viendra où certainement vous serez jugés avec sévérité.

Et vous, jeunes hommes, qui brûlez d'une noble ardeur, le sentiment de l'emploi que vous devez faire de votre existence vous anime, et l'on voit d'année en année diminuer le nombre de ceux d'entre vous qui pensaient pouvoir s'appuyer sur de vieux préjugés, ou s'enorgueillir, au sein d'une vie oisive, des mérites de pères plus excellens qu'eux. A cette heure encore l'on vous juge sur ce que vous savez ; un jour vos actions seules serviront de règle pour vous juger. Vous ne remporterez la couronne de l'âge mûr, qu'autant que vous aurez uni le dévouement au zèle, et l'humilité au talent ; qu'à travers les formes vous aurez su discerner le fond des choses, et que les conseils de l'expérience n'auront pas été négligés par vous. Votre savoir dépasse à certains égards celui de vos pères ; sous d'autres rapports il sera dépassé par le savoir de ceux qui viendront après vous ; la science fait incessamment des progrès, mais la vertu ne se modifie point avec elle, et la pureté du caractère est d'un prix inaltérable.

Confédérés ! c'est avec timidité que je viens de vous adresser cet appel. Mille d'entre vous me surpassent en mérite et en science. Mais après avoir achevé de raconter simplement et fidèlement l'histoire d'une époque mémorable, je n'ai pu imposer silence à mon émotion.... Lisez, et vous m'excuserez peut-être.

LIVRE SEPTIÈME.

TROISIÈME PARTIE.

LES PARTIS.

CHAPITRE Ier.

Le protestantisme. — Ses écueils. — Origine de l'anabaptisme. — Il pénètre en Suisse. — Insurrection dans le canton de Zurich. — Mouvement à Bâle. — A Schaffhouse. — Issue de la révolte en Allemagne. — Continuation des troubles religieux; 1525, 17 janvier. — Colloque. — Thomas Schouler. — Fin des principaux anabaptistes. — Déclaration définitive des gouvernemens.

A la voix des réformateurs, les regards d'une multitude d'hommes s'étaient détournés de l'idole qui se faisait adorer à Rome, et s'étaient portés sur la croix. Honteuse du joug qu'elle avait subi long-temps, cette foule *protesta*[1]. Ce ne fut pas un soulèvement contre toute autorité, mais un retour consciencieux à l'autorité de la parole éternelle. « Quand Dieu a parlé, dirent les réformateurs, quand il a fait connaître à l'homme ce qu'il lui est nécessaire de savoir, il ne reste qu'à suivre ce divin enseignement. Que seulement

[1] Histoire de la *protestation* des États évangéliques et de la résolution de Spire, par *Jean-Joachim Muller*, 1705.

on cesse d'empêcher la parole de se répandre, et bientôt tous sauront clairement ce qu'ils ont à faire et ce qu'ils ont à espérer. »

Cependant une expérience sévère vint leur apprendre ce que, dans la sincérité de leur enthousiasme, ils ne pressentaient pas; c'est que la Bible, source de vérité, peut être défigurée par des interprétations maladroites ou passionnées, jusqu'à devenir un instrument pernicieux. Tandis que Luther était prisonnier à la Wartbourg, Carlstadt son collègue se mit à déployer le zèle de l'exaltation. Les applaudissemens d'une jeunesse ardente lui créèrent des imitateurs plus hardis encore que lui. Munzer parut à leur tête[2]. Il se donna pour prophète inspiré[3]. Après avoir été dépouillé de la charge de pasteur, il vint à Bâle vers le milieu de l'an 1524, se fit un titre de l'accueil d'OEcolampade, qui le reçut avec sa politesse accoutumée[4]; puis il se rendit à Waldshout et dans le Kleggau[5].

Où il y a tyrannie se trouvent des germes de révolte; et partout à cette époque le pouvoir séculier et le pouvoir ecclésiastique pesaient sur la société[6]. Dans l'Allemagne méridionale, la *Ligue du Soulier* et celle *des confrères du pauvre Conrad*, formées par les paysans wurtembergeois, avaient pris un large développe-

[2] *Strobel, Vie de Munzer.*

[3] Voyez son appel fait à Prague en 1521. Il est en entier dans le *Pantheon anabaptisticum.*

[4] *Op. Œcolamp.* Francof., 161, p. 307.

[5] *Bullinger, sur l'origine des Anabaptistes,* 1561.

[6] « Eh ! qui donc avons-nous à remercier de ce soulèvement et de ces ordures, sinon vous seigneurs et princes, vous évêques aveugles, prêtres et moines insensés ? Ce n'est point pour manger le peuple qu'est établie la magistrature. » *Luther, Exhortation à la paix au sujet des douze articles des paysans.*

ment et laissé des traces même dans les pays voisins. Aussi Munzer fut-il accueilli par des transports de joie quand il y vint prêcher que l'heure des grands, l'heure de la rétribution était venue, que l'aurore de la Nouvelle-Jérusalem allait paraître! et que la liberté évangélique venait affranchir Israël de la servitude[7].

Munzer attira auprès de lui Houbmeyer, pasteur à Waldshout. Cette ville était voisine des frontières suisses. On y alla chercher une conversation exaltée et l'appui de relations étendues. Rœubli et Brœdtlein, montrèrent dès lors, dans leur zèle hautain, une raideur nouvelle[8]. On vit se joindre à eux Blaurock[9], moine fugitif, d'une impudente hardiesse; Félix Manz, qui avait mérité l'estime, sans que son ambition en fût satisfaite, et Grebel, que son adresse et la position qu'il occupait dans la société, firent le chef du parti. Si l'on peut en croire Bullinger, ces hommes, gens de mouvement plus que d'application, voyaient avec envie la gloire acquise par la sagesse des réformateurs, et ils eussent voulu partager les dépouilles du canonicat. Alléguant la nécessité d'une réforme plus complète, ils essayèrent d'abord doucement de faire faire à Zwingli et à ses amis des pas hasardés; n'y ayant pas réussi, ils se déclarèrent ouvertement leurs adversaires[10]. Alors se répandirent, sous des formes empruntées à la Bible et dans des images mystiques les idées d'une Église nouvelle qui, ne se laissant point confiner dans les temples, habiterait les monts, les

[7] *Strobel*, p. 93. *Bullinger*.

[8] *Coll. Siml. Fussli, Mém.*, I, 217.

[9] Robe bleue; il se nommait lui-même Georges, de la maison de Jacob.

[10] Elenchus contra Anabaptistas. *Zwingli opp.* t. II.

on cesse d'empêcher la parole de se ... arla beaucoup tôt tous sauront clairement ce q... clama la vanité de qu'ils ont à espérer. » ... disciples de Christ et

Cependant une expérienc... eux. On insista surtout dre ce que, dans la sincér... [1], parce que ce baptême ne pressentaient pas: ... de ralliement; et comme la vérité, peut être déf... ait en apparence favorable à cet adroites ou passi... que l'on était prêt à mourir plutôt pernicieux. T... [12].

Wartbour... fut à Zollikon, dans le canton de Zurich, zèle de l'... éclata. Les habitans de ce village, excités arden... lein et Rœubli, avaient violemment renversé qu... images, l'autel et jusqu'au baptistère [13]. Rœubli ... été jeté en prison, et Brœdtlein déposé, leurs ... amis se réunirent pour donner à ce dernier un repas d'adieu; Manz, Blaurock et un grand nombre de personnes non conviées, se trouvèrent à ce repas [14]. Une multitude de gens reçurent en ce jour le baptême de la nouvelle naissance. Ils allèrent à leur tour le donner à d'autres. Le dimanche suivant, quand le prêtre appelé à remplacer Brœdtlein se mit en devoir de prêcher, celui-ci lui imposa silence, et s'avança vers la chaire, loin de laquelle on eut beaucoup de peine à l'entraîner. Pendant ce temps, Manz et Grebel allaient de maison en maison, dressant, suivant leur expression, la table de Dieu. Ils rompirent le pain, donnèrent la coupe. Brœdtlein, nouvel apôtre, envoya des épîtres. Les assemblées se prolongeaient bien avant dans la nuit. A toute

[11] « Zwingli voyait bien que l'anabaptisme conduisait à la séparation. » *Bullinger.*

[12] Grebel à Vadian, 12 déc. 1524. *Coll. Siml.*

[13] *Fussli, Mém.*, II, 58.

[14] *Arch. Zur.* DVII, 6. — *Fussli*, I, 202. — *Zwingli's Elenchus.*

s flambeaux étaient promenés sur les chemins. imaginations étaient émues. Quiconque expressions inusitées et d'un accent hors ait pour être mort à l'esprit de Dieu. étaient regardés comme de faux pro- gle en particulier comme le grand e ne fut pas la surprise des citoyens à Zu- nd ils virent se répandre dans les rues de leur des essaims de personnes exaltées, couvertes de sac et de cendres, la corde au cou, bourdonnant et criant : « Malheur à Zurich ! malheur dans quarante jours ! »

Le gouvernement s'occupait d'arrêter ces désordres, quand des faits nouveaux montrèrent le danger dont la secte menaçait l'État. La régence autrichienne ayant ordonné aux habitans de Waldshout d'éloigner Houbmeyer[15] qu'ils avaient choisi pour leur pasteur, ils s'opposèrent à l'exécution de cet ordre. Croyant l'Évangile attaqué, ils prirent les armes. Une foule de volontaires, Zuricois pour la plupart, coururent se joindre à eux[16]. Rappelés par leur gouvernement, ces volontaires répondirent[17] que l'or ni aucun intérêt périssable ne leur avait fait prendre les armes, mais le seul intérêt de la gloire de Dieu et de l'honneur de Zurich ; que l'esprit du Seigneur les avait rassemblés, et que Jésus-Christ, dont le nom brillait en lettres d'or sur leurs drapeaux, les avait engagés dans cette guerre ; qu'ils mourraient donc plutôt que de revenir sur leurs pas. Cette réponse, signée de la main de Collin, toucha le cœur de plusieurs membres du Con-

[15] *Schellhorn*, Acta historico-eccl., 120. — *Coll. Siml.*, lettre de la régence d'Inspruck à Zurich, 30 sept. 1524.

[16] *Collin, Autobiographie. Bullinger.*

[17] Le 3 octobre 1524. *Coll. Siml.*

seil, qui ne surent que l'approuver; d'autres, en plus grand nombre, jugèrent l'entreprise violente, arbitraire, attentatoire au pacte héréditaire avec l'Autriche, et faite pour provoquer la juste colère des Confédérés. On résolut d'intercéder pour Waldshout, et l'on y envoya des députés. Ils en ramenèrent tous ceux qui consentirent à les suivre; mais les sectateurs de Grebel demeurèrent, brisant les fonts baptismaux et donnant, en plein air, à des troupes entières le baptême de la nouvelle naissance [18]. Des enthousiastes, des aventuriers, des déserteurs grossirent de jour en jour les rangs de l'insurrection [19]. Elle gagna le Kleggau, le Sundgau et l'Alsace [20]. Zurich, Bâle et Schaffhouse s'efforçaient d'interposer leur médiation [21], que déjà la rébellion avait dépassé leur frontière.

Un jour que le bailli d'Églisau pêchait, il fut troublé dans cet exercice [22] par des gens qui criaient comme leurs voisins d'Allemagne : « Le Dieu tout-puissant a créé libres les bêtes des forêts, les oiseaux de l'air et les poissons des eaux courantes; pourquoi le paysan, qui pâtit de leurs dégâts, n'aurait-il aucune part aux profits de leur chasse? » Ils déclaraient aussi qu'ils ne feraient plus les corvées et ne paieraient plus d'impôts. Bientôt dans toute la contrée des montagnes on répéta ce langage. Une bande de paysans vint fondre sur le couvent de Ruti, dont l'abbé s'était prudemment en-

[18] *Schellhorn.*

[19] « Venez, écrivaient-ils à leurs amis, et nous ferons façon de l'ennemi et de messeigneurs; sinon, gare la parole de Dieu. » *Coll. Siml.* (Lettre à Aberli).

[20] Il y avait 3,000 Suisses. *Ochs.*

[21] *Coll. Siml.*

[22] *Arch. Zur.*, 28 janvier 1525.

fui en emportant ses titres et son or. Puis, la troupe grossissant au bruit du tocsin, courut envahir la maison des chevaliers de Saint-Jean à Bubikon, y recommença ses orgies, et conçut dans le vin la pensée de se racheter de toutes charges par la vente des biens des deux abbayes. Il arriva sur ces entrefaites des députés, envoyés en hâte par le Conseil. Ils obtinrent une trève, en s'engageant à faire parvenir au gouvernement toute requête qui leur serait remise par écrit. Cinq districts rédigèrent alors leurs plaintes. « Plus de servage, vu qu'à Dieu seul appartient le nom de Maître, et que la ville de Zurich ne peut porter que celui de la protectrice de nos droits. Plus de fiefs. Abolition des justices inférieures, des petites dîmes, des corvées, de tout péage dans les limites du Canton, et de l'ohmgeld[23]. Que le commerce et les arts soient librement exercés à la campagne comme à la ville; que la taille foncière soit rachetable; que les cens soient réduits; qu'aucune taxe ne soit levée sur la terre que la grêle a frappée. Que saisie soit faite des biens des couvens pour les rendre à l'utilité publique. Qu'enfin le droit soit reconnu aux paroisses de nommer et de déposer leurs pasteurs. Il n'y a rien là que la parole de Dieu n'autorise à demander; peut-être, en la lisant avec attention, y trouvera-t-on encore le principe d'autres libertés[24].

Il y avait dans cette requête sujet à réflexion pour le gouvernement. Il prit conseil, délibéra mûrement, puis envoya des délégués dans les divers districts. Les délégués promirent l'extinction des petites dîmes, et l'abolition du servage partout où il subsistait encore;

[23] Impôt de consommation sur les boissons et certaines denrées.

[24] *Bullinger, A. Z.* CCCLI, 1, 2, 9. *Corp. Werdm.*, X.

ils firent voir que les autres demandes étaient contraires à des droits coutumiers ou écrits ; et ils recommandèrent la paix. Mais les communes, résolues à ne pas traiter isolément, voulaient que le pays pût faire connaître ses vœux. Elles convinrent à cet effet d'un jour où tous les habitans de l'ancien territoire de Kybourg se réuniraient. Ce fut le lundi après Pentecôte, 5 juin 1525. Plus de 4,000 campagnards s'assemblèrent dans un champ près de Tœss. Plusieurs arrivèrent ivres. Il n'y en eut aucun qui se sentît le courage ou la capacité de remplir le rôle de modérateur. Aussi les esprits échauffés s'agitaient-ils violemment, quand le bourgmestre Walder, à la tête d'une députation du gouvernement, se présenta devant l'assemblée, porteur de paroles conciliantes. Une voix tonnante lui répondit : « C'est à nous de commander à notre tour. Nous saurons vous faire marcher, messeigneurs de la ville, et nous monterons aussi sur nos grands chevaux. » Il n'y eut dans ce tumulte que Lavater, bailli de Kybourg, qui réussit à se faire écouter : « Ne suis-je pas, comme vous, un homme du comté? dit-il, ne suis-je pas établi au milieu de vous avec femme et enfant, et n'ai-je pas le droit et l'obligation que vous avez tous, de donner mon avis pour le mieux? » S'adressant ensuite aux plus fiers promoteurs du mouvement, il les caressa les uns après les autres avec adresse, loua leur sagesse et les généreux sentimens qui les élevaient bien au-dessus de la multitude ignorante, et finit par les employer malgré eux-mêmes à calmer la rébellion. La foule avait commencé à se disperser, lorsque l'avoyer et le secrétaire de Winterthour prièrent ceux qui restaient d'accepter l'hospitalité qu'ils leur offraient dans leur ville. On les dissémina chez les bourgeois,

on les traita libéralement, et leurs projets tombèrent dans l'oubli [25].

Ce ne fut pas toutefois pour long-temps. Le gouvernement ne tarda pas à apprendre que des invitations à une nouvelle assemblée, plus nombreuse que la précédente, circulaient, même dans des districts qui jusqu'alors étaient demeurés tranquilles. En ces conjonctures, il confia à quelques membres du Conseil un pouvoir dictatorial [26]. D'autres reçurent mission de s'adresser aux tribus de la ville, aux paroisses des bords du lac, de la Limmat, et à celles des bailliages libres. Ces députés furent invités à faire sentir l'inconvenance des prétentions soulevées par l'assemblée de Tœss et l'iniquité des communes situées au-delà de la Thour, qui, en se refusant aux cens et à la dîme, allaient faire peser sur le reste du canton des charges nouvelles et entraîner le pays dans la guerre contre des voisins lésés dans leurs intérêts. Les envoyés portèrent ces paroles aux habitans des communes demeurées paisibles ; ils ajoutèrent : « Le gouvernement a la certitude que s'il en est parmi vous qui se rendent auprès des mécontens, ils n'iront que comme pacificateurs ; mais nous attendons d'en recevoir l'assurance de votre bouche. » Les communes répondirent dans un langage également éloigné de celui de la sédition et de celui de la flatterie ou de la crainte : « Continuez, nos seigneurs, à vous montrer gouverneurs chrétiens, et vous nous trouverez prêts à vous donner nos biens et nos vies. Nous avons, il est vrai, certains reproches à vous adresser, mais il nous souvient des doctrines des

[25] *Bullinger.*

[26] *A. Z.*, 12 juin 1525.

Évangélistes et des Apôtres qui nous apprennent comment les membres d'un corps doivent se comporter les uns envers les autres. Ne méconnaissant ni votre affection ni vos peines, nous nous contentons de recevoir l'assurance que vous nous donnez d'alléger quelques-unes de nos charges. Montrez-vous toujours de bons pères pour le pays. Semez-y la justice; seule elle prospérera. » Fort de ces témoignages de fidélité, donnés par la partie la plus riche et la plus considérable du canton, le Grand-Conseil choisit de nouveaux députés et les envoya aux communes rebelles. Il adjoignit à cette députation quelques ecclésiastiques.

Tout bien examiné, il fut reconnu que les provocateurs de l'insurrection avaient été, d'un côté, des pasteurs, interprètes maladroits des Écritures, particulièrement en ce qui concerne la dîme, et de l'autre, des hommes intéressés, accoutumés à faire prévaloir leur voix dans le tumulte des cabarets. Ce fait reconnu, on jugea qu'il fallait, avant tout, éclairer le peuple sur la question de la dîme, et dans ce but on s'adressa à Zwingle. Peut-être avait-il lui-même, par des propos mal compris, contribué aux égaremens des gens des campagnes. Il n'en mit que plus de soin à s'efforcer de les mieux instruire. Il se garda bien d'aller, comme le sous-secrétaire Am Grut [27], faire dériver la dîme de la loi de Moïse, mais il exposa vivement les motifs de droit sur lesquels reposait la validité de ce revenu. Il apprécia ces motifs dans un colloque qui eut lieu en présence du Grand-Conseil; il les mit ensuite par

[27] *Wirz*, IV, 42. Am Grut était revenu d'une ambassade à Rome, fort irrité contre Zwingle. Il se démit de sa charge et retourna mourir à Rome.

écrit, et les publia par la voie de la presse [28]. Le gouvernement donna au traité le temps de se répandre; puis, il prononça sur la cause tout entière. La grande dîme fut maintenue; la petite, rendue rachetable. Quelques-uns des fauteurs de troubles furent punis par des amendes, un seul de la peine de mort. Les communes demeurées paisibles obtinrent une copie, en toutes formes, de l'acte de Waldmann [29], dont elles avaient perdu l'original. Et la paix se trouva si complètement rétablie que, un mois plus tard, six mille personnes accoururent des campagnes, pour venir célébrer avec les citoyens de Zurich le jour de la consécration de leur Église [30].

Cependant Bâle partageait les dangers qu'avait courus Zurich [31]. Des paysans s'étaient rassemblés en foule à Liestal, résolus à ne recevoir aucun ordre du gouvernement. Après avoir pillé les maisons religieuses, ils s'avancèrent sur la ville, où les tribus s'armèrent. Elles voulaient marcher et ne furent retenues que par le gouvernement qui fit tous ses efforts pour éviter l'effusion du sang. Les deux bourgmestres se présentèrent aux portes, et essayèrent inutilement d'obtenir des campagnards qu'ils regagnassent leurs foyers. Des députés accourus de Zurich, Berne, Lucerne, Fribourg et Soleure, eurent le lendemain plus de succès; à leur voix amie, les paysans se séparèrent, laissant à un comité le soin de leurs intérêts. Des conférences se tinrent sous la médiation des Confédérés. Il fut re-

[28] *Coll. Siml. — A. Z. — Bullinger.*

[29] *Mémor. Tigur.*, 1820, p. 119.

[30] *Bullinger.*

[31] *Ochs, V. Loutz, Hist. de la réf. à Bâle. Fussli, Mém.*, II.

connu qu'à Bâle aussi le mouvement avait pris naissance par la contagion, et que des ecclésiastiques en avaient été les instigateurs. L'un d'entr'eux, prédicateur à Liestal, prit la fuite. Il fut seul excepté de l'amnistie, promise aux paysans. On leur accorda, comme à Zurich, l'allégement de quelques charges. Des citoyens de la ville furent l'objet d'une enquête dont la sévérité n'amena pas de résultat. La victoire du peuple laissa dans les esprits des membres du Conseil de profonds ressentimens.

Dans le canton de Schaffhouse [32], l'insurrection de quelques communes de la campagne eut pour elles une fin malheureuse. Une garnison stationnée à Neukirch les intimida d'un côté, tandis que de l'autre elles furent contenues par un cordon de troupes que Zurich avait placé sur ses fontières pour empêcher les communications entre les mécontens des deux rives du Rhin. Ainsi pressés, les campagnards se décidèrent à formuler de modestes représentations. Elles furent d'autant moins bien reçues qu'un mouvement plus sérieux se manifestait au même instant dans la ville. Deux tribus, celle des pêcheurs et celle des vignerons, refusaient de prêter le serment des citoyens; elles se plaignaient par la voix d'Heinemann, le préposé des vignerons, de l'opposition que rencontrait la Réforme, des priviléges de la noblesse, de la dîme, et de la taxe qui pesait sur les vignes. Dans les autres tribus, plus d'une voix répétait leurs plaintes. Le Conseil déclara ne vouloir point siéger avec les représentans des deux tribus qu'elles n'eussent prêté serment. Elles s'armèrent, et occupèrent le couvent de Tous-les-Saints. Le bourg-

[32] *Kirchhofer, A. Sch.*, 60, etc.

mestre Peyer rassembla d'un autre côté, au son du tocsin, les citoyens fidèles au gouvernement; la grosse artillerie sortit de l'arsenal, et Peyer commanda l'attaque. « Non, disait-on dans les rangs, la chose est impossible, nous n'immolerons pas nos frères; justice doit être faite aux vignerons; » et cependant on franchissait les limites du couvent, et on acculait dans un verger la petite troupe qui y était réunie.

Des députés de Bâle et de Rotweil, qui se trouvaient occasionnellement à Schaffhouse, intervinrent entre les partis. Le plus faible mit bas les armes. Heinemann, jetant ses vêtemens et son épée, s'enfuit en traversant le Rhin à la nage. On cerna les vaincus. L'épée sur la tête ils prêtèrent le serment exigé. Une fête, que les chefs de l'État ne surent point assaisonner de clémence, fut donnée aux vainqueurs. La vengeance interpréta les termes du traité fait sous la médiation des alliés. Il se forma dans le conseil une majorité, ennemie implacable de la Réforme. Plusieurs citoyens furent frappés d'amendes, d'autres exilés avec leurs familles. Les deux tribus qui avaient fait leur soumission se virent privées pour plusieurs années du droit d'élection, et condamnées à payer l'une cent, l'autre deux cents florins. La peine de mort fut prononcée contre Heinemann; on confisqua ses biens, et quiconque portait son nom fut à jamais exclu de toute tribu et de tout honneur. Il demanda vainement de pouvoir se justifier. A la nouvelle qu'il avait été arrêté à Stockach, les deux bourgmestres et les principaux sénateurs de Schaffhouse coururent se repaître de la vue de son malheur et aggraver l'accusation. Ils ne réussirent cependant pas à obtenir de juges étrangers

à leur haine, qu'ils le livrassent entre leurs mains[33].

Ce qui acheva de rendre facile en Suisse la répression de la révolte, ce fut l'issue effroyable qu'elle eut en Allemagne. Les princes et la noblesse firent marcher la terreur devant eux. Même après l'entière soumission des paysans, ils organisèrent ou permirent l'incendie des villages, et livrèrent aux flammes les habitans avec les maisons. Partout on rencontrait des paysans pendus aux arbres des chemins. Une seule division, commandée par le duc de Lorraine, fit périr en huit jours plus de trente mille personnes et en chassa des milliers devant elle. Les fugitifs arrivèrent en Suisse en si grand nombre qu'à Bâle leur foule obstrua le faubourg. On fit tout pour adoucir leur malheur. Puis, les Cantons intervinrent comme médiateurs. Ils s'efforcèrent d'arrêter des ravages qui ruinaient un pays que les Suisses appelaient leur cave et leur grenier. Ils n'acceptèrent point l'offre que fit Waldshout, près de succomber, de se donner à la Confédération[34]. En même temps ils refusèrent avec fermeté de livrer aux mains des Autrichiens le pasteur de Waldshout, Houbmeyer, qui s'était réfugié en Suisse[35]. Le sénat de Zurich, informé qu'il prêchait les doctrines anabaptistes, se contenta de le faire arrêter et d'exiger de lui le serment qu'il resterait tranquille. Il l'exila ensuite parce qu'il ne tint pas son engagement. Un autre pasteur exilé de Waldshout, Ræbmann, re-

[33] Plus tard on renonça, à Schaffhouse, à étendre la peine d'Heinemann sur sa femme et sur ses enfans.

[34] Zurich, 4 mars 1525. *Coll. Siml. A. Z.*

[35] *Fussli, Mém.*, IV, 253. *Bullinger. Schelhorn.*

çut un accueil plus cordial [36]. Les vainqueurs, après l'avoir éconduit hors de la ville au bruit des fifres et des tambours, et accablé de mille injures, lui avaient fait plonger un fer ardent dans les yeux. Il devint en Suisse pasteur d'une paroisse de campagne, et y vécut trente ans, chéri de son troupeau. On montre encore aujourd'hui près de Loufinguen un pont, construit d'après son conseil, et qui porte le nom de « pont de l'aveugle. »

Les gouvernemens des Cantons avaient à remplir une tâche pleine de difficulté : celle de rétablir l'ordre dans l'Église. Le fer et le feu venaient de se montrer des moyens puissans dans les mains de la tyrannie ; mais ces armes ne sont point celles que le gouvernement d'un peuple libre ose employer. Restait à agir par la persuasion. Ce fut la voie dans laquelle entra d'abord le Conseil de Zurich. Il tenta d'éclairer les anabaptistes, et les invita dans ce but à un colloque public [37]. Ils y vinrent à contre-cœur [38]. Leur éloquence, qui captivait sans peine la multitude assemblée, demeura muette quand Zwingle les pressa avec la verve de sa dialectique. Ils furent battus ; au moins le gouvernement en jugea-t-il ainsi ; car s'écartant des bornes de la tolérance, il ordonna, sous peine de l'exil, que tout enfant serait à l'avenir baptisé avant l'âge de huit ans [39]. Il bannit Rœubli et quelques hommes étrangers au Canton, et il donna à Manz et à Grebel l'ordre de cesser leurs conventicules. Sur le refus d'obéir, plusieurs anabaptistes furent enfermés au couvent des

[36] *Miscellanea Tigurina*, II, 33.

[37] *Bullinger*.

[38] Lettre de Grebel à Vadian, du 14 janvier 1525. (*Coll. Siml.*)

[39] *Fussli, Mém.*, I, 189 ; IV, 251 ; I, 207 ; II, 347.

Augustins pour y recevoir les instructions des pasteurs nationaux. On n'osait sévir. On cherchait à tout calmer. Les anabaptistes, qui s'en aperçurent, s'enhardirent. « Les membres du Conseil, dirent-ils, sont en lutte avec leurs consciences; les prédicateurs ont la bouche fermée, et avec l'aide de Dieu, les derniers de ses enfans ont couvert de honte le front de Zwingli. »

L'embarras du gouvernement ne faisait que s'accroître. Il se sentit allégé quand on vint lui apprendre que les chefs du mouvement s'éloignaient et qu'ils se répandaient dans les divers Cantons [40]. Ils partirent, à ce qu'il paraît, d'après un plan concerté. Partout où ils allèrent, ils reçurent les encouragemens des hommes qui nourrissaient contre les gouvernemens un esprit de résistance, et de ceux à qui la marche de la Réforme paraissait trop lente et trop circonspecte. Une multitude ignorante et mobile leur prêta l'oreille. Les femmes surtout prenaient plaisir à entendre leurs discours semés d'images, mélange incohérent de simplicité et d'enflure. Elles écoutaient avidement le récit des persécutions qu'ils avaient endurées, de la patience avec laquelle ils avaient souffert et des révélations qu'ils avaient reçues. Les ennemis de la Réforme, témoins de ces égaremens, triomphaient [41]. Il y eut même des réformateurs qui, surpris de se voir attaqués avec leurs propres armes, éprouvèrent de l'hésitation et firent quelques pas en arrière. Les enthousiastes, enflés par le succès, annoncèrent la prochaine défaite de Zwingli, et dans l'espoir de le renverser, ils

[40] Manz à Coire (*Fussli*, I, 269). Grebel à St.-Gall. (*Hartmann, Hist. de St.-G.*, 265.) Blaurock dans le Toggenbourg (*lettre de Brennwald*, du 12 oct. *Coll. Siml.*).

[41] Commander à Zwingli, 8 août 1525. (*Coll. Siml.*)

se sentirent le courage de demander au gouvernement zuricois un colloque public [42]. On leur accorda d'autant plus volontiers ce qu'ils demandaient, que la grande majorité des citoyens avait eu le temps de prendre connaissance du sujet de la querelle, et de s'en former de justes idées [43].

La salle du Grand-Conseil se convertit donc de nouveau en arène théologique. De nombreux délégués, défrayés par le gouvernement, arrivèrent des lieux où le mal avait fait le plus de progrès. L'entretien avait commencé devant une assemblée composée de personnes des deux sexes, quand une bande fanatique fit son entrée, en chantant, « O Sion ! Sion ! tressaille, ô Jérusalem ! » Il fallut, pour donner place à la foule et obtenir de l'ordre, se transporter à la cathédrale. Là Zwingli, Léon Jude et Mégander passèrent trois jours à répondre aux questions, tantôt subtiles, et tantôt grossières, de gens dont le ton et les manières avaient quelque chose de repoussant. Dans la chaleur de la dispute, les anabaptistes manifestèrent leur intention de former une Église séparée, sainte, fermée à quiconque ne partagerait pas leurs vues. Ils laissèrent aussi percer leur volonté de se soustraire à leurs devoirs envers le gouvernement et la patrie. Les pasteurs nationaux relevèrent leurs erreurs. Ils firent voir dans le baptême la circoncision des Chrétiens, et le gage de l'amour de Christ, appelant à lui les petits enfans pour les bénir. Ils firent comprendre que les apôtres, ayant jeté les fondemens de l'Église, avaient dû nécessairement baptiser les adultes qui en deve-

[42] *Fussli*, II, 359.

[43] Grebel à Vadian. Zwingli au même. « Jamais tant n'avons sué, » écrit-il.

naient membres et que si l'on ne pouvait prouver qu'ils eussent baptisé les enfans, on ne pouvait montrer non plus qu'ils ne l'eussent pas fait. L'opinion publique se prononça vivement en leur faveur. On était près d'en finir quand un enthousiaste, le regard enflammé, s'avança vers le réformateur : « Zwingli, Zwingli, je t'en conjure par le Dieu vivant, dis la vérité! » Zwingli répondit avec sang-froid : « Je vais la dire; écoute-la bien : tu es un misérable, dépourvu de sens, et des pires que nous ayons. » — Cette scène mit fin à la conférence [44].

Pendant ce temps l'épidémie de l'anabaptisme se propageait dans la Suisse orientale avec des caractères plus graves. A Saint-Gall [45], le Conseil avait donné peu d'attention à ses commencemens, et Vadian, par l'accueil qu'il faisait dans sa maison à son beau-frère Grebel, avait paru n'être point contraire à ses exagérations. Cependant Grebel baptisait dans les eaux de la Sitter. Il appelait les pécheurs à se présenter *nus en sa présence, et à se confesser les uns aux autres leurs péchés*. On vit alors, par un étrange abus des expressions des Écritures, des gens se mettre à raconter en public, et sans retenue, les folies et même les crimes de leur vie; il y en eut qui, se souvenant d'avoir lu que « la lettre tue » brûlèrent leurs bibles avec leurs livres de dévotion; d'autres, pour se rendre

[44] *Bullinger*, Origine de l'Anabaptisme et sa chronique. *Fussli*. Deux écrits de *Zwingli*. L'un, « Ueber doctor Baltazar's Touffbüchlin ; » et l'autre, « vom touff, wiedertouff und kindertouff. » Les actes de la dispute ne se trouvent plus. A-t-on craint qu'il n'en fût fait abus? ou les a-t-on supprimés par le mépris qu'on portait aux adversaires.

[45] *Protocole du Conseil de St.-Gall*, avril, juin. — *Hartmann, Hist. de St.-G.* — *Coll. Siml.*, t. XV. *Kessler, Sabbatha. Franz, Horreurs des Anabaptistes de St.-Gall.*

« semblables aux enfans, auxquels Jésus promet l'entrée du royaume des cieux, » se mirent à jouer avec des poupées, ou à traîner avec un fil des pommes de pin; ils pleuraient et se faisaient consoler par l'offre d'un fruit; ils finissaient par rejeter tout vêtement avec toute pudeur. On comptait plus de huits cents anabaptistes à Saint-Gall. Ils appelaient cette ville « la petite Jérusalem. » Comme ils avaient l'oreille fermée à la voix du magistrat et à celle des pasteurs éclairés, on eut l'idée de faire lire publiquement un écrit sur l'anabaptisme, que Zwingli venait d'adresser au gouvernement et à l'Église de St.-Gall. Le peuple se réunit dans le temple de Saint-Laurent. « Arrêtez, s'écria, du haut du jubé où il avait été prendre place, l'anabaptiste Ulmann, au moment où la lecture commençait, c'est la parole de Dieu, et non celle de Zwingli, qu'il faut nous faire entendre. » On n'en lut pas moins le lumineux traité, et il servit à arrêter le mouvement des esprits. Mais un forfait effroyable offrit un avertissement bien plus grave encore. Non loin de la ville habitait Jean Schouker, vieillard de quatre-vingts ans, père d'une famille nombreuse qui, tout entière, appartenait à l'anabaptisme. Thomas, l'un de ses fils, qui allait gagnant sa vie à jouer du luth, était écouté par les siens comme un prophète. Un jour que la famille et les personnes qui d'ordinaire se réunissaient à elle, avaient l'esprit échauffé par ses prédications, Léonard, le plus jeune des frères, commença à donner des signes d'aliénation mentale. Le voyant dans cet état, Thomas le saisit, l'accabla de coups, le lia, et lui fit prendre du fiel trempé dans du vinaigre; c'était pour le salut de son âme. Le reste de la nuit se passa alternativement en prières et en scènes dans lesquelles on

simulait un sacrifice; enfin Léonard, le visage baigné de sueur, s'écria que Dieu demandait sa mort. Thomas tira l'épée, frappa, et sous les yeux du père et de la famille, il fit voler la tête de son jeune frère. L'effroi glaça les assistans. Pour Thomas, saisissant le luth, il se mit à bénir Dieu de lui avoir prêté une force surnaturelle; puis, tranquille, il se livra à la justice, persévéra dans les tortures à soutenir que Dieu avait agi par son bras, et mourut sur l'échafaud[46].

A la vue de fureurs pareilles, il ne fut plus possible de méconnaître le caractère de l'Anabaptisme. On comprit qu'il ne consistait pas seulement dans le baptême des adultes, dans la formation d'associations nouvelles, et dans des particularités de forme. On reconnut sa tendance à développer un enthousiasme sauvage et son impuissance à le gouverner. La distinction entre une sage réforme et d'aveugles écarts devint facile à faire. Dès que le peuple eut clairement senti cette différence, le gouvernement zuricois changea d'attitude vis-à-vis des sectaires; il fit jeter en prison dix-huit d'entre eux, parmi lesquels étaient Grebel, Manz et Blaurock, et il les condamna au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'ils se rétractassent ou que mort s'en suivît[47]. Mesure inutile. Comme les chefs des anabaptistes demeurèrent réunis, s'entretenant de leurs souffrances non méritées, de leurs apparitions, de leurs prophéties et des gloires du martyre, ils ne firent que s'affermir dans leur exaltation, et le gouvernement fut embarrassé plus que jamais. Peut-être fut-ce par ses

[46] Le 6 février 1526.

[47] *Fussli*, IV, 254; III, 211; I, 210; III, 206. Zw. à Vadian, 7 mars. (*Coll. Siml.*) Ce fait eut lieu le 7 mars 1526.

ordres secrets qu'un soir les détenus purent s'échapper de prison [48]. On leur donna le temps de fuir. Mais le bruit courut bientôt que les anges du Seigneur avaient brisé les chaînes des captifs, comme autrefois celles de Paul et de Silas, et à ce bruit une agitation nouvelle se répandit dans la contrée. Plusieurs des sectaires qui avaient été libérés sous la promesse de ne plus baptiser, rompirent leur engagement. Alors le magistrat crut devoir frapper. En sévissant, il céda à ce qu'il considérait comme une nécessité politique bien plus qu'il n'obéit à l'intolérance attachée à la religion de ce siècle. Manz fut noyé [49], Blaurock fouetté publiquement [50]. Houbmeyer fut mis à mort à Vienne l'année suivante [51]. Ils montrèrent jusqu'à leur dernier soupir une constance qui eût embelli leur cause, si elle eût été celle de la sagesse. On ne sait où ni comment mourut Grebel [52].

Après avoir ainsi frappé l'Anabaptisme au cœur, on chercha à en extirper les racines. Des députés de Berne, Bâle, Schaffhouse et St-Gall se réunirent dans ce but à Zurich le 9 avril 1527, et ils convinrent entr'eux des faits et des résolutions qui suivent [53]: « Les sectaires, convaincus d'erreurs à diverses reprises, n'en continuent pas moins, au mépris de la patience des gouvernemens, à prêcher dans la retraite,

[48] *Fussli,* III, 252, 217. — *Coll. Siml.*, XV. — *Bullinger.*

[49] *Fussli,* III, 217; IV, 259. — *Bullinger.*

[50] *Fussli,* IV, 265. Il fut décapité en Tyrol (*Hist. de la sépar. des Anabapt.*, pag. 87).

[51] *Schellhorn*, 150.

[52] Sa dernière lettre, *Coll. Siml.*, XIV.

[53] *Siml., Coll. de doc. eccl.*, I, 2, p. 449. Bâle et Schaffhouse virent avec peine que cette pièce fût livrée à l'impression : leurs noms ne s'y trouvent pas. (*Miss. Zur.*, 9 sept. 1527.)

aux champs et dans les profondeurs des bois. Ils sèment les discordes par leur doctrine d'une Église nouvelle; et par les principes que quelques-uns d'entr'eux professent sur le mariage spirituel, ils conduisent à la violation des lois de la pudeur et des plus saints devoirs. Ils se vantent de révélations qui leur commandent le crime. On les a entendus soutenir que le diable peut être sauvé[54]; et tandis qu'ils s'occupent de ces matières religieuses, ils refusent de porter les armes, de payer les cens et de reconnaître la juridiction des tribunaux. Ils prêchent la communauté des biens. Ils affirment enfin qu'un chrétien ne saurait être un homme du pouvoir dans la société telle qu'elle est organisée. Ces crimes étant certains, nous ordonnons à nos citoyens et sujets de dénoncer quiconque est suspect d'appartenir à la secte des anabaptistes; ceux-ci seront punis, après avertissement; en cas de récidive, nous les ferons périr sous les eaux; s'ils sont étrangers, nous les bannirons. Les accusés seront traduits devant leurs juges naturels et livrés à leurs Cantons respectifs. On n'emploiera la douceur qu'à l'égard des hommes ignorans ou abusés. L'accession à cette convention sera ouverte à ceux des Confédérés et des États voisins qui voudront y prendre part. »

Ces mesures ne détruisirent pas l'anabaptisme dans notre patrie. Mais elles le renfermèrent dans des limites étroites, et le privèrent de chefs et de moyens de communication. En plus d'un lieu, et entr'autres

[54] Nulle part ailleurs on ne trouve de traces que ce dogme ait été le leur. Cette assertion et la circonstance de l'extension des Anabaptistes dans les monts de l'Alman ont suffi pour les faire descendre des Manichéens, qui au douzième siècle eurent, dit-on, de nombreux sectateurs dans ces montagnes.

dans le canton de Berne, des conférences servirent à ramener plusieurs sectaires[55]. Peu à peu les gouvernemens inclinèrent à l'indulgence. Le zèle changea d'objet et de nature. Le torrent dévastateur se transforma en un ruisseau paisible. C'est ainsi que la Réforme naissante fut sauvée des égaremens d'un aveugle enthousiasme. La fin des premiers anabaptistes apprit par un nouvel exemple que la liberté religieuse non plus que la liberté politique ne peuvent se maintenir qu'au moyen de la modération, de la pureté des vues, et d'une solide instruction.

[55] A Bâle, 5 juin 1525; 10 juin 1527. A Berne, 22 janv. 1528; 19 avril 1531. A Zofinguen, 1er juillet 1532. On a les actes imprimés de la première et des deux dernières de ces conférences.

CHAPITRE II.

Diète de Zoug. — Incendie d'Ittinguen (17 juillet 1524). — Jean Wirth et ses fils (19 août 1524). — Progrès de la Réforme (4 avril 1524, 8 et 9 janvier 1526). — Progrès à Zurich (15 juin, 21 mai, 21 décembre 1524). — Les Confédérés. — Jean d'Eck. — Négociation (15 janvier 1526). — Dispute de Baden (19 et 30 mai, 8 juin 1526).

Dans le temps que commençaient les troubles des anabaptistes, et quatre mois après qu'une députation des douze Cantons eut fait entendre ses plaintes à Zurich, une Diète fut convoquée à Zoug, à l'instigation des Cantons primitifs; et ni Zurich, ni Schaffhouse, ni Appenzell ne furent invités à y envoyer leurs représentans[1]. Les députés étaient à peine assemblés, que les cris injurieux des envoyés des Waldstetten étouffèrent le langage modéré des Bernois et la voix médiatrice de Soleure. Vadian, l'envoyé de Saint-Gall, ne put obtenir la parole. Déjà sur sa route, des valets, contrefaisant la grossièreté de leurs maîtres, l'avaient accueilli par des Chansons et d'insultans propos. Il n'eut pas plus tôt pris place, que l'avoyer Houg de Lucerne se tourna vers lui : « Docteur, tu es l'aide de l'hérétique Zwingle et le complice de sa révolte; nous ne te souffrirons point ici. » Un ami de Vadian le préserva de mauvais traitemens. Il s'enfuit, non

[1] *Coll. Siml.* La diète s'assembla le 12 juillet 1524.

sans péril, et courant malgré sa corpulence, il atteignit à travers des torrens de pluie et en prenant les sentiers les plus détournés, le couvent de Cappel. L'abbé le reçut, lui donna des vêtemens, le réjouit par de consolantes paroles; et bientot Vadian, oubliant ses fatigues au sein de l'hospitalité, s'empressa de témoigner combien peu l'irritation de ses ennemis avait laissé de traces dans son cœur[2].

Les députés, après une orageuse délibération[3], décidèrent d'envoyer une dernière sommation à Zurich. Sébastien de Stein se rendit dans cette ville et fit en présence du Conseil, du peuple, et des délégués des bailliages une longue énumération de plaintes, qu'on le pria de mettre par écrit, afin qu'on pût y répondre de la même manière. Mais à cette demande, Fgli de Schwyz se leva, et déclara franchement aux Zuricois, « que, s'ils ne se départaient pas de leur manége de sectaires, Lucerne, Schwyz, Uri, Unterwalden, Zoug, ni Fribourg, ne voulaient plus dorénavant siéger avec eux en Diète[4]. »

La Diète de Zoug prit encore une autre résolution; elle fit parvenir aux gouverneurs des bailliages communs l'ordre d'emprisonner tout prédicateur de trines nouvelles, distributeur de livres ou briseur d'images[5]. Am Berg, qui administrait la Thurgovie, reçut ce message avec un singulier plaisir. Il portait

[2] *Kessler. Bullinger.* Vadian accueillit quelque temps après à St.-Gall les plus acharnés de ses ennemis. C'était, selon l'expression de Paul, leur amasser des charbons ardents sur la tête.

[3] *Arch. Luc.*

[4] *Coll. Siml.* La députation se rendit aussi à Schaffhouse, où elle reçut un meilleur accueil qu'à Zurich.

[5] *Ibid.*, t. XII. Manuscrit d'un contemporain, au même tome. *Bullinger.*

envie à la famille puissante du sous-préfet Wirth, qui résidait à Stammheim, et son inimitié était nourrie par les insinuations du doyen du lieu. Le doyen, pasteur négligent, se voyait effacé par les deux fils du sous-préfet, jeunes hommes pleins de talent et d'énergie; puis, sur de justes plaintes, il avait été dépouillé de sa charge par le gouvernement zuricois. On avait triomphé de cet avantage et l'on s'était hâté d'en profiter pour innover en religion. Le peuple qui cultive un vin généreux sur les collines riveraines du Rhin, est prompt, irritable, aimant les nombreuses et bruyantes réunions. Il avait de fréquens rapports avec ses voisins d'Allemagne, qui étaient alors en pleine révolte. Ce fut néanmoins chez ce peuple qu'Am Berg commença à exécuter ses ordres[6]. Il fit, de nuit, enlever à Bourg, près de la petite ville de Stein, le pasteur Oechsli. Aux cris du pasteur, les voisins prirent l'effroi; le canon d'alarme fut tiré du haut du château d'Hohenklinguen, et bientôt toute la contrée s'insurgea. Les bourgeois de Stein, se plaignant hautement de la violation de leur territoire, marchèrent, conduits par leur pasteur, Erasme Ried, armé de pied en cap. Le sous-préfet et ses deux fils les joignirent avec les gens de Stammheim. Une foule de Thurgoviens accoururent par curiosité ou dans l'espoir de faire quelque butin. Tous se mirent à la poursuite des ravisseurs. Mais, faute de pont, il fallut s'arrêter aux eaux de la Thour. Des hommes de sens profitèrent de cette circonstance pour essayer d'arrêter le mouvement, et ils conseillèrent d'envoyer une députation

[6] *A. Z. S.* On verra que les juridictions des administrateurs de la Thurgovie étaient définies imparfaitement, ce qui donnait lieu à de fréquens conflits entre eux.

demander justice à Frauenfeld. On était près de la riche chartreuse d'Ittinguen; peut-être prit-on le parti d'y porter la multitude pour empêcher de plus grands maux[7]. Elle s'y précipita; et en un moment église, couvent, caves et greniers, tout fut livré au pillage. Les images servirent de jouet, les créances et les titres de l'abbaye furent anéantis, les troupeaux enlevés, et ni les injures ni les mauvais traitemens ne furent épargnés aux moines. Cependant des députés accoururent de Zurich, où Am Berg avait en hâte envoyé demander du secours[8]. Ils rassemblèrent la multitude dans une prairie, et ordonnèrent à chacun de retourner dans ses foyers. On commençait à obéir, quand tout-à-coup le feu jaillit du couvent, qui bientôt fut réduit en cendres. Jamais on n'a pu savoir la cause de l'incendie.

Quand on apprit dans les cantons ce malheureux événement, la haine contre Zurich y puisa une ardeur nouvelle : « Voilà, dit-on, les fruits de l'hérésie. » Les Waldstetten, conjointement avec Zoug, se promirent d'exercer une vengeance rigoureuse, et ils menacèrent le couvent réformé de Cappel de lui faire partager le sort de celui d'Ittinguen[9]. De son côté, le gouvernement zuricois exprima à tous ses confédérés sa douleur, ainsi que sa ferme volonté de faire justice. Il envoya quelques troupes à Stein et à Stammheim, pour y saisir les moteurs de l'insurrection. A Stein, le bourgmestre, le pasteur et d'autres personnes s'étaient échappés[10]. A

[7] *Archives du couvent d'Ittinguen.*

[8] *A. Z.* CCXVI, 8. *Bullinger,* assez inexact sur ces faits.

[9] *Salat. Bullinger. Kirchhofer, Extrait des A. Sch.*

[10] *Les Actes. Bullinger. Journal de J. Stockar. Coll. Siml.,* XII. *Salat.*

Stammheim, personne n'avait pris la fuite, et Wirth, au moment où il fut arrêté, déclara, « qu'on eût pu éviter un déploiement de forces; que, ses seigneurs lui eussent-ils fait parvenir leur ordre par la voix d'un enfant, il eût obéi. »

Cependant Zurich fut loin de satisfaire par ces démarches les neuf Cantons qui avaient part avec elle à la souveraineté et aux justices seigneuriales en Thurgovie. Ils soutenaient qu'il ne lui appartenait point, mais à eux, de juger le crime commis; et ils demandaient qu'à cet effet les prisonniers fussent traduits à Baden. Zurich hésita à livrer Wirth à leur haine. Elle répondit que, possédant la justice inférieure dans la contrée, elle instruirait du cas, et y comprendrait l'offense qu'elle avait reçue du bailli. — « Non point, répliquèrent les Confédérés; la rébellion et le pillage des églises sont au rang des crimes capitaux, et de nature à ne pouvoir être jugés par des hérétiques; le bailli a bien agi en obéissant aux ordres de neuf Cantons, plutôt que d'un seul, et si les prisonniers ne nous sont pas livrés, nous saurons les aller chercher. »

Enfin les Cantons prirent l'engagement de se borner à la perquisition des ravages commis à Ittinguen, et sur cette promesse Zurich se résolut à céder. Wirth, ses deux fils, et Rutimann, sous-préfet à Nousbaumen, furent conduits à Baden. Les députés des neuf Cantons y étaient; quatre délégués zuricois prirent place auprès d'eux. Wirth, interrogé sur la part qu'il avait prise à la révolte, répondit : « que ses gens l'avaient mis à leur tête pour repousser une attaque injuste, et qu'il avait cru de son devoir de poursuivre la délivrance de son ami, le pasteur Oechsli; que si ces efforts eussent été couronnés du succès, il n'eût été commis aucun dés-

ordre, et l'on se fût borné à demander justice au bailli; qu'avant l'incendie, il était de retour dans ses foyers avec les gens de son ressort. » C'est ce qu'attestèrent tous les témoins et entr'autres le prieur du couvent. Il n'y avait point là crime de haute trahison. Forcés de le reconnaître, les députés des Cantons prirent une autre voie. Ils mirent en oubli l'engagement par lequel ils s'étaient liés et, montrant aux accusés la torture, ils firent porter les interrogatoires sur l'abolition de la messe et des images. Les députés zuricois eurent beau en appeler aux promesses qu'ils avaient reçues, on leur répliqua qu'on agissait par ordre, et ils furent contraints de se retirer. Les accusés durent subir une longue et cruelle torture en présence de leurs ennemis, et endurer les outrages dont on les abreuva. « Convenez, leur cria un des députés, que vous avez reçu l'argent des Turcs. » Un autre leur dit : « Qu'attendez-vous pour invoquer la mère de Dieu? » Quand Sébastien de Stein vit les douleurs d'Adrien Wirth, le plus jeune des deux frères, portées au plus haut degré, il l'assura « que c'était l'aurore de ses noces. » Le père, ne pouvant supporter la vue des souffrances de son fils, demanda avec larmes qu'on eût pitié de son innocence. Stein lui repartit durement, « qu'il se souvînt de ses Apôtres, qui avaient pris plaisir aux coups de fouet et aux supplices. » Un seul d'entre les juges (nous ignorons son nom) osa louer la conduite du fils aîné qui, torturé avec la dernière violence, s'obstina à déclarer qu'un fils ne saurait être appelé à témoigner contre son père. Toute cette scène eut lieu en secret. Mais le voile qui la couvrit n'a pas moins été levé [11]. L'histoire la

[11] Un inconnu, très-probablement un témoin des faits, nous les ra-

retrace, non pour soulever les ressentimens contre des hommes aveuglés, dont peut-être la charité divine a fini par dessiller les yeux et laver les égaremens; mais elle redit ces fureurs, afin que les hommes de nos jours ou ceux des temps à venir qui seraient tentés de rappeler les jésuites, l'inquisition et les crimes d'hérésie, sachent ce dont ils réclament le retour. Est-ce ainsi qu'ils comprennent la religion du Dieu des miséricordes?

Les envoyés des neuf Cantons se réunirent à la fin d'octobre pour prononcer un jugement[12]. Zurich ne voulait envoyer aucun député; mais lorsqu'on vit la femme de Wirth, veuve pour ainsi dire, prendre par la main le plus jeune de ses fils et se mettre en marche avec lui, afin d'aller implorer la pitié des juges, on lui donna un défenseur. Ce fut vainement qu'il intercéda. « Mon cher Escher, lui dit Jérôme Stockar, l'envoyé de Zoug, j'ai deux fois été bailli en Thurgovie, et je n'y ai pas connu d'homme plus honnête, ni de serviteur plus loyal que Wirth; aussi n'eût-il commis qu'un meurtre ou un vol, je le protégerais; mais il a brûlé l'image de la mère de Christ, il n'est point de salut pour lui. » Escher s'écria : « que Dieu l'entende! et qu'on sache qu'un honnête homme est plus criminel pour avoir brûlé une image de bois, que s'il se fût rendu coupable d'assassinat ou de brigandage! » Après quoi, les portes de la salle se fermèrent; Wirth, son fils aîné, et Rutimann, furent condamnés à avoir la tête tranchée. On accorda la vie du second fils aux larmes de sa mère. Comme il pleurait de ne point partager

conte avec tous les caractères de la simplicité et de la vérité. Conférez les diverses copies. *Coll. Siml.*

[12] D'après Bullinger principalement.

le sort de son père et de son frère, celui-ci lui dit avec douceur : « Mon frère, bénis Dieu de ta délivrance, aussi bien que de notre mort non méritée ; » son père ajouta : « et ne songe jamais à nous venger. » — Wirth vit avec peine que dans le procès-verbal on avait dénaturé ses paroles. Son fils le consola : « Dieu sait tout ; à lui la rectification. » Ils repoussèrent des images qu'on présenta devant leurs yeux, et se laissèrent avec joie conduire au supplice. Leur mâle intrépidité frappa la multitude. Elle témoigna son mécontentement, quand elle put lire sur leurs corps, mis à nu, les preuves de ce que la torture leur avait fait souffrir. Les deux vieillards qui venaient d'être immolés, laissaient soixante-sept enfans et petits-enfans ; on n'eut pas moins la barbarie de décréter la confiscation de leurs biens ; toutefois cet arrêt fut annulé, sur l'intercession de Bâle, Schaffhouse et Appenzell, et l'on permit à la femme de Wirth de se libérer, en payant huit cents florins pour les frais des procès et douze couronnes d'or au bourreau. Adrien, à qui l'on venait de faire grâce, dut s'obliger à faire un pèlerinage à Einsiedeln et à ne dire jamais la messe. Il vécut encore quarante ans fidèle pasteur d'une paroisse de campagne [13]. Oechsli, après avoir été traîné de prison en prison, finit par obtenir son élargissement. Après trois années de différends, des arbitres réglèrent ce qui concernait les dommages dus au couvent d'Ittinguen et la punition de quelques hommes moins gravement incriminés [14].

[13] A Altorf, dans le chapitre de Wetzikon. Il fut père d'Hospinien Wirth.

[14] *A. Z. Recès de Frauenfeld, dans la Coll. de Mullinen. Bullinger.* Zurich paya 2,000 florins.

Durant ces jours de deuil, la consolation de Zurich fut d'apprendre que la Réforme acquérait de nouveaux amis. On avait à St.-Gall aboli la messe, nommé Vadian bourgmestre, et formé, pour le maintien de l'ordre, une garde composée de deux cents amis de l'Évangile et de la liberté [15]. A Bâle, la victoire était plus disputée. L'insurrection des paysans avait éveillé la défiance du gouvernement; de grossiers prédicateurs, venus de la campagne, avaient soulevé le dégoût et provoqué la réaction d'Érasme, qui régnait toujours sans partage sur les classes élégantes; la censure avait enchaîné l'imprimerie; enfin le chapitre, en faisant quelques concessions, s'était ménagé les moyens de résister à des innovations nouvelles [16]. Mais OEcolampade n'en demeurait pas moins le prédicateur chéri de la bourgeoisie; les couvens s'ouvraient, les prêtres se mariaient, et maint abus était devenu impossible à soutenir [17].

Des progrès se faisaient aussi remarquer à Berne. Ce n'est pas que le gouvernement n'y fût, plus encore que dans les commencemens, opposé à la Réforme [18]; mais un parti d'hommes considérés, calmes et bien résolus, y travaillait activement à une révolution imminente [19]. A Bienne, Wittenbach, fort de la considération qu'on

[15] *Acta monasterii*, VIII, p. 328. *Protocoles du Conseil*, du 2 juin 1524, 7 avril, 9 juin, 18 décembre 1525.

[16] *Lutz*, 65. Érasme à Mélanchton, 10 déc. 1524 et 15 janv. 1525. (*Coll. Siml.*) La censure fut établie le 12 déc. 1524. *Ochs*, V, 467. Œcolampade à Zw., 4 nov. 1525. (*Coll. Siml.*) — *Ochs*, V, 525, 543.

[17] *Lutz*, 52, 60. *Ochs*, V, 491.

[18] Déclaration de Berne, du 9 oct. 1524. *Coll. Siml.*

[19] Binder à Vadian, 1526 (*Coll. Siml.*). Il nomme les familles May et Watteville, un Erlach, Haller, Manuel, Lupulus, Tremp, ce qu'il y avait d'hommes le plus distingués.

lui portait, avait jeté les fondemens de la Réformation[20]. Zwingle recevait aussi de Glaris et d'Appenzell des nouvelles favorables[21]. On lui mandait que ses compatriotes du Toggenbourg s'étaient soulevés pour défendre son honneur contre les attaques d'un envoyé de Schwyz, et que, sans s'inquiéter de l'effroi jeté dans le Conseil du pays par une lettre menaçante, venue de Schwyz, le peuple avait résolu de demeurer ferme dans son attachement à la parole de Dieu[22]. Les fiers Grisons s'étaient aussi levés pour repousser le joug de pasteurs indolens et lâches. Du sein des plaisirs, ces prêtres ne savaient étendre la main que pour leur imposer des charges, pour leur signifier des arrêts arbitraires, ou pour les traîner, dans toute affaire civile, devant des tribunaux ecclésiastiques où les affaires se traitaient dans une langue étrangère. Dix-huit articles[23], portés à la diète d'Ilanz et qui reçurent le sceau des trois chefs des Ligues, firent cesser ces abus, et fondèrent un meilleur ordre de choses. Comander, l'ami de Zwingle et de Vadian, prit à Coire la place du doyen de Saint-Martin, et protégé, jusque dans le temple, par les armes des citoyens, il leur prêcha l'Évangile qu'ils avaient soif d'entendre[24]. L'accusation d'hérésie eut beau tonner du sein des sombres murs de l'évêché, Co-

[20] *Fussli, Mém.*, II, 265. Wittenbach mourut en 1526, à l'âge de 54 ans.

[21] Zwingli à Vadian, 7 mars 1526. Gebentinger à Zw., 16 juillet 1526. *Coll. Siml.*

[22] Forrer à Zwingli, 9 déc. 1524, 23 oct. 1526. *Coll. Siml.*

[23] *Leu, Lexicon*, I, 353. *Kirchhofer*, contin. de Wirz, V. 414. La diète eut lieu le 4 avril 1524.

[24] *A Porta*, I, 67; *Tscharner*, petite histoire publiée à Coire, 1819, p. 245.

mander n'y répondit qu'en demandant à haute voix un colloque public. Ce colloque eût lieu à Ilanz[25]. Bien que l'adroit abbé de Sainte-Lucie eût parlé le dernier, et que des dix-huit articles proposés un seul pût être traité à fond, néanmoins sept prêtres se rangèrent après la conférence du côté du réformateur, et Comander regagna ses foyers avec la réputation d'un digne et savant homme.

Zurich avait donc devant elle la perspective d'un meilleur avenir; aussi quoique jusqu'alors les Confédérés, dans leurs Diètes, se fussent unanimement prononcés contre ses réformes, elle n'en persévéra pas moins dans la voie qu'elle s'était tracée. Le sénat avait soumis l'abolition des images aux formes protectrices des convenances[26] [27]. Il mit fin aux pélerinages. Puis la révolution pénétra dans les maisons religieuses. Le collége des chanoines donna un rare exemple en se réformant lui-même : la haute et la basse justice retournèrent à l'État; de modiques pensions permirent aux membres inutiles de la communauté d'achever leur vie

[25] *A Porta*, 97. *Fussli, Mém.*, I, 339.

[26] Nulle contrainte. Libre aux particuliers de retirer les images qu'ils ont placées dans les temples. Commissions, composées des pasteurs et des notables, pour régler les intérêts des communes et détruire les images partout où la majorité de la paroisse l'aura ainsi voulu. *Décret du* 15 juin 1524.

[27] Lisez maint trait dans *Fussli, Mém.*, I, 152, etc., ou dans *Bullinger*. La madone de l'Œdenbach, qui plus d'une fois avait été transportée ailleurs et toujours avait miraculeusement repris sa demeure chérie, perdit cette vertu merveilleuse à l'heure où elle lui eût été le plus nécessaire. Félix Wyss se consola avec sang-froid, en livrant aux flammes l'image adorée de St. Veit : « Brûle, lui dit-il, puisqu'après avoir fait tant de prodiges lorsqu'on t'honorait, tu ne peux plus rien dans ce jour désastreux. »

à Zurich sous une surveillance sévère[28]; des pensions plus considérables furent assignées à trois maîtres de langues anciennes, à un scolarque, et à des prédicateurs en nombre proportionné aux besoins; des droits d'école, considérés comme oppressifs, cessèrent d'être perçus; la portion du revenu qu'on maintint fut consacrée au soulagement des pauvres. A l'exemple des chanoines, Catherine de Zimmern, abbesse du Frauenmunster, livra au sénat la maison et les biens de son couvent, sous condition d'un douaire pour elle et pour les religieuses, ses sœurs[29]; on employa une partie de ce revenu à fonder une seconde école, et, plus tard, à un séminaire de théologie. D'autres fondations ecclésiastiques ne cédèrent point d'aussi bonne grâce aux exigences du temps; il fallut songer à en déloger les moines. Un après-midi quelques sénateurs, suivis d'huissiers, se présentèrent chez les frères prêcheurs, et leur signifièrent l'ordre de les suivre. Les religieux jetant à la dérobée un regard d'adieu à leurs provisions abondantes, à leurs commodes cellules, et à leurs vastes jardins, sortirent la tête baissée; on les réunit aux capucins, leurs vieux ennemis. Bientôt arrivèrent aussi les Augustins[30]. On les condamna tous à vivre ensemble. Cette obligation, une vie réduite au nécessaire et la sévérité de la règle, eurent bientôt à peu près vidé les cloîtres. Les biens des fondations

[28] On leur retranchait le quart d'un boisseau sur leur pension lorsqu'ils manquaient d'assister à un sermon. *Bullinger.*

[29] Elles reçurent logement, meubles, bois, 100 mutt de blé, 33 malter d'avoine, 65 eimer de vin, 353 livres d'argent. *Dursteler, Descr. man. des fondations zuricoises.*

[30] On procéda de même à l'évacuation des maisons religieuses situées à la campagne. *Coll. Siml.*

éteintes servirent à fonder l'hôpital et à organiser des aumônes. L'état employa le reste [31] à l'usage de l'Église, de l'éducation, et à ses propres besoins. De l'insouciante adoration des reliques, d'un culte dont le clair-obscur parlait aux sens un langage magique, et d'un monde dans lequel aucun doute n'eût osé pénétrer, on entra, avec la Réforme, sur le sol de la science. On s'occupa d'abord des Saintes-Écritures. On travailla à en faire une traduction complète, qui parut en 1529 [32]. L'enseignement des langues anciennes fut confié à des hommes distingués, à Keporin [33], à Pellican, à Collin, à Myconius [34]. Les presses de Froschauer publièrent leurs écrits. Déjà cependant, pour empêcher l'imprimerie de livrer indifféremment au public le bien et le mal, le gouvernement zuricois, ne sachant rien de mieux, lui avait donné la censure pour tuteur [35].

En suivant cette voie, il devenait de plus en plus difficile à Zurich de demeurer l'alliée des Confédérés.

[31] Après qu'on eut fondé un lazareth, une maison de discipline, une maison d'orphelins, et accru l'institut de la Spannweide, il demeura un avoir fort considérable. On attribuait au seul couvent de l'Œdenbach un bien de 80,000 florins. (*Bluntschli, Curiosités de Zurich.*) Cette richesse servit à payer les charges dans l'Église et dans l'État, etc.

[32] Les traducteurs se réunissaient tous les matins en grand nombre. La réunion était nommée « la prophétie. » *Sal. Hess, Coll. relative à l'hist. eccl.*, p. 176.

[33] Jacques Wiesendanger, Zuricois, professeur en 1525, mourut la même année. Pellican le remplaça.

[34] Plattner, son élève, dit de lui : « Homme prodigieux ! Sitôt arrivé, le voilà qui va voir l'école du Frauenmunster; et de dire : belle école! mauvais écoliers. Nous verrons. De l'application seulement.... Et souvent il m'a démené jusqu'à me tremper la chemise de sueur; non qu'il me battît, mais il me secouait par des questions si serrées qu'il n'arrêtait point. Puis il me conduisait chez lui, et, me donnant à manger, il me faisait raconter mes voyages en Allemagne. »

[35] *Bullinger.*

Les six Cantons qui venaient de lui envoyer une ambassade menaçante[36] faisaient taire toute opposition dans les Diètes. C'étaient toujours de grossières invectives, l'accusation de violer le pacte fédéral, puis des adresses, tout empreintes de la raide ténacité des Cantons alpestres et de leur opiniâtre attachement aux coutumes, héritage de leurs pères. Leurs allégations, il est vrai, n'étaient pas toutes dénuées de fondement. Ils avaient entr'autres de justes motifs de plaintes contre l'esprit d'indépendance qui se manifestait dans les pays sujets. Le bailli de Thurgovie était réduit à ne pouvoir se faire obéir; dans le Rheinthal, des femmes même parcouraient le pays en prêchant; des Appenzellois, en grand nombre, ayant surpris le couvent de Wounnestein, en avaient fait fuir les religieuses. « Tout le crime, au dire des six Cantons, devait être attribué à Zwingli, à cet homme léger entaché du crime des Hussites. Car c'était lui qui avait donné l'exemple de mépriser les traités, et d'attaquer la gloire de Dieu, de sa sainte mère et de tous les saints, si bien que grâce à lui il n'y avait plus d'honnête homme qui pût en paix reposer la tête sur son chevet[37]. »

Zurich répondit à ces incriminations, et remontant au jour où elle avait cessé de prendre part aux services étrangers, et causé par là un grand mécontentement, elle se justifia[38] d'avoir donné lieu aux désordres qu'on lui imputait. « Il y a long-temps, dit-elle, que nous eussions mis sous les yeux de nos frères l'explication de notre conduite, mais comment l'aurions-nous pu? vous

[36] Nous l'avons rapportée au commencement de ce chapitre.

[37] *Man. de Tschudi à Rheinau. Salat.*

[38] En 1525, 4 janvier. *Coll. Siml.*, XIII.

prêtiez l'oreille à l'ambassadeur autrichien, et vous ne receviez pas nos députés. Vous ne vouliez ni écouter, ni lire. Et nous, frappés sur une joue, nous avons, selon l'ordre du Seigneur, présenté l'autre, en attendant le jour où il nous serait permis de parler pour notre défense. Nous voici encore disposés à donner des éclaircissemens. Chers et fidèles Confédérés, plutôt que de prêter l'oreille à la calomnie, écoutez l'accent du cœur et la voix de ceux qui, fidèles à l'alliance, ont gaiement combattu avec vous pour la cause commune. Vous les avez vus à vos côtés, tant à Sempach, dans l'Argovie et dans la Thurgovie, que dans les guerres de Bourgogne, d'Italie et de Souabe; et aujourd'hui comme alors vous les verriez, en gens soumis à la parole de Dieu et à l'honneur, accourir à la moindre alarme et trouver leur bonheur à confondre leurs rangs avec les vôtres. »

Quand Zurich d'une part, et les six Cantons de l'autre, eurent ainsi exprimé, avec la chaleur de la conviction, leurs allégations opposées, les États qui n'avaient point encore embrassé de parti, tentèrent une médiation [39]. Ils demandèrent à Zurich de rétablir la messe, sans forcer personne à la suivre, et aux Cantons de faire un pas de leur côté. Zurich répondit: « Nous ne saurions rétablir ce que l'Évangile ne permet pas. Mais quoi! désirons-nous une chose criminelle, en demandant de pouvoir nous conduire selon la parole de Dieu? « Cette réponse n'arrêta pas les efforts des États médiateurs. On continua de correspondre par lettres et par envoyés. Berne entre autres fit preuve d'un intérêt croissant pour Zurich et pour la

[39] *Supplément aux recès zur..* 1525-1530.

Réforme. Elle assura[40] ses chers Confédérés, les Zuricois, que « quoi qu'il advînt de la médiation tentée, elle ne se séparerait d'eux non plus que des autres États, et ne romprait aucun lien. » Les six Cantons, instruits de cette déclaration de Berne, virent bien qu'il fallait songer à quelque moyen nouveau, afin de raffermir les irrésolus et de couvrir de honte les infidèles, si l'on ne réussissait pas à les ramener.

Ils n'avaient pu méconnaître l'influence que les colloques, tenus à Zurich, avaient eue sur l'opinion publique; mais fort éloignés de regarder la victoire de Zwingle comme la preuve de la bonté de sa cause, ils l'attribuaient à l'étourdissement de ses adversaires, placés au sein d'une assemblée orageuse et travaillée dans le sens de la Réforme. Ils jugeaient donc qu'il leur serait aussi facile de triompher, dès que la conférence aurait lieu à Lucerne, ou à Baden, et sitôt qu'ils auraient trouvé pour défendre la cause romaine un brave champion exercé à ce genre de combats. Or, on avait une haute idée du savoir et des talens d'Eckius, docteur en théologie et vice-chancelier de l'université d'Ingoldstadt. C'était lui qui avait, douze jours durant, lutté contre Luther, au colloque de Pleissenbourg, et qui, s'il n'avait été vainqueur, avait du moins sauvé les apparences d'une défaite[41]. Il venait d'apporter de Rome en Allemagne la bulle qui excommuniait son adversaire. Mais cette démarche ayant attiré sur lui le mépris de ses compatriotes, il brûlait de faire revivre sa gloire, et s'offrit à la Confédération pour renverser

[40] *Fussli, Mém.*, II, 302. Lettre de Claude May, du 19 déc. *Coll. Siml.*

[41] *Seckendorf, Hist. Lutheranismi*, I, 70.

Zwingle[42]. Les Cantons demandèrent l'autorisation de leurs évêques respectifs. Pendant qu'ils l'attendaient, les Zuricois envoyèrent à Eckius un sauf-conduit et le pressèrent de venir combattre Zwingle en leur présence. Eckius allégua les négociations entamées avec la Diète, et ne se rendit pas à leur prière[43]. La réponse des évêques se fit attendre une année entière.

Enfin le 15 janvier de l'an 1526, la Diète put s'occuper activement de la question d'un colloque. Lucerne, Uri, Schwyz et Fribourg ne tardèrent à en faire la proposition. Schaffhouse et Appenzell se joignirent à eux. Les autres Cantons hésitaient encore. Sur ces entrefaites Faber arriva de Constance, porteur d'instances et d'encouragemens. Thomas Mourner, docteur en théologie et prédicateur des Capucins à Lucerne, promit le secours de son éloquence envenimée et de sa langue infatigable. Des ambassadeurs autrichiens et souabes agirent sous main. On dit que de l'argent fut répandu. Enfin le 15 mars les Cantons adoptèrent la conférence[44]. Ils décidèrent qu'elle aurait lieu à Baden[45], et ils invitèrent tout particulièrement les Zuricois et Zwingle à s'y rencontrer[46].

Zwingle se rendra-t-il à cet appel ? — Sans avoir besoin de rappeler à sa mémoire le sort de Jean Huss et de Jérôme de Prague, il n'avait qu'à se souvenir du supplice de Wirth pour avoir des doutes sur la droi-

[42] Lettres du 17 août et 26 sept. 1524 (*Coll. Siml.*), et du 18 oct. 1525 (*Fussli, Mém.*, I. 161).

[43] *Coll. Siml.* Le 6 nov. et la réponse le 17 nov. 1524.

[44] *Tschudi, Man. à Rheinau. Stettler. A. Z. S.*

[45] Berne avait proposé que le Colloque se fit à Bâle ; mais Bâle déclina cet honneur.

[46] *Bullinger. Coll. Siml.*

ture du parti romain. On prêchait en tout lieu dans les pays catholiques que la foi ne devait point être gardée aux infidèles. On brûlait à Fribourg les livres du réformateur, à Lucerne son effigie; à Baden un homme s'était offert pour lui trancher la tête. D'autre part on avertissait sérieusement Zwingle d'être en garde contre ses ennemis[47]. Il crut ne pas devoir se livrer entre leurs mains. Soumettant toutefois sa résolution au Conseil de Zurich, il déclara qu'il était prêt à faire ce que celui-ci lui prescrirait. Il ne manqua pas d'ajouter qu'il entrerait volontiers en lice, quel que pût être l'adversaire, pourvu que la conférence se tînt à Zurich, à Berne, à St.-Gall ou dans telle autre honorable cité. Le Conseil approuva sa détermination et la transmit à Baden. Pour toute réplique on fit de nouvelles instances et on envoya un sauf-conduit pour Zwingle[48]. Puis la dispute commença.

Elle s'ouvrit le 19 mai, en présence des députés des douze Cantons, des envoyés de Mulhouse, de ceux de la ville et de l'abbé de St.-Gall, et des délégués des quatre évêques. Étrangers et gens du pays étaient accourus en foule. Barnabé, abbé d'Engelberg, salua l'assemblée au nom de la Confédération. Il fut ensuite nommé président avec le chevalier Jacques Stapfer[49], l'avoyer Honegger de Bremgarten et Louis Beer, de Bâle, docteur en théologie. Quatre secrétaires furent

[47] Lettre de son gendre Tremp, conseiller à Berne. (*Coll. Siml.*) Lettre de Mangold. *A. Z.* DCXI. 1.

[48] *Coll. Siml.*

[49] Nous l'avons vu sacrifier les droits des citoyens zuricois à sa passion pour les services étrangers. Il était alors bailli à Oberberg pour l'abbé de St.-Gall.

élus et assermentés, et on détermina l'ordre des débats[50].

Le surlendemain le vicaire épiscopal de Constance se rendit au temple, en habits de cérémonie, d'un pas mesuré, et suivi d'un nombreux cortége. Eckius et Faber marchaient après lui; puis les députés des Cantons, les savans et les docteurs, vêtus de soie et de damas, couverts d'anneaux, de croix et de magnifiques chaînes. Eckius prit place dans une chaire haute et richement ornée, auprès d'un amas de livres et de manuscrits qu'on lui apportait de toute part. Vis-à-vis de lui, OEcolampade occupait une chaire grossièrement travaillée. Son vêtement était fort simple. Timide, il

[50] Il est écrit : « Chaque parti nommera deux secrétaires, et deux surveillans des secrétaires du parti opposé; et si quelque dissentiment s'élève entre les secrétaires et les surveillans, il en sera référé aux présidens. » Et encore : « A tout autre qu'aux personnes qui auront part à la dispute, il est défendu de prendre des notes. » Mais on se demande comment les choix ont pu être faits par les deux partis. Zurich n'avait pas de représentans, et les douze cantons agissaient de concert. Il restait, il est vrai, le droit de faire nommer deux secrétaires par Œcolampade et les siens; mais c'est ce qui n'eut pas lieu. Les quatre furent pris parmi les adversaires de la Réforme. Lucerne, de son propre arbitre, leur adjoignit Jean Huber, dont le manuscrit, corrigé sur les actes, fut transporté dans cette ville, et servit à la rédaction de l'écrit que Mourner publia *sur la dispute de Baden*. Les quatre exemplaires des secrétaires furent déposés à Baden, sous défense d'en donner communication. En 1719, un Zuricois, Ulrich Nabholz, étant bailli dans cette ville, se les fit livrer et les déposa dans les bibliothèques de Zurich. Ils sont entièrement conformes à celui que Mourner a employé. Mourner a donc été injustement accusé d'avoir falsifié les actes de la dispute. Les secrétaires non plus ne paraissent pas avoir mérité le reproche d'avoir altéré les faits. On ne peut les accuser que de quelques omissions; et l'on peut s'appuyer sur leur dire aussi bien que sur celui d'Hegenwald pour le colloque de Zurich. Conférez toutefois *Bullinger*, *Stettler*, *Antoine Halieus* (epistola quibus præjudiciis in Baden sit disputatum). *Fridolin Sicher*. Correspondance de Zw. et d'Œcolampade (*Coll. Siml.*). *Hess*, *Vie d'Œcol.*

était venu malgré lui prendre le poste de principal défenseur de l'Église. Il eût voulu donner sa place à Zwingle, et, privé de sa présence, il s'appuya du moins de ses conseils, au moyen d'un fréquent échange de courriers [51]. La voix noble et sévère du bourgmestre bâlois, Adelberg Meyer, le garantit de procédés injustes et de traitemens injurieux.

Eckius avait choisi les sept thèses de la dispute. Il sut adroitement écarter la question de l'autorité de l'Église et du Pape. A la tête des sujets en discussion se trouvait placé celui de la présence corporelle du Christ dans la cène, en preuve de laquelle on pouvait invoquer le témoignage de Luther lui-même, adversaire prononcé du sens symbolique que les réformateurs suisses donnaient aux paroles : *ceci est mon corps, ceci est mon sang*. On disputa sept jours sur ce seul article, Eckius avec une singulière confiance et beaucoup d'esprit, OEcolampade avec une modeste liberté et une connaissance approfondie des Écritures. « A la Bible! disait le premier d'une voix puissante, à la Bible! qu'on m'y fasse lire l'ordre exprès de s'écarter de l'interprétation littérale qui depuis mille ans est celle de l'Église. » OEcolampade, forcé pour répondre d'entrer dans des explications de mots, et de dépouiller l'idée de son sens figuré, trouva dans la multitude peu d'oreilles ouvertes à ses explications. Imeli, pasteur bâlois, vint à son aide : « Veut-on tout entendre à la lettre, dit-il, c'est littéralement aussi qu'il faut prendre ce qui nous est dit de Christ, qu'il est assis à la droite de Dieu. Mais affirmer qu'il peut à la fois être

[51] Platter était un de ces courriers, ainsi qu'il le raconte dans sa biographie.

assis dans le ciel et être présent sur la terre, dans le sacrement de l'autel, c'est parler contre nature. Or, c'est à qui parle contre nature à apporter des preuves et non pas à en demander. » Eckius s'appuya de la Toute-Puissance de Dieu. Des deux côtés on crut avoir vaincu par l'Écriture-Sainte. Le parti romain poussa un cri de victoire qui retentit jusque dans les paroisses les plus reculées des Alpes [52]. Les présidens de la conférence [53], et quelques-uns des députés des Cantons, crurent dès lors n'avoir plus de mesure à garder. L'avoyer Houg, de Lucerne, apercevant parmi les Franciscains Luthard de Bâle qui, grièvement blessé en voyage par son cheval, demeurait au rang des auditeurs, alla vers lui, le saisit, et le poussant violemment, le jeta dans la chaire. Luthard, forcé de parler sans préparation, s'en acquitta, dit-on, avec sagesse et clarté. Les actes ne firent point mention de son discours.

On fut encore sept jours à discuter les quatre points suivans. A l'article second, Eckius soutenait que la messe est un sacrifice du corps de Christ pour les vivans et pour les morts. Berthold Haller, accusé d'altérer cette doctrine dans ses prédications, se vit dans la nécessité de prendre la parole; craintif, lié par les ordres de son gouvernement qui l'obligeaient à garder la défensive, il fut traité impitoyablement par Eckius, qu'encourageaient les regards significatifs de l'avoyer bernois, Gaspard de Mulinen, ennemi de la Réforme. Haller s'empressa de céder son poste à OEcolampade. Celui-ci déroula sur le sujet du *Sacrifice* des connaissances étendues et pressa si vivement Eckius

[52] Vadian à Zw., 25 mai. Mangolt à Zw., 1er juin. Comander à Zw., 5 juin. (*Coll. Siml.*)

[53] Beer excepté.

qu'il le contraignit à se rejeter sur l'usage de l'Église. « L'usage! lui répondit OEcolampade, dans notre Suisse il n'a force qu'après la constitution; or, en matière religieuse la constitution c'est la Bible. » — « Fort bien, dit Eckius, mais votre Zwingle lui-même affirme que la constitution a de meilleurs interprètes dans les vieillards que dans les jeunes gens. » — « Qui sait l'interpréter par elle-même, est celui qui la comprend, repartit OEcolampade, n'importe qu'il soit jeune ou vieux. » — Puis il continua si bien à repousser toutes les attaques de la dialectique de son adversaire qu'un papiste d'entre les auditeurs laissa échapper ces naïves paroles : « Ah! le grand homme jaune, que n'est-il des nôtres! »

Le troisième sujet mis en discussion fut celui de l'intercession de la Vierge et des Saints; puis on traita des images et du purgatoire. Chaque fois, Eckius eut le dernier mot; il ne pouvait en être autrement. Mais la manière noble dont OEcolampade, bien que dans une position désavantageuse, défendit la Réforme, fit impression sur plus d'un esprit. Il est réservé aux événemens qui suivront d'en donner la preuve.

Personne ne se leva pour contester la vérité des deux dernières thèses qui posaient le dogme du péché originel. La dispute se trouvant donc terminée, les députés des Cantons invitèrent les prêtres et les savans à venir signer l'adoption ou le rejet des propositions débattues. D'une part signèrent OEcolampade et dix de ses amis, de l'autre quatre-vingt-deux personnes parmi les noms desquelles se trouvèrent ceux des quatre présidens et de tous les religieux du couvent de Wettingen. Quelques-uns des signataires donnèrent leur adhésion à OEcolampade en certains points et dans

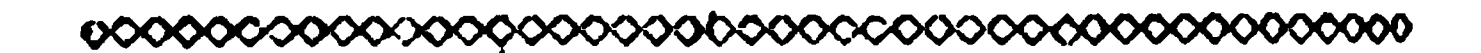
d'autres à Eckius. Il y eut des théologiens qui prirent la chose *ad referendum,* et ne signèrent pas. D'autres encore, parmi lesquels était Haller, étaient partis sans attendre la fin du colloque. Faber, ne voyant point arriver Zwingle qu'il avait espéré pouvoir combattre, déposa dans les mains des présidens un écrit dirigé contre lui. Enfin s'avança le capucin Thomas Mourner. Après de longues explications, il fit lecture de ses quarante sujets de plainte contre Zwingle. Il les avait affichés, à l'ouverture des conférences, aux portes de l'église : « J'attendais, dit-il, que le lâche vînt répondre; il n'a point paru. Eh bien, par tous les droits qui régissent les choses divines et humaines, je déclare quarante fois que le tyran de Zurich et tous ses adhérens sont gens déloyaux, parjures, sacriléges et rebelles à Dieu; que partant ils sont à éviter comme lèpre et comme gibier de potence. »

Ainsi finit la dispute dans l'esprit par lequel elle avait commencé. Les députés des douze Cantons rendirent Eckius au duc de Bavière, en élevant bien haut son savoir et sa victoire [54]. Ils écrivirent à Zurich [55], que les erreurs de Zwingle et ses pernicieuses intentions ayant été mises au grand jour, ce ne serait plus sans un extrême déplaisir qu'on verrait encore insulter la religion et les gouvernemens; et que si Zurich n'y prenait garde, une ambassade de la Diète irait avertir les bailliages de ses erreurs. » Zwingle répliqua dans un premier écrit aux accusations des députés [56]; dans un second à Faber; dans un troisième et un qua-

[54] Lettre du 8 juin. *A. Z.* DCXI, 1.
[55] Le 9 juin. *Ibid.* CCCCXXXI, 1.
[56] *Coll. Siml.*, t. XVI.

trième aux propositions d'Eckius. Le gouvernement zuricois répondit[57] : « Nous n'avons pris aucune part à la convocation du colloque de Baden. Des étrangers, des hommes perdus d'honneur y ont été appelés dans le but de nous montrer le chemin du devoir, à nous Confédérés ! Vous avez pu, vous nos frères, prêter l'oreille à l'insolent langage de Mourner ! Aujourd'hui, vous nous parlez de solliciter les bailliages ; ce serait nous donner le droit d'en faire autant. Toutefois notre désir n'est autre que de demeurer en paix. Le mieux serait assurément de ne songer qu'à garder pure la gloire de la Confédération, à la préserver des intrigues suscitées par les étrangers, et à vivre ainsi que l'ont fait nos pères, en frères et en fidèles amis. »

[57] *Ibid.*



CHAPITRE III.

Berne en 1526 et 1527. — Révolution dans le gouvernement. — Organisation d'une dispute. — Colloque, 6 janvier 1528. — Réforme, 7 février 1528. — St.-Gall. — Bâle. — Schaffhouse. — Glaris. Valentin Tschoudi. — Appenzell. — Les Grisons. — Mulhouse.

Quel que puisse être auprès de la foule le succès d'un brillant charlatanisme, ce n'est point à sa cause que s'intéressent les hommes droits. Il y avait particulièrement à Berne des cœurs nobles et honnêtes, sur qui la fermeté de caractère des réformateurs, peut-être plus que leurs dogmes, avait fait une profonde impression. C'étaient entr'autres Manuel, d'Erlach, de Hofen [1], May, l'ami de Zwingle, Tremp, gendre du réformateur, et Nicolas de Watteville, heureux époux [2], heureux père, qui avait échangé sans regret ses dignités ecclésiastiques contre la vie des champs. Ces hommes n'avaient point applaudi au triomphe d'Eckius; ils avaient réservé toute leur estime pour ce prêtre, qui, le visage pâle, humble, sortant d'un cercle

[1] Sous-secrétaire; peut-être est-il ce même Haliæus qui a décrit la dispute de Baden. Haller le croit ainsi. (*Bibl. d'hist. suisse*, III, 102).

[2] Sa femme était Clara, fille de Claude May. *Kirchhofer, cont. de Wirz*, V, 288, *Scheurer, Maus. bern.*, I, 388. De ses deux fils, Pierre fut banneret, Jean avoyer. Il habitait le château de Wyl. *Del. urb. Bernæ*, 206.

d'hommes humbles comme lui, s'était avancé à la dispute sans autre appui que celui qui réside dans la foi et dans une piété sincère. La cause de ces amis de la Réforme ne paraissait pas, il est vrai, être dans un état prospère. Au moment où s'ouvrait la conférence de Baden, les sept Cantons avaient obtenu du Grand-Conseil de Berne et des délégués des communes du Canton l'assurance qu'ils ne se sépareraient point d'eux en matière de foi. On s'était même engagé à révoquer le décret qui permettait d'expliquer librement l'Évangile [3]. Après le colloque, Haller, qui ne s'y était rendu que lié par de sévères injonctions, reçut l'ordre de dire de nouveau la messe [4]. Mais cette impatience d'en finir, que montrèrent les amis de l'ancien ordre de choses, fut ce qui releva leurs adversaires. La résistance éclata dans le Grand-Conseil, au sujet des actes de la dispute de Baden. Maintes fois Berne et Bâle avaient demandé que les manuscrits de ces actes leur fussent envoyés sans observations ni commentaires, et bien qu'ils ne l'eussent point obtenu, on allait publier ces pièces sous le nom des douze Cantons. Les deux-cents s'indignèrent de ce procédé : « Qu'ils gardent ces actes, puisque cela leur plaît; mais que du moment où, en Diète, ils parleront encore de les publier avec d'autres signatures que les leurs, notre député se retire [5]. » Une délégation fut envoyée à Lucerne, pour demander raison des grossières injures que le docteur Mourner se permettait contre Berne [6]. Une seconde ambassade se

[3] Pentecôte, 1526. *Tschudi, Man. de Rheinau. Salat. Stettler.*

[4] *Stettler.*

[5] Du 9 janvier 1527. (*A. Bern.*)

[6] « Et que nos députés disent bien aux Cantons que s'ils nous laissent traiter en diables, nous ne nous mettrons plus en peine de les citer en

rendit à une Diète que les Zuricois avaient convoquée dans leur ville. Des envoyés de Bâle, Schaffhouse, Appenzell et St.-Gall, se trouvèrent à cette réunion; ils prêtèrent l'oreille aux plaintes de Zurich, et promirent qu'elles seraient l'objet d'un mûr examen dans une nouvelle assemblée, à laquelle on inviterait aussi Glaris à prendre part[7].

Toutefois cette assemblée ne put avoir lieu. Berne eut à se défendre contre les sept Cantons qui, la pressant vivement et l'accusant de manquer à de solennelles promesses, la menacèrent de tourner contre elle les paroisses de son territoire[8]. Hautain langage, qui souleva un grand mécontentement et donna une nouvelle force à la voix des amis de la Réforme. « Ne sait-on pas, dirent-ils, que l'engagement qu'on nous accuse d'enfreindre, nous a été extorqué, malgré une vive résistance, et qu'il est contraire à des mesures plus anciennes, prises après mûre délibération. En vérité, les sept Cantons se conduisent-ils envers nous comme des frères? Ils nous refusent communication des actes de Baden, nous laissent insulter, tiennent Diète sans nous, et les voilà qui s'érigent en tuteurs de nos gens; sommes-nous donc devenus incapables de gouverner? » Ce langage de l'irritation fut celui qu'on tint aux Cantons du centre; pour Fribourg et Soleure, on les pria de se souvenir de la vieille amitié. On approchait de jour en jour d'une révolution. Haller, toujours

justice, mais nous prendrons bonnement à la gorge ceux des leurs qui se trouveraient sur nos terres, et les traiterons selon leurs mérites. » — *Tremp à Zwingli*, 27 janvier 1527. (*Coll. Siml.*, XVIII.)

[7] Le 8 février; puis lettre du 10. *Miss. Zur.* et *Coll. Siml.*

[8] *Stettler. Holzhalb.* Le 1er mars 1527.

aimé du peuple [9], obtint pour collègue François Kolb, dont la voix patriotique avait souvent attaqué des aventuriers de haut rang [10]. Guillaume Farel [11] fut envoyé à Aigle, où le bailli, Jacques de Rovéréa, reçut ordre de l'appuyer dans la prédication de la parole de Dieu. Enfin arriva le jeudi de Pâques, jour ordinaire des élections : ce fut celui du triomphe de la Réforme. L'avoyer Jean d'Erlach conserva, il est vrai, sa charge; mais Sébastien et Jacques de Stein furent exclus des deux Conseils, et Gaspard de Mulinen du sénat *. Bischof, ami de Haller, fut nommé banneret. Le Grand-Conseil recouvra le droit, que depuis vingt ans les Seize lui avaient enlevé, d'élire le sénat. Ces faits accomplis, le nouveau gouvernement s'adressa aux paroisses, et les invita à choisir entre l'ancienne ordonnance, qui permettait la libre prédication de la parole de Dieu, et celle que les sept Cantons avaient dictée, et qui n'avait produit que haines et que divisions. Il y eut peu de suffrages pour celle-ci. L'Évangile fut donc de nouveau librement prêché. Toutefois on prescrivit « de ne rien changer à l'usage des sacremens, et aux coutumes établies, jusqu'à décision prise; de n'inquiéter personne dans la jouissance de ses habitudes et de ses libertés, et d'agir à tous égards dans l'esprit de la charité chrétienne [12]. »

Grande rumeur dans le pays. « Pourquoi, demanda plus d'une voix, nous donner l'Évangile et conserver

[9] Deux fois la protection des ouvriers tailleurs de pierre empêcha qu'il ne fût livré à l'évêque de Lausanne. *Anshelm*, dans *Scheurer*, I, 372.

[10] *Scheurer*, II.

[11] *Stettler. Coll. Siml.*, XIX. Du 3 juillet 1527.

* Voyez la note supplémentaire n° 2, à la fin du volume.

[12] *Stettler*. Lettre dans la *Coll. Siml. Holzhalb.*

des cérémonies qu'il condamne? » Thoune n'hésita point à choisir pour son pasteur un prêtre marié. Les gens de Bolingen, de Rohrbach et de l'Emmenthal abolirent la messe; traités de coquins et d'hérétiques par le banneret Kouttler, ils l'obligèrent à rétracter ses injures en présence du Conseil. Dans la capitale, treize tribus renoncèrent à leurs fêtes, et à leurs droits de patronage et de prébende; trois conservèrent leurs usages. Les affaires étaient interrompues, les familles divisées, le malaise universel; la peste vint se joindre à ces maux. Les deux partis éprouvaient le besoin de sortir de ces déchiremens et d'arriver sur un sol moins ébranlé; ils s'accordèrent à demander une dispute religieuse.

Ce point convenu, ils se divisèrent de nouveau. Les adversaires de la Réforme eussent voulu n'ouvrir la lice qu'aux prêtres évangéliques du Canton, dans l'espérance de voir quelque savant envoyé de l'évêque de Constance triompher sans peine du vieux Kolb et du timide Haller; mais celui-ci n'eut de repos que lorsqu'un champ plus large eut été ouvert et que Zwingle fut appelé. Ce résultat à peine obtenu, il se hâta d'écrire à Zurich de longues lettres, qui peignaient l'émotion de son âme : « Viens, disait-il à Zwingle; le loup a l'oreille prise, mais nous ne savons comment l'achever. Zwingle, tu sais mon peu de ressources en ces graves momens; viens, accours; c'en est fait, si nous ne joignons toutes nos mains [13]. »

En apprenant ce qui se passait à Berne, Zurich éprouva une vive joie. Le sénat fraya le chemin du colloque à ses ressortissans, et fit aux prêtres qui repous-

[13] Lettre du 4, 17 nov., 2 déc.

saient encore la Réforme une loi de se rendre à Berne. Zwingle obtint la permission d'y aller ; Pellican, Mégander, Collin lui furent donnés pour compagnons de voyage, et l'État les défraya [14]. Le commandeur Schmied et un grand nombre de leurs amis résolurent de se joindre à eux. A la demande de Haller, Zwingle publia les thèses de la dispute [15] ; il se pourvut aussi de livres [16], chose rare à Berne, et il adressa de nombreuses invitations en Allemagne, à amis et ennemis. Le soir du premier jour de l'an 1528, les chanoines de Zurich accueillirent les prêtres et les savans venus de Souabe, de Bavière, et de la Suisse orientale, au nombre de plus de cent ; et le lendemain, on se mit en marche. Parmi les voyageurs étaient le bourgmestre Rœust, trois autres sénateurs, et le banneret Bischof, venu de Berne pour leur faire cortége. Sur des bruits qui donnaient à craindre un coup de main de la part des cinq Cantons lorsqu'on traverserait les bailliages libres, trois mille hommes se tinrent sous les armes, et la tribu des charpentiers marcha jusqu'aux frontières d'Argovie. Le voyage prit trois jours, et se fit sans fâcheuse rencontre [17]. OEcolampade, Capiton,

[14] *Coll. Siml.*

[15] Berne à Zurich, 20 nov. (*Coll. Siml.*). Haller à Zwingli, 14 nov., 2 déc. Zwingli leur indique jusqu'à la forme qu'il convient de donner à la salle. Haller lui répond : « Tilmannus architectus locum juxta deformationem tuam apparabit. » 2 déc.

[16] « Apud nos vetus Testamentum græcum nescio. Nicolaus a pueris habet biblia Hebræa. Ex doctoribus habeo Hieronymum, Tertullianum, Irenæum, Cyrillum, Chrysostomum et quædam Augustini. » *Haller à Zw.*, 26 nov.

[17] Si ce n'est celle d'Onophrion Setzstab, banni de Zurich comme aventurier mercenaire, et qui, à Mellingen, accusa Zwingli d'avoir à Paris (où Zw. n'avait jamais été) volé une cuillère d'argent et 20 florins ;

Bucer, et tous les principaux soutiens de la doctrine évangélique étaient arrivés. Les Bernois ne négligèrent pas de se montrer grands, équitables[18], hospitaliers[19]. Un programme de la dispute avait été publié[20]; les ecclésiastiques du Canton avaient reçu l'ordre de se rendre au colloque; les quatre évêques, les Confédérés et leurs amis y avaient été invités avec instance. Les évêques se tinrent à l'écart[21]. Celui de Lausanne déclara « qu'il n'aurait point l'arrogance de résoudre d'après son propre jugement ce qu'il n'appartenait qu'à l'Église universelle de traiter; qu'au reste, il eût fallu donner aux savans le temps de se préparer à la conférence par l'étude des saintes pages. » Il alléguait aussi la mauvaise saison. L'Empereur ne dédaigna pas d'écrire aux Bernois pour blâmer leur conduite. Schaffhouse envoya un refus[22]. Les cinq Cantons protestèrent, déclarèrent les alliances enfreintes, et entraînèrent avec eux Glaris, Fribourg et Soleure. Ils refusèrent tout sauf-conduit aux voyageurs qui devaient traverser leur

il l'avait ainsi entendu dire à Lucerne. Cette insulte occasionna un démêlé de courte durée. *Protoc. du sénat de Soleure,* 3 février 1528.

[18] On offrit à Beer, de Bâle, et au prévôt de Soleure la présidence du colloque, et le secrétariat à Huber de Lucerne, et aux chanceliers de Fribourg et de Soleure.

[19] «Senex Madius (May) te hospitem exoptat, cui vicinus est Nicolaus a Wattenwyl, qui domum amplissimam et ferme regiam habet.» *Haller,* 26 nov., et le 2 déc. «Trempii domus te cum consulibus expectat, et uxor vidua Thomæ ab Hofen rei culinariæ inserviet. Equos vero, ubi in urbe locum commodum nequeant habere, ad pagos viciniores promovebimus.»

[20] Le 17 nov. 1527. Il est à la tête des actes.

[21] L'évêque de Sion par une homélie, celui de Constance avec des phrases, celui de Bâle en priant brièvement qu'on ne prît point à mal son absence. *Holzhalb.*

[22] Sch. à Zurich, 30 déc. (*Coll. Siml.*, XIX).

territoire[23]. Berne alors le prit sur un haut ton : « En quoi avons-nous violé les traités? est-ce en ne nous soumettant pas aux résultats de la dispute de Baden? Nous ignorons qui dans cette conférence a remporté l'avantage. Ce que nous savons, c'est que nos pères, s'ils eussent été les témoins comme nous des fraudes de l'Antechrist, fussent demeurés moins long-temps asservis à l'erreur[24]. » Soleure n'osa fermer ses routes aux passagers. Fribourg fut sommée, si elle n'ouvrait pas les siennes, d'en venir aussitôt au partage des bailliages communs[25]. L'évêque de Lausanne reçut trois lettres, et lut dans la dernière : « Si quelqu'un des vôtres se permet un acte d'inimitié, sachez que, Dieu nous aidant, il aura, lui et ses ayant cause, lieu de s'en repentir. Sachez-le bien, pendant qu'il en est temps[26]. » L'évêque se le tint pour dit, et l'on vit arriver au colloque, si ce n'est comme son envoyé, du moins sans qu'il l'ignorât, Conrad Treger, provincial des Augustins de Fribourg.

La conférence s'ouvrit le 6 janvier 1528, dans l'église des Franciscains. Vadian, le doyen Briefer de Bâle, le prévôt d'Interlaken[27] et Conrad Schmied furent invités à présider. Les secrétaires prirent place entre les deux tribunes, comme entre des camps ennemis, et ils rédigèrent le protocole avec tant d'impartialité que, lorsqu'on le publia, il ne provoqua aucune plainte. Les dix thèses roulaient sur l'Église, la rédemption, la cène, le purgatoire, les images et le

[23] Pièce du 18 déc.

[24] Pièce du 27 déc. Toutes ces pièces ont été publiées.

[25] Le 31 déc. *Thes. Hottinger*, XV.

[26] *Ruchat*, II, 512.

[27] Il tomba malade, et l'abbé de Golstatt le remplaça.

célibat. Se présentèrent pour les combattre Alexis Grat, confesseur des sœurs de Saint-Dominique, Treger, Bourgauer de Saint-Gall, qui n'attaqua que la doctrine de Zwingle relative à l'Eucharistie, Jean Bouchstab, maître d'école à Zofingue, Guilg Maurer, curé à Rapperschwyl, Houter, curé à Appenzell, et d'autres encore; combattans trop faibles pour que la lutte offrît un vif intérêt. Un témoin[28], zélé catholique, l'a caractérisée dans la lettre suivante : « L'incurie de nos supérieurs ecclésiastiques nous perd; c'est vainement que nos amis à Berne ont employé jusqu'aux menaces pour obtenir la présence des évêques ou l'envoi de savans distingués. Est arrivé le provincial de Fribourg, moine impudent et bavard qui a prévenu sa défaite en s'échappant. Un Dominicain est venu prouver par le nom de Pierre que cet apôtre a été donné pour chef à l'Église. Le principal tenant a été un maître d'école de Zofingue, qui plus que tout autre a montré du zèle et de la bonne volonté, mais qui ne pouvait mieux faire. Ainsi nous expions notre ignorance. Et cependant nous avions assez d'appuis à Berne pour pouvoir prolonger la dispute pendant plus d'une année. Que n'avions-nous seulement un Érasme à mettre en avant! Souvent j'ai vu nos adversaires être près de se diviser d'opinion, hésiter, et se tourner pour recevoir le secours des leurs : Zwingle les ranimait par sa constance. Jamais son ardeur ne s'est ralentie. Le tigre[29] a plus de savoir que je n'eusse cru. OEcolampade n'a pas son génie, sa clarté, sa puissance;

[28] Jacques de Munster, prêtre à Soleure. Il écrit à Sigismond de St.-Trudone, chanoine à Mayence. *Sculteti Ann. Ev.*, II. *Ruchat*, II, 519.

[29] « *Bellua.* » Œcolampade est nommé *nasutus*; Capiton, *impostor*; à chacun une épithète.

peut-être le surpasse-t-il dans les langues. Capiton a peu parlé. Bucer, s'il avait le savoir de Zwingle et d'OEcolampade, serait plus redoutable qu'eux, tant il a l'art de bien dire. Mais que parlé-je encore? Notre défaite est certaine. Que nos évêques ne se soucient-ils moins de maîtresses et davantage d'études [30] ! »

Durant le colloque l'opinion publique se prononça vivement pour la Réforme. A l'action des conférences se joignait celle des prédications qui avaient lieu tous les jours dans la cathédrale. On dit qu'un jour Zwingle ayant pris la messe pour sujet de son sermon, un ecclésiastique venu en costume pour officier, jeta loin de lui ses vêtemens pontificaux, et déclara « que si la messe ne reposait sur de meilleurs fondemens, il ne la dirait de sa vie [31]. » Un second colloque eut lieu, en langue latine, pour les prêtres des bailliages d'Aigle et de Grandson, qui ne savaient pas l'allemand; mais le Parisien, docteur de Sorbonne, qui vint tenir tête à Farel, avança des argumens si singuliers que ce ne furent bientôt que rires, cris et désordre, et qu'il fallut

[30] La dispute la plus remarquable roula sur l'*Église*. Il était posé « que Jésus en est le chef; sa parole la constitution, et qu'elle a pour membres l'assemblée et non les ecclésiastiques seulement. » « J'y comprends, dit *OEcolampade*, tous ceux qui ont la foi. La foi, je ne la fais point consister dans la connaissance de tous les articles de l'Écriture, mais dans la confiance en Dieu et en Jésus-Christ. » — *Treger :* « Vous refusez à l'Église ce que vous attribuez à chacun de vous, de là je ne sais combien de sectes qui se déchirent. L'esprit de Dieu est-il un esprit de division? » — *Bucer :* « Non; aussi nous rallions-nous tous à cette foi qui est vieille comme le monde. Quant à la pleine vérité, c'est par les progrès qu'on y arrive. Pour ce qui est des sectes, elles existent chez vous, qui faites des prêtres des hommes à part, avec un caractère indélébile, et non chez nous, qui reconnaissons que Paul ni Apollos ne sont rien, et qu'ils ne connaissent qu'en partie, » etc. (*Trad.*)

[31] *Bullinger*.

songer à mettre un terme à la conférence[32]. On passa à la signature des articles de la dispute. Les chanoines de la cathédrale, la plupart des Dominicains, et cinquante-deux pasteurs souscrivirent[33]. D'entre les ecclésiastiques parlant la langue française, Farel signa seul. Berne déchargea ses hôtes de tous frais, fit couler à leur départ le vin de Bourgogne[34], et pourvut à la sûreté de leur retour par une escorte, qui les accompagna jusqu'à la frontière. A Bremgarten, les habitans avaient été sollicités par des envoyés des cinq Cantons d'attaquer les voyageurs à leur passage; mais divisés entr'eux et avertis de l'approche d'un détachement zuricois, ils ne se permirent aucune hostilité. On arriva heureusement à Zurich, d'où les Allemands regagnèrent sous bonne escorte Constance et leurs foyers[35].

Alors le gouvernement bernois s'adressa à ses ressortissans nés et à naître et leur fit savoir ce qui suit[36] : « Les dix articles de la dispute ayant été reconnus vrais, par la parole de Dieu, nous ordonnons à tous nos prédicateurs, à la ville comme à la campagne, d'y conformer leurs enseignemens. Nous rejetons à jamais le joug des évêques, qui n'ont su que tondre et non pas paître le troupeau. Les doyens et chefs de

[32] *Ruchat. Holzhalb.* Voici un des argumens du Parisien : « Nous devons obéir aux lois du diable, combien plus aux lois humaines. Je prouve l'antécédent; Matthieu, V : Sois obéissant à ton adversaire. Mais notre adversaire est le diable. Pierre, V : Nous devons donc obéissance au diable. La conséquence est claire, urgente, péremptoire. »

[33] Leurs noms, *Délic. urb. Bernæ*, 285. *Stettler*.

[34] Haller à Zw., 8 mars. *Coll. Siml.* — *Scheurer, Bern. Maus.*, II, 265.

[35] *Bullinger* et *Fussli*, IV, 80.

[36] Extrait de l'acte publié sous le titre : *Gemein Reformation..... durch Schultheiss, klein und gross Radt der Statt Bern im Uechtland.*

paroisse sont affranchis du serment qu'ils leur ont prêté et qu'ils ne prêteront dorénavant qu'à nous. Qui se refusera à le faire et se montrera contraire à la doctrine évangélique, sera remplacé par un pasteur pieux et fidèle. La messe et le culte des images sont abolis à jamais; toutefois les changemens se feront avec les égards dus aux faibles, que Dieu veuille éclairer par sa parole! Permis aux donateurs vivans des institutions pieuses de retirer leurs offrandes; il nous sera rendu compte des autres biens de l'Église. Les moines continueront à jouir en paix de leurs revenus jusqu'à leur mort, mais ils ne recevront pas de nouveaux frères. La liberté de se marier, dont les prêtres ont été privés contrairement aux Saintes-Écritures, leur est rendue. Les peines sont réservées pour être appliquées sévèrement à la débauche et à l'intempérance [38]. Et pour que notre peuple soit bien instruit des motifs de cette ordonnance, la messe sera remplacée dans tout le pays par une prédication assidue de la parole de Dieu. »

Ce décret mit le sceau à la révolution qui s'était opérée dans les esprits. Vainement la famille de Diesbach tenta de sauver la messe en lui donnant abri dans sa chapelle domestique; elle ne concilia que peu de suffrages [39]. Déjà pendant que durait le colloque, la tribu des cordonniers avait brisé dans l'église des Franciscains un autel qui lui appartenait. On suivit bientôt cet exemple avec entraînement [40]. On alla même

[38] « Les dix livres que l'on payait pour avoir mangé viande ou œufs en jour maigre, nous voulons qu'on les paie à l'avenir lorsqu'on se sera saoulé et qu'on sera demeuré à boire après les neuf heures, » etc.

[39] *Delic. urb. Bernæ*, 208.

[40] *Bullinger.*

jusqu'à bannir la musique du service divin. Le soir de la dernière fête que Berne célébra en souvenir de Saint-Vincent, l'organiste joua encore l'air « Pauvre Juda, qu'as-tu fait? » puis, le deuil dans le cœur, il quitta son instrument qui fut aussitôt mis en pièces[41]. Les campagnes imitèrent la ville. Cependant à Buren, il ne se trouva personne qui osât s'attaquer à la Madone, de laquelle on avait souvent acheté le salut d'enfans morts sans baptême. Il fallut qu'Antoine Noll vînt au nom du gouvernement mettre le feu à la statue; le peuple regardait dans l'attente; aucun miracle n'eut lieu, et cette circonstance prêcha plus efficacement la Réformation que n'avaient fait les sermons de Zwingle[42]. Les chefs de la république bernoise songèrent dès ce moment à perfectionner l'éducation du peuple et dans ce but ils appelèrent à Berne Sébastien Wagner, Megander[43] et Rhellican[44]. Arriva le jour du renouvellement annuel de la magistrature; vingt membres du Grand-Conseil et quatre du sénat furent remplacés. Manuel fut nommé banneret. Les titres à l'élection se trouvèrent avoir été des mœurs pures et l'attachement à la Réforme, qui fut ainsi consolidée[45].

La révolution opérée à Berne réagit en divers lieux, au nombre desquels il faut d'abord faire mention de

[41] Non sans résistance.

[42] Haller à Zwingli, 10 mars. (*Coll. Siml.*, XX.)

[43] Grossmann, de Zurich. Il revint à Zurich en 1538 pour y être archidiacre et chanoine de la cathédrale.

[44] Jean Muller, de Rhellikon. Revint à Zurich en 1538. Pasteur à Bienne en 1541.

[45] Haller à Vadian, 20 avril. (*Coll. Siml.*)

Saint-Gall[46]. Le sénat de cette ville se sentit un nouveau courage, quand il entendit de la bouche de son bourgmestre et de celle de ses nombreux compagnons de voyage, le récit de la victoire que l'Évangile avait remportée. On avait préludé à la Réforme en exhortant les prêtres à se marier ou à vivre chastement dans le célibat, en enlevant les images du temple de Saint-Laurent, et en introduisant le chant allemand dans les églises. On ne tarda pas à abolir la messe. Sept prêtres qui n'y renoncèrent point, furent privés de leur droit de citoyens et réduits à se réfugier auprès de l'abbé. Un diacre fut puni pour avoir mal parlé du colloque de Berne. Un ecclésiastique, coupable d'avoir prêché violemment contre la Réforme dans l'enceinte du couvent, ne sortit pas plus tôt des limites de l'abbaye qu'il fut jeté en prison, condamné à une amende et contraint de se rétracter publiquement. Les religieuses du couvent de Sainte-Catherine avaient opposé une résistance opiniâtre à toute réforme qu'on avait tenté d'introduire dans leur maison. On prit un malin plaisir à leur faire éprouver quelque temps le besoin qu'a leur sexe de la protection de la société. Un soir, une troupe cruelle se présenta aux portes de la sainte demeure en remplissant l'air de ses cris; les sœurs eurent beau se barricader; inutile courage : la bande gravit la muraille et pénétra de toutes parts dans le cloître; viandes, confitures et le vin généreux surtout devinrent la proie des méchans; ils dédaignèrent le mobilier, firent des plaisanteries sur tout; enfin ils délibérèrent s'ils ne prendraient point quartier au couvent pour la nuit. Il ne

[46] *Hartmann, Hist. de St.-Gall. Kessler, Sabbatha. D'Arx, Hist. de St.-Gall*, II.

restait aux sœurs, dans leur angoisse, qu'à sonner le tocsin; c'est ce qu'elles firent; et cette fois elles en furent quittes pour la peur et le dommage. Mais une nouvelle persécution les attendait: « On nous força, raconte celle d'entr'elles qui nous a transmis leur déplorable histoire[47], on nous força d'assister, vêtues comme les gens du monde, à des prêches hérétiques; épouses sans tache de Jésus-Christ, on nous sollicita de convoler à des noces charnelles; mais presque toutes, fidèles à notre divin époux, nous avons préféré le suivre dans la pauvreté et sur la terre étrangère. » Trente religieuses moururent dans cet exil. Les derniers adversaires du nouvel ordre de choses dans les Conseils en furent exclus l'an 1528, à la Saint-Jean-Baptiste. Le 5 février suivant, un nombreux synode posa, en treize articles, les bases de la discipline ecclésiastique de la ville de Saint-Gall[48].

A Bâle, la triple aristocratie du haut clergé, de l'université et des Conseils arrêtait la Réforme dans tous ses mouvemens, si bien qu'un soulèvement populaire pouvait seul la faire triompher. Les amis que l'Évangile avait dans les Conseils, craignant la démocratie, suivaient eux-mêmes un plan de conduite dicté par les circonstances plus que par les principes: d'accord avec leurs collègues, ils couvraient des apparences de la modération une faiblesse mal déguisée. On ordonnait bien la pure prédication de l'Évangile; mais c'était sous la réserve qu'elle n'amenât pas de disputes et qu'elle se fît sans mélange de

[47] Wiborath Mœrlin. Son manuscrit est déposé à la *Bibliothèque de la ville de St.-Gall*. — *Acta monasterii*, VIII, 396.

[48] *Coll. Siml.*, XXII.

Luthéranisme[49]. Les défenseurs de la vieille foi mettaient en usage les ressources du pouvoir et de la richesse. Les bourgeois de leur côté se réunissaient dans les abbayes, où ils invitaient à leurs banquets OEcolampade et ses amis. La peste sévit en 1526, la grêle ravagea les campagnes, le feu du ciel fit sauter un magasin de poudre, et des deux côtés on crut reconnaître que Dieu s'armait contre la partie adverse. L'un des partis triompha lorsque le Conseil défendit aux moines de rompre leurs vœux, et que l'évêque nouvellement élu fit sa brillante entrée, suivi de plusieurs exilés qu'il ramenait en vertu d'un ancien privilége. Leurs adversaires chantèrent victoire à leur tour, lorsque vingt jours de fête furent retranchés, qu'on laissa les prêtres libres de dire ou non la messe, qu'OEcolampade, à son retour de Baden, obtint de pouvoir publier ses écrits, et que le chant allemand fut introduit dans le culte. Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'époque du colloque de Berne[50].

Mais lorsque les nouvelles du succès de la dispute parvinrent à Bâle, elles y excitèrent une vive émotion. Soudain des ouvriers, à l'insu du sénat et sans aucune provocation, vont enlever les images du temple de Saint-Martin et de celui des Augustins[51]. On veut punir; mais de nombreux clubs font entendre au gouvernement un langage qui change sa résolution; il permet que deux églises servent au culte simplifié.

[49] Ordonnance d'oct. 1526. *Ochs*, V, 550.

[50] *Ochs*, V, 593, 558, 580, 568, 570, 587. *Lutz*, *Hist. de la réforme à Bâle*, 81. Œcolampade à Zwingli, 18 juillet 1526. (*Coll. Siml.*)

[51] *Ochs*, V, 607, etc. Œcolampade à Zwingli, 16 avril 1528 et lettres suivantes. (*Coll. Siml.*, XXII.)

Dès ce moment on prêcha, dans les temples, contre les abominations maintenues à la cathédrale, et dans la cathédrale, sur la sainteté de la messe et sur le crime des novateurs. La cité se partagea en deux camps, qui prirent plus d'une fois les armes. Des deux bourgmestres, Meyer était ami de la Réforme, et Meltinger, le chef des conservateurs. Dans les Conseils, les évangéliques avaient la minorité; mais sous les armes ils se comptèrent, et ayant reconnu leur force, ils en vinrent à ne plus vouloir de transactions et à demander l'abolition entière de la messe[52].

Meltinger, de son côté, tenta pour conserver l'ancien culte, un dernier effort[53]. Un prêtre monta dans la chaire de Saint-Pierre, pour y foudroyer l'innovation; ses partisans lui prêtèrent assistance, et ils tentèrent de rétablir la messe dans les temples où l'on avait cessé de la dire. Le sénat laissa faire. Alors (ce fut le 8 février 1529 au matin), huit cents bourgeois se réunirent chez les capucins, et envoyèrent demander au sénat « l'élimination de douze de ses membres, l'introduction de la prédication évangélique dans tout le pays et un meilleur système d'élection; c'était leur dernier mot[54]. » Le sénat dans son anxiété se tourna de tous les côtés; il écrivit, chercha à gagner du temps et offrit de prendre les Confédérés pour juges[55]. Mais les citoyens lui adressèrent un nouveau message : « Vous avez eu trois ans pour délibérer; nous vous donnons une heure pour prendre une résolution. » Au nombre de 2,000, ils

[52] Rapport d'un inconnu. (*Coll. Siml.*, XXII.)

[53] Lettre d'Œcol. à Capiton, dans *Hottinger, Hist. eccl.*, I, 12.17.

[54] *Ochs*, V. *Lutz.*

[55] *Arch. Zur.*, CXXXIV, 1.

occupèrent les portes, les rues principales, l'arsenal, et braquèrent six pièces d'artillerie sur la place du marché. A ce déploiement de forces Meltinger reconnut que sa tentative avait échoué; il passa le Rhin. D'autres suivirent son exemple. Le 9 au matin, le sénat adhéra à l'exclusion de douze de ses membres, et à l'établissement de la prédication évangélique. Quant au changement dans le mode d'élection, il demanda du temps pour en délibérer. Les bourgeois ne s'y refusèrent pas; mais ils demeurèrent sous les armes jusqu'à ce qu'ils eussent reçu une réponse.

Ils se mirent à parcourir la ville par troupes nombreuses. Une de ces troupes passant devant la cathédrale, brisa une image. Il se trouvait là des personnes attachées à l'ancienne croyance, qui exhalèrent leur douleur en poussant des cris furieux et provoquèrent une attaque générale contre les objets de leur vénération. Les portes de l'église rompues, tout fut mis en pièces. On en fit autant dans les cloîtres. Le lendemain, les mêmes actes se renouvelèrent; tableaux, autels, rien ne fut épargné. Il s'agit ensuite de partager les débris entre les pauvres; mais ceux-ci en étant venus aux prises, dans leur ardeur à s'approprier ce butin, on finit par tout livrer aux flammes[56]. Sur ces entrefaites arrivèrent à Bâle des envoyés des Cantons[57]. Le Grand-Conseil, qui s'était porté au nombre de trois cent soixante membres en appelant quatre délégués de chacune des tribus à venir siéger momentanément avec lui, travailla de son côté à ramener la tranquillité.

[56] Bersius à Vadian, *Coll. Siml.*, XXII. C'était le mercredi des cendres. *Ochs*, V, 657.

[57] *Arch. Zur.*, CXXXIV, 1.

Vingt personnes[58], prises dans son sein et revêtues de pleins pouvoirs, portèrent aux citoyens des paroles de paix. On les écouta. Les bourgeois se contentèrent, relativement aux élections, de quelques concessions plus apparentes que réelles, que, dès l'année suivante, l'aristocratie eut l'art de récupérer. Le grand et le petit Conseil continuèrent à se compléter eux-mêmes. La révolution fut ainsi accomplie.

Mais elle froissait bien des affections. Plusieurs familles quittèrent la ville[59]. Érasme reconnut qu'après la victoire du parti démocratique, il lui devenait impossible de conserver les amis qu'il avait dans la noblesse sans entrer en lutte avec les bourgeois. Le temps était passé d'énumérer ses mérites, de se tenir prudemment à distance des champs de la dispute, de s'étendre en éloges de la paix, de la soumission, et de se plaindre dans d'éloquentes dissertations de la licence des uns et des abus vieillis que s'obstinaient à défendre les autres. Il eût fallu se joindre ouvertement aux hommes qui appelaient le pape l'Antechrist; Érasme aima mieux faire ses préparatifs de départ. Le sénat ne permit pas qu'il eût lieu secrètement. Ce fut donc en présence de spectateurs nombreux qu'Érasme monta sur le canot qui allait l'emporter loin de Bâle; il salua d'un triste adieu la ville où il avait passé ses plus heureuses années, et dans laquelle il devait trouver son tombeau[60]. Glaréan l'accompagna; ses railleries mor-

[58] Dix conseillers, dix citoyens. *Ochs*, V, 677.

[59] Leurs noms dans *Ochs*, V, 664.

[60] Lettres d'Érasme et autres écrits dans ses œuvres. Amerbach, qui l'accompagnait jusqu'à Fribourg, écrivit sous sa dictée :

« Jam, Basilea, vale, qua non urbs altera multis
Annis exhibuit gratius hospitium.
Hinc precor omnia læta tibi, simul illud, Erasmo
Hospes ut ne unquam tristior adveniat ! »

dantes avaient éloigné de lui les amis ds sa jeunesse; d'ailleurs il n'était pas non plus partisan des mœurs nouvelles[61]. Beer[62] n'ayant pas tardé à les suivre, l'université se fût trouvée veuve de sa gloire, si le sénat n'eût appelé à venir en occuper les chaires des hommes aussi distingués qu'étaient Myconius, Phrygio, Grynæus et Sébastien Munster[63]. Des ordonnances réglèrent tout ce qui concernait le culte, la conservation des pures doctrines et la surveillance des mœurs. Les richesses des couvens furent, comme ailleurs, employées à faire fleurir la science, à soulager les pauvres, et à subvenir aux besoins de l'État[64]. L'opinion publique répondit aux moines qui se plaignirent d'être dépouillés : « N'avez-vous point mis en œuvre l'artifice et les jongleries pour amasser vos trésors? Usez-vous, selon l'Évangile, de ces biens accumulés, et profitent-ils, en vos mains, au bonheur de la société? » Ces reproches étaient fondés alors; ils ne tomberont qu'au jour où, dans les pays catholiques, il sera fait pour les infirmes, pour les pauvres, et pour l'éducation, autant que dans les pays protestans.

Nous arrivons à Schaffhouse[65]. La défaite de Heinemann et le jugement sévère prononcé sur les tribus des pêcheurs et des vignerons, avaient mis obstacle à ce que la Réforme y triomphât, comme à Bâle, par un mouvement populaire. Après la victoire de l'aristocratie, Schaffhouse prit part avec les cinq Cantons à la dispute de Baden. Ses députés en revinrent affirmant

[61] *Athenæ Rauricæ*, 249. Les lettres d'Œcolampade.
[62] Président à la dispute de Baden.
[63] *Ochs*, V, 664, 751. *Lutz, l'Université de Bâle. Athenæ Rauricæ.*
[64] *Ochs*, V, 575.
[65] *Kirchhofer, Vie de Sébastien Wagner. Annales de Schaffhouse.*

que ni les princes ni les gouvernemens ne voulaient de nouveautés et que c'en serait bientôt fait des doctrines des réformateurs. Comme cependant Ritter continuait à prêcher et le parti de l'Évangile à s'accroître parmi les bourgeois, la marche du gouvernement ne tarda pas à devenir incertaine, et bientôt il ne sut que fléchir, chanceler, et répandre les promesses des deux côtés[66]. On rencontrait partout ses envoyés, qui s'offraient comme médiateurs, et semaient des paroles de conciliation. Après la première campagne de Cappel, ces envoyés à leur retour dirent que dans plusieurs Cantons la ferme résolution du peuple paraissait être de maintenir la Réforme. A peu près dans le même temps il vint à Schaffhouse des ambassadeurs de Zurich, Berne, Bâle, Saint-Gall et Mulhouse, pour témoigner à cette ville leur reconnaissance de sa médiation. Les députés de Zurich et de Berne saisirent cette occasion de proclamer le triomphe de l'Évangile, seul fondement du salut pour le temps et pour l'éternité, et ils conjurèrent les Schaffhousois de ne pas résister à la vérité divine[67]. Quelle fut leur joie de recevoir pour réponse : « que les bourgmestres et les Conseils ne tarderaient point à abolir la messe et les images[68]. » On loua Dieu qui ne laisse point aller sans récompense l'*ouvrier* venu à la onzième heure[69]. Selon sa promesse, Schaffhouse fit enlever, sans désordre et sans bruit, les images des temples. Elle assigna des pensions aux moines et s'empara de leurs biens. Le Conseil se montra plus prompt à en faire la saisie qu'à subvenir

[66] Schaffhouse à Zurich, 30 déc. 1527. (*Coll. Siml.*) *Salat.*

[67] Le 29 sept. 1529.

[68] *Ann. Schaffh. Coll. Siml.*, XXIII. *Stettler.*

[69] Zurich à Schaffh., 30 sept. (*Arch. Schaffh.*)

aux besoins de l'Église et de l'éducation. La révolution se trouvait accomplie quand se présenta une ambassade des cinq Cantons; on n'en reçut pas moins les députés amicalement et avec de singuliers égards. Dès lors le rôle de Schaffhouse devint celui d'une ville de refuge pour les opprimés de tous les partis.

En nous rapprochant des Hautes-Alpes, nous sommes frappés d'un spectacle nouveau, de la vie des landsgemeindes et de la bruyante énergie des orateurs populaires. Nous avons raconté comment Zwingle avait semé à Glaris les germes de la liberté évangélique; après son départ ces germes languirent sans culture. A Glaris, comme ailleurs, il y avait des hommes qui, revêtus du pouvoir, repoussaient tout changement[70]. On fut donc longtemps à ne parler des innovations des Zuricois que comme de la nouvelle du jour, plus faite pour provoquer la plaisanterie que l'enthousiasme. Le peuple ne songeait qu'à ses plaisirs. Un jour le bourgmestre, le Conseil et la commune d'Ilanz écrivirent au magistrat de Glaris : « Nous irons vous voir au jour prochain de la Dédicace[71], afin que nos jeunes gens apprennent à se connaître et à s'aimer. Sauter et danser ne vaut-il pas mieux qu'aller à Rome? il en coûte assurément moins. Comptez d'ailleurs que nous vous amenerons d'illustres fous, qui disputeront comme il est aujourd'hui de mode; et que, le verre en main, ils feront, comme il appartient aux gens simples, des miracles pour l'amendement de la jeunesse. » Ce téméraire langage plaisait aux Glaronnais en l'an 1525. Un an plus tard, il en était déjà différemment. Deux

[70] *Chronique man.* de *Valentin Tschudi.*

[71] *Doc. de Tschudi*, IX.

pasteurs, Fridolin Brounner à Mollis, et Jean Schindler à Schwanden avaient fait aimer l'Évangile[72]. Cependant les cinq Cantons ayant sollicité de la landsgemeinde une déclaration scellée qu'elle ne se départirait point de l'ancienne foi, ils l'obtinrent sans grande opposition[73]. La déclaration fut renouvelée les années suivantes, mais à une majorité moins considérable[74]. En 1528, trente-trois suffrages en décidèrent. La même année, la règle des jeûnes fut enfreinte à Schwanden, les images furent brisées à Matt, à Elm, à Bettschwanden, et dès lors tout fut en confusion. On n'obéit plus qu'aux magistrats avec qui l'on avait communauté de croyance. Les partis l'emportant tour à tour excluaient chaque fois de l'assemblée le parti qui leur était opposé. Plus d'une fois les glaives étincelèrent, et pourtant la honte les fit rentrer dans le fourreau. Enfin le landammann, le sage et éloquent Æbli, réussit à faire agréer un projet de médiation, d'après lequel chacun des partis devait nommer quinze délégués, pour conférer des moyens de rétablir la concorde. Ces délégués rédigèrent un plan de conciliation qui fut d'abord soumis à la délibération des communes, puis accepté unanimement par la landsgemeinde. Il portait, « que les images et les ornemens d'église seraient conservés partout où la commune ne voterait pas leur suppression à une grande majorité de suffrages ; que chacun aurait le choix de la messe ou du prêche ; enfin que tout prédicateur serait tenu, sous des peines sévères, d'annoncer la vérité[75], mais qu'on punirait avec une sévérité

[72] *Chronique de Trumpi.*
[73] *Coll. de Tsch. à Rheinau.*
[74] *Coll. Siml.*, XXI.
[75] Ils se gardèrent bien de la définir.

pareille quiconque l'accuserait de mentir. » On était las de discordes. Il n'y avait pas dans le Canton de couvent ou de riche établissement qui entretînt les inimitiés. Les articles suffirent pour faire renaître la paix.

Tel est le tableau que Valentin Tschoudi, pasteur réformé de Glaris, a tracé d'une main fidèle. Tschoudi avait étudié à Vienne, à Bâle et à Paris; il possédait beaucoup d'instruction. Néanmoins, doux par caractère, et jugeant des doctrines par leurs fruits, il demeura constamment étranger aux disputes du jour et ne songea qu'à faire prévaloir la charité. Il avait dans Jacob Heer, le curé catholique, un collègue qui partageait sa manière de sentir. A la vue des discordes croissantes des Confédérés, et après que les efforts d'un Glaronais eurent empêché que la guerre n'éclatât entr'eux, il écrivit à Zwingle : « Mon père et mon ami, ne sois pas surpris de ce qu'en ces temps où le fils s'élève contre son père, et le frère contre son frère, je suive une voie quelque peu différente de la tienne. Voyant que l'éclat de la céleste lumière éblouit les yeux trop faibles, et que les hommes les plus savans et les plus sages se divisent sur la constitution de l'Église, j'ai pris le parti de m'attacher à cette communion en esprit, que l'apôtre appelle le fondement du royaume de Christ. Je ne puis croire à la solidité du nouvel édifice tant que cette pierre angulaire lui manque. Il me souvient de tant d'églises, jadis florissantes en Asie, en Afrique et en Grèce, et que l'esprit de secte a dévorées. Il me souvient du sort d'Icare; et plutôt que de prétendre m'élever au soleil sur des ailes de cire, je cherche la paix avant tout, je la cherche par la voie la plus humble. Voilà mon chemin; je le suis à travers les contradictions qui m'assaillent de toutes parts. Les uns m'accusent d'avoir renié leur foi, les

autres d'être un pasteur lâche et retardataire. Je les laisse dire, et n'ai qu'une seule crainte, c'est de manquer de compassion pour les faibles ou de laisser s'éteindre le feu mourant de la charité[76], [77]. »

L'Appenzell n'avait pas de pasteurs tels que Tschoudi. Mais dès les commencemens, le peuple et le Conseil parurent comprendre le principe du libre examen. Quand ils virent ce principe vivement attaqué par Houter, curé du village d'Appenzell, ils allèrent aux voix[78], et l'assemblée se prononça à une grande majorité pour la liberté et la parole de Dieu. S'étayant de cette résolution, Jean Hess allait monter en chaire dans l'église d'Appenzell, quand il en fut empêché par la violence; les vieux-croyans étaient les plus nombreux dans cette paroisse; Hess dut s'enfuir et fut poursuivi à coups de pierre par des femmes furieuses. Houter, accusé par les hommes modérés d'avoir provoqué l'attentat, dut aussi quitter pour quelque temps le pays. On espéra qu'un colloque mettrait fin aux différends; mais, le jour de la conférence venu, il ne se trouva pas d'hommes qui pût remplir le rôle de modérateur, en sorte que l'assemblée se perdit en un vain échange de paroles; survint un essaim d'hommes attachés à la vieille croyance, qui, armés de fouets et de bâtons[79], dispersèrent en un clin-d'œil les tenans et

[76] *Schouler, Vie de Zwingli*, 1re édit., 59, 63.

[77] *Fussli*, epp. ab eccl. Helv. reform. vel ad eos scriptæ, 63-69. Lettre du 15 mars 1530.

[78] *Walther Klarer*, dans la Coll. Siml. de Documens, I, 813. *Walser, App. Chronik*, 429. *Bischofberguer, App. Chronik. Salat.*

[79] « *Wo sind die Pfaffen? wenn haben sie uns genug Unruh gestiftet? Wir wollen sie us dem Dorf haben, und wundeten die Pfaffen.* » = Le 26 avril 1523. La landsgemeinde eut lieu sur la belle plaine qui se trouve entre la Sitter et le cimetière d'Appenzell. (*Traducteur.*)

l'assemblée. Dès lors il fallut renoncer à l'espoir d'une pacification qui embrassât tout le pays. Chaque paroisse songea à elle-même et constitua dans son sein le culte pour lequel se prononça la majorité des voix. Des huit paroisses du Canton, celles d'Appenzell et d'Hérisau demeurèrent seules attachées à leurs curés[80]; les six autres se réformèrent. Elles firent disparaître, sans désordre et sans scandale, les usages contraires à l'Évangile. Les pasteurs se développèrent promptement, tant à l'école de Zwingle et de Vadian, que par une lutte active contre les vieux-croyans, d'une part, et les anabaptistes, de l'autre. Ils se rangèrent à la discipline de leurs voisins de Saint-Gall. En 1529, une paroisse encore, celle d'Hérisau, embrassa la Réforme[81]. Restait celle d'Appenzell; elle résolut en 1531 d'appeler un prédicateur qui lui expliquât l'Évangile, et elle envoya à cet effet chercher à Bremgarten Henri Bullinger. Ce fut au moment où la guerre éclata entre les partis. Les envoyés, arrivés dans la plaine, y trouvèrent les populations sous les armes et revinrent sur leurs pas; en sorte que la victoire de la Réformation demeura incomplète dans le pays d'Appenzell. Les Appenzellois finirent par se partager en deux peuples; resserrés dans d'étroites limites, chacun d'eux dut s'efforcer de justifier le choix qu'il avait fait en montrant sa religion fertile en bonheur et en vertu.

Dans le pays des Grisons le colloque d'Ilanz, la prédication de Comander, et la publication des articles avaient frayé le chemin à la Réformation; mais elle n'avançait qu'à travers une vive résistance. L'évêque, son

[80] Forrer et Faessler.

[81] A la voix d'Ambroise Blarer, appelé de Constance à y venir prêcher l'Évangile.

vicaire, et l'abbé de Ste.-Lucie étaient à la tête de ses adversaires[82]. On ne consacrait aucun prêtre dans le diocèse sans avoir exigé de lui le serment de haine à l'hérésie[83]. En 1525, les menaces des douze Cantons arrachèrent à la Diète du pays la promesse de demeurer fidèle à l'ancienne foi. Mais à peine cette promesse fut-elle donnée, que gouvernans et gouvernés s'accordèrent à la couvrir de blâme; le bourgmestre de Coire ne voulut point y apposer son sceau, et dès que la Diète fut de nouveau réunie[84], les Grisons proclamèrent d'une voix unanime la liberté pour chacun de choisir entre les deux communions. Un mois plus tard[85], voulant mettre un frein aux menées de l'évêque et à son intervention dans les matières temporelles, ils s'assemblèrent de nouveau, exclurent ses employés des délibérations nationales, firent cesser les appels devant ses tribunaux, transférèrent aux communes la nomination à toute magistrature civile et fixèrent les conditions du rachat de certaines charges féodales. Ils ne se bornèrent pas là ; l'élection des pasteurs et la charge de leurs pensions furent attribuées aux communes, la sortie des couvens fut déclarée libre, et l'obligation imposée au collége ecclésiastique supérieur de ne nommer aux places vacantes que des hommes du pays[86]. Les impôts levés par la cour romaine furent abolis. Enfin, pour rendre impossible le retour de la tyrannie,

[82] *Fussli, Mém.*, I, 339.

[83] Salandronius à Vadian, 15 mars 1526, dans *a Porta, Hist. ref. Rhæt.*, 187.

[84] A Davos.

[85] Le 25 juin 1526. (*A Porta*, 147.)

[86] L'évêque pouvait être étranger, mais le Conseil de la Maison-Dieu devait avoir part à son élection. (*A Porta*, 150.)

on rasa les châteaux. « L'homme libre, s'écrièrent les Rhétiens en travaillant à les démolir, l'homme libre aime à combattre en plein champ et à la face des cieux. » L'évêque, concentrant sa colère, se retira dans son château de Furstembourg en Tyrol. Il avait déjà commencé à mettre en œuvre les plans que méditait sa vengeance[87].

Il nous reste à faire mention d'une ville alliée dans laquelle la corruption du clergé donna naissance à la Réforme; c'était Mulhouse[88]. La bourgeoisie ayant cherché à mettre des bornes à la prodigalité et aux débauches des moines, un gardien des capucins osa l'excommunier. Elle recourut à la Diète qui força les capucins à lever l'excommunication, et à prendre l'engagement d'une vie plus régulière. Bientôt après les Mulhousois permirent la prédication de l'Évangile[89]. Au colloque de Baden, leurs ministres allèrent se ranger auprès d'OEcolamdape. La Réformation ne s'établit cependant dans leur ville qu'après la victoire qu'elle remporta à la dispute de Berne. Dès lors ils demeurèrent étroitement unis aux Cantons évangéliques. Il fallait nécessairement que les Réformés se rapprochassent les uns des autres pour résister à la ligue des Cantons catholiques qui, ne formant qu'un corps, les pressaient vivement. Mais c'est au chapitre suivant que nous nous réservons de dire comment éclatèrent leurs inimitiés.

87 *Palingenesia Rhætica*, dans *Thes. Hott.*, XV.
88 *Graf, Hist. de Mulhouse.*
89 En 1523.



CHAPITRE IV.

Le pouvoir des coutumes. — Les cinq Cantons. — Thomas Mourner. Essai de réformer le clergé. — Procès d'hérétiques. — Refus du serment fédéral, 18 juillet 1526. — Fribourg. — Soleure. — Dispositions hostiles envers Zurich. — Irritation contre Berne. — L'Oberland, 1528, 30 mars, 24 avril, 4 mai, 1er juin. — La messe rétablie, 7 juin, 30 août. — Invasion des Unterwaldiens, 21 septembre, 22 octobre. — Victoire de Berne, 31 octobre et 1er novembre, 9 novembre. — Irritation des deux partis.

Le commun des hommes est entraîné par une pente irrésistible à rechercher ses aises. Ce penchant s'unit à l'amour des habitudes, aux intérêts de la propriété et du pouvoir, à la vénération pour tout ce qui est ancien dans les usages, dans les formes et dans les lois. Par sa puissance, des institutions vicieuses s'alliant à de meilleures, prennent avec le temps racine au cœur des familles et des États, si bien que les modifier ou les faire disparaître devient impossible sans révolution. Tel est le pouvoir des coutumes ; bienfaisant, en tant qu'il protége la société contre l'ambition et l'enthousiasme, pernicieux, en ce qu'il sert de bouclier à l'inactivité, à l'ignorance et à la tyrannie. Dans des lieux où les formes sociales sont simples, où les occupations sont uniformes et commandées par la nature du sol, où les exemples et les traditions des pères sont la seule école pour la jeunesse, cet empire de la coutume prend

la place de celui de la loi; il en tient lieu; il s'oppose à tout changement dans la vie domestique et civile; il est plus ennemi encore de toute modification de l'ordre religieux, que défendent à la fois l'âge, les traditions, les mœurs, et les souvenirs nationaux.

Cet empire du vieil usage gouvernait les Cantons des Hautes-Alpes. Dans ceux que baigne le lac des Waldstetten l'attachement aux habitudes n'avait point été combattu, comme à Appenzell, par le voisinage d'une cité industrieuse, ou comme à Glaris, par la prédication d'un Zwingle. C'était donc dans ces Cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden que le catholicisme, ébranlé dans notre patrie, devait trouver son point d'appui; et bientôt il put compter aussi sur l'assistance de Zoug et de Lucerne. Un homme habile, éloquent, infatigable[1], l'avoyer Houg, présidait le Conseil de cette dernière ville; il était tour-à-tour, et selon les circonstances, caressant ou superbe; partisan du service mercenaire et enrichi par les pensions qu'il recevait de l'étranger, il ne pouvait être que l'ennemi de Zwingle et de la Réforme. Il avait un aide puissant dans le curé Bodler. Il en trouva un plus redoutable encore dans Thomas Mourner qui, las d'errer et de changer, était venu fixer à Lucerne sa vie aventureuse[2]. Né à Strasbourg, Mourner avait résidé à Paris d'abord, puis toujours moins long-temps à Cracovie, à Bâle, à Fribourg en Brisgau, sa ville natale, à Francfort, à Trèves, en Italie enfin, enseignant le droit, la théologie, la philosophie, un peu de tout. Beaucoup de connaissances, d'imagination et d'activité, s'alliaient

[1] On ne le voit pas manquer une Diète.

[2] En 1524.

en lui à des mœurs grossières, à de l'avarice et à un impudent orgueil. Où qu'il allât, il profanait la chaire par ses bouffonneries[3], irritait les magistrats, suscitait des différends, puis il partait sans laisser d'amis nulle part. Il croyait lui-même qu'une méchante fée, sa compagne dès le bas âge, n'avait cessé de paralyser ses nobles élans; et se livrant à cette persuasion[4], il laissait sans contrainte les flots de sa bile se répandre dans ses discours, ainsi que dans ses nombreux écrits; il provoquait ainsi d'amères réponses[5], et celles-ci, allumant à leur tour sa soif de vengeance, soulevaient en lui de fanatiques fureurs. Pour y donner plus librement essor, il se faisait suivre d'une imprimerie, et en venant à Lucerne, il ne manqua pas de l'apporter avec lui[6].

Il est facile de comprendre la direction de l'esprit public dans une cité gouvernée par de tels hommes. Lucerne s'unit étroitement aux trois Cantons; recevant les Diètes depuis la défaveur de Zurich, elle devint l'âme des catholiques. La Ligue fut complétée par l'accession de Zoug. A Zoug, la vieille foi triomphait toujours par l'inquisition et la terreur[7]. Des hommes qui se souciaient plus de guerre et d'argent que de religion, s'étaient unis à une jeunesse effrénée pour amener ce résultat. L'alliance des cinq Cantons se trouva

[3] Il fit à Fribourg plusieurs sermons sur ce texte : « N'as-tu pas vu mes oies? »

[4] « De pythonico contractu. »

[5] Leviathan et Karsthans.

[6] *Marchand, Dict. hist. Art. Mourner. Epist. obsc. virorum, ed. Francof.*, 1643, *p.* 173. *Leu*, XIII, 482. *Salat.*

[7] Il fut défendu d'aller au prêche. *Man. de Werner Steiner* (à la Biblioth. des bourgeois de Zurich). Voyez la biographie de W. Steiner par Kirchhofer.

ainsi toute scellée lorsqu'ils tinrent leurs premières conférences à Beckenried, après l'incendie d'Ittingen[8]. Ils n'eurent plus dès lors qu'un but, qu'une volonté, et forts à l'abri d'un vieil édifice, ils attaquèrent vivement une œuvre à peine ébauchée, qui ne ralliait que difficilement ses défenseurs autour d'elle.

Un jour viendra que le catholicisme remportera sur ses adversaires une victoire éclatante. Alors l'évêque de Rome sera véritablement ce qu'il dit être, le représentant du Sauveur du monde. Descendu de son trône élevé, il échangera une vaine pompe contre une couronne de sagesse; il appuiera sa suprématie, non sur une fable usée, mais sur la pratique des vertus les plus humbles, et au lieu de réciter, à la fête anniversaire de la passion du Christ, la bulle aux vingt malédictions[9], il bénira l'assemblée en disant comme autrefois le vieil ami de Jésus : « Mes enfans, aimez-vous les uns les autres. » Alors le protestantisme, devenu sans motif, finira par s'éteindre et disparaître. Beau jour, dont notre siècle est loin, dont le seizième était peut-être plus loin encore! On songeait si peu à réaliser cet âge d'or au sein de l'Église romaine qu'il n'y était question que de mesures à prendre pour raffermir l'édifice chancelant. Une Diète s'assembla à Lucerne le 28 janvier 1525, dans le but de s'occuper de la réforme urgente des gens d'église. Tous les Cantons, hormis Zurich, avaient envoyé leurs députés à cette assemblée; les Grisons et le Valais étaient représentés. Après la délibération, on prit à la pluralité

[8] *Salat.*

[9] « In cœna Domini. »

des voix la résolution suivante[10] : « Considérant que le loup a rompu les cloisons de la bergerie, et vu le sommeil du chef du troupeau, nous, l'autorité séculière, tentons d'y apporter remède. Nous défendons le cumul des bénéfices, la vente des sacremens et celle des indulgences. Nous ne voulons plus que les prêtres trafiquent des dispenses de jeûne ni des permissions de se réjouir le dimanche. Plus de testamens dictés par les gens d'église. Plus de courtisans. Plus d'acquisitions faites par des maisons religieuses à l'insu des gouvernemens. Nous ne voulons pas davantage laisser opprimer nos sujets par les tribunaux ecclésiastiques; on ne comparaîtra à l'avenir devant ces tribunaux que pour cas de religion, et tout s'y traitera en langue allemande. Les tribunaux civils et criminels poursuivront dorénavant les délits des prêtres sans égard à leur caractère sacré. Les baillis de nos seigneuries protégeront les pauvres censitaires contre la dureté des percepteurs des couvens. Enfin, sans craindre l'excommunication du clergé, nous voulons que ce corps, qui a été jusqu'à ce jour franc de charges et d'impôts, soit mis sur le même pied que tout le peuple chrétien, et ne berce plus notre simplicité par la prétention à des droits dont il n'est nullement question dans les Saintes-Écritures. » Ces articles, adoptés en Diète[11], ne l'étaient pas en-

[10] *Salat. Bullinger.* Elle prend treize pages in-folio.

[11] C'était un moment d'irritation contre le St.-Siége. Les Cantons étaient vendus à la France, et leurs soldats marchaient à Pavie avec François Ier. tandis que Zurich, fidèle aux traités, avait, peu auparavant, envoyé des troupes défendre le territoire romain. Aussi était-ce à Zurich et à Schaffhouse que Clément VII adressait, le 14 février 1525, ces tendres paroles : « Nos fils chéris, défenseurs de la liberté de l'Église, les premiers du nom suisse en valeur et en respect pour le St.-Siége, nos aides en nos nécessités ! nous pensions dès les premiers jours

core par les gouvernemens; il y eut des Cantons qui refusèrent leur adhésion aux protestations de foi catholique, d'autres au ton de violence avec lequel on combattait les prêtres. Dans des diètes subséquentes on essaya vainement de se rapprocher. Les tentatives d'explication ne servirent qu'à montrer mieux l'éloignement où l'on était les uns des autres. Ainsi échoua un essai de réforme dont l'adoption eût eu pour fruit de rallier les douze Cantons et de laisser Zurich dans l'isolement.

N'ayant pas réussi dans cette voie, les États catholiques jugèrent plus aisé de travailler à purifier l'Église en répandant le sang des hérétiques. L'échafaud fut dressé à Lucerne, au milieu des cris de fureur de Bodler et de Mourner, dans un Canton où une foi aveugle à l'inviolabilité des prêtres protégeait seule leurs scan-

de notre pontificat à renouveler avec vous une vieille amitié, mais les circonstances du St.-Siége ont absorbé nos soins. Une triste nouvelle est ensuite venue nous affliger. On nous a appris que des hommes impies vous avaient enseigné à mépriser la piété, le culte du Dieu de vos pères et les doctrines de la religion; que vous étiez déchus de votre gloire et de votre respect pour le St.-Siége, séduits par des hommes que Satan mène, gens sans frein et sans pudeur, qui mettent leur interprétation des Écritures au-dessus de la voix des siècles. Qui sont-ils pour se comparer aux Augustin, aux Cyprien, aux Jérôme! S'ils se reconnaissent inférieurs à ces saints, qu'ils se gardent donc de répandre leurs hérésies. Croyez-en votre pasteur, que touche l'intérêt de votre salut. Croyez-en notre frère Ennius, que nous vous envoyons. C'est un homme qui n'est jamais las de raconter les faits de cette nation invincible, et qui, malgré le poids de l'âge et des travaux, se réjouit d'une négociation qui vous a pour objets. Ses soins vous rendront la paix, que les dangers de la chrétienté rendent nécessaire, et qui ne peut venir que de Dieu et d'une manière uniforme de l'adorer. Revenez à l'exemple de vos pères. Revenez à nous, et vous reconnaîtrez que le soin de votre gloire et de votre félicité ne nous est pas moins cher que si vous fussiez sortis de nos entrailles. » *Sadolet.*

(*Note du traducteur*).

dales contre la justice vengeresse des lois[12]. La première victime que l'on sacrifia fut ce Hottinger, que les Zuricois avaient banni de leur ville pour avoir le premier renversé une croix. Il fut saisi dans le comté de Baden, où il proclamait à haute voix ses croyances, traduit à Lucerne, et condamné à perdre la vie comme blasphémateur. « A mort! A mort! prononça le Lucernois Am Lehn, et si sa tête une fois coupée reparait sur ses épaules, nous nous rendrons au miracle, et nous nous convertirons. » Hottinger offrit avec calme sa tête au bourreau[13]. Peu après eut lieu la condamnation de Wirth que nous avons rapportée. L'année suivante Messberg fut noyé pour avoir mal parlé des moines; Nagel fut brûlé vif comme Zwinglien; Krusi, comme accusé d'anabaptisme[14]. Dans le même temps, deux hommes furent livrés aux flammes à Schwyz, et un troisième en Thurgovie pour avoir attaqué les cérémonies de l'Église[15]. Le moindre acte ressemblant à l'hérésie était cruellement puni. Et plus la Réforme faisait de progrès, plus les cinq Cantons se montraient impatiens de l'étouffer dans ses germes aussi loin que leurs bras pouvaient atteindre.

Quand arriva l'époque ordinaire de la prestation du serment fédéral (ce fut peu après la dispute de Baden), la plaie de la Confédération se montra au jour. Les cinq Cantons entraînèrent Fribourg et Soleure, et ils se pro-

[12] Voyez la lettre du doyen Scherer au vicaire de Constance, 21 oct. 1527. (*Coll. Siml.*, XIX.)

[13] *Bullinger.*

[14] En mai et juillet 1525. *Balthasar, Recueil de documens pour servir à l'histoire de la Suisse catholique.* (Dans les manuscrits de la Biblioth. des bourgeois à Lucerne, n. 69.) *Walser, Appenz. Chr.*, 440.

[15] *Bullinger. Miscell. Tig.*, II, 32. *A. Z. S.* D'autres supplices, dans les années suivantes, se trouvent relatés dans le recueil de Balthasar.

mirent de ne renouveler l'alliance ni avec Zurich, ni avec Bâle, ni avec St.-Gall et Mulhouse. Ils ne consentirent à jurer amitié à Berne, à Glaris, à Schaffhouse et à Appenzell qu'après que le député zuricois se fut retiré de l'assemblée [16].

Il faut dire toutefois que Fribourg et Soleure, bien qu'en cette circonstance elles se présentassent unies aux cinq Cantons, n'étaient pas à l'égard des Réformés dans une position aussi hostile qu'eux. Le gouvernement fribourgeois avait, il est vrai, préparé de bonne heure un bûcher pour y brûler les livres de Zwingli et de Luther. Il avait vu avec satisfaction les États du Pays-de-Vaud prendre une mesure pareille [17]. Il avait étouffé, dès leur origine, les premiers, les faibles germes de la Réforme, et tout le pays avait juré fidélité à la vieille foi [18, 19]. Mais cette facilité même avec laquelle un Conseil unanime et un clergé dépourvu de science [20] triomphèrent des innovations, modéra leur zèle à les combattre au-dehors. D'ailleurs les affaires de Genève et de Savoie exigeaient que l'on ménageât Berne. On

[16] *Protoc. Zur. Suppl. Salat. Stockar. Bullinger. Stettler. B. Weiss*, dans *Fussli*, IV. *Val. Tschudi.* Lettres de Schaffhouse à Zurich, dans la *Coll. Siml. Kessler, Sabbatha.*

[17] Le 23 mai 1525. Extrait des registres des anciens états du Pays-de-Vaud. *Buchat*, I, 507.

[18] Après la dispute de Berne, en 1528. *Holzhalb.*

[19] Un chef de la république fribourgeoise, M. d'Alt, dans son histoire des Helvétiens (VII, 445) a pu dire plus tard : « Jamais il n'y eut dans cette ville aucune étincelle de la nouvelle doctrine, et l'on espère que par la miséricorde de Dieu, il n'y en aura point dans la suite. Jamais le pasteur, d'illustre famille, qui occupe avec honneur le siége épiscopal de Lausanne, ne souffrira que dans une ville toute catholique l'on profane le culte de Dulie pour un gain déshonnête, *propter turpe lucrum*, comme on dit dans les écoles. »

[20] *Ruchat*, III, 63.

n'osa empêcher les bailliages que les deux Cantons possédaient en commun, d'aller aux voix pour ou contre la Réforme. Morat et Schwartzenbourg se réformèrent dès l'an 1530[21], Grandson lentement et plus tard; Échallens demeura mixte[22].

A Soleure, les hommes attachés aux anciennes croyances l'avaient emporté, mais leur victoire était demeurée imparfaite. Plusieurs jeunes gens de nobles familles, des membres du Conseil, et même un des avoyers[23], plaidaient avec chaleur pour les doctrines évangéliques. On ne tombait d'accord que pour prendre des mesures douces et dilatoires. Après la dispute de Baden, le sénat proposa de maintenir l'ancien culte jusqu'à ce qu'un concile chrétien en eût amené la réforme ou que les deux Conseils l'eussent établie de concert. Un article du projet assurait la liberté de conscience. Mais, chose singulière, ce fut le Grand-Conseil qui la rejeta; et le parti catholique continua de l'emporter jusqu'au jour où les guerres de religion éclatèrent[24].

Telles étaient les dispositions des esprits dans les pays catholiques, quand les Zuricois y accrurent l'irritation en sévissant inopinément contre quelques-uns de leurs citoyens accusés d'être pensionnés par l'étranger. Zwingli, en combattant avec succès ce genre de corruption, s'était fait, à Zurich aussi bien qu'ailleurs, des ennemis implacables. Peut-être l'issue du colloque de Baden leur rendit-elle quelque espérance. Ils recommençaient

[21] On vota en présence des députés de Berne et de Fribourg. Lettre à la commune de Kerzers, du 30 déc. 1530. (*Miss. dans les Arch. Bern.*)

[22] *Ruchat*, III.

[23] Hans Ställi. Son collègue Pierre Hébolt était violent papiste.

[24] Gloutz, sur la Réforme à Soleure, dans le *Musée suisse* de 1816.

à agiter les campagnes, quand le gouvernement fit tout-à-coup saisir trois d'entre eux, Jacques Grebel, Onophrion Setzstab et Jean Escher[25]. Le délit d'Escher ne put être prouvé. Grebel, ayant dû reconnaître qu'il avait reçu de divers côtés des sommes considérables, se montra trop indifférent ou trop fier pour implorer grâce[26], et il eut la tête tranchée. Setzstab par son adroite et naïve loquacité[27] obtint que la peine de mort fût commuée pour lui en celle du bannissement. Suivit une loi sévère, qui défendit de nouveau les pensions et les enrôlemens pour l'étranger[28].

Le mécontentement fut grand dans la Confédération. Le crime de Grebel était celui de mille personnes. Plusieurs, ayant siégé avec lui dans les Diètes, se rappelaient son noble visage, sa gravité, la prudence de ses conseils. On leur dit que le vieillard, au moment où il montait sur l'échafaud, ne pouvait croire encore à la possibilité de sa condamnation. Leur haine était attisée par des prêtres et des moines fugitifs. « Il faudra donc, s'écriaient-ils, que rang, honneur, religion, tout devienne la proie d'un démagogue sorti de la poussière. Il ne sera plus tenu compte des services ni du sang versé pour la patrie. Le paysan sera mis à l'égal du chevalier. Et tout se jugera selon le caprice d'une multitude envieuse et mobile à tout vent, gouvernée elle-même par des prédicateurs grossiers, ennuyeux

[25] En automne 1526. Les portes de la ville furent plusieurs jours fermées. *Bullinger. A. Z.*

[26] Zwingli à Vadian, 7 mars 1526. *Coll. Siml. A. Z. Fussli*, IV, 71.

[27] « Bien qu'en état de contumace, ne suis-je pas venu manger mon bien, qui est considérable, dans la ville natale? etc. » Il avouait avoir servi tout le monde, « mais toujours honnêtement. »

[28] *Bullinger.*

et pleins de bouffissure [29]. » On fit voir au peuple que Zurich avait couvert de mépris tout ce qu'il y a de saint et de sacré. Uri défendit le cours de nouvelles monnaies zuricoises, alléguant que le pillage des églises en avait fourni la matière [30]. Mais rien ne montra mieux la haine que l'on portait au chef-lieu de la Réforme que la joie avec laquelle fut accueilli le *calendrier* de Mourner [31]. Il n'est pas d'injure grossière qui n'eût trouvé place dans ce livre. Sur le frontispice était représenté Zwingli, pendu à un gibet, puis on lisait : « Almanach des sacriléges hérétiques évangéliques et luthériens ; » et Mourner finissait en déclarant tous les réformateurs des scélérats, qu'il fallait brûler, pour faire monter la fumée de leur holocauste au nez du diable.

Quand Berne, par une pente insensible, en fut venue à ordonner un colloque, et lorsque les suites de cette conférence se manifestèrent puissamment chez les Confédérés, c'est contre elle, la cité naguère si haut réputée, que se tourna la fureur des cinq Cantons et la colère de Mourner : « Quoi ! s'écria-t-il [32], le droit canon ne déclare-t-il pas tous les hérétiques gens déshonorés et criminels à traduire en haute justice ? Berne a donc renoncé à tout droit et à tout honneur ; la Confédération est déliée ; les sujets de la république sont déliés ; ils sont déchargés de toute obéissance envers des

[29] *Bullinger. Coll. Siml.*

[30] *Fussli,* IV, 73. *Salat.* Zoug en fit faire des vases sacrés pour les rendre à un saint usage. *Kirchhofer, W. Steiner.*

[31] *Schmachkalender.* La joie de Salat, qui pourtant était loin de se croire du peuple, se lit en son chapitre intitulé : « *Der Murner sticht den Zuricher Calender mit der Sauw.* »

[32] Dans l'écrit intitulé : « *Hie würt angezeigt das unchristlich Frevel einer loplichen herrschafft von Bern.* »

chefs, coupables de ce que n'osent même les plus grands criminels, de ce que dans tous les âges on a puni par la potence et par le feu. » Le venin de ces paroles était répandu dans des publications nombreuses. Jusque dans des actes publics, les Bernois étaient nommés violateurs des alliances. Et comme on disait hautement que le parti de la Réforme ne l'avait emporté que par une ruse infernale [33], les esprits étaient portés à croire qu'il y avait un devoir de fidélité à travailler à son renversement.

Survint un événement [34] qui parut être un appel aux esprits ainsi disposés. Entre les lacs de Thoune et de Brientz était le riche couvent des Augustins d'Interlacken, dont la domination s'étendait sur la contrée environnante, et jusque sur les vallées de Lauterbrounnen et de Grindelwald. Les religieux, par leurs mœurs et leur mauvaise économie, s'étaient mis à la merci de leurs administrés. Ils furent saisis de peur quand ils entendirent murmurer à leurs oreilles ce qui se répétait alors de vallon en vallon, que les moines étaient inutiles, que, selon les Écritures, ils ne pouvaient être seigneurs temporels, et d'autres propos de liberté chrétienne, telle que l'entendait un peuple grossier. On disait aussi que le moment était venu pour l'Oberland d'être un Canton comme Uri et Unterwald. A l'ouïe de pareils discours, le prieur [35], pâtre ignorant du Sim-

[33] *Salat*, entr'autres au chapitre : « *Hie merkt man noch die alten Stöck zu Bern.* » — *Holzhalb.*

[34] Les faits suivans sont extraits de *Holzhalb*, qui lui-même a puisé tout aux documens originaux de *Myconius*, « de tumultu Bernensium intestino ; » des déclarations opposées de Berne et d'Unterwald (*A. Z.* CVI, 4); des documens de *Tschudi* à Rheinau, III; enfin de *Bullinger* et du journal du capitaine *Schœnbrounner* de Zoug.

[35] Nicolas Trachsel.

menthal, s'effraya, et courut à Berne remettre au Conseil le couvent, les titres, les joyaux, tout en échange de modiques pensions. Un bailli fut nommé pour prendre sa place.

Ce fut le 30 mars 1528 que le prieur fit cette démarche; il ne l'eut pas plus tôt faite qu'il fut en proie aux regrets. D'une autre part, les Oberlandais s'émurent, et enhardis par les propos des gens de l'Oberwalden, qu'il leur arrivait fréquemment de rencontrer dans la vallée voisine du Hasli, ils se levèrent et occupèrent le couvent. L'occupation fut un pillage. Ivres, hors d'eux-mêmes, ils allèrent détruire l'écluse où venaient se prendre par milliers les poissons de l'Aar. Le bailli nouvellement installé, des notables, venus de Thoune et d'Unterséen, et l'avoyer même de Berne, accouru avec une députation, n'échappèrent à leur fureur que par une prompte fuite. Berne fut consternée. Il n'était bruit que de mouvemens des catholiques[36]. Les Conseils s'assemblèrent le 24 avril à minuit. La défiance s'assit avec eux. Portant ses regards sur l'assemblée, « j'en vois ici, dit Tremp, qui ne demanderaient pas mieux que de laver leurs mains dans le sang évangélique. » Tous cependant comprirent que le moment exigeait de l'accord et de l'énergie. On demanda donc la surveillance fédérale à Zurich, des troupes à Fribourg et à Soleure, et l'on envoya des députés du gouvernement dans tous les bailliages du Canton pour inviter les communes à manifester leurs dispositions. Le trésorier Hubschi et le banneret Willading furent envoyés aux rebelles; on savait qu'ils

[36] A Arau, à Zofinguen, à Frutignen, dans le Haut Simmenthal. On disait que les couvens de Frienisberg et de Gottstadt avaient été envahis.

n'étaient pas amis de la Réforme; et c'est ce qui leur procura un bon accueil de la part des Oberlandais, qu'ils calmèrent en leur promettant que leurs griefs seraient l'objet d'un prochain examen.

Dans l'intervalle, le Conseil reçut les réponses des communes qui presque toutes furent selon ses vœux. Fort des déclarations d'attachement qu'elles renfermaient, ce fut sur le ton de la colère qu'il répondit au long étalage que les Oberlandais firent de leurs griefs; on daigna pourtant nommer des députés pour aller sur les lieux juger de leurs réclamations. Avec les députés partirent des délégués des villes et de la campagne. Ces envoyés écoutèrent, durant douze jours, sans s'émouvoir, les plaintes des Oberlandais. Les insolentes prétentions des hommes les plus turbulens les trouvèrent impassibles. Après avoir tout entendu, ils déchargèrent la contrée de plus de 5,000 livres de dettes, adoucirent ses charges, et accrurent le revenu des pauvres. Tout fut ratifié par le Grand-Conseil pour l'amour de la paix.

Néanmoins la fermentation continua dans les vallées du Hasli, qui touchent aux Cantons catholiques. Ces Cantons promettaient du secours[87]. Ils parlaient d'actes déposés dans la tour de Lucerne, à l'ouverture desquels toutes les prétentions de Berne à gouverner le Hasli s'évanouiraient. L'abbé de Mouri, le landammann et plusieurs des chefs de la république de Zoug, voulurent visiter encore une fois les reliques de Saint-Béat, et ils se rendirent à Interlacken; le gouvernement, qui supposa

[87] Plaintes de Berne à la Diète, du 15 déc. (*Coll. Siml.*, XXI.)

un but secret à leur voyage, fit disparaître la relique[38]. Chaque fait laissait son impression. Soudain, un dimanche du mois de juin, les Hasliens s'assemblent à l'instigation de gens venus de l'Obwalden, mettent aux voix la question de la messe[39], et, à une majorité de 151 suffrages contre 111, décident son rétablissement[40]. Il fallait des prêtres pour célébrer l'office; des gens des cinq Cantons en amènent en pompe. Ils descendent à Brientz, avec fifres et tambours, conduits par des hommes revêtus de magistratures. La messe est célébrée solennellement par l'abbé d'Engelberg. Les échos redisent les expressions de la joie. On écrit à Berne qu'on veut rester fidèle à la dévotion de la Vierge-Marie et à celle de tous les Saints.

A Berne, le Sénat venait de permettre au Haut-Simmenthal de conserver la messe quelque temps encore et penchait pour la tolérance; mais le Grand-Conseil, se considérant comme le surveillant suprême de l'Église, n'acquiesça point à ses volontés. Il commença néanmoins par user des voies de douceur et par envoyer une députation. La landsgemeinde de Hasli fut convoquée; mais trente Obwaldiens s'y présentèrent, portant à leurs chapeaux des branches de pin, signe de ralliement du parti des anciennes croyances, et ils assurèrent, « que les cinq Cantons étaient résolus à tout sacrifier pour quiconque demeurerait attaché fermement

[38] Schœnbrounner prétendit avoir sauvé une part des précieux ossemens.

[39] A la tête du mouvement étaient Heiny et Luthold ab Planalp, Hans im Land, André de Beringuen.

[40] Suivant Holzhalb on aurait reçu les votes d'étrangers.

à l'antique et vénérable Église. » A ce langage, les partis se divisèrent plus que jamais.

Berne fit alors partir une dernière et solennelle ambassade, en la chargeant de se rendre d'abord dans l'Unterwald, puis au Hasli. A Sarnen, l'avoyer d'Erlach s'avança en tête de la députation ; il déclara la volonté de son Canton de demeurer fidèle aux traités, se plaignit de la part que les Obwaldiens avaient prise aux troubles de l'Oberland, et déclara que, si l'on persévérait dans des voies ennemies, Berne saurait, avec l'aide de Dieu, déployer ses forces. On lui répondit, « que les traités avaient été jurés par les Saints, par ces Saints que Berne vouait au mépris. » D'Erlach répliqua : « Les traités subsistent indépendamment des croyances et ne les enchaînent pas. » — « Eh bien, lui dit-on, ils nous laissent libres aussi d'intervenir en matière de foi; et nous userons de ce privilége aussi souvent que nous serons invités à défendre le vrai Christianisme, tel que nous l'avons hérité de nos pères. » Ces paroles exprimaient l'opinion du peuple; aussi ne resta-t-il aux députés d'autre parti à prendre que de repasser promptement la frontière. Ils se rendirent au Hasli. La landsgemeinde s'y trouva accrue d'une foule d'hommes attachés à l'ancienne croyance, accourus d'Interlacken, du Grindelwald, et même de Froutiguen et du Simmenthal. L'assemblée s'ouvrit si tumultueusement qu'il ne fut pas même possible aux députés de se faire entendre. Ils ne furent présens que pour voir nommer aux charges les chefs du mouvement, et pour entendre en quelque manière proclamer l'indépendance de la contrée. Les amis du gouvernement furent réduits à fuir. A mesure que se répandit la nouvelle de ce qui s'était passé dans l'Obwalden, la

fierté et le nombre des insurgés alla croissant. Après quelques semaines de désordres et de violences, ils s'assemblèrent à Interlacken, jurèrent d'un commun accord fidélité à l'Église, s'engagèrent à ne reconnaître pour arbitres ou pour juges que les sept Cantons de l'ancienne Confédération, et se promirent les uns aux autres assistance et dévouement.

Il était temps que Berne s'éveillât[41]. Elle rassembla ses guerriers; des auxiliaires de Bienne, de Neuchâtel et de Lausanne vinrent grossir leurs rangs; Zurich et Genève promirent des renforts à la première requête; Soleure et Fribourg refusèrent nettement de prendre les armes pour leur vieille alliée, mais elles se joignirent à Bâle et à Lucerne pour lui offrir leur médiation. Les premiers mouvemens eurent pour objet la conservation de Thoune, où Manuel réunit les Oberlandais demeurés fidèles. De leur côté les Obwaldiens coururent, au nombre de 800, se réunir aux insurgés. Leur bannière était portée par un neveu de ce Nicolas de Flue qui avait apparu à la Diète de Stantz comme un ange de paix. A leur arrivée, un cri de guerre retentit dans l'Oberland. Tous arborèrent la branche de pin et la croix blanche des Obwaldiens; bientôt un essaim confus de 3,000 hommes, commandé par Henri ab Planalp, vint s'abattre sur Interlacken et sur Unterséen.

Manuel, voyant cette multitude s'approcher, appela avec anxiété l'armée bernoise à son secours. Celle-ci était retenue par la mauvaise volonté de la tribu des bouchers, à qui il appartenait cette fois de déployer la bannière, et qui lui fit perdre trois jours. Un coup

[41] Voyez Haller à Zw., 7 et 26 oct.

mortel eût été en ce moment porté à la Réforme, si les Oberlandais eussent osé davantage ; on dit que les Obwaldiens les retinrent dans une inaction qui ruina leur entreprise. Elle laissa renaître la réflexion, dont la voix est presque toujours favorable au pouvoir établi. Quand d'Erlach eut traversé le lac de Thoune avec 5,000 hommes et une puissante artillerie, et quand son avant-garde eut emporté Unterséen, on vit promptement s'éclaircir les rangs des insurgés. Les plus prudens s'échappèrent sans bruit. Des envoyés de Lucerne, de Bâle et du Gessenay conseillèrent la soumission. Le froid arrivait ; les torrens débordaient. La neige allait bientôt s'accumuler dans les défilés des montagnes. C'en fut assez pour ôter aux Obwaldiens tout courage et toute espérance. Ils repassèrent en grand désordre le Brunig, suivis de deux cents Oberlandais, et les Bernois, répartis en petits détachemens, occupèrent les vallées du Hasli, du Grindelwald et de Lauterbrounnen. Puis d'Erlach somma tous les anciens sujets du couvent, sous peine de perdre les biens et la vie, de se rencontrer le 4 novembre dans la plaine d'Interlacken. Ils y furent cernés. Les fidèles du parti furent mis à droite, les égarés à gauche. Une épouvantable décharge d'artillerie, dont le tonnerre fut répété par tous les échos des montagnes, servit d'exorde au sévère discours que d'Erlach adressa aux vaincus et à la lecture de leur sentence. Ils furent condamnés à réparer les dommages dont ils avaient été les auteurs, à payer les frais de l'expédition, à accepter la Réforme, à livrer leurs drapeaux et le sceau du pays ; condamnés enfin à la perte de leurs priviléges et de leurs libertés. Ils prêtèrent à genoux le serment d'une obéissance sans réserve ; et Berne, daignant avoir égard à

ce qu'ils avaient été séduits par de mauvais conseils, voulut bien ne pas les punir davantage. Les habitans du Hasli subirent le même sort; après quoi les troupes bernoises regagnèrent fièrement leurs foyers.

Elles firent à Berne une pompeuse entrée. Devant l'ours triomphant s'abaissaient sur les bannières conquises l'aigle d'Interlacken et le bouquetin du Hasli. De grands éloges furent donnés aux auxiliaires de Bienne, de Neuchâtel et de Lausanne. Il ne restait que les peuplades du Haut-Simmenthal, sur les frontières du Valais, qui conservassent les usages du catholicisme; on leur montra beaucoup de sollicitude pour le salut éternel de leurs âmes[42], et elles finirent par se rendre à la voix de la douceur et de la modération. Berne, après un succès si complet, rentra dans le repos et vit s'accroître la considération qu'on lui portait. Les députés des Cantons, ceux des évêques de Bâle et de Constance, ceux de la cité de Strasbourg et du gouvernement autrichien d'Ensisheim accoururent la féliciter. Les envoyés d'Uri, de Schwyz, de Zoug et du Valais cherchèrent à excuser les Obwaldiens en montrant leur expédition comme une équipée de jeunes gens. Il vint aussi des députés de Fribourg; mais ils ne furent pas admis, et durent se contenter de recevoir, à leur auberge, des reproches accompagnés de menaces. Dès ce moment, Berne, se sentant forte, crut pouvoir se montrer clémente envers ses sujets. Elle rendit aux Hasliens[43] leur sceau, leur bannière, et le droit d'avoir pour chefs des hommes pris parmi eux;

[42] Miss. du 13 nov. 1528 (*A. Bern.*); se trouve dans la *Vie de Manuel*, par Scheurer, 359.

[43] A la prière de ceux d'entr'eux qui étaient demeurés fidèles.

elle ne se réserva que d'élire ces magistrats. Les anciens sujets du couvent ne rentrèrent que plus tard dans une partie de leurs libertés. Les Oberlandais prisonniers furent élargis sous caution; cependant on réserva trois de leurs chefs pour leur faire subir la peine de mort, et un quatrième, qui s'était signalé par des brigandages, pour être écartelé. Il y eut encore une victime de la colère du vainqueur, et celle-ci fut l'objet d'une juste commisération; un vieillard du Hasli[44], homme riche et estimé, avait cherché un refuge dans les Cantons catholiques; étant venu secrètement dans l'Oberland pour visiter sa famille, il fut saisi, mis à mort, et sa tête, suspendue à un poteau, fut placée à la frontière de l'Obwalden. Les catholiques vinrent l'enlever et ils la conservent, dit-on, à Saxelen, comme celle d'un martyr; à la grande confusion des Bernois, ils la remplacèrent par une tête de chat.

Ces injures étaient un faible signe de l'irritation qui continuait à fermenter dans les esprits. Berne avait eu un moment la pensée de tirer une vengeance exemplaire des Obwaldiens[45]; et ceux-ci, dans la crainte d'une attaque, avaient recouru à leurs alliés[46]. A cet appel les députés des cinq Cantons s'assemblèrent à Lucerne, promirent bon secours à leurs frères de l'Unterwalden et convinrent entre eux d'un plan de défense. Les cinq peuplades, se sentant dans un parfait accord, avaient banni toute crainte. Elles se permettaient même d'inutiles provocations. C'est ainsi que dans l'Unterwalden une magnifique bannière fut

[44] Hans im Sand.
[45] *Bullinger.*
[46] *Salat.*

remise aux mains des réfugiés oberlandais, non sans leur faire entendre qu'elle trouverait bientôt à se déployer. La Diète s'assembla. Zurich avait fait de la cause de Berne la sienne. Les deux villes se refusèrent à siéger avec l'Unterwalden en Diète jusqu'à ce que les Obwaldiens eussent donné satisfaction. Alors les députés de l'Unterwalden s'avancèrent hardiment, la branche verte au chapeau, et regardant fixement ceux de Berne et de Zurich : « Nous sommes gens des forêts, leur dirent-ils, grossiers, impolis, durs comme nos chênes; c'est tels qu'il faut nous supporter, et tout cas advenant, ne pas se jouer de nous. » Berne et Zurich déclarèrent fermement qu'elles ne prendraient aucune part aux délibérations. La Diète pria alors les députés d'Unterwalden de s'éloigner, et plusieurs Cantons s'offrirent pour médiateurs. Ils obtinrent à grand'peine que Berne renonçât à demander des indemnités et se contentât de la simple déclaration d'Unterwalden, que ses ressortissans avaient mal agi. Mais ce fut alors Zurich qui s'opposa à l'arrangement; elle y voyait la gloire de Dieu offensée, la prudence mise en oubli, et l'abandon gratuit des avantages obtenus sur un ennemi irréconciliable. Les négociations recommencèrent, traversées chaque jour par des difficultés, des injures, ou des ressentimens nouveaux; elles se prolongèrent jusqu'à ce que la flamme éclata de toutes parts et que la nation se vit plongée dans les horreurs d'une guerre civile.

LIVRE SEPTIÈME.

QUATRIÈME PARTIE.

LA GUERRE DE RELIGION.

CHAPITRE Ier.

Les bailliages communs. — Thurgovie, 24 avril 1529. — Le Val de Ste.-Catherine. — Le Rheinthal, 14 janvier 1529. — Sargans, Gaster et Utznach. — Les bailliages libres, 2 févr. 1528, 18 mars 1529. — Baden. — La combourgeoisie chrétienne, 25 décembre 1527, 2 février et 25 juin 1528. — Négociations des cinq Cantons avec l'Autriche, 1er janvier et 30 avril 1529. Les envoyés de la Confédération, 1er, 4, 6 et 12 mai. — Zurich se prépare à la guerre.

Quelles que fussent les haines des partis, et quelque déchirement qu'elles eussent opéré, la paix eût pu se retrancher encore derrière un sentiment national de justice, et sur le droit reconnu à chaque Canton d'agir en souverain dans les limites de son territoire. Nous venons de voir ceux d'entre les Confédérés qui étaient le plus étroitement unis à l'Unterwalden, reconnaître que son irruption dans l'Oberland avait été une violation du droit. Mais l'heure était venue où la Suisse devait expier une faute grave, commise un siècle

auparavant. Les hommes libres avaient voulu avoir des sujets. Ils avaient méconnu la nature des républiques et abandonné le principe sous l'empire duquel ils jouissaient eux-mêmes de la liberté[1]. C'est par des railleries qu'ils avaient accueilli le mot d'un brave d'Uri: « Ne nous ingérons point dans une domination à laquelle nous n'avons aucun droit[2]. » Depuis lors des gouverneurs avides et orgueilleux allaient d'année en année, avec un cortége immoral et grossier, prendre possession d'un règne temporaire[3]; les bailliages avaient la charge d'entretenir leur luxe; et il était devenu difficile aux Cantons de s'entendre sur la possession à l'amiable d'un bien qui avait cessé d'être improductif. L'harmonie devint plus difficile encore à conserver quand, dans les pays sujets comme ailleurs, les deux systèmes religieux se trouvèrent en présence. Il en naquit des conflits, dans lesquels il faut chercher la cause immédiate de la guerre que nous allons voir éclater. Le moment est donc venu de montrer la Réforme pénétrant dans les bailliages sujets.

Le plus important de ces bailliages était la Thurgovie. La multiplicité et le croisement des droits en rendaient l'administration fort difficile. Le peuple était attaché au service mercenaire et à la vie d'aventures comme nulle part ailleurs. Des gentilshommes appauvris, à qui un gouvernement de pâtres était insupportable, conservaient à l'Autriche une vieille affection et la servaient par des enrôlemens et par des

[1] « Variété des formes dans l'unité d'un principe universel, c'est la loi de nature. » *Muller*. Ce principe n'est-il pas, pour des Confédérés, celui de la garde par tous des droits de chacun d'entr'eux?

[2] *Muller*, IV, 237.

[3] De deux ans dans tous les bailliages.

avis. Frauenfeld et Diessenhofen travaillaient à étendre leurs priviléges. Les baillis ne savaient déployer ni capacité, ni fermeté, et ils laissaient d'odieux favoris gouverner en leur nom [4]. L'agitation était si grande en Thurgovie que, l'an 1525, les communes trouvèrent soixante-neuf griefs à présenter aux Cantons souverains [5]. Elles se plaignaient de l'évêque de Constance, des couvens, des justices; elles demandaient la prédication de l'Évangile, et à l'exemple des paysans, alors révoltés, de l'Allemagne, elles requéraient encore d'autres libertés. Le bailli déposa sa plainte à son tour [6]; il accusait les Thurgoviens de s'entendre secrètement avec les Zuricois, leurs voisins, de faire gras tous les jours, et de nourrir des pensées d'indépendance. Quelques-uns d'entr'eux avaient fait le vœu de laisser croître leur barbe jusqu'à ce qu'ils eussent vu se lever le jour de la liberté. Le bailli voulait-il punir, l'obéissance lui était refusée. On avait été jusqu'à pendre une figure de Juif à sa porte, et jusqu'à le frapper lui-même avec violence. Il déclarait la Thurgovie perdue si l'on n'y mettait bon ordre. Les Cantons, Zurich excepté, lancèrent de sévères menaces, interdirent toute innovation, et donnèrent plein pouvoir au bailli [7]. La terreur ramena l'ordre jusqu'après la dispute de Berne: mais alors les Thurgoviens recommencèrent à prêter l'oreille aux suggestions des Zuricois [8]. Enfin ayant

[4] Protocoles des Diètes, dès le commencement du siècle. *A. Z. Myconius.*

[5] Frauenfeld, 11 mai 1525. *A. Z. S.*

[6] Einsiedeln, 10 janvier, et Lucerne, 29 août 1525. *Ibid.*

[7] Le 22 sept. (*Coll. Siml.*, XV.)

[8] Les Zuricois saisirent à son passage à Zurich le landweibel Weerli, qui par ses mesures sévères avait, bien plus que le bailli, maintenu la

reçu d'eux des promesses positives d'assistance [9], ils se déclarèrent pour les doctrines nouvelles avec une telle unanimité qu'il n'y eut bientôt, dans tout le pays, que neuf gentilshommes qui hésitassent encore à embrasser la Réforme.

L'irritation des cinq Cantons fut d'autant plus grande qu'ils formaient la majorité parmi les états propriétaires de la Thurgovie. Bientôt on leur donna de justes sujets d'indignation, en procédant par la force brutale contre tout ce qui résistait au mouvement des esprits. Un trait servira à faire comprendre comment on s'y prenait [10]. La vallée et le couvent de Sainte-Catherine étaient renfermés dans les justices de Diessenhofen; or, les citoyens de la petite ville s'étant réformés, ils jugèrent que les religieuses devaient adopter aussi la Réforme. Cette conviction n'était pas celle des sœurs. Que firent les bourgeois? Dans leur colère, quelques-uns d'entr'eux prirent la hache en main et se portèrent sur le couvent, qu'ils allaient forcer, quand le Conseil réussit à les retenir. On se borna pour cette fois à priver les religieuses de leurs chapelains et à leur interdire leur culte. Trois d'entr'elles, parmi lesquelles était la prieure du couvent, s'enfuirent de Schaffhouse, emportant les titres de la maison, et elles abandonnèrent leurs compagnes à la plus cruelle angoisse. Celles-ci reçurent d'abord la visite de députés de Zurich, Berne, Glaris et

Thurgovie dans la terreur, et ils le mirent à mort. Les Cantons catholiques, ayant la conscience des violences qu'ils avaient eux-mêmes commises, n'osèrent se plaindre. *Fussli, Mém.*, 88.

[9] Werdmuller à Zw., 26 déc. 1528 (*Coll. Siml.*), et *A. Z.* DCXI, 3.

[10] Extrait du narré fait par la prieure du couvent, et conservé à Rheinau.

Soleure[11], et celle de prédicateurs, qui les conjurèrent de céder; puis, il arriva des envoyés des trois petits Cantons, qui leur rendirent le courage. Mais sur ces entrefaites des habitans de Diessenhofen pénètrent en grand nombre dans leur église, brûlent les images et s'établissent dans le couvent. Ils ont amené le bourreau avec eux. Le bailli ne sait envoyer à la défense des sœurs qu'un vieil employé, à qui les furieux brisent les dents et qu'ils jettent dans la tour de la ville. Le tumulte était extrême, quand arrivent des députés des quatre Cantons susmentionnés avec plusieurs prédicateurs. Ils somment, dans un long discours, les religieuses de recevoir la parole de Dieu, et de déposer les vêtemens de leur ordre. Vainement elles se prosternent et implorent la pitié. On ne leur répond qu'en leur arrachant leurs voiles, et en les contraignant de prêter l'oreille aux sermons des prédicateurs. La plupart réussirent à s'enfuir, et se réunirent à Villinguen où, courbées sous le poids de la maladie et de la souffrance, elles attendirent des temps meilleurs[12].

Auprès de la Thurgovie, de l'Appenzell et du pays de St.-Gall s'étend le Rheinthal, où des semences d'agitation avaient aussi été répandues. La commune d'Altstetten demanda la première un pasteur à Zurich et elle le conserva malgré les Cantons catholiques. « Nous vous obéirons, répondit-elle à leurs plaintes, comme à nos seigneurs, en tout ce que n'interdit pas la parole de Dieu[13]. » La Réforme se propagea ensuite

[11] Ne serait-ce pas plutôt Schaffhouse?

[12] La paix les ramena en 1532 dans leur couvent, à travers un charivari que leur firent les bourgeois.

[13] Récit d'un inconnu, dans les papiers de Bullinger. (*Coll. Siml.*, XXII). *D'Arx*, *Hist. de St.-Gall*, II, 520, etc.

à Marbach, à Balgach et à Bernang. De toutes parts on gravissait la montagne pour aller entendre Pélage Am Stein, qui prêchait en plein air sur la frontière de l'Appenzell[14]; au retour, on pressait les curés de justifier leur conduite par les Écritures; on finit par faire partir ces conducteurs spirituels pour Zurich, afin qu'ils y fussent examinés par Zwingli. Celui-ci les jugea d'une ignorance crasse, en sorte que le sénat zuricois invita l'abbé de St.-Gall à pourvoir son diocèse de pasteurs plus dignes d'être écoutés. A cette occasion, des députés des cinq Cantons arrivèrent au Rheinthal, assemblèrent à Marbach les habitans du pays, et les ayant trouvés résolus à embrasser la Réformation, ils s'emportèrent contre eux jusqu'à déclarer leur conduite celle d'un peuple de *canailles*. Ils n'eurent que le temps de s'échapper après avoir prononcé ce mot. Ce jour même les paroisses votèrent l'adoption de la Réforme, et se promirent un mutuel secours[15].

Le Sargans était aussi ému[16]. Là s'agitait un parti nombreux qui réclamait d'anciens droits et des libertés nouvelles. Mais ce parti fut ruiné par ses excès, et par la circonstance que les baillis qui se succédèrent pendant ces années se trouvèrent appartenir tous aux Cantons catholiques. A l'autre bord du lac de Wallenstadt étaient les bailliages de Gaster et d'Uznach, qui appartenaient à Schwyz et à Glaris. La fermeté du landammann Schmoukli maintint à Uznach l'ancienne foi[17]. Les habitans du Gaster, soulevés par d'imprudens

[14] Kolbiner à Zwingli, 22 juillet 1528. (*Coll. Siml.*, XXI.)
[15] Montlinguen demeura catholique.
[16] *D'Arx*, II, 494.
[17] *D'Arx*, II, 528. *Salat. Valentin Tschudi.*

prédicateurs[18], procédèrent à la Réforme en brûlant dans l'espace d'une heure croix, drapeaux, autels, images, et jusqu'à l'âne des Rameaux, l'un sur l'autre entassés. Puis ils provoquèrent insolemment Schwyz, entrèrent en hostilités avec les catholiques glaronnais, et demandèrent l'assistance de Zurich. La Diète s'étant assemblée, Zurich somma Schwyz de laisser les pieuses gens du Gaster libres dans leur foi. « Quoi, s'écria le député de Schwyz, n'est-ce point assez que seul contre tous, vous ayez soulevé contre nous le Rheinthal et la Thurgovie; prétendez-vous tenir la même conduite dans les pays sur lesquels vous n'avez aucun droit[19]? » La rage et la vengeance dans l'âme, le député sut inspirer cette fureur à ses concitoyens. Ils résolurent de faire un exemple. Le pasteur de la paroisse zuricoise de Schwerzenbach venait d'être appelé à remplir son ministère dans le Gaster. Il était d'Uznach et se nommait Kaiser. Comme il se rendait à son nouveau poste, ses ennemis l'attendirent dans un bois, l'arrêtèrent, le traînèrent à Schwyz; il fut livré aux flammes comme hérétique[20]. Au feu de son bûcher s'alluma la guerre civile.

Étant si près d'en venir aux mains, les deux partis mettaient une égale importance à s'assurer des bailliages-libres. Situés entre les États de Berne et de Zurich, ces bailliages pouvaient prêter aux deux Cantons un point de ralliement, comme ils pouvaient servir à les isoler l'un de l'autre. C'est pour atteindre ce dernier

[18] Trachsel, entr'autres, que nous avons vu à Art, dans le canton de Schwyz.

[19] *Bullinger.*

[20] Surnommé Schlosser. *Myconius. D'Arx*, II, 528. *A. Z.* DCXI, 8. *Coll. Siml.*, XXIII. *Bullinger.*

but que les États catholiques s'attachèrent tout particulièrement à gagner la ville de Bremgarten, que traversait la grande route et qui dominait le pont sur la Reuss. Le grand et le petit Conseil de Bremgarten, l'avoyer Honegger à leur tête, avaient scellé l'engagement de ne point se départir de l'antique religion. Cependant un an venait à peine de s'écouler que le vieux Bullinger, qui déjà s'était fait connaître en s'opposant à la vente des indulgences, fit à ses paroissiens assemblés la déclaration suivante[21] : « Votre pasteur depuis vingt-trois ans, je vous ai enseigné en aveugle ce que des aveugles m'avaient appris ; Dieu veuille me pardonner mon erreur involontaire ! Veuille-t-il aussi me faire la grâce de guider à l'avenir selon sa parole le troupeau qu'il m'a confié. » L'entendant ainsi parler, Honegger frémit, sortit de l'église, assembla le Conseil, et obtint, non sans murmures toutefois, que le vieux doyen fût déposé. Tout se fit sans que la paroisse, qui avait élu Bullinger, eût été consultée ; c'est de quoi le vieillard alla se plaindre à Zurich. Il revint bientôt avec des députés zuricois, qui appuyèrent son appel au peuple ; mais pour toute réponse ils entendirent le Conseil protester de sa fidélité à l'ancienne foi et aux Cantons, ses seigneurs, qui en majorité avaient conservé les vieilles croyances[22]. Néanmoins ce moment fut celui où les amis de l'Évangile commencèrent à se montrer. Une nouvelle députation, arrivée de Zurich, fut admise à se présenter devant l'assemblée des citoyens ; l'arrêt qui déposait Bullinger fut confirmé à une faible

[21] *Bullinger* rapporte ces paroles comme étant celles prononcées par son père.

[22] *A. Z.* CCXXXII, 1, 2.

majorité; mais en même temps l'on décida que le choix d'un nouveau pasteur appartiendrait à la paroisse, et que la charge de ce pasteur serait de prêcher le Vieux et le Nouveau Testament, en prenant Dieu pour son guide. Restait l'élection. Le Conseil ne cessant d'en différer le jour, Zurich envoya à Bremgarten le banneret Schweizer, avec ordre de ne revenir qu'après l'exécution de ce que l'assemblée du peuple avait résolu. De leur côté, les cinq Cantons envoyèrent leurs députés[23]. Alors la division éclata, et tous les citoyens prirent les armes. Ce fut le moment où le nombre et la fermeté des amis de la Réforme se montrèrent. Ils n'hésitèrent plus dès lors à demander à Zurich de leur choisir un pasteur. Ils reçurent en cette qualité Gervais Schouler, puis Bullinger, le fils de leur doyen. Les images furent livrées au feu, les cérémonies retranchées. Melingen et plusieurs paroisses environnantes imitèrent cet exemple[24].

Quant à Baden, la seule circonstanee que les Cantons catholiques l'avaient choisie pour y tenir le colloque auquel ils avaient appelé Eckius, caractérise assez l'inimitié qu'elle portait à la Réforme. Les malades que Zurich envoyait à ses eaux étaient contraints à se confesser et à recevoir les sacremens; mouraient-ils, on leur refusait la sépulture. Les injures que les Zuricois recevaient, leur étaient d'autant plus sensibles que Baden était leur sujette. Ils ne pouvaient songer à demander justice au bailli régnant, qui était de Schwyz. Son successeur devait arriver de l'Unterwald; mais

[23] Au nombre de vingt-six. (*Schœnbrounner.*) Il était du nombre. *Bullinger. Myconius.*

[24] *Fussli,* VI, 100.

avant qu'il se fût rendu à son poste, Berne, à l'instigation de Zurich, fit savoir aux quatre Cantons du centre de la Suisse, qu'elle ne laisserait point le nouveau bailli s'établir à Baden, que l'Unterwald n'eût donné pleine satisfaction pour son irruption dans l'Oberland. Elle jugeait, « qu'en permettant que l'envoyé d'un Canton aussi hostile se mît à la tête de sujets aussi mal disposés, elle exposerait à mille injures et Zurich et elle-même. » Lucerne essaya en vain de faire agréer sa médiation[25].

Les partis étaient donc formés depuis longtemps, leur irritation était extrême, et pour qu'ils en vinssent aux armes, il ne fallait plus qu'une impulsion; Zurich la donna. Ce fut, il est vrai, au moment où elle se vit isolée, après avoir cherché vainement tous les moyens de réconciliation. Quatre fois elle avait réitéré auprès de tous les Cantons sa plainte de ce qu'on la mettait au ban de la Confédération[26]; et elle l'avait toujours faite en vain. Après la dispute de Baden, on s'était refusé à lui prêter le serment d'alliance. Les menaces et les violences pleuvaient de toutes parts sur elle et sur les amis de la Réforme. Les Grisons venaient de l'éprouver; ayant fait savoir en Diète que leurs ambassadeurs, revenant de Milan, avaient été saisis par le châtelain de Musso et qu'ils étaient retenus par lui en dure captivité, c'était à peine s'ils avaient été écoutés[27]; et bientôt des envoyés de la Diète déclarèrent ouvertement à Coire que, « si l'hérésie de Zwingli n'était extirpée

[25] *Bullinger.* Lettre du gouvernement zuricois, du 30 déc. 1528. (*Coll. Siml.*) *Salat. Coll. de Tschudi à Rheinau.*

[26] Le 4 janvier 1525; les 6 février, 10 mars et 12 juillet 1526. *Bullinger.*

[27] *A Porta ref. Rhæt.*, 132. Lucerne, 10 oct. 1525. (*A. Z. S.*)

dans la Rhétie, non-seulement les Confédérés ne secourraient point les Ligues, mais qu'ils songeraient sérieusement à se séparer d'elles [28]. » Ajoutez qu'un légat [29] du Saint-Siége venait d'arriver en Suisse, que Zurich avait reçu du pape une lettre menaçante [30], et que le pontife avait assuré les cinq Cantons « qu'il déploierait toutes ses forces contre les hommes qui avaient levé l'étendard de Satan en présence de la croix de Christ, qui s'emparaient des âmes, et qui répandaient le ravage et l'ignominie sur cette brave nation suisse. » C'est dans cette nécessité, et dans l'abandon où la mettaient ses anciens amis, que Zurich commença à porter ses regards au-delà des limites étroites de l'Helvétie. Au défaut des Alpes et du Rhin, elle songea à se faire de la lumière et de la vérité un nouveau, un plus ferme rempart. Elle conçut le projet de former du nombre croissant des disciples et des amis de l'Évangile une ligue sainte, ligue inoffensive envers les Confédérés, pourvu qu'ils s'abstinssent d'injure et laissassent à la Réforme son libre cours. A ce réveil des peuples, elle voyait les grands entraînés ou frappés d'effroi. Tel se présentait au cœur de Zwingli le plan idéal d'une *Combourgeoisie chrétienne;* mais ce plan ne pouvait être réalisé que par des hommes, et partout où les hommes agissent, on rencontre les vestiges de la faiblesse et de la cupidité. Les premiers pas que Zurich fit dans cette voie nouvelle n'en furent point exempts. Elle commença par s'allier avec Constance [31]. Bien

[28] Salandronius à Vadian, 12 mars 1526. (*Coll. Siml.*, XVI.)

[29] Ennius de Veroli.

[30] Du 11 déc. 1525. (*Coll. Siml.*, XV.)

[31] *Voegelin, Hist. de la réf. à Constance. Fussli, Mém.*, IV, V. *Bullinger.*

que résidence d'un évêque, Constance avait de bonne heure ouvert l'oreille à la voix d'Ambroise Blaarer et d'autres évangélistes. Le haut-clergé, méprisé pour ses mœurs, était sorti d'une ville où il habitait en présence d'une bourgeoisie supérieure en forces, et il s'était retiré à Uberlinguen et à Mœrsbourg. Les citoyens jugèrent le moment favorable à l'affermissement de leurs franchises; ils recherchèrent l'amitié de Zurich, et les deux cités finirent par conclure une alliance pour repousser toute attaque à la liberté de croire selon la parole de Dieu. Ce but du traité était celui qu'on avouait; mais les regards se portaient à la dérobée sur les plaines de la Thurgovie et sur les moyens qui s'offraient de s'agrandir. Les cinq Cantons n'eurent pas de peine à s'en apercevoir. Ils avaient eu connaissance du traité avant même qu'il eût été conclu, et ils ne manquèrent pas de signaler à Berne la manière d'agir secrète et perfide des Zuricois [32]. Ceux-ci, étant découverts, avouèrent qu'abandonnés par leurs anciens alliés et les voyant négocier avec l'Autriche, ils recherchaient de leur côté l'amitié de leurs voisins [33]. La colère des Cantons se manifesta dans une Diète qui s'assembla à Lucerne [34]. Elle éclata plus vivement encore quand le député de Berne, pressé de faire connaître ouvertement ses vues, déclara que ses seigneurs étaient au moment d'introduire la Réforme et peut-être d'accéder au traité de combourgeoisie chrétienne [35]. La séance fut interrompue. On ne la re-

[32] Lettre datée de Beckenried, du 15 avril. Celle de Berne à Zurich est du 18 avril 1527. (*Coll. Siml.*, XVIII.)

[33] Le 21 avril et le 15 mai. (*Ibid.*)

[34] Le 8 janvier 1528.

[35] *Salat.*

prit qu'après que le fier et insolent Bernois se fut éloigné. On s'occupa alors à concerter une opposition. Berne, de son côté, exécuta sa menace. Elle accéda à l'alliance chrétienne[36] et conclut bientôt après un second traité avec Zurich pour protéger dans les bailliages communs la libre prédication de l'Évangile[37]. Les deux cités ne se mirent point en peine des reproches de l'Autriche, avec laquelle ils savaient que les Cantons négociaient un accord[38]. Constance publia son manifeste de défense, adressé à l'Empire et à l'Empereur. Berne songea à se délivrer du joug de l'alliance française; ce fut l'objet d'une délibération solennelle des conseils, de la commune et des députés de tous les districts du pays, qui jurèrent d'un commun accord de renoncer pour l'avenir aux présens et aux pensions de l'étranger[39]. Vers la fin de l'année, St.-Gall fut admise[40] à l'alliance de combourgeoisie chrétienne, et Bâle, Bienne et Mulhouse y entrèrent au commencement de l'année suivante.

Cependant les Cantons catholiques ne méconnaissaient pas les dangers dont les progrès de la Réformation les menaçaient. Berne, leur principal appui, venait de leur être infidèle, l'influence de Zurich allait croissant dans la Thurgovie et le Rheinthal; les soulèvemens du Toggenbourg avaient montré combien le pouvoir de l'abbé de St.-Gall était précaire; les Grisons penchaient vers la Réforme, et il devenait pos-

[36] *Stettler.*

[37] *Bullinger. A. Z.* DCXI, 1.

[38] *A. Z.* CXVII, 1, pièce du 8 février, et DCXI, 1, pièce du 24 février 1528.

[39] Le 24 août 1528. (*Werner Steiner.*)

[40] Sa joie est exprimée dans une lettre de Berne à Zurich, du 22 sept. 1528. (*Coll. Siml.* XXI.)

sible que les bailliages italiens se laissassent entrainer sur la même pente [41], lorsque Berne et Zurich y enverraient à leur tour des gouverneurs. Les cinq Cantons allaient ainsi se trouver cernés de toutes parts, et en cas de guerre ils eussent été exposés à la plus affreuse disette par la facilité qu'il y eût eu à leur intercepter les vivres. Cette situation explique leur conduite. Elle fait comprendre le plaisir qu'ils prirent à voir Jacques Médicis jeter l'effroi dans la Rhétie, l'alliance qu'ils contractèrent avec le Valais [42], et le motif pour lequel ils commencèrent à avoir recours à l'Autriche. Leur négociateur auprès de cette puissance fut l'abbé de Ste.-Lucie. Cet homme intrigant avait fait partie d'une ambassade qui avait apaisé, mais d'une manière désavantageuse pour les Grisons [43], leur différend avec Médicis; il s'était lié à cette occasion d'une amitié étroite avec cet aventurier et avec son frère, Jean Angelo, qui dans la suite fut pape sous le nom de Pie IV [44]. Se trouvant ensemble, ils formèrent le plan d'arracher à Paul Ziegler le siége épiscopal de Coire pour le donner à Angelo. Cette conquête faite, les deux frères, forts de l'appui de l'Autriche, ne devaient pas avoir de peine à abaisser les Grisons, à étouffer chez eux la Réforme, et à recouvrer les droits du siége épiscopal. Il se présentait une circonstance propre à faciliter l'exécution de leur projet. Dietrich

[41] Ils y étaient portés dès le commencement de la Réformation, comme nous le verrons plus tard.

[42] Le 25 nov. 1528. (*Doc. de Tschudi*, IX.)

[43] Ils durent abandonner le siége de Chiavenna et racheter leurs prisonniers, indignement maltraités, au prix de 11,000 ducats. *Sprecher, Pallas Rhetica*, IV, 128.

[44] Après avoir été évêque de Raguse.

d'Hohenems était près d'épouser la sœur des Médicis; on convint qu'il viendrait au-devant d'elle à Coire, que de part et d'autre on y arriverait avec un cortége bien armé, force suffisante pour une première surprise, vu la proximité des frontières et la facilité d'obtenir un prompt secours. Mais tandis que les neiges accumulées sur le Spluguen en rendaient la traversée impossible, un bruit confus de trahison se répandit dans Coire[45]. L'abbé de Ste.-Lucie fut arrêté; on le mit à la torture; il mourut en déclarant qu'il avait été la victime de son amour de l'argent, et que la Rhétie ne serait libre qu'autant qu'on y saurait repousser les présens de l'étranger. Il avait aliéné les biens de son couvent et vendu sa patrie dans plus d'une négociation; quant au crime qui le conduisit au supplice, il n'est pas certain qu'on ne l'ait imaginé pour se défaire de lui. La jeune Italienne ne fut conduite à son époux que quelques mois plus tard; accompagnée d'un cortége plus modeste, elle prit sa route à travers les cantons d'Uri et de Schwyz. Glaris lui donna passage. Sous prétexte de lui rendre honneur, des députés des cinq Cantons l'escortèrent. Arrivés à Feldkirch, ils s'ouvrirent sur le but de leur voyage[46]. Ils parurent en présence des comtes de Soulz et de Furstemberg, de Marc Sittich et des autres membres de la régence provinciale; ils firent ressortir les progrès que la Réforme faisait chez les Confédérés, et déclarèrent que les Suis-

[45] L'or offert pour l'ouverture d'un sentier donna les premiers soupçons d'un complot. *Myconius*. Comander à Vadian, 7 janvier. (*Coll. Siml.*, XXII.) *Kessler. Valentin Tschoudi. Bullinger.*

[46] Négociation de l'ambassade des V Cantons, dans la *Coll. de Tschoudi à Rheinau*, t. III, et à l'an 1529 des supplémens aux *Recès zuricois. Fussli*, IV, 96. Salat n'en dit mot.

ses de la vieille foi, voués au ridicule et réduits à un petit nombre, tournaient les yeux vers les nobles princes aux mérites impérissables desquels la plus grande partie de l'Allemagne avait l'obligation de conserver la religion de ses pères. « Avez-vous des pleins-pouvoirs de vos gens? » leur demanda-t-on. Ils répondirent qu'ils étaient certains de l'agrément de leurs concitoyens. « Mais, repartit Sittich, comment avez-vous pu croire que sur votre seule parole nous nous fierions à vous, vieux ennemis de la maison d'Autriche, et tributaires de la France[47]? Allez, et rapportez des gages de votre sincérité. » Les députés, hors d'eux-mêmes, se retirèrent à leur hôtellerie. Le lendemain ils tentèrent un nouvel effort, et prirent le ton plus pressant et plus humble encore : « Que l'archiduc parle, il n'est aucune preuve de notre fidélité que nous ne soyons prêts à lui donner; qu'il prenne des ôtages, qu'il écrive de sa main les articles du traité; qu'il commande; il sait que nous sommes gens à lui prêter un bon secours contre les Turcs, et nous saurons tenir les Grisons en haleine en suscitant contre eux le châtelain de Musso. » — « C'est bien, leur répondit-on, nous mettrons les articles d'un traité par écrit, et nous vous invitons à en venir prendre connaissance à Waldshout. »

Zurich surveillait ces démarches[48], qui ne furent pas plus tôt connues en Suisse qu'elles y excitèrent, même chez les catholiques, une inquiétude singulière et un mécontentement général. Ce recours à un prince

[47] En 1527 encore ils avaient accordé à la France la levée de plusieurs milliers de soldats. *Bullinger. Stettler. Myconius.*

[48] Elle était informée par ses envoyés à Lucerne (Lettre à eux adressée du 21 février 1529, *Coll. Siml.*), et par Collin, qu'elle avait envoyé à Feldkirch. Voyez la Vie de Collin. *Misc. Tig.*, 1722.

puissant, cette rupture de la Confédération entre pairs, la crainte de l'approche d'une armée étrangère et celle d'une guerre civile qui paraissait imminente, tout se réunit pour faire naître de graves réflexions. « Voilà, dirent les hommes sages, les maux qu'on eût évités en usant de modération, en respectant la foi d'autrui, en séparant la cause de la nation de celle d'agitateurs passionnés, et en imitant la conduite de ces habitans des frontières qui, bien qu'appartenant à des confessions diverses, n'en vivent pas moins en paix[49]. » A Zoug, où Zurich et la Réforme conservaient de nombreux amis[50], ils s'enhardirent à exprimer ce que l'amour qu'ils portaient à la patrie suisse leur inspira; mais ils rencontrèrent une opposition si vive qu'on fut près d'en venir aux mains dans les Conseils, et que, frappés d'effroi, ils durent renfermer en eux-mêmes

[49] Les envoyés zuricois à Lucerne écrivirent à leur gouvernement: « Le peuple à Lucerne hait Mourner et voudrait le voir hors du pays. Il a prié le Conseil de ne pas s'aller mettre en guerre pour matière de foi, de laisser chacun croire selon sa conscience, et de compter toutefois sur lui si l'on voulait le contraindre à renier sa religion. » *Coll. Siml.*, XXII, du 22 février 1529. — Le 21 avril, Berne écrivit aux communes de l'Entlibuch : « Les gens de l'Emmenthal ont tous les jours à se louer de vous; ils nous ont appris que vous aviez même incarcéré un homme qui nous avait injuriés. Grâces vous soient rendues. Quant à ce qu'on vous assure, que nous voulons vous contraindre à vous soumettre à la nouvelle foi, nous sommes heureux de vous dire que nous n'en avons jamais eu la pensée, sachant bien que la foi vient de Dieu. Nous nous bornons à être prêts à rendre raison de notre croyance, selon que les Écritures nous l'ordonnent. » *Missiv. dans les Arch. bern.*

[50] Lettre du Conseil de Zoug à Zurich, du 5 nov. 1528 (*A. Z.* DCXI, 1) : « Nous ne croyons point à une rupture, bien que vos gens nous viennent dire qu'ils savent où il y a de l'argent et de belles vaches à enlever; car nos paysans n'en demeurent pas moins bons voisins et bons amis, etc. — *Stadlin,* IV, 357.

les sentimens généreux qui les animaient[51]. Les Cantons catholiques envoyèrent une ambassade à Waldshout. Un traité y fut conclu entr'eux et l'archiduc, portant conservation de l'antique et véritable foi, guerre à qui s'en montrerait ennemi, et ce jusqu'à satisfaction de tous les contractans. Il fut fait communication de ce traité en Diète, à Baden, mais en même temps on déclara que l'alliance était purement défensive et qu'elle demeurait ouverte à tout gouvernement chrétien qui voudrait y accéder[52].

La crainte de l'intervention de l'Autriche dans les intérêts de la Suisse émut vivement les Confédérés. Ils résolurent de faire ce qui dépendrait d'eux pour l'empêcher. Leurs députés partirent avec l'ordre de se présenter successivement devant les Conseils et les landsgemeinde des cinq Cantons[53]. A Zoug, ils n'obtinrent pas de s'adresser au peuple[54]. A Schwyz la landsgemeinde les écouta tranquillement et leur répondit non sans cordialité : « Nous ne voulons pas la guerre; qu'on observe les traités, que dans ce qui touche aux bailliages tout se décide à la pluralité des voix, et nous nous abstiendrons d'appeler l'étranger dans le pays. Ce n'est pas nous, dont les pères ont fondé la Confédération, qui songeons à la détruire. » Vint le tour des hommes d'Uri : « A long discours courte réplique, ré-

[51] *Werner Steiner.*

[52] L'archiduc à la diète de Baden. *Doc. de Tschoudi*, IX.

[53] Leurs instructions, sous la date du 24 avril 1529, dans la *Coll. Siml.*, XXII. « Longue, belle pièce, si bien colorée que gens moins bien instruits que les cinq Cantons eussent tout pris pour bon. » *Salat.*

[54] Le triple Conseil du pays, composé d'environ 150 membres, se trouvant assemblé, les députés lurent devant lui leurs instructions, et furent souvent interrompus par les mots : *Pas de sermon, pas de sermon.* (*Rapport des députés. Coll. Siml.*, XXIII.)

pondirent-ils aux envoyés; nous vous avons prêté serment selon la vieille et respectable foi; quand la nouvelle doctrine est venue (et plût à Dieu qu'elle fût encore à naître), nous avons tout fait pour vous en détourner; puis, sur ce qu'on nous a dit que c'était pour chacun chose entre Dieu et sa conscience, nous nous sommes tus. Faites donc chez vous ce qu'il vous plaira; mais dans ce qui concerne les bailliages que nous possédons en commun, qu'on suive la pluralité des voix; sinon, plus de Confédération! A nous n'en devra pas être imputée la ruine. » Les hommes du Nidwalden déclarèrent qu'ils étaient prêts à sacrifier biens, honneur et vie pour l'amour des vrais chrétiens ; mais que toute relation était rompue entr'eux et les amis de la secte nouvelle. Les Obwaldiens joignirent l'insulte à une déclaration pareille, et, appelant les Waldstetten les seuls véritables Confédérés, ils repoussèrent ces nouveaux venus, qui osaient venir parler en maîtres[55]. Lucerne fut entendue la dernière : « Nous ne voulons, dit-elle, que ce que Dieu veut : la charité et la justice; mais c'est ce que des prêtres du démon renversent aujourd'hui. Qu'il nous soit permis de défendre nos enfans contre les embûches de ces apostats, et de rendre grâces à la Très-Ste. Trinité, à la Mère de Dieu, et à tous les Saints, d'avoir été préservés. Quant à notre conduite politique, elle est justi-

[55] Avant l'assemblée, ils avaient prié les députés de Soleure et de Fribourg de ne point s'appliquer les paroles dures qu'ils auraient à faire entendre. Celui de Fribourg, qui leur promit secours, fut particulièrement bien accueilli. Les Obwaldiens n'omirent pas de faire sonner bien haut les noms des princes fidèles, leurs puissans alliés, savoir, l'Empereur, le roi de France, le roi Ferdinand, les ducs de Savoie et de Lorraine, puis les Valaisans et le seigneur de Musso.

fiée de reste par les menées de certains Cantons, par leurs intrigues dans les bailliages, par leurs négociations à l'étranger, par le mépris qu'ils ont fait de nos plaintes et par leurs préparatifs de guerre. Nous répondrons de concert avec les cinq Cantons à l'accusation de nous être alliés à l'Autriche. »

A l'ouïe des réponses faites aux envoyés de la Diète, Zurich poussa le cri de guerre. Elle avait déjà plus d'une fois averti ses gens de se tenir prêts à tout événement[56]. Il y avait enthousiasme. Ils se levèrent, persuadés que le Ciel les appelait à l'honneur de combattre pour la parole sainte. Berne partageait cet entraînement, mais à un degré beaucoup moindre. Outre que son zèle en matière religieuse était bien moins ardent, elle avait à craindre une réaction de la part des grands[57] et se méfiait de son peuple; l'épuisement de son trésor[58] se joignait à ces causes pour lui prêcher la modération; peut-être éprouvait-elle une secrète jalousie envers la cité rivale, qui reconquérait par sa supériorité intellectuelle l'influence que Berne avait acquise par les succès de ses armes. « Vos plaintes sont fondées, écrivit-elle aux Zuricois[59], mais pour l'amour de Jésus, souffrez avec quelque patience. Ce n'est point à coups d'épées ou de hallebardes que vous avez réussi jusqu'à présent, et nous doutons fort que ces armes soient celles qui font prospérer la foi. » Mais

[56] Le 3 mars et le 8 avril.

[57] Tremp à Zwingli, mars 1529. (*Coll. Siml.*)

[58] « Hoc unum tibi dixero secretissime, ultra unum coronatum ad octiduum in nostro ærario non fuisse, et si rescirent id, qui sunt in agro, quid putas relinquere intentatum contra magistratum? » Haller à Zwingli, 21 janv. 1530. *Thes. Hott.*, t. VIII.

[59] Le 30 mai 1529. *A. B. A. Z.* DCXI, 9.

le jour que ce message fut apporté à Zurich, et qu'y arriva en même temps la nouvelle des résolutions prises par la Diète de Spire[60] et des grands préparatifs de l'Autriche, on apprit aussi le martyre de Jacques Kaiser. Les torches de la guerre civile s'agitèrent autour du bûcher de cette victime innocente; et pourtant elles ne s'enflammèrent point encore. Il n'est pas d'homme si ferme que la main ne lui tremble au moment de porter l'incendie dans la maison d'un frère.

[60] Bâle à Zurich, 28 mai 1529. *A. Z.* DCXI, 3.

CHAPITRE II.

Zwingli en 1529. — Le gouvernement zuricois, 28 août. Plan de campagne. — Berne retient Zurich, 9 juin 1529. — L'abbé de St.-Gall. — Kilian Germann, — Les cinq Cantons. — Jean Aebli. Les médiateurs. — Que se passe-t-il à l'armée? — Les catholiques dans le camp zuricois (14 juin). — Les Zuricois dans le camp des cinq Cantons (16 juin). — La paix nationale.

La campagne de 1529 ne présente pas d'intérêt comme fait d'armes, mais elle en offre par le nouveau jour qu'elle jette sur les vues des partis et sur le caractère de leurs chefs. Zwingli s'y fait remarquer à l'avant-scène, frappant d'entraînement et de hardiesse. Il ne craint point d'aller heurter contre la lettre des anciennes alliances. Il proclame que ces alliances n'ont point été faites pour couvrir quelques hommes puissans, pour leur ménager des pensions et pour protéger l'oisiveté des moines; que leur but a été la liberté, les bonnes mœurs et le progrès des lumières, biens dont l'Évangile est le seul fondement assuré. Promenant ensuite ses regards sur l'Europe, il est témoin du réveil qui se manifeste en tout lieu; il l'est aussi de l'isolement dans lequel vivent les amis des progrès, et de l'inimitié que leur portent les grands de la terre. Ceux-ci se donnent en tout lieu la main, et partout où ils l'emportent, les avocats de la Réforme sont exterminés. A cet aspect, Zwingli comprend que des succès

partiels, ou un repos momentané, ne doivent pas être pris pour la victoire définitive de la grande cause de la liberté et de la foi, et qu'à défaut d'une résistance ferme, unanime et bien concertée, les esprits sont menacés de retomber sous une servitude nouvelle. Serions-nous surpris qu'il eût eu cette pensée? Eh! ne voyons-nous pas, au dix-neuvième siècle, des hommes que déguise mal le masque jésuitique projeter l'oppression de la science, d'autres échanger le laurier et l'épée du capitaine pour le rosaire et l'aspersoir? n'en avons-nous pas entendu soupirer après l'inquisition et après une Saint-Barthélemy nouvelle? Il faut ne pas l'oublier pour comprendre que le fidèle serviteur de Christ ait pu devenir le promoteur de la guerre dans sa patrie. Il avait à faire choix entre deux manières d'agir : celle d'abandonner à Dieu, avec résignation, la défense de son Évangile, et celle de s'engager dans la lutte. Son esprit républicain, formé à l'école de Rome et de la Grèce, saisit avidement cette dernière voie. Dans toutes les occasions où il ne se sentait pas lié par les préceptes positifs de son Maître, il se plaisait à déployer ses qualités guerrières et son habileté comme homme d'état. Nous avons encore de lui un plan de campagne[1], conçu, à ce qu'il paraît, l'année où les Zuricois furent exclus de l'alliance des Confédérés. Il y trace la conduite à tenir envers chacune des puissances, envers chacun des Cantons et à l'égard des pays sujets; il traite ensuite du choix d'un capitaine, de l'emploi des diverses armes, des ruses de guerre, et de l'avantage qu'il y aurait à prévenir l'ennemi et à le surprendre; il termine en déclarant qu'il n'écrit que dans la sup-

[1] Dans la bibliothèque des chanoines de Zurich.

position que le pays peut avoir à songer à sa défense, tout le vœu de son cœur étant pour la paix. Mais les chances de pacification allaient diminuant, à mesure que les plans des Cantons catholiques se développaient et que les tentatives de conciliation échouaient les unes après les autres ; bientôt Zwingli en vint à croire que le seul moyen d'obtenir une paix réelle était de la conquérir par une brusque démonstration d'hostilités. Dès que cette persuasion fut devenue la sienne, il s'efforça de la communiquer au gouvernement zuricois[2]. Ses amis de Berne l'en ayant blâmé, il leur répondit[3] : « C'est une guerre que la paix dont plusieurs se font les avocats, et la guerre, telle que je la veux, est une paix. Il n'y a aucune sûreté pour les amis de l'Évangile tant que les soutiens de la tyrannie n'auront pas été abattus. Ne perdez pas confiance en celui qui tient ce langage ; il méritera que vous la lui conserviez. »

La Réforme s'était opérée à Zurich par le secours du Grand-Conseil. Une résolution vive et généreuse avait dû naître au sein d'un corps nombreux et facile à émouvoir, bien plutôt que dans un sénat, composé d'hommes habitués à calculer, à prévoir, à tout peser avec sang-froid, et à jeter fréquemment leurs propres intérêts dans la balance des intérêts nationaux. Mais une fois la résolution accomplie, il importait que le gouvernail de l'État fût remis de nouveau à des mains exercées et qui sussent le conduire à travers l'orage. Il fut donc résolu, vers la fin de l'an 1527, que l'assem-

[2] *Arch. Zur.* En plus d'un lieu.

[3] Ad amicos Bernenses, 30 mai 1529. (*Coll. Siml.*, XXIII.) Elle se trouve dans *Adam. Vitæ theolog.*

blée tumultueuse du Grand-Conseil, qui se tenait tous les jours, n'aurait plus lieu qu'une fois la semaine. Le sénat rentra ainsi dans son autorité. Pour qu'il ne pût en abuser, on procéda (après avoir entendu sur le sujet un vigoureux sermon de maître Ulrich[4]) à l'épuration de la magistrature. A cette occasion tous les membres des Conseils furent appelés l'un après l'autre à faire leur profession de foi[5]. Le Conseil secret fut formé des amis les plus chauds du nouvel ordre de choses. Zwingli prenait d'ordinaire part à ses délibérations. A la nouvelle du supplice infligé à Kaiser, il obtint que Zurich fermât ses marchés à Schwyz[6] et renonçât à l'alliance de ce canton. Peu après on apprit que les Unterwaldiens se préparaient à amener leur bailli à Baden avec bonne escorte; on voulait la guerre: c'en fut assez pour qu'on courût aux armes.

On traça promptement un plan de campagne. Cinq cents hommes occuperont Bremgarten, et se porteront sur le couvent de Mouri, s'ils apprennent l'approche des Unterwaldiens; quatre cents hommes prendront position sur la frontière de Schwyz; un pareil nombre ira prêter main forte aux gens du Gaster et du Toggenbourg, et aux Réformés de Glaris; le bailli de Kybourg parcourra la Thurgovie et le Rheinthal avec quatre cents hommes aussi; il y recevra l'hommage des habitans, et leur promettra qu'ils ne rentreront que de leur plein gré sous la souveraineté des cinq Cantons. Le principal corps d'armée s'assemblera à Zurich, et au premier mouvement de l'ennemi, il marchera sur

[4] Sur Isaïe, 60. *B. Weiss*, dans *Fussli*, IV, 90.
[5] *Werner Steiner, Chronique manuscrite. Bern. Weiss.*
[6] *A. Z.* DCXI, 9.

Cappel[7]. On écrivit à Berne : « Il est trop tard pour parler de modération, car nous savons, à n'en pas douter, qu'Unterwald arme pour amener son bailli à Bremgarten et ne se met point en peine de votre protestation solennelle. Il ne reste qu'à unir nos drapeaux. Ne déclarons pour le moment la guerre qu'à l'Unterwald, et invitons les autres Cantons à exercer sur lui la surveillance fédérale. S'ils s'y refusent, nous leur fermerons nos marchés et nous enlèverons aux Unterwaldiens tout ce qui peut leur être enlevé. Réunissez, à cet effet, trois à quatre mille hommes dans le Hasli[8]. »

Berne était loin de partager cette belliqueuse ardeur. Elle espérait encore en la médiation de Fribourg et de Soleure, et elle eût voulu qu'on épuisât toutes les voies de droit ; aussi se plaignit-elle amèrement de ce que son alliée la compromettait par la précipitation de ses démarches[9]. Mais déjà les Zuricois étaient de toutes parts entrés en campagne[10]. Une avant-garde s'était avancée jusqu'à Mouri, et elle y avait été renforcée par cent citoyens de Bremgarten, du nombre desquels était Henri Bullinger, à qui nous devons une description animée des scènes de cette expédition. D'autres divisions étaient parties pour se rendre à l'extrémité du lac, à Ruti et dans la Thurgovie. Dès qu'on eut appris que les cinq Cantons faisaient des préparatifs de défense, le principal corps d'armée se forma à Zurich, sous le commandement de George

[7] *Bullinger.*

[8] Du 5 juin. *Coll. Siml.*, XXIII. Du 17 juin. *A. Z.* DCXI, 9.

[9] *Bullinger. Salat.*

[10] *Myconius*, qui a tracé un tableau pittoresque, un peu trop exagéré, de la campagne.

Berguer. La bannière fut déployée selon l'usage; quatre mille hommes d'élite vinrent se ranger autour d'elle. On remarquait parmi eux Zwingli, une belle hallebarde au poing[11]. Ils furent passés en revue, prêtèrent serment et se mirent en marche, suivis d'une puissante artillerie et d'approvisionnemens dès long-temps amassés. Arrivés à Cappel, ils apprirent que huit cents hommes de Zoug étaient campés à Baar, et il fut un moment question de les surprendre[12]; mais la loyauté des capitaines ne leur permit pas de se livrer à des hostilités avant que la guerre eût été solennellement déclarée.

Pendant que l'armée prenait ses campemens, le bailli de Kybourg, Lavater, poursuivait sa marche avec sa division et s'approchait de Wyl, située dans les domaines de l'abbaye de St.-Gall. L'abbé, François de Gaissberg, gravement atteint d'hydropisie, s'était depuis peu fait transporter au château de Rorschach, fortifié par ses ordres. Comme ses richesses et le nombre de ses sujets le rendaient un des adversaires les plus puissans de la Réforme, Zurich désirait ardemment la sécularisation de son abbaye[13], et la ville de St.-Gall s'empressa d'y travailler. Quatre jours après le départ de l'abbé, Vadian entra dans le couvent, et signifia l'inébranlable résolution des St.-Gallois de rentrer dans l'usage de la cathédrale et d'enlever les images qui la souillaient. Les moines protestèrent en vain. Ils réclamèrent inutilement l'in-

[11] « Injussu dominorum. » *Myconius*. Bullinger le nomme à tort aumônier de l'armée. Voyez *B. Weiss*.

[12] « Piis si fuisset obtemperatum consiliis, Helvetia pristinum statum facillime recuperasset. » *Myconius*.

[13] *Coll. Siml.*, XXII. Zwingli y revient fréquemment.

tercession du capitaine-général Frey, de Zurich, qui représentait les Cantons avoués de l'abbaye; Frey avait reçu secrètement l'ordre de laisser faire[14]. Tout fut brisé en peu d'heures, et quarante-deux chars de débris furent livrés aux flammes[15]. Quelques conventuels prirent la fuite, après avoir mis en sûreté l'or et les effets précieux de leur maison[16].

Parmi ces moines fugitifs il en était un, nommé Kilian Germann, qui, plus adroit et plus actif que les autres, comprit l'importance qu'il y avait à ce qu'un successeur fût donné à l'abbé François aussitôt qu'il aurait rendu le dernier soupir, et avant que le bruit de sa mort se fût répandu. Il s'entendit à cet effet avec les serviteurs de l'abbé. Celui-ci mourut le 21 avril; mais durant six jours encore on cacha son décès. On porta comme d'ordinaire ses repas dans sa chambre. Son corps fut enfermé dans une bière enduite de résine. La nouvelle de sa mort ne fut portée qu'à Rapperschwyl, où les chanoines se tenaient assemblés. Ils élurent Kilian, qui courut à Rorschach, et publia en même temps son élection et la mort de son prédécesseur[17]. Il n'eut ensuite rien de plus pressé que de se faire reconnaître par ses sujets et d'obtenir la confirmation des avoués de l'abbaye. Lucerne et Schwyz ratifièrent volontiers la nomination; Glaris y consentit avec plus de peine[18]. Zurich, déçue dans son espoir, refusa son adhésion et se hâta

[14] Rapport de Frey, du 19 février. *Coll. Siml.* St.-Gall à Zurich. *A. Z.* CLXIV, 2.

[15] *Kessler.*

[16] *A St.-Gall. Acta monasterii*, IX.

[17] *D'Arx*, II, 5 7.

[18] *Acta monast.*, IX, du 5 juin.

même de concerter avec les gens de l'abbaye et ceux du Toggenbourg les moyens de les arracher au gouvernement d'un prince ecclésiastique et de leur assurer la possession de l'Évangile [19]. Les choses en étaient à ce point quand Lavater avec sa division, grossie d'une multitude de Thurgoviens, entra dans Wyl [20], d'où le nouvel abbé venait de fuir en Souabe. De Wyl, les Zuricois se portèrent à Bischofzell, où ils apprirent que les bourgeois de St.-Gall s'étaient emparés du couvent de l'abbaye et en avaient saisi les biens. Ils marchèrent sur Rorschach où les St.-Gallois les avaient aussi prévenus et ne leur avaient laissé qu'à glaner. Le mécontentement les rendit indisciplinés. Ils allaient entrer dans le Rheinthal, quand ils furent arrêtés par l'opposition qu'y mirent les Appenzellois et par les ordres qu'ils reçurent de leur gouvernement. Ils firent donc halte à Berneck [21].

Revenons maintenant en arrière et disons ce que faisaient les cinq Cantons. L'attaque des Zuricois les avait jetés dans la dernière surprise. Au premier appel que Zoug fit entendre, Jacques Martin accourut de Lucerne avec de nombreux volontaires. Puis les bannières de Schwyz et d'Uri, et trois cents hommes de l'Unterwald s'avancèrent; les principales forces de ce dernier Canton demeurèrent au passage du Brunig pour le défendre contre les Bernois. Un prompt secours fut demandé aux Glaronais, aux Valaisans et aux gouverneurs autrichiens de Waldshout et du Vorarlberg [22]. Le 8 juin au soir, la grande bannière

[19] *Acta monast.* L'opinion de Zwingli, *Coll. Siml.*, XXII.

[20] Wyl était presque entièrement réformée. *Fridolin Sicher.*

[21] *Act. monast.*, IX, 182. *Bullinger. Myconius.*

[22] *Bullinger. Myconius. Salat. Tschoudi*, IX.

flotta devant la maison de ville de Lucerne; les milices du canton y arrivèrent en foule durant la nuit; et au matin l'avoyer Houg les harangua et reçut leur serment. La petite armée se confessa ensuite, entendit la messe, et partit au son des cors que Lucerne disait avoir reçus de Charlemagne. A son approche, la division zuricoise qui était à Mouri se replia sur Cappel. Cependant le silence et l'angoisse régnaient à Lucerne depuis le départ de ses guerriers. Mourner, s'en apercevant, monta en chaire, recommanda la fermeté, pria pour l'extinction de l'hérésie et la victoire de la bonne cause; puis, descendant vers l'autel, il ôta ses souliers, éleva la croix et commanda à la foule de le suivre. Il conduisit la procession à Ebikon où, la messe dite, il harangua de nouveau la multitude : « Que de fois vos pères, vos époux, vos fils sont partis sans autre but que l'espoir du butin et la paie du soldat! aujourd'hui qu'il s'agit de l'honneur de la Sainte-Vierge, de la religion, de palmes célestes, et que la couronne du martyre brille à vos yeux, quel est l'homme en état de soulever l'épée qui ne soit prêt à marcher! » Il dit; mais le souvenir même des campagnes désastreuses qu'il rappelait, glaça les esprits d'une nouvelle tristesse. Des plaintes et des reproches amers, de la bouche des femmes elles-mêmes, furent le seul fruit de son éloquence[23].

Les Zuricois étaient venus camper à Cappel le 9 juin. Le lendemain au point du jour leur héraut se rendit à Zoug, et y annonça la rupture des alliances[24]; bientôt après l'armée se mit en marche. Elle

[23] *Myconius.*

[24] On possède la déclaration qu'il énonça. *Bullinger. Salat. Schenbrounner. Myconius.*

n'avait pas franchi la frontière, qu'on vit quelqu'un s'avancer d'un pas rapide sur la route de Baar : c'était Aebli, le landammann de Glaris, qui ne fut pas plus tôt en présence des guerriers qu'il les conjura instamment d'écouter ce qu'il avait à leur dire. Ils firent halte; les chefs s'avancèrent; Aebli leur parla d'une voix forte, mais émue[25] : « Ne croyez pas surprendre les cinq Cantons; ils sont prêts à vous recevoir. Mais ils gémissent en voyant que le sang des Confédérés va couler. Daignez donc m'excuser et m'accorder quelques heures seulement. Je sais que de toutes parts les députés des Cantons accourent. N'est-il pas possible encore d'éviter que les femmes deviennent veuves et les enfans orphelins? Ne peut-on espérer la paix entre des hommes qui ont si souvent exposé leur vie dans les mêmes rangs? Et n'y aurait-il aucun autre moyen que la guerre pour nous garantir la liberté de vivre selon l'Évangile? Pourquoi donnerions-nous ce triomphe à nos ennemis? Voulons-nous qu'ils aient bon marché des Suisses, après que nous nous serons affaiblis les uns les autres? Chers et loyaux Zuricois, pour l'amour de Dieu, évitez de détruire la vieille Confédération! » Comme Aebli parlait ainsi, ses yeux se remplirent de larmes dont sa profonde émotion trahissait la sincérité. On connaissait sa loyauté, sa soumission à la parole divine, son aversion pour les pensions de l'étranger, et tout ce qu'il avait fait à Glaris pour la réconciliation des partis[26]. Il toucha si vivement les capitaines, qu'ils réso-

[25] Bullinger rapporte ces paroles comme témoin. Myconius les remplace par du pathos.

[26] *Bullinger.* — *Kessler.* — *Val. Tschoudi.* Salat ne fait aucune mention de tout ceci. Suivant lui, la crainte aurait arrêté les pas des Zuricois.

lurent de suspendre leur marche et d'envoyer promptement à Zurich demander des ordres nouveaux. Alors Aebli, le cœur plein de joie, se dirigea vers le camp des catholiques. Il partait, quand Zwingli, s'approchant, lui dit : « Landamman, mon compère, tu rendras compte à Dieu de tout ceci. Nos adversaires t'ont trompé par de flatteuses paroles, parce qu'ils sont dans les lacets et qu'ils le savent bien. Plus tard, ils auront eu le temps de faire leurs préparatifs ; ils nous attaqueront, et personne alors n'arrêtera la mêlée. » — « Mon cher Ulrich, repartit Aebli, Dieu bénit les bonnes intentions. Faisons chacun de notre mieux. »

Peu après que le landammann de Glaris se fut éloigné, il arriva à Zurich des députés d'Appenzell, de Glaris, de Fribourg, de Soleure et des trois Ligues[27]. Berne témoigna par lettre[28] le mécontentement avec lequel elle avait reçu l'appel aux armes qui lui avait été adressé. Elle y répondait cependant en mettant sur pied cinq mille hommes sous le commandement de l'avoyer de Diesbach et du banneret Manuel ; mais cette petite armée devait se borner à défendre Zurich, si elle était attaquée. Berne convoquait en hâte une diète de tous les Confédérés à Arau, pour chercher à prévenir la guerre. Elle tendait la main aux cinq Cantons, pourvu qu'ils donnassent satisfaction pour les offenses faites, qu'ils renonçassent à l'alliance de l'Autriche et que Mourner fût châtié. Elle ne doutait pas que Zurich n'acceptât la paix à ces conditions. Elle terminait en déclarant que la levée de sa milice avait pour but de contraindre à cette pacification l'un et l'autre parti.

[27] *Myconius.*

[28] Du 10 juin. *Bullinger.*

Le Conseil zuricois répondit : « Où flotte la bannière, là est Zurich ; l'armée enverra des députés à Arau, pour entendre les médiateurs. » Il se borna ensuite à faire savoir à Cappel ce que Berne avait écrit, en exprimant un vœu pour la suspension des hostilités. Il craignait que le rejet de toute médiation n'exposât Zurich à de justes reproches, si son entreprise n'était pas couronnée de succès[29]. Mais Zwingle, à l'ouïe de ce message du Conseil, sentit son cœur se remplir de tristes pressentimens : « Pour le nom de Dieu, écrivit-il à ses seigneurs, ne vous laissez point émouvoir par des larmes. Notre avenir dépend de votre mâle persévérance dans la résolution que vous avez prise. » L'armée n'envoya pas moins des députés à Arau. Ils demandèrent[30] « liberté pour l'Évangile ; anéantissement du traité fait avec l'Autriche ; renonciation à toutes pensions de l'étranger et punition des hommes qui en étaient les distributeurs ; dédommagement des frais de la guerre et indemnité pour les enfans de Jacques Kaiser ; sûreté enfin pour les gens de Bremgarten, de Melingen, et pour tous ceux qui, dans cette levée de boucliers, avaient fait cause commune avec Zurich. »

Tandis que les médiateurs conféraient à Arau, et que d'Arau ils se transportaient à Steinhausen, dans le canton de Zoug, pour se rapprocher des armées, les deux camps recevaient des renforts. Les catholiques étaient rejoints par les Lucernois, par quatre cents Valaisans[31], et par les contingens des vallées d'Urseren,

[29] Zurich à son armée, du 10 juin. N'est-ce point plutôt du 11 au soir ? Voyez la note précédente.

[30] *Bullinger.*

[31] Bullinger dit 1400. Peut-être y comprend-il les contingens des val-

de Livinen et de Domo d'Ossola. Ils occupèrent Baar au nombre de huit mille hommes. Les Zuricois de leur côté accueillaient six cents Thurgoviens et deux cents Saint-Gallois. La division zuricoise qui s'était portée sur le Gaster, l'ayant trouvé occupé par les Glaronnais[32], vint prendre position sur la rive droite du lac, à l'entrée du pays de Schwyz, et les quatre cents hommes qu'elle remplaça à ce poste firent leur entrée dans le camp de Cappel. Sur ces entrefaites, vingt-sept drapeaux bernois se montrèrent aux environs de Bremgarten, et les troupes de Bâle, de Bienne et de Mulhouse se joignirent à celles de Berne[33]. Les soldats qui composaient ces armées possédaient des cœurs suisses; il en était bien peu qui prissent plaisir à cette lutte entre des frères. L'esprit de parti, en les jetant dans des rangs opposés, n'avait pu les rendre ennemis. Quand donc ces guerriers vinrent à se rencontrer aux avant-postes, ce fut pour se souvenir d'une vieille amitié; on convint qu'on ne s'inquiéterait point les uns les autres sans nécessité[34]. Les travaux de la campagne, qu'il avait fallu abandonner, et que les pluies constantes rendaient doublement nécessaires, occupaient le soldat bien plus que les querelles théologiques, auxquelles le vulgaire des hommes n'est pas naturellement porté[35]. En toute rencontre l'ancienne confiance se montrait à la gaieté de l'entretien. Un jour, de jeunes hommes des cinq Cantons, manquant de pain, se firent faire pri-

lées du St.-Gothard. *Salat. Schœnbrounner.* Les chiffres diffèrent de l'un à l'autre.

32 *Doc. de Tschoudi.*

33 *Bullinger. Stettler.*

34 *Salat.*

35 *Werner Steiner.*

sonniers et revinrent bientôt pourvus de ce qui leur manquait. Une autre fois quelques braves d'entre les catholiques posèrent sur la ligne de la frontière un seau plein de lait; aussitôt les Zuricois d'accourir avec leur pain, et tous de manger ensemble; ils s'attaquaient en plaisantant quand une main trop avide poursuivait un morceau au-delà du milieu du vase, et la frappant de leurs cuillers de bois, ils la forçaient à regagner son bord et à respecter les limites [36].

La première affaire des médiateurs fut d'obtenir un armistice. Puis, comme on avait décidé de laisser aux armées le soin de prononcer sur les articles de la paix, ils jugèrent convenables qu'elles se présentassent chacune à leur tour l'une devant l'autre. Les chefs et les députés de l'armée des cinq Cantons parurent les premiers dans le camp zuricois [37]. Un cortége d'honneur alla les chercher; ils arrivèrent au son des trompettes, furent accueillis amicalement, et entrèrent dans un carré formé par les troupes. La tenue de l'armée, son équipement, tout était admirable; sa discipline méritait de justes éloges [38]. On avait élevé un spacieux échafaud, sur lequel flottaient la grande bannière et les drapeaux des bataillons. Les médiateurs y montèrent les premiers, et commencèrent par recommander avec chaleur le but

[36] *Bullinger.* « Singulier peuple, dit le bourgmestre Stourm de Strasbourg, qui était au nombre des médiateurs; leurs divisions ne les désunissent pas! »

[37] Myconius, Kessler, Salat et Schœnbrounner, tous témoins, s'accordent à dire que le 14 juin les Zuricois reçurent les catholiques, et que le 16 les catholiques reçurent les Zuricois. Le 15, la Lorets débordée rendit le chemin impraticable. Bullinger se trompe donc en faisant venir le 14 les Zuricois dans le camp des catholiques. Il a écrit son histoire sur ses vieux jours, se reposant sur sa bonne mémoire.

[38] B. Weiss, dans *Fussli,* IV, 108.

de leur noble mission : « Ne songez pas seulement aux maux du pays et à ses déchiremens, dit Aebli; voyez aussi la secrète joie de nos ennemis. Et nos ennemis, où ne sont-ils pas? Qui nos guerres n'ont-elles pas irrité? A dire vrai, chers Confédérés, nous n'avons d'amis que nous-mêmes. Et si la grâce de Dieu, si votre antique générosité n'arrête pas l'effusion du sang, si vos veuves et vos enfans orphelins doivent un jour être réduits à implorer la pitié de l'étranger, c'est avec parcimonie que leur seront accordés le pain et la consolation [39]. » L'avoyer Houg de Lucerne exposa ensuite avec beaucoup de dignité et de mesure les griefs des cinq Cantons; il déclara « qu'ils n'avaient pris les armes que pour leur défense, et qu'aux premières démarches amicales que ferait Zurich, elle retrouverait en eux ses Confédérés les plus fidèles; qu'ils étaient prêts à le lui prouver en faisant droit à toute plainte fondée en équité. De sages ancêtres lui avaient appris qu'il fallait savoir préférer à tout les intérêts de la justice. » Un homme de Schwyz éleva ensuite la voix : « Vous éprouvez du ressentiment, parce que nous avons brûlé certain prêtre. Chers Confédérés, si vous eussiez entendu les injures qu'il a vomies contre tout ce que nous révérons, votre compassion se serait bien refroidie. Mais, supposé que nous soyons coupables, pardonnez-nous, et ne sacrifiez pas à la mémoire d'un homme qui n'est plus tant de milliers de vivans. » Les catholiques se retirèrent à l'écart, et la délibération commença. La voix de Zwingli s'y fit surtout entendre. L'impression produite sur les esprits par ce qui venait de se passer ne lui avait pas

[39] Mot pour mot, d'après *Kessler*.

échappé [40]. Il s'efforça donc de remettre en mémoire l'intolérance des catholiques et leurs constantes accusations d'hérésie; il compara leur invocation du droit à celle d'un criminel que l'on conduirait à l'échafaud et prophétisa que, s'ils n'étaient cette fois humiliés, ils ressaisiraient le sceptre et oppprimeraient l'Évangile. Ensuite, et d'une voix si forte que les catholiques purent l'entendre [41], il accusa l'avoyer Houg de s'être enrichi en vendant sa patrie aux étrangers. Il conclut en repoussant toute pacification, tant que les coupables n'auraient pas été châtiés. Jean Escher lui répondit : « Vous prenez les choses trop à cœur, maître Ulrich. Voyez comme tout s'achemine à une paix honorable. N'est-elle pas préférable à la plus brillante victoire remportée sur des Confédérés ? » On prit les résolutions qui devaient être portées à l'armée des catholiques; après quoi, rendant tout honneur aux députés des cinq Cantons, on les accompagna jusqu'à leur sortie du camp.

A leur tour cinquante officiers et un certain nombre de soldats de l'armée zuricoise se rendirent dans le camp des catholiques. Une décharge d'artillerie se fit entendre en leur honneur. L'armée était en bel ordre [42]; le fer couvrait les Unterwaldiens et la menace était dans leurs yeux [43]. Jean Escher parla au nom des Réformés : « Chers Confédérés, s'il nous eût été donné plus tôt de pouvoir nous présenter, comme à cette heure, devant vous, la guerre n'eût pas éclaté; et elle n'ira pas plus loin, si vous vous montrez équi-

[40] *Myconius.*
[41] *Kessler.*
[42] *Schænbrounner.*
[43] *Myconius.*

tables. » Il exposa alors les griefs de Zurich. « Au reste, dit-il en finissant, nous eussions tout souffert, sans ce traité qui vous lie à ceux que vos pères ont toujours considérés comme leurs plus dangereux ennemis. Mais dès lors comment garder le silence? Et pourtant nous n'avons point encore levé les premiers l'étendard. Vous le savez; les rations étaient préparées à Mouri pour y recevoir un corps d'Unterwaldiens avant que nous eussions fait aucune levée. Quelle est donc notre volonté? que veut l'Évangile? L'Évangile veut le bien de tous, le rétablissement des anciens rapports de fidèle alliance, il veut la liberté, que nous réclamons pour nous et que nous n'avons jamais songé à vous enlever. » Comme les catholiques croyaient que les campagnards des Cantons réformés étaient bien moins partisans des nouvelles doctrines et de la guerre que ne l'étaient les citoyens des villes, ils engagèrent plusieurs paysans zuricois à prendre la parole. Mais ceux-ci s'exprimèrent avec originalité et chaleur dans le même sens qu'Escher[44]. L'impression qu'en reçut l'auditoire fut diverse. Plusieurs, particulièrement d'entre les Lucernois, accusèrent leurs chefs de leur avoir présenté les faits sous de fausses couleurs[45]; d'autres trouvèrent les plaintes des évangéliques exagérées et le langage de leurs orateurs insolens[46]. Mais cette disposition défavorable devint générale par l'imprudence d'un Zuricois. Un catholique ayant voulu montrer que les voies légales avaient toujours été repoussées par les Réformés, et offertes

[44] *Salat.*

[45] *Myconius.*

[46] *Le même. Salat.*

par son parti : « J'en vais donner une preuve, dit Ulrick Funk ; ce malheureux prêtre qui a été livré aux flammes à Schwyz, a demandé justice, et vous l'avez livré au bourreau. » Ce mot souleva un bruyant tumulte ; la conférence fut interrompue ; et sans le cortége qu'on donna aux Zuricois, ils eussent eu de la peine à regagner leur camp.

C'est avec plus de succès que les médiateurs réunis à Steinhausen, travaillèrent à la paix. Le manque de vivres disposait les catholiques à des concessions [47], et les principaux d'entre les Zuricois se montraient faciles. Vainement Zwingli écrivait, priait, conjurait les siens de saisir l'occasion unique de mettre un terme aux pensions étrangères, et de fermer cette source première des maux de la Confédération ; des considérations plus puissantes plaidaient pour l'œuvre des médiateurs. Plusieurs l'appuyaient par amour de la paix et par un sentiment de droiture ; d'autres par la crainte qu'ils avaient de Zwingli et d'une démocratie [48] ; la ferme déclaration de Berne qu'elle ne se prêterait à aucune intervention dans les affaires intérieures des Cantons catholiques, et son opposition à ce qu'ils fussent privés de leurs droits de souveraineté dans les bailliages communs [49], jetèrent un dernier poids dans la balance. Enfin la paix fut conclue aux

[47] Lettre de Zwingli, du 20 juin. *A. Z.* DCXI, 5.

[48] Escher disait avec quelque humeur en ouvrant la délibération devant l'armée : « Puisqu'on en est venu à ce que chevalier et valet, capitaine et soldat, l'un vaille l'autre, mon avis est que chacun ouvre son avis, et dise s'il veut paix ou bataille. » Zwingli, apprenant qu'à Berne on avait quelque peine à abolir les pensions, voulait qu'on adressât des députés aux communes : « car je sais, disait-il. qu'elles ne pensent point comme certains gros Jeans (*grosse Hansen*). » *Kessler.*

[49] Berne à Zurich, 10 juin. *A. Z.* DCXI, 5.

conditions suivantes[50] : « La foi est libre ; partant, les cinq Cantons ne seront pas contraints à embrasser l'Évangile, et dans les bailliages communs, les sujets pourront se prononcer pour ou contre la Réforme à la pluralité des suffrages. Le traité fait avec le roi Ferdinand est aboli, et l'acte en sera annulé. Plus de ces diètes où quelques Cantons, à l'exclusion des autres, traitaient d'affaires concernant tout le corps helvétique. Il ne sera plus fait saisie de biens ecclésiastiques. Mourner rétractera en présence des Confédérés ses propos injurieux. Les médiateurs détermineront la somme que les cinq Cantons auront à payer pour les frais de la guerre. Ce qu'il y a de juste dans les plaintes des Thurgoviens, sera pris en considération. Quant aux pensions des princes, le vœu est exprimé d'y voir mettre un terme par une loi. » Les derniers articles assuraient une indemnité à la famille de Kaiser, garantissaient amnistie, interdisaient toute nouvelle offense et renouvelaient l'ancienne alliance des Confédérés.

Restait encore le débat de Berne avec l'Unterwald. Mais Berne n'eut pas plus tôt reçu l'avis du traité, qu'elle dépêcha le message suivant à son armée[51] : « Vous n'eussiez pu nous adresser une meilleure nouvelle que celle de la paix qui vient d'être conclue. Vous pouvez maintenant négliger notre différend avec l'Unterwald, sans que notre honneur ait à en souffrir. La chose urgente est aujourd'hui que les députés des Cantons tournent leurs regards vers les ennemis du

[50] Le traité se trouve en entier dans le premier cahier des *Archives d'histoire et de statistique*, qui se publient à Zurich ; et *Ruchat*, II. *Pièces justificatives*, n° 6.

[51] Du 15 juin. *A. Berne.*

dehors; il faut qu'à l'avenir ni Bourguignons, ni Belges, ni Lorrains, ni Autrichiens, ni quelque étranger que ce soit ne puissent impunément menacer nos frontières; qu'appuyés les uns par les autres, nous leur opposions, comme faisaient nos pères, une phalange unie et serrée. Voyez si nous pouvons compter sur un pareil appui de la part des cinq Cantons. »

C'était ce à quoi les Cantons avaient peine à donner la main [52]. Ils renvoyaient, sous divers prétextes, de livrer l'acte de leur alliance avec l'Autriche. Les Zuricois, témoins de cette hésitation, rallièrent leur armée. Les médiateurs supplièrent. Les Bernois menacèrent d'aller chercher l'acte « en procession, » s'il n'était pas remis aussitôt. On l'apporta enfin à Cappel la nuit du 25 juin. Alors et sans retard, les médiateurs entrèrent dans la grande salle du couvent, suivis d'un mélange de soldats des divers Cantons. Aebli déroula le parchemin et le remit au secrétaire, qui lut les premières lignes et jusqu'aux noms des négociateurs suisses et autrichiens. « C'en est assez, dit alors Aebli. » « Non pas, s'écria un Zuricois, nous voulons tout entendre, dévoilez la perfidie tout entière. » — Vous m'arracherez plutôt la vie, » répondit Aebli ; et, en disant ces mots, il rompit le cachet et déchira l'acte en morceaux, qu'il remit au secrétaire pour les livrer aux flammes [53]. Dès lors rien ne s'opposa plus au licenciement des milices. Celles des Réformés rentrèrent dans leurs foyers en triomphe [54]. Zwingli seul portait ses regards vers l'avenir avec une sombre tristesse. Il

[52] *Bullinger. Platter, Autobiographie.* L'acte se trouvait n'être entre les mains de personne.

[53] *Platter*, qui était présent.

[54] *B. Weiss.*

marchait à l'écart et déposa sa douleur dans un chant qui commençait par ces mots : « Gouverne maintenant toi-même ton char, ô Seigneur ; car nous sommes près de devenir la fable des hommes orgueilleux. » Les médiateurs fixèrent les frais de guerre, que Berne et Zurich devaient retirer, à deux mille couronnes d'or payables le 24 juin de l'année suivante. Les biens de Mourner, qui s'était enfui sous un déguisement, furent confisqués [55]. Enfin un édit, publié au nom de tous les Confédérés, interdit toute calomnie et toute injure, afin « qu'avec l'aide de Dieu l'on pût renaître à la vieille amitié et à la concorde fraternelle. »

[55] *Salat.* Zurich à Strasbourg, au commencement de 1530 (*Coll. Siml.*, XXII). Berne à Bâle, 2 septembre 1529. *A. B.*

CHAPITRE III.

Conférence de Marbourg. — Progrès de la Réforme. — Glaris. — Soleure (15 sept. 1529). — L'Empereur. — Voyage de l'abbé de St.-Gall (9 août). — Sécularisation de l'abbaye de St.-Gall. — Politique des cinq Cantons. — Zurich traite avec l'étranger. — La diète impériale d'Augsbourg. — Formulaire d'union de Bucer. — Refus d'entrer dans la ligue de Smalkalden. — Genève. — La guerre de Musso. — Les cinq Cantons. — Jean Kretz. — Diète des villes. — Elles interceptent les vivres aux cinq Cantons.

L'homme, dans le sentiment de sa misère, demande à la religion un appui et les gages d'une existence heureuse après la mort; et la religion répond au gémissement de l'humanité en lui présentant les symboles de la vie éternelle. Accroître le mystère autour de ces symboles, et s'en réserver l'interprétation, est le secret du pouvoir des prêtres; tandis que d'une autre part la pensée, formée pour comprendre, et qui ne peut renoncer à la clarté sans renoncer à être, s'arme du secours de la science, et se montre d'autant plus avide de pénétrer le sens caché des mystères qu'ils sont enveloppés de voiles plus épais. C'est en partie par l'opposition qui naît de cette double tendance des esprits, c'est aussi par la politique et par l'irritation d'amours-propres blessés, que s'explique la violence du débat sur la Cène, triste et humiliant spectacle qu'allait donner le monde protestant. Luther avait d'abord été vivement tenté de considérer les paroles de Jésus : « Ceci

est mon corps et mon sang, » comme présentant un sens figuré; il avait réfléchi plus tard à l'importance de ce passage qui est en quelque sorte la base du culte de la chrétienté; il craignit de blesser la conscience de milliers de personnes qui trouvaient leur joie dans la foi en une union mystique avec le Rédempteur, et il finit par reculer avec effroi devant une interprétation hardie, quand il la vit embrassée par Carlstadt, qu'il haïssait pour avoir renversé les images[1]. Zwingli, qui vivait chez un peuple où les esprits ont une tendance pratique, ne fut pas arrêté par les empêchemens que rencontra Luther. OEcolampade et lui recommandèrent de bonne heure l'explication libre de la parole du Sauveur[2], et les théologiens suisses l'adoptèrent presque tous; ce ne fut pas toutefois sans blesser vivement les amis qu'ils avaient dans les pays étrangers. Une lutte s'engagea; il y eut échange d'écrits injurieux. Les ennemis de la Réforme poussèrent un cri de joie en la voyant déchirée[3]. Une séparation paraissait imminente, quand le landgrave Philippe de Hesse, voulant l'empêcher, organisa une conférence à Marbourg. Luther et Mélanchton, Zwingli et OEcolampade devaient y être les avocats des deux partis. Ces derniers partirent de Suisse dans le plus grand secret[4], n'informant de leur voyage qu'un petit nombre de membres des Conseils; ils se réunirent à leurs amis de Strasbourg et, prenant des chemins détournés, ils

[1] Aveux de Luther, au tome XV, page 2444, de l'édition de Walch.

[2] Zwingli commença par recommander l'écrit du hollandais *Horn*, *de sensu verborum institutionis sanctæ Cœnæ* (*In Gerdesii Sec.*, XVI, t. 1). — Puis il publia son *Expositio verborum Christi*, etc.

[3] Lettre de Kolb, du 5 mai 1527 (*Coll. Siml.*, XVIII).

[4] *Arch. Zur.* CDXXXI, 2.

arrivèrent à Marbourg protégés par une garde que le prince leur avait envoyée pour leur sûreté. Les détails du colloque appartiennent à l'histoire ecclésiastique [5]. Son résultat fut que des deux parts on persévéra dans sa manière de voir, bien que, sur la demande du prince, les Réformateurs rendissent un témoignage public d'accord sur tous les points principaux de la foi chrétienne. Vainement le landgrave, usant de prudence, avait commencé par aboucher Luther avec OEcolampade, et Zwingli avec Mélanchton, évitant de mettre dès l'abord aux prises les chefs bouillans de la Réforme [6]; le moment vint où Luther et Zwingli durent se trouver en présence. Quelque temps le sentiment qu'ils avaient de leur haute mission répandit une teinte de modération sur leurs discours; par momens l'entretien fut celui de frères; mais la rudesse de l'Helvétien finit par s'irriter de l'opiniâtre obstination de Luther, qui de son côté fut blessé du ton triomphant avec lequel Zwingli lui fit sentir sa supériorité en logique et en savoir. Ils se séparèrent aigris et ne tardèrent pas à montrer l'un et l'autre que l'aiguillon était resté dans leurs plaies.

Plus l'espoir de voir les théologiens concilier leurs opinions se perdait, plus le landgrave et son parent, Ulrich de Wurtemberg, qui vivait auprès de lui dans l'exil, travaillaient à faire sortir de la conférence des résultats politiques. Des négociateurs furent à cet effet appelés à se joindre aux théologiens; Collin vint de

[5] Ils se lisent dans *Bucerii Narratio de Colloquio Marb. Brentii Narratio. Luther*, t. XVI, XVII. *Bullinger* (*Fussli, Mém.*, III.) *et Hospinien, Hist. sacramentaria.*

[6] Mais ni Mélanchton, ni Œcolampade ne firent en ces circonstances preuve de modération.

Zurich, Funk de Bâle et le bourgmestre Stourm de Strasbourg. La situation de l'Europe fut mûrement pesée; on posa en fait la nécessité de rétablir le duc de Wurtemberg dans ses États, afin de détruire la prépondérance de l'Empereur dans l'Allemagne méridionale. La Suisse eut pour rôle d'être le rempart de l'Allemagne du côté de l'Italie. Il fut convenu d'envoyer des hommes sûrs en France et à Venise. Un acte secret lia entr'eux le landgrave, le duc, Stourm et Zwingli; puis ce dernier, après avoir vu son horizon politique s'étendre, revint dans sa patrie, enhardi dans ses projets [7].

Il fut témoin à son retour des nouveaux progrès qu'avait faits la Réforme. Zurich, usant de tous les avantages que lui assurait la paix nationale, avait semé les sollicitations, les encouragemens et les secours [8]. Sans s'inquiéter des protestations des cinq Cantons, elle avait répandu jusque chez eux les Bibles et les traités des réformateurs; et ces livres avaient été lus avec intérêt [9]. Dans les bailliages libres la plupart des communes s'étaient prononcées à la pluralité des voix pour la doctrine nouvelle. En Thurgovie, la victoire était complète [10]. Zurich faisait surtout une guerre persévérante aux couvens, qu'elle regardait comme les foyers du parti romain. Elle ne cessait de demander en Diète qu'ils fussent surveillés avec soin,

[7] *Coll. Siml. Arch. Zur.* CCCCXXXI, 2. *Bullinger.*

[8] *Coll. Siml. Bullinger. Stettler.*

[9] *Salat.* « *Die Sectischen hattend by den V Orten vil elends Hudelvolk gefunden, die ihnen lostend, die sy taglich mit ihren Lumpengedichten, Testamentlin und Büchlin fülltend mit stetem Anhalten, wie ihnen die Wahrheit verschwiegen würd.* »

[10] Le 13 déc. 1829. *Bullinger. B. Weiss. Arch. Zur.* 15 déc.

qu'on y plaçât de bons pasteurs, qu'on y établît des écoles, qu'il fût fait lecture de la parole de Dieu, et que les religieux fussent libres d'en sortir [11]. En plus d'un lieu le vœu des Zuricois parut s'accomplir. A Wettinguen, les moines, les yeux en pleurs, se coupèrent les cheveux les uns aux autres et déposèrent le froc en présence d'envoyés bernois et zuricois [12]. Pfeffers se réforma, tandis que son abbé courait au loin dépenser les biens meubles du couvent. Il n'était pas jusqu'à Einsiedeln qui ne fût ébranlé. L'ami de Zwingli, le généreux Géroldseck, n'en était plus l'administrateur; il avait dû fuir, et s'était réfugié à Zurich, où on lui avait fait un modique revenu des biens que l'abbaye possédait sur le territoire du canton. Le successeur que Schwyz lui avait donné, sans argent, sans considération, sans conseil, se vit encore excommunié pour avoir été élu par des laïques [13]. Deux commanderies de l'ordre de Saint-Jean renoncèrent à la messe et aux images; c'étaient Hitzkirch et Wädenschwyl. La première fut réformée par son commandeur Albert de Mulinen, impatient de se délivrer du froc [14]. La seconde le fut par ordonnance de Zurich, qui tira les chevaliers de l'embarras où les mettait l'insubordination de leurs administrés [15]. Les alarmes que ces progrès de la Réforme donnèrent aux Catholiques furent portés au comble par l'accession de Schaffhouse à l'alliance de combourgeoisie chrétienne [16].

[11] *Arch. Zur.* DCXI, 9.
[12] *Bullinger. Stettler. Coll. Siml.* XXIV.
[13] *Coll. Siml.* XV, XVII. *Leu.*
[14] *Coll. Siml.* XXIII. Lettre à Zwingli.
[15] Escher, art. Wädenschwyl, au tome I des *Schweiz. Ritterburgen und Bergschlösser.*
[16] Le 25 oct. 1529. *Kirchhofer.*

Dans les Cantons où les deux croyances partageaient les esprits, régnait une vive agitation. Glaris avait grandi par la médiation qu'il venait d'exercer, et il avait d'ailleurs de l'importance par sa position géographique entre les Grisons, Zurich et les Cantons forestiers. Aussi ses orageuses landsgemeinde étaient-elles sollicitées par des envoyés de toutes les parties de la Confédération. Un jour qu'Aebli, revenant de la Diète, passait à Zurich, beaucoup de citoyens s'offrirent pour lui former un cortége d'honneur; ils voulurent savoir toutefois s'ils ne seraient point mal accueillis par les Glaronnais catholiques; « plus l'escorte sera considérable, mieux cela vaudra, » répondirent ceux-ci[17]. Ce n'était pas qu'ils ne vissent avec une vive peine les Évangéliques l'emporter par leur nombre dans toutes les landsgemeinde, et qu'appuyés sur Schwyz, ils ne fussent résolus à obtenir au moins tolérance pour leur culte, parfois même pour des crimes commis par des gens de leur parti[18]. Ulrich Richener, pasteur réformé, ayant été assailli sur son chemin par des hommes d'une foi différente de la sienne, se défendit intrépidement jusqu'à ce que l'un d'eux lui eût arraché l'épée; il s'enfuit alors; mais ils le poursuivirent, l'atteignirent dans les solitudes du Rietground, et le massacrèrent. Leurs noms, leur crime, tout était bien connu. Mais Schwyz ayant déclaré qu'ils n'étaient point coupables, que le prêtre avait mérité son sort, et que sa fin n'avait été que la récompense de sa vie, un court exil fut la

[17] Ils invitèrent Zwingli à être de la partie (*Arch. Zur.* CXXVIII. 1).

[18] *Val. Tschoudi.* Ægidius Tschoudi, bailli de Sargans, persécutait le pasteur de Floums, village où les Réformés avaient obtenu la majorité des voix. Ce fut le sujet d'une longue correspondance entre Zurich et Glaris (*Coll. Siml.* XXV).

seule peine des meurtriers[19]. Les gens tranquilles du pays furent réduits à gémir sur la faiblesse du pouvoir, sur les maux attachés au gouvernement populaire et sur la conduite insensée des mortels[20].

A Soleure, la division n'était pas moins grande qu'à Glaris. L'issue de la campagne de Cappel avait enflé le cœur des amis de la Réforme. Plus de cent d'entr'eux se présentèrent brusquement devant le Grand-Conseil, où la majorité leur était contraire, et ils conquirent par la terreur le libre exercice de leur culte[21]. Ils obtinrent même par la médiation de Berne et de Bâle la promesse d'un colloque religieux pour l'année suivante. Haller vint leur prêcher l'Évangile. Le jour de son arrivée parut aux novateurs celui de leur triomphe. « C'est aujourd'hui, s'écria l'un d'eux, que Saint-Ours va suer. » O prodige ! on vit effectivement des gouttes de sueur couler sur le front de la sainte image; l'avoyer et le prévôt en furent témoins. Les cloches retentirent aussitôt. Une grand'messe tira d'angoisse le patron de Soleure. Une femme dévote menaça du couteau le prédicateur, auteur des tourmens du bon Saint, et Haller n'eut rien de mieux à faire que de s'enfuir à Berne. Une ambassade française occupa la scène après lui, et par ses relations suivies avec les cinq Cantons, elle lia plus étroitement Soleure à leur cause[22]. Plus de prédicateur évangélique, plus de colloque religieux. Des députés de Zurich, Berne, Bâle et Bienne, vinrent

[19] *Valentin Tschoudi.* Schwyz à Glaris, 8 juin 1530 (*A. Z.* CXXVIII, 1).

[20] *Valentin Tschoudi.* Rasdorfer à Zwingli (*Coll. Siml.* 19 mai 1529).

[21] Le 15 sept. 1529. Stettler. *Gloutz, dans le Musée suisse,* p. 757. « La foi, disait-on, étant un libre don de Dieu. »

[22] Actes des députés des IV villes à Soleure (*Coll. Siml.* XXVII).

se plaindre devant le Grand-Conseil de la violation de ses engagemens; on leur répondit: « Il y a assez de babil dans notre cité, et assez d'agitation, sans que nous travaillions à l'accroître; souffrez que nous commandions la modération à nos prédicateurs; et puissions-nous voir bientôt la fin de votre intervention! » Les députés se retirèrent en déclarant qu'ils s'en référaient aux ordres de leurs maîtres et rejetaient sur les Soleurois les suites d'une conduite passionnée. Quarante citoyens quittèrent avec eux la ville et se réfugièrent sur le territoire bernois[23]. Alors la crainte et les regrets s'emparèrent du Conseil de Soleure; il supplia Berne de n'accorder aucune assistance aux fugitifs, et promit à ceux-ci le libre exercice de leur religion. Berne exigea que cette promesse fût livrée sous forme authentique, et les émigrés rentrèrent dans leurs foyers.

Ces mouvemens étaient peu de chose en comparaison de ce qui se passait dans le voisinage de la Confédération. La paix de Cambrai et la retraite des Turcs devant Vienne avaient rendu à l'Autriche le calme et la force. Charles V avait parcouru l'Italie en triomphe et reçu la couronne des Lombards et celle de l'Empire des mains du pape humilié. Les fils de François I, retenus en ôtage à Madrid, lui servaient de garantie contre les attaques de la France. La paix paraissait rétablie entre l'Église et l'Empire, et ces deux grands pouvoirs n'avaient plus d'ennemi que les protestans d'Allemagne, à la fortune desquels se liait celle des Réformés de la Suisse. Grave fut l'appréhen-

[23] Pierre im Hag, banneret de Berne, au Conseil de Zurich; 5 déc. 1529 (*A. Z.* CCCCXXXI, 3).

sion des Cantons. Aussi se mirent-ils en mesure d'être bien informés, et attachèrent-ils leurs regards sur la Diète qui s'ouvrit à Augsbourg sous l'auspice des vœux les plus contraires. Zwingli, pour sa part, exhorta à la vigilance les hommes d'État de l'Allemagne protestante[24]. « Craignez Charles, leur écrivit-il, craignez-le, lors même qu'il joue le rôle de médiateur et d'ami; car il ne prend ce nom que pour nous plonger dans la sécurité du sommeil. Sa politique est de régner par le pape. On dit, et il est très-croyable, qu'il songe à opposer aux Grisons le châtelain de Musso; aux villes de Constance et de Strabourg, leurs évêques; à Berne, la Savoie; à Zurich, les cinq Cantons; à St.-Gall, l'abbé. Il promet à George de Saxe l'électorat de son cousin et anime les évêques du Rhin contre le landgrave de Hesse. Quand tout sera dans le trouble, arrivera une armée espagnole, et le soi-disant médiateur se montrera un ange de destruction. Prenons-y garde : il n'est arrêté que par le démembrement de ses forces; c'est à nous à ne pas les lui laisser rassembler. »

Un voyage que fit en Suisse l'abbé de St.-Gall donna une nouvelle vraisemblance aux craintes de Zwingli[25]. Réfugié à Uberlinguen, Kilian n'avait cessé de reporter ses regards vers les amis et les biens qu'il avait laissés dans l'Helvétie. Après la paix nationale, craignant de se voir privé de l'appui des cinq Cantons, il se mit un beau jour en chemin, couvert de l'habit séculier; il quitta sa suite sur la rive du lac de Constance, traversa

[24] Dans l'écrit intitulé, *Sommaire de ce qui a eu lieu à Venise*, inséré dans les *Archives d'Histoire suisse, cahier* II.

[25] *Acta monast. S. G.* IX.

le canton de Zurich, protégé par la compagnie du bailli de Kaiserstuhl[26], Zuricois attaché à l'ancienne croyance; il reçut à Zoug le vin d'honneur et, arrivé à Einsiedeln, il demanda aux Cantons, avoués de l'abbaye, de pouvoir se présenter à la conférence de leurs députés, qui devait avoir lieu à Wyl. Dans l'intervalle, de mauvaises nouvelles lui vinrent de divers lieux, mais surtout de Glaris; les Réformés y avaient arraché à la landsgemeinde une décision qui privait l'abbé de sa charge, jusqu'à ce qu'il eût prouvé par les Écritures la compatibilité des fonctions ecclésiastiques avec l'exercice d'un pouvoir temporel. Instruit de ce fait, Kilian n'osa se présenter à Wyl. Les gens de l'abbaye y parurent seuls et exposèrent aux députés des Cantons l'état du pays, ses déchiremens, et le désir qu'ils avaient de voir le gouvernement des moines remplacé par celui d'un Conseil qu'ils éliraient eux-mêmes. Les avoués ne purent s'accorder sur la réponse à faire et convinrent qu'ils se réuniraient de nouveau pour la donner. L'abbé, de son côté, remplit toute la Suisse de ses doléances et de ses cris.

Mais Zurich était bien résolue à ne point laisser échapper l'occasion d'écraser le plus redoutable adversaire qu'elle eût dans les limites de la Confédération. Elle déclara n'être pas moins l'avouée des sujets que du prince de St.-Gall; elle s'éleva de nouveau contre l'illégalité du pouvoir temporel placé dans les mains d'un moine et proclama l'élection du religieux qui prenait le titre d'abbé « illégale et entachée d'immoralité. » Passant ensuite des protestations aux

[26] Corneille Schoulthess.

faits, elle convint avec Glaris de donner une constitution aux sujets de l'abbaye, et elle arrêta ce qui suit[27] : « Le capitaine du pays exerce l'autorité première. Il est élu, selon l'usage, par les Cantons avoués, et demeure en charge deux ans. Il doit être un ami de la parole de Dieu et jurer de la défendre. Il préside, à la place du bailli impérial, la cour criminelle. Cette cour est composée de douze membres, dont quatre sont élus par le capitaine et huit par le pays. Elle nomme aux emplois. Les prédicateurs de la sainte-parole sont choisis par les communes entre les candidats reconnus à Zurich, à St.-Gall ou à Constance, capables d'exercer le ministère; ils ne peuvent être privés de leur place que le capitaine et les Douze n'aient jugé des motifs de leur déposition. Le pauvre peuple est délivré des charges que la superstition lui avait imposées; et pour qu'en ces temps de cherté il soit plus facile aux honnêtes gens de secourir les malheureux, nous permettons d'employer le produit des vaines décorations des églises au soulagement de l'indigence. » Cette réforme politique déconcerta l'abbé, qui, voyant ses amis eux-mêmes désirer impatiemment son départ, reprit, non sans péril, la route d'Uberlinguen, avec l'or dont il était chargé. Ses partisans essayèrent encore de profiter du mécontentement des St.-Gallois, qui avaient espéré l'indépendance et se voyaient trompés dans leur attente; ils excitèrent un soulèvement à Wyl. Mais en peu d'heures le tocsin eut appelé toute la Thurgovie sous les armes et l'émeute fut étouffée. Des médiateurs accoururent; ils convoquèrent tout le peuple du pays à une assemblée, dans laquelle les orateurs des deux par-

[27] Voyez *Archives d'Histoire Suisse, cahier* II.

tis firent tour à tour valoir leurs motifs et leurs promesses. Les avocats de la Réforme l'emportèrent et leur triomphe devint pour les cinq Cantons un nouveau sujet de crainte et d'inquiétude.

Ces Cantons avaient été blessés dans leur orgueil par la paix nationale. La légère indemnité qui leur était imposée pour les frais de la guerre, mécontentait leur indigence. La disette acheva de mettre à nu leur pauvreté. En outre, la manière dont Zurich usa de son influence sur les bailliages, les dépouilla de droits incontestables. Ils ne livrèrent pas moins de nouvelles armes à leurs adversaires par une politique où la fierté s'alliait à la faiblesse. Ils refusèrent sous de frivoles prétextes de produire l'acte de leur alliance avec le Valais, qu'ils avaient pris l'engagement de mettre sous les yeux de la Diète. La landsgemeinde de Schwyz déclara, à une grande majorité, ne vouloir point déposer les branches de pin, signe de ralliement du parti catholique [28]. Les provocations et les injures demeurèrent impunies, bien que dans les actes publics on montrât la volonté de les châtier [29]. C'en était assez pour que Zurich crût pouvoir justifier sa conduite à l'égard des bailliages et du pays de Saint-Gall. Elle commit toutefois une faute grave en agissant comme elle le fit envers les peuples des pays sujets. Si elle les eût affranchis, ils se seraient ralliés à la cause de la Réforme, dont la prépondérance aurait été assurée pour toujours dans la Suisse orientale. Elle préféra à la force morale, que ce procédé lui eût donnée, un accroissement matériel et une possession incertaine,

[28] B. Weiss.

[29] Berne à Zurich, 12 sept. 1530. Lettre de St.-Gall du 27 août. Zurich à Schwyz, 28 nov. (*A. Z.* DCXII, 2. DCXXI, 1. *Coll. Siml.*)

acquise aux dépens de ses plus anciens alliés. Le premier effet de sa manière d'agir fut de jeter Berne dans la défiance et de la rapprocher des Catholiques. Jean Golder, avoyer de Lucerne, homme d'une singulière prudence, et Joseph Am Berg, de Schwyz, se rendirent à Berne : « Chers Confédérés, dit Golder[30], nous venons mettre notre droit et notre sort entre vos mains. Nous nous croyons lésés par la conduite de Zurich ; dissuadez-nous, si nous avons tort de le croire ; mais si Zurich est injuste, séparez-vous d'elle. Après nous avoir écoutés, écoutez-la ; après avoir prêté l'oreille à ses allégations, écoutez les nôtres. » Berne entendit favorablement ce langage, et garantit aux cinq Cantons la fidèle observation de la paix nationale. Elle était près de tendre la main aux Catholiques modérés, lorsque la nouvelle qu'une Diète impériale allait s'assembler à Augsbourg se répandit en Suisse ; à ce bruit la voix des hommes passionnés l'emporta de nouveau. Ils soufflèrent dans les cinq Cantons le feu de la discorde. Ils persuadèrent au peuple que le diable en personne avait été vu à la landsgemeinde de Glaris. Ils cherchèrent à prouver aux hommes moins ignorans que l'indocile incrédulité des hérétiques rendait impossible tout rapprochement. « Comment, s'écriaient-ils, les alliances seraient-elles sacrées pour des gens qui n'ont pas de religion ? Allez les convaincre d'erreur ; ils vous accuseront de sophisme. Adressez-les au droit canon ; le droit canon, vous diront-ils, est l'œuvre des bonnets pointus. Renvoyez-les au droit séculier ; ils n'en ont que faire : ne dérive-t-il pas de l'Empe-

30 Haller à Zwingli, 21 janv. 1530 (*Thes. Hott.* D. 5).

reur? Parlez-leur des Pères, niaiseries; des Conciles, ils ont erré; des Écritures, ils les rejettent quand elles les contredisent. Leur montre-t-on l'antiquité de la foi, ils répondent que quinze siècles ne font pas une vérité d'une erreur. Les prophètes sont obscurs. Le diable a fait des miracles. Christ!... ils tordent le sens de ses paroles. Le fer seul peut arrêter une plaie aussi rongeante. Heureusement l'empereur arrive et ses yeux sont ouverts[21]! »

Charles V approchait effectivement; et l'heure était venue où Zwingli, tout en croyant servir la religion et la liberté, allait travailler à jeter Zurich dans l'abîme où il se précipita lui-même avec elle. Il parut avoir oublié ce qu'il avait prêché d'une voix si forte quand Zurich se dégagea des liens de la France, ce que jamais la Suisse ne méconnaîtra impunément, c'est que les Confédérés ne peuvent faire de guerre juste que pour défendre leur liberté et que leur seul appui doit être le bras du Tout-Puissant. Ce résultat d'une expérience chèrement achetée, cette vérité, condition de paix et de vie pour la Confédération, Zurich avait bien su la proclamer quand les cinq Cantons commencèrent à traiter avec l'Autriche, et elle eut à peine signé la paix nationale qu'elle se mit à traiter elle-même avec l'étranger. Nous avons assisté aux conférences de Marbourg et connaissons les plans auxquels Zwingli s'était associé. Il ne fut pas plus tôt de retour dans sa patrie qu'il songea à les mettre à exécution. Collin se rendit à Venise[22]. Seul, sans

[21] *Salat.*

[22] *Autobiographie*, 11 déc. 1529. Son rapport dans la *Coll. Siml.* — et dans les *Arch. d'Hist. Suisse.*

suite, et sans éclat, il demanda l'entrée du sénat vénitien, rappela la vieille amitié des deux républiques, appuis de la liberté européenne et l'objet de la haine des princes; il fit voir l'empereur marchant à grands pas à la monarchie universelle, et enfin il se présenta comme venant au nom de ses seigneurs de Zurich, et des cités unies en une combourgeoisie chrétienne, pour traiter de communs intérêts. Le doge répondit par des témoignages vagues de bienveillance, et fit connaître que Venise venait de s'allier à l'empereur, après avoir reçu de sa majesté impériale l'assurance que la paix de l'Allemagne était l'objet de tous ses vœux. Telle fut la réponse publique du doge. En particulier, Collin entendit un tout autre langage. On l'entretint des projets ambitieux de l'empereur et des moyens de les prévenir; on le laissa persuadé qu'en cas de guerre, on pourrait compter sur les vœux, peut-être même sur la secrète coopération des Vénitiens. Dans le même temps Zurich entrait en communication avec l'ambassade française. Les ambassadeurs, sous le prétexte que les desseins cachés du chef de l'empire réclamaient une alliance des Suisses avec le roi, avaient déjà tenté quelques démarches auprès de Zwingli[33]. Celui-ci leur envoya le projet d'une alliance qu'il proposait de mettre à la place de celle de 1521. Cette pièce singulière avait la forme d'une adresse faite par le roi aux cités de la combourgeoisie chrétienne, et le réformateur y mettait simplement dans la bouche du monarque les paroles suivantes : « Aucune puissance n'a, jusqu'à ce jour, opposé à

[33] Un ami de Zwingli, Jean Travers, était leur négociateur. Leurs lettres, en latin barbare, se trouvent *Thes. Hott.* XV.

la tyrannie de l'empereur romain une résistance plus ferme que la France unie à l'Helvétie. Aussi Sa Majesté, qui voudrait être alliée de la Suisse entière, s'afflige-t-elle de l'obstacle qu'elle rencontre dans les différends des cinq cantons avec les villes. Qu'au moins les États qui n'ont pas encore pris parti dans ces querelles, Glaris, Fribourg, Soleure, Appenzell, le Toggenbourg aussi, s'allient à la France. Les articles contraires à la parole de Dieu, qui n'ont pas permis à Zurich de prendre part à l'ancien traité, seront retranchés de celui-ci. A cette fin l'acte de l'alliance sera soumis au jugement des théologiens de la Suisse réformée. L'alliance sera de vingt ans et aura pour premier but la défense de la religion chrétienne. Les troupes des républiques seront stipendiées par le roi, lorsqu'elles le serviront; les secours que Sa Majesté enverra aux Cantons en artillerie et en cavalerie demeureront à sa solde. » Zwingli demandait encore que l'accession à ce traité fût ouverte au landgrave de Hesse, au duc de Wurtemberg et à quelques villes de l'Allemagne méridionale; il se faisait fort de les y décider. Telles étaient ses propositions. Maigret et Boisrigault rirent sans doute de bon cœur, en reconnaissant l'adresse avec laquelle le réformateur avait substitué le mot *Évangile* au mot *Lombardie* de l'ancien traité. L'idée de soumettre les transactions politiques de la France à la censure des prédicateurs zuricois dut leur paraître admirable. Au reste, ils se trouvèrent instruits des desseins de Zurich, et le désir de les connaître avait peut-être été le seul but de leurs démarches. Ils n'allèrent donc pas plus loin et prièrent Zwingli de laisser mûrir les événemens.

Pendant que duraient ces négociations, les regards

de tous les partis étaient tournés vers Augsbourg, où l'empereur travaillait à pacifier la chrétienté. Les Cantons catholiques avaient envoyé à Augsbourg une députation[34]; l'abbé de Saint-Gall s'y était rendu en personne, et les Cantons réformés y avaient leurs amis et leurs explorateurs[35]. On ne fut pas long-temps sans éprouver les funestes effets du différend qui s'était élevé entre les Évangéliques sur le sujet de la Cène. « Les Luthériens, écrivit Stourm à Zwingli, sévissent bien moins contre Rome que contre nous, et si les rigueurs des Catholiques ne les rejettent pas dans nos bras, ils sont séparés de nous à jamais[36]. » En effet, l'empereur profitait de ces divisions avec adresse, et le parti catholique feignait de se rapprocher des Luthériens afin de perdre les Réformés. Complots, secrètes conjurations, projets tendant à renverser tout ordre établi, il n'y eut pas de crime qu'on n'imputât à ceux-ci. Leur interprétation libre des Écritures fut traitée d'insolent mépris pour tout ce qu'il y a de saint et de sacré[37]. L'empereur avait demandé communication des diverses confessions de foi; on releva les expressions grossières qui se rencontraient dans celle de Zwingli[38]. L'irritation était si grande envers les cités de la combourgeoisie chrétienne, que Philippe de Hesse n'osa prendre ouvertement leur défense. D'un autre côté, les envoyés des cinq Cantons et Hébolt de Soleure avaient été accueillis

[34] *Arch. luc.* Diète de Brounnen, du 6 août 1530.

[35] Entr'autres le chancelier Friedbolt de St.-Gall, les envoyés de Constance et de Strasbourg.

[36] Du 31 mai (*Coll. Siml.* XV).

[37] Stourm à Zw., 20 juin (*Coll. Siml.* XVI).

[38] Bucer et Capiton à Zw. 23. VI. 1530 (*Coll. Siml.*, XVI).

avec solennité; on les avait logés non loin de la cour, aux frais de l'empereur, et ils étaient admis fréquemment à voir la personne du monarque[39]. A la fin cependant, les Réformés sortirent de la position difficile où les avait d'abord jetés l'abandon des Luthériens. Ceux-ci cessèrent de s'allier contre eux avec les Catholiques, et tous les Évangéliques se rapprochèrent à la voix de Capiton et de Bucer[40].

Tandis que Strasbourg s'efforçait de servir de lien entre les protestans du nord et ceux du midi, ses théologiens, Bucer et Capiton, s'attachaient à remplir le même rôle envers Luther et Zwingli. Ils avaient, eux aussi, présenté leur confession de foi à l'empereur; mais dans cette confession, ils s'étaient exprimés au sujet de la Cène d'une manière si indéterminée que chacun des deux partis put croire qu'ils avaient adopté son interprétation[41]. A Ausgbourg, ils s'étaient d'abord rapprochés, autant qu'ils l'avaient pu, des théologiens du nord de l'Allemagne. Vers la fin de la Diète, une pensée nouvelle se présenta à leur esprit. Bucer se rendit auprès de Luther[42]. Habile à manier la langue, il rédigea en présence du réformateur allemand une formule dans laquelle, conservant à peu près toutes les expressions de Luther, il les adou-

[39] Friedbolt, le 16 juin. Bucer à Blaarer, le 15 août. (*Coll. Siml.*) *Fridolin Sicher.*

[40] Capiton à Zwingli, le 27 septembre (*Coll. Siml.* XXVII). Friedbolt à Vadian, 20 juillet. Vadian à Zwingli, 16 août. Philippe de Hesse à Zwingli, 4 septembre (*Coll. Siml.* XXVI).

[41] Voyez Confessio tetrapolitana, Felsii dissertatio de eâ 1753. G. de Zell à Zwingli, 28 oct. (*Coll. Siml.* XXVII).

[42] Voyez *Schrœckh* XXXVI. *Planck*, *Gesch. des Protest. Lehrbegriffs* III et *Seckendorf* de concordia Viteberg. Bucer à Ernest de Luneboug. (*Coll. Siml.* XXVII).

cissait néanmoins, les délayait et en élargissait le sens par des paraphrases indéfinies. Revenant ensuite à Zwingle et à Œcolampade, il leur soumit sa formule et chercha à les gagner à son projet d'union. La douceur d'Œcolampade fut près d'être séduite [43]. Pour Zwingle, il déclara que la complaisance seule ne lui ferait pas faire un pas en arrière. « Non, dit-il, la paix ne saurait être de longue durée, si elle ne doit être que le prix de la dissimulation. Unis aux Luthériens sur les choses essentielles, que n'abandonnons-nous cette querelle déplorable! N'oublions pas que Dieu ne vieillit point, et que son bras peut toujours nous atteindre [44]. » Berne tint un semblable langage au Conseil secret de Strasbourg : « Pourquoi, demanda-t-elle [45], Bucer s'exprime-t-il aujourd'hui beaucoup plus obscurément qu'il ne le faisait lorsqu'il était avec nous? En vérité, pouvons-nous retourner d'une notion claire à des idées confuses, et devons-nous exposer au scandale notre Église naissante? »

Sur ces entrefaites la diète d'Augsbourg prit fin d'une manière propre à nourrir l'inquiétude. La plupart des princes protestans s'en étaient éloignés dans la crainte de mesures violentes. Leurs chargés-d'affaires avaient refusé de souscrire les actes de la Diète, dont on s'était borné à leur offrir lecture, sans vouloir en donner communication par écrit. Il n'était bruit que d'une réunion à Cambray des têtes couronnées de l'Europe et d'une alliance étendue, destinée à re-

[43] Œcolampade à Zwingli, 19 nov. 1530 (*Coll. Siml.* XXVII).

[44] Lettre de Zwingli et de ses collègues aux députés zuricois à Bâle, du 20 nov. (*Coll. Siml.*).

[45] Le 24 février 1531 (*A. Z.* CCCCXXXI, 3).

lever la gloire de l'Église et celle des princes[46]. Que feront les États évangéliques ? Le landgrave de Hesse sollicita les villes suisses de se tenir prêtes à tout événement[47]. Bâle invita Zurich à faire partir une ambassade pour la France. Zurich se contenta d'envoyer Collin à Soleure, où il apprit de la bouche de Maigret que François I n'avait point été à Cambray, et que loin de songer à s'allier avec l'empereur, il secourrait plutôt par de l'argent les villes qui feraient la guerre à son rival. « Peut-être obtiendrez-vous davantage, ajouta l'ambassadeur français; mais il faudrait que Zwingli rendît compte au roi de sa doctrine, particulièrement en ce qui concerne les rapports des sujets avec les gouvernemens[48]. Zwingli fit au monarque sa profession de foi[49]. Néanmoins ses regards se tournaient avec bien plus d'espoir vers l'Allemagne que vers la France, et l'extension de la ligue des cités chrétiennes était particulièrement l'objet de ses vœux. Strasbourg avait été admise à cette ligue[50]. Elle en demanda l'entrée pour Philippe de Hesse; mais Berne, lente à se mouvoir et soigneuse de resserrer le lien qui l'unissait aux Confédérés, rejeta obstinément cette proposition[51]. Bientôt il fut question d'une association nouvelle. Au moment où les députés protestans quittaient Augsbourg, l'électeur de Saxe leur avait soumis le projet d'une union de tous les États évan-

[46] Bâle à Zurich, 1 oct. (*A. Z.* DCXII, 6).

[47] 19 oct. *A. Z.* DCXVIII, 3.

[48] Rapport de Collin, du 5 avril 1531 (*A. Z.* VI, 5).

[49] *Expositio christianæ fidei.* Se trouve à la Bibliothèque royale, à Paris.

[50] *Bullinger. B. Weiss. Arch. d'Hist. Suisse.* I. année. III cahier.

[51] *Arch. d'hist. Suisse.* Première ouverture à Bâle le 27 avril. *Stettler. Bullinger.* Accession de Zurich le 30 juillet (*Protocole*); de Bâle le 16 nov. (*Ochs* VI, 20).

géliques[52], et cette union fut contractée à Smalkalden. Le landgrave invita les villes suisses à y accéder[53]. Bâle s'y montra disposée, Zurich saisit la main qu'on lui tendait, et Berne elle-même fut près de donner son adhésion, sur la nouvelle qui lui vint[54], que l'empereur, étant à Bologne, avait pressé le duc de Savoie de s'emparer de Genève. Mais arriva une nouvelle lettre du landgrave[55], portant que Luther exigeait de Zwingle et d'OEcolampade des explications formelles et un engagement écrit; l'entrée des villes suisses dans la ligue était à cette condition. Cet incident suffit pour tout rompre. Zwingli ne chercha plus qu'à accroître la combourgeoisie chrétienne et sollicita Vadian de travailler à y faire entrer les villes souabes de Memmingen, de Lindau et d'Ysni[56].

Dans ce temps les regards de Berne se portaient sur la frontière française comme ceux de Zurich vers l'Allemagne. Le duc de Savoie et les gentilshommes du Pays-de-Vaud étaient des voisins inquiets. Ils menaçaient principalement Genève, qui, faiblement protégée par son évêque, avait fait un traité d'alliance et de combourgeoisie avec Berne et Fribourg. Les germes de la Réformation commençaient à se développer à Genève. Cette ville aimait la liberté et était haïe des gentilshommes. Ils formèrent contre elle la *Ligue de la cuiller*. Des citoyens bannis pour leur dévouement

52 Stourm aux XIII conseillers de guerre, 15 oct. (*A. Z.* DCXII, 3).

53 Philippe à Zwingli, 25 janvier 1531 (*Coll. Siml.* XXVIII).

54 Constance à Zurich, 15 déc. 1530 (*Coll. Siml.* XXVII).

55 Philippe à Stourm et Bucer, 31 janvier 1531 (*Coll. Siml.* XXVIII).

56 Zwingli à Vadian, 5 avril 1531 (*Coll. Siml.* XXVIII). *Stettler.* « Les meilleurs amis sont les plus anciens et les plus prochains. Qui s'allie au loin, se donne grand'affaires, et s'il va porter secours, il le fait à son dommage. »

à la Savoie, et nommés Mamelus à cause de cette apostasie envers leur patrie, allèrent grossir la ligue; l'évêque Pierre de la Beaume quitta lui-même la ville et se joignit aux chevaliers. Une multitude armée marcha à la conquête de Genève, tandis que le maréchal de Bourgogne s'en approchait à l'ouest avec six mille fantassins et cinq cents chevaux. Les Genevois demandèrent en hâte les secours de Fribourg et de Berne. D'Erlach se mit en marche avec cinq mille soldats ; les Fribourgeois le joignirent au nombre de quinze cents et les Soleurois de cinq cents hommes. Les villes de la combourgeoisie chrétienne furent invitées à se tenir prêtes au besoin. La petite armée traversa le Pays-de-Vaud, livrant plusieurs couvens aux flammes, après y avoir détruit les tableaux et les images; elle s'avança pillant, incendiant, et tirant une barbare vengeance des gentilshommes. La terreur, marchant devant elle, suffit à disperser la multitude qui assiégeait Genève. Les Confédérés entrèrent, sans avoir vu l'ennemi, dans les murs de la cité alliée, qui les accueillit en frères. Le duc s'excusa sur l'ignorance où il était de l'entreprise tentée par la noblesse, et, protestant de ses intentions pacifiques, il pressa les Suisses de rappeler leurs soldats. Berne, qui n'ignorait pas d'où l'attaque était partie et qui savait que le duc n'avait blâmé les gentilshommes qu'à cause de leur précipitation, demanda six ôtages et pour gages la ville de Payerne et le château de Romont. Des délégués de toutes les parties de la Confédération arrivèrent sur ces entrefaites, et par leur médiation un traité fut conclu le 19 octobre à Saint-Julien. Il portait que le Pays-de-Vaud tomberait en partage à Berne et à Fribourg du jour où le duc laisse-

rait une fougueuse noblesse attenter de nouveau à l'indépendance de Genève. A la fin d'octobre, les Confédérés regagnèrent leurs foyers[57].

Cette campagne était à peine terminée, que la Suisse se crut menacée d'une attaque plus sérieuse du côté du midi. Le châtelain de Musso venait de recevoir de l'empereur le titre de marquis et de prendre à sa solde neuf cents hommes de troupes espagnoles[58]. Tout-à-coup il se jette sur la Valteline avec ses brigands, et s'empare de Morbegno. Il se persuadait que les Cantons, divisés comme ils l'étaient, n'enverraient aucun secours aux Grisons, et que ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, seraient contenus sans peine, d'un côté par les bandes de son beau-frère, Dietrich d'Embs, et de l'autre par les siennes. Un bruit de guerre courut dans les vallées de la Rhétie, qui versèrent sur la Valteline la multitude confuse de leurs combattans. En vain Diétéguen de Salis essaya de mettre un frein à la sauvage impétuosité de ces milices; elles se précipitèrent sur Morbegno, et Salis, à qui il ne resta d'autre alternative que de se mettre à leur tête, périt dans un inutile assaut. Les Grisons durent se retirer avec perte sur Sondrio, où ils se retranchèrent. On vint leur dire que Dietrich approchait avec trois mille lansquenets, et que l'empereur se tenait prêt à l'appuyer. A cette nouvelle ils implorèrent un prompt secours des Confédérés. Ceux-ci,

57 *Bullinger.* — *A. Z.* CVI, 4. — *Stettler.* Le développement de ces faits se trouvera au volume suivant, dans lequel l'auteur se propose de retracer dans leur ensemble les événemens dont la Suisse française était alors le théâtre.

58 *Bullinger. Galeazzo Cappella, de bello Mussiaco. Val. Tschoudi. Jovius hist. novo-comensis.*

les cinq Cantons exceptés, n'hésitèrent point à faire partir leurs soldats[59]. Onze mille hommes se mirent en marche. Les milices de Zurich et de la Suisse orientale s'avancèrent par Côme, le Septimer et Chiavenna; celles de Berne et des états occidentaux par le val Misocco sur Bellinzona et Porlezzo. A leur approche Médicis dégagea avec adresse ses Espagnols, qui formaient la garnison de Morbegno, fit retraite sur le lac de Côme et s'enferma dans ses châteaux. On regardait celui de Musso comme imprenable tant que Médicis serait le maître du lac. Les Confédérés vinrent en former le siége. A peine établis dans leur camp, ils apprirent que le gouvernement autrichien s'étant opposé à l'expédition de Dietrich, ils n'avaient point à redouter l'intervention de l'empereur. En même temps, des ambassadeurs du duc de Milan leur apportèrent les assurances de l'amitié de ce prince et l'offre de lui abandonner les fruits de la guerre avec le soin de la terminer. Impatiens de rentrer dans leurs foyers[60], les capitaines suisses saisirent avidement cette proposition. Il fut convenu que le duc armerait des barques sur le lac de Côme, ferait bonne guerre à Médicis et n'y mettrait fin qu'après avoir rasé le château qui servait de retraite à l'aventurier. La Valteline était rendue aux Grisons. Les conquêtes, faites sur les deux rives du lac, étaient abandonnées au duc de Milan pour le prix de trente mille florins. Huit cents Grisons devaient demeurer au service du duc et douze cents Suisses rester à sa solde, jusqu'à

[59] Baden 26 mars 1531. (*A. Z.*) George Gœldli commandait les Zuricois, et François Nägueli les Bernois.

[60] Jean Schmied, aumônier zuricois, à Zw., 12 avril 1531 (*C. Simml.* XXVIII).

la fin de la guerre. Cette convention faite, les milices des Cantons rentrèrent dans leurs foyers. La guerre fut continuée par le comte Bentivoglio, qui la termina en mars 1523. Musso fut rasé. Médicis eut la liberté de se retirer à Verceil, après avoir donné des gages de sa tranquillité à l'avenir.

Les cinq Cantons, bien loin de prendre aucune part à ces expéditions[61], avaient même espéré l'humiliation des protestans. Ils s'assemblaient fréquemment entre eux, le plus souvent à Brounnen, et s'alliaient de jour en jour plus étroitement. Les amis que l'Évangile comptait à Schwyz et à Zoug furent réduits à s'exiler de leur patrie[62]. Enfin les cinq Cantons, voulant justifier l'éloignement où ils se tenaient de leurs Confédérés, en déposèrent les motifs dans un écrit, qu'ils présentèrent à la Diète de Baden au commencement de l'an 1531. « Personne, disaient-ils, personne, que nous sachions, ne nous accusera de n'avoir pas vécu fidèles à nos anciennes alliances, et c'est avec la même bonne foi que nous avons observé les articles de la paix nationale. Pourquoi faut-il qu'on les viole à notre égard? Vous savez quelle a été la conduite de Zurich dans les bailliages et quels sont nos sujets de plainte contre elle. Nous avons demandé justice; justice nous a été refusée. Quel parti nous reste-t-il à prendre, sinon d'élever notre cri jusqu'au ciel, et d'attester le Très-Haut que les voies de droit sont

[61] A la demande que Berne leur fit de marcher contre le duc de Savoie, ils répondirent par l'envoi de médiateurs, ne se croyant pas obligés à davantage par les traités (*Recès de Brounnen*, 7 oct. 1530. *A. Z.*).

[62] Adrien Nischle, Meinrad Am Berg, (Instructions aux députés zuricois à Bâle, 8 février 1532. *C. Simml.* XXVIII.) Werner Steiner, et Pierre Colin (*Kirchhofer, IV. Steiner*).

interdites chez les Confédérés! de le prendre à témoin que l'on sait aujourd'hui commenter les traités de façon à se dispenser de les remplir! Nos péres n'ont point connu de si basses manœuvres; et notre patrie se trouvait bien de leur ignorance. Confédérés de Zurich! vous pouvez avoir des motifs de décliner le recours à la justice; mais il ne vous sied pas de juger vous-même de la valeur de ces motifs; on n'est pas à la fois juge et partie. Faites, au reste, comme vous l'entendrez; mais si la paix que nous désirons est rejetée, Dieu prononcera. C'est Dieu qui donne la grâce et la victoire, qu'il ne nous a pas refusées jusqu'ici. Quand il a permis que nos péres fussent sous le coup du mépris, ç'a été pour les couronner bientôt après de gloire et d'honneur[63]. »

Un fait nouveau vint ajouter à l'amertume de ce langage. Le Rheinthal croyait avoir justement à se plaindre de la conduite immorale et violente des baillis que lui envoyaient les petits Cantons. Il en vint un de l'Unterwald qui par le jeu, l'ivrognerie et l'excès de ses débordemens, se fit haïr plus encore que ses prédécesseurs. Jean Kretz était son nom[64]. On le soupçonnait d'être vendu à l'Autriche. Il fut forcé de s'enfuir. Bientôt des députés le ramenèrent dans son bailliage; mais ils n'eurent pas plus tôt touché la frontière, que Kretz fut saisi en leur présence, et conduit prisonnier à Altstetten. La colère des cinq Cantons fut vaine; ce fut sans succès qu'ils demandèrent l'extradition du prisonnier. Le Rheinthal tout

[63] Recès de Baden, 8 janvier 1531. (*A. Lucern.*) *Instructions aux députés, dans la Coll. de Mullinen.*

[64] *Bullinger. Salat.*

entier leur répondit : « Il y a long-temps que nous vous demandons pour baillis des hommes honnêtes. Il y a long-temps que vous fermez l'oreille à nos sollicitations. Kretz a fait ce que d'après son serment et son devoir il eût dû punir chez d'autres ; justice sera faite de lui [65]. » Il fut relâché cependant, à la demande de Berne et de Zurich [66], mais sans que l'orgueil blessé des Cantons catholiques se trouvât satisfait.

Il faut le dire néanmoins, la conduite politique des cinq Cantons fournit peu matière aux reproches des Réformés. Il n'existait aucune preuve qu'ils eussent traité avec l'Autriche à Augsbourg ou qu'ils eussent appuyé Médicis. Uri repoussait avec fierté jusqu'au soupçon, que Zurich faisait planer sur les Catholiques, d'agir avec déloyauté, et il s'en plaignit amèrement dans l'intimité des conférences de Brounnen [67]. Mais les hommes soupçonnés étaient à Lucerne, à Schwyz et à Zoug. C'étaient l'avoyer Houg et son fils, l'ammann Rychmouth [68] et le capitaine Schœnbrounner, qui, peu soucieux d'obéir aux ordonnances, insultaient impunément leurs adversaires. La violence de ces démagogues trahissait la soif qu'ils avaient d'en venir aux armes. Leurs injures, et celles d'un peuple plus grossier dans son immoralité que ne l'était aucun autre dans l'Helvétie [69], portèrent l'irritation

[65] *A. Lucerne*, 24 mars 1531.

[66] *Bullinger. A. Zur.*, 16 mars 1531.

[67] Recès des V Cantons, Lucerne, 6 mai 1531. (*A. Luc.*)

[68] Le cardinal de Sion se glorifiait d'avoir changé le nom de l'ammann *Armuth* (pauvreté) en *Richmuth* (orgueil de la richesse). Les Réformés l'appelaient *Uebermuth* (*présomption*).

[69] Les injures prodiguées à Zwingli sortaient presque toutes des plus

des Réformés au dernier point. Zurich convoqua les députés des villes. Elle les entretint des préparatifs de l'empereur et des desseins qu'elle supposait aux Catholiques. Puis elle les conjura de mettre un terme à un état de choses incertain et nuisible, d'enlever aux Cantons alpestres leur prépondérance usurpée, et de montrer au monde la ferme intention où étaient les Réformés de ne plus se laisser insulter impunément [70]. Les villes alliées de Zurich se montrèrent moins ardentes qu'elle. Berne, lente à s'émouvoir, réfléchie, et plus accoutumée à faire servir les autres à ses desseins qu'à se prêter à leur servir d'instrument*, fut d'avis de commencer par adresser aux cinq Cantons un sérieux avertissement, et si cet avertissement était méprisé, d'en venir à leur arrêter les vivres, avant de recourir aux moyens extrêmes. Bâle ne voulut pas non plus la guerre. Elle ne regardait pas comme un sujet de crainte les préparatifs de l'empereur, qui, menacé d'une invasion des Turcs, venait, disait-elle, de lui demander un secours en argent. La marche naturelle à suivre vis-à-vis des cinq Cantons lui paraissait être de les sommer d'observer les traités, et s'ils persévéraient à les enfreindre, de leur demander le renvoi de l'acte d'alliance. Mais Schaffhouse et St.-Gall rejetèrent à leur tour la proposition de Bâle. Elles témoignèrent la crainte de voir le peuple des montagnes, fier, insoumis, et aigri comme il était, n'ordonner que trop promptement le renvoi des traités de confédération; viendraient alors

mauvais lieux. On ne savait que l'accuser de bestialité et des vices les plus vils dans le plus bas langage.

[70] Instructions aux députés, 24 avril (*A. Z.* DCXII, 7).

* Addition du traducteur.

les regrets d'avoir détruit inconsidérément une vieille et sainte amitié. Elles préféraient donc suivre la voie des ménagemens. Pendant que les députés délibéraient, des envoyés de Schwyz et d'Uri arrivèrent à Zurich. Des amis de la paix avaient-ils inspiré cette démarche? était-elle dictée par la crainte ou par le sentiment d'avoir des torts à réparer? on ne sait. Les envoyés excusèrent leurs Cantons de n'avoir point marché contre Médicis, et après avoir cité quelques propos injurieux tenus par des Réformés[71], ils témoignèrent la ferme intention de mettre de leur côté un terme aux paroles offensantes. Ils ne recueillirent que du dédain. Le vin d'honneur ne leur fut pas même offert[72]. On les congédia en leur faisant cette courte et sèche réponse : « Nous attendons depuis long-temps que les actions s'accordent chez vous avec les paroles. » Le député d'Uri, plus encore que celui de Schwyz, rentra dans ses foyers, le deuil dans le cœur. Il raconta à ses concitoyens qu'il n'avait pu marcher dans Zurich qu'au milieu des injures du peuple[73]. Les hommes les plus pacifiques, sans se lasser de chercher de nouveaux remèdes aux plaies de la patrie, convinrent qu'il était devenu nécessaire de se tenir prêts à tout événement[74].

En effet les Zuricois voulaient la guerre, et c'est avec douleur qu'ils virent les députés des villes se séparer sans l'avoir résolue. Zwingli leur prêchait avec vigueur le devoir de marcher contre des Suisses assez

[71] Kuhkämme. Milchbengel. Une lourde caricature, faite à Berne, montrait l'ours fouettant cinq hommes nus et enchaînés.

[72] *W. Steiner, chroniques.*

[73] Recès des V Cantons. Lucerne 6 mai. (*A. Luc.*)

[74] *A. Luc.* Brounnen, 17 mai.

criminels pour se vendre à l'étranger, et l'obligation de ne point laisser s'écouler le jour propice pour refondre la Confédération et lui donner les formes nouvelles exigées par des temps nouveaux[75]. Ces paroles se redisaient au marché, sur les places et sur les chemins, et bientôt le gouvernement se vit contraint par l'opinion publique de faire savoir aux villes alliées que Zurich ne pouvait ni ne voulait demeurer davantage inactive. Il fallut réunir une nouvelle Diète; Berne la convoqua à Arau, et l'on y prit les résolutions suivantes : « Considérant les plaintes des Zuricois et les atteintes portées à l'honneur de tous les Cantons réformés par de honteuses calomnies; considérant d'une autre part qu'une campagne contre les cinq Cantons ruinerait en plus d'un lieu la moisson et ajouterait à la cherté des vivres; que la guerre, confondant l'innocent avec le coupable, mêlerait au sang des agitateurs celui des nombreux amis que la paix compte dans les cinq États; qu'enfin ces États pourraient se voir contraints à chercher des secours hors des limites de la Confédération; mais que, malgré ces motifs, Zurich persiste à vouloir marcher au combat; les villes se décident à fermer aux cinq Cantons leurs marchés, dans l'espérance que cette mesure prêtera force aux hommes amis de la paix et amènera ceux qui veulent la guerre à de salutaires réflexions[76]. » Zurich n'adhéra qu'avec peine à cette résolution. Elle n'y donna son consentement qu'après avoir entendu les députés assurer à diverses reprises que leurs cités ne répondraient certainement pas à un appel de

[75] *Bullinger.*

[76] Du 12 mai (*A. Zur.* DCXII, 7).

guerre. Elle céda enfin, et fut chargée avec Berne de notifier aux cinq Cantons la détermination prise[77]. Berne fit cette communication en peu de mots; Zurich en répétant tous ses griefs. Elle n'attendait aucun fruit des mesures auxquelles elle s'associait forcément. Zwingli prêcha. « Lorsqu'on traite son adversaire de criminel, il faut, dit-il, faire usage du poing en même temps que de la parole, et frapper si l'on ne veut être battu; puisqu'on est en droit d'affamer les Catholiques, on a celui de les combattre, et si par faiblesse on ne les attaque pas, ce seront eux qui saisiront les armes avec le courage du désespoir. » Cette prophétie de malheur était bien près de s'accomplir. Un cri de douleur et de colère retentit dans les montagnes et dans les vallées de la Suisse centrale. Avant même que les Réformés eussent arrêté le passage des vivres, l'argent était rare dans les Alpes, et dans une année de cherté, les choses nécessaires à la vie n'y pénétraient qu'avec peine. Mais soudain tout arrivage a cessé. Le père n'a que des larmes à donner à ses fils qui lui demandent du pain. Il voit languir sa femme et l'enfant qu'elle allaite. Le berger, manquant de sel, laisse tomber avec tristesse ses regards sur son troupeau; son troupeau, qui faisait son orgueil et son unique richesse. « Et ce coup nous est porté par nos Confédérés! » dirent avec indignation les hommes les plus sages. « Et ce sont les hérétiques rebelles et maudits, qui, après nous avoir enlevé les bailliages, agissent aujourd'hui de la sorte envers nous! » s'écrièrent les hommes violens. Tous saisirent leurs épées et se mirent à aiguiser la pointe de leurs

[77] Le 16 mai. (*Bullinger*).

hallebardés. De longues files de pélerins couvrirent le chemin d'Einsiedeln; ils allaient invoquer le Dieu de leurs ancêtres, et la conscience d'avoir été maltraités injustement ne tarda pas à se changer à leurs yeux en un présage de victoire [78].

[78] *Bullinger. Salat. Tschoudi mém.* 17 août 1531.

CHAPITRE IV.

La croyance populaire. — Diète à Bremgarten. — Zurich. Berne. — Les cinq Cantons. — Les Médiateurs. — Préparatifs de guerre. — Levée de boucliers. — Les Zuricois. — Bataille de Cappel (11 octobre). — La nuit après la bataille. — Mort de Zwingli. — Impression à Zurich. — Position sur l'Albis. — Les Catholiques. — Les Bernois. — Affaire du Goubel. — Le sénat zuricois se relève. — Démoralisation de l'armée. — Glaris et les Grisons. — Retraite des Réformés. — Invasion du territoire de Zurich. — Terreur. — Dernier effort. — Paix avec Zurich. — Paix avec Berne. — La Restauration. — Nicolas Wengi. — La Réforme bannie de Soleure. — Mouvemens populaires à Zurich ; à Berne. — Bullinger succède à Zwingli.

Des phénomènes effrayans, et qui sortaient du cours ordinaire de la nature, remplirent, avec les tristes événemens que nous venons de rapporter, l'intervalle qui s'écoula entre la campagne de 1529 et celle de 1531. Le peuple interpréta ces phénomènes selon ses croyances, et les hommes instruits, ayant l'imagination frappée, y virent souvent eux-mêmes de sinistres présages. L'été de 1529, succédant à un hiver d'une douceur extraordinaire, avait été froid et pluvieux. La moisson et les vendanges avaient manqué[1].

[1] On acheta le blé en Alsace et dans le Wirtemberg, les bœufs et les moutons en Hongrie. Des vers s'engendraient dans le vin. Des milliers de personnes, chassées de la Lorraine par la famine, erraient cherchant de l'herbe et des feuilles pour nourriture. *Bullinger. Val. Tschoudi.*

Plusieurs contrées avaient été ravagées par des inondations. Les maladies se joignirent à ces fléaux. Une surtout exerça au loin ses ravages : on la connaissait sous le nom de la *sueur anglaise*[2]; remontant le Rhin, elle promena jusque dans l'Helvétie l'inquiétude, la mort et le découragement[3]. Elle sévit une année presqu'entière. L'année suivante, parut une comète d'une singulière grandeur, traînant à sa suite, selon la croyance de ce siècle, l'effroi et le malheur[4]. Un soir, Zwingli et l'abbé de Wettingen la contemplaient, le visage sérieux, quand l'abbé, interrogeant Zwingli, lui demanda ce qu'il pensait du funèbre météore. « Il vient éclairer le chemin qui méne à mon tombeau, » répondit Zwingli. Il ajouta : « Dieu le permettra comme épreuve. Je ne désespère pas de l'Église, que le Seigneur saura garder; c'est aux hommes que je n'ai plus foi[5]. » Mais c'était surtout la multitude qui se nourrissait de sombres pressentimens, et qui se plaisait à accroître ses terreurs par des inventions ou par des interprétations superstitieuses. Du

[2] Elle commença en Angleterre, sous Henri VII, 1486. (*Sleidan, comm. Liv.* VI).

[3] Une ordonnance du gouvernement bernois en fait connaître les caractères et le traitement. Ses symptômes étaient des palpitations du cœur et un frémissement à la surface de la peau. La tête devenait douloureuse et l'abattement passait dans tous les membres. Une pustule se formait d'ordinaire sur la langue. On ordonnait une transpiration de 24 heures, durant laquelle le malade devait s'abstenir absolument de boire ou de manger, et se garder du sommeil. Ordonnance du 28 déc. 1529. *A. Bern.*

[4] La duchesse d'Angoulême, mère de François I, était à son lit de mort. On tira les rideaux et elle aperçut une comète. « Ah! dit-elle avec un cri d'effroi, ce signe menaçant n'est pas pour le peuple, c'est à moi d'entendre mon arrêt. » *Gaillard, Hist. de François* I, VII, 114.

[5] *Bullinger.*

sang avait jailli de terre; à Baden, il s'était échappé par torrens. A Zoug on avait vu un bouclier dans le ciel et sur le Brunig deux drapeaux flottant dans les nues. Des navires, portant des combattans aériens, croisaient sur le lac de Lucerne, et le bruit d'une affaire tumultueuse avait, durant la nuit, réveillé les habitans des bords de la Reuss[6]. On racontait des prodiges. On entendait parler de naissances monstrueuses. Chacun expliquait ces faits à sa manière et selon les vues de son parti. Toutefois le peuple, quelque préoccupé qu'il fût des écarts de la nature, obéissait à ses lois plus qu'à l'ordonnance cruelle qui lui commandait d'intercepter les vivres à des Confédérés. Les liens de bon voisinage, la compassion, l'amitié l'emportèrent sur la sévérité des décrets et sur les haines des partis. Glaris, bien qu'il eût adopté les résolutions des Réformés, se montra peu soigneux de les mettre à exécution[7]. Des vivres arrivèrent dans les Waldstetten par des chemins inaccoutumés, de nuit, ou cachés dans des ballots de marchandises. Les paysans bernois trompèrent, sans beaucoup de peine, la vigilance des autorités; étaient-ils surpris enfreignant l'ordonnance, c'était par des punitions fort légères qu'on leur faisait expier le crime d'avoir porté secours à des frères[8]. On n'était pas aussi indulgent à Lucerne, où plusieurs citoyens furent mis à la torture pour avoir lu des écrits zuricois[9].

[6] *Salat. Schanbrounner.* « On vit à Wettingen un chien portant une hostie dans sa bouche ; celui qui en fut témoin arracha l'hostie; mais ouvrant sa main, il ne l'y trouva plus. La main enfla. »

[7] *Val. Tschoudi. Coll. Tschoudi,* IX.

[8] *Salat.*

[9] *Bullinger.*

Cependant la France ne voyait pas sans inquiétude la guerre civile près d'éclater en Suisse. Craignant un renversement désavantageux à sa politique, elle intervint, en offrant sa médiation. Une Diète fut convoquée à Bremgarten; elle s'assembla en présence des ambassadeurs français, de ceux du duc de Milan et des envoyés de la comtesse de Neuchâtel[10]. Les députés commencèrent par assister à un service religieux. Les pasteurs Schouler et Bullinger prêchèrent la paix aux Confédérés. Puis Zurich et Berne se portèrent partie d'un côté, les cinq Cantons de l'autre, et les députés restans revêtirent l'office de médiateurs. Les deux Cantons demandèrent liberté pour la prédication de l'Évangile en tout lieu, observation plus fidèle de la paix nationale et punition des propos injurieux; les cinq réclamèrent, avant tout, la cessation des mesures prises pour leur intercepter les vivres, et ils déclarèrent ne vouloir répondre qu'après qu'il aurait été mis un terme à de cruelles hostilités. Les médiateurs s'épuisèrent en supplications, en propositions et en avertissemens inutiles. Et cette fois, et dans quatre Diètes qui s'assemblèrent encore à Bremgarten, les cinq Cantons persévérèrent invariablement dans leur demande. Ils finirent par quitter l'assemblée en déclarant d'une voix menaçante que, ce qu'on leur refusait malgré le droit et la justice, leurs bras sauraient le conquérir.

Plus le cri des Waldstetten se faisait entendre, plus il se manifestait de mécontentement à Zurich. Tandis que dans cette cité les uns invoquaient des mesures plus vigoureuses, d'autres se plaignaient de la cruauté de celles qu'on avait prises. Profitant de cette disposition

[10] *Ibidem*. Les Protocoles dans les manuscrits de M. de Mullinen.

des esprits, les nombreux ennemis de Zwingle et de la Réforme cessèrent de contenir leurs ressentiments et relevèrent la tête. Pour briser la résistance des nobles, Zwingle avait fait réduire le nombre des membres qu'avait leur tribu dans le Grand-Conseil à un nombre égal à celui des représentans des autres tribus; sur les plaintes du peuple, qui, souffrant de la disette, accusait de malversation les meuniers et les boulangers, Zurich avait fait une ordonnance pour empêcher ou punir le monopole [11]; quelques citoyens riches avaient expié sur l'échafaud le crime d'usure [12]; et tout ce qui se trouva frappé par la sévérité de ces coups s'unit aux moines et à leurs partisans pour accuser de la détresse générale un commun ennemi, l'héroïque adversaire de tous les abus dans l'Église et dans l'État. Ils montrèrent Zwingle au peuple souffrant, et le lui désignèrent comme provoquant à la guerre civile, comme se jouant à plaisir de tous les droits existants, et comme un nouveau Landenberg ou un nouveau Gessler. Aux bourgeois, ils le représentèrent comme le fauteur des gens de la campagne, aux campagnards comme le seul obstacle à la paix. L'intrigue, la méfiance et la division pénétrèrent jusque dans le Conseil. Plusieurs de ses membres refusèrent de se laisser charger de nouveaux travaux ou de missions nouvelles. Alors Zwingli, le cœur déchiré, se présenta devant le Conseil [13]. Il rappela ses onze années de constants efforts pour faire triompher l'Évangile; il exprima sa douleur de voir encore siéger dans le sénat des amis de l'or des étrangers, des hommes qui s'entendaient secrètement avec

[11] *Bullinger.*
[12] *B. Weis*, dans *Fussli, Mém.*, IV.
[13] *Bullinger.*

les cinq Cantons, qui étaient de mauvais pères et des économes infidèles envers leur patrie. On eût prévenu ces désordres, en suivant ses conseils; on ne l'avait point voulu, et cependant on faisait peser sur lui toute responsabilité. C'est ce qu'il ne pouvait supporter davantage; il donnait sa démission. — Des sentiments divers agitèrent l'assemblée; mais la majorité comprit que ce serait tout perdre que de renvoyer Zwingle à cette heure de crise. Les bourgmestres furent invités à s'aboucher avec lui, et bientôt, se rendant à leurs sollicitations, il reparut dans le Conseil pour jurer qu'il conserverait jusqu'à sa mort la charge que Zurich lui avait confiée. Les suites de cette démarche ne tardèrent pas à se manifester. Il fut interdit aux membres du gouvernement, sous peine de perdre leur charge, de se refuser aux commissions qui leur seraient données[14]. Zwingli, comme s'il se fût senti renaître, montra une activité nouvelle. Il partit une nuit, avec Colin et Werner Steiner[15], pour Bremgarten, où se trouvaient des députés bernois[16]; il les vit secrètement dans la maison de Bullinger, leur parla avec gravité, avec douleur, avec entraînement, et les supplia de prendre en considération les périls de la Réforme. Il se retira vers le matin. Bullinger l'ayant accompagné jusque hors des murs, trois fois, au moment de quitter l'ami qui devait bientôt lui succéder dans sa charge, Zwingli le bénit en répandant des larmes. « Mon cher Henri, lui dit-il, Dieu te garde! Dieu te garde! et sois fidèle à Christ et à son Église.» Ils se séparèrent profondément émus. A cet instant, Bullinger, hors de lui, crut voir dans le ciel

[14] *Protoc. Zur.* 6 août 1531.

[15] *Kirchhofer W. Steiner.*

[16] Jacques de Watteville et Pierre im Hag, deux amis de la Réforme.

un prodige qu'il n'a garde d'omettre dans ses mémoires.

Berne, comme Zurich, était travaillée en sens divers, et l'agitation y était aussi accrue par la disette et la souffrance générale. Elle n'avait pas manqué de publier son ordonnance contre les meuniers et les boulangers [17]. Les Anabaptistes avaient occasionné quelque trouble [18]. Mais un plus grave sujet d'inquiétude provenait du bruit répandu que l'on cherchait à renouer l'allianee avec la France [19]. Les mercenaires eurent toutefois le dessous, et n'osèrent mettre au jour leurs desseins. Les amis de la Réforme l'emportèrent; mais ce fut pour se diviser. Ils se partagèrent en un parti violent et en un parti modéré et plus nombreux. Au premier appartenaient Farel et Mégander; Farel, qui s'indignait de ce que, par une complaisante indulgence, on laissât Fribourg persécuter l'Évangile dans les bailliages communs [20]; Mégander qui, par sa haine contre les demi-mesures, et son ignorance des personnes et des choses, jeta souvent les hommes modérés dans de grands embarras. Ceux-ci comptaient dans leurs rangs Haller et les plus influens d'entre les magistrats attachés à l'Évangile [21]. Ils connaissaient l'affection que le peuple de la campagne portait aux cinq Cantons [22].

[17] *Stettler.*

[18] En avril. Voyez L. III, chap. I.

[19] *Kirchhofer. Berchtold. Haller.*

[20] Farel à Zwingli, Grandson, 1 oct. 1531 (*C. Simml.*, XXIX).

[21] Megander à Zw., 8 sept. 1531 (*C. Simml.*, XIX). Haller à Bullinger. (*Ibid.*).

[22] Le peuple ne pouvait comprendre qu'une loi qui lui ordonnait d'affamer des Confédérés pût être une loi chrétienne. On avait beau lui dire que les Catholiques, en privant leurs gens de la parole de Dieu, agis-

Ils savaient que récemment encore des gens de l'Entlibouch étaient venus hardiment visiter leurs voisins de l'Emmenthal, et les ayant rassemblés par paroisses, leur avaient raconté les sujets de leurs ressentimens [23]. A Lenzbourg, un envoyé bernois, ayant voulu s'assurer des dispositions des citoyens en cas de guerre, avait reçu pour réponse : « Nos seigneurs nous ont donné leur parole de ne point commencer de guerre pour cause de religion ; nous nous en référons à leur promesse [24]. » Sur la frontière méridionale, Berne redoutait une irruption des Valaisans [25]. C'étaient autant de motifs pour l'engager à ralentir et à mesurer sa marche [26].

La conduite des cinq Cantons était bien différente. S'ils ne désiraient pas la guerre, ils étaient au moins résolus à se procurer, le fer en main, l'importation des vivres. Des hommes de Schwyz traversèrent la Marche et s'emparèrent sur les bords du lac de Zurich de quelques bateaux chargés de marchandises [27]. Le bailli de Bremgarten fit conduire à Zoug plusieurs chariots de sel et menaça les bailliages d'une sévère vengeance, s'ils ne séparaient leur cause de celle de Berne et de Zurich. Rapperschwyl était un point important à conquérir. Sa possession eût assuré les communications des Waldstetten avec les St.-Gallois

saient moins chrétiennement encore ; il manquait à la foule un sens pour comprendre ce langage.

[23] Berne à Lucerne, 19 avril 1531. (*A Bern.*)

[24] Hallwyl à A. de Mullinen, 7 août (*C. Simml.*, XXIX).

[25] Nægueli et Tillmann à Berne, 8 août (*A. Zur.*, DCXII. 8). Berne comptait, il est vrai, des amis bienveillans parmi les hommes les plus considérés du Valais, et son bailli d'Aigle l'assura qu'il lui suffirait, pour avoir la paix, de témoigner qu'elle la voulait sincèrement.

[26] *Stettler.*

[27] *Bullinger. Salat.*

demeurés attachés à l'ancienne croyance, et, par eux, avec le Tyrol et le Vorarlberg. La plupart des membres du Conseil de la petite ville étaient catholiques zélés; il ne s'agissait que d'introduire avec leur aide une force qui suffît à contenir les Réformés. Il fut convenu que la troupe entrerait par détachemens peu nombreux. Tout manqua, et l'entreprise n'aboutit qu'au bannissement de l'avoyer, au renouvellement du Conseil et à faire de Rapperschwyl une alliée des Zuricois. Au midi, les cinq Cantons ne s'étaient pas contentés de rechercher l'appui des Valaisans; ils avaient vivement imploré l'assistance de Clément VII, et bientôt nous verrons, par l'ordre d'Ennius, un corps italien joindre ses drapeaux aux leurs. Enfin un conseil de guerre se forma à Lucerne, et trois des Cantons résolurent de se procurer des vivres par une expédition dans les bailliages libres. Schwyz accéda le quatrième à cette détermination. Uri tardait encore à prendre un parti. On commença les préparatifs de l'expédition dans l'espérance qu'il ne tarderait pas à se joindre à ses alliés.

Sur ces entrefaites, Glaris, Fribourg, Soleure et Appenzell, firent une dernière tentative de conciliation [28]. Ils proposèrent de confier aux Cantons médiateurs le jugement des propos injurieux et le soin de les punir, d'amnistier le passé, et de jurer qu'à l'avenir la paix nationale serait fidèlement observée; ces propositions agréées, la libre circulation des vivres

[28] Les actes de leurs conférences se trouvent dans les manuscrits de M. de Mullinen. Bullinger en a un extrait. Strasbourg et Constance se joignirent aux médiateurs.

devait être rétablie. Zurich et Berne se montrèrent disposées à adopter ces bases d'une réconciliation, sous réserve que l'Évangile pût être librement prêché dans les cinq Cantons aussi bien que partout ailleurs. Mais Lucerne repoussa fièrement les médiateurs et leur dit : « Nous n'avons à rougir ni devant Dieu ni devant les hommes de la réponse que nous avons dernièrement faite à Bremgarten, et nous n'en ferons pas d'autre. Dites aux villes que nous ne les voulons point pour pédagogues, que la foi que nous avons héritée de nos pères est une foi sainte; sainte comme l'est aussi notre manière d'interpréter les traités. Nous voulons justice, advienne que pourra. » Ce langage assez clair en lui-même fut encore expliqué aux médiateurs par tout ce dont ils furent les témoins dans les cinq Cantons. Partout éclatait l'indignation et retentissait le bruit des armes. Les envoyés ne tardèrent pas à reconnaître l'inutilité de leur démarche. Ils revinrent à Arau, auprès des députés des villes. Ceux-ci frémirent de colère; mais paralysés par la discorde et par le jeu caché des traîtres, ils ne surent prendre aucune résolution.

Zurich hésitait encore. Elle avait donné à trois de ses meilleurs capitaines le pouvoir d'appeler ses milices sous les armes et de se porter en avant; mais, chancelante, irrésolue, elle leur avait bientôt envoyé des ordres contraires. Le chef du conseil de guerre, Lavater, dans son découragement, s'était retiré à Kybourg. Au moment où la vigueur et l'accord eussent été le plus nécessaires, la méfiance régnait et chacun ne cherchait qu'à décharger sa tête d'une pesante responsabilité. Un long tableau de la conduite hostile des Catholiques,

de leurs menaces et de leurs préparatifs fut mis sous les yeux du peuple et ne servit qu'à l'effrayer[29]. Berne continuait à supplier qu'on ne précipitât rien. Soit crainte, soit coupables intentions, soit confiance présomptueuse, la plupart des membres des deux Conseils traitaient de fanfaronnades les menaces des cinq Cantons, et de bruits exagérés ce qui se disait de leurs préparatifs de guerre[30]. On envoya cependant à Coire le trésorier Edlebach pour demander aux Grisons un prompt secours en cas de nécessité. Les Grisons, reconnaissans de l'assistance qu'ils avaient reçue dans leurs démêlés avec Médicis, promirent, non point une agression, il est vrai, mais de se tenir prêts à défendre le territoire zuricois dès qu'il serait attaqué. D'un autre côté les cinq Cantons agissaient avec promptitude et avec un accord parfait. Uri s'était rallié. Une Diète s'assembla à Brounnen, et après lecture des alliances de la Confédération, les députés furent sommés, sous serment, de déclarer s'ils jugeaient que la guerre contre Zurich et Berne fût juste et légitime; tous répondirent affirmativement. Alors ils adressèrent aux États qui n'avaient point encore pris parti une invitation à embrasser leur cause, ou tout au moins à conserver la neutralité. Ils annoncèrent aux pays sujets leur prochaine irruption, en menaçant d'une terrible vengeance quiconque leur demeurerait opposé. Puis six cents Lucernois et cinquante volontaires de chacun des quatre autres Cantons marchèrent sur les bailliages libres[31].

[29] Lettres de l'abbé de Cappel à Bullinger (*Coll. Siml.*, XXIX).

[30] *Bullinger.*

[31] Deux narrations ont fourni la plus grande part des détails de la guerre, celle que l'on attribue à Égidius Tschoudi, et qui a été impri-

Cette division se mit en marche le 9 octobre et se grossit dans la route de quelques cents hommes des pays sujets. Elle arriva tard à Hitzkirch et n'y trouva plus le commandeur de Mullinen qui s'était réfugié à Bremgarten. A la vue des autels dépouillés et des images brisées, le zèle des guerriers catholiques s'enflamma, et joignant le caprice à la colère, ils se livrèrent au pillage et se portèrent à tous les excès [32]. Femmes, enfans, s'enfuirent avec le bétail; les hommes en état de porter les armes s'assemblèrent et demandèrent d'être menés au combat; mais leurs chefs, qui n'avaient pas reçu d'ordres, hésitèrent ou se divisèrent d'opinion. Le 10, au matin, les bannières des cinq Cantons se déployèrent. Houg avec deux mille hommes rejoignit l'avant-garde à Hitzkirch et se porta sur Boswyl. Le reste de l'armée catholique marcha sur Cappel où l'on attendait les Zuricois. Un héraut alla signifier à Zurich la rupture des alliances.

Déjà les Zuricois avaient reçu des avis réitérés de l'armement des Catholiques. Un messager de confiance, que Lavater avait envoyé secrètement à Zoug, s'échappa, non sans péril, et vint donner avis à Cappel qu'il avait vu flotter la bannière et les milices se rassembler [33]. Cette nouvelle parvint à Zurich dans la nuit. Le Conseil s'assembla. Le banneret Schweizer demanda qu'on fît au moins marcher une avant-garde; il insista en vain. Le lendemain arriva en hâte le pasteur de Rifferswyl, avec la nouvelle que les paysans se pressaient

mée dans l'*Helvétie*, en 1826; et celle de Bullinger, qui a recherché avec un soin consciencieux la vérité sur ce qui se passait dans un camp comme dans l'autre.

[32] *Salat. Tschoudi. Bullinger.*

[33] Joner à P. Simler, 9 octobre, au matin (*Coll. Siml.*, XXIX).

en foule autour du couvent de Cappel, qu'ils demandaient des chefs et criaient qu'ils étaient lâchement abandonnés par leurs seigneurs et livrés par eux à la boucherie. Peu après accourut le maître de l'hôtellerie de l'Albis, qui annonça l'arrivée des Catholiques à Hitzkirch et à Zoug. Alors seulement George Göldli reçut l'ordre de se porter sur Cappel avec quelques cents hommes; on lui recommanda de n'engager aucune action, et au cas que l'ennemi approchât, de se retirer dans un lieu facile à défendre. L'avant-garde partie, Lavater, Schweizer, Tönig et Zwingli se réunirent pour conjurer le sénat de déployer la bannière. Mais le sénat ne voulut point prendre sur lui de convoquer la Landstourm, et s'obstina à en référer au Grand-Conseil. Il fallut attendre à l'après-midi que les Deux-Cents fussent assemblés, et au soir, qu'ils eussent décrété la levée en masse[34]. Suivit une nuit orageuse. Pendant qu'un violent tremblement de terre agitait les monts et les vallées, le tocsin de la Landstourm appela tout le pays aux armes[35]. Aux bruits divers, aux scènes d'adieu, et aux paroles d'encouragement se mêlait un sentiment général de défiance produit par l'absence d'une direction unie et forte. La belliqueuse population des alentours de la ville et des bords du lac était partie avec Gœldli, ou l'avait rejoint. Un second corps s'était porté à Wædenschwyl, un troisième à Bremgarten. De ces guerriers, les uns s'étaient mis en marche sur l'ordre du sénat, d'autres de leur propre mouvement; jugeant eux-mêmes ce qu'il y avait de mieux à faire, les uns étaient allés

[34] D'après des *papiers de Lavater*, conservés dans sa famille.

[35] *Tschoudi. Füssli* (hist. manuscrite de la guerre de Cappel).

où le danger leur paraissait imminent, d'autres où étaient leurs amis, d'autres encore où se trouvait le chef qui possédait leur confiance. Sous la grande bannière vinrent se ranger les milices de la partie orientale du Canton. Elles arrivèrent durant la nuit à intervalles inégaux, celles des lieux les plus éloignés les dernières et fatiguées de la marche[36]. Au point du jour le commandant en chef, Lavater, alla se ranger auprès de la bannière; mais il s'écoula bien du temps avant que d'autres capitaines l'eussent rejoint, et plus encore avant que quelques cents hommes fussent réunis[37]. Il n'y avait de chevaux ni pour l'artillerie ni pour le train. Il ne restait cependant que le temps d'arriver avant la nuit à Cappel. Cette armée qui se mettait en marche, laissant la ville en proie à la terreur, au désordre et aux sombres pressentimens, n'était pas celle qui, jeune, intrépide, enthousiaste, pleine de confiance en la victoire, était accourue dans la précédente campagne sous la bannière de Zurich. On y voyait des vieillards, qui avaient plus de bonne volonté que de force, les membres les plus distingués des deux Conseils, et beaucoup de ministres de l'Évangile, prêts à verser leur sang en témoignage de leur foi; puis des bourgeois, des paysans, qui n'avaient pas d'armure uniforme, ne gardaient point d'ordre et n'étaient pas distribués en compagnies.

[36] Ce fut durant cette nuit que l'on invoqua le secours des villes de la combourgeoisie chrétienne, les conjurant « d'accourir en hâte, en toute hâte, avec la promptitude avec laquelle elles voudraient être secourues en un pressant danger. » Extrait d'une *Collection*, communiquée à l'auteur par le conseil des finances à Berne. *Bullinger.*

[37] *Papiers de Lavater. Bullinger.* Ce dernier porte à sept cents le nombre des guerriers qui se mirent en marche.

Zwingli chevauchait avec cette multitude confuse. Le Conseil l'avait cette fois invité à prendre part à l'expédition[38]. Prêt au sacrifice de sa vie et le cœur plein de la gravité des circonstances, il épanchait son âme en ardentes prières. A l'instant même où l'armée se mettait en marche, les Catholiques commençaient l'attaque sur le flanc opposé du mont Albis.

La veille au soir, les troupes de Lucerne et des Waldstetten étaient arrivées à Zoug, bien équipées, en bel ordre, et commandées par l'avoyer Golder et les landammanns Troguer, Richmouth et Zelger; elles s'unirent aux Zougois, commandés par Thoss. La belliqueuse ardeur des guerriers s'accrut à la vue de leurs alliés sous les armes, au récit qu'ils se firent mutuellement de ce qu'ils avaient souffert par la cruauté des sectaires[39], et à l'ouïe des propos par lesquels ils s'encourageaient les uns les autres. Le 11 octobre, ils commencèrent par entendre la messe, déjeûnèrent, se rangèrent sur la place d'armes et prêtèrent serment aux ordonnances de guerre. Ils allaient se mettre en marche, lorsque quelques hommes des plus âgés d'entr'eux se sentirent, à cette heure solennelle, assaillis par la pensée des fautes graves qui pesaient sur leur parti; ils se souvinrent de la corruption des chefs, de l'or pour lequel ils s'étaient vendus, des débordemens de la jeunesse et de sa haine pour toute espèce de frein. « Il faut, dirent-ils, que nous fassions vœu de mieux vivre, et qu'humiliés nous implorions ici l'assistance

[38] « Ses ennemis demandèrent surtout qu'il se mît en marche, voulant se défaire de lui. » *Jean Leu* (dans la biographie de son père). « Son cheval recula, comme il le voulait monter; maint témoin le dira; c'était mauvais présage. » *W. Steiner, ch. man.*

[39] *Salat.*

du Très-Haut. » Toute l'armée répondit en ployant le genou, et chaque soldat fit une courte prière. Quand ils se relevèrent, leurs chefs leur rappelant ce qu'ils avaient souffert, et ce qu'ils devaient à la mémoire de leurs ancêtres, recommandèrent la discipline et l'union. Puis la petite armée s'avança vers Cappel.

Il y avait à Cappel parmi les Zuricois une grande agitation. Ils avaient vu la veille des barques chargées de soldats sillonner le lac de Zoug et l'ennemi s'avancer. Le retentissement des cors était parvenu jusqu'à leurs oreilles. Une armée entière, ils n'en pouvaient douter, allait tomber sur leur petite troupe. Dès le point du jour, ils se formèrent dans une prairie et cherchèrent une position dont la force suppléât à leur petit nombre. Ils la choisirent sur une colline qui s'élevait derrière le couvent et qui coupait la route de Zurich. Devant cette colline régnait un fossé profond sur l'un des flancs et sur l'autre était un vallon marécageux le long d'un petit bois de hêtres. Gœldli négligea d'appuyer ce flanc par un abatis et par des retranchemens, ce qui fut une des principales causes de la défaite. Elle fut rendue plus sanglante par la circonstance que le fossé se prolongeait derrière la position occupée par les Zuricois et qu'il n'y avait qu'un pont étroit sur lequel on pût le traverser.

Ce poste occupé, la moitié du jour se passa pour les Zuricois dans l'inactivité. Las d'être debout, les pieds mouillés par une rosée abondante, ils étaient allés en grand nombre chercher du feu et des vivres au couvent et dans les maisons environnantes; deux cents hommes au plus étaient demeurés sous les drapeaux, quand, vers onze heures, les sentinelles avertirent de l'approche de l'ennemi. Les tambours battirent; la troupe

forma ses rangs, on fit une courte prière, après quoi les officiers et les hommes de guerre les plus expérimentés se réunirent pour délibérer. C'est en ce moment qu'un trompette lucernois apporta l'acte de déclaration des hostilités. Gœldli lut cet acte à haute voix, puis, s'adressant au bailli Landolt de Marbach ; » Que pensez-vous qu'il y ait à faire? » lui demanda-t-il. — « Nous sommes une poignée de monde, répondit Landolt; les ennemis sont nombreux; mon avis est que nous reculions jusqu'à ce que nous ayons trouvé une position plus forte. » — A ce propos, un meunier du voisinage (son nom était Gallmann) s'écria tout enflammé de colère : « Pour moi le cimetière est ici; à Dieu ne plaise que le jour arrive où j'aie reculé devant les idolâtres. » — Les deux avis furent débattus; celui du meunier l'emporta. Déjà l'on voyait dans la vallée se replier les sentinelles, et bientôt l'avant-garde de l'ennemi parut sur les hauteurs de l'Islisberg et y braqua quelques pièces d'artillerie.

S'arrêtant alors, les Catholiques s'appliquèrent, pendant plusieurs heures, à faire jouer le feu de leurs pièces, avec la maladresse et la lenteur que l'on mettait en ce temps au service de cette arme. Les Zuricois leur répondirent. La canonnade ne servit qu'à donner avis de la bataille à la petite armée qui s'avançait en ce moment avec la grande bannière zuricoise et gravissait le côté opposé de l'Albis. La troupe hâta le pas; toutefois elle fut retenue dans sa marche par les difficultés du chemin, qui jadis était plus rapide et plus fatigant encore que de nos jours. Les premiers qui atteignirent les hauteurs, s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Attendront-ils ceux qui gravissent encore la montagne? Tœnig le leur conseilla. « Arri-

vant en petit nombre, leur dit-il, nous jetterons le découragement dans les rangs de nos soldats; plus nombreux nous répandrons l'effroi chez l'ennemi. » Lavater ne fut point de l'avis de Tœnig. « Qu'attendrons-nous? dit-il, la trahison est sur tous les chemins; le mieux est d'avancer. » Zwingli était là, qui appuya Lavater et déclara « que pour lui, il allait ou mourir avec ces braves gens, ou servir à les délivrer. » — « J'y vais avec vous, s'écria le vieux banneret, attende et se repose qui voudra! » Tœnig repartit avec colère: « Je montrerai si c'était pour moi que je demandais du repos. » La petite troupe partit alors et elle arriva sur le champ de bataille après trois heures de l'après-midi [40].

Sur ces entrefaites, la position des Catholiques avait beaucoup changé. Leurs capitaines avaient d'abord eu la pensée de marcher droit à l'ennemi. Il eût fallu franchir, sous le feu des Zuricois, un vallon marécageux, des haies et le fossé dont nous avons parlé; les plus prudens considérèrent les périls de l'entreprise et conseillèrent de remettre l'attaque au lendemain. Comme l'heure était fort avancée, ils rappelèrent ce qu'il en avait coûté aux Suisses, pour avoir à Marignan commencé la bataille avec la nuit; puis, le jour où l'on était se trouvant être celui des Innocens, ils montrèrent que jamais on n'avait sans nécessité choisi un jour de fête pour un jour de combat. Tandis qu'ils parlaient, Jauch d'Uri, guerrier expérimenté, parcourait de son propre mouvement la contrée, et examinant tout, il parvenait inaperçu jusqu'au petit bois de hêtres qui couvrait la gauche des Zuricois et que Gœldli

[40] *Bullinger. P. Fussli. Manuscrit d'un Zougois.*

avait négligé d'occuper. Il eut bientôt reconnu avec quelles chances de succès la petite troupe ennemie, où se manifestait le découragement, pouvait être attaquée de ce côté; et, revenant sur ses pas, il courut faire part aux siens de ce qu'il avait découvert. Il arriva au moment où l'on venait de se résoudre à retarder la bataille. « Oubliez, dit-il, les Innocens du calendrier pour songer à ceux que vous avez laissés dans vos demeures; et saisissez une chance qui, heureuse pour nous aujourd'hui, peut l'être demain pour l'ennemi. » Il dit, mais ne changea pas la résolution des capitaines. Vainement il fut appuyé par un frère du chef qui commandait les Zuricois, par Gaspard Gœldli, qui, banni de sa patrie à cause de son attachement à l'ancien système et à l'or des étrangers, avait élu son domicile à Lucerne. Malgré leurs sollicitations on ne prenait aucun parti. Alors Jauch, impatient, s'éloigna de nouveau, et, trouvant trois cents volontaires sous les armes, il s'élança avec eux vers le petit bois [41].

Les Zuricois le virent. « En avant! » s'écria Gallmann, et des tirailleurs se portèrent en hâte vers le bois avant qu'il fût occupé par l'ennemi. Mais Gœldli les rappela [42]; et la grande bannière arrivant en ce moment, il y eut entre les chefs une courte délibération. L'intention des Catholiques ne pouvait être mise en doute. Ils voulaient envelopper les Zuricois et les prendre à dos par le chemin de Hausen. On résolut de se porter avec quelque artillerie sur le Mœnchbuhl, colline qui dominait ce chemin. On y alla en désordre.

[41] *Bullinger. Tschoudi.*

[42] Il ne se lava point auprès de la multitude du soupçon d'avoir trahi sa patrie, et il renonça après la guerre au titre de citoyen de Zurich pour aller habiter Constance. *Bull. Fussli.*

Il fallait passer auprès du petit bois. Déjà Jauch avait saisi l'occasion d'y embusquer ses tirailleurs. Ils firent feu. En même temps un second corps, composé en grande partie d'Unterwaldiens, s'était formé près du couvent et s'avançait d'un pas accéléré par la fureur sur le centre de l'armée zuricoise. Celle-ci n'eut plus qu'à se ranger au lieu où elle était et à se préparer à la résistance. Schweitzer éleva d'une main vigoureuse la bannière, et sous ses ondoyans replis vinrent se placer au premier rang Lavater, Tœnig, tout ce qu'il y avait de plus illustre dans l'armée, et Zwingle avec eux. « Maître Ulrich », lui dit Bourkhardt, qui se trouvait à ses côtés, « on nous sert un repas bien amer ; qui en goûtera ? » — « Moi, » repartit Zwingle, « et maint brave qui, comme moi, est en la main de Dieu, à qui nous appartenons dans la vie et dans la mort. » Peut-être les paroles prophétiques que, dans ce même lieu, il avait adressées à Aebli, deux ans auparavant, lui revinrent-elles en cet instant à la pensée. Quoi qu'il en soit, il exhorta les siens à demeurer fermes et à se confier en l'Éternel. Lavater joignit sa voix à la sienne. Mais déjà arrivaient les Catholiques, criant : « A nous, méchans hérétiques ! à nous, sacriléges ! » — « Coquins, traîtres, marchands de bestiaux ! » leur répondit-on des rangs zuricois, et l'attaque commença.

Ce fut d'abord une grêle de pierres qui blessa plus d'un Zuricois ; après quoi commença la mêlée. Celle-ci devint furieuse. Assez long-temps la victoire demeura incertaine. Elle parut un moment se ranger du côté des Réformés. Mais en poursuivant leur succès et se pressant sur les pas de l'ennemi, ils perdirent l'avantage de leur position et entraînèrent leurs chefs loin du poste d'où ils embrassaient le champ de bataille.

Cette faute fut décisive. Le landammann Rychmouth, envoyé pour rappeler les volontaires et les faire rentrer dans le camp des Catholiques, s'aperçut du désordre qui régnait sur les derrières de l'armée zuricoise et qu'accroissait la trahison, s'il en faut croire la renommée. Prenant dès lors son parti, il se joignit aux assaillans, et donna l'ordre d'avancer à tout ce qui n'était pas arrivé sur le champ de bataille. Bientôt l'armée des Catholiques s'ébranla. On eût dit que le sol tremblait et que la forêt s'agitait tout entière. Les nouveaux bataillons s'élancèrent du bois et du couvent. Néanmoins les Zuricois, engagés dans le combat, persévérèrent dans leur intrépide résistance. Leurs rangs s'éclaircirent; un drapeau tombait après l'autre, sans qu'ils s'en aperçussent, lorsque Jean Kambli, commis à la garde du grand étendard, fit quelques pas en arrière, et vit avec effroi le petit nombre de ceux qui résistaient, le désordre partout répandu et la fuite devenue générale. « La bataille est perdue, cria-t-il à Schweitzer, sauvez la bannière. » — « Du courage, repartit le vieillard, tenez ferme. »—« C'est inutile, répondit Kambli, tout fuit; suivez-moi. » — Le généreux guerrier ne pouvait se résoudre à la retraite. Il fallut que Kambli, le saisissant par le bras, le forçât à reculer jusqu'au fossé qui se prolongeait derrière le champ de bataille. Ce fossé, le vieillard n'eut pas la force de le franchir; il s'enfonça dans la vase, et la bannière tomba sur le bord qu'il ne put atteindre. Les ennemis accoururent. Alors Kambli arracha violemment l'étendard à la main roide et mourante qui le serrait, et poursuivi par une bande de Catholiques, il courut jusqu'à ce qu'ils l'eurent atteint. Il se défendit longtemps. Enfin, averti par l'épuisement de ses forces, il s'écria, tout

en frappant toujours de son épée : « N'y a-t-il aucun brave zuricois qui veuille sauver la bannière de ses Seigneurs! » Næf de Vollenveid se jeta en avant, et fit voler la tête d'un soldat ennemi qui déjà saisissait l'étendard, si bien que le sang, en ruisselant, rejaillit avec abondance dans les plis du drapeau. Secouru à propos, Kambli se fit jour, courut encore, bien que toujours poursuivi; enfin épuisé de sang, couvert de blessures, et sentant venir la mort : « A toi, » cria-t-il à Denzler de Dænikon; et recueillant ce qui lui restait de forces, il lui jeta par-dessus une haie l'étendard dont il avait été le gardien fidèle. Denzler s'en saisit : « Dieu aidant, je le sauverai, » dit-il; et, se frayant un chemin à travers de nouveaux périls, il le porta jusqu'en lieu sûr.

La nuit vint sur ces entrefaites et protégea la fuite des Zuricois. Les fuyards se réunirent sur l'Albis autour de Gœldli, et le lendemain Lavater, leur général, réussit à les rejoindre. Lavater n'avait quitté la mêlée qu'après que la grande bannière eut disparu du champ de bataille; s'élançant alors sur un cheval que lui avait amené son écuyer, il s'était jeté dans des sentiers et avait réussi, bien qu'avec peine, à sauver ses jours. Les Catholiques de leur côté se réunirent dans les prairies qui entourent le village de Hausen; ils fléchirent le genou, et après avoir fait leur prière d'actions de grâces, ils retournèrent les uns au couvent, d'autres sur le champ de bataille bivouaquer autour de feux allumés en grand nombre. Les flammes éclairaient un affreux spectacle. Les morts et les mourans gisaient par monceaux aux lieux où le combat avait été le plus opiniâtre et sur les bords du fossé qui avait arrêté les fuyards dans leur retraite. Les vainqueurs, des flam-

beaux à la main, se promenaient parmi les cadavres, le cœur diversement agité. Les uns ne songeaient qu'à dépouiller les morts. D'autres, poussés par le fanatisme ou la vengeance, cherchaient parmi les blessés les ennemis qu'ils poursuivaient de leur haine personnelle, les invitaient à se confesser, et, sur leur refus, ils les frappaient à mort. On voyait aussi des hommes généreux qui, dès que le tambour eut donné le signal de la cessation des hostilités, coururent porter des consolations, des paroles de paix et des secours à qui pouvait encore en recevoir. Soulevant les corps chez lesquels s'apercevait un reste de chaleur, ils les approchèrent des feux, ou bien les transportèrent au couvent. Plusieurs d'entr'eux, tandis qu'ils remplissaient ce pieux devoir, déchargèrent leur cœur en déplorant à haute voix les malheurs de la patrie. Un mouvement général de surprise éclata quand on eut reconnu le grand nombre d'hommes distingués que les Zuricois avaient laissés sur le champ de bataille. Ces hommes, qui naguère défendaient dans les Diètes ou devant les Conseils de la Confédération la cause de la Réforme, jonchaient pour la plupart la terre de leurs corps inanimés. Ils étaient morts ensemble, fidèles à leur foi commune. Thoumeisen gisait avec un de ses fils ; un second était tombé en défendant la bannière. Tœnig s'était acquitté de la parole donnée au vieux banneret avant de descendre l'Albis. Galmann avait trouvé le cimetière à l'endroit indiqué par lui, et deux de ses frères avaient partagé son sort. Le bailli de Marbach s'était lavé par une mort héroïque du soupçon d'avoir déconseillé la bataille par de lâches motifs. En un même lieu, trente-six braves de Kussnacht avaient succombé avec Conrad Schmied, leur commandeur : l'ami sin-

cère de l'humanité se trouve toujours prêt à faire le sacrifice de sa vie lorsqu'il y est appelé. C'est pour venir mourir sur ce champ de bataille que Géroldseck avait abandonné les cellules d'Einsiedeln, et que Joner, le dernier abbé de Cappel, avait quitté son couvent. Joner était blessé à mort qu'il adressait encore aux siens des paroles d'encouragement. En le voyant pâle et sans vie, plusieurs Catholiques rappelèrent qu'il avait toujours été pour eux un voisin bienveillant et souvent un hôte plein de générosité; quelques-uns d'entr'eux ne purent retenir leurs larmes à ce souvenir. La noble famille des Escher eut aussi ses pertes à déplorer. Reischach répara par le sacrifice de ses jours les torts qu'il avait eus précédemment envers sa patrie[43]. Avec lui mourut son fils. Les tribuns Peyer et Founk, les sénateurs Roubli, Blountschli et Hab, et l'avoyer de Winterthour avaient été les premiers au jour du péril, comme ils avaient coutume de l'être aux jours glorieux de la république. Le jeune Meyer, gendre de Zwingle, avait appris de son beau-père qu'il n'était beau de prendre les armes que pour la défense de sa patrie [44]. Il montra que cette maxime s'était gravée dans son cœur; il succomba après une défense intrépide, et Zurich perdit en lui l'une de ses espérances.

Mais il est un nom qui ne pouvait manquer de se rencontrer au nombre de ceux que l'histoire dépose comme une couronne de deuil sur les champs de Cappel. Toujours le premier à répondre à l'appel de la vérité et de la liberté, Zwingli ne devait pas revenir de

[43] Dans la guerre de Wurtemberg, livre VII, part. I, chap. 7.

[44] Voyez le petit écrit que Zwingle lui avait adressé, sous le titre : « Comment la jeunesse doit être élevée dans de bonnes mœurs et selon la discipline chrétienne. »

ce champ de bataille. Il fut trouvé gisant parmi les corps de plusieurs ministres de l'Évangile [45], que la mort avait frappés avec lui. Une première blessure lui avait été faite à la tête, tandis qu'il consolait un mourant, puis il en avait reçu d'autres, et il était allé tomber non loin d'un arbre qui fut appelé dès lors le poirier de Zwingle [46]. Il vivait encore, et conservait des traits calmes et un visage serein [47]. Les ennemis s'approchèrent, l'invitèrent à se confesser et à invoquer les Saints; il garda le silence. « Meurs donc, hérétique obstiné, » s'écria le capitaine Vokinger [48] d'Unterwalden, en le frappant d'un dernier coup [49]. Le bruit de sa mort se répandit au matin. Les Catholiques se précipitèrent en foule vers le lieu où il gisait,

[45] Les corps de quinze ecclésiastiques, et entr'autres celui de Géroldseck, gisaient auprès du sien. *Tschoudi* (Mém. à Rheinau, VII).

[46] Un descendant d'Adam Næf, du défenseur de la bannière, planta, il y a cinquante ans, un arbre nouveau au lieu qu'occupaient les restes du tronc du vieux poirier.

[47] *Bullinger*, sur le dire de Bartholomé Stocker, de Zoug.

[48] Bullinger le nomme Tuchinger. Bullinger se rectifie dans l'Hist. de l'Unterwald.

[49] « Il avait les mains croisées et le regard au ciel. » *Bullinger*. « Il était couché sur le visage cherchant à n'être pas reconnu. » *Tschoudi*. « Ils le tournèrent, le reconnurent; l'un d'eux lui demanda s'il voulait se confesser, et, sur le signe qu'il ne le voulait pas, un bon et vieux chrétien lui planta son épée dans la gorge. Ils ne bénirent pas peu le Tout-Puissant en voyant ruisseler le sang de l'auteur de tant de maux, d'angoisses, et de misères, à qui Dieu avait pourtant fait la grâce d'avoir été prêtre et de mourir en compagnie de braves gens, à défaut de quoi il n'y eût eu rien d'étonnant à ce qu'il se trouvât plus de diables autour de son corps qu'il n'y avait de morts sur le champ de bataille; soit dit sans le juger, car la chose reste pendante. » *Salat*. « Zwinglius in genua prolapsus his verbis fatur : ah quæ fortuna hæc? age, corpus quidem occidere possunt, animam non possunt; atque his dictis obtulit Deo spiritum. » *Myconius*.

la plupart avec l'expression d'une cruelle joie, quelques-uns le cœur oppressé. Un d'eux, Jean Schœnbrounner, qui avait été chanoine à Cappel, ne put maîtriser ses pleurs : « Quelle qu'ait été ta croyance, je sais, dit-il, que tu fus un sincère et loyal confédéré! Zwingli, Dieu veuille avoir ton âme! » D'autres demandèrent que le corps de Zwingli, divisé en cinq parts, fût envoyé à chacun des cinq Cantons. Plusieurs voulaient le livrer aux flammes. « Paix aux morts, criérent l'avoyer Golder et le landammann Thoss de Zoug; laissez Dieu juger, et souvenez-vous que la campagne n'est que commencée. » La multitude leur répondit par des cris de fureur et ne laissa d'autre parti aux hommes sages que celui de s'éloigner avec tristesse. Alors on publia au son de la caisse qu'on allait procéder à un jugement pour cause d'hérésie; la sentence rendue, le bourreau de Lucerne s'approcha; le corps de Zwingli fut écartelé, livré aux flammes, et sa cendre mêlée à celle de porcs que l'on immola [50]. C'est ainsi que la dépouille périssable de l'homme de Dieu fut jetée aux vents par une multitude aveuglée; l'âme de ce fidèle s'éleva vers la céleste assemblée, l'objet de ses fervens désirs. Trois siècles se sont écoulés dès lors, et la moitié de nos Cantons a continué de bénir la mémoire de Zwingle; un jour viendra que tous les Confédérés, mieux instruits de ce qu'est la doctrine chrétienne, reconnaîtront en elle la religion de vérité, de liberté et d'amour; libres alors des préjugés qui obscurcissent leur vue, ils s'accorderont pour honorer

[50] *Salat. Tschoudi.* Ils racontent ces mauvais traitemens, infligés à l'archi-hérétique, avec joie, et en approuvant ceux qui les lui firent subir. On voudrait pouvoir douter que le récit qui porte le nom de Tschudi, et qui est plein d'erreurs dictées par la passion, soit de lui.

l'un même sentiment le noble martyr d'une sainte et généreuse foi [51].

Les fuyards qui les premiers portèrent à Zurich la nouvelle du désastre de Cappel arrivèrent dans la ville à sept heures du soir ; cette nouvelle souleva un violent orage *. Les uns laissèrent éclater leur haine contre Zwingli, contre l'intervention des hommes d'église dans les affaires de l'État, et contre la Réforme, cause des déchiremens de la patrie. D'autres, auxquels se joignit la multitude, remplirent la cité d'accusations de trahison et de perfidie. « Pourquoi, dirent-ils, la tribu des nobles s'est-elle assemblée hier ? Avant d'aller combattre les ennemis à la frontière, il fallait se défaire de ceux que renferment nos murailles. » Une voix partit d'une troupe nombreuse qui entourait la maison de ville : « Pourquoi, dit-elle, ne faisons-nous pas voler les têtes de deux ou trois des hommes qui siégent dans ces salles ? leur sang irait au ciel crier merci pour ceux qu'ils ont fait périr. » Peu à peu cependant les cris de la rage firent place à ceux de la douleur, qui sans cesse allait croissant. Les blessés commencèrent à arriver. Alors, marchant à la lueur de flambeaux ou de torches de résine, des femmes, des enfans se répandirent sur les chemins, s'enquérant avec anxiété du sort des leurs. Arrivait-il qu'une famille apprît d'un témoin de la bataille

[51] Bullinger s'exprime ainsi sur Zwingle (*C. Siml.*, XXX) : « Scriptores vitarum non tam facta, quam consilia factorum scribere debent, quo animo, quibus artibus, quo consilio, qua commoditate quidquid factum sit. Nam cum simpliciter facta referuntur, tum judicium ab eventu nascitur, et viri boni propter eventus malos mali et imprudentes judicantur. »

* La bataille de Cappel en elle-même était sans importance ; ce furent la perte de Zwingle et de ses amis, et le découragement des patriotes qui aggravèrent la plaie. (*Trad.*)

qu'il avait vu succomber celui qu'elle cherchait, elle remplissait aussitôt les airs des cris de son deuil. Tout-à-coup le tocsin se fit entendre; il appelait de nouveaux combattans à s'arracher à leurs foyers et à se mettre en marche vers l'Albis. En ce moment une femme, c'était Anna, la veuve de Zwingle, apprit, par des messagers qui se suivirent à de courtes distances, la mort de son mari, celle de son fils, puis celle de son gendre, de son frère et de son beau-frère. Quel sort eût été le sien sans la foi, qui de l'âme de son mari avait passé dans la sienne! La foi lui enseigna la résignation. Les amis de Zwingle lui prodiguèrent les témoignages de leur affection fraternelle, et Bullinger voulut qu'elle vînt habiter dans sa maison. Elle y passa les sept ans qu'elle vécut encore [52]. Bien des familles partagèrent le deuil de la veuve de Zwingli, car un cinquième des citoyens de Zurich avaient été tués ou blessés grièvement à Cappel [53]. Voyant la ville plongée dans l'effroi, le sénat conjura les cités de la combourgeoisie chrétienne d'accourir à son secours. Trois fois dans une même nuit il écrivit à Berne, la suppliant de mettre un terme à ses hésitations. « Vous savez, lui disait-il, combien ce fut à contre-cœur, que, dans le seul but de vous complaire, nous consentîmes à intercepter les vivres aux cinq Cantons et à nous laisser prévenir par leur attaque.

[52] Vie d'Anna Reinhart par Hess, 2e édition.

[53] Les Catholiques étaient au nombre d'environ six mille hommes; mais il n'y en eut qu'un tiers à la première attaque. Les Zuricois arrivèrent successivement sur le champ de bataille; leur nombre s'éleva à deux mille, peut-être deux mille cinq cents hommes. Ils perdirent quatre cent dix-sept campagnards, parmi lesquels dix-huit ecclésiastiques; et de la ville sept membres du petit Conseil, dix-neuf du grand, sept ecclésiastiques et soixante-quatre citoyens. Ils eurent beaucoup de prisonniers et de blessés.

Aujourd'hui que nous avons payé chèrement notre condescendance, veuillez vous souvenir de la promesse que vous nous avez faite de considérer nos peines comme vos peines et de nous secourir nous et nos gens. Ordonnez, pour l'amour de Dieu, à votre bailli de Lenzbourg, de marcher enfin et de ne pas permettre qu'une irruption de l'ennemi nous isole et nous empêche d'agir de concert [54]. » L'ordre fut ensuite donné à la garnison de Bremgarten de se borner à la défensive jusqu'à l'arrivée des alliés, et un pareil message fut adressé à l'armée qui commençait à se reformer sur l'Albis.

Les premières mesures pour défendre le passage important de l'Albis avaient été prises par Jean Steiner, qui courait rejoindre l'armée quand il en rencontra les débris. Il rallia les fuyards, ranima leur courage et dirigea leurs mouvemens jusqu'à l'arrivée de Gœldli. Lavater rejoignit l'armée au point du jour [55]. Elle n'avait plus d'artillerie. Quelques braves avaient tenté vainement pendant la nuit de sauver un petit nombre de pièces qui, n'ayant pu parvenir à temps sur le champ de bataille, étaient demeurées sur la route de Cappel; l'ennemi s'en était déjà rendu maître. Zurich

[54] *Archives Bern.*

[55] Sur le faux bruit répandu de la mort de Lavater, le Sénat avait envoyé G. Berguer prendre le commandement de l'armée; dès que Berguer eut vu arriver Lavater, il revint à Zurich. « Sa nomination, dit Myconius, montre bien que le Sénat avait perdu le sens; car les ennemis de l'Evangile se faisaient gloire de le compter dans leurs rangs. Le sénat le croyait un serviteur fidèle de la république, parce qu'il était un brave qui avait l'expérience des batailles. » — Il commandait l'armée dans la campagne de 1529, et se montra désireux de la paix; dès lors les soldats l'avaient nommé *le capitaine Miséricorde*, et les hommes qui avaient poussé à la guerre le traitaient en ennemi.

envoya les canons dont elle put se passer. Peu à peu les alliés commencèrent à arriver au camp : les Grisons, forts de mille cinq cents hommes, sous les ordres du capitaine général Frey de Zurich ; les Thurgoviens, en nombre égal, commandés par leur bailli, Brounner de Glaris ; puis six cents Toggenbourgeois, et enfin la bannière de la petite ville de Stein. Le corps zuricois qui était campé à Wædenschwyl, sous le commandement de Bleuler, rejoignit aussi l'armée de l'Albis. Grâce à ces renforts, cette armée se trouva forte de douze mille hommes. Mais elle était paralysée par le désordre et la désunion. Les mêmes cris qui avaient troublé la ville de Zurich à la nouvelle du désastre de Cappel, se faisaient entendre parmi les hommes d'armes. Les guerriers maudissaient la trahison et se plaignaient, dans le langage des camps, des belliqueuses fureurs des gens d'église ; quelques-uns d'entr'eux conseillaient ouvertement de demander la paix, et d'autres avaient peine à déguiser leur secrète joie. Lavater voulant rétablir la discipline, ordonna une revue pour le lendemain. Il harangua ses soldats, leur montra les plaies de leur patrie, et jura le premier de tout sacrifier à l'honneur de Zurich. Un sermon suivit son discours, et l'armée prêta serment. Il fallait effrayer les traîtres par un exemple ; on fit trancher la tête à un idiot que les Catholiques avaient employé comme espion. Puis le conseil de guerre fut renouvelé. Sitôt élu, il s'assembla. Lavater avait reçu du sénat l'injonction de se tenir sur la défensive jusqu'à ce que les alliés eussent manifesté leur résolution ; il avait dès lors reçu l'avis de l'approche des Bernois et des Bâlois ; son opinion et celle du capitaine Frey fut qu'il fallait retourner à Cappel et y surprendre l'ennemi par une

brusque attaque. Fussli prit la parole : « Ce serait, dit-il, n'avoir égard ni à l'ordre du sénat ni au désir que les Bernois nous ont manifesté d'agir de concert avec nous. Après avoir mis un pied dans la rivière, ce serait s'y précipiter de l'autre. Courage, ni canons, l'ennemi ne nous a rien laissé; et pour moi, je ne vois pas, après mûr examen, que nos gens soient dans des dispositions qui nous fassent présager le succès d'un nouveau combat. » Gœldli fut d'avis d'expédier un courrier au gouvernement pour lui demander l'ordre d'attaquer. « Commençons par l'attaque, lui répondit Frey, et nous enverrons le courrier porter la nouvelle de la bataille. Par là nous éviterons à nos seigneurs d'aussi tristes débats que ceux qui nous retiennent ici. » Il n'entraîna pas l'assemblée. La majorité se rangea à l'avis de demander l'ordre du gouvernement, qui fut celui de se réunir aux Bernois. L'armée obéit, se replia, et descendit l'Albis. Elle passa devant les portes de Zurich en présence d'un peuple mécontent et fit à Bremgarten sa jonction avec ses alliés.

Le mouvement que les Zuricois venaient d'opérer remplissait les vœux des Catholiques. Les cinq Cantons, instruits des dispositions bienveillantes du peuple bernois, et persuadés d'ailleurs qu'ils avaient peu à redouter de la part d'ennemis aussi lents à s'avancer dans l'arène, ne songeaient qu'à mettre promptement Zurich hors de combat. Ils avaient, peu après la bataille, sommé les communes sises sur les deux flancs de l'Albis, de leur prêter le serment de sujétion et d'obéissance, les menaçant, en cas de refus, d'une vengeance terrible; mais les communes repoussèrent hautement cette sommation. Celle de Wædenschwyl sollicita même quelque secours pour pouvoir faire une irruption

dans le pays de Schwyz et montrer à Zurich sa fidélité par des faits. Le sénat lui répondit par de vagues promesses, et cependant les seules troupes qu'il y eût dans la contrée, celles de Bleuler, partaient pour l'Albis, et la laissaient ouverte à l'ennemi. La colère, la méfiance et le découragement gagnèrent de proche en proche. Sur ces entrefaites l'armée des cinq Cantons se mit en marche et se porta sur l'Argovie. Chemin faisant, elle saccagea le pays et maltraita particulièrement les ministres de l'Évangile et les hommes signalés pour leur attachement à Zurich. Elle fit halte non loin des lieux occupés par la division catholique qui, depuis l'entrée de la campagne, était demeurée campée sur les bords de la Reuss. Cette division s'était accrue par des renforts venus de Lucerne et par l'arrivée d'un corps italien que commandait Baptiste d'Isola; ce furent surtout ces étrangers qui semèrent par leurs violences et par leur soif du butin l'effroi dans le pays.

La partie des bailliages dans laquelle se répandait l'invasion des Catholiques, s'était montrée attachée à la Réforme; aussi les Zuricois conjurèrent-ils le bailli bernois de Lenzbourg, Sulpitius Haller, de ne pas la laisser en butte à la fureur de l'ennemi. Haller n'eût pas hésité s'il n'eût suivi que ses sentimens personnels; mais il ne se croyait pas libre d'agir sans un ordre supérieur qu'il avait déjà mainte fois sollicité en vain. Berne n'était pas moins que Zurich paralysée dans tous ses mouvemens. Elle était en proie aux mêmes discordes, et l'éloignement du danger laissait aux dissentimens un libre cours [56]. Le commandement de l'armée

[56] Zurich se plaignait de la négligence de Berne à lui répondre. Les

ne pouvait être confié qu'à des ennemis de la Réforme. Le peuple témoignait en plus d'un lieu son attachement aux Catholiques ou la crainte d'une invasion [57]. Fribourg refusait tout secours [58]. Il fallait avoir l'œil sur le Valais et sur la Bourgogne. La malveillance se cachait sous le masque de la circonspection. Le moment vint cependant de répondre aux cinq Cantons qui avaient sommé Berne de leur renvoyer l'acte qui les unissait à elle ; on rompit avec eux le jour que se donnait la bataille de Cappel, et le lendemain partit la première bannière. Elle guidait un corps de six mille hommes, bien pourvu d'artillerie et commandé par l'ancien avoyer Sébastien de Diesbach. Ce général était demeuré dévoué à la foi romaine. Arrivé près de Saint-Urbain, d'habiles capitaines lui conseillèrent de pénétrer dans le canton de Lucerne, de forcer par ce mouvement les Catholiques à partager leur petite armée, et de répandre l'épouvante dans leurs foyers. Diesbach ne le voulut point ; il poursuivit sa marche sur Lenzbourg, où il arriva le 13 au soir. Il y rencontra les auxiliaires de Bâle, de Soleure, de Bienne et de Mulhouse, qui se joignirent à la troupe qu'il commandait. Les contingens de Schaffhouse, de l'Appenzell et de la ville de Saint-Gall avaient accru les rangs des Zuricois. Les deux armées firent le 14 leur jonction à Bremgarten, et leurs forces réunies se trouvèrent être de vingt-quatre mille hommes. Le même jour, Berne mettait sur pied un nouveau corps de six mille hommes

courriers à pied mettaient vingt-quatre heures à se rendre de Zurich à Berne ; nos postes ne sont pas plus promptes. *A. Berne.*

[57] Lettre de Knecht, bailli, à Wanger, dans la *Coll. de Lettres, A. Bern.*, 10 oct. 1531, etc.

[58] *Ibid.*, 20 octobre.

sous les ordres de l'ancien avoyer d'Erlach; elle finit par appeler sous les armes, au nom de leur serment et de l'honneur, « tous ses sujets pieux et fidèles. » De ces soldats, quelques mille prirent position avec d'Erlach au passage du Brunig, et deux mille, sous Nægueli, aux frontières du Valais [59].

Sur ces entrefaites, les Bernois et les Zuricois, réunis à Bremgarten, quittèrent cette ville et s'avancèrent sur les bords de la Reuss, en suivant les uns la droite et les autres la gauche du fleuve; à leur approche les Catholiques se replièrent, non sans quelque désordre. L'avis qu'ils reçurent des nouvelles levées faites à Berne rappelèrent beaucoup d'Unterwaldiens et de Lucernois à la défense de leurs foyers. Arrivés à Mouri, les Bernois se vengèrent des brigandages de l'ennemi en pillant à leur tour la contrée; le butin qu'ils firent fut presqu'en entier abandonné aux Argoviens réformés pour les indemniser de leurs pertes. Bientôt il se présenta des médiateurs d'Appenzell, de Neuchâtel et de Soleure; les Bernois les adressèrent à Zurich, sans laquelle ils dirent ne vouloir donner la main à aucune proposition de paix. Sensibles à ce procédé, les Zuricois en témoignèrent vivement leur reconnaissance : « Nous raconterons à nos derniers neveux, dirent-ils, la belle conduite de nos alliés. » Après de légères escarmouches, les Catholiques se retirèrent sur Baar, les Bernois passèrent la Reuss à Maschwanden, et de nouveau réunis à leurs alliés, ils allèrent camper à Blickenstorf, en face de l'ennemi. On avait mis huit jours à faire reculer de quelques lieues des adversaires dont les forces étaient inférieures de moitié. Les chefs

[59] *A. Bern. Stettler.*

de l'armée bernoise, il était facile de le voir, s'attachaient à sauver les apparences en faisant aux Catholiques le moins de mal qu'ils pouvaient. Les Zuricois se défiaient de leurs alliés et étaient eux-mêmes désunis. Les soldats avaient le sentiment d'avoir perdu l'élite de leurs chefs. Le sénat avouait l'affaiblissement de sa force morale. Lavater lui-même, se voyant entravé de toutes parts, avait perdu sa mobile activité. Frey conservait seul son ardeur et ne cessait de demander la bataille. Enfin, on résolut de la livrer. L'ennemi occupait une forte position, défendue par quarante-quatre pièces de grosse artillerie [60]; on se décida à l'attaquer à la fois de front et à dos. Le 23 octobre, Frey partit avec quatre mille hommes pour le tourner. Il passa à Cappel, rejeta au-delà de la Sihl les avant-postes des cinq Cantons, traversa la rivière, et vint s'asseoir sur les hauteurs que domine le Goubel. Ses soldats, se croyant sûrs de la victoire, agitaient fièrement leurs drapeaux, puis ils se mirent à piller les églises, à ravager le pays et à maltraiter cruellement les malheureux villageois. Femmes et enfans s'enfuirent dans la campagne en poussant des cris et en appelant au secours et à la vengeance. A ces cris, qui pénétrèrent jusque dans le camp des Catholiques, leurs capitaines, quelque décidés qu'ils fussent d'abord à ne point affaiblir leur ligne de défense, détachèrent un corps d'observation de mille cinq cents hommes. Ils en donnèrent le commandement à Houg, et le laissèrent libre de combattre s'il le fallait. La plupart des habitans de la contrée se joignirent à Houg et à ses soldats. Ils ne partirent qu'après avoir vu les Bernois, qui suivant

[60] Il était fort de dix mille hommes; sa droite s'appuyait sur la Loretz.

le plan de bataille arrêté devaient attaquer la ligne de front, se borner à une démonstration et se retirer dans leur camp[61]. La nuit était avancée quand ils approchèrent du Goubel. Les Réformés étaient répandus sur la colline dans le plus grand désordre, livrés pour la plupart au vin ou au sommeil. Point de sentinelles; point de retranchemens. La division était composée de corps de divers Cantons, qui se considéraient comme indépendans les uns des autres et ne respectaient aucun ordre supérieur[62]. Cependant les Catholiques s'avançaient; six cents d'entr'eux [63], les plus alertes et les plus avides de vengeance, devancèrent leurs compagnons d'armes et arrivèrent les premiers; quelques-uns, qui connaissaient le terrain, s'approchèrent, virent le désordre où étaient les Réformés et coururent inviter leurs camarades à une brusque attaque. Le temps était clair; la lune brillait au ciel; la délibération dura peu. Tous se couvrirent de leurs chemises pour se reconnaître dans la nuit; puis ils firent leur prière, et à deux heures du matin, ils s'élancèrent d'une forêt de pins sur l'ennemi, en poussant des cris effroyables. La résistance fut courte et sans ensemble; les guerriers les plus braves périrent en se défendant avec intrépidité; Frey succomba des premiers. Le

[61] « *Summa, dem Betzli ward nit heimlich, zog wieder dem Loch zu.* » *Man. d'un Zougois.*

[62] La division se composait de quatre cents Zuricois, trois cents Bâlois, trois cent quarante-cinq Schaffhousois, deux cents St.-Gallois, quatre-vingts Mulhousois, soixante hommes de Bischofzell, cent trente de Diessenhofen, huit cents sujets de l'Abbaye, six cents Toggenbourgeois et mille Thurgoviens; ceux-ci rangés sous les drapeaux, souvent ennemis, de Frauenfeld et Weinfelden.

[63] Ithen d'Égeri, leur chef, les compta; ils étaient six cent trente-trois.

reste se débanda. Plusieurs, dans leur fuite précipitée à travers une contrée qu'ils ne connaissaient pas, se jetèrent du haut des rochers ; d'autres furent massacrés par les paysans furieux ; un grand nombre tombèrent entre les mains de Houg, qui s'avança avec le reste de sa division pour recueillir les fruits du combat [64]. Telles furent les suites funestes de l'indiscipline et d'un fol orgueil. La conquête de cinq drapeaux et de onze pièces d'artillerie accrut la joie du vainqueur, qui salua le lever du soleil en faisant retentir les airs du canon de la victoire [65].

Pendant ce combat, un changement favorable à la cause de la Réforme s'opérait dans le sénat de Zurich. Ce corps reprit une attitude ferme ; il donna à ses soldats demeurés en Italie, à combattre Médicis, l'assurance qu'ils n'avaient point lieu de craindre pour leurs foyers [66] ; il écrivit à Baar pour obtenir des éclaircissemens sur les pertes faites au Goubel, sur les causes de la défaite, et sur les moyens qui restaient de relever l'honneur de Zurich ; enfin il conjura les généraux et le sénat de Berne de se décider à faire une guerre sérieuse. L'offre que fit le landgrave de Hesse d'un corps de mille hommes, et d'un envoi d'argent, ne fut pas acceptée [67] ; les soldats manquaient moins que l'union ; on répondit au landgrave par l'expression d'une vive reconnaissance.

[64] Tschoudi affirme que les Catholiques ne perdirent pas dix hommes. Stadlin nomme vingt-sept Zougois morts dans ce combat ; il est à croire qu'ils ne périrent pas seuls. Les Réformés laissèrent environ huit cents hommes sur la place.

[65] *Bullinger. Tschoudi. Salat. Stadlin, H. de Zoug. Coll. de lettres dans les A. Bern. Stettler. C. Simml.*, XXX. *Fussli.*

[66] Lettres du 15 oct. et 1 nov. 1531 (*C. S.*, XXIX).

[67] Non plus que celle du duc de Wurtemberg (*C. S.*, XXIX et XXX).

Mais les heureuses dispositions du sénat de Zurich ne se communiquèrent pas à l'armée. L'indiscipline y allait croissant; les esprits les plus fermes avaient perdu courage, et la conduite des Bernois était de nature à augmenter de jour en jour la méfiance. Plus les Zuricois faisaient d'avances, plus les officiers bernois mettaient de roideur dans leur maintien. Leurs soldats étaient indifférens à la guerre[68]. Le tumulte se mit dans le camp un jour que Kolb, l'aumônier, s'emporta jusqu'à leur reprocher du haut de la chaire leur conduite lâche et criminelle. Il avait été interrompu dans son discours par les cris injurieux d'un peuple de vagabonds, qui s'était attaché à l'armée des Catholiques[69] : « Voilà, s'écria-t-il dans sa colère, voilà ce que nos pères n'eussent pas souffert. Le Rhin tout entier les eût séparés de l'ennemi, qu'ils eussent franchi le fleuve à la nage, et ne se fussent pas laissés insulter impunément. Pour vous, ce ruisseau vous arrête. Il suffisait de faire briller quelques deniers aux yeux de nos pères pour les faire voler aux combats; et les trésors de l'Évangile vous trouvent insensibles et froids. J'ai cru jusqu'à ce jour à la vaillance de mon peuple; mais je viens de le voir agir de manière à me briser le cœur. Il ne me reste plus qu'à remettre à

[68] « Que nous ont fait les cinq Cantons? aille les frapper qui peut se plaindre d'eux! Ils se sont défendus en bons Suisses; que ne les laisse-t-on en repos! » Ainsi s'exprimaient, au dire de Bullinger, les soldats bernois.

[69] « Comme il prêchait, quelques paysans s'approchèrent, criant dans leur langage informe et confus « ghelzer, ghelgdieb! » C'étaient gens connus sous le nom de Bohémiens, de chaudronniers, race errante, oisive, paresseuse, coquins dignes de la corde pour la plupart, que les cinq Cantons, en commençant la guerre, avaient reçus dans leurs rangs. » (*Bullinger.*) Ce siècle avait donc ses Heimathlose.

Dieu la cause que vous avez honteusement abandonnée. » Kolb n'eut pas plus tôt dit, que plusieurs voix s'écrièrent à la fois : « Loin, loin d'ici le prêtre séditieux ! » — « Non pas, répondirent d'autres guerriers, car il a dit vrai ! » L'un de ces derniers, Jacques May, d'une famille qui des premières s'était déclarée pour la Réforme, ne se borna point à prendre la défense du prédicateur ; car avançant son épée dans les plis d'un drapeau, il frappa l'ours, en lui reprochant son imbécile immobilité [70]. Mais les paroles furent perdues et les efforts demeurèrent inutiles. On était à l'entrée d'un hiver qui commençait plus tôt que de coutume; les pluies ne discontinuaient pas; un orage éclata avec une si grande violence que, renversant les arbres dans son cours, il blessa des soldats en grand nombre et en écrasa plusieurs. La désertion augmentait. Dans de telles circonstances, la question du retour fut de jour en jour reproduite plus souvent. Des médiateurs, accourus de lieux divers [71], ajoutèrent un nouveau motif à ceux que l'on avait de mettre fin à la campagne; ils annoncèrent que les cinq Cantons posaient pour première condition de paix la prompte évacuation de leur territoire.

Déjà les événemens que nous avons rapportés avaient dans plus d'un lieu changé la position des partis. A Glaris, les Réformés, résolus à marcher au secours de leurs frères, avaient, le jour même de la bataille de Cappel, déployé la bannière cantonale; mais Aebli, témoin de l'indignation des Catholiques, avait mis empêchement à leur départ et convoqué une nouvelle

[70] « *Bätz, bätz, willst du denn nit kretzen?* » *Bullinger.*

[71] Des villes de Souabe, de France, de Milan, de Savoie, de Neuchâtel, de Glaris, de Fribourg, d'Appenzell.

landsgemeinde. L'assemblée délibérait bruyamment, quand elle apprit le désastre des Zuricois; cette nouvelle fit baisser la voix des partisans de la guerre, et la landsgemeinde ordonna la neutralité. Bientôt on reçut avis des renforts qui arrivaient à l'armée zuricoise; Wésen et le Gaster avaient pris les armes; six cents Toggenbourgeois et mille Grisons campaient à Uznach. Les Réformés glaronais avaient de nouveau résolu de se mettre en marche. Les Catholiques, de leur côté, jurèrent qu'ils iraient se joindre à leurs coréligionnaires. Mais cette fois aussi l'explosion fut prompte à se calmer; la nouvelle de la défaite des Réformés au Goubel arriva à temps pour faire rentrer les Glaronais dans leur rôle de pacificateurs, et dès lors ils n'en sortirent plus. Ils s'employèrent à faire élargir par les gens du Gaster des députés de Schwyz, arrêtés contre le droit des gens. Ils négocièrent un armistice entre les Réformés campés à Uznach et les Catholiques de la Marche. A leur prière, les Toggenbourgeois obtinrent la confirmation de l'acte qui les soustrayait à la domination de leur abbé; et dès qu'ils l'eurent obtenue, ils rentrèrent dans leurs foyers. Les gens du Gaster posèrent aussi les armes. Il ne restait que les Grisons. Après avoir fait d'inutiles efforts pour rallier Glaris à la cause qu'il abandonnait, ils marchèrent au secours de Zurich, et lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin[72].

En de telles circonstances, il était facile de prévoir que les Réformés campés à Baar ne tarderaient pas à opérer leur retraite. Les Bernois s'y décidèrent les premiers, et le reste de l'armée fut contraint à les suivre. On revint à Bremgarten. Les efforts des mé-

[72] *Val. Tschoudi. Mém. de Tschoudi*, IX.

diateurs pour la paix avaient tous échoué par l'obstination des cinq Cantons à vouloir rétablir la messe dans la partie réformée des bailliages et par le refus que firent constamment les cités de se soumettre à cette condition. Alors les cinq Cantons inondèrent de leurs soldats le territoire de Zurich, que la retraite de l'armée venait de laisser à découvert. Un corps de quatre mille hommes, dont les Italiens faisaient partie, passa la Sihl et marcha sur Hirzel où se trouvaient mille cinq cents Zuricois. Zollinger commandait ceux-ci. On l'avait abandonné dans une position isolée; mais il espérait voir arriver les Grisons, qui venaient de quitter Uznach et s'avançaient en suivant les bords du lac de Zurich. Le brouillard du matin commençait à se dissiper, quand Zollinger vit un beau corps de troupes venir à lui, marchant en bel ordre et dans un grand silence; la direction que suivait cette petite armée et l'immobilité des avant-postes ne lui permirent pas de douter que ce ne fût celle de ses alliés. Mais la brume avait caché le péril aux sentinelles, et le cor d'Uri, résonnant tout-à-coup dans les airs, apprit aux Zuricois qu'ils étaient en présence de l'ennemi. La gloire d'une retraite était la seule à laquelle Zollinger pût prétendre; il sut la faire avec ses troupes découragées sans perdre ni hommes ni artillerie. Les Catholiques continuèrent leur marche. Ils convinrent d'une trêve avec la Seigneurie de Wædenschwyl, et pressés par la faim, qu'ils enduraient depuis longtemps, ils se précipitèrent sur Horguen, où ils firent main basse sur tout ce qu'ils purent trouver de vivres et de bétail. Les Italiens portèrent plus loin la violence et le brigandage. L'épouvante se répandit sur les bords du lac de Zurich; les gens des campagnes se ré-

fugièrent dans la ville; les chemins se couvrirent de femmes éplorées fuyant avec leurs enfans; les troupeaux, conduits dans des lieux inaccoutumés, remplissaient l'air de mugissemens lugubres [73]. Dans la ville même, on montait de nouvelles pièces d'artillerie, on traçait aux troupes cantonnées à Bremgarten l'ordre d'un prompt retour, et l'on se décidait à essayer une dernière tentative pour faire sortir les alliés de leur indifférence. Edlibach se rendit auprès du général bernois, et d'une voix émue il le conjura de se souvenir de l'assistance que Berne avait reçue de Zurich dans les guerres de Bourgogne. Diesbach lui répondit : « On dirait, à vous entendre, que mes seigneurs de Berne ne vous sont aujourd'hui d'aucun secours; il paraît que vous n'avez aucune idée des forces que nous avons en campagne et de ce que nous coûte cette guerre. » — « Calmez-vous, repartit Edlibach, et pardonnez à l'émotion que j'éprouve. Je sais que vous avez mis sur pied des armées puissantes; mais à quoi nous servent-elles, s'il leur est interdit de franchir les limites des cinq Cantons, si les cinq Cantons usent envers vous des mêmes égards, et si, tandis que vos troupeaux broutent en paix l'herbe de vos Alpes, vous voyez d'un œil tranquille l'ennemi porter le ravage dans nos maisons ? » Il parlait encore quand le bourgmestre Rœust arriva porteur d'un nouveau message et de nouvelles sollicitations. Zurich conjurait ses alliés de venir prendre place derrière ses remparts, tandis que ses propres soldats combattraient en pleine campagne. « On y songera, répondit froidement Diesbach;

[73] « Le bétail, quand il arrive en des lieux nouveaux ou au milieu de troupeaux étrangers, mugit lamentablement. » *Tschoudi.*

je vais en écrire à Berne. » A ce mot, les députés ne doutèrent plus que Zurich ne fût abandonnée à elle-même. Les contingens des villes, à l'exception de celui de St.-Gall, demeurèrent avec les drapeaux des Bernois. Les Toggenbourgeois et les Thurgoviens regagnèrent pour la plupart leurs foyers, et l'armée zuricoise, réduite à ses propres forces, vint de nouveau passer auprès des portes de sa ville pour se reporter sur l'Albis. Cette marche eut lieu par une nuit sombre, orageuse, et au travers de torrens de pluie. Les troupes ne savaient qui les commandait[74]; car Lavater et Gœldli avaient reçu l'ordre de rentrer dans leurs foyers et d'y garder les arrêts jusqu'à ce qu'ils fussent mis en jugement. Enfin l'armée vit arriver un chef qu'elle aimait et qui jouissait de l'estime des Catholiques; c'était Jean Escher[75]. Il disposa ses troupes au-dessus de Horguen, sur le mont Zimmerberg. De cette position elles virent l'ennemi se replier, et s'approcher les Grisons, qu'elles saluèrent comme des bienvenus. On ne tarda pas à recevoir la nouvelle d'un succès : des partis catholiques avaient, dans deux rencontres, été battus par les villageois du pied de l'Albis et ces légers avantages avaient rendu la confiance aux habitans des campagnes. C'est en partie à cette circonstance, c'est en partie aussi à l'affection que se por-

[74] « Nous vous demandions : qui commande? — quelques-uns répondirent « le meunier de Pfungen. » A Ruschlikon, je demandai « où sont nos capitaines? » et ne sus trouver que le banneret que je priai de me dire où nous allions. — « Qu'en sais-je, » me répondit-il. » *Fussli.* Lavater avait perdu la tête et on l'avait prié de renoncer au commandement. *Bullinger.*

[75] « Agé, mais brave, aimé, orateur habile; ses gestes brusques et ses phrases coupées l'avaient fait surnommer Escher-le-tronçon (*Klotz-Escher*). » *Bullinger.*

taient des peuples de pâtres, unis par la conformité de leurs mœurs et par une vieille amitié, que nous attribuerons la part que les paysans vont avoir à la conclusion de la paix.

Les cinq Cantons, quel qu'eût été le succès de leurs armes, souffraient cruellement de la prolongation de la guerre. Tandis que les hommes les plus robustes vivaient loin de leurs foyers, la disette s'y faisait sentir. Les villages frontières succombaient sous le poids de leur charge. Les rigueurs de la saison ne permettaient pas aux guerriers de trouver beaucoup de charme dans la vie des camps. En ces conjonctures, des communications s'établirent entre les avant-postes des deux partis, et les Catholiques répétèrent aux paysans zuricois qu'ils étaient disposés à faire la paix avec eux aux conditions proposées par les médiateurs, si la ville s'obstinait à rejeter ces propositions. Les cinq Cantons adressèrent même une sérieuse sommation aux communes zuricoises d'accepter promptement la paix qui leur était offerte, si elles ne voulaient s'exposer à une invasion nouvelle et terrible. Les paysans furent dans l'émoi. Ils firent clairement savoir à Zurich qu'ils étaient las de supporter les maux de la guerre. Dès lors le parti de la paix triompha dans le sénat. Des députés se rendirent à l'armée avec le mandat de conserver à Zurich l'Évangile avant tout, puis, autant qu'il se pourrait, tout ce que réclamait l'honneur. Les Catholiques de leur côté, instruits par les paysans zuricois de ce qui se passait dans la ville, délibérèrent sur les conditions qu'ils feraient. Plusieurs d'entr'eux voulaient que l'on profitât de la victoire pour rétablir la messe au moins dans tous les bailliages; mais Golder les combattit dans le langage noble et modéré, qui est celui du véritable

homme d'État; il demanda que cette mesure ne fût prise que contre les gens de Wésen, de Rapperschwyl, de Bremgarten, Mellingen et du Gaster, qui avaient fait preuve des dispositions les plus hostiles envers les cinq Cantons; et soutenu par les landammans Troguer et Thoss, il rallia au parti de la douceur la majorité des suffrages. Escher à son tour convoqua ses soldats en assemblée délibérante; tous furent d'accord de sacrifier leurs biens et leurs vies plutôt que la possession de l'Évangile; mais ils se divisèrent sur la conduite à tenir relativement aux bailliages. Le commis d'exercices, George Muller, dépeignit en traits vigoureux la honte, l'éternelle honte, qu'il y aurait à abandonner les Toggenbourgeois, les Thurgoviens et les gens du Gaster, après les avoir appelés aux armes, et l'obligation sacrée qu'avaient les Zuricois de ne faire aucun traité sans les y comprendre. Escher lui-même invita l'assemblée à ne pas croire la position de Zurich désespérée, à ne pas regarder la cause de la Réforme comme abandonnée par les Bernois, et à ne pas se soumettre inconsidérément aux conditions qu'il plairait aux cinq Cantons d'imposer. Un paysan de Thalwyl lui répondit : « Notre commandant nous conseille de ne pas nous hâter de conclure la paix; il peut y avoir dans la ville beaucoup de gens de son avis. Je les conçois; ils reposent à l'aise derrière leurs murailles et vivent des dîmes et des redevances qui continuent à se prélever sur nos champs ravagés. C'est nous que la guerre atteint; c'est nous qu'elle ruine. Reconnaissons, il en est temps, que le sort des armes nous est contraire; car bien que nous fussions de beaucoup supérieurs en nombre, nous avons été battus deux fois. N'espérons pas vaincre l'ennemi par la fa-

mine; elle ne le rendra que plus avide à nous piller. N'oublions pas que c'est en agissant envers les Cantons d'une manière peu chrétienne que nous avons provoqué leur vengeance, et éloigné de nous la protection du ciel, sans laquelle nous ne pouvons rien. On compte sur les Bernois. Leur puissance ne nous a guère servi jusqu'à cette heure. Qu'ont-ils fait pour nous après Cappel? Qu'ont-ils fait à Baar? Je me souviens d'un proverbe de nos pères : « Zurich, disaient-ils, préfère le dommage à la honte, et Berne la honte au dommage. » Ces deux Cantons se sont alliés sans se souvenir du dicton; ils sont entrés ensemble dans la lice, et Berne s'en est tirée comme vous savez, nous laissant le dommage à nous seuls. Il est temps qu'expérience apporte sagesse. » Ce discours entraîna les suffrages d'une grande majorité, et le général, se conformant au vœu de son armée, se rendit avec une suite nombreuse à Dænikon, sur le territoire de Zoug, pour conférer de la paix avec les cinq Cantons [76].

Cette paix fut enfin conclue aux conditions suivantes. Zurich se soumit à laisser les cinq Cantons « dans la pleine possession de la véritable foi chrétienne, sans les troubler par des arguties ou des disputes, et sans attaquer ce qui est inattaquable. » Les Catholiques s'engagèrent, de leur côté, « à laisser à Zurich et à ses alliés leurs croyances. » Ne furent pas compris dans cette garantie les bailliages libres, ni les villes de Bremgarten et de Mellingen qui se trouvaient encore, avec la ville de Berne, en état d'hostilité contre les cinq Cantons. N'y furent pas compris non plus le Gaster,

[76] Tschoudi, Bullinger, Fussli et Myconius s'accordent dans leur manière de raconter tous ces faits.

Wésen, Rapperschwyl et le Toggenbourg, lieux sur lesquels Zurich n'avait aucune souveraineté à exercer. Dans les bailliages communs, les deux partis devaient demeurer dans leurs droits et dans leurs priviléges; ceux des sujets de ces bailliages qui avaient reçu la Réforme, demeuraient libres d'y persévérer ou de se rallier à la vieille foi. On convint que les biens d'Église seraient partagés entre les deux communions dans la proportion du nombre de leurs adhérens. Les injures furent interdites. Zurich promit de ne plus s'ingérer à l'avenir dans l'administration de contrées qui ne lui étaient pas soumises. L'alliance de combourgeoisie chrétienne et la paix nationale furent anéanties, et on spécifia que les sommes livrées par les cinq Cantons, en vertu de cette paix, leur seraient remboursées. Au demeurant, les choses devaient être replacées sur le pied où elles étaient avant la guerre. Les prisonniers devaient être échangés ou élargis contre rançon. « Ces conditions remplies, ainsi s'exprimèrent les députés en finissant, les deux partis déposeront toute animosité et toute haine; nous renoncerons à nous accuser les uns les autres d'intentions perfides; nous ne songerons plus qu'à nous pardonner nos torts mutuels, et, Dieu aidant, nous ne cesserons plus de nous aimer en loyaux confédérés et de cultiver comme tels des rapports de bienveillance, de libre échange et de bon voisinage [77]. » Déjà, pendant la durée des conférences, on avait recommencé à se donner le nom de « confédérés. » Quand elles furent à leur terme, les députés descendirent de cheval et plièrent les genoux en regardant au ciel. Escher s'approcha ensuite de l'avoyer

[77] *Bullinger. Tschoudi.* (Voy. *Helvetia*, 1826.) *Arch. Zur.*

Golder et des landammans des quatre Cantons ; il serra leurs mains dans la sienne ; des larmes coulèrent de tous les yeux ; ils burent fraternellement à la gourde les uns des autres, se saluèrent comme amis, et rejoignirent leurs compagnons d'armes [78].

La paix faite avec Zurich, les cinq Cantons tournèrent, sans perdre de temps, toutes leurs forces contre les Bernois. Dès le 17, leur armée, forte de dix mille hommes et traînant une artillerie formidable, marcha sur l'Argovie. Les Italiens, placés à l'avant-garde, battirent le pays. Sans les attendre, les Bernois affaiblis par une désertion continuelle, abandonnèrent Bremgarten et Mellingen et se retirèrent sur leur propre territoire. Il y avait à Arau des envoyés du roi de France, du duc de Savoie, du margrave de Baden et de la princesse de Neuchâtel ; ils se joignirent à des députés de Glaris, de Fribourg et d'Appenzell pour faire agréer leur médiation, et la paix fut arrêtée par leur entremise aux mêmes conditions qu'elle avait été conclue avec Zurich. Berne rendit les exilés du Hasli et du Grindelwald à leur patrie, et elle s'engagea à payer trois mille couronnes d'indemnité pour les ravages commis par ses soldats. Telle était au moment de la cessation des hostilités la démoralisation de ses armées que ce ne furent pas ses bataillons, mais des paysans attroupés, qui repoussèrent des bandes ennemies occupées à piller son territoire [79].

Le jour même que la paix fut conclue avec Berne, les cinq Cantons, impatiens de se voir délivrés des charges de la guerre, rappelèrent leurs soldats dans leurs foyers. Lucerne eut quelque peine à licencier ses

[78] *Fussli. Bullinger. Tschoudi. Salat.*

[79] *Stettler. Bull. Tschoudi.*

auxiliaires italiens; ce fut une légère expiation de la faute qu'elle avait commise en appelant au sein de la Suisse des soldats étrangers. Plusieurs Diètes et plusieurs conférences se tinrent ensuite, dans le but de régler des points qui n'avaient pas été déterminés par les articles de paix. Il fut convenu [80] que Bâle et Schaffhouse achèteraient la paix au prix de mille couronnes, St.-Gall de six cents et Mulhouse de quatre cents; que l'abbé de St.-Gall rentrerait dans l'entière possession de tout ce qu'il avait perdu et recevrait des villes de St.-Gall et de Zurich une indemnité de dix mille florins; que ceux de ses sujets qui avaient embrassé la religion réformée seraient libres d'aller au prêche où bon leur semblerait, ou d'entretenir à leurs frais un pasteur; cette liberté ne leur était toutefois garantie que pour deux ans [81]. Les Toggenbourgeois aussi devaient rester sous la domination de l'abbé, en conservant leurs franchises. L'acte de leur rachat était annulé. Le Conseil du pays, les juges, devaient être nommés moitié par le prince, moitié par les communes; les amendes être partagées; le culte être libre. Uznach et le Gaster furent châtiés sévèrement; ils perdirent leurs libertés et leur bannière nationale; plusieurs de leurs citoyens furent soumis à de fortes amendes et tous à une capitation d'un florin par tête; le culte catholique fut rétabli dans toute la contrée. Rapperschwyl [82], Bremgarten et Mellingen subirent

[80] A Bremgarten, le 24 nov. *Ochs, Hist. de Bâle*, VI, 64. *Bullinger.*

[81] A Wyl, le mercredi après *Reminiscere. Bullinger. Tschoudi.*

[82] Après avoir tenté de résister. Quand tout fut soumis un citoyen se défendit encore dans sa maison, contre laquelle il fallut braquer de l'artillerie et faire un siége. *Bullinger.* Schwyz nomma le nouveau sénat, et celui-ci le Grand-Conseil. Les livres luthériens furent livrés aux flammes.

un sort pareil. Les huit Cantons, seigneurs des bailliages libres, après avoir associé Uri à leur administration, donnèrent à leur bailli le droit de confirmer l'élection de l'avoyer de Bremgarten et de modifier au besoin la composition et les arrêts des justices de la province. Le doyen Bullinger et son fils étaient exclus de la paix du pays; Zurich leur ouvrit les bras. L'abbé de Pfeffers s'était prononcé pour la cause de la Réforme et dilapidait de son mieux les biens de son couvent; il sollicita sa grâce et reçut l'absolution de la bouche de l'évêque de Coire. Les chanoines de Zurzach revinrent de l'exil. Moines et religieuses rentrèrent dans les cellules abandonnées de Rheinau, de Wettingen, de Mouri, d'Einsiedlen, du val Ste.-Catherine. Leur zèle à travailler au recouvrement de leurs biens et au rétablissement de leurs priviléges fut presque en tout lieu couronné de succès[83].

A Soleure[84], le parti catholique n'avait pas vu sans une vive douleur le contingent du canton grossir les rangs des Réformés; mais jusqu'à la conclusion de la paix, il avait contenu ses ressentimens. Ils éclatèrent alors en mouvemens tumultueux. La messe fut rétablie dans l'église de St.-Ours, la demeure du pasteur réformé fut livrée au pillage, et l'officier qui avait commandé le contingent soleurois fut, sans l'avoir mérité, accusé de sacrilége. Sur ces entrefaites, les cinq Cantons laissèrent à Soleure le droit d'acheter la paix huit cents couronnes ou d'abolir le culte réformé. Le dernier de ces deux partis fut celui que préféra la multitude; Berne avec un grand nombre d'hommes de

[83] *Tschoudi. Bull. Arch. Luz.*

[84] Voyez « l'Essai sur la tentative d'introduire la Réformation à Soleure, par Gloutz-Blozheim. »

cœur, plaidèrent vivement pour le premier. Pressé d'une et d'autre part, le Conseil fut longtemps à hésiter. Il n'était plus présidé par le violent Hébolt; un homme sage, humain, libre de préjugés, l'avoyer Wenge, était à la tête de la république. Il fut sur le point d'amener les esprits dans une voie qu'il espérait faire agréer aux cinq Cantons par l'intervention de l'ambassade française; c'était de laisser aux Réformés la charge des huit cents couronnes à payer et de leur concéder en échange le libre exercice de leur culte. Mais la violence l'emporta sur ses nobles intentions. Les Catholiques, redoublant de menaces, contraignirent les amis de l'Évangile à transporter hors des murs le lieu de leurs assemblées. Dans le même temps, il vint à Soleure un moine fribourgeois, fameux par le débordement de ses mœurs et par son fanatisme; le père Jérôme montra à ses auditeurs enflammés le Sauveur du monde pleurant sur la profanation de ses autels; il sut si bien accroître leur exaspération, que les Réformés, désespérant de la possibilité d'un rapprochement, ne songèrent plus qu'à conquérir par l'épée la reconnaissance de leur droit; ils résolurent de s'emparer le 30 octobre à midi, des portes et de l'arsenal, et de ne déposer les armes qu'après que le libre exercice de leur culte leur aurait été garanti. Mais l'avoyer, instruit de leur dessein deux heures avant l'instant fixé pour l'exécution, se hâta de faire retarder l'horloge de la ville et d'appeler auprès de lui quelques-uns des membres du Conseil. Les Réformés, quelque peu déconcertés, s'assemblèrent néanmoins devant l'arsenal. Les Catholiques coururent se ranger vis-à-vis d'eux. Alors Wenge, passant d'un rang à l'autre, et ne se lassant point de faire entendre aux deux partis la voix de la patrie et

de la modération, les conjura de poser les armes et de remettre au grand Conseil le soin de leurs intérêts; ils lui promirent de le faire. Bientôt cependant les Réformés, en proie au repentir et à la méfiance, se rallièrent, rompirent le pont de l'Aar, et se jetèrent dans les faubourgs. Dès ce moment la fureur de leurs adversaires ne connut plus de bornes; ils envahirent l'arsenal, traînèrent l'artillerie aux bords du fleuve, et déjà ils avaient lancé un premier boulet sur la rive opposée, quand l'avoyer accourut. Une seconde pièce allait faire feu; Wenge se précipita à la bouche du canon en s'écriant : « Épargnez le sang des citoyens, ou que je sois votre première victime[85] ! » La multitude recula étonnée; elle se dissipa, et le reste du jour fut tranquille. Le grand Conseil s'assembla le lendemain. Il invita ceux de ses membres qui professaient la religion réformée à venir prendre part à ses délibérations; mais ils refusèrent de siéger. On fit ce qu'il était possible pour empêcher de nouvelles hostilités d'éclater. Le soin de travailler à une pacification fut confié à une commission, dans laquelle on fit entrer des habitans de la cam-

[85] Un successeur de Wenge, Ch. Étienne Glutz, s'exprime ainsi dans la dernière strophe d'un chant en dialecte soleurois ;

« Säget, liebe Eidgenosse,
Isch das nit e Biderma?
Hätt me do nit Bluet vergosse?
Und no mee no minder gha?
Schwyzer thut uff d'Wunde Pflaster,
Schüttet Wasser untre Wi :
Mir wei künftig nu dem Laster,
Nüd der Meinig g'hässig sy. »

« Parlez, chers Confédérés, n'était-ce pas là la conduite d'un brave? On eût répandu du sang et l'on n'eût eu ni plus ni moins. Suisses, mettez du baume sur vos blessures et quelque peu d'eau dans votre vin. Nous voulons à l'avenir ne haïr que le vice et jamais plus nos confédérés. »

pagne. La commission entra en pourparler avec les Réformés et avec les envoyés accourus de toutes les parties de la Confédération. Mais tandis qu'elle poursuivait sa tâche, on eut le temps de reconnaître l'attachement de la grande partie du peuple à ses croyances d'habitude; le nombre des Réformés se réduisit encore par la défection; il ne se composa bientôt plus que d'une poignée d'hommes fermes et persévérans. Alors on ne songea plus à employer envers eux d'autres moyens que ceux de la sévérité; on leur imposa de fortes amendes, et l'on finit par les contraindre à choisir entre leur patrie ou leur foi. Les suites de cette mesure furent beaucoup de malheurs domestiques et l'émigration de plus de soixante et dix familles. Voilà ce qu'il en coûta à Soleure pour rentrer sous le joug de l'Église romaine. Quelques communes du bailliage de Bouchbeckberg, sur lesquelles Berne avait le droit de haute justice, demeurèrent seules attachées à la Réforme.

Tels étaient les résultats de la guerre. Les Catholiques les contemplaient en poussant des cris de victoire [86]; pour Berne et pour Zurich, rendues au repos, elles jetèrent de tristes regards sur leur humiliation et sur leurs pertes. Berne fut réduite à présenter à ses sujets un état de sa situation, et à leur dévoiler l'entier épuisement de ses finances. Zurich envoya des députés faire un emprunt à Bâle et à Strasbourg; mais ils revinrent sans avoir rien conclu. Les deux cités devaient cependant payer des indemnités s'élevant à une somme de vingt mille couronnes; leurs sollicitations obtinrent

[86] Ils triomphaient orgueilleusement. *Bullinger. Acta Monast. St.-Gall*, IX, p. 187.

que cette somme serait réduite des trois quarts. Restait à tempérer l'explosion du mécontentement populaire, qui ne pouvait manquer d'éclater. Il se manifesta par des plaintes sur la conduite arbitraire des gouvernemens et par une censure amère des gens d'Église, qui avaient fait servir leur ministère à souffler la guerre bien plus qu'à répandre des paroles de paix. L'irritation des esprits était entretenue par des hommes puissans, qui cherchaient à la faire servir contre la liberté [87]. Enfin les plaintes des mécontens se formulèrent dans une réunion qu'ils eurent à Meilen [88], sur les bords du lac de Zurich, et ils adressèrent aux Deux-Cents la requête suivante. « Nous vous prions, dirent-ils, de ne point accorder à l'avenir le droit de cité à des étrangers, qu'ils soient ecclésiastiques ou non, de ne plus faire la guerre sans avoir consulté le pays, de suivre l'ancien mode d'élection aux Conseils, et de renoncer à certain conseil secret, dans lequel des prêtres, pour notre malheur, avaient la prépondérance. Donnez-nous pour ministres de l'Évangile des hommes de paix, qui soient chers aux troupeaux, et ne leur conférez leurs charges que pour une année. Veillez à ce qu'en cas de guerre nous soyons mieux commandés, et jurez au pays

[87] Bullinger cite une strophe qui a trait au parti que quelques hommes puissans cherchaient à tirer des circonstances :

« Ich acht den für ein klugen Mann,
Der in frômbden Häffen kochen kann,
Und ihm selbst daruss richtet an.
Lug aber für dich und betracht,
Und hab doch der Grasmuggen acht,
Was ihren vom Gugger werd zu Lohn,
Wenn sy den hat ussbruttet schon,
Mit Sorg und Angst gespyst, ernährt :
Wird sy zuletzt vom ihm verzehrt. »

[88] Le 28 nov. 1531. *Tschoudi.*

de lui conserver tous ses droits et tous ses priviléges. Nous désirons, au reste, que notre langage soit bien compris; aucun de nous ne songe à se départir de la parole de Dieu; et quant à la sage et pieuse ville de Zurich, nous sommes prêts à mourir pour elle. Nous ne voulons que vous soustraire au joug de prêtres criards. Pour l'amour de Dieu, veuillez donc prendre en bonne part notre requête, et nous accorder les fins de cette pétition. » La réponse du gouvernement fut dressée aux tribus de la ville et à toutes les communes des campagnes. Il promit de ne point conférer le droit de bourgeoisie à des prélats ou seigneurs étrangers. Il s'engagea à ne faire aucune guerre contre le gré de la nation. Quant au droit et au devoir de couvrir de sa protection des hommes appelés du dehors pour prêcher la parole de Dieu, il déclara ne pouvoir y renoncer non plus qu'à l'obligation de se montrer l'ennemi de toute injustice. Le rétablissement de l'ancien mode d'élection ne souffrait aucune difficulté. Le peuple était invité à considérer que « les criards » dont il se plaignait avaient agi suivant leur conviction personnelle et méritaient l'indulgence; que s'il en était qui eussent agi perfidement, ils devaient être nominativement désignés. Le magistrat estimait qu'il entrait dans ses attributions d'élire et de déposer les pasteurs; mais il s'engageait à écouter les vœux des paroisses dans ses choix, ainsi qu'à prêter l'oreille à de justes plaintes. Il garantissait au peuple ses priviléges, comme il supposait au peuple l'intention de respecter les droits de l'autorité. La conduite des officiers incriminés devait être l'objet d'une enquête qu'ils avaient les premiers demandée; et jusqu'à ce que cette enquête eût eu lieu, l'équité commandait de suspendre tout jugement sur leur compte.

Telles furent les déclarations du gouvernement; la multitude s'en contenta. On acheva de satisfaire à ses plaintes en déposant, mais sans leur faire subir d'humiliation, cinq membres obscurs du Conseil. Ils payèrent pour des têtes plus élevées, que les promoteurs du mouvement populaire ne purent atteindre[89].

Berne fut dans le même temps le théâtre de scènes tout-à-fait semblables. Déjà, lors de la conclusion de la paix à Arau, l'armée bernoise avait mis sous les yeux des officiers qui la commandaient un exposé de ses griefs, et quelque temps après de nombreux envoyés des diverses parties du Canton portèrent devant le Conseil les requêtes de leurs commettans. Les plaintes étaient les mêmes que celles du peuple de Zurich. Les Bernois demandaient de plus une enquête sur la conduite du gouvernement, qui, en arrêtant les vivres aux cinq Cantons, avait provoqué la guerre. Ils voulaient exclure les ecclésiastiques des tribunaux de mœurs, et requéraient le partage des biens d'église, la liberté des ventes et des achats, l'allégement des frais de justice, l'extinction de la petite dîme et le droit de pouvoir se former en assemblées délibérantes pour traiter de leurs intérêts. Tous déclaraient ne vouloir pas se départir de l'Évangile. Le Grand-Conseil répondit avec fermeté : « Nous donnerons les places de pasteur à des Suisses préférablement à des étrangers; mais nous chercherons avant tout des hommes instruits, et nous les prendrons où nous les trouverons. Nous recommanderons au clergé d'avoir une conduite paisible. Vos libertés seront respectées, et vous aurez toujours accès auprès de nous. Quant à des assemblées délibérantes, c'est bien assez

[89] *Bullinger.*

que nous vous pardonnions d'en avoir tenu; nous punirons sévèrement quiconque songerait à en former de nouvelles. Nous ne conférerons pas le droit de bourgeoisie à des étrangers, et nous ne ferons pas la guerre sans avoir consulté la nation; que si on nous la fait, vous remplirez fidèlement votre devoir. Est-ce ici le lieu de redire les causes de la dernière guerre ? vous les savez de reste, et vous n'ignorez pas que la paix nationale nous autorisait à fermer nos marchés aux cinq Cantons. Vous parlez d'exclure les ecclésiastiques des Conseils matrimoniaux; de sept places ils en occupent deux, et ne sauraient y former majorité; leur présence est d'ailleurs nécessaire dans tous les cas qui touchent à la parole de Dieu. Ce que nous interdirons aux pasteurs, c'est de faire comparaître devant eux des paroissiens qu'ils soupçonnent d'être tombés en faute, et de leur faire subir un interrogatoire. Les biens d'église nous ont servi à payer des dettes, et nous ont du reste apporté plus de perte que de profit; leur administration nous concerne seuls. Nous ne mettrons de limites à la liberté du commerce qu'autant que l'intérêt des pauvres, et l'obligation où nous sommes d'empêcher le monopole, le réclameront, et nous continuerons toutefois d'interdire la sortie du blé, du beurre et du petit-lait. Nous faisons cession, pour ce qui nous concerne, de la dîme sur le fruit, les raves et la graine de chanvre, mais sans vouloir par là priver de leurs droits d'autres propriétaires. Enfin nous donnons notre consentement à ce que tout procès soit jugé au lieu du domicile des plaideurs; mais dans les causes où l'état se trouve intéressé, il est nécessaire que nous puissions faire comparaître les parties à Berne. Telle est notre réponse; nous la remettons par écrit, et munie de notre sceau, aux

envoyés des villes de Thoune et de Berthoud, et à ceux de l'Oberland et de l'Argovie; qu'ils retournent donc en paix dans leurs foyers, tenant la chose pour terminée; car nous ne voulons plus en entendre parler [90]. »

Un fait ressort évidemment des scènes que nous venons de retracer, c'est celui de l'irritation du peuple contre les ministres de l'Évangile. Les prédicateurs les plus actifs et les plus instruits étaient les objets de l'animosité la plus vive. Plusieurs des hommes qui, durant la vie de Zwingli, s'étaient montrés ses plus ardens enthousiastes, paraissaient avoir oublié les services du réformateur; on eût dit qu'ils ne se souvenaient plus de sa lutte contre la tyrannie, des combats qu'il avait livrés à la superstition, et du don excellent qu'il avait fait à sa patrie en replaçant devant ses yeux la lumière du pur Évangile. Il n'était jugé que sur l'activité politique qu'il avait déployée dans les dernières années de sa vie. Ce n'était plus l'homme de Dieu, c'était le promoteur aveugle d'une guerre ruineuse et fertile en calamités. Mais sous cette poussière jetée à sa tombe germait la semence fécondée par ses nobles sueurs. La résolution exprimée par le peuple bernois et par celui de Zurich, de demeurer inébranlablement attachés à l'Évangile, montrait que cette divine semence avait jeté dans les cœurs de profondes racines, et bientôt Zwingli parut renaître dans un successeur digne de lui. C'était l'exilé de Bremgarten, le jeune Henri Bullinger. Les villes de Berne, de Bâle et de Zurich l'appelèrent à la fois pour remplir la place de leur premier pasteur. Celle de Bâle pleurait OEcolampade, que la maladie et

[90] *Schweiz. Geschichtforscher*, VII, 1.

le chagrin avaient rejoint à Zwingli [91]. Des trois vocations, Bullinger crut devoir accepter celle que lui offrait Zurich. Il fut donc invité à se présenter le 9 décembre devant le Grand-Conseil de cette ville, et il y vint accompagné des pasteurs ses nouveaux collègues. Le bourgmestre Walder leur adressa la parole à tous : « Chers Messieurs, dit-il, je suis chargé de vous annoncer l'élection de Henri Bullinger à la place de premier pasteur; je dois aussi vous lire le quatrième article du pacte que nous venons de conclure avec nos sujets de la ville et de la campagne; il porte qu'à l'avenir nous ne nommerons aux places de pasteur que des hommes agréables au peuple, paisibles, prêchant la vérité d'une manière bienveillante, amicale et chrétienne, et qui sachent se résoudre à nous laisser gouverner l'État comme bon nous semblera. » Bullinger remercia les Deux-Cents et demanda, de concert avec ses collègues, du temps pour réfléchir à ce qui venait de leur être communiqué. Peu de jours après, les pasteurs se présentèrent de nouveau devant le Conseil; Bullinger exposa, au nom de tous, les motifs qui les empêchaient de reconnaître les limites que l'on paraissait vouloir prescrire à leur activité. « Au lieu de l'article qui nous a été lu, dit-il en terminant, nous en proposons trois auxquels nous souscrirons volontiers, parce qu'en retraçant nos devoirs comme prédicateurs, ils nous assureront les moyens de les remplir. Par le premier de ces articles, nous promettrons de consacrer tout ce que Dieu nous donnera de forces à la prospérité de votre gouvernement et à procurer la paix sur la terre. Le second rappellera l'obligation où nous

[91] Le 21 nov. 1531. *Simon Grynæus, de vita et obitu Œcolampadii.*

sommes, comme pasteurs, de dévoiler l'iniquité, de tourner contre elle l'arme de la parole, et de la châtier partout où nous la rencontrerons, chez le magistrat comme chez l'homme du peuple, dans l'État comme dans l'Église, sans aucune distinction de personnes. Enfin, par un troisième article, nous nous engagerons à ne porter en chaire que la sainte parole, et à la prêcher en toute modestie et bonne discipline, selon la teneur du serment que nous prêtons au synode.» Ainsi s'exprima le jeune orateur devant la grave assemblée. Le Conseil se divisa, se livra à une discussion longue et animée, et finit par déclarer les prédicateurs «libres de prêcher la parole de Dieu en toute sincérité [92].» Il renonçait à leur imposer des conditions et à les lier par des engagemens, dans la persuasion «qu'ils n'useraient de leur liberté que pour la paix et le bonheur du pays.» L'Évangile et la liberté triomphèrent donc de ce nouveau péril; leur voix continua de se faire entendre, même durant les temps de torpeur qui suivirent l'époque de la Réforme; et maintenant elle se réveille de nouveau et s'annonce, nous osons du moins l'espérer, comme la messagère de jours meilleurs et d'un nouveau développement pour la Confédération rajeunie.

[92] « *Mit diesem einzigen Stuck, nämlich by der Bibly zu blyben, ward das Mehr behauptet.* » *Bullinger.*

OMISSIONS.

N° 1, (PAGE 288, 10e LIGNE, après les mots : La victoire du peuple laissa dans les esprits des membres du Conseil de profonds ressentimens), *lisez en note :*

La réconciliation se fit en 1531, à la suite d'une famine, durant laquelle Bâle nourrit ses communes avec du blé qu'elle fit venir de Souabe. Les paysans, touchés de reconnaissance, remirent à leurs supérieurs l'original du traité qu'ils lui avaient arraché dix ans auparavant. « Nous paierons les redevances, dirent-ils, comme sur l'ancien pied. » — « Ce qui leur fut, ajoute Wurstisen, gracieusement accordé. »

(*Traducteur.*)

N° 2, (PAGE 327, NOTE *).

Ces chefs mercenaires défendaient tout ensemble les pensions et la foi. Les deux causes se confondaient en une seule. Des officiers bernois avaient fait cette année (1527) leur dernière campagne en Italie au service du roi. Jacques de Rovéréa, sire du Cré, les commandait. Sous lui marchaient Armbruster, Roch et Pierre de Diesbach, Jacq. May, Weingarten, Zum Bach. Des contingens des cantons orientaux et celui des Grisons, conduits par Diétéguen de Salis, les joignirent ayant le châtelain de Muss à leur tête. Ils étaient 10,000 Confédérés; 6,000 furent enlevés par la guerre et les maladies. Peu de Bernois revirent leurs foyers. Les malheurs de cette campagne contribuèrent puissamment au progrès de la Réforme.

(*Traducteur.*)

FIN DU TOME X.

TABLE.

LIVRE SEPTIÈME.

Ire PARTIE. — Etat politique de la suisse et ses relations avec l'étranger jusqu'a l'an de la bataille de Pavie.

Pages

IIe PARTIE. — Le schisme.

IIe SECTION (iiie et ive parties).

IIIe PARTIE. — Les partis.